

29
MARIE-THERESE MAZEROL

EVOLUTION ET DEVENIR DU CRIMINEL

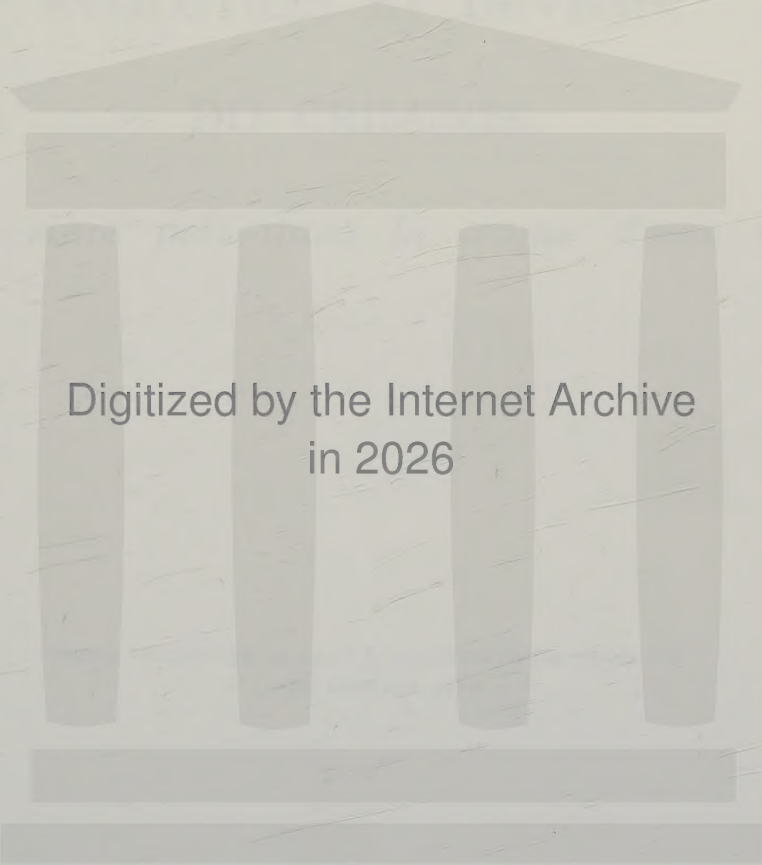
Le crime pris dans la trame d'une vie

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS VII

— LE 29 JANVIER 1974 —

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III

- 1974 -



Digitized by the Internet Archive
in 2026

MARIE-THERESE MAZEROL

EVOLUTION ET DEVENIR
DU CRIMINEL

Le crime pris dans la trame d'une vie



THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS VII

— LE 29 JANVIER 1974 —

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III

- 1974 -

EVOLUTION ET DEVENIR

DU CHIMÈNE

ET LEUR RÔLE DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI



UNIVERSITY OF LEIDEN
LIBRARY

Nous exprimons ici nos plus vifs remerciements à MM. les Magistrats et aux Services relevant de leur autorité qui ont bien voulu nous aider dans notre travail, nous permettant de rencontrer ceux qui constituent notre population.

M.T. MAZEROL

Mode de désignation des sujets.

Sigles et abréviations utilisés.

Argot des prisons : quatre définitions.

1°) Mode de désignation des sujets.

Afin d'assurer l'anonymat des cas que nous présentons, sauf exceptions sur lesquelles nous allons revenir, nous ne désignons jamais les gens dont nous parlons que par deux initiales. Encore ces initiales ne sont-elles pas celles de leur nom : elles correspondent à un classement tout à fait personnel (par ordre chronologique d'examen) des cas de notre échantillon.

Par exception, René BIARD et Alphonse BOUDARD sont nommément désignés : pour l'excellente raison que nous nous référons aux livres qu'ils ont publiés. Ce qu'ils disent au cours de notre rencontre avec eux allant parfois au-delà de ce qu'ils ont jugé bon d'écrire, donnant lieu aussi à quelques interprétations de notre part, nous ne nous sommes pas reconnu le droit de le rapporter sans leur assentiment. Le paragraphe "C - RESOCIALISATIONS AUTHENTIQUES" du chapitre troisième de notre troisième partie leur a été soumis, à chacun pour ce qui le concernait (ainsi qu'à M.A.) dans son intégralité avant d'être communiqué à quiconque. Ils ont bien voulu nous donner leur accord pour la publication de ce paragraphe.

2°) Sigles et abréviations utilisés.

Nous tenons pour connus les sigles courants : C.A.P., C.E.P., C.R.S., P.J., P.T.T. ou S.N.C.F. Mais nous rappelons ce que recouvrent ceux, moins usuels, que nous utilisons :

- tantôt ils relèvent du vocabulaire psychologique ou désignent des groupes psychologiques particuliers,
- tantôt ils concernent les organismes spécialisés qui, à un titre ou à un autre, s'occupent d'inadaptés, plus particulièrement de criminels.

Les abréviations, quant à elles, intéressent le Rorschach. On les trouve dans les protocoles publiés en Annexes, mais aussi dans le texte, lorsqu'il y a analyse au moins partielle de ces protocoles.

LEGES.

- A.N.E.J.I. : Association Nationale des Educateurs de Jeunes Inadaptés.
- A.S.F. : Assistance Sociale à l'Enfance.
- C.E.F.F.R.A.P. : Cercles d'Etudes Françaises pour la Formation et la Recherche Active en Psychologie.
- C.N.O. : Centre National d'Orientation : à la prison de Fresnes, service dans lequel les condamnés à une longue peine sont examinés et testés après jugement, en vue de leur orientation (professionnelle essentiellement) vers une maison centrale plutôt qu'une autre.
- E.E.G. : Electro-encéphalogramme.
- F.P.A. : Formation Professionnelle pour Adultes.
- I.P.E.S. : Internat Professionnel d'Education Surveillée.
- O.P.H.S. : Office Public d'Hygiène Sociale.
- Q.I. : Quotient Intellectuel.
- T.A.T. : Thematic Apperception Test.
- T.P. : Travaux Pratiques.

ABREVIATIONS.

Outre l'abréviation Pl., signifiant Planche, nous utilisons pour le test de Rorschach les abréviations d'OMBREDANE et CANIVET courantes en France, et dont on trouve la liste dans le livre de D. ANZIEU : "Les méthodes projectives" (pp. 26-27). A savoir : Cf. p. 4.

Catégories de réponses	FRANCE (OMBREDANE & CANIVET)	Catégories de réponses	FRANCE (OMBREDANE & CANIVET)
Nombre total de réponses ...	R	Réponse Couleur (suivant le rapport que celle-ci entretient avec la forme, prédominante, secondaire ou négligée dans la réponse)	} FC } CF } C
Temps total (en minutes) ...	T		
Temps par réponse (en secondes)	T/R		
Réponse globale	G	Réponse nomination de couleur	Cn
Réponse globale confabulatoire	DG -	Réponse Estompage (suivant le rapport qu'il entretient avec la forme)	} FE } EF } E
Réponse globale intégrant le blanc	GB1, B1G		
Réponse détail	D	Réponse Clair-obscur (id) ..	} FClob } ClobF } Clob
Réponse petit détail	Dd		
Réponse détail blanc	Db1		
Détail oligophrène	Do		
Réponse forme (suivant sa qualité)	F (+ + -)	Réponse humaine	H
Réponse mouvement		Réponse humaine partielle ..	Hd
- kinesthésie humaine	K	Réponse animale	A
- kinesthésie humaine partielle	kp	Réponse animale partielle ..	Ad
- kinesthésie animale	kan	Réponse anatomique	Anat
- kinesthésie d'objet	kob	Réponse sang	Sg
		Réponse architecturale	Arch
		Banalité	Ban

3°) Argot des prisons : quatre définitions.

- "assisté" : est assisté celui qui reçoit de l'extérieur visites, lettres, paquets, argent ...
- "donné" : est donné celui qui est dénoncé à la police, à la justice.
- "maton" : gardien de prison.
- "mitard" : nous proposons pour le définir un bref passage de "La cerise" (A. BOUDARD, pp. 323-324) : "Voici la prison de la prison, le second degré comme en humour. Silence. Il pèse, il vous refroidit jusqu'à la moelle. Il ne sera troublé que par des bruits de clefs, de verrous, des portes qui grincent sur leurs gonds, qui s'ouvrent un instant pour se refermer brutal. A la longue, on reconnaît les gaffes à leur façon de claquer les lourdes plus ou moins rageuse. On marche, on tourne, on s'oursifie. On écoute. On gamberge à vide".

I N T R O D U C T I O N

L'évolution et le devenir du criminel (1) ne sont nullement des préoccupations nouvelles : soucieux de savoir ce qu'ils étaient devenus, plusieurs auteurs se sont préoccupés de retrouver après quelques années, les criminels qu'ils avaient pu examiner. Mais, pour deux sortes de raisons : les premières d'ordre prophylactique, les secondes d'ordre pratique (les recherches sur le criminel adulte se heurtent à des difficultés que nous expliquerons), les études ne se sont presque exclusivement centrées jusqu'alors que sur l'évolution et le devenir de l'enfant et de l'adolescent. Pousser plus avant les investigations nous paraissait une nécessité. Sans doute, les possibilités d'évolution se restreignent-elles habituellement chez l'adulte, auquel on assimile trop volontiers le majeur pénal, quel que soit son âge chronologique réel. Mais l'âge de 18 ans peut constituer un tournant dans le droit français (ne serait-ce qu'à cause des nouvelles formes de jugements qu'on prévoit d'appliquer à ceux qui l'ont atteint), la vie n'en continue pas moins, qui va parfois conditionner des changements décisifs.

o
o o

A - PROBLEMATIQUE GENERALE ET TOUT A FAIT PROVISoire.

De quelles formes seront ces éventuels changements, et dans quel sens iront-ils ?

Chez qui surviendront-ils, et en fonction de quelles circonstances ?

A quels niveaux se situeront-ils : au seul niveau des attitudes, ou, plus profondément, à celui des structures psychiques ?

Autant de questions dont nous préciserons la formulation dans son détail à partir des résultats maintenant acquis par les auteurs qui se sont intéressés au criminel : pour cela, il nous faut commencer par rappeler les études antérieures.

Mais, dès à présent (le fait de différer l'exposé circonstancié de la problématique n'empêchant aucunement de le faire), nous préciserons l'esprit de l'étude, sa méthodologie et ses techniques.

o
o o

(1) Tout au long de ce travail, les termes de "crime" et de "criminel" seront utilisés dans le sens que leur donne la criminologie : le concept de "crime" s'étendra à toutes les infractions.

B - ESPRIT DE L'ETUDE : SOULIGNEMENT DE L'IMPORTANCE DE LA "RELATION" DANS
L'ABORD DES PROBLEMES DU CRIMINEL.

Une étude sur l'évolution et le devenir du criminel comporte des facettes multiples. Pour essayer d'appréhender le problème dans la pluralité de ses dimensions (sinon dans sa totalité, ce que nous n'aurions pas la prétention d'envisager), il conviendra d'isoler de temps à autre ces facettes pour les recomposer ensuite.

o

Le terme de criminel, à lui seul, n'est pas neutre : il évoque tout un monde de connaissances et d'incertitudes, mais aussi d'émotions, de sentiments, de passions, dont l'actualité (tragédies de Clairvaux et des Baumettes au cours des mois de septembre, octobre 1971, avec leurs échos dans l'opinion publique, reprise des débats sur la question de la peine de mort ...) suffirait à donner un aperçu des résonances. Nous ne pouvons parler de l'évolution et du devenir du criminel sans parler longuement du criminel. Mais parler du criminel (qui ne se situe et ne se définit que par rapport au groupe dont il a agressé les valeurs), c'est parler des autres en même temps que de lui. Parler du criminel, c'est se poser des questions qui mettent en cause ses relations avec le "groupe social" agressé : celle du "pourquoi ?" (relations du criminel avec les autres avant son acte) et celle du "ensuite ?" (réactions des autres à cet acte et enchaînement successif des contre-réactions, c'est-à-dire évolution des relations du criminel avec les autres, après son acte). Parler du criminel, c'est parler d'un homme en situation particulière de relations avec le groupe social qu'il a agressé. L'évolution et le devenir du criminel, ce sont l'évolution et le devenir de cet homme en situation de relations.

Mais cette définition montre assez l'aspect composite de la question. Qu'est-ce, en effet, que ce "groupe social" agressé ?

Un groupe qui se considère comme lésé parce qu'une des valeurs qu'il reconnaît (SUTHERLAND, l'un des maîtres de la sociologie américaine, dit : que "la majorité de la société globale ou, souvent, ... ceux qui sont politiquement les plus importants" (1) reconnaissent) a été attaquée sur son territoire; et qui va réagir à la transgression des lois édictées pour faire respecter ces valeurs

(1) SUTHERLAND E.H. : "Principles of Criminology" (analysé par SZABO D. : "Criminologie et sociologie", pp. 19-20).

en prononçant un jugement dont les conditions d'application ne pourront manquer d'influer sur le devenir du criminel. Mais, par ailleurs, un groupe auquel le criminel appartient le plus souvent (1) même s'il s'y trouve en situation d'"anomie" : bien impersonnel, bien anonyme, du fait de ses dimensions, mais constitué d'autres groupes, restreints, et pour plusieurs, connus du criminel, signifiants pour lui : groupe familial, groupe professionnel, groupe de loisirs, peut-être groupe syndical, peut-être groupe politique ou religieux : "Toute société, depuis la bande primitive jusqu'à l'Etat moderne, est ... un agrégat organisé de petits groupes eux-mêmes organisés". "Chaque membre de la société ... appartient toujours à quelque unité familiale et à un ou plusieurs groupes associatifs ... il se peut qu'on l'écarte des clubs ou d'autres groupes associatifs ... mais même alors il occupe de ce fait une place parfaitement définie dans le système que ces groupes constituent; il est l'un de ceux qui lui sont "extérieurs" et dont justement l'existence procure aux "membres" l'essentiel de leur satisfaction affective" (2). Avec ces groupes-là, le criminel entretient des relations multiformes, dont l'ensemble constitue un tout, diversifié, dissociable, modifiable, recomposable. Et ce tout, ensemble des relations du criminel avec les divers groupes restreints auxquels il participe, ne peut être complètement indépendant des relations du même criminel avec le "groupe social" plus large qui englobe tous ces groupes restreints,

L'évolution et le devenir du criminel, ce sont l'évolution et le devenir d'un homme, liés à l'évolution et au devenir de ses relations multiples avec son "groupe social" large, mais aussi avec ses différents groupes restreints.

o

La façon dont nous tentons de situer le problème en mettant la relation au centre du débat constitue à elle seule une prise de position doctrinale.

En effet, si, depuis le début du XXème siècle, le développement des principaux mouvements de la psychologie aboutit à des convergences, si la

(1) Il est des exceptions puisque, en droit international, le délit ou le crime (au sens juridique des termes) commis en territoire étranger, relève de la juridiction du territoire. Mais, dans le contexte où nous nous plaçons, les problèmes que soulèvent ces exceptions se particularisent peut-être moins qu'on ne le penserait spontanément. L'étranger résidant sur le territoire compétent n'est qu'un simple cas d'anomie. L'étranger résidant hors du territoire compétent se trouve, en quelque endroit du globe, en relations avec des groupes restreints qui font partie d'un "groupe social" plus large, lui-même en relations avec le "groupe social" qui prononcera le jugement.

(2) LINTON R. : "Le fondement culturel de la personnalité", pp. 56 et 70-71.

"signification" est maintenant admise par tous comme une propriété fondamentale des conduites, si les différentes écoles s'entendent de plus en plus à reconnaître l'importance de la relation avec autrui dans le développement même de la personnalité, en criminologie, les thèses ne sont pas encore près de s'unifier. Plusieurs auteurs français continuent à défendre des théories essentiellement organicistes (par exemple, P.R. BIZE (1), celle des perversions instinctives) et des cliniciens étrangers comme O. KINBERG, tout en insistant sur l'importance des situations pré-criminelles (2), parlent d'abord en termes de constitutions lorsqu'ils envisagent le premier terme du complexe personnalité-situation. Sans doute, sous l'influence des découvertes de la psychanalyse, insiste-t-on de plus en plus sur l'importance des troubles de la relation dans le développement de la personnalité criminelle. Cependant, les résistances auxquelles se heurtent les théories des psychologues humanistes (plus particulièrement celles des psychanalystes), les barrages que rencontrent dans le monde de la justice ceux qui prétendent aborder le criminel dans un autre esprit que celui de l'appréciation du degré de la responsabilité et du degré de la dangerosité font que bien des problèmes subsistent qui touchent

- 1°) au criminel lui-même et à la connaissance qu'on a,
- 2°) aux sentiments profonds que la société éprouve à son endroit.

o

En ce qui concerne la connaissance qu'on a du criminel, on peut dire que, hors du domaine de la délinquance juvénile, les cliniciens, tout en pressentant leur existence, ignorent trop souvent la grande masse des petits délinquants occasionnels ou même récidivistes pour l'expertise desquels ils sont rarement commis. Non seulement l'opinion publique, mais encore l'expert, quand ils parlent du criminel (même au sens criminologique du terme), parlent surtout de la vedette des cours d'assises.

Sans doute admet-on qu'

" Il n'existe pas une maladie nommée délinquance et encore moins un type psychologique unique qui serait celui de tous les délinquants (3).

On perçoit en même temps que

" La solution des problèmes posés par la personnalité criminelle se heurte principalement à deux difficultés [dont]

" a) la diversité des personnalités criminelles ... (4).

(1) BIZE P.R. : "La notion de perversité".

(2) KINBERG O. : "Les situations psychologiques pré-criminelles ...".

(3) BOVET L. : "Les aspects psychiatriques de la délinquance juvénile", pp. 8-9.

(4) LAGACHE D. : "Les conduites criminelles de l'adulte", in Bull. psycho. XIV, p. 646.

Et l'on a tenté toutes sortes de classifications qui, suivant les moments et suivant les auteurs, même d'obédience commune (psychanalytique dans l'exemple qui va suivre), ont surtout tenu compte de la symptomatologie (LAGACHE et coll. (1)) ou de l'étiologie et de la pathogénie (Kate FRIEDLANDER (2)), sans pour autant d'ailleurs que les cadres retenus soient rigides : afin de rendre compte des éventualités réelles de la pratique clinique, "on peut mettre l'accent tantôt sur la réaction symptomatique, tantôt sur la personnalité de l'individu", disait D. LAGACHE.

Actuellement, dans la perspective étiologique, la grande majorité des criminologues (y compris, depuis plusieurs années, ceux de quelques-unes des sociétés socialistes (3), pourtant enclines à dénoncer le fait social et à imputer aux seules "bases économiques, politiques et morales de la société capitaliste" les véritables causes de la criminalité), retiennent comme prégnants trois types de déterminants fondamentaux : constitutionnels, sociaux, psychologiques.

Cependant, la part respectivement accordée à ces déterminants, et surtout l'économie générale du schéma intégratif, statique ou dynamique, dans lequel on les insère modifient totalement la compréhension qu'on a des cas, le diagnostic qu'on porte sur eux, les mesures qu'on préconise. Même chez les mineurs, mieux étudiés à ce jour et à propos desquels des dialogues ont pu s'instaurer au sein des équipes d'orientation et de traitement, les conceptions personnelles des praticiens sont encore trop diverses pour qu'un langage véritablement commun ait réussi à se constituer. Dans "Populations d'I.P.E.S.", nous extrayons, des dossiers à l'étude, quelques rapports d'expertise psychiatrique dont la confrontation illustre assez le fossé qui existe entre les différentes façons d'appréhender les cas (4). Ne parlons pas pour le moment du monde des majeurs pénaux, nous reviendrons sur les théories qui ont pu s'affronter et qui s'affrontent encore à leur sujet. Ce bref aperçu ne se propose que d'annoncer l'état lacunaire et confus des connaissances acquises en matière de délinquance.

o

En ce qui concerne les sentiments profonds que la société engage dans sa relation avec le criminel (second point intéressant, pensons-nous, à évoquer dès cette Introduction), deux moments en sont à cerner. Nous laisserons temporairement de côté le premier, la relation avant le crime : plusieurs des théories

- (1) LAGACHE D. (et coll.) : "Nomenclature et classification des jeunes inadaptés".
- (2) FRIEDLANDER K. : "La délinquance juvénile".
- (3) HARTMANN R. : "Materialien zum Internationalen Symposium".
- (4) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : "L'internat de rééducation" (4ème partie, chapitre premier).

psychologiques que nous examinerons insistent assez sur l'importance de la relation avec autrui dans le développement même de la personnalité. Du second, la relation après le crime, nous tirerons un premier aspect en disant ceci : en dépit des évolutions qui se sont produites dans la façon qu'elle a de traiter le criminel, la société des "honnêtes gens" reste soucieuse de bien se débarrasser de lui; ce faisant, elle manifeste assez toute une ambivalence.

On pourra discuter le terme d'"ambivalence" et objecter que ce qui provoque des attitudes telles que celle dont on parle est plutôt l'horreur du crime. Mais que l'on tienne compte de certaines indulgences de l'opinion pour ses Arsène Lupin, gentlemen-cambrieleurs, que l'on prenne en considération l'attrait équivoque du public pour la relation dans la presse quotidienne des meurtres et des viols commis par la petite minorité des criminels dangereux, et l'on verra que parler d'horreur du crime ne reviendrait qu'à annuler un aspect essentiel du problème. L'angoisse devant le hors-la-loi est complexe; ne se lierait-elle pas à des dangers moins conscients, mais tout aussi redoutables (sinon même davantage) que celui, matériel, incarné par quelques assassins ? ne serait-elle pas fonction de l'image que le criminel propose à l'homme de lui-même ? la formule qu'utilise H. EY pour commenter le geste de PINEL ("l'homme aliéné se dressait devant ses semblables pour leur poser dans la même énigme le problème de sa nature et celui de leur destin" (1)) ne s'appliquerait-elle pas tout aussi bien au criminel qu'à l'aliéné ? en bref, puisque, selon WUNDT ("Völkerpsychologie"), le tabou représente le code non écrit le plus ancien de l'humanité, le criminel ne serait-il pas celui qui, "a[yant] enfreint le tabou, devient tabou lui-même, car il possède la faculté dangereuse d'inciter les autres à suivre son exemple" (2) ? Nous rappellerons à ce propos certaines formules percutantes de FRAZER, citées par FREUD :

" On ne voit pas bien pourquoi un instinct humain profondément enraciné aurait besoin d'être renforcé par une loi. Il n'y a pas de loi ordonnant à l'homme de manger et de boire ou lui défendant de mettre ses mains dans le feu. Les hommes mangent, boivent, tiennent leurs mains éloignées du feu instinctivement par crainte de châtiments naturels et non légaux ... la loi ne défend que ce que les hommes seraient capables de faire sous la pression de certains de leurs instincts ... Aussi pouvons-nous admettre sans hésitation que les crimes défendus par une loi sont véritablement des crimes que beaucoup accompliraient facilement par penchant naturel ... (3).

J. (FAVEZ-) BOUTONIER a soutenu la même idée que nous suggérons ici lorsqu'elle a remarqué que "Tout ce qui est ... "défendu" par la société ou par l'instinct, peut susciter ces sentiments où le plaisir n'aurait pas de sens, privé de la crainte ou de l'horreur qui le double : sentiments à double face, envers le péché, la cruauté et le crime, le danger et la mort" (4).

(1) EY H. : "Introduction à la psychiatrie. Histoire de la psychiatrie", p. 5.

(2) FREUD S. : "Totem et tabou", p. 51.

(3) FRAZER J.G. : "Totemism and Exogamy", p. 97, cité par FREUD S. : op. cit., p. 33.

(4) BOUTONIER J. : "La notion d'ambivalence", p. 60.

Le besoin de démarquage que nous notons se manifeste en tout cas jusque dans le monde des criminologues cliniciens.

Si l'on schématise à l'extrême, ce qui n'est pas nécessairement déformer, on peut dire, en effet, que trois phases se succèdent, depuis l'Antiquité, dans la manière dont la société traite le criminel.

D'abord (jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle), elle ne s'intéresse qu'au crime, n'appréhende le criminel que dans sa seule dimension d'homme condamnable, passible des rigueurs de la loi. C'est admettre le démarquage, puisqu'elle procède sans détour à une ségrégation.

Ensuite, apparaît, chez certains hommes de science, une curiosité pour le criminel qui, fait nouveau, se voit promouvoir au rang d'objet d'étude : avec "L'homme criminel" du psychiatre italien LOMBROSO (1), naît, à la fin du XIX^{ème} siècle, l'anthropologie criminelle. Mais les théories organicistes et constitutionnalistes, contemporaines de cette démarche, n'orientent guère les recherches que vers l'établissement d'une nomenclature de particularités : le besoin de démarquage reste évident, puisque c'est dans la mesure où il diffère des autres hommes que le criminel présente de l'intérêt.

La troisième phase débute sous l'influence des découvertes de la psychanalyse. Après la "deuxième révolution psychiatrique" qui a amené à "réintégrer la maladie mentale dans la nature de l'homme, en faire l'expression de cette nature, considérer l'homme malade mental comme un homme en proie à l'angoisse de ses conflits intérieurs et de ses situations malheureuses, faire dépendre ses troubles des vicissitudes, des suggestions, des passions et des sentiments qui le lient aux autres hommes" (2), la criminalité retient, à son tour, l'attention des psychanalystes (ALEXANDER et STAUB, Marie BONAPARTE, J. LACAN, D. LAGACHE ...). Ceux-ci vont commencer à marquer de leur influence tout un courant de pensée criminologique : DE GREEFF ouvrira son "Introduction à la criminologie" (3) sur cette affirmation : "Le crime est un acte humain"; et il développera son idée de la façon suivante :

" ... Comme les autres hommes, le criminel construit sa vie, la dirige, se trompe, rectifie, s'exalte et souffre; comme les autres hommes, il est inconscient des influences secrètes exercées sur ses déterminations par des facteurs plus ou moins morbides; ses décisions et ses actes représentent, comme ceux des autres hommes, ce qu'il a pu faire de mieux dans des circonstances données.
" L'histoire de son crime, l'histoire de sa vie sont avant tout une oeuvre humaine. Et nous n'aurons fait aucun progrès réel aussi longtemps que, nous bornant à énumérer les causes qui agissent, nous ne serons pas parvenus à refaire

(1) LOMBROSO C. : "L'homme criminel".

(2) EY H. : "Introduction à la psychiatrie. La psychiatrie psycho-sociogénétique", p. 1.

(3) DE GREEFF E. : "Introduction à la criminologie".

" au moyen de tous ces matériaux épars, un ensemble stable et admissible, une
" reconstitution de la vie mentale du sujet, une reconstitution de son monde intérieur, rattachables à des choses connues (1).

Pour autant, le criminologue, même rallié aux théories psychanalytiques, conserve une attitude qui, de façon subtile, se rattache aux attitudes de démarquage annoncées. Elle se manifeste notamment dans la difficulté qu'il éprouve à sauvegarder sa pleine autonomie par rapport au contexte juridique dans lequel il s'insère. Les rapports que rédigent le clinicien expert aussi bien que l'équipe éducative (et l'on doit se souvenir que J. FAVEZ-BOUTTONIER avait fort justement prévu que la psychanalyse ne commencerait à pénétrer dans le monde de la justice que sous le couvert de la psychologie et de la rééducation (2)) sont réponses à une demande du juge. Sans doute se veulent-ils impartiaux (ce qui n'est pas si simple, T. KAMMERER (3) l'a montré à propos du rapport d'expertise). Réussiraient-ils à l'être pourtant qu'ils auraient grand'peine à s'abstraire du cadre "sociocentrique" de "récupération" où ils s'élaborent. On peut faire à ce paragraphe beaucoup d'objections : que le passage à l'acte, au contraire du fantasme, constitue une agression véritable contre laquelle la société (dont font partie les cliniciens) est tout à fait fondée à se défendre; que l'ouverture qu'elle manifeste en prenant en considération la personnalité du criminel (dont l'étude incombe, entre autres, à des psychologues praticiens) est une forme de progrès notable dans son abord des marginaux; et puis encore que le délit représente fréquemment un symptôme d'inadaptation personnelle qu'il convient de traiter dans toute la mesure du possible pour le bien du criminel lui-même. Ces objections ont leur poids. Mais nous soulignerons trois points qui constituent pour nous des hypothèses de travail :

1°) l'intérêt d'une réflexion comme celle d'HESNARD dans son Introduction à la "Psychologie du crime"; à propos du Congrès de 1950 à Paris, HESNARD écrivait :

" ... la publication des actes et travaux de ce magnifique Congrès a exigé
" une série de gros volumes bourrés de faits, de documents, d'analyses, de
" techniques, de tests, de classements, de statistiques ... Mais ... dans
" cette somme grandiose de travaux ... apparaissait de manière frappante la
" très relative et très succincte part de ce qu'on pourrait appeler la psychologie concrète du crime et du criminel : connaissance en profondeur qui
" implique l'étude minutieuse de sa personnalité en situation, de sa relation
" ou de son rapport avec Autrui, le monde des hommes; et aussi connaissance
" de son monde singulier - de ce que nous appelons, avec notre collègue, le
" Pr D. LAGACHE, la réalité interhumaine, qui devient pour le criminel une
" réalité interhumaine-pour-soi, une réalité pour lui - (4);

2°) le bénéfice à escompter chez l'individu de certaines crises vitales, dont le crime constitue éventuellement une forme d'expression; l'importance de vouloir

(1) op. cit., pp. 29-30.

(2) FAVEZ-BOUTTONIER J. : "Psychanalyse et criminologie".

(3) KAMMERER T. : "La relation entre médecin et inculpé".

(4) HESNARD A. : "Psychologie du crime", p. 13.

moins "resocialiser", "rééduquer", "traiter", "récupérer" qu'écouter de chaque acte les harmoniques désaccordées afin de tenter le rétablissement d'une communication rompue; l'espoir qu'alors le crime prendra rétrospectivement forme d'acte humain décisif, qu'il rendra signifiante l'évolution dont il aura été l'aboutissement et marquera le point de départ d'une nouvelle évolution et d'un devenir favorables;

- 3°) l'intérêt de ne pas méconnaître les bénéfices secondaires de certaines inadap-
tations, dont l'exemple le plus illustre est fourni par l'oeuvre poétique d'un
Villon. De celui-ci, J. CHARPIER a pu dire : "Ce qui le rend éternel, ce n'est
pas l'anecdote ni la science poétique; ce n'est pas qu'il fut un brigand mal
aimé ni un chanfre parfait. C'est que son chant est l'émanation même de son
être" (1).

C - METHODOLOGIE. (2)

Dans son ouvrage sur "Les méthodes en psychologie", M. REUCHLIN rappelle
l'importance des "rapports d'une méthode avec l'objet (ou la classe d'objets, le
domaine) auquel on l'applique" (3).

La méthode que nous utiliserons essentiellement dans ce travail qui tend
à "comprendre" des "individu[s]" en situation et en évolution" (suivant une expres-
sion de D. LAGACHE reprise par J. FAVEZ-BOUTONIER (4)) sera la méthode clinique,

(1) CHARPIER J. : "François Villon", p. 74.

(2) A priori, nous n'avions pas exclu l'idée de mener notre étude sur des popula-
tions féminines aussi bien que masculines. Cependant, nous avons vite renoncé
à notre projet et notre travail ne concerne que les populations masculines.
Voici quelles en sont les raisons : méthodologiquement parlant, il ne pouvait
être satisfaisant de mélanger les sexes dans nos échantillons sans les discrim-
iner; il est tout à fait évident que, sur le plan sociologique, et plus encore
sur le plan psychologique, d'importantes différences existent entre hommes et
femmes; or le nombre de cas de femmes dont nous disposions était trop petit
pour que nous puissions envisager la discrimination : aussi bien au niveau des
expertises que des propositions de cas en milieu ouvert, les examens qui nous
étaient demandés ou offerts portaient en majorité écrasante sur des hommes;
ce n'est pas un hasard : depuis que la prostitution n'est plus comptée au
nombre des délits, le pourcentage de délinquance féminine s'est considéra-
blement abaissé; on sait qu'en France il est actuellement de l'ordre de 10 %
(Compte général du Ministère de la Justice 1969).

(3) REUCHLIN M. : "Les méthodes en psychologie", p. 5.

(4) FAVEZ-BOUTONIER J. : "Psychologie clinique : Avant-Propos", in Bull. psycho-
XXI, p. 890.

dont on sait que les principales techniques sont l'entretien, l'observation, les tests "psychométriques", les épreuves projectives (1).

Subsidiairement, nous recourrons à la méthode comparative (variable indépendante : l'âge) et aux méthodes statistiques qui permettent de la manipuler. Cela n'a rien d'aberrant : si "l'impact de [1] oeuvre [de Freud] sur la psychologie expérimentale a été tardif", "les idées de Freud ont inspiré de près ou de loin la création et le développement des méthodes projectives ... si précieuses dans l'investigation de la personnalité" (2). L'étude de certaines différences (significatives ou non) entre les populations de criminels d'âges différents regroupés en échantillons représentatifs peut, en effet, revêtir tout un intérêt (3).

Mais donnons quelques précisions

- 1°) sur les démarches qui furent effectuées,
- 2°) sur les techniques qui furent appliquées.

1°) Démarches.

La SUITE SYSTEMATIQUE DE CAS judicieusement choisis nous paraissait la méthode la plus adéquate pour tenter d'éclairer quelques-uns des problèmes que nous nous posions. Au cours des années que nous avons passées en consultations d'orientation éducative, nous avons eu à examiner plusieurs centaines de jeunes délinquants, ensuite, nous avons commencé à pratiquer l'expertise sur de jeunes criminels adultes, et nous espérions pouvoir retrouver et suivre un certain nombre des sujets dont nous avons ainsi fait connaissance.

Ce n'était pas si simple et des difficultés multiples se présentèrent.

Sans doute, les services de la liberté surveillée nous permirent-ils de retrouver une trentaine de nos ex-adolescents. Mais c'était peu. Le départ au service militaire, un engagement, un changement de résidence, le désir de prendre aussi vite que possible de la distance par rapport à un passé pénible, autant de raisons qui compromettaient une rencontre avec beaucoup de ceux que nous aurions

- (1) REUCHLIN M. : "Les méthodes en psychologie", chapitre V.
- (2) PIAGET J., FRAISSE P. et REUCHLIN M. : "Traité de psychologie expérimentale, I : Histoire et méthode", pp. I 58-I 59.
- (3) On trouvera dans notre article : "Contribution à l'étude des personnalités délinquantes ...", 1966, pp. 100-110, un exposé de quelques-unes des méthodes statistiques que nous utilisons : elles nous furent suggérées par Y. CHIROL et ses collaborateurs au moment de la préparation de notre article de 1966, alors qu'ils collaboraient à notre travail. Parmi les ouvrages auxquels nous nous référons habituellement pour effectuer nos croisements, nous citerons FAVERGE J.M. : "Méthodes statistiques en psychologie appliquée".

aimé revoir. Quant aux adultes, sitôt libérés, ils nous échappaient.

Peut-être, pensions-nous alors, pourrions-nous retrouver plus facilement ceux qui avaient commis de nouveaux délits et, s'ils y consentaient, les réexaminer en prison : en effet, comme on pouvait a priori l'envisager, plusieurs des extraits de casier judiciaire de notre population faisaient état de condamnations récentes. Allions-nous pouvoir communiquer avec quelques-uns, au moins, de ceux qui purgeaient leur peine ? Ce fut possible, mais à échéance, à force de sollicitations, à condition de surmonter les obstacles qui se dressaient, à condition aussi de renoncer pratiquement à toute suite véritablement systématique, même dans les cas de détention longue.

- 1°) Nous ignorions les lieux de détention; pour les connaître, il nous fallait effectuer diverses démarches qui n'aboutirent qu'après un certain temps; alors, plusieurs de ceux dont nous escomptions l'examen avaient retrouvé la liberté.
- 2°) Pour les autres, nous devions obtenir un permis de communiquer : nouvelles démarches, nouveaux délais, nouveaux élargissements au cours de la période d'attente.
- 3°) Quelques cas restaient sur nos listes que la direction de l'administration pénitentiaire nous autorisait à rencontrer (permis de communiquer délivré). Et pourtant, tous les problèmes n'étaient pas encore résolus : par exemple, dans l'une des maisons centrales, prévenues de notre venue, mais à laquelle nous téléphonions pour demander quel jour nous dérangerions au minimum, il nous fut répondu avec beaucoup de courtoisie, mais aussi beaucoup de détermination, que le sujet n'était nullement hostile à un nouvel examen psychologique, mais qu'il se trouvait, du point de vue de la maison, en phase d'évolution positive, qu'il valait mieux "ne pas le troubler dans son évolution", que l'on reprendrait contact avec nous lorsque les circonstances s'avèreraient favorables : jamais la maison centrale en cause ne nous écrivit ou ne nous retéléphona comme elle promettait de le faire (1).
- 4°) Enfin, il nous fallut vite renoncer à l'idée de suite systématique. Si la peine était longue, pour revoir l'intéressé quelques années plus tard, il fallait redemander un permis de communiquer, éventuellement pour une autre prison, car le condamné avait pu changer de lieu de détention : pratiquement, tout le processus précédemment décrit recommençait (2).

- (1) Pratiquement, entre la date de la demande d'information sur le lieu de détention et celle de l'obtention du permis de communiquer, le temps écoulé fut variable suivant les époques : environ de trois mois jusqu'aux événements récents qui bouleversèrent les prisons, il se prolongea par la suite sine die; aucun permis de communiquer ne nous parvint plus en dépit des sollicitations que notre service adressa à l'administration pénitentiaire.
- (2) Ainsi en fut-il, par exemple, pour D.Z., dont nous proposerons la monographie.

Lorsque les examens eurent lieu, ils se déroulèrent dans les conditions les plus variables. Certaines prisons (maisons d'arrêt ou maisons centrales) nous favorisèrent l'examen au maximum, nous laissant rencontrer le détenu dans les conditions habituelles des expertises : le temps de la rencontre était celui que nous souhaitions, seulement limité par les impératifs normaux de la vie journalière, les lieux, une pièce quelconque où nous pouvions parler avec le condamné en tête-à-tête et en toute liberté. Mais d'autres prisons firent preuve d'une tout autre attitude, éventuellement d'une tout autre circonspection. Nous ne parlerons pas des conditions matérielles un peu sordides de quelques-uns des examens : nous étions prête à nous accommoder de l'inconfort, quel qu'il pût être, et le cas fut rare où il se révéla véritablement incommode. Autrement gênante pour l'entretien et l'examen psychologiques était la présence de tiers lorsque celle-ci nous était imposée. Nous donnerons deux exemples. Le premier, celui d'un examen qui se déroula, en 1965, dans le coin d'un bureau vitré au milieu du va-et-vient constant de surveillants dont il était le domaine habituel; ceux-ci entraient, sortaient, s'interpellaient. Le second, celui d'un examen qui eut lieu l'année suivante (1) au parloir prévu pour la visite des familles (coupé en deux longitudinalement par une table surmontée d'une paroi en plexiglas); il se déroula, quant à lui, dans un grand calme, mais en la présence vigilante d'un gardien faisant les cent pas à quelques mètres de nous; comme les épreuves que nous avions à faire passer nécessitaient une communication plus proche avec le sujet, le surveillant consentit, mais avec réticence, à nous laisser prendre place aux côtés mêmes du détenu, et non en face de lui par-delà la barrière de plexiglas; pour ne pas être surprise, la conversation, à certains moments fort personnelle, n'en dut pas moins être constamment murmurée.

Finalement, dans ces conditions, à défaut d'études systématiques, nous disposons d'une cinquantaine de monographies étalées sur plusieurs années (cinq à dix ans). Des études systématiques ont pu être menées malgré tout, mais qui sont beaucoup plus localisées dans le temps. Elles portent essentiellement sur la période de la fin de la minorité pénale (avec, à plusieurs reprises, enjambement sur la période du début de la majorité pénale). Nous rendons compte ailleurs (2) de la recherche que nous avons conduite en collaboration avec J. SELOSSE, M. JACQUEY et P. SEGOND sur "L'internat de rééducation". Le but que nous poursuivions dans cette recherche était de préciser l'impact des méthodes pédagogiques appliquées en I.P.E.S. Mais, dans cette perspective, notre contribution personnelle consistant à apprécier l'évolution des élèves au cours de leurs deux années d'internat, nous ne pouvions manquer d'inclure les réflexions que nous suggérait la

(1) Nous citons ces dates, bien antérieures à celles des drames de Clairvaux, Lyon, etc ... en 1971.

(2) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL H.T. : "L'internat de rééducation".

recherche dans le contexte plus large de nos préoccupations sur l'évolution et le devenir du criminel.

Cette recherche dont nous faisons état nous prouvait à quel point les résultats de la rééducation entreprise variaient suivant la forme et la gravité des difficultés initiales. S'agissait-il là d'une constante qu'on pouvait retrouver dans des groupes de sujets plus âgés ? Une fois de plus, nous étions amenée à nous poser le problème de la diversité des populations criminelles.

L' EXPERTISE systématique de criminels adultes "tout venant" pouvait être l'occasion de traiter de ce thème. Là, aucune difficulté. Plusieurs juges d'instruction du tribunal de Versailles voulurent bien répondre à la demande que nous leur adressions en nous commettant dans des affaires de toutes espèces concernant des individus très différents et d'âges variables.

Mais qu'allaient devenir ces inculpés après leur jugement et les peines, quelquefois fort longues, qu'ils allaient subir ? Il nous fut parfois possible de le savoir en les revoyant dans les maisons centrales vers lesquelles ils étaient dirigés. Pour l'ensemble, les difficultés ci-dessus exposées, mais plus encore peut-être le manque de recul, limitaient la portée des conclusions.

D'où l'idée d'une dernière forme de démarche qui pouvait partiellement pallier les insuffisances : L'ENTRETIEN ET L'EXAMEN PSYCHOLOGIQUES DE CRIMINELS SUIVIS EN MILIEU OUVERT, QU'ILS FUSSENT PROBATIONNAIRES OU LIBERES CONDITIONNELS A LA SUITE D'UNE LONGUE PEINE.

Sur le plan pratique, cette démarche fut possible grâce à l'amabilité de plusieurs juges à l'application des peines, agents de probation et directeurs de foyers recevant des ex-détenus. Ajoutons que quelques anciens condamnés, dégagés de toutes obligations sur le plan judiciaire, et, pour certains, parfaitement reclassés, voulurent bien accepter de nous rencontrer.

Au niveau de la probation, les cloisonnements entre services qui avaient tellement pesé sur notre travail de suite des condamnés en détention, perdaient un peu de leur rigidité. Pour autant, ils n'étaient pas supprimés; d'ailleurs, certaines réflexions de juges à l'application des peines ou agents de probation témoignaient assez de la gêne que ces cloisonnements provoquent dans la pratique quotidienne; l'un des juges nous expliquait qu'au moment où on le chargeait d'un sujet en liberté conditionnelle il se trouvait dans l'impossibilité d'avoir en main les pièces préalables d'un dossier éventuellement fourni; en particulier, les rapports d'examens de personnalité, lorsqu'il y en a eu, ne lui sont pas communiqués. Dans

l'un des foyers où nous rencontrions des ex-détenus, on voulut bien nous communiquer systématiquement le "dossier", celui-ci consistait en quelques feuilles dactylographiées : demande de prise en charge, éventuellement, pour certains cas psychiatriques, communication en une demi-page des conclusions du médecin de la prison (exemple : "... par moments, petites préoccupations psycho-sensorielles avec, probablement, des voix intérieures, survenant périodiquement, et qui auraient cessé depuis un an; travaille régulièrement depuis douze ans à la reliure; calme et réservé; pas de traitement actuel; pas d'objection psychiatrique à la liberté conditionnelle, mais surveillance du dispensaire d'hygiène mentale").

2°) Techniques.

Pour ce qui est de nos examens, ils comprirent toujours un entretien assez long, quelquefois plusieurs; sauf dans les quelques cas de sujets libérés de toutes obligations judiciaires (qui voulaient bien collaborer à notre travail, mais qui, compte tenu de leurs obligations professionnelles, ne disposaient que d'un temps limité sur lequel nous aurions eu scrupule à empiéter par trop), un Rorschach; souvent encore un test du village de Mabilley.

La pratique des tests-retests (Rorschach - Mabilley) fut utilisée dans la partie systématique du travail qui porte sur l'évolution du groupe de grands adolescents suivis en I.P.E.S. Nous donnons ailleurs des détails sur le processus de la recherche (1); mais nous aurons l'occasion d'y revenir, plus loin, dans cet ouvrage même.

A la pratique des tests de personnalité, et, plus particulièrement peut-être, à celle des tests-retests, on a pu opposer diverses critiques, nous ne l'ignorons pas. C'est ainsi que, dans son rapport sur "Le concept de sociopathie vers une critique de la raison nosographique" (2), J. HOCHMANN, sans l'explicitement de façon formelle, manifeste "une méfiance à l'égard de toute épreuve standardisée, telle que, par exemple, les tests de personnalité" : d'une part, au moment de la passation de ces tests, le sujet se trouve confronté à une situation dont il ne perçoit pas le sens, d'autre part, l'interprétation des épreuves se fait selon une grille qui repose sur des interprétations préalables. A plus forte raison, J. HOCHMANN répugne-t-il à envisager la démarche qui vise à vérifier quantitativement les résultats d'un traitement ou d'une évolution : elle ne constitue, pense-t-il, qu'un leurre, car elle ne peut atteindre que très difficilement une modification de personnalité (3). Dans un esprit tout différent, R. ZAZZO, envisageant les

(1) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : op. cit.

(2) HOCHMANN J. : "Le concept de sociopathie vers une critique de la raison nosographique", in DEBUYST C., etc ... : "La criminologie clinique".

(3) DEBUYST C., HUBER W., LIEVENS P., SCHABER G., DICKES P., HASTERT F., HOCHMANN J., BLANC M., BAILLARD G., JOOS J. : "La criminologie clinique", Introduction, p. 10.

problèmes posés par l'emploi de la méthode longitudinale, discute, parmi d'autres, la méthode dite de test-retest : la population s'habitue aux examens et modifie ses attitudes (1).

Ceci étant, nous n'en pensons pas moins, avec d'autres auteurs, que tests projectifs et méthode test-retest sont riches de possibilité. Le même ouvrage ("La criminologie clinique"), qui inclut le rapport de J. HOCHMANN ci-dessus évoqué, comporte toute une partie consacrée à l'élaboration quantitative des données en clinique criminologique. M. BLANC et G. BAJARD y traitent du Rorschach (2), J. JOOS et C. DEBUYST du T.A.T. (3).

Sans doute, "Aucun "signe" pris isolément n'est[-il] absolument pathognomonique de quoi que ce soit", rappellent M. BLANC et G. BAJARD. Cependant, "il est possible ... d'ordonner tous ces signes suivant un ordre décroissant de spécificité ... [et de] s'attacher à la mise au point d'ensembles discriminants de variables réunies en syndromes ..." (4). Les items chiffrés du Rorschach peuvent d'ailleurs être croisés avec d'autres items, "soit quantifiés (Q.I., par exemple), soit du type présent-absent (par exemple : énurésie-fugues), soit groupés en un pattern validé (exemple : E.E.G. d'immature, d'épileptique, etc ...)": de cette méthode, utilisée par GLUECK, l'équipe d'AMADO, CAHN, DORON, etc ..., M. BLANC et G. BAJARD donnent un résumé, extrait de la thèse de LE MOAL (5). Ou bien encore ces items chiffrés peuvent être nuancés du fait de la prise en considération du contenu des réponses : M. BLANC et G. BAJARD citent notre propre thèse de 3ème Cycle, et ses conclusions (6).

"La parenté est très étroite entre le Rorschach et la théorie psychanalytique" (7). "Beaucoup d'interprétations, apparemment non analytiques, sont basées sur la théorie freudienne" (8). Et "le Rorschach donne une image globale "gestaltiste" de la psyché d'une personne" si par-delà le dépouillement atomistique du protocole, l'examineur s'essaye à en rassembler les éléments dans un

- (1) ZAZZO R. : "Les difficultés de la méthode longitudinale".
- (2) BLANC M. et BAJARD G. : "A propos des méthodes de validation statistiques du Rorschach", in DEBUYST C., etc ... : "La criminologie clinique".
- (3) JOOS J. et DEBUYST C. : "L'évolution vers la délinquance et le T.A.T. comme moyen de diagnostic", in DEBUYST C., etc ... : "La criminologie clinique".
- (4) BLANC M. et BAJARD G. : op. cit., p. 244.
- (5) LE MOAL : thèse soutenue en 1964 à Bordeaux, cit. par BLANC M. et BAJARD G. : op. cit., pp. 249-251.
- (6) MAZEROL M.T. : "Problèmes posés par le jeune inadapté social", p. 447, cit. par BLANC M. et BAJARD G. : op. cit., pp. 248-249.
- (7) PATSALIDES A. : "Séminaire de psychologie criminelle ...", p. 46.
- (8) ZUBIN J., ERON L.D., SCHUMMER F. : "An experimental approach to projective techniques", p. 177; cit. par PATSALIDES A. : ibid.

esprit véritablement clinique (1). "Le Rorschach doit être validé en tenant compte de tous les "éléments" qui le constituent, y compris la durée des silences et le nombre des manipulations des planches" (2) : M. BLANC et G. BAJARD estiment que, dans cette activité "productive" qu'est le test, "à l'écoute de "l'énoncé de son projet projeté", le sujet testé ne peut se contrôler "logiquement parlant"; il est dans une situation essentiellement projetante, c'est-à-dire "surpris" et les "yeux émerveillés" " (3). Quant au psychologue qui interprètera l'épreuve, il aura à noter "a) [que] chaque "ligne" du test de Rorschach "forme" un texte complet (un poème d'un vers), b) [que] tout le Rorschach forme un texte complet, mais où chaque planche donnée impose un certain "découpage" en une suite de "chapitres" dont l'ordre est une structure "commune" à tous les sujets testés" (4).

Equations personnelles, subjectivisme de l'interprétation même sont nécessaires, "sinon l'Autre devient objet" (5). Pour autant, ils restent sources d'erreurs (l'Autre risquant de devenir Moi par projection personnelle de l'interprétant) si le "savoir du psychologue", aussi bien dans le domaine de l'interprétation clinique que dans celui des méthodes statistiques, n'est pas "tel ... qu'il devrait idéalement le recevoir" (6).

Plus que les tests, c'est ce savoir même qui nous paraît en cause. Mais qui l'appréciera objectivement sinon les autres ? Aussi, dans la pratique quotidienne, gardons-nous le souci de confronter constamment notre expérience à celle de collègues chevronnés. Aussi, dans cette étude, éprouvons-nous le besoin de soumettre in extenso (en Annexes) les protocoles des sujets que nous présentons, puis, à différentes reprises au cours du texte, d'exposer la démarche de compréhension que nous tentons en mettant en relation les données de l'entretien avec celles des épreuves.

Disons un mot encore de la méthode test-retest. D'autres cliniciens que nous l'ont pratiquée et la pratiquent, qui soulignent tout l'intérêt qu'elle revêt : "... l'étude systématique des Rorschach répétitifs faits dans le Centre d'observation à des enfants de 8 à 14 ans, a donné des indications intéressantes sur le pronostic évolutif de la plasticité, de la perfectibilité et sur la validité des méthodes éducatives ou psychothérapiques employées dans le Centre", nous

(1) BLANC M. et BAJARD G. : op. cit.

(2) op. cit., p. 258.

(3) op. cit., p. 264.

(4) op. cit., p. 266. Les auteurs se réfèrent ici aux études sur le langage poétique de FONAGY (FONAGY I. : "Le langage poétique").

(5) op. cit., p. 272.

(6) op. cit., p. 271.

disent M. BLANC et G. BAJARD que nous citons plus haut (1). Z. PIOTROWSKI et M. SCHREIBER, quant à eux, n'ont pas hésité à tenter même la "Détection par le Rorschach des modifications de la personnalité pendant et après une psychothérapie intensive orientée psychanalytiquement" (2). L'important paraît de confronter les modifications du test à celles du discours, et, chaque fois qu'on le peut, à celles du comportement. En ce qui nous concerne, l'expérience que nous avons pu faire en ce sens dans les deux I.P.E.S. où nous avons suivi des élèves pendant les deux années qu'ils y passaient nous a semblé fructueuse. En même temps que la stabilité de certaines structures des tests (Rorschach et village de Mabillo), nous avons vérifié le sens convergent des évolutions cliniques et des évolutions aux épreuves (3).

(1) BLANC M. et BAJARD G. : op. cit., p. 270.

(2) PIOTROWSKI Z. et SCHREIBER M. : "Détection par le Rorschach des modifications de la personnalité pendant et après une psychothérapie intensive orientée psychanalytiquement".

(3) Cf. dans le chapitre troisième de notre texte sur les "Populations d'I.P.E.S.", l'analyse que nous faisons des cas 1-10 et 34-43 du Tableau III : in SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : "L'internat de rééducation".

Première partie :

LA RELATION AVEC AUTRUI ET LES PROBLEMES DU CRIMINEL.

CE QU'ON A PU EN DIRE.

Chapitre premier :

La relation avec autrui, et son importance tout au cours de la vie humaine.

Nous le rappelions dans l'Introduction, les points de vue des différentes écoles psychologiques convergent maintenant, au point qu'en 1969, D. LAGACHE, pouvait conclure sa nouvelle édition de "L'unité de la psychologie" sur cette phrase : " Le conflit entre psychologie expérimentale et psychologie clinique est un moment dépassé de l'histoire de la psychologie" (1). En ce qui concerne le problème complexe de la relation avec autrui, les travaux de toutes tendances s'accordent à souligner son importance, et c'est dans un esprit de synthèse que nous envisageons de dégager l'essentiel de ce qui a pu en être dit.

Chacun des points de vue de la psychologie expérimentale, de la psychologie clinique et de la psychanalyse garde pourtant une originalité suffisante pour que nous en traitions brièvement dans un premier point.

A - POINTS DE VUE DE LA PSYCHOLOGIE EXPERIMENTALE, DE LA PSYCHOLOGIE CLINIQUE, DE LA PSYCHANALYSE.

"Le Lien interhumain, familier depuis longtemps aux sociologues sous certains de ses aspects, a été ... à peu près ignoré, avant FREUD, par les psychologues, intéressés seulement par une science psychologique de l'individu. D'où une méconnaissance plus ou moins systématique du caractère relationnel du fait psychique du fondement de toute psychologie dans le Lien interhumain naturel" (2).

Les faits historiques auxquels HESNARD fait allusion ici, sont maintenant dépassés et nous n'avons aucunement l'intention de nous y attarder. Rappelons seulement ceci : la psychologie n'était jusqu'au milieu du XIXème siècle qu'une branche non autonome de la philosophie qui se donnait la conscience pour objet; mais, à la suite de tout un mouvement d'idées, la psychologie expérimentale se détache de la philosophie, se constitue en discipline indépendante, avec pour souci fondamental une objectivité dont, en 1913, WATSON pousse le principe jusqu'à ses conséquences extrêmes lorsqu'il propose de la psychologie une nouvelle définition qui vise à faire d'elle une science à l'égal des autres sciences, c'est-à-dire édifiée sur des considérations strictement objectives (3); dès lors, les

(1) LAGACHE D. : "L'unité de la psychologie", p. 71.

(2) HESNARD A. : "Psychanalyse du Lien interhumain", p. 4.

(3) WATSON J.B. : "Psychology as the behaviorist views it".

naturalistes d'une part, les humanistes de l'autre (1), s'élevant contre une systématisation des méthodes expérimentales qui risquerait de faire perdre de vue le problème essentiel : la compréhension même de l'homme, constituent deux groupes qui seront longtemps antagonistes. Aujourd'hui, les querelles s'apaisent : "... l'expérimentation et la clinique peuvent non seulement se rejoindre, mais se prêter un mutuel appui" (2).

Et "dans tout cela, note D. LAGACHE, la psychanalyse occupe et vraisemblablement continuera d'occuper une place à part ... Simplement du fait qu'elle est autre chose et que ses origines se trouvent dans la médecine et la psychopathologie" (3). Pourtant, son influence sur les deux types de psychologies a été considérable. D'autant plus, peut-être, qu'elle a su entretenir d'importantes relations avec les phénoménologues (les ouvrages d'un psychanalyste comme HESNARD suffiraient à en témoigner), puis, quoique plus tardivement, reconnaître l'intérêt des travaux de la psychologie objective. Une fois de plus, nous citerons D. LAGACHE :

En 1947, dans "La jalousie amoureuse", il écrivait :

" ... la psychologie descriptive, outre son intérêt et sa fécondité intrinsèques, est un temps indispensable de l'étude; la psychanalyse ne peut être que régressive; avant de reconstituer une genèse, il faut connaître l'objet auquel aboutit la dérivation psychologique; en médecine, cette idée se traduit par la nécessité de partir d'une bonne observation clinique. En second lieu, à quelque découverte que puisse conduire l'exploration psychanalytique, les résultats de l'élucidation descriptive resteront valables en droit pour autant qu'ils sont le fruit d'une recherche objective, de données empiriques incontestables et d'une administration correcte de la preuve. Une interprétation psychanalytique ne permet jamais de révoquer une évidence descriptive, elle ne peut conduire qu'à mieux la faire comprendre en l'intégrant dans l'ensemble plus vaste de la personnalité totale (4).

En 1969, dans "L'unité de la psychologie", il écrit :

" Le clinicien commencera par rendre hommage aux expérimentalistes. J'ai longtemps été sceptique à l'endroit de ce vieux rêve de la psychologie : établir des lois analytiques simples dont la composition permettra plus tard l'explication des phénomènes complexes; on voit comment, dans cette perspective, les lois de l'apprentissage établies expérimentalement sur des conduites segmentaires de l'homme et de l'animal devraient permettre d'expliquer les complexités de la conduite humaine concrète. Les progrès de la science ont donné tort à mon scepticisme, et je reconnais volontiers la portée clinique de nombreux principes démontrés par l'étude expérimentale de l'apprentissage (5).

(1) Nous employons ces termes dans le sens où D. LAGACHE les emploie lui-même. Cf. "L'unité de la psychologie", pp. 20 et suiv. : "... Il est possible de définir un naturalisme et un humanisme psychologiques; on peut les opposer point par point, d'une façon cependant trop schématique, comme on le verra plus loin".

(2) LAGACHE D. : "L'unité de la psychologie", p. 67.

(3) op. cit., pp. 13-14.

(4) LAGACHE D. : "La jalousie amoureuse", T. II, p. 352.

(5) LAGACHE D. : "L'unité de la psychologie", p. 61.

o
o o

Donc, depuis son avènement, la PSYCHOLOGIE OBJECTIVE a pour souci fondamental d'expérimenter pour "démontrer". Dans un passé encore très proche, certains humanistes comme J.P. SARTRE n'avaient pas renoncé à le lui reprocher (1). Pourtant, pas plus que "... l'expérimentaliste ne peut se passer d'une formation et d'une information cliniques étendues", le clinicien ne peut se passer d'une formation et d'une information expérimentales (2); si, dans ce chapitre de la relation avec autrui, nous envisageons de nous étendre davantage sur les observations et les points de vue des humanistes, c'est que "La clinique a essentiellement une fonction de prospection et d'application", alors que "L'expérimentation représente un stade terminal de l'investigation scientifique" (3). Pour autant, nous ne quitterons pas le domaine spécifique de la psychologie objective avant d'avoir souligné l'existence de deux séries de faits :

1°) De plus en plus, les psychologues expérimentaux replacent le comportement dans un "champ" (au sens que K. LEWIN (4) a donné à ce terme), et, de plus en plus, témoignent du souci de vérifier les hypothèses des humanistes, entre autres sur l'importance des interrelations.

Pour s'en convaincre, il n'est que de se reporter à différentes expériences qui, mettant en jeu tout un lot de facteurs complexes, démontrent l'influence des interrelations sur le niveau même des performances individuelles : par exemple, en psychologie professionnelle, l'"Expérience d'HAWTHORNE" organisée après constat d'échec des méthodes de TAYLOR (5). EYSENCK, qui rapporte l'expérience dans son livre "Us et abus de la psychologie", conclut :

" Dans les rapports de HAWTHORNE, on a rassemblé assez de preuves, à l'aide d'interviews d'un grand nombre de travailleurs pris dans différents départements, pour pouvoir conclure que le travail efficient est étroitement lié à la satisfaction que ce travail procure, et que la disposition affective de l'ouvrier à l'égard de ses patrons est un facteur extrêmement important de motivation (6).

Par ailleurs (nous continuons à citer EYSENCK), pour reprocher à la psychanalyse "de comprendre plutôt que d'expliquer", d'être "par conséquent

- (1) SARTRE J.P. : "Esquisse d'une théorie des émotions", Introduction à la nouvelle édition.
- (2) LAGACHE D. : "L'unité de la psychologie", pp. 64 et suiv.
- (3) op. cit., p. 71.
- (4) LEWIN K. : "A dynamic theory of personality".
- (5) Rapporté par EYSENCK H.J. : "Us et abus de la psychologie", chapitre VIII.
- (6) EYSENCK H.J. : op. cit., pp. 123-124.

essentiellement non scientifique" (1), les psychologues expérimentaux n'en admettent pas moins dès les années 50 que "L'esprit brillant du savant viennois a ouvert des portes que nul ne souhaite voir se refermer et sa fine pénétration nous a donné une réserve de théories et d'hypothèses qui fourniront aux chercheurs de la matière pour bien des années encore" (2).

2°) Des humanistes n'hésitent pas à introduire les méthodes mêmes de la psychologie objective dans leurs travaux.

Un des exemples les plus connus de ce phénomène met en cause le psychanalyste SPITZ. Comme Charlotte BUHLER (3), comme GESELL (4), mais dans des perspectives au départ différentes, puisque dans un esprit résolument analytique, cet auteur étudie le tout premier âge en recourant à l'observation continue et à la méthode expérimentale. L'accord d'autres psychanalystes lui est rapidement acquis. Nous citerons J. FAVEZ-BOUTONIER qui, évoquant entre autres ouvrages : "La première année de la vie de l'enfant" (5), estime que ces "travaux du psychanalyste René SPITZ sont, à cet égard, un modèle. Il a renoncé à appliquer aux très jeunes enfants la méthode psychanalytique (pendant le stade préverbal) et a utilisé l'observation immédiate et la méthode expérimentale, renonçant même à la méthode clinique" (6).

Nous reviendrons longuement sur ces travaux de SPITZ qui intéressent tout spécialement notre propos. Pour ce qui est du recours aux méthodes de psychologie objective qui motivait leur mention dans ce paragraphe, on peut dire qu'il est maintenant le fait d'humanistes de plus en plus nombreux, car d'aucuns considèrent avec D. LAGACHE que "... Dans l'état actuel de nos connaissances, le problème appartient à la "clinique armée", dont le recours à des tests judicieusement choisis, maniés, interprétés, accroît la rapidité, la pénétration, et multiplie les systèmes de références" (7).

o

o o

(1) op. cit., p. 163.

(2) op. cit., p. 174.

(3) BUHLER C. : "From birth to maturity".

(4) GESELL A. et ILG F.L. : "Le jeune enfant dans la civilisation moderne".

(5) SPITZ R. : "La première année de la vie de l'enfant".

(6) FAVEZ-BOUTONIER J. : "La psychanalyse devant la maturation", p. 132.

(7) LAGACHE D. : "L'unité de la psychologie", p. 41.

A la psychologie expérimentale, s'oppose, disions-nous, la psychologie clinique que D. LAGACHE définit ainsi : "L'humanité de l'objet la spécifie moins que l'attitude méthodologique : envisager la conduite dans sa perspective propre, relever aussi fidèlement que possible les manières d'être et de réagir d'un être humain concret et complet aux prises avec une situation, chercher à en établir le sens, la structure et la genèse, déceler les conflits qui la motivent et les démarches qui tendent à résoudre ces conflits, tel est en résumé le programme de la psychologie clinique" (1). C'est une PSYCHOLOGIE DESCRIPTIVE, celle des phénoménologues, celle que MERLEAU-PONTY présente dans l'Avant-Propos de sa "Phénoménologie de la perception" (2).

o

"... la phénoménologie se laisse pratiquer et reconnaître comme manière et comme style, elle existe comme mouvement avant d'être parvenue à une entière conscience philosophique ... (3).
 "Il s'agit de décrire et non pas d'expliquer ni d'analyser. Cette première consigne que HUSSERL donnait à la phénoménologie commençante d'être une "psychologie descriptive" ou de revenir "aux choses mêmes", c'est d'abord le désaveu de la science ... Tout ce que je sais du monde, même par science, je le sais à partir d'une vue mienne ou d'une expérience du monde sans laquelle les symboles de la science ne voudraient rien dire ...
 "[Cependant] Ce mouvement est absolument distinct du retour idéaliste à la conscience et l'exigence d'une description pure exclut aussi bien le procédé de l'analyse réflexive que celui de l'explication scientifique ...
 "La plus importante acquisition de la phénoménologie est sans doute d'avoir joint l'extrême subjectivisme et l'extrême objectivisme dans sa notion du monde ou de la rationalité ...

Dans sa plaquette "Apport de la Phénoménologie à la psychiatrie contemporaine", HESNARD, qui s'y est beaucoup intéressé, résume quelques aspects essentiels de la phénoménologie. Une de ses notions fondamentales est celle de la "Conscience intentionnalité", dit-il. Elle est "visée de l'objet", "conscience de quelque chose, objet ou sujet. Il ne peut y avoir de conscience en général qui serait retour au psychologisme des "fonctions" psychologiques". L'intention est une "Sorte de pulsion existentielle primordiale au-delà de laquelle il n'y a plus rien à comprendre" (4).

o

Cependant, "la Phénoménologie récuse le terme d'Inconscient" (5). Différents auteurs, comme POLITZER, comme SARTRE, s'expriment là-dessus sans équivoque.

(1) op. cit., p. 32.

(2) MERLEAU-PONTY M. : "Phénoménologie de la perception", Avant-Propos.

(3) C'est nous qui soulignons.

(4) HESNARD A. : "Apport de la Phénoménologie", pp. 12-13.

(5) ibid. C'est nous qui soulignons.

Pour POLITZER, la vie est un drame dont chaque fait perçu représente un "segment", et "le drame implique l'homme pris dans sa totalité"; le drame n'est pas intérieur, l'espace en contient la "charpente", et quant à l'élément dramatique il réside dans la signification des faits perçus, dont le dégagement est précisément l'objet de l'interprétation psychanalytique. Cependant, "les psychanalystes ont tort de croire que la psychanalyse et l'inconscient sont inséparables ...". L'hypothèse de l'inconscient n'est pas du domaine du concret, elle est du domaine de l'abstrait, et n'a rien à voir avec les faits (1). Pour SARTRE, la personne est une totalité qui, en chaque tendance, "s'exprime toute entière, quoique sous un angle différent"; ce qui est à découvrir, c'est donc le projet fondamental de chacun, objet d'un choix conscient; et la méthode qui vise à le faire doit être de comparaison des diverses tendances, et non de simple sommation ou recombinaison de ces tendances. Entre toutes les manifestations objectivement décelables de la vie psychique et les structures fondamentales et globales de la personne, il y a bien rapports de symbolisations à symbole, et les structures fondamentales elles-mêmes sont bien fonction d'une "historialisation perpétuelle" de l'individu. Mais il n'y a pas d'inconscient, "le projet fondamental est pleinement vécu par le sujet et, comme tel, totalement conscient ...". "... Ce qui, ajoute SARTRE, ne signifie pas qu'il soit du même coup "connu" de lui". Car ce qui est à distinguer, ce n'est pas conscience et inconscient, mais conscience et connaissance : "La conscience est l'être connaissant en tant qu'il est et non en tant qu'il est connu ... la conscience peut connaître et se connaître, mais elle est en elle-même autre chose qu'une connaissance tournée sur soi". D'où le bien-fondé d'une "psychanalyse existentielle", dont l'objet "n'est pas une donnée enfouie dans les ténèbres de l'inconscient, mais une détermination libre et consciente" (2).

o

Quoi qu'il en soit, pour les phénoménologues, "l'individu isolé est une pure abstraction ... ni corps, ni esprit, l'homme n'existe et n'agit psychiquement que dans et par son milieu humain" (3). Les psychanalystes, remarque HESNARD que nous citons encore, furent les premiers des psychologues à découvrir le "Lien interhumain", mais ils parlent en termes de "relation d'objet". Les phénoménologues critiquent cette terminologie; en ce qui les concerne, ils s'expriment en termes

(1) POLITZER G. : "Critiques des fondements de la psychologie".

(2) SARTRE J.P. : "L'Être et le Néant" (Quatrième partie, chapitre II).

(3) HESNARD A. : "Psychanalyse du Lien interhumain", p. 4.

Dans son "Apport de la Phénoménologie à la psychiatrie contemporaine", (p. 23, note 12), HESNARD fait référence à ce travail, s'inscrivant par là, dans une certaine mesure en tout cas, au nombre des phénoménologues dont il rend compte de la doctrine.

d'"intersubjectivité" : "le Cogito cartésien, repensé en situation et devenu existentiel, me donne l'existence d'autrui, c'est-à-dire d'un acteur qui a de commun avec moi le monde ... Du fait ... que je comprends ma subjectivité, je sais les apparences de la sienne : ma subjectivité est donc une intersubjectivité ... La "relation d'objet" de FREUD est une relation intersubjective" (1).

Qu'est-ce que l'intersubjectivité ? HESNARD s'en explique. Introduisant l'idée de "hiérarchie de plans structuraux dans la Relation humaine" (2), il distingue entre intersubjectivité anonyme et intersubjectivité privée.

L'intersubjectivité anonyme est un lien général ou universel; "sans identité, générique, liée à la condition même de l'homme", elle représente une intersubjectivité confuse que des psychologues comme WALLON ont décrite chez le jeune enfant en la nommant "syncrétisme" (3). "Il existe ... avant toute séparation du Moi et de l'Autre, une Coexistence primordiale dans un monde intersubjectif". C'est dans cette "intersubjectivité anonyme commune à tous les hommes et caractéristique de la conduite humaine" qu'il faut rechercher "la source de chaque lien inter-personnel" (4).

L'identification, sous sa forme d'intersubjectivité privée (identification à autrui) est l'ébauche d'une structuration psychique.

Mais "Cette condition relationnelle de la vie humaine {est} souvent mise en échec par l'agressivité" (5). HESNARD développera ainsi sa proposition : A côté de l'Amour, "La Haine est aussi un "lien" qui unit affreusement deux êtres malgré la répulsion née chez l'un ou l'autre ... comme la jalousie ... elle s'accouple souvent à l'amour ... en vertu d'une grande ambivalence humaine que les psychanalystes ont accoutumé d'exprimer par l'opposition dynamique de l'amour et de la haine et que nous montrerons apparaître en profondeur comme une ambivalence de conduites : l'ambivalence Identification-Agression" (6). Et HESNARD, sur ce point, conclura : "... l'agressivité (que rien ne permet de considérer comme une tension primaire du comportement humain), force contrariante contemporaine du lien d'identification ou de participation, est la forme essentielle de l'échec

(1) HESNARD A. : "Apport de la Phénoménologie", p. 22.

(2) HESNARD A. : "Psychanalyse du Lien interhumain", p. 21.

(3) WALLON H. : "De l'acte à la pensée".

(4) HESNARD A. : "Psychanalyse du Lien interhumain", pp. 21-28.

(5) op. cit., p. 33.

(6) op. cit., p. 94.

de l'intersubjectivité, de la relation entre les hommes" (1).

o
o o

Bien qu'entretenant des rapports étroits avec elles, la PSYCHANALYSE du fait de ses origines médicales, "est autre chose" que les psychologies dont il vient d'être question (2). D. LAGACHE rappelle :

" Selon FREUD lui-même, le terme psychanalyse désigne trois choses : 1°) Une méthode d'investigation des processus mentaux à peu près inaccessibles à toute autre méthode; 2°) Une technique de traitement des désordres névrotiques, basée sur cette méthode d'investigation; 3°) Un corps de savoir psychologique dont l'accumulation tend à la formation d'une nouvelle discipline scientifique (3).

o

Ce que FREUD découvrit (entre autres) à partir de l'étude des névroses et des psychonévroses, mais aussi des rêves (4) et de toutes ces manifestations de "Psychopathologie de la vie quotidienne" que sont les lapsus et les actes manqués (5), c'est que les conduites humaines, même lorsqu'elles sont dépourvues de toute logique apparente, ont une signification, un sens à décrypter :

" Je vous ai montré ... qu'alors que la psychiatrie ne se préoccupe pas du mode de manifestation et du contenu de chaque symptôme, la psychanalyse porte sa principale attention sur l'un et sur l'autre et a réussi à établir que chaque symptôme a un sens et se rapporte étroitement à la vie psychique du malade (6).

(1) op. cit., p. 221.

Quelqu'un comme E. DE GREEFF ("Les instincts de défense et de sympathie") n'exprime-t-il pas des idées qui rejoignent celles d'HESNARD lorsqu'il remarque :

- d'une part, qu'"un être humain normal, par le fait même qu'il les reconnaît, valorise chacun de ses semblables" et que "La valorisation en rapport avec [1]es forces de sympathie et d'amour", pour être "moins impérieuse que celle proprement sexuelle", "n'en est pas moins basée sur la même aptitude générale à établir une première reconnaissance sympathique, liée à l'instinct" (p. 151);
- d'autre part, que "pour l'ensemble des relations humaines même imprégnées de sympathie, le point critique où la sympathie est remplacée par l'agression est très rapidement atteint" (p. 164) : "La sécurité de tous exige que chacun n'obéisse qu'à des motifs connus de tous et n'agisse que dans des formes prévisibles par tous ... Depuis le commencement de la vie en commun n'a eu le droit à l'existence que l'homme conçu et perçu par l'instinct de défense des autres hommes" (pp. 95-96) ?

(2) Cf. p. 25, note 3.

(3) LAGACHE D. : "La psychanalyse", p. 5.

(4) FREUD S. : "L'interprétation des rêves".

(5) FREUD S. : "Psychopathologie de la vie quotidienne".

(6) FREUD S. : "Introduction à la psychanalyse", p. 279 (1951).

Mais ses observations multiples poussaient FREUD à travailler sur des hypothèses explicatives. Celle de l'inconscient est, pour lui, de toute première importance :

" La division du psychique en un psychique conscient et un psychique inconscient " constitue la prémisse fondamentale de la psychanalyse, sans laquelle elle serait " incapable de comprendre les processus pathologiques aussi fréquents que graves " de la vie psychique et de les faire rentrer dans le cadre de la science (1).

FREUD a pu insister sur l'importance de l'inconscient. Pour autant, remarque D. LAGACHE, il n'est jamais tombé dans l'erreur de certains de ses disciples qui, se concentrant sur l'inconscient, ont tendu à sous-estimer la conscience : "Les pages de FREUD sur le principe de réalité montrent qu'il n'est jamais tombé dans cet excès : le développement de la psychanalyse du Moi a fait mieux concevoir la place des activités conscientes" (2). D. LAGACHE, que nous citons, est de ceux qui ont participé à ce développement de la psychanalyse du Moi. C'est ainsi que, dans "Fascination de la conscience par le Moi", il montre que la conscience ne se confond pas avec le Moi, mais s'en désaliène progressivement au cours de l'analyse, sinon au cours du développement (3); que, dans "La psychanalyse et la structure de la personnalité", parlant du Moi, il distingue entre un Moi constitué, "agent des opérations défensives, automatiques et inconscientes, motivées par le Ça et le Surmoi, et poursuivant la réduction urgente des affects déplaisants et des tensions pénibles" et un Moi constituant (autre façon de nommer la conscience), qui "tend à la réalisation des possibilités du sujet ..., met en jeu les formes les plus hautes de l'activité consciente, l'attention et la réflexion, le jugement et la volonté" (4).

Tant que les opérations de "dégagement du Moi" n'ont pu s'effectuer, les choix conscients, tout ou partie, restent infiltrés par des motivations inconscientes qui infléchissent les conduites. Ainsi s'expliquent certaines conduites, non seulement de sujets névrosés, mais encore de sujets "normaux", par exemple, "Les défaillances de la volonté" dont a parlé J. (FAVEZ-) BOUTONIER :

" En fait, le prodige de la volonté, si prodige il y a, n'est que celui de la persévérance, et si la volonté authentique paraît se réaliser rarement, c'est que dans " bien des cas, l'être humain lui-même n'a pas suivi la voie normale de son évolution. Comme cependant l'homme qualifie toujours de volonté son activité personnelle, nous comprenons comment cette volonté peut faillir à la tâche sans même " qu'une maladie véritable lui ait porté atteinte (5).

(1) FREUD S. : "Le Moi et le Ça", in "Essais de psychanalyse", p. 179 (1966).

(2) LAGACHE D. : "La psychanalyse", pp. 43-44.

(3) LAGACHE D. : "Fascination de la conscience par le Moi".

(4) LAGACHE D. : "La psychanalyse et la structure de la personnalité", pp. 34-35.

(5) BOUTONIER J. : "Les défaillances de la volonté", p. 50.

o

C'est l'analyse régressive des adultes qui fit découvrir toute l'importance de la petite enfance, au cours de laquelle l'"intériorisation de relation à deux" que serait l'identification joue un grand rôle dans la formation de la personnalité (1).

"L'idée d'instinct a joué un rôle capital dans la conceptualisation des découvertes psychanalytiques et la systématisation de la doctrine" (2). Mais "L'idée d'instincts se développant pour eux-mêmes d'une manière purement interne, ne correspond à aucune réalité humaine. De par son immaturité biologique, l'enfant humain dépend de son entourage dont l'action tend à modeler le développement instinctuel conformément à ses propres besoins" (3). D. LAGACHE résume ainsi les faits :

" ... Du rapprochement des histoires individuelles on a pu tirer une description de stades génétiques, dont la structure et la dynamique de la personnalité sont l'aboutissement. La personnologie analytique attribue une importance décisive aux cinq premières années de la vie, auxquelles est consacrée la plus grande partie des travaux ayant pour objet la formation de la personnalité. ... Dans l'ensemble, la formation de la personnalité apparaît comme une socialisation progressive, dans le développement de laquelle la psychanalyse a mis en relief le jeu d'identifications successives et multiples (4).

o

"La psychanalyse, de théorie des pulsions instinctives, est devenue théorie des relations d'objets" (5). Rappelons donc ce qu'est l'objet libidinal.

Voici d'abord la définition qu'en donne FREUD :

" C'est dans l'objet de l'instinct ou grâce à lui que l'instinct peut atteindre son but. Par rapport à l'instinct, l'objet est le facteur le plus variable qui ne lui est pas primitivement lié et qui ne s'y rattache qu'en tendant à lui permettre de se satisfaire. L'objet n'est pas nécessairement extérieur, mais peut aussi bien faire partie du corps même. Au cours des vicissitudes de l'instinct, l'objet est susceptible d'être changé à volonté; c'est à ces déplacements de l'instinct qu'incombent les rôles les plus importants. Il arrive qu'un même objet serve à la fois à la satisfaction de plusieurs instincts (6).

(1) LAGACHE D. : "La personnalité et les relations avec autrui", in Bull. psycho. VIII p. 130.

(2) LAGACHE D. : "La psychanalyse", p. 26.

(3) op. cit., p. 32.

(4) op. cit., pp. 36-37.

(5) LAGACHE D. : "Motifs et objets des conduites humaines", in Bull. psycho. VII, p. 670.

(6) FREUD S. : "Triebe und Triebchicksale", p. 33; cité par SPITZ R. : "De la naissance à la parole", p. 12.

Dans son ouvrage : "De la naissance à la parole", SPITZ commente :

" D'après cette définition, l'objet libidinal peut changer au cours d'une vie et, pour être plus précis, il doit inévitablement et fréquemment changer ... L'objet libidinal est défini en termes se référant à sa genèse, c'est-à-dire à son histoire. Les coordonnées d'espace et de temps qui définissent l'objet en psychologie classique ne jouent qu'un rôle mineur dans le cas de l'objet libidinal, alors que ce dernier se caractérise et peut être décrit en termes de structure et de destin des pulsions instinctuelles et des pulsions partielles dont il est investi (1).

Nous aurons l'occasion de revenir ultérieurement sur les travaux de l'Ecole britannique (K. ABRAHAM, Mélanie KLEIN) qui insistent encore sur les "pulsions partielles".

o

Un dernier concept qu'on ne saurait passer sous silence dans ce paragraphe est celui de "transfert affectif". En effet, parler de "transfert affectif" (et cette notion figure au centre de tous les écrits psychanalytiques), c'est encore insister sur l'importance de la relation avec autrui, cette fois dans le cadre du traitement psychanalytique lui-même. Voici ce qu'expliquait FREUD sur ce "transfert affectif" dans "Au-delà du principe de plaisir" :

" ... Au début ... La psychanalyse était avant tout un art d'interprétation. Mais ... cet art était impuissant à résoudre le problème thérapeutique. {Pour} amener à la conscience l'inconscient. Le malade ... est obligé ... de revivre dans le présent les événements refoulés, et non de s'en souvenir ... Ces événements revécus, reproduits avec une fidélité souvent indésirée, se rapportent toujours en partie à la vie sexuelle infantile, et notamment au complexe d'Œdipe et aux faits qui s'y rattachent et se déroulent toujours dans le domaine du transfert, c'est-à-dire des rapports avec le médecin ... (2).

o

Nous concluons ce paragraphe consacré à la psychanalyse sur cette remarque de D. LAGACHE :

" ... en tant que psychothérapie, la psychanalyse est une relation de personne à personne; en tant que psychologie, elle donne une importance de premier plan à l'histoire individuelle, et, dans cette histoire même, aux relations interpersonnelles (3).

La psychanalyse constituera le principal des systèmes de référence de notre travail.

(1) SPITZ R. : "De la naissance à la parole", pp. 12-13.

(2) FREUD S. : "Au-delà du principe de plaisir", in "Essais de psychanalyse", pp. 21-22 (1966).

(3) LAGACHE D. : "La psychanalyse", p. 33.

B - LA RELATION AVEC AUTRUI DANS LE COURS DE LA VIE HUMAINE.

Des études de toutes sortes qui ont pu être faites, que retiendrons-nous ?

o
o o

I - LA PRECOCITE DE LA RELATION ET LA GRAVITE DES TROUBLES RESULTANT D'UNE MAUVAISE RELATION AUX STADES LES PLUS PRECOCES DE SON ETABLISSEMENT.

" C'est jusque dans l'existence prénatale et à la naissance, que nous devons chercher aujourd'hui les origines du lien social, de la personnalité et des relations interpersonnelles, disait D. LAGACHE dans son cours sur "La personnalité et les relations avec autrui" (1).

En effet, les mères ont toujours, vis-à-vis du bébé qu'elles attendent, une attitude d'acceptation ou de rejet et tout l'entourage familial intervient pour influencer cette attitude. Des psychanalystes comme P. GREENACRE (2) ont étudié la disposition prénatale à l'anxiété (préanxiété sans contenu psychologique). D'autres, comme FODOR ont été plus loin, mettant "une emphase extrême à interpréter le comportement prénatal" (3). Des praticiens comme SPITZ ne considèrent leurs conclusions qu'avec beaucoup de circonspection pour ne pas dire davantage : "... je tiens à me dissocier énergiquement de certains auteurs qui soutiennent que le fœtus exprime déjà du déplaisir dans l'utérus ... J'estime tout aussi insoutenables les spéculations sur les perceptions sensorielles du nourrisson pendant l'accouchement, ou sur ses activités psychiques et mentales pendant les premières semaines ou mois de vie ..." (4).

Ce que l'on admet pourtant en le discutant de moins en moins, c'est que, quel que soit le moment précis auquel remontent les origines du lien social, la relation entre l'enfant et son entourage revêt aux premiers stades décrits par FREUD un caractère absolument déterminant.

o

Après leur avoir opposé de vives résistances, on reconnaît aujourd'hui toute une valeur aux enseignements que Mélanie KLEIN tira de ses psychanalyses de

- (1) LAGACHE D. : "La personnalité et les relations avec autrui", in Bull. psycho. VIII, p. 124.
- (2) GREENACRE P. : "The Predisposition to Anxiety".
- (3) LAGACHE D. : op. cit., p. 125.
- (4) SPITZ R. : "De la naissance à la parole", p. 28.

petits enfants. D'ailleurs, comme le fait remarquer J. RIVIERE dans son "Introduction générale" aux "Développements de la psychanalyse" : "L'oeuvre de Mélanie KLEIN est un développement et une extension de la connaissance acquise par FREUD. ... les études de Mélanie KLEIN montrent qu'un bon nombre d'idées qu'il a énoncées à titre de perceptions intuitives, mais qu'il n'a pas intégrées explicitement dans l'édifice principal de la psychanalyse sont soutenues par les investigations qu'elle a réalisées ultérieurement" (1).

Une des hypothèses fondamentales de Mélanie KLEIN est la suivante :

" ... les premières expériences qu'a le bébé de l'allaitement et de la présence de sa mère sont le commencement de sa relation d'objet avec elle ... Cette relation est d'abord une relation avec un objet partiel, car les pulsions orales-libidinales et orales-destructrices sont spécialement dirigées, dès le début de la vie, vers le sein de la mère ...
" Les expériences successives de gratification et frustration sont des stimuli puissants pour les pulsions libidinales et destructrices, pour l'amour et la haine. Il en résulte que le sein, dans la mesure où il gratifie, est aimé et senti comme "bon", et, dans la mesure où il est une source de frustration, est haï et senti comme "mauvais". Cette antithèse très marquée entre le sein "bon" et le sein "mauvais" est due en grande partie au manque d'intégration du moi, ainsi qu'aux processus de clivage à l'intérieur du moi et dans sa relation avec l'objet. Il y a cependant de bonnes raisons de supposer que même pendant les trois ou quatre premiers mois de la vie, l'objet "bon" et l'objet "mauvais" ne sont pas complètement distincts l'un de l'autre dans le psychisme du bébé. Le sein de la mère, à la fois dans ses aspects "bons" et "mauvais", semble aussi se fondre pour lui dans la présence corporelle de celle-ci, et la relation du bébé avec elle comme personne se construit ainsi graduellement à partir de ce premier stade (2).

o

En utilisant pour sa part l'observation et l'expérimentation, un psychanalyste orthodoxe comme SPITZ explore les mêmes périodes d'âges qui focalisent les intérêts de l'école kleinienne. Nous nous arrêterons un moment sur quelques-unes des conclusions qu'il propose.

Le nourrisson naît sans défense, incapable d'assurer sa survie par ses propres moyens. C'est sa mère (ou substitut maternel) qui lui fournit ce dont il a besoin. La relation qui va s'établir entre eux aura sur tout le devenir un poids considérable :

" Pour le nouveau-né, l'entourage se compose pour ainsi dire d'une seule personne, la mère ou son substitut, qu'il ne réussit même pas à percevoir comme une entité différente de lui. Elle fait simplement partie de la totalité de ses besoins et de leur satisfaction (3).

- (1) RIVIERE J. : "Introduction générale" aux "Développements de la psychanalyse" (Cf. KLEIN M. et Co-auteurs), pp. 6-7.
- (2) KLEIN M. : "Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés", in "Développements de la psychanalyse", pp. 188-189.
- (3) SPITZ R. : "De la naissance à la parole", p. 11.

Les premières "perceptions" extéroceptives (vers deux ou trois mois) peuvent n'être que de Gestalt-signes, de "pré-objets", au sens de SPITZ, le sourire peut attendre plusieurs mois pour s'adresser de façon spécifique au visage maternel (ou substitutif), la relation mère-enfant n'en revêt pas moins une importance considérable dès les premières semaines de la vie, du fait de son caractère dyadique. Et très tôt (dès cette période de "précurseur de l'objet" qui commence au deuxième mois), vont commencer à s'exprimer, l'un par le sourire, l'autre par les pleurs, deux affects primordiaux, de plaisir et de déplaisir, qui suivront un cours parallèle. SPITZ insiste sur l'importance de ces deux affects : tous deux, "... l'affect de plaisir qui est une des formes les plus puissantes poussant à l'établissement de l'objet, de même que l'affect de déplaisir occasionné par la perte de l'objet, doivent être ... vécus avant que la fonction du jugement ne puisse se cristalliser. Et qui plus est, cette cristallisation ne peut se produire que si les deux affects apparaissent successivement à des périodes chronologiquement distinctes" (1). SPITZ déplore la tendance des éducateurs modernes à épargner la frustration aux enfants :

" ... priver un enfant de l'affect de déplaisir pendant la première année lui est
" aussi nuisible que le priver d'affect de plaisir. Le plaisir et le déplaisir
" ont un rôle également important dans le façonnement de l'appareil psychique et
" de la personnalité. Supprimer l'un de ces deux affects revient à bouleverser
" l'équilibre du développement. C'est la raison pour laquelle la méthode doctrinaire d'élever les enfants sans jamais rien leur refuser donne des résultats
" aussi déplorables (2).

La période du "précurseur de l'objet" se terminera avec ce que SPITZ appelle l'angoisse du huitième mois (face au visage de l'étranger), causée par la peur d'avoir perdu ce qui est maintenant établi comme véritable objet libidinal. Pour SPITZ, l'angoisse du huitième mois indique l'apparition du deuxième "organisateur" du psychisme (de même que le sourire en réponse à la perception du visage humain avait indiqué l'apparition du premier "organisateur"). Jusqu'alors la mère était tout à tour "bon" objet auquel s'adressait la libido et "mauvais" objet, contre lequel se dirigeait l'agression. Elle est maintenant perçue comme personne totale et stable, l'objet est constitué, "L'enfant a trouvé le partenaire avec lequel il peut établir des relations objectales dans le vrai sens du terme" (3). Et les deux pré-objets ayant fusionné, les pulsions agressives et libidinales ont pu s'intriquer. C'est alors, progrès décisif, que "certains mécanismes de défense, l'identification en particulier, acquièrent la fonction qu'ils rempliront

(1) op. cit., p. 111.

(2) op. cit., p. 112.

(3) op. cit., p. 123.

à l'âge adulte" (1) : un deuxième passage a été franchi qui favorisera une nouvelle avance dans le développement.

L'acquisition de la maîtrise du "non" indiquera l'apparition du troisième "organisateur". Mais avant d'en traiter, nous voudrions

- 1°) insister sur l'importance du vécu pré-objectal dans l'organisation même du Moi,
- 2°) évoquer quelques-uns des troubles de tous ordres qui résultent d'une relation d'objet originellement mauvaise.

o

Importance du vécu pré-objectal dans l'organisation du Moi.

Des psychanalystes comme HARTMANN, KRIS et LOEWENSTEIN (2) considèrent que le Moi et le Ça sont issus d'un état indifférencié et que les fonctions "autonomes" du Moi sont a-conflictuelles dans la mesure où elles sont investies par une énergie neutralisée ou neutre. D'autres psychanalystes, cependant, contestent ou nuancent ce point de vue (3), et ce que nous constatons chez les criminels nous rend assez sensible à leurs propositions pour que nous y insistions ici : nous évoquerons E. et J. KESTEMBERG. Ensuite, nous parlerons de D.W. WINNICOTT, notant l'importance que cet auteur accorde à l'environnement dès le début de la vie.

Pour E. et J. KESTEMBERG :

L'OEdipe qui constitue le noyau de la structure psychique se développe progressivement à partir d'un vécu pré-objectal qui module l'organisation des fantasmes. Le narcissisme primaire passe par l'objet avant même que celui-ci ne soit perçu, ce qui implique que l'objet fonde le Moi (lequel combine les progrès

- (1) op. cit., p. 124. C'est alors également, "la constance de l'objet libidinal (étant) précédée par la formation de l'objet permanent correspondant" ("objet permanent" au sens où l'entend J. PIAGET), que l'enfant pourra "s'adonner librement aux opérations mentales et à la pensée" (COBLINER W.G. : "L'école genevoise de psychologie génétique et la psychanalyse", pp. 271-272). Notons le récent intérêt de certains psychanalystes contemporains pour les travaux de l'école suisse sur la pensée cognitive. Mais notons en même temps que les découvertes faites par la psychanalyse dans le domaine de la psychologie du Moi l'amènent depuis plusieurs décades déjà à creuser plus qu'elle ne l'avait fait d'abord les problèmes de la cognition. Nous citerons au paragraphe suivant de notre texte un article d'E. et J. KESTEMBERG qui donne une idée de ce phénomène.
- (2) HARTMANN H., KRIS E. et LOEWENSTEIN R. : "Papers on Psychoanalytic Psychology".
- (3) KESTEMBERG E. et J. : "Contribution à la perspective génétique en psychanalyse".

maturatifs et les dérivées pulsionnelles narcissiques), mais encore qu'au départ "l'enfant investit son propre corps ou plus exactement le Soi, distinct de l'autre qui n'est ni le Moi, ni le Ça" (1). Après discussion du terme "Soi" par D. BRAUNSCHEWIG et D. GEACHAN, les auteurs admettront qu'ils pourraient tout aussi bien parler de "pré-Moi" (2). Terminologie mise à part, nous retiendrons plus particulièrement deux aspects de leurs propositions.

Le premier que l'auto-érotisme au stade du développement du Soi (défini par la différenciation entre les stimuli externes et internes) serait caractérisé par la "répétition active du plaisir provoqué par la manipulation maternelle, c'est-à-dire par la préfiguration de l'intériorisation de la mère ou par une identification précocissime" (3), ce qui impliquerait que "Le Soi inscrirait bien la rencontre entre la dynamique pulsionnelle et l'organisation progressive des fonctions dites "autonomes", sans que pour autant on doive leur attribuer une origine distincte du Ça comme le fait l'hypothèse limite de HARTMANN" (4).

Le second que les activités perceptivo-motrices et cognitives du Moi "comportent ... un réinvestissement libidinal comportant un plaisir spécifique" (5), pour lequel les auteurs proposent le terme de "plaisir spécifique du fonctionnement" : déjà investies au stade de l'auto-érotisme primaire, conflictualisées et objectalisées au cours du développement, les activités en cause pourraient devenir après une déconflictualisation relative "objet d'un réinvestissement narcissique secondaire comportant un plaisir spécifique, donc un certain degré de libidinisation avec une désintrication pulsionnelle qui y serait inhérente" (6).

Les auteurs montrent alors la valeur structurante de l'auto-érotisme aussi bien dans l'équilibre économique utile qu'il peut permettre de réaliser avec les images internalisées, que dans les perturbations graves qu'il peut provoquer lorsqu'il est surinvesti.

WINNICOTT, quant à lui, insiste sur l'importance de l'environnement à tous les stades de la dépendance (dépendance absolue, dépendance relative, indépendance progressive). Lorsque la mère ne s'identifie pas suffisamment à son nourrisson pour protéger la continuité de son existence, le bébé rencontre des difficultés pour devenir une unité intégrée. Au premier des stades, le bébé est au bord

(1) op. cit., p. 646.

(2) A propos de l'op. cit. : Interventions, Réponse de E. et J. KESTEMBERG, p. 773.

(3) op. cit., p. 654.

(4) op. cit., p. 656.

(5) op. cit., p. 679.

(6) op. cit., p. 684.

d'une "angoisse inimaginable", dont les variantes (1°/ se décrocher, 2°/ ne pas cesser de tomber, 3°/ ne pas avoir de relation avec son corps, 4°/ ne pas avoir d'orientation) constituent l'essence des angoisses psychotiques (1). Au second des stades, celui de la dépendance relative, le Moi a commencé à se constituer, "il existe déjà une personne qui peut être traumatisée" (2). La tendance antisociale se développe à cette période s'il y a carence de l'environnement. L'enfant a possédé quelque chose de suffisamment bon, mais l'a perdu, d'où une revendication : "l'environnement me doit quelque chose" (3).

Dans la suite de ses articles, WINNICOTT introduit l'idée de vrai "self" et de faux "self". Le faux "self", qui existe chez tout être humain aussi bien dans les états de santé où il "est représenté par toute l'organisation que constitue une attitude sociale polie, de bonnes manières et une certaine réserve", peut, dans les cas pathologiques extrêmes, être "établi comme réel" et dissimuler le vrai "self"; dans des cas moins extrêmes, le faux "self" défend le "self" authentique : en se montrant soumis aux exigences de l'environnement, il "quête les conditions qui donneront au vrai "self" la possibilité de recouvrer son bien"; en cas d'échec il en arrivera quelquefois à organiser le suicide : "le suicide est la destruction du "self" total pour éviter l'anéantissement du vrai "self". Il importe de savoir reconnaître un faux "self" : certaines personnalités, qui ne sont que de fausses personnalités, peuvent faire illusion en présentant une façade de succès. L'origine du faux "self" est à rechercher dans les premières attitudes de la mère ("pas suffisamment bonne" pour ressentir les besoins de son nourrisson) : celui-ci, dans un esprit de séduction, en vient à se soumettre aux exigences de l'environnement, semble les accepter, "par l'intermédiaire du faux "self", élabore un ensemble de relations artificiel et, au moyen d'introjections, en arrive même à faire semblant d'être réel" (4).

o

A eux seuls, les troubles de tous ordres qui résultent d'une relation d'objet originellement mauvaise, suffiraient à démontrer l'importance de la relation initiale mère-enfant.

Parmi ces troubles, s'inscrivent des troubles de l'adaptation sociale sur lesquels nous reviendrons nécessairement; nous insisterons, entre autres, sur des travaux comme celui de J. BOWLEY : "Forty-four Juvenile Thieves", où l'auteur

(1) WINNICOTT D.W. : "Processus de maturation chez l'enfant", p. 11.

(2) op. cit., p. 22.

(3) op. cit., p. 106.

(4) op. cit., chapitre IX.

montre que le caractère dit "indifférent", plus souvent rencontré chez le jeune voleur récidiviste est fonction du développement d'un fantasme de mauvaise mère qui n'a pu se corriger au contact de la réalité (placements souvent nombreux) et qui a amené l'enfant à se considérer comme indigne d'amour (1).

Mais nous voulons encore citer d'autres auteurs et d'autres ouvrages qui mettent en évidence les désordres psychotoxiques plus ou moins irréversibles ou les arrêts du développement qu'engendrent des relations objectales précocement perturbées. Margaret RIBBLE (2) a décrit des cas extrêmes de stupeur semi-comateuse subséquents à un rejet primaire passif de la mère. SPITZ, pour sa part, dans des ouvrages tels que "Hospitalism" (3) ou "Anaclitic Depression" (4), prouve "qu'une déficience grossière dans les relations objectales, conduit à l'arrêt du développement dans tous les secteurs de la personnalité" (5). J. AUBRY, travaillant sur "La carence de soins maternels", rappelle, au nombre des études systématiques menées après la deuxième guerre mondiale, celle de Dorothee BURLINGHAM et Anna FREUD, "Enfants sans famille" (6) qui "ren[d] compte du drame de la séparation pour des enfants de 1 à 4 ans, par des observations au jour le jour prises sur le vif dans une nursery des faubourgs de Londres" (7). Dans son ouvrage : "Le normal et le pathologique chez l'enfant", Anna FREUD elle-même, considérant la ligne du développement de l'enfant et ses phases, récapitule les différentes formes de troubles qui risquent de s'instaurer face à un même événement perturbateur, la séparation d'un enfant d'avec sa mère (8). Si, à la phase 5 qu'elle propose (la phase phallique oedipienne) où la constance de l'objet est atteinte, une séparation temporaire peut être tolérée, aux phases antérieures, elle risque de l'être beaucoup moins. Aux phases 1 et 2 (phase d'unité biologique du couple mère-enfant, puis relation du type "objet partiel"), les conséquences d'une séparation peuvent être tragiques. Anna FREUD rappelle les travaux de BOWLEY sur l'"angoisse de séparation" (9), de MAHLER sur l'arrêt du processus d'individuation (10), de SPITZ sur la dépression anaclitique (4), d'ALPERT sur d'autres manifestations de déprivation (11), de JAMES sur le développement précoce du Moi (12), de WINNICOTT sur le développement d'un "soi artificiel", le faux "self", dont nous parlions un peu plus haut.

- (1) BOWLEY J. : "Forty-four Juvenile Thieves".
- (2) RIBBLE M.A. : "Clinical Studies of Instinctive Reaction in Newborn Babies".
- (3) SPITZ R. : "Hospitalism".
- (4) SPITZ R. : "Anaclitic Depression".
- (5) SPITZ R. : "De la naissance à la parole", p. 219.
- (6) BURLINGHAM D. et FREUD A. : "Enfants sans famille".
- (7) AUBRY J. : "La carence de soins maternels", p. 12.
- (8) FREUD A. : "Le normal et le pathologique chez l'enfant", p. 52.
- (9) BOWLEY J. : "Separation Anxiety".
- (10) MAHLER M.S. : "On Child Psychosis and Schizophrenia".
- (11) ALPERT A. : "Reversibility of Pathological Fixations Associated with Maternal deprivation in Infancy".
- (12) JAMES M. : "Premature Ego Development".

II - LE RÔLE ESSENTIEL DES PROCESSUS D'IDENTIFICATION.

Correspondant aux faits que "je fais jouer à quelqu'un d'autre mon rôle" ou que "je joue le rôle de quelqu'un d'autre", deux formes différentes d'identification, "idiopathique" et "hétéropathique" dans la terminologie de Max SCHELER (1), ont été décrites et mises en relation avec des attitudes de sympathie ou d'empathie par de nombreux psychologues non analystes (KOHLER, GUILLAUME, Charlotte BUHLER, WALLON, etc ...). Mais le concept d'identification ne devait prendre toute sa dimension qu'à partir des études et des hypothèses de la psychanalyse : "FREUD ... en fait ... l'opération par laquelle le sujet se constitue" (2). Et tout au long de la vie, cette opération ne cesse guère de s'effectuer si, comme le dit J. FAVEZ-BOUTONIER, l'homme "demeure un être qui n'est jamais achevé" sur le plan psychique, pour qui l'on doit parler de "devenir" plutôt que de maturation (3).

Les écrits de FREUD, s'ils mettent l'accent sur l'importance d'un type précis d'identification, à savoir cette identification à l'image idéalisée des parents, qui, vers 5-6 ans, permet au conflit oedipien d'être dépassé, n'en comportent pas moins de nombreuses remarques qui tendent à l'extension dans le temps et dans l'espace du champ des identifications. Différents auteurs reprendront ultérieurement ces remarques dans le but de les mieux cerner.

FREUD réalise indiscutablement l'extension du champ des identifications dans le temps, lorsque, insistant sur les origines archaïques du processus, il écrit ceci :

" L'identification est ... ambivalente dès le début; elle peut être orientée aussi bien vers l'expression de la tendresse que vers celle du désir de suppression. Elle se comporte comme un produit de la première phase, de la phase orale de l'organisation de la libido, c'est-à-dire de la phase pendant laquelle on s'incorporait l'objet désiré et apprécié en le mangeant, c'est-à-dire en le supprimant. On sait que le cannibale en est resté à cette phase : il mange volontiers ses ennemis et il ne mange que ceux qu'il aime (4).

(1) SCHELER M. : "Nature et formes de la sympathie".

(2) LAPLANCHE J. et PONTALIS J.B. : "Vocabulaire de psychanalyse".

(3) FAVEZ-BOUTONIER J. : "La psychanalyse devant la maturation", p. 135.

(4) FREUD S. : "Psychologie collective et analyse du Moi", in "Essais de psychanalyse", p. 127 (1966).

A partir de la pratique nouvelle de l'analyse de jeunes enfants, Mélanie KLEIN et son école vont insister là-dessus. Leurs observations tendront à montrer que les tendances oedippiennes et la formation du Surmoi, pour rester longtemps inaperçues et ne s'affirmer aux dépens des pulsions prégénitales qu'au cours de la troisième année, n'en débutent pas moins à un stade très précoce : un SURMOI PRIMITIF se constitue à partir de premières identifications à des objets dont l'image est irréaliste et déformée. Mais citons Mélanie KLEIN elle-même :

" ... Dans "Le Moi et le Ça" (1921), FREUD nous dit que "tout au commencement de la vie, durant la phase orale primitive, il est difficile de distinguer l'investissement de l'objet et l'identification" (p. 35); le surmoi "est en réalité le résidu des premiers investissements objectaux du Ça, l'héritier du complexe d'Œdipe après sa dissolution" (Voir : Die Frage der Libidoanalyse, 1926, p. 74). Mes propres observations m'ont amenée à penser que la formation du surmoi est un processus plus simple et plus direct. Le conflit oedipien et la formation du surmoi s'amorcent, à mon avis, au moment où règnent les pulsions prégénitales et les objets introjetés au stade sado-oral : ce sont donc les premiers investissements objectaux et les premières identifications qui constituent le surmoi primitif. Ce qui provoque la formation de ce surmoi et ce qui en domine les premiers stades, ce sont les pulsions destructrices et l'angoisse qu'elles suscitent. En attribuant un rôle fondamental aux pulsions, nous ne nions pas pour autant l'importance des objets; nous envisageons simplement le problème sous un angle différent. Les premières identifications de l'enfant donnent des objets une image irréaliste et déformée. Nous savons par ABRAHAM qu'à un stade très précoce du développement, les objets réels ou introjetés sont surtout figurés par leurs organes. Nous savons aussi que le pénis du père est un objet d'angoisse par excellence, évoquant pour l'inconscient toutes sortes d'armes dangereuses et de terrifiants animaux carnassiers et venimeux, tandis que le vagin représente une ouverture menaçante. Les analyses des jeunes enfants montrent que ces significations inconscientes attribuées aux organes sexuels résultent d'un mécanisme universel d'une importance fondamentale pour la structure du surmoi. Selon mon expérience, il faut considérer l'incorporation partielle qui se produit durant la phase cannibale comme le noyau du surmoi, et les premières images de l'enfant gardent l'empreinte de ces pulsions prégénitales (1).

Ces considérations de Mélanie KLEIN prennent d'autant plus d'importance pour notre propos qu'elles sont à l'origine de théories, dont nous parlerons ultérieurement, sur la formation de la personnalité criminelle.

Mais l'école kleinienne n'est pas la seule à avoir exposé, en ce domaine, des théories qui se fondent sur l'étude des identifications précoces. Nous reviendrons sur celle que D. LAGACHE a pu formuler en mettant en cause une forme d'identification spécifique dont nous allons parler maintenant : 1° IDENTIFICATION A L'AGRESSEUR. Auparavant, nous traiterons de cette identification en examinant successivement ce qu'en dit Anna FREUD (2), l'importance que SPITZ lui assigne à l'époque de l'acquisition du "non" (3), les incidences que D. LAGACHE lui reconnaît sur le problème du pouvoir (4).

(1) KLEIN M. : "La psychanalyse des enfants", pp. 150-151.

(2) FREUD A. : "Le Moi et les mécanismes de défense", chapitre IX.

(3) SPITZ R. : "Le non et le oui".

(4) LAGACHE D. : "Pouvoir et personne".

Anna FREUD rappelle que dans "Au-delà du principe de plaisir", FREUD avait déjà proposé des exemples de ce mécanisme lorsqu'il écrivait : "Que le médecin ait examiné la gorge de l'enfant ou ait fait subir à celui-ci une petite opération : ce sont là des souvenirs pénibles que l'enfant ne manquera cependant pas d'évoquer dans son prochain jeu; mais on voit fort bien quel plaisir peut se mêler à cette reproduction et de quelle source il peut provenir : en substituant l'activité du jeu à la passivité avec laquelle il avait subi l'évènement pénible, il inflige à un camarade de jeu les souffrances dont il avait été victime lui-même et exerce ainsi sur la personne de celui-ci la vengeance qu'il ne peut exercer sur la personne du médecin" (1). L'identification à l'agresseur est un mécanisme dans lequel, nous dit Anna FREUD,

" On voit se combiner au mécanisme de l'identification ou de l'introjection un autre important mécanisme. En jouant le rôle de l'agresseur, en lui empruntant ses attributs ou en imitant ses agressions, l'enfant se transforme de menacé en menaçant (2).

Anna FREUD souligne dans l'identification à l'agresseur :

- 1°) le passage de la passivité à l'activité,
- 2°) "... un stade assez communément observable chez l'individu au cours du développement normal de son surmoi : les critiques d'autrui sont intériorisées sans être pour autant transformées immédiatement en autocritiques.

SPITZ fait de l'acquisition du geste de négation qui débute vers quinze mois le signe du troisième "organisateur" du psychisme : avec ce premier des messages, intentionnels, dirigés, qui remplaceront de plus en plus l'action, s'instaure la suprématie de la communication. Le schème moteur des mouvements de tête latéraux est phylogénétiquement hérité (on observe dès la naissance des mouvements céphalogyres dans le comportement de "fouissement"). Pour autant, il ne suffit pas en lui-même à déterminer l'emploi de ces mouvements pour la communication. "... c'est un processus de développement, à savoir les échanges accomplis dans le cadre des relations objectales, qui attribue une signification sémantique au schème moteur", dit SPITZ (3). Le "non" répété de la mère à l'enfant qui, avec la marche, entreprend de conquérir un espace de plus en plus vaste, représente l'interdiction, la désapprobation, la frustration. Il est investi d'une charge affective très forte, car le "pouvoir" est mis en cause. L'enfant qui, "à l'âge où les interdictions deviennent efficaces ... est en train de progresser d'un stade narcissique à un stade de relations objectales", ne se laissera pas rejeter dans la passivité sans opposer de résistance; c'est alors (SPITZ se réfère à Anna FREUD) que, pris entre son désir, et sa crainte de perdre l'objet d'amour, il aura recours à un

(1) FREUD S. : "Au-delà du principe de plaisir", in "Essais de psychanalyse", p. 19

(2) FREUD A. : "Le Moi et les mécanismes de défense".

(3) SPITZ R. : "Le non et le oui", p. 112.

compromis : l'identification à l'agresseur : s'identifiant à l'objet frustrateur, à son tour, il dira "non", assumant ainsi le rôle de sujet actif (1). SPITZ insiste sur le fait que le besoin d'identification est si fort pendant un temps que "l'enfant s'identifie sans distinction à n'importe quel comportement de l'objet d'amour qu'il peut s'approprier" : la sélection personnelle des comportements qu'il adoptera parmi ceux de son entourage ne se fera que progressivement à partir de distinctions initialement peu nuancées entre les affects de son partenaire adulte qui sous-tendent les comportements, l'affect "pour" et l'affect "contre" (1).

Selon D. LAGACHE, la période marquée par l'identification à l'agresseur dans le conflit entre les demandes de l'enfant et les demandes de l'adulte est l'une des plus significatives pour la compréhension du problème essentiel qu'est celui du pouvoir.

La dimension du pouvoir est en cause dès avant la naissance si l'on considère qu'"Avant d'exister biologiquement, l'enfant existe d'abord comme projet, comme le pôle de certaines attentes" (2). Ce ne sera pourtant qu'à la période dite par SPITZ d'acquisition du non que le conflit de pouvoir, amorcé dès la période parasitaire, se précisera, la maturation biologique de l'enfant rendant possible l'affrontement. Ayant commenté en ces termes les conclusions de "No and Yes" : "L'acquisition du "non" apparaît ainsi non seulement comme une étape dans le développement du jugement et de la communication, mais comme une charnière dans la différenciation de l'Ego et de l'alter Ego, de l'objectivation de l'autre et de la conquête de l'autonomie. L'aboutissant immédiat est le retournement de l'agression contre l'agresseur, l'intériorisation de l'agression n'apparaissant que secondairement" (3), D. LAGACHE soulignera les incidences de sa dernière remarque, rappelant ce qu'il a déjà pu préciser dans son texte : "La psychanalyse et la structure de la personnalité" sur la distinction entre "Surmoi" (ou "Idéal du Moi") et "Moi idéal" :

" ... Le "stade préliminaire du Surmoi" correspond très exactement à la formation du "Moi idéal", c'est-à-dire à une formation où le sujet fait corps avec ses désirs et s'identifie à l'adulte en tant que cet adulte lui apparaît doté de toute-puissance. Contrairement à l'Idéal du Moi qui connote les attentes de l'autorité morale intériorisée, le "Moi idéal" correspond à un idéal narcissique de toute-puissance, impliquant la méconnaissance de l'autre, sa soumission, son abolition, et c'est à ce titre qu'il joue son rôle dans le développement et la dialectique de la personnalité, non moins que dans les rapports avec autrui (4).

Mais, à cette période du troisième "organisateur" de SPITZ qui coïncide approximativement avec le stade sadique-anal de FREUD, coexistent l'opposition de l'enfant

(1) SPITZ R. : op. cit., chapitre VI.

(2) LAGACHE D. : "Pouvoir et personne", p. 112.

(3) op. cit., p. 116.

(4) op. cit., p. 117.

et la persistance de sa dépendance : "L'ambiguïté même de sa position offre une issue au conflit", estime D. LAGACHE. Les conditions qui permettront l'établissement progressif d'une relation de sujet à sujet "dans laquelle l'enfant, tout en posant son autonomie, reconnaît l'autre comme sujet, dans son existence, sa valeur et ses droits, et le fonde ainsi à le reconnaître lui-même comme sujet" sont "la conciliation des narcissismes respectifs, et, en outre, dans bien des cas, une déviation de l'agressivité sur des tiers" (1). Mais l'intersubjectivité vraie est un modèle idéal, et, tout au long de l'existence, "les relations humaines resteront profondément marquées par la passion du pouvoir et les compulsions de domination-soumission. Leur déguisement sous les usages, les institutions, la morale ne change rien à la chose" (2).

o

Non seulement FREUD réalise l'extension dans le temps du champ des identifications, mais encore il traite de son extension dans l'espace : son ouvrage : "Psychologie collective et analyse du Moi", auquel nous avons déjà fait référence à propos de l'identification, est, pour une part au moins, le produit d'une réflexion sur la possibilité d'étendre les découvertes de la psychanalyse aux phénomènes sociaux.

Ayant expliqué la cohésion des deux foules conventionnelles que sont l'Eglise et l'Armée par l'existence de liens libidinaux entre leur chef aimant et juste (visible dans l'Armée, invisible dans l'Eglise) et les membres de la foule organisée, FREUD peut écrire :

" Nous retrouvons dans les relations sociales des hommes les faits que la recherche psychanalytique nous a permis d'observer au cours du développement de la libido individuelle ...
" ... le mode de fixation à un objet, tel que nous l'observons dans la vie sexuelle [n'] est [pas] le seul attachement possible à une autre personne ...
" la psychanalyse nous révèle ... l'existence d' ['] autres mécanismes ... les " identifications " (3).

L'instinct grégaire, dont on a si souvent parlé, ne se forme qu'au cours du développement, "comme effet des relations entre enfants et parents et comme réaction au sentiment de jalousie avec lequel l'enfant plus âgé commence par accueillir l'intrusion de l'enfant plus jeune" (4). Progressivement constitué dans la famille, puis à l'école, puis dans la société au sens large du terme,

(1) op. cit., pp. 117-118.

(2) op. cit., p. 118.

(3) FREUD S. : "Psychologie collective et analyse du Moi", in "Essais de psychanalyse", pp. 124-125 (1966).

(4) op. cit., p. 145.

" Le sentiment social repose ... sur la transformation d'un sentiment primitivement hostile en un attachement qui n'est, au fond, qu'une identification. Pour autant que nous pouvons suivre cette transformation à partir de son point de départ, elle semble s'effectuer sous l'influence d'un attachement commun, à base de tendresse à une personne extérieure à la foule (1).

FREUD adopte l'hypothèse de C. DARWIN : la horde primitive, sous la domination d'un mâle puissant, serait la forme initiale de la société humaine.

" Le meneur de la foule incarne toujours le père primitif tant redouté ... Le père primitif est l'idéal de la foule qui domine l'individu, après avoir pris la place de l'idéal du moi (2).

Finalement, FREUD insiste dans son explication de la structure libidinale d'une foule sur :

" ... la distinction entre le moi et l'idéal du moi et, consécutivement, ... deux variétés d'attaches, l'une représentée par l'identification, l'autre par la substitution d'un objet libidinal extérieur à l'idéal du moi (3).

Des études sur les phénomènes de groupes et leurs dimensions psychanalytiques se multiplient à partir de ces découvertes de FREUD. Elles laissent pressager que "les processus inconscients spécifiques des situations groupales sont les mêmes dans les groupes de formation, dans les groupes thérapeutiques et dans les groupes sociaux réels", donc qu'"au prix de quelques aménagements qui restent à trouver", le modèle proposé en conclusion des expériences conduites sur de petits groupes peut devenir "opérateur pour la compréhension des groupes sociaux réels et pour des interventions fondées sur une telle compréhension" (4). Fait important pour toute la vie sociale si, comme l'a constaté W.R. BION, "un ensemble d'individus n'arrive à se comporter en "groupe de travail" que si les "hypothèses de base" inconscientes qui captent l'énergie psychique de ses membres ont été levées" (5).

Etudiant les groupes réels, D. ANZIEU soutenait en 1966 la thèse d'une analogie entre le groupe et le rêve : "... au point de vue de la dynamique psychique le groupe, c'est un rêve ..." (6). "... dans le groupe, comme dans le rêve, les actions sont des déplacements, des condensations et des symbolisations du désir" (7).

(1) op. cit., p. 147.

(2) op. cit., p. 156.

(3) op. cit., p. 158.

(4) ANZIEU D. : "De la méthode analytique ...", p. 14. N.B. : Des auteurs comme R. BEROUTI ("Du groupe : limites de l'intervention du psychanalyste dans les groupes") ont critiqué récemment plusieurs des points de vue formulés par les psychanalystes du C.E.F.F.R.A.P.

(5) BION W.R. : "Recherches sur les petits groupes", évoqué par ANZIEU D. : op. cit., p. 12.

(6) ANZIEU D. : "Etude psychanalytique des groupes réels", p. 56.

(7) op. cit., p. 62.

De plus, remarque-t-il dans son récent article, la théorie psychanalytique des groupes a progressé par le recours à la seconde topique de FREUD. Mais l'analogie entre les conflits (inter et intra-systémiques) et les tensions inter-individuelles au sein d'un groupe est réversible : pour R. KAES (1), "il existerait un appareil psychique groupal composé des mêmes instances que l'individuel, bien que doté de principes de fonctionnement propre" (2); pour A. MISSENARD, "... les processus dans les petits groupes ... ont une analogie certaine avec ceux qui prédominent à deux étapes précoces du développement psychique : la phase orale et la phase narcissique", et l'auteur de préciser ainsi son point de vue :

" Les relations qui s'établissent dans les petits groupes sont moins des relations d'objet que des identifications archaïques, lesquelles sont, dans le développement libidinal, la forme initiale de toute relation. Dans une telle relation, les limites de l'un et de l'autre sont mal définies, la perte de l'un est ressentie comme une perte dans l'autre (Cf. "Deuil et mélancolie" (3)) et les identifications se font sur le mode de l'incorporation. En d'autres termes, les groupes réactivent les tendances à la fusion qui ont existé en chacun au début de son histoire (4).

Nous reparlerons de ces processus identificatoires de groupes, qui de façon inconsciente, évoquent à chacun des processus identificatoires plus individuels. Nous verrons que, dans les "conduites en rôle", l'homme a tendance à répéter des conduites antérieures, éventuellement mal ajustées à la réalité si, comme il arrive, elles restent fonction des seules images de relations introjectées au cours du développement personnel. Pour le moment, soulignons seulement deux points :

- 1°) comme le disait J. FAVEZ-BOUTONIER, l'être humain (de par les relations individuelles et groupales qu'il entretient tout au long de son existence), reste en constant "devenir" sur le plan psychique;
- 2°) la relation individuelle, mais aussi bien la relation groupale sont de plus en plus utilisées dans un but thérapeutique : on essaie, par leur truchement, de réparer un mal, d'éliminer (ou d'atténuer au moins) des troubles de personnalité dont on pense qu'ils résultent de relations antérieures perturbatrices; nous reviendrons là-dessus à propos des criminels, puisque actuellement, l'application de traitements psychothérapiques est tentée sur certains d'entre eux.

o

o o

(1) KAES R. : "Processus et fonctions de l'idéologie dans les groupes".

(2) ANZIEU D. : op. cit., p. 6.

(3) FREUD S. : "Deuil et mélancolie".

(4) MISSENARD A. : "Dépression en petit groupe ...", pp. 65-66.

III - L'INTERET DES PERIODES DE TRANSITION AU COURS DE LA VIE HUMAINE, DE L'ADOLESCENCE PLUS PARTICULIEREMENT.

Le nombre des recherches faites sur le cours de la vie humaine reste limité. Quelques auteurs, cependant, se sont montrés sensibles à l'intérêt qu'il présentait, et J. STOETZEL consacre un chapitre de son cours sur la "Psychologie sociale des âges" à évoquer et commenter leurs travaux (1).

La "THEORIE DU DEVELOPPEMENT DU MOI" avancée par ERIKSON s'appuie sur ce postulat de base posé au préalable : "Un être humain est ... constamment un organisme, un moi et un membre d'une société". La vie humaine s'organise à partir d'interactions d'influences mettant en cause ces trois aspects de la personne (2). L'individu se développe, dit ERIKSON, en passant par huit stades successifs au cours desquels son Moi réussira ou échouera à acquérir la confiance (stade oral des psychanalystes), l'autonomie (stade anal), l'initiative (stade génital), le savoir-faire (stade de latence), l'identité personnelle (adolescence), la capacité d'intimité (début de l'âge adulte), la générativité (âge parental), l'intégrité du Moi et la sagesse : le sujet comprend qu'"une vie individuelle est la rencontre accidentelle d'un cycle de vie unique avec un segment d'histoire unique" (maturité) (3). J. STOETZEL commente cette théorie en disant : "Il s'agit ... d'une montée continue, hiérarchique. Cette conception des changements allant toujours dans le même sens, en dépit des intentions sociologiques et culturelles de E.H. ERIKSON, correspond aux interprétations biologisantes", et il regrette le trop précoce arrêt de la liste des âges d'ERIKSON : "Tous les hommes ne meurent pas debout, dit-il, et l'on aurait aimé voir l'image qu'un psychanalyste doublé d'un ethnologue peut donner de l'involution" (4).

La "THEORIE DE LA DOUBLE CROISSANCE" formulée par deux psychiatres, LINDEN et COURTNEY, après expériences sur une centaine de malades âgés, supplée peut-être à cette insuffisance (5). En tout cas, elle tend à faire remarquer que l'idée d'une "culmination" est discutable, car la vie humaine, au contraire de la vie animale, sert plusieurs fonctions : l'homme doit non seulement faire fructifier les valeurs biologiques liées à la jeunesse, mais encore (plus spécialement à l'âge qui suit la période de reproduction) préserver la culture en conservant les techniques, les coutumes, pour les transmettre aux générations à venir.

(1) STOETZEL J. : "Psychologie sociale des âges".

(2) ERIKSON E.H. : "Enfance et société", pp. 21-22.

(3) op. cit., chapitre VII.

(4) STOETZEL J. : op. cit., in Bull. psycho. XV, p. 1025.

(5) LINDEN et COURTNEY : "Le cycle de la vie humaine et ses aspirations", 1953, cité par STOETZEL J. : op. cit., pp. 1028-1029.

La THÉORIE OBJECTIVISTE DE L'ACTIVITÉ ET DES ŒUVRES DE CHARLOTTE BUHLER, en dépit des critiques qu'on peut lui adresser, suscite l'intérêt de ses commentateurs, tant D. LACACHE dans son cours sur "La personnalité et les relations avec autrui" que J. STOETZEL, qui dit : "Cette théorie est très dépendante de son époque par son contenu et ses méthodes d'analyse rudimentaire. Elle est très influencée par son milieu culturel germanique. Il faut cependant convenir que comme cadre général et par maintes analyses de détails très intégrées aux idées directrices, elle est impressionnante et reste stimulante" (1).

La théorie de Charlotte BUHLER est celle qui concorde le mieux avec les théories populaires. Elle se fonde sur une prise en considération des productions : activités et œuvres. Pour écrire son ouvrage : "Der menschliche Lebenslauf als psychologische Problem" ("Le cours de la vie humaine en tant que problème psychologique"), Charlotte BUHLER commence par rassembler quantité de documents biographiques et d'entretiens, qui lui permettront de reconstituer le déroulement de vies de personnages célèbres ou non.

Avant de les exposer et de les étudier, elle propose le maintien de la notion de phase : la courbe de la vie biologique peut être subdivisée en trois phases (développement, période stationnaire, déclin), ou mieux, en cinq phases, si l'on isole, au niveau des deux changements de direction de la courbe, deux périodes correspondant au début et à la fin du temps de capacité de reproduction (2). La courbe de vie psychologique n'est pas indépendante de cette courbe de vie biologique. Cependant, les études de FRENKEL et WEISSKOPF (3), aussi bien que les biographies proposées par Charlotte BUHLER elle-même, montrent qu'elle présente une originalité fondamentale. En effet, si l'individu accroît progressivement sa capacité d'expansion pendant toute la période de son développement, il est encore capable de prolonger cette expansion dans des œuvres auxquelles il s'identifie de plus en plus, alors même que son déclin biologique a commencé.

On trouve toujours présentes chez les personnes saines quatre tendances qui sont les "tendances de base", dit Charlotte BUHLER : deux d'entre elles vont dans le sens de la permanence (satisfaction du besoin et maintien de l'ordre intérieur), les deux autres dans celui du changement (adaptation et créativité). Cependant, les dispositions individuelles, les influences culturelles et l'âge interviennent sur le poids relatif de l'une ou l'autre de ces tendances. Pour le tout petit enfant, la satisfaction des besoins est primordiale. Mais, progressivement, au cours du développement, la nécessité d'une adaptation à l'environnement

(1) STOETZEL J. : op. cit., p. 1028.

(2) BUHLER C. : "Der menschliche Lebenslauf".

(3) FRENKEL E. et WEISSKOPF E. : "Wunsch und Pflicht im Aufbau des menschlichen Lebens".

s'impose, qui va de pair avec l'apprentissage d'une meilleure tolérance à la frustration des désirs (car la société tient compte de la courbe d'évolution naturelle dans les rôles qu'elle va proposer successivement à l'individu). L'expansion créatrice, présente dès le début de la vie, atteint son apogée à l'âge adulte lorsque la capacité de reproduction et les possibilités de réalisation dans le monde sont entrées en jeu. Enfin, les études biographiques et cliniques le montrent, si l'individu éprouve le besoin de bilans auto-évaluatifs lui permettant de contrôler le maintien de son ordre intérieur tout au long de son existence, le rôle de ces bilans croît à l'âge critique et vers la fin de la vie (1).

L'enfant conçoit rarement la vie comme un tout ou comme un processus qui doit être fécond en résultats. La détermination à poursuivre des buts de vie explicites correspond à un tournant significatif.

" L'engagement personnel à faire de sa vie quelque chose de réussi qui ... représente la réalisation d'un système de valeurs, prend la forme concrète de plans de vie dans le sens d'activités et d'occupations d'adultes. Souvent, ces plans commencent par être provisoires et expérimentaux, mais à la fin de la vingtième année, l'engagement personnel devient plus définitif et c'est un signe d'immaturité névrotique qu'à cet âge ou plus tard, les hésitations continuent à prédominer, le jugement critique porté sur soi dans le sens d'une évaluation des résultats atteints peut, pendant longtemps, rester en veilleuse, mais il prend une acuité particulière à l'âge critique (2).

A partir de l'étude de la vie réussie de Wilhelm von Humboldt qui, à plusieurs reprises, insiste sur "sa chance", sa chance d'être si bien en accord avec lui-même, Charlotte BÜHLER montre qu'il est possible de mettre en parallèle la suite des phases d'engagement personnel (représentée schématiquement) avec la succession des événements et la structure des œuvres. Dans le cas de Humboldt, "chaque progrès est d'abord préparé par l'expérience vécue intérieure, mûri à l'occasion des événements et enfin réalisé concrètement dans les œuvres" (3). Il faut, cependant, considérer que Humboldt était tout entier enraciné dans sa vie intérieure : chez lui, la prééminence du schéma des expériences vécues s'impose naturellement. Dans des cas de personnalités d'autres types, les choses peuvent ne pas se présenter de la même manière. La vie de Søren Kierkegaard, que Charlotte BÜHLER expose ensuite, est très différente de celle de Humboldt : Kierkegaard estime qu'il est fondamentalement "construit de travers" et trouve en lui une "dissonance entre corps et esprit", pense de lui-même qu'il "est né vieillard", qu'il a reçu de son père une éducation absurde, qu'il "a été absurdement préparé à être un vieillard mélancolique". Ayant précisé dans une note qu'elle ignorait sciemment et volontairement les délimitations entre le "normal" et le "pathologique" pour s'en tenir aux faits, à ce qui a été consciemment vécu par

(1) BÜHLER C. : op. cit. (récemment repris dans BÜHLER C. : "Theoretical Observations About Life's Basic Tendencies").

(2) op. cit., p. 91.

(3) op. cit., p. 153.

les hommes, Charlotte BUHLER souligne l'opposition entre les deux vies de Humboldt et de Kierkegaard : dans l'une, "le but a été conçu comme l'accomplissement, c'est-à-dire le développement positif, après évaluation et choix, de ce qui est donné", dans l'autre, au contraire, "le but à atteindre a été conçu comme la négation fondamentale de tout ce qui était donné par la nature" ... "Ce que Kierkegaard veut mettre à la place de ce qui est donné est toujours son contraire, c'est-à-dire qu'il exige de lui d'aller dans le sens de la plus grande résistance pour édifier, en lui et dans le monde, ce qui est ordonné par Dieu, à la place de ce qui est donné par la nature" (1).

Quoi qu'il en soit, le cours de la vie s'ordonne en cinq actes comme la tragédie classique : exposition, développement, noeud, péripétie, dénouement (2). Et, par ailleurs, c'est là une des thèses de Charlotte BUHLER, l'enfance, première des cinq phases de la vie, se subdivise elle-même en cinq phases qui préfigurent celles de la vie prise dans sa totalité. Charlotte BUHLER rappelle ses travaux sur l'enfant (3). Ensuite, elle évoquera les expériences de JENNINS sur ces êtres vivants les plus primitifs que sont les protozoaires : leur comportement consiste en mouvements ininterrompus, purement aléatoires jusqu'à ce qu'ils soient tombés sur de la nourriture ou sur un obstacle, pour se transformer ensuite en réactions orientées aboutissant à l'incorporation de la nourriture ou à la liquidation de l'obstacle. Et elle conclura : "Ainsi procède la vie : d'abord, un mouvement en avant à titre d'essai, puis un autre à titre définitif et spécifique, jusqu'à l'obtention de résultats déterminés; c'est là sa méthode et son cours naturel" (4).

o

L'Être humain peut rester tout au long de son existence en constant "devenir" sur le plan psychique. Pour autant, certaines périodes particulières ne sont pas sans favoriser son évolution. Parmi d'autres auteurs, Charlotte BUHLER, dont nous venons de résumer l'ouvrage sur le cours de la vie, le souligne. Si les premières années (jusqu'à 5 ans, environ) sont d'une importance considérable, d'autres moments de l'existence humaine représentent encore des tournants décisifs. L'adolescence, le plus étudié d'entre eux, nous intéresse tout spécialement puisque "le passage de l'adolescence à l'âge adulte" est, "l'expérience judiciaire et criminologique l'enseigne, le moment où le plus grand nombre d'individus rencontrent des "situations" criminelles ou cèdent aux incitations criminogènes" (5).

(1) op. cit., p. 158.

(2) op. cit., p. 166.

(3) BUHLER C. : "Kindheit und Jugend".

(4) BUHLER C. : "Der menschliche Lebenslauf", p. 170.

(5) ANCEL M. et HERZOG J.B. : "Seuils d'âge et législation pénale", Introduction, p. XII.

On s'est beaucoup penché sur l'adolescence. Ses contradictions (ses enthousiasmes et ses accabllements, ses révoltes et ses obéissances inconditionnelles à un chef), ses positions extrémistes, ses "excentricités", ses "folies" et ses rêveries, ont fait l'objet de maintes descriptions et analyses, et des auteurs comme Y. ROUMAJON ont pu montrer l'universalité des "comportements inadaptés de l'adolescent normal" aussi bien dans le temps que dans l'espace (1). L'essentiel reste, pourtant, psychologues et psychanalystes s'accordent à le remarquer, que "lorsque la crise d'originalité provoque une première cristallisation de la personne, sa valeur d'avenir est considérable" (DEBESSE (2)), que l'adolescence est "organisateur" (E. KESTEMBERG (3)), "crise normative" et occasion de récupération (ERIKSON (4)).

La crise, dite par DEBESSE "d'originalité juvénile", est normalement vécue dans l'angoisse : aux prises avec la reviviscence des positions oedippiennes conflictuelles, de l'angoisse de castration, voire de morcellement, que celles-ci impliquent, l'adolescent, explique E. KESTEMBERG (5), cherche à se distancier des images parentales, ne peut s'identifier à aucune d'elles, se met en quête d'un idéal du Moi rigide et inaccessible, perd l'estime de soi, s'efforce anxieusement de le restaurer, ne se retrouve plus, est en proie à un doute angoissant sur sa cohésion interne et se manifeste dans des conduites aussi outrancières que l'exigent son besoin de s'éloigner du conflit et l'acuité de l'angoisse complexe qui tisse ses relations à autrui et à lui-même (problèmes d'identification et problèmes d'identité sont intimement liés). La crise va parfois jusqu'à présenter un caractère d'urgence, car des passages à l'acte peuvent se produire, graves par leurs conséquences directes ou indirectes (sanctions sociales, entre autres).

Pourtant, c'est encore E. KESTEMBERG qui parle, cette fois dans une conférence à Vaucluse le 25 avril 1967 (6) : "A l'adolescence, tout est encore à jouer parce que tout est encore en mouvement". En effet, l'adolescence, c'est aussi l'époque de transformations décisives, qui surviendront à la faveur de nouvelles identifications, dont il convient d'évaluer les possibilités au moment d'un bilan : "L'adolescent peut-il s'identifier, c'est-à-dire se transformer ?", (7) se demande P. MALE à la fin de ses examens d'adolescents. Ces nouvelles identifications, Anna FREUD précise ce qu'elles sont en évoquant "... ces passions si

(1) ROUMAJON Y. : "Les bandes de jeunes. Comportements inadaptés de l'adolescent normal".

(2) DEBESSE M. : "La crise d'originalité juvénile", p. 276.

(3) KESTEMBERG E. : "L'identité et l'identification chez les adolescents".

(4) ERIKSON E.H. : "The problems of Ego identity", cité et traduit in BLOS P. : "Les adolescents", p. 236.

(5) KESTEMBERG E. : op. cit.

(6) Conférence enregistrée sur bande magnétique.

(7) MALE P. : "Psychothérapie de la délinquance", in "Annales de Vaucluse", 1966, p. 47.

ardentes et si éphémères" que l'on observe habituellement chez l'adolescent et qui "ne sont nullement des relations objectales au sens que donne à ce mot l'adulte" : ce sont "des identifications de l'espèce la plus primitive, analogues à celles que nous pouvons découvrir dans la première phase de développement d'un petit enfant, avant l'apparition de tout amour objectal" (1).

Finalement, la crise d'adolescence, quelles que puissent être ses difficultés, est d'abord l'occasion d'un progrès. Pour E. KESTEMBERG, c'est un "organisateur" (au sens où SPITZ l'entend) : la possibilité d'une intégration par le Moi des modifications corporelles et les possibilités de maîtrise progressive de l'angoisse inhérente à un tel processus d'intégration sont les éléments à partir desquels vont se définir l'équilibre économique et la dynamique de la personnalité adulte. Pour ERIKSON, c'est une "crise normative", dont les "perturbations" offrent l'occasion d'une récupération des dommages d'une enfance traumatisante; elle est "une phase normale de conflit accru, caractérisée par une apparente fluctuation dans la force du Moi, mais aussi par un fort potentiel de croissance ... Ce qui, à un examen non exempt de préjugés, pourrait apparaître comme le début d'une névrose, n'est souvent qu'un aspect d'une crise qui se révélera crise d'auto-liquidation et qui, en fait, contribue au processus de formation de l'identité" (2).

Trop souvent, cependant, l'accession à l'âge adulte, à travers une adolescence qui n'a pas de statut, se fait mal et l'on trouve dans la société un certain nombre d'"adultes ratés", suivant l'expression qu'utilise J. FAVEZ-BOUTONNIER (3), d'individus qui vont s'effondrer à l'âge adulte, peut-être parce que, en totalité ou en partie, ils n'ont jamais atteint cet âge adulte, avec ce qui le caractérise essentiellement : la maturité affective et sexuelle, la stabilité, l'obligativité, la tolérance aux frustrations.

" On peut être adulte physiquement, on peut l'être socialement, on peut l'être professionnellement, on peut l'être partiellement, on peut l'être totalement, on peut être adulte sans être mûr et l'on peut arriver probablement à vieillir et à mourir sans jamais avoir été adulte, en prétendant qu'on est toujours jeune, même, et c'est un peu inquiétant (4).

(1) FREUD A. : "Le Moi et les mécanismes de défense", p. 153.

(2) ERIKSON E.H. : op. cit.; cité par DORON R. : "La vie affective de l'adolescent inadapté", p. 304.

(3) FAVEZ-BOUTONNIER J. : "L'affectivité de l'adulte" in "Devenir adulte", p. 171.

(4) op. cit., p. 172. En dépit de certains des termes qui sont utilisés, on ne saurait confondre l'adulte dont parle ici J. FAVEZ-BOUTONNIER avec "l'adulte-étalon" (normatif), dont G. LAPASSADE fait le procès dans son ouvrage : "L'entrée dans la vie" : "... la capacité de changer et l'acceptation du changement" qui, seules, aux yeux de cet auteur, peuvent, à la rigueur, caractériser l'"adulte", restent les traits mêmes auxquels se réfère J. FAVEZ-BOUTONNIER.

Tout éducateur se souviendra qu'une stabilisation sur une position qui "correspond plutôt à une limitation de la personne qu'à un développement complet de tout ce qu'elle peut porter en elle" constitue un blocage qui retarde, voire paralyse, la marche vers l'état adulte (1), ou encore la marche vers ce que L. SZONDI appelle le "devenir-homme" : "... le sens du destin est... le devenir-homme", être homme signifiant tout à la fois, "être un avec soi-même, avec son prochain et avec l'esprit", "ouvrir le poing serré de Caïn à l'amour et à la bonté, au besoin de secourir et de guérir", "renoncer à être et à posséder par sa propre toute-puissance, établir une confiance foncière en soi-même, en autrui et en l'esprit, tout comme accepter une charge qui implique la responsabilité personnelle" (2).

o
o o

IV - LE ROLE DE L'AGRESSIVITE DANS LES PHENOMENES DE LA VIE. L'IMPORTANCE DES CONDUITES DE REPETITION ET DE REPARATION. LA PROJECTION DANS LA REALITE SOCIALE DES "ROLES APPRIS".

L'agressivité est-elle une pulsion primaire ? Certains le contestent, qui y voient, comme HESNARD, "La forme essentielle de l'échec de l'intersubjectivité". D'autres, au contraire, le soutiennent : "L'agressivité est une dimension constante de l'anthropologie", dit D. LAGACHE, la vie a un caractère de lutte (3). Dans son ouvrage sur "L'angoisse", J. (FAVEZ-) BOUTONIER développe la même idée lorsqu'elle parle de l'enracinement des instincts agressifs chez l'animal, puis chez l'homme : "... la griffe, l'ongle, la dent venimeuse, le dard, sont autant d'organes qui concrétisent cette place que tient l'agression dans la vie des bêtes ... Et si nous envisageons maintenant le cas de l'homme, il nous faut constater que s'il n'a pas d'organe spécialement adapté à l'agression, tous ses organes, tous ceux du moins qui sont adaptés à la vie de relation, peuvent être en même temps au service de l'agression" (4). FREUD, tout le premier, avait souligné l'intérêt de la question : sadisme et masochisme peuvent être les manifestations, fortement teintées d'érotisme, de l'instinct de destruction tourné vers l'extérieur ou vers l'intérieur, avait-il dit, on ne peut, pour autant, rester aveugles à l'ubiquité de l'agression et de la destruction non érotisées et négliger de leur accorder la place qu'elle méritent dans l'interprétation des phénomènes de la vie (5).

(1) op. cit., p. 172.

(2) SZONDI L. : "Introduction à l'analyse du destin", p. 15.

(3) LAGACHE D. : "Les conduites criminelles de l'adulte", in Bull. psycho. XIV, p. 279. C'est nous qui soulignons.

(4) BOUTONIER J. : "L'angoisse", p. 210.

(5) FREUD S. : "Malaise dans la civilisation", pp. 74-75 (1971).

Mélanie KLEIN, avec sa conception d'un clivage original de l'image - ternelle en image "bonne" et image "mauvaise", insiste, d'une autre manière, sur l'importance de l'agressivité primaire. Dans la mesure où l'objet haï se confond, pendant les premiers mois de la vie, avec l'objet aimé, cette agressivité primaire, dirigée contre l'objet interne, ne peut être vécue que comme fort dangereuse puisqu'elle risque d'anéantir le bon objet indispensable en même temps que le mauvais objet persécutant. "Garder l'Objet bon contre notre propre agressivité, tel est, d'après la doctrine nouvelle, le moteur de la vie psychique depuis la naissance", voilà comment Nicolas ABRAHAM et Maria TOROK, qui introduisent l'Edition française des "Essais de psychanalyse", résument la motivation essentielle que Mélanie KLEIN assigne aux conduites du jeune enfant. "Nous serons ce qu'aura été notre prise de position à l'égard de ce problème", ajoutent-ils (1).

Des auteurs comme NACHT expriment quelque chose d'un peu différent, mais qui ne va nullement à l'encontre lorsqu'ils disent :

" ... L'évolution de l'agressivité peut décider de l'avenir de la personnalité, donc du moi, car elle peut lui donner le meilleur de sa force ou le pire de sa faiblesse ... L'agressivité ... représente une force énergétique considérable qui, bien intégrée dans le "moi", donnera naissance plus tard aux qualités les plus précieuses de la personnalité : activité, énergie, esprit d'initiative, etc ... Mais c'est une arme à double tranchants, car elle peut (au début de la vie) se retourner contre le sujet et s'infléchir sur le "moi", qui devient alors la proie du redoutable masochisme (2).

Ayant insisté sur les fantasmes sadiques exprimés dans ses jeux de destruction par l'enfant le plus normal, Mélanie KLEIN insistera aussi sur l'angoisse subséquente et les besoins de réparation : "... une telle manifestation de tendances primitives est invariablement suivie d'angoisse; les jeux qui lui succèdent prouvent que l'enfant cherche à réparer et à compenser ce qu'il a fait. Quelquefois, il tente d'arranger les personnages mêmes, les trains et les objets qu'il vient de casser ..." (3).

Réparation du mal causé à des objets symboliques qu'on vient d'agresser. Mais, auparavant, et par l'agression même, compensation du mal à soi causé par la persécution du mauvais objet fantasmatique. Rappelons ce passage de "Au-delà du principe de plaisir" que commentait Anna FREUD à propos de l'identification à l'agresseur et que nous citons p. 44.

o

(1) ABRAHAM N. et TOROK M. : "Introduction à l'Edition française" de KLEIN M. : "Essais de psychanalyse", p. 13.

(2) NACHT S. : "De la pratique à la théorie psychanalytique", pp. 10, 27.

(3) KLEIN M. : "Les tendances criminelles chez les enfants normaux", in "Essais de psychanalyse", p. 216.

Dans la mesure où le jeu qui y est évoqué constitue, à distance de l'expérience traumatisante, une "prise de rôle" motivée par un besoin de compensation, sinon de réparation, il introduit l'idée que nous voudrions développer maintenant de l'importance constatée tout au long de la vie humaine de deux types de conduites de valeur inégale : les conduites de répétition (qui gardent les caractères des processus primaires et inconscients), les conduites de réparation (dont le rôle est structurant).

Bien que naturaliste, par excellence (1), la conclusion de Charlotte BUHLER que nous citions plus haut ("Ainsi procède la vie : d'abord un mouvement en avant à titre d'essai, puis un autre à titre définitif et spécifique, jusqu'à l'obtention de résultats déterminés : c'est là sa méthode et son cours naturel") ne s'inscrit nullement en faux contre les constatations des humanistes, plus particulièrement des psychanalystes qui ont insisté sur cette importance des conduites de répétition et de réparation.

"Dès le début de son oeuvre psychanalytique, FREUD avait reconnu l'importance des phénomènes de répétition", remarque D. LAGACHE, parlant de la compulsion de répétition. Il développe :

" Certaines de ces répétitions se laissent réduire au principe de plaisir : par exemple, dans la névrose traumatique et dans la vie, la répétition peut avoir pour sens de maîtriser une expérience pénible. Il reste cependant un résidu : des expériences malheureuses, des conduites inadaptées se répètent avec une tragique monotonie; or cette répétition aboutit à des échecs, à des blessures d'amour-propre; on ne peut donc la comprendre comme la répétition de besoins instinctuels cherchant à se satisfaire; elle relève d'un besoin spécifique de répétition transcendant au principe de plaisir ...

D. LAGACHE souligne alors que :

" La compulsion de répétition apparaît ... comme un principe psychologique solidement ancré dans le biologique.
 "... la périodicité des instincts est enracinée dans leurs sources physiques; chaque fois que la demande instinctuelle s'affirme, la culpabilité, la défense du Moi doivent pareillement entrer en action d'une manière répétitive ...
 "... la répétition compulsive traduit ... la dépendance de l'organisme par rapport aux besoins instinctuels et aux émotions qu'il ressent actuellement, par rapport à certains effets de la conduite ressentis comme imminents. En d'autres termes, les conduites décrites comme des répétitions compulsives ont précisément les caractères des processus primaires et inconscients relevant du principe de plaisir, pour autant qu'on le distingue du principe de réalité; elles ont pour condition la faiblesse du Moi, son impuissance à se dégager (2).

Les compulsions de répétition jouent pour beaucoup dans ce qu'on a appelé la "névrose de destinée", au cours de laquelle ont tendance à se répéter, comme sous l'effet d'un "sort", les mêmes événements pénibles et défavorables. La

(1) Au sens où nous l'avons défini : Cf. p. 25, note 1.

(2) LAGACHE D. : "La psychanalyse", pp. 22 et suiv.

névrose d'échec est un aspect intéressant de cette névrose de destinée. LAFORGUE voit en elle le résultat d'une persécution du sujet par son Surmoi, mais insiste encore sur le fait que "Ce qui est considéré comme un échec du point de vue strictement individuel, se présente parfois comme une réussite du point de vue social" (1). Ainsi, parmi d'autres, l'échec lamentable que confesse J.J. Rousseau est celui d'un homme qui fut "le guide spirituel de toute une génération avant la révolution". Tout se passant comme si le super-ego paternel qui paralysait Jean-Jacques le prédisposait à devenir le porte-parole de l'époque pré-révolutionnaire dans une France gouvernée par un roi absolu et accablée sous le poids de traditions féodales surannées (2). Plus couramment, sans doute, c'est dans le proche environnement que la névrose d'échec trouve son écho, éveille des résonances, contraignant, par exemple, celui qui en est affligé à se faire choisir (ou accepter) pour conjoint par quelqu'un qui souffre d'une névrose complémentaire. Mais, quelle que soit la dimension du contexte social dans lequel se vit l'échec, on doit établir des distinctions entre les cas : "... du point de vue social, il y a une différence énorme entre les formes que prend l'échec affectif suivant que l'individu se trouve, par cet échec, placé hors de la société, ou suivant l'enrichissement que ce dernier peut représenter pour le monde". Sans doute LAFORGUE associe-t-il l'éventualité de cet enrichissement à l'apport original de quelques personnalités de premier plan, quand il poursuit : "Dans le cas de certains grands artistes, de certains saints, de certaines vocations morales ou encore de certains grands militaires comme Napoléon, l'individu, malgré l'interdiction intérieure d'être fécond à la manière des hommes trouve des voies détournées pour léguer sa substance et communiquer avec ses semblables par l'intermédiaire de son action sociale, du cœur ou de l'esprit" (3). Mais sa remarque peut s'étendre : le mécanisme de "sublimation", qui rend compte d'enrichissements tels que ceux qu'il évoque, n'est pas l'apanage exclusif de quelques personnalités prestigieuses. "La sublimation des instincts constitue l'un des traits les plus saillants du développement culturel"; c'est dans le domaine global de la civilisation que FREUD, lui, reconnaît toute son importance à un mécanisme qui détermine certaines pulsions instinctives (partielles et non intégrées dans le primat du génital) "à modifier, en les déplaçant, les conditions nécessaires à leur satisfaction et à leur assigner d'autres voies" (4). Sans doute, plus qu'à une "réparation", la sublimation tend-elle à une "adaptation". Mais la recherche même de nouvelles voies de satisfaction pour un besoin suppose à elle seule une frustration sur le plan de la satisfaction naturelle du besoin. C'est en ce sens que l'adaptation recherchée à travers la sublimation s'apparente à la réparation.

(1) LAFORGUE R. : "Psychopathologie de l'échec", p. 81.

(2) op. cit., p. 120.

(3) op. cit., p. 66.

(4) FREUD S. : "Malaise dans la civilisation", p. 47 (1971).

Sublimation, compensation, constituent des moyens généralement inconscients, mais déterminants des conduites humaines pour parvenir à des fins dont les composantes profondes restent le plus souvent ignorées de ceux mêmes qui les utilisent. Ainsi en serait-il, selon E. JACQUES, du travail, cette activité essentielle, qui "n'est jamais un processus simple d'effort vers un objectif externe. Compris dans tout acte de travail, il existe toujours un lien avec l'objectif perçu en tant que symbole" (1). Ainsi en serait-il plus particulièrement de certaines formes de travail : la création artistique, dont G. MENDEL montre qu'elle est une tentative pour fonder l'objet sur un mode stable et permanent (du fait de fixations orales, l'artiste a vécu son conflit oedipien "non avec une personne définie, délimitée : le père mutilable et mutilant (castration), mais avec un personnage annihilable et annihilant englobant, de manière indifférenciée, les deux parents perçus sur un mode archaïque") (2); la "vocation", à propos de laquelle A. BEJARANO et A. MISSENARD concluent qu'elle est un processus dynamique qui puise sa source dans l'Edipe renouvelé à la puberté, qu'elle est intimement liée à un désir inconscient intégré dans un conflit défensif (3); l'exercice de telle profession précise à laquelle, comme le montre R. BEJARANO-PRUSCHY, utilisant le Rorschach en sélection des cadres, le candidat n'aspire souvent que parce qu'il y entrevoit la possibilité de résoudre ses conflits profonds (4).

o

Le rôle du conflit est essentiel, à l'origine des divers phénomènes que nous venons d'évoquer, qu'il s'agisse des compulsions de répétition, ou des névroses d'échec (avec un échec qui "généralement ... n'est que partiel" et "se présente parfois comme une réussite du point de vue social"), ou, même, des sublimations et des compensations dans les choix professionnels (ceux-ci tendant à la résolution des difficultés originelles ou à une réparation de leurs séquelles dans des activités utiles à la société). Mais il est, dans la vie humaine, des domaines où le conflit est moins fondamental, voire moins probant. Pour autant, une actualisation dans la rencontre avec autrui et une projection dans la réalité sociale de ce que les psychologues sociaux nous ont habitués à exprimer en termes de "rôles" appris ne s'en effectuent pas moins.

La notion de "rôle", d'origine récente, représente, au carrefour des courants de pensée psychologique et sociologique, une notion féconde : la psychologie n'est indépendante ni de la sociologie, ni des autres sciences humaines, et la collaboration de savants qui ont contribué à le faire valoir, d'anthropologues

- (1) JACQUES E. : "Les troubles de la faculté du travail", in "Rev. fr. psychan.", 1961, p. 712.
- (2) MENDEL G. : "La sublimation artistique", in "Rev. fr. psychan.", 1964, p. 734.
- (3) BEJARANO A. et MISSENARD A. : "Vocation et tests de projection".
- (4) BEJARANO-PRUSCHY R. : "Quelques mécanismes inconscients".

tels que LINTON et de psychanalystes tels qu'Abraham KARDINER, par exemple, ne pouvait qu'être fructueuse. L'école de psychanalyse culturaliste américaine, née de leurs travaux, est de celles qui soulignent l'importance des "rôles" de l'individu dans la société : l'être humain n'est-il pas "constamment un organisme, un roi et un membre d'une société" ? (1). Pour autant, l'intégration des diverses connaissances sur un même sujet n'est pas toujours aisée. "Le terme de rôle apparaît dans des significations tellement différentes qu'il semble difficile d'en opérer une synthèse satisfaisante" (2), estime A.M. ROCHEBLAVE-SPENLE, l'auteur d'un des plus récents ouvrages sur "La notion de rôle ...", avant de proposer du "rôle" la définition suivante : "un modèle organisé de conduites, relatif à une certaine position de l'individu dans un ensemble interactionnel" (3). Ce qui est certain, c'est que les rôles sociaux sont assurés par des individus concrets en interaction, et que les considérations sur le rôle au niveau de la personnalité ramènent constamment aux relations de la personne avec autrui.

Des études qui ont pu être faites sur les rôles, nous retiendrons deux aspects complémentaires : le premier (sur lequel nous nous étendrons peu parce qu'il en a déjà été traité en utilisant une terminologie différente) est que la personnalité se forme au contact des rôles par une intériorisation de ceux-ci; le second que les rôles appris s'actualisent dans la rencontre avec autrui et sont projetés dans la réalité sociale (4).

La personnalité se forme au contact des rôles par une intériorisation de ceux-ci. Les mécanismes, dits par les psychanalystes, d'introjection, d'identification, dont nous avons longuement parlé dans un paragraphe précédent sont intégrés par les psychologues sociaux aux théories qu'ils proposent de l'apprentissage des rôles. C'est en utilisant ces mécanismes que l'enfant acquiert tout jeune les débuts de la conduite en rôle, disent-ils. Ayant intériorisé non seulement l'image de sa mère, mais l'image que celle-ci a de lui, et encore (du fait de la réflexion à l'infini des images initiales) d'autres images multipliées, l'enfant en vient à disposer d'une véritable "galerie de miroirs", ce qui lui permet de se mettre tantôt à un pôle, tantôt à l'autre de ce modèle d'interactions réciproques (5). Les psychanalystes admettent parfaitement ce point de vue qu'ils ont originellement induit, mais qui leur revient modifié : "Ce qui est intériorisé, ce n'est pas seulement l'image d'un Socius, mais une relation inter-

(1) ERIKSON E.H. : "Enfance et société", p. 21.

(2) ROCHEBLAVE-SPENLE A.M. : "La notion de rôle", p. 145.

(3) op. cit., p. 172.

(4) op. cit., p. 313.

(5) PARSONS T. et BALES R.F. : "Family, Socialization and interaction process", pp. 57 et 74, rapporté par ROCHEBLAVE-SPENLE A.M. op. cit., p. 242.

personnelle, par exemple, une relation à deux comportant des rôles complémentaires". écrit D. LAGACHE (1).

Les rôles appris s'actualisent dans la rencontre avec autrui et sont projetés dans la réalité sociale. De ce phénomène, nous donnions une première illustration en évoquant les conduites d'identification à l'agresseur. Mais l'enfant très jeune dont nous parlions alors ne dispose que d'un champ de rôles fort restreint, qu'il lui faudra étendre au fur et à mesure qu'il grandira. Il l'étendra en famille d'abord, où normalement, à la fin de la petite enfance, il aura réussi à regrouper en unités plus larges les rôles de l'autre, initialement partiels et isolés; à élargir et différencier son propre système de rôles; à adopter les rôles appropriés à son statut de garçon ou de fille; enfin, par la pratique de certaines formes de politesse, l'adoption d'un langage et de goûts déterminés, à commencer l'apprentissage indirect des rôles sociaux de sa classe socio-culturelle, de sa religion, etc ... Il l'étendra ensuite à l'école, qui "le met brusquement en relation avec un monde de contemporains et le transpose en même temps dans un univers sérieux, centré sur le travail et le rendement, et non plus sur les liens affectifs" (2). Il l'étendra, enfin, dans le domaine progressivement élargi du monde social, où, dès l'adolescence, il se préparera à exercer les rôles de citoyen, de travailleur, de père (ou de mère) de famille.

La multiplicité et la diversité des rôles normalement appris rendent compte de la complexité des conduites interactionnelles. Les relations intersubjectives réelles ne se réduisent jamais à des rencontres entre deux rôles (plus ou moins ajustés du fait des "perception de rôle" et "expectation de rôle" qui ont précédé l'"action en rôle" (3). Car "Même si la situation est centrée sur une interaction entre deux rôles déterminés, chacun des partenaires amène avec lui une multitude d'autres rôles qui, même latents à un moment donné, forment le fond sur lequel se détache le rôle actuellement joué et qui lui donnent son visage particulier" (4). A.M. ROCHEBLAVE-SPENLE illustre sa proposition en commentant cet article de T. KAMMERER auquel nous nous sommes déjà référée et sur lequel nous aurons l'occasion de revenir : "La relation entre médecin et inculpé dans l'expertise mentale criminelle". Utilisant la terminologie du psychologue social qui est la sienne, elle souligne, parmi d'autres, l'importance dans la relation intersubjective, de facteurs sur lesquels les psychanalystes ont toujours insisté, à

(1) LAGACHE D. : "Socialisation et identification", p. 146, cité par ROCHEBLAVE-SPENLE A.M. op. cit., p. 321.

(2) ROCHEBLAVE-SPENLE A.M. : op. cit., p. 334.

(3) SARBIN T.R. : "Role theory", pp. 227-232, cité par ROCHEBLAVE-SPENLE A.M. op. cit., pp. 324 et suiv.

(4) ROCHEBLAVE-SPENLE A.M. : op. cit., p. 334.

savoir la qualité des "images" parentales introjectées et les aspects transférentiels du comportement qu'elles risquent d'induire ("Un autre facteur exerçant son influence sur l'attitude de l'inculpé au cours de l'expertise est son arrière-plan personnel, les rôles appris pendant son enfance, qui dirigent la perception projective qu'il a de l'expert et le transforment en "bon père" ou en "père injuste et autoritaire" ..."), les aspects contre-transférentiels, plus ou moins bien maîtrisés, qui peuvent apparaître en réponse ("L'expectation par l'inculpé d'un expert dont le rôle est calqué sur le modèle du "père tout-puissant" risque d'induire ... une attitude favorable et paternelle chez le médecin") (1).

Comme la maladie mentale, la psychopathie et la délinquance peuvent être analysées dans une perspective de rôles. Certains des auteurs qui s'y sont employés (comme G.H. MEAD, comme GOUGH, comme PARKER, etc ...) sont partis de l'idée que les délinquants étaient incapables de prendre le rôle d'autrui (de se placer à un autre point de vue que le leur, partant, de communiquer avec les autres, d'intérioriser les jugements d'autrui et de la société, de comprendre les conséquences interpersonnelles de leur conduite propre). D'autres, comme D. LAGACHE, se situant dans un contexte différent, se sont attachés à étudier les relations qui pouvaient exister entre les rôles assumés (dont ils ne niaient pas a priori la diversité). Ils ont montré, comme nous le développerons plus loin, que la délinquance résultait d'un trouble de l'identification (qui se faisait à l'image du "mauvais parent") (2).

(1) op. cit., pp. 339-340.

(2) Cf. op. cit., pp. 390-391.

Chapitre deuxième :

Les problèmes de relations chez le criminel comme facteur causal du crime.

Nous avons vu HESNARD rappeler la "méconnaissance plus ou moins systématique du caractère relationnel du fait psychique" avant FREUD. Si, comme nous l'avons dit, le développement des principaux mouvements de la psychologie aboutit aujourd'hui à des convergences décisives qui tendent à faire reconnaître par tous l'importance de la relation avec autrui dans le développement même de la personnalité, la criminologie, parmi les champs d'application de la psychologie, reste l'un des domaines où les idées ne progressent qu'avec beaucoup de lenteur. Il faut noter qu'en criminologie, bien plus longtemps qu'ailleurs, les thèses psychanalytiques se sont heurtées à des résistances vives et tenaces :

" Le monde où l'on rend la justice considère avec une méfiance extrême cette doctrine dont on sait vaguement qu'elle prétend trouver en tout homme les mêmes instincts que manifeste le criminel, qu'elle voit dans l'enfant un "pervers polymorphe" et qu'elle aboutit à une thérapeutique de défolement, écrivait J. FAVEZ-BOUTONIER en 1957 (1). Sans doute, ne peut-on plus affecter d'ignorer ces thèses; pourtant, souvent encore, on se défend d'en admettre tout l'intérêt et l'on formule à leur égard des réserves multiples. Bien que battues en brèche au fur et à mesure de leur apparition, les théories organicistes et constitutionnalistes résistent : la théorie de la dégénérescence peut bien avoir évincé la théorie atavique de LOMBROSO, la théorie des perversions instinctives, systématisée par DUPRE (2) et encore défendue par quelques auteurs dont P.R. BIZE (3), peut bien remplacer celle de la dégénérescence, la dernière des théories en vigueur se dégrade à peine que d'autres, surgies à leur tour, connaissent une vogue, par exemple, la théorie du chromosome Y supplémentaire.

En dépit de quoi, le courant de pensée contemporaine conduit à l'avènement d'un concept où se décèle l'influence de la criminologie psychanalytique : le concept de personnalité psychopathique ("tandis que le pervers constitutionnel est irréductible, la personnalité psychopathique ou sociopathique est d'origine psychogène et partant réductible") (4).

Au nombre des cliniciens criminologues les plus écoutés des magistrats n'en restent pas moins des naturalistes comme Olof KINBERG (théorie du parallélisme psycho-physiologique) qui persistent à négliger les apports des psychanalystes (ou même plus généralement des humanistes) à la jeune science criminologique.

(1) FAVEZ-BOUTONIER J. : "Psychanalyse et criminologie", p. 2.

(2) DUPRE E. : "Les perversions instinctives".

(3) BIZE P.R. : "La notion de perversité".

(4) PINATEL J. : "Criminologie", p. 237.

Qu'on consulte la bibliographie de l'ouvrage de KINBERG : "Les problèmes fondamentaux de la criminologie", partiellement refondue avant sa parution française en 1959, on n'y trouvera aucune référence psychanalytique, ni même aucune référence à des cliniciens comme DE GREEFF (1).

Mais notre propos n'est ni de recenser les théories en présence, ni d'examiner les critiques que chacun de ceux qui les défendent s'adressent. Il est de rappeler ce que les psychologues, dont les psychanalystes, ont pu écrire des problèmes de relations chez le criminel comme facteur causal (parmi d'autres) du crime. Avant de le faire, nous dirons quelques mots des conditions habituelles dans lesquelles le clinicien apprend à connaître le criminel (examens cliniques de prévenus, participation à quelques formes de traitements rééducatifs ou psychothérapiques), en notant les différences considérables qui existent à ce jour et de ce point de vue, entre deux mondes tranchés : le monde de la délinquance juvénile et celui de la criminalité adulte.

A - CONDITIONS D'APPROCHE DU CRIMINEL SUR LE PLAN CLINIQUE.

Les différences qu'on annonçait entre monde de la délinquance juvénile et monde de la criminalité adulte se font tout particulièrement sentir au niveau
DES EXAMENS CLINIQUES.

En France, la spécialisation des tribunaux pour enfants s'est faite en 1945. Que "la distinction entre l'adulte et l'enfant remonte haut dans le temps" (2), que, du fait de l'inachèvement de sa personnalité, l'enfant ait toujours eu tendance à n'être tenu pour responsable qu'à un moindre degré, n'empêchent nullement que l'ordonnance du 2 février 1945, créant la direction de l'éducation surveillée et reconnaissant l'autonomie de son personnel, représentait un fait législatif important qui, après l'acte dit loi du 27 juillet 1942, consacrait dans notre pays un critère nouveau en législation : l'éducabilité (3). Comme aux Etats-Unis, où existent des juges pour enfants depuis 1899, et des child guidance clinics mises en place auprès d'eux, l'observation des mineurs délinquants avec ses deux supports : l'enquête sociale et l'examen médico-psychologique, put se développer de plus en plus largement, les examens cliniques (médical, psychologique, psychiatrique) prendre, dans les centres d'observation et les consultations d'orientation éducative, une importance qui ne fit que croître au cours des années

(1) KINBERG O. : "Les problèmes fondamentaux de la criminologie".

(2) ROBERT P. : "Traité du droit des mineurs", p. 59.

(3) op. cit., p. 93.

60. Ces examens se donnent pour but "l'investigation clinique", telle que D. LAGACHE la définit dans son "Initiation aux études de psychologie", une investigation qui "ne se borne pas à recueillir un certain nombre de données juxtaposées", mais qui tend à les intégrer, c'est-à-dire à les "rapporter à la personnalité totale" et à les interpréter en tenant compte du "principe d'économie" : "l'interprétation la plus probable est celle qui rend compte du maximum de faits grâce au minimum d'hypothèses" (1).

Sans doute, pour diverses raisons qui tiennent, soit aux personnes, soit aux équipes, les résultats obtenus restent-ils insuffisants, il n'en est pas moins vrai que les juges pour enfants, ouverts aux nouvelles méthodes d'observation et de traitement, non seulement montrent le souci de "rééduquer" plutôt que de sévir, mais encore facilitent, en bien des domaines, des recherches auxquelles ils participent éventuellement en personne : nous citerons comme exemple, bien qu'elle soit d'un Belge (mais l'évolution des tribunaux pour enfants est assez voisine en Belgique et en France) cette étude où l'on voit L. SLACHMUYLDER traiter des "réparations symboliques" (2).

o

Au contraire de l'enfant, l'adulte, "même très jeune, 18 ans et un jour, ne bénéficie d'aucun préjugé favorable; il apparaît immédiatement, s'il n'est pas jugé "dément" au moment de l'acte, comme endurci, inamendable, et, à cause de la maturité physique et intellectuelle qu'on lui prête, passible de toutes les rigueurs de la loi", remarquaient S. LEBOVICI, P. MALE et F. PASCHE dans leur article de 1951 sur "Psychanalyse et criminologie" (3). Ils ajoutaient aussitôt que les psychanalystes, pour leur part, n'ont pas un point de vue si tranché, car "le délit peut être aussi l'expression d'un trouble profond, ni démentiel, ni délirant, et que l'âge pourtant n'arrange pas". Cependant, le mouvement d'idées qui avait amené la réforme du droit des mineurs se poursuit et, en mai 1961, les travaux du Congrès de la Société Internationale de Défense sociale qui se tient à Belgrade vont porter sur les jeunes adultes. Les problèmes de l'immaturité, de la maturation, de la maturité, qui y sont abordés, ne peuvent manquer d'en soulever bien d'autres. M. le Conseiller à la Cour de Cassation ANCEL et M. le Premier Substitut HERZOG le soulignent dans leur Introduction à la Contribution française du Congrès de Belgrade :

(1) LAGACHE D. : "Initiation aux études de psychologie", in Bull. psycho. VIII, p. 544.

(2) SLACHMUYLDER L. : "Les réparations symboliques".

(3) LEBOVICI S., MALE P., PASCHE F. : "Psychanalyse et criminologie", pp. 51-52.

" ... le problème des jeunes adultes délinquants rejoint, en fin de compte, celui
" de la criminalité générale. S'il est vrai que la politique criminelle de défense
" sociale cherche, dans sa volonté de réalisme, à transposer la sériation des dé-
" linquants du plan scientifique dans le domaine juridique, il apparaît bien que
" les critères de la sanction devraient être, dans une large mesure au moins, in-
" dépendants de la considération de l'âge chronologique, tandis que la notion de
" l'âge réel s'intégrerait à la personnalité des délinquants, dont elle n'est
" qu'une composante. Le mouvement doctrinal et législatif concernant les jeunes
" adultes délinquants n'a, sans doute, dans la perspective du mouvement de défense
" sociale, de véritable portée que pour autant qu'il s'insère dans une évolution
" coordonnée. L'approche des réalités humaines et sociales à laquelle il invite
" contribue, paradoxalement, moins à définir un nouveau stade d'âge qu'à relier
" les stades jusqu'alors arbitrairement séparés par la majorité pénale, et à jeter
" ainsi les fondements d'un système unifié et continu de réaction anticriminelle
" (1).

Dans de telles perspectives, les examens de personnalité se multiplic-
raient fatalement, qui ouvriraient un champ de plus en plus large à l'étude cli-
nique des criminels adultes : à défaut de psychanalyse (difficile en milieu cri-
minel), ce qui peut permettre de comprendre la criminalité à la lumière de la
théorie psychanalytique, ce sont les enquêtes cliniques et biographiques minu-
tieuses auxquelles doit procéder la psychocriminologie, estime D. LAGACHE (2).
Mais, pour l'instant, le champ des études reste limité et étroit : ce n'est que
par le truchement de l'expertise mentale de sujets inculpés de crime (au sens
juridique du terme) et passibles à ce titre, de la cour d'assises que le clini-
cien (psychiatre constitutionnaliste souvent, psychanalyste quelquefois) peut
aborder le criminel. On doit noter qu'il n'examine qu'une catégorie spécifique
de la population concernée et qu'il le fait dans un esprit totalement différent
suivant les théories de base auxquelles il se réfère, suivant aussi ses motiva-
tions personnelles : apprendre à connaître le criminel et voir comment on pour-
rait envisager de le traiter, ou simplement répondre à la question que lui pose
le tribunal, apprécier si l'acte qui motive le procès criminel a été commis en
état de démente, telle que l'article 64 du code pénal la définit. On doit noter
encore que l'expertise pose trois types de problèmes :

1°) celui de certains manques au niveau des renseignements indispensables à la
compréhension des cas.

F. GORPHE, qui a consacré un long article à "La psychologie appliquée
en justice", remarque (ce que tout expert vérifie) que "pour la plupart des dé-
linquants, surtout les majeurs, on ne connaît que les événements principaux de
l'enfance, ou leurs propres récits sujets à caution" (3).

(1) ANCEL M. et HERZOG J.B. : "Seuils d'âge et législation pénale", pp. XIV-XV.

(2) LAGACHE D. : "Un gangster", p. 579.

(3) GORPHE F. : "La psychologie appliquée en justice", p. 1644.

2°) celui du contre-transfert au cours de l'expertise.

Nous avons déjà évoqué cet article de T. KAMMERER sur "La relation entre médecin et inculpé dans l'expertise mentale du criminel", où l'auteur commence par remarquer qu'il n'est pas de situation où un être humain se trouve plus exposé que celle de l'inculpé, puis s'étend sur le déterminisme des images investies, puis conclut que la situation n'est pas neutre et que le contre-transfert de l'expert doit être soigneusement contrôlé.

3°) celui du sérieux même de l'expertise.

Au cours d'une discussion à la XIIIème Conférence des psychanalystes de langue française, F. PASCHE se disait frappé de l'écart considérable qui existait entre les rapports d'expertise qui lui étaient passés par les mains et ses propres observations cliniques; souvent, les traumatismes affectifs de l'enfance n'avaient pas été recherchés, ou alors ils n'avaient pas été pris en considération; les troubles mentaux des parents, dont on connaît pourtant le rôle capital dans l'éducation des enfants avaient été laissés de côté; la conduite de délinquance n'avait pas été analysée (1). Les choses ont-elles changé depuis qu'il en parlait ? Voici mention d'un fait relativement récent qui peut donner à réfléchir : un jour de fin 1968, quelques minutes avant déposition dans la salle des assises, l'un des psychiatres commis nous demande fébrilement communication du rapport d'expertise psychologique (2); bien que co-signataire du rapport d'expertise mentale, il n'a jamais vu le cas, explique-t-il, s'en est remis à son confrère pour l'examen, vient simplement déposer au procès; de tels faits, qui ne sont pas exceptionnels, ont leur importance, car ils sont le reflet de tout un état d'esprit social; ils s'expliquent par le médiocre intérêt que l'expert accorde à des examens qui, pour être rentables, doivent être des plus brefs, compte tenu du taux de financement que la société leur consent; ils s'expliquent plus encore par le médiocre intérêt que l'expert accorde aux prévenus, sceptique qu'il est souvent a priori sur leurs possibilités d'évolution, perplexe qu'il demeure sur le sens de son intervention auprès d'eux (dans leur article sur "Le rôle du psychiatre en criminologie", P.E. HIVERT et J. GARRABE montrent bien toute l'ambiguïté de la situation dans laquelle se trouve placé l'expert, invité par le juge à assumer "le rôle d'un autre juge, jugeant sur des données techniques" (3)).

(1) "XIIIème Conférence des psychanalystes de langue française. Discussion".

(2) Quelques psychologues (qui ne peuvent encore prétendre à l'inscription sur la liste nationale d'experts) effectuent, serment prêté, des expertises psychologiques à la demande de juges d'instruction intéressés par les examens de personnalité (cas rare : les juges d'instruction en cause sont souvent d'anciens juges pour enfants), ou à leur propre demande si le juge d'instruction y acquiesce et les commet.

(3) HIVERT P.E. et GARRABE J. : "Le rôle du psychiatre en criminologie".

LES TRAITEMENTS.

Les examens cliniques auxquels sont soumis les mineurs délinquants et les expertises mentales dont font l'objet les majeurs inculpés de crimes peuvent être parmi les sources de connaissance les plus classiques et les plus nombreuses dont le clinicien dispose. Pour autant, elles ne sont pas les seules. Le traitement, chaque fois qu'il y participe, constitue pour le clinicien une importante base de réflexion. Nous évoquerons plus longuement ailleurs les expériences rééducatives, psychanalytiques ou psychothérapiques d'inspiration analytique qui furent et restent actuellement conduites. Pour l'instant, nous ne voulons que rappeler l'une d'entre elles, célèbre par les enseignements qu'elle apporta. Il s'agit de l'expérience d'AICHHORN.

On sait qu'AICHHORN, placé, après la première guerre mondiale, à la tête d'un établissement viennois de rééducation fut amené à formuler un certain nombre de remarques essentielles sur les jeunes sociaux. FREUD, préfaçant l'ouvrage d'AICHHORN paru sous le titre "Verwahrloste Jugend", estime que deux leçons sont à retenir de l'expérience qui y est relatée :

- "L'éducateur doit posséder une formation analytique sans laquelle l'objet de ses efforts, l'enfant, reste pour lui une énigme indéchiffrable ...".
- "... l'œuvre éducative est d'une nature particulière, elle ne doit pas être confondue avec les modes d'action de la psychanalyse et ne peut être remplacée par eux ..." (1).

A une époque où l'expression de tels points de vue ne manque pas de surprendre, AICHHORN explique que "l'inadapté - tout comme le névrotique - ignore quels contenus inconscients déterminent son comportement dans le monde extérieur" (2); que l'on doit distinguer entre carence et symptôme de carence : "l'école buissonnière, la fugue, le vol ou le cambriolage ne sont que des symptômes de l'état d'abandon, à peu près comme la fièvre, les inflammations, le râle, les points sensibles à la pression sont des symptômes de maladie" (3).

AICHHORN étudie différents cas, les exposant et les analysant avec une grande finesse. Nous nous étendrons ici sur le chapitre qu'il consacre aux "agressifs". Ce chapitre frappe les esprits et, déjà, Kate FRIEDLANDER l'a repris dans son ouvrage sur "La délinquance juvénile".

(1) FREUD S. : Introduction à AICHHORN A. : "Verwahrloste Jugend" (1925). trad. fr. : "Jeunesse à l'abandon".

(2) AICHHORN A. : "Jeunesse à l'abandon", p. 18.

(3) op. cit., p. 42.

En dépit des critiques que soulève le fait de rassembler dans un même groupe des enfants semblables, AICHHORN en vient à constituer à Oberhollabrunn des groupes par affinités. Les choix exprimés, "il ... restait finalement douze garçons d'âge scolaire qu'aucun groupe ne voulait accepter à cause de leur insociabilité". AICHHORN les rassemble. Il s'agit, précise-t-il, "d'enfants d'une agressivité extrême ... Nous étions souvent témoins de scènes incroyables. Ils se lançaient les uns sur les autres, les couteaux de table à la main, s'envoyaient mutuellement les assiettes à soupe à la tête. Même le poêle fut renversé pour utiliser l'incendie en guise d'arme offensive". AICHHORN, qui s'était rendu compte que ces garçons difficiles avaient tous été victimes dans leur enfance de conditions pénibles analogues (foyers désunis, manque d'amour, coups, etc ...) émit une hypothèse sur l'origine de leur comportement inadapté (une régression au stade sadique-anal), édifia en conséquence son système éducatif, et éprouva son hypothèse.

Il permit à ces jeunes gens, dans toute la mesure du possible de satisfaire leurs pulsions sado-masochistes et les laissa juger par eux-mêmes des conséquences de leur comportement. Il était décidé à n'intervenir qu'au cas où la vie d'un des membres du groupe serait menacée. Les prédictions les plus pessimistes se vérifièrent d'abord. Mais peu à peu, un transfert s'établit sur AICHHORN, et l'absence de sanctions face aux déprédations de toutes sortes fut ressentie comme très frustrante : rien ne pouvant plus justifier leur haine, les garçons en vinrent à capituler. Un besoin intense d'être aimé se fit jour derrière leur agressivité. Alors les éducateurs leur procurèrent autant d'occasions que possible de sublimer leurs pulsions. L'expérience montrait que les procédés à utiliser pour la rééducation, de ce type de délinquant en tout cas, étaient ceux-là mêmes qu'on utilisait dans l'éducation des jeunes enfants (1).

B - TROUBLES DE LA RELATION CHEZ LE CRIMINEL EN TANT QUE FACTEUR CAUSAL DU CRIME.

Si nous spécifions que les conclusions de l'expérience d'AICHHORN s'appliquent à un certain type de délinquant, c'est que la criminalité est un monde de personnalités très diverses qu'il ne convient nullement d'expliquer ni de traiter de façon uniforme. Mais précisons là notre pensée en développant ce qui sera le premier point de ce paragraphe.

o

o o

(1) AICHHORN A. : op. cit., 8ème conférence, analyse de l'expérience par FRIEDLANDER K. : "La délinquance juvénile", pp. 239-242.

I - DIFFERENCES DE FORMES ET DE GRAVITE DANS LES TROUBLES DE LA RELATION : IL EXISTE UNE GRANDE DIVERSITE DE PERSONNALITES CRIMINELLES.

Dès lors qu'on s'intéressait au criminel (et non plus seulement au crime), on était rapidement amené à souligner la diversité des personnalités criminelles, ce qui engageait à tenter des classifications. La première de ces classifications fut celle d'Enrico FERRI qui distinguait entre criminels aliénés, criminels-nés, criminels d'habitude, criminels d'occasion, pseudo-criminels, criminels par passion (1). Mais, sous l'influence de la criminologie psychanalytique, allaient se substituer progressivement aux classifications nosologiques établies des classifications étiologiques et pathogéniques. En effet, comme le remarque J. PINATEL, "la criminologie psychanalytique ne s'est pas contentée de décrire la personnalité antisociale, elle a cru pouvoir jeter des lumières sur sa formation. Elle a dépassé de la sorte la criminologie biologique et la criminologie sociologique pour ouvrir la porte à la criminologie psychologique" (2).

o

Dans son cours sur "Les conduites criminelles de l'adulte" qui n'a guère vieilli bien qu'il date de plus de dix ans, D. LAGACHE signale cette diversité des personnalités, l'une des deux difficultés principales auxquelles se heurte la solution des problèmes posés par la personnalité criminelle, dit-il. Mais, fait significatif, sur cette diversité des personnalités, D. LAGACHE ne s'étend guère, et la référence qu'il fournit ("Cf. K. FRIEDLANDER : "La délinquance juvénile" (P.U.F. 1947)" (3)) intéresse nommément la délinquance juvénile : l'essentiel de la littérature consacrée à la criminalité adulte reste, en effet, centré sur quelques types marquants de populations criminelles (les types franchement psychotiques ou très suspects de l'être, et ceux qu'on regroupe, aussi bien dans le monde de la délinquance juvénile que dans celui de la criminalité adulte, sous les appellations de "délinquance vraie" ou de "déséquilibre psychopathique"). Non que les cliniciens ignorent l'existence d'autres types, mais, comme nous l'avons dit plus haut, ils n'ont guère l'occasion de les approcher et donc de les connaître : "... nous avons surtout besoin d'enrichir nos observations et de substituer à notre idée abstraite du criminel celle d'êtres humains, dont la diversité est égale à celle des autres hommes", écrivait Juliette FAVEZ-BOUTONIER en 1957 (4), et sa remarque vaut toujours. L'étude des "actions

(1) FERRI E. : "Sociologie criminelle", pp. 152-171.

(2) PINATEL J. : "Criminologie", p. 238.

(3) LAGACHE D. : "Les conduites criminelles de l'adulte", in Bull. psycho. XIV, p. 646.

(4) FAVEZ-BOUTONIER J. : "Psychanalyse et criminologie", p. 15.

criminelles larvées", de la "délinquance privée", qu'un psychanalyste comme D. LAGACHE a pu rencontrer dans son cabinet, pallie relativement le manque dans la mesure où elle suffit à induire l'idée d'une continuité entre les populations dites normales et les populations criminelles. Il reste qu'entre cette "délinquance privée" et la criminalité la plus grave, s'intercalent d'autres types encore de criminalité.

SANS DOUTE, N'IGNORE-T-ON PAS LA CRIMINALITE NEVROTIQUE que FREUD a signalée tout le premier, soulignant les besoins d'autopunition de certains. C'est d'elle qu'on parle quand on insiste, comme l'ont fait J. LACAN et M. CENAC sur "les cas qui relèvent clairement de l'oedipisme [et] devraient être confiés à l'analyste sans aucune des limitations qui peuvent entraver son action" (1). C'est elle qu'on illustre quand on montre, comme l'a fait Juliette (FAVEZ-) BOUTONIER, en commentant l'autobiographie d'un criminel (2), que quelqu'un, taxé d'immoralité foncière, peut n'être qu'un névrosé, fils d'une névropathe et d'un père très faible, fixé à sa mère sur un mode sado-masochiste.

MAIS ON MECONNAIT TROP L'EXISTENCE DE DELINQUANCES ADULTES DUES A DES CRISES EVOLUTIVES (DONT LA CRISE JUVENILE A SA FIN). Des communications comme celle de H. FLAVIGNY au Congrès de Belgrade, en mai 1961, ont commencé à faire savoir que, "dans la plupart des cas", les jeunes adultes délinquants devant lesquels on se trouve sont des "personnalités immatures, qui n'ont pas encore achevé leur évolution psychologique sur le plan individuel et social ... [que] leur mûrissement psychologique est retardé, [que] beaucoup se soucient peu au moment de leur délit d'être devenus majeurs pénaux, et [que] c'est souvent après 25 ans qu'ils commencent à être sensibles à l'inscription de leur peine sur le casier judiciaire" (3). H. FLAVIGNY insiste sur le fait que l'immaturité en question est à l'origine de "nombre de récidives ridicules". "... ces jeunes majeurs pénaux ... ressemblent aux adolescents inadaptés; l'âge légal de la majorité pénale apparaît ainsi comme un critère pratique, mais abstrait" (4). Cependant, H. FLAVIGNY a l'occasion de le regretter (5), le nombre des cas qu'il a étudiés est restreint;

- (1) LACAN J. et CENAC M. : "Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie", p. 16.
- (2) BOUTONIER J. : "Réflexions sur l'autobiographie d'un criminel".
- (3) FLAVIGNY H. : "Considérations thérapeutiques concernant les mesures pénales appliquées aux jeunes adultes", p. 138.
- (4) op. cit., p. 139.
- (5) op. cit., p. 140.

en dépit du fait qu'il observe et suit depuis longtemps des grands adolescents et jeunes adultes de bandes associées, ses examens ont eu lieu non pas dans le cadre d'une pratique habituelle, mais bien dans la perspective du rapport qu'il écrivait pour le présenter au Congrès. Le fait est d'autant plus regrettable que, comme nous le rappelions en citant H. ANCEL et J.B. HERZOG, l'âge de l'adulte jeune est, "l'expérience judiciaire et criminologique l'enseigne, le moment où le plus grand nombre d'individus rencontrent des "situations" criminelles ou cèdent aux incitations criminelles".

DU DELINQUANT DANGEREUX OU RECIDIVISTE SUR LEQUEL ON S'ETEND, ON DONNE VOLONTIERS UNE SORTIE DE PORTRAIT-ROBOT : DE GREEFF parle de "récidiviste moyen" (1), Kate FRIEDLANDER de "délinquant ordinaire" (2), D. LAGACHE de "type idéal de la personnalité criminelle" (3); d'une ou d'autre manière, chacun insiste, en le décrivant, sur ses traits d'égoïsme et d'immaturité personnelle (défaut de considération pour autrui, caractère partiel et narcissique des objets et des buts sexuels, incapacité de juger d'un problème moral en se plaçant à un autre point de vue que le sien, sentiment très développé d'injustice subie, incapacité de s'adapter à la durée, inaptitude à renoncer à la satisfaction immédiate, etc ...).

Qu'on isole pourtant certains traits et, au sein de cette population symptomatologiquement homogène des criminels patents, apparaissent des différences essentielles.

Il existe deux types de délinquance, dit F. PASCHE (4) : l'une, acceptée par le Moi qui laisse passer la tendance au point de l'assumer et l'assouvit au mieux en tenant la balance des profits et des risques; l'autre, opposée au Moi, qu'elle surprend, submerge et auquel elle fait courir les plus grands dangers. Dans l'article : "Psychanalyse et criminologie" qu'il écrit avec S. LEBOVICI et P. MALE, F. PASCHE développe cette idée, opposant les conduites perverses des sujets du premier groupe, dont le Moi "solide s'il n'est pas bon" est "tout entier et délibérément orienté vers la subversion des valeurs sociales" à celles, purement complexes, des sujets du deuxième groupe, chez qui est "appar[u] très tôt un gauchissement à peu près définitif de la personnalité" et dont les "délits spectaculaires cachent assez mal derrière un désir forcené de prestige, non seulement une autodépréciation morbide, mais aussi un sombre instinct d'anéantissement de soi-même" (5).

(1) DE GREEFF E. : "Introduction à la criminologie", p. 104.

(2) FRIEDLANDER K. : "La délinquance juvénile", p. 104.

(3) LAGACHE D. : "La psycho-criminogénèse", p. 110.

(4) "XIIIème Conférence des psychanalystes de langue française. Discussion".

(5) LEBOVICI S., MALE P., PASCHE F. : "Psychanalyse et criminologie", p. 52.

L. CASSIERS distingue, quant à lui, le "pseudo-psychopathe" du "psychopathe vrai". La pauvreté fantasmatique caractérise, dit-il, le "psychopathe vrai" chez qui, en cas de "psychopathie psycho-génétique" (l'étiologie organique ne peut être niée dans certains cas), tout se passe comme si la frustration précoce et systématique avait provoqué un "désintérêt, un désengagement de la vie symbolique inconsciente parce qu'elle n'apportait rien de positif. Chez le futur psychopathe, non seulement l'introjection d'autrui ne se ferait pas, mais c'est tout le processus même d'élaboration symbolique inconsciente qui resterait atrophié, parce qu'incapable d'apporter à l'enfant les gratifications suffisantes. Il pourrait exister ainsi une sorte de réaction de rejet de toute vie fantasmatique inconsciente, rejet précoce qui s'établit au profit d'une satisfaction immédiate des pulsions telles qu'elles se présentent". Chez le pseudo-psychopathe, une réaction sthénique et active aurait conduit à une toute autre forme de réaction, à savoir la négation de la réalité de la frustration affective maternelle même. En conséquence de quoi, le sujet n'accepterait de lien avec personne, ne s'engagerait dans aucune hiérarchie de valeurs morales autre que celle de son intérêt strict, sans tenir compte d'autrui, manifesterait au plan des comportements des attitudes de style psychopathique, se distinguerait cependant des "psychopathes vrais" : le "pseudo-psychopathe", en effet, sait tenir compte de l'expérience, éprouve des sentiments d'attachement réel, même s'il les masque ou tente de les nier; son Rorschach, avec ses réponses beaucoup plus nombreuses et son niveau de symbolisation normal, diffère totalement de celui du "psychopathe vrai" (1).

Quoique discutable du fait de l'ambiguïté qui pèse sur certains des termes utilisés, une comparaison peut s'établir entre ces points de vue de F. PASCHE et L. CASSIERS et celui du R.P. N. MAILLOUX sur les délinquances juvéniles sévères que nous exposerons plus loin : N. MAILLOUX discrimine, en effet, entre deux grandes catégories délinquantes : les "équivalents de psychose", dans lesquels "le Moi endosse d'emblée une attitude antisociale", et les "équivalents de névrose" dans lesquels se rencontrent peur et honte (2).

Ce sont des cas du type conduites complexuelles, du type "pseudo-psychopathies", qu'évoque sans doute A.H. WILLIAMS (3) lorsqu'il dégage, à partir de ses approches analytiques de meurtriers condamnés à la détention perpétuelle, l'énorme dose d'angoisse de persécution, coexistant avec une dose surprenante de pitié, l'importance de l'état dépressif et la proximité du suicide et du meurtre,

(1) CASSIERS L. : "Le psychopathe délinquant", pp. 160-162.

(2) MAILLOUX N. et LAVALLEE C. : "Les aberrations du développement psychosocial".

(3) WILLIAMS A.H. : "Approche psychanalytique du traitement d'un assassin".

le rôle vital des processus de morcellement. Comme traits pathognomoniques de la conduite antisociale d'origine purement complexe chez l'adulte, F. PSICHE retient l'intensité du traumatisme initial, le degré d'inadaptation du délit, la proportionnalité entre l'importance du traumatisme et la gravité du délit. J. LACAN et M. CENAC insistent, eux aussi, sur l'aspect surprenant de certains crimes ou délits, dont ils notent "[le] caractère forcé dans l'exécution, [la] stéréotypie quand ils se répètent, le style provocant de la défense ou de l'aveu, l'incompréhensibilité des motifs". "Ce qui distingue [ces conduites] comme morbides, c'est leur caractère symbolique. Leur structure psychopathologique n'est point dans la situation qu'elles expriment, mais dans le mode irréal de cette expression" (1).

o

Cependant, pour les raisons qui ont été notées plus haut, c'est dans le domaine de la délinquance juvénile que les études se sont révélées le plus aisées, relativement. Elles ont permis l'approche approfondie d'une clientèle beaucoup plus diversifiée.

Dans son ouvrage : "The Psycho-analytical approach to juvenile Delinquency", KATE FRIEDLANDER propose, dès 1947, une classification dans laquelle elle discrimine entre les perturbations dues à une maladie organique, à une psychose, à un mauvais développement du caractère. Chez la plupart des jeunes délinquants, dit-elle, l'inadaptation s'explique par le troisième facteur : un mauvais développement du caractère, dont la responsabilité incombe à la constitution et au milieu tout à la fois, mais dans des proportions variables. Et Kate FRIEDLANDER sépare les jeunes délinquants en plusieurs groupes, dont, aux deux extrémités de l'éventail, celui des jeunes gens chez qui un conflit psychique inconscient joue un rôle prédominant (ils ne commettent souvent leur premier délit qu'à l'adolescence), et celui des psychopathes ("caractère compulsif" de REICH (2), "caractère névrotique" d'ALEXANDER (3), "imposteur" d'AIHHORN (4)), chez qui la coexistence d'un caractère antisocial et de troubles névrotiques explique qu'ils soient poussés à mettre en acte un fantasme de leur vie quotidienne (5).

- (1) LACAN J. et CENAC M. : "Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie", pp. 12-13.
- (2) REICH W. : "Der Triebhafte Charakter".
- (3) ALEXANDER F. et STAUB H. : "The Neurotic Character".
- (4) AIHHORN A. : "Jeunesse à l'abandon".
- (5) FRIEDLANDER K. : "La délinquance juvénile" (trad. fr.), pp. 180-181.

Parmi les classifications les plus récentes, nous développerons celle du R.P. N. MAILLOUX (qui, avec son collaborateur C. LAVALLEE, propose, dans "Les aberrations du développement psychosocial et la personnalité du délinquant", une ébauche de nosologie spécifique), et celle de P. MALE. Pour différentes qu'elles puissent être, ces deux classifications ne sont pas incompatibles et présentent certains aspects de complémentarité intéressants.

A Boscoville, le R.P. NOEL MAILLOUX n'admet guère que des cas, par essence, difficiles. On ne saurait donc s'étonner de le voir insister sur des catégorisations qui rappellent singulièrement celles que proposent des cliniciens comme F. PASCHE ou L. CASSIERS en milieu criminel adulte (délinquance acceptée par le Moi ou submergeant le Moi, psychopathie vraie ou pseudo-psychopathie); pas plus que de le voir envisager deux étiologies possibles à la délinquance. Mais rappelons ce qu'il peut écrire en collaboration avec C. LAVALLEE, dans "Les aberrations du développement psychosocial et la personnalité du délinquant" (1). La délinquance n'est pas seulement un symptôme inquiétant dont le caractère morbide n'est plus mis en question, elle représente "dans une sphère tout à fait distincte de la personnalité", un équivalent, soit de la névrose, soit de la psychose. L'"équivalent de la psychose" correspond à une conduite tellement antisociale qu'on n'ose plus envisager pour les sujets un travail normal et une libération prochaine. L'hypothèse psychogénétique retenue pour en rendre compte est celle d'une fixation narcissique précoce et d'un sentiment de menace angoissante qui n'a laissé au sujet aucune autre alternative que celle de se restructurer à un niveau archaïque ou de se perdre. L'"équivalent de la névrose" est, pour sa part, l'état de ceux qui "succombant sporadiquement à certaines impulsions délinquantes, parviennent à les camoufler suffisamment pour continuer à vivre en société". Au contraire de ce qui se passe dans les "équivalents de psychose", la peur et la honte existent. On peut admettre que, dans ces cas, après atteinte d'un niveau de socialisation relativement élevé, il y a eu échecs successifs, rencontre sub-séquente d'une mésestime, d'un mépris et d'une hostilité de la part de l'entourage, régression avec attitude de plus en plus narcissique vis-à-vis de l'univers social rejetant; mais de partielle et provisoire qu'elle pouvait être d'abord, la régression tend à devenir complète et définitive compte tenu du cercle vicieux qui s'est instauré.

Les délinquants dont parlent N. MAILLOUX et C. LAVALLEE constituent un groupe de population marginale assez homogène sur le plan symptomatologique. Ce

(1) MAILLOUX N. et LAVALLEE C. : "Les aberrations du développement psychosocial et la personnalité du délinquant".

ce n'est pas un hasard si, pour les deux sous-groupes qu'ils distinguent, les auteurs font référence au gang, dernier refuge pour les "équivalents de névrose", objet d'un choix pour les "équivalents de psychose" qui espèrent y édifier une société où règneront la discipline, le respect de la parole donnée, la loyauté indéfectible à l'égard des camarades ...

De l'ébauche de nosologie spécifique de N. MAILLOUX et C. LAVALLEE, nous retiendrons surtout deux faits :

- 1°) l'existence à Boscoville d'une catégorie de délinquants à structure archaïque, qui semble correspondre à cette criminalité d'"apparence plus instinctive", mais aux "origines conflictuelles archaïques", dont D. LAGACHE a parlé à propos de la criminalité adulte (1);
- 2°) l'existence dans le même Boscoville d'une autre catégorie de délinquants : bien qu'au départ moins profondément marqués, ceux-ci, du fait d'échecs répétés et de rejets de l'environnement social subséquents, en viennent à se sentir l'objet d'un ostracisme, s'enfoncent dans une fatalité que le découragement a rendu imperméable à l'angoisse, et régressent vers des positions de plus en plus conformes à celles du premier groupe.

À propos de cette deuxième catégorie, N. MAILLOUX et C. LAVALLEE mettent l'accent sur un processus d'évolution régressif actuel. Sans doute, l'"identification négative" dont ils traitent a-t-elle généralement des causes lointaines : l'enfant a commencé par s'identifier à l'image défavorable que ses parents se faisaient de lui ("tu n'es qu'un bon à rien, un voyou ..."), mais, dans un monde social de jugements et de rejets, le processus d'identification négative s'entretient, se consolide, se renforce à la faveur de l'image défavorable que le milieu social, scolaire, professionnel (auquel s'étend progressivement l'opposition réactionnelle à la famille) se fait à son tour du sujet. L'"identification négative" est une forme de ces "particularités ou ... défauts d'identification" sur lesquelles D. LAGACHE, traitant des conduites criminelles de l'adulte a jugé important d'insister. Nous y reviendrons. Mais, auparavant, parlons encore de la classification de P. MALE.

PIERRE MALE , qui examine et traite, depuis fort longtemps, des mineurs de l'éducation surveillée au centre d'observation de Savigny-sur-Orge, a formulé, entre autres, dans un article intitulé "Psychothérapie de la délinquance" (2), quelques-unes des idées qu'il a pu développer sur le jeune délinquant au

(1) LAGACHE D. : "La psycho-criminogénèse", p. 124.

(2) MALE P. : "Psychothérapie de la délinquance", in "Annales de Vaucluse", 1966.

cours de sa carrière. Psychanalyste, il ne néglige pas l'importance des facteurs constitutionnels et sociaux, mais utilise la connaissance qu'il a des processus instinctifs et du jeu de l'inconscient pour s'intéresser plus particulièrement "à l'étude du dessin individuel de la vie affective qui ... permet de différencier chaque cas dans son originalité, et d'établir ainsi un pronostic et un traitement valable". Il distingue la crise juvénile simple, les formes névrotiques, caractérielles ou psychotiques de cette crise, enfin le déséquilibre psychique "qui constitue à (son) avis le groupe des "délinquants vrais" (10 à 15 % dans chaque centre)".

Dans la crise juvénile simple, les délits ne sont le plus souvent que des réactions désordonnées d'une phase évolutive chaotique. P. MALE évoque le nouveau schéma corporel remanié dès la puberté, l'intrusion brutale et mal supportée de la génitalité, les problèmes de l'image de soi et ceux des relations si souvent troublées avec le milieu familial. Ailleurs (1), il précisait : "... les troubles du caractère par lesquels l'enfant pubère se protège de la mère marque bien l'effort désespéré qu'il tente pour s'écarter du danger oedipien ...". Contre les dangers de l'instinct, l'adolescent développe des défenses spécifiques (rationalisations) ou déjà plus pathologiques (ascétisme); parfois, ces défenses ne tiennent plus et l'angoisse s'exprime dans le passage à l'acte : "Délits, fugues, vols, agressions sexuelles se présentent comme l'expression des pulsions instinctives, mais aussi parfois paraissent liées à la culpabilité même" (2).

Mais la crise juvénile peut se compliquer, s'accompagner de "développements névrotiques plus ou moins structurés qui se retrouvent parfois directement exprimés dans le délit lui-même" (P. MALE cite comme exemple marquant le meurtrier par sentiment de culpabilité qui soulage son angoisse dans l'acte). En pratique, apparaissent "l'inhibition, le blocage des instincts et surtout la névrose d'échec si caractéristique à l'adolescence, parfois enfin des névroses plus graves ... que l'on peut appeler névroses de caractère" (3). Dans l'ensemble, cette organisation névrotique a été préparée dès l'enfance et se centre sur l'échec. Elle se manifeste par des épisodes anxieux, impulsifs, coléreux, des difficultés scolaires, sociales, et d'affirmation professionnelle, qui débouchent éventuellement sur "la fugue, le style de vie "beatnik", le refus d'engagement, tout cela entrecoupé de révoltes, de phases d'angoisse ou de dépressions avec quelquefois tentatives plus ou moins spectaculaires de suicide". La délinquance est le fruit de la position

(1) MALE P. : "Etude psychanalytique de l'adolescence", in NACHT S. : "La psychanalyse d'aujourd'hui".

(2) MALE P. : "Psychothérapie de la délinquance", p. 46.

(3) op. cit., p. 49.

inconsciente d'échec : échecs scolaires ou professionnels, liés à des "peurs anciennes", parfois à l'angoisse de castration ou de mort, sont directement à l'origine des délits. Sur le versant psychotique de la crise, se manifestent "des difficultés de contact majeures, un isolement marqué, une inquiétude très poussée du corps et du visage, un sentiment d'étrangeté ou de dépersonnalisation" (1). Les délits prennent la forme "d(e) vols étranges, d(e) fugues sans but, d(')agressions ou de tentatives de suicide impulsives".

Dans le déséquilibre psychique, cette "délinquance vraie" qui ne représente que 10 à 15 % des cas, dominent l'instabilité, la versatilité, l'évolution faible et insuffisante des valeurs morales, le blocage des valeurs affectives. "Il s'agit de personnalités incertaines mêlant des aspects caractériels et névrotiques, et s'exprimant surtout en troubles répétés du comportement souvent dangereux, se manifestant par des réactions impulsives, des violences, des tentatives d'homicide, une indifférence à la personne d'autrui souvent redoutable" (2).

La forme de traitement à préconiser varie suivant les cas : P. MALE y insiste, et nous en reparlerons. Pour l'instant, retenons simplement sa classification en trois grands types de populations (qui ne sont pas sans recoupements ni interférences avec les types de Kate FRIEDLANDER) :

- 1°) une population grosso modo "normale", dont les délits s'inscrivent sans plus parmi les comportements excessifs d'une crise évolutive, à moins qu'ils ne soient surdéterminés par l'existence d'un milieu éducatif médiocre (à l'influence duquel il conviendra souvent de la soustraire temporairement);
- 2°) une population dite de "délinquants vrais", qui comprend 10 à 15 % des sujets placés en institutions;
- 3°) un ensemble de populations plus pathologiques, voisines de celles que le psychiatre traite habituellement; leurs troubles vont de la névrose assez peu structurée à la **pré-psychose**.

o

Peut-on dire que les "délinquances vraies" de P. MALE se confondent avec les "équivalents de psychose" de N. MAILLOUX et C. LAVALLEE, que ses "névroses de caractère" et certaines de ses crises juvéniles sévères dont les développements névrotiques s'expriment à l'occasion dans des délits ou crimes aussi graves que le meurtre coïncident avec leurs "équivalents de névrose" ? Des

(1) op. cit., pp. 50-51.

(2) op. cit., p. 51.

recoupements sont probables. Mais on ne saurait, sans imprudence, tenter de les préciser, car les modes de conceptualisation de pédagogues à orientation psychomorale comme ceux de Boscoville et ceux d'analystes comme P. MALE ne sont pas exactement comparables. La catégorie des crises juvéniles simples revêt en tout cas dans la classification de P. MALE toute une importance qui n'apparaît que fort peu ailleurs, bien que des études comme celle de H. FLAVIGNY sur les jeunes adultes donnent à penser qu'on la retrouve bien au-delà de la période d'adolescence "stricto sensu". Faute de considérer la réalité et l'intérêt du phénomène, on risque de commettre des erreurs d'appréciations regrettables. De ces erreurs, K. ABRAHAM proposait, en 1951, une excellente illustration dans son article : "Histoire d'un escroc à la lumière des données psychanalytiques" (1). N., l'escroc dont il parle, était un jeune adulte de 22 ans au moment de l'expertise. Il était prévenu de désertion et de fausse attribution de grades, mais encore de détournements multiples, de faux, d'escroqueries, etc ... K. ABRAHAM se rendait compte que N., le plus jeune d'une nombreuse famille de condition gênée, avait été mal accueilli (ce qui pouvait expliquer que, dès son plus jeune âge, il s'était cherché des parents riches et avait mis tout en oeuvre pour se rendre "aimable" en vue de satisfaire son narcissisme; puis, obéissant à une invincible compulsion de répétition, s'était régulièrement empressé de se faire aussitôt rejeter). K. ABRAHAM n'en concluait pas moins à un état définitif et inguérissable. Cinq ans plus tard, cependant, N. (que retrouve alors K. ABRAHAM) a complètement changé de vie. Sa conversion s'est produite à la suite d'un mariage heureux avec une femme beaucoup plus âgée que lui, qui lui a assuré une part de responsabilités dans son affaire et une position sociale enviable. K. ABRAHAM, analysant la situation, constate que N. a pu réaliser tardivement, grâce à une substitution de personne, ce qu'il n'avait pu avoir dans son enfance : le contact affectueux avec sa mère; il conclut à l'importance du transfert et rappelle les travaux d'AICHORN.

Sans doute, existe-t-il dans la population des jeunes délinquants, comme dans celle des criminels adultes, des cas chez lesquels ne peut ni ne doit être sous-estimée l'importance "de l'hérédité névro- ou psychopathique, éthylique ou spécifique, voire perverse ou de déséquilibre", de "causes congénitales ou acquises" avec lesquelles s'articulent les troubles mêmes de l'évolution affective dans la genèse de certains délits (2). Mais, en période d'adolescence (et celle-ci s'étend éventuellement bien au-delà de 18 ans), l'intrication des facteurs est telle qu'un pronostic par trop péjoratif ne saurait être posé qu'avec prudence. On doit penser à "ces innombrables cas où la nuance perverse d'une part

(1) ABRAHAM K. : "Histoire d'un escroc".

(2) LEBOVICI S., MALE P., PASCHE F. : "Psychanalyse et criminologie".

et la gravité du délit tenaient à établir le diagnostic constitutionnel avec son incurabilité si l'aspect plus étudié au centre d'observation de l'adolescent ne tendait parfois à nous faire juger autrement du cas" (1).

0
0 0

II - LA GENÈSE DE LA PERSONNALITÉ CRIMINELLE EST CONÇUE COMME UN TROUBLE DE LA SOCIALISATION ET DE L'IDENTIFICATION.

Sans doute ne doit-on pas tomber dans le "psychologisme" : en psychologie criminelle, la notion de causalité en réseau est fondamentale, dit D. LAGACHE : les déterminants (physiologiques, sociaux, familiaux, ...) d'une réalité toujours complexe s'imbriquent étroitement pour rendre compte du crime.

Cependant, ce sont d'autres auteurs qui insistent au premier chef sur le rôle de la situation. Par exemple, O. KINBERG, que nous citons p. 9, remarque que personnalité et milieu forment un tout; qu'un des éléments de ce tout vienne à se modifier et le tout lui-même se modifiera; aussi étudie-t-il soigneusement ce qu'il appelle les situations pré-criminelles, distinguant entre les situations spécifiques ou dangereuses, les situations non spécifiques ou amorphes, les situations mixtes ou intermédiaires.

D. LAGACHE, quant à lui, accorde, certes, une importance à la situation lorsqu'il propose sa définition de la conduite ("... les manières d'être et de réagir d'un être humain concret et complet aux prises avec une situation ..."); cependant, il en minimise le rôle : à la formule de MAGNAN ("ne devient pas fou qui veut") peut faire écho cette formule : "ne devient pas criminel qui veut"; "La situation criminogène n'existe que parce que le sujet s'y est placé", "n'est efficace que dans la mesure où elle est perçue par la personne" (2). En le suivant (et les exemples qu'il propose pour étayer sa position nous paraissent convainquants), on est en droit de considérer la personnalité comme le système des conditions de la conduite, et de souligner l'importance du problème de la formation de la personnalité des criminels (3) (4).

(1) op. cit., p. 51.

(2) LAGACHE D. : "Les conduites criminelles de l'adulte", in Bull. psycho. XIV, pp. 276-277.

(3) LAGACHE D. : "La psycho-criminogénèse".

(4) Quelle que soit sa part en tant que facteur causal du crime, la situation "présente un caractère objectif" (J. PINATEL). Nous ne manquerons pas de tenter d'en apprécier le poids dans les crimes que nous présenterons.

Les carences précoces, affectives et éducatives, grèvent lourdement l'avenir des enfants. L'absence d'amour, mais aussi une éducation instable, l'existence d'un climat de violences et de sadisme entretenant les situations d'insécurité de la première enfance, autant de facteurs qui sont à l'origine de troubles profonds et graves.

L'expérience de BOWLBY (1) a été relatée, qui montre l'existence d'une liaison statistiquement significative entre la commission de vols récidivants chez des sujets au caractère "indifférent" et le développement d'un fantasme de mauvaise mère (jamais corrigé au contact de la réalité). L'enfant a transféré sur des objets son besoin de sécurité et c'est la possession de ces objets qui, dans une certaine mesure, compense le sentiment d'abandon dans lequel sa mère l'a laissé. D'autres études dont nous avons parlé, celles de SPITZ, de Dorothée BURLINGHAM et Anna FREUD, etc ... ont encore insisté sur l'importance des carences de soins maternels. "Encore faut-il, pour que l'enfant, puis l'adolescent, puisse s'identifier qu'on se soit identifié à lui, c'est-à-dire qu'on l'ait investi", remarque E. KESTEMBERG dans une conférence à Vaucresson, le 18 avril 1968 (2).

Mais qu'on ne s'y trompe pas, qu'on se rappelle l'importance que SPITZ accorde à l'affect de déplaisir, le véritable amour n'est pas faiblesse et complaisance coupable : investir l'enfant, cela suppose entre autres pour les parents qu'ils "osent avoir à temps une attitude de Surmoi assez ferme, une attitude de vrais parents qui est de ne pas laisser faire n'importe quoi, n'importe comment, pour ensuite venir dire : Mon Dieu, c'est affreux !" (E. KESTEMBERG *ibid.*). BURT, étudiant comparativement des groupes de délinquants, constatait que "le groupe le plus criminel [était] composé de sujets ayant été soumis à une mauvaise discipline" et établissait que "la plus fréquente et la plus désastreuse de toutes [les modalités de discipline défectueuse] consiste en un mélange de faiblesse et de sévérité au sein du même foyer, parfois en la personne du même parent fantasque" (3). L'enfant, en effet, ne peut alors compter sur des repères fixes et sécurisants pour régulariser ses conduites; il reste dominé par la peur. L'étude du test du village de Mabilles chez les délinquants nous amène à vérifier personnellement cette remarque à travers les manipulations de pièces symboliques comme le portique avec toit ou l'expression de quelques fantaisies au questionnaire,

(1) BOWLBY J. : "Forty-four Juvenile Thieves".

(2) Conférence enregistrée sur bande magnétique.

(3) BURT C. : "The young Delinquent"; cité par FRIEDLANDER K. : *op. cit.*, p. 95.

portant sur l'âge et les attitudes de défense devant l'attaque (1).

L'existence d'un climat de violence et de sadisme est un facteur de criminalité connu. Mélanie KLEIN ne manque pas de l'intégrer à la théorie tout à fait révolutionnaire qu'elle avance dès les années 30 pour expliquer la formation de la personnalité criminelle. Elle a montré, on se le rappelle, la présence de tendances criminelles chez les enfants normaux et leur expression d'autant plus manifeste que sont craints "les représailles cruelles de leurs parents, le châtiement que ceux-ci, attaqués dans leurs fantasmes, dev(r)raient leur infliger". Elle a conclu "que ce n'est pas (comme on le suppose habituellement) la faiblesse ou l'absence du surmoi, que ce n'est pas, autrement dit, l'absence de conscience morale qui explique l'attitude caractéristique des personnes asociales ou criminelles, mais la sévérité écrasante du surmoi" (2). Normalement, en effet, le surmoi va s'adoucir au fur et à mesure que la confiance dans l'entourage augmentera. Au contraire,

" ... dans les cas où, à cause d'un sadisme violent et d'une angoisse écrasante ... le cercle vicieux de la haine, de l'angoisse et des tendances destructrices ne peut être brisé, le sujet reste sous le coup des situations d'angoisse de la première enfance et conserve les mécanismes de défense propres à ce stade précoce. Dans ce cas, si la peur que le surmoi inspire dépasse, pour des raisons extérieures ou intrapsychiques, certaines limites, le sujet peut se trouver contraint à détruire les gens, et cette contrainte peut constituer la base soit d'une conduite de type criminel, soit d'une psychose (3).

D. LAGACHE, pour sa part, insiste beaucoup sur la persistance du "Moi idéal" chez les personnalités criminelles. Fixation ou régression au stade sadique-anal, la cause du maintien de cette formation archaïque varie. Mais il convient de revenir sur elle en insistant : le "Moi idéal" est un idéal narcissique et de toute-puissance constitué (au stade d'opposition, de recherche de domination, d'affirmation de la prédominance de soi, qu'est le stade sadique-anal) par identification à l'agresseur-adulte, fantasmé comme omnipotent, et contre lequel se tournent les intentions d'agression (identification à l'agresseur). De l'échec de socialisation dont sa persistance témoigne, résultent toute une série de comportements caractéristiques, dont l'attitude déréelle de méconnaissance de la réalité des valeurs communes au profit de la valeur "Moi" est sans doute le plus fondamental et le plus spécifique (4).

o

(1) MAZEROL M.T. : "Contribution à l'étude des personnalités délinquantes", 1966, p. 126 - 1970, pp. 32 et 39-40.

(2) KLEIN M. : "La criminalité", in "Essais de psychanalyse", pp. 307-308.

(3) op. cit., p. 309.

(4) LAGACHE D. : "Les conduites criminelles de l'adulte", in Bull. psycho. XIV, p. 647.

Mais les carences précoces ne sont pas la seule origine possible d'une orientation de la personnalité vers les conduites de délinquance. Chez certains, c'est un processus d'évolution régressif qui constitue le facteur de déviance déterminant.

Rappelons l'importance que des auteurs comme N. MAILLOUX et C. LAVALLEE ont accordée au mécanisme d'"identification négative" (progressivement renforcé par les attitudes de condamnation de l'environnement social). Dans leur récent ouvrage sur "L'enfant et l'adolescent voleurs" (1), C. DEBUYST et J. JOOS soutiennent une thèse un peu semblable. Ils commencent par remarquer qu'il existe des vols et mensonges à considérer comme comportements normaux dans l'évolution de l'enfant : "un comportement de vol n'est pas nécessairement un indice de régression ou d'immaturité, mais peut être au contraire la marque d'une personnalité qui progresse ou qui veille à sauvegarder certains liens" (2), et ils illustrent cette proposition d'exemples, dont certains fort probants. Cependant, poursuivent-ils, "... le comportement de vol porte en lui-même la négation du caractère positif qu'il est susceptible d'avoir. Il constitue un mode d'appropriation interdit par la société et préjudiciable aux individus concrets qui la constituent. Par suite, dans l'hypothèse où l'enfant prétend poursuivre sa carrière de petit voleur, sa personnalité risque de se dégrader du fait même que, face aux réactions du milieu, il se voit acculé à l'opposition et au refus. Il en résulte un appauvrissement de la personnalité dont l'unique mode d'appréhension devient la défense" (3).

C. DEBUYST et J. JOOS insistent sur le fait que "la signification psychologique d'un vol se modifi(e) au fur et à mesure qu'un comportement de ce genre se répète" (4). Au drame vécu que représente le choix intérieur d'un affranchissement social, mais aussi du sevrage d'avec le milieu et les valeurs de ce milieu, risque de succéder un "style de vie délinquant". Leurs propres constatations cliniques amènent

C. DEBUYST et J. JOOS à soutenir une idée proche de celle que nous avons nous-même formulée dans "Vols et voleurs de véhicules à moteur" (dans certains cas, à un moment de l'évolution, se produisent "désinvestissement des intérêts et ... rétraction du Moi sous la pression des frustrations accumulées et répétées" : l'hédonisme en résulte "chez des délinquants au départ très frustrés, mais dont la personnalité tend à se réadapter sur un mode dévié et dans un cadre de marginalité" (5)) : C. DEBUYST et J. JOOS parlent de "structuration compensatoire". De tels cas sont inassimilables à des cas "névrotiques", disent-ils, car "... tout

(1) DEBUYST C. et JOOS J. : "L'enfant et l'adolescent voleurs".

(2) op. cit., p. 71.

(3) op. cit., p. 72.

(4) op. cit., p. 74.

(5) MAZEROL M.T. : "Etude des délinquants", in Centre de Formation et Recherche de Vaucresson : "Vols et voleurs de véhicules à moteur", p. 157.

aspect conflictuel ou ... toute ambivalence ont en quelque sorte été "évacués"; la personnalité s'est constitué une incohérence - et, dans une certaine mesure, une imperméabilité - dans la ligne déviée qu'elle a été amenée à prendre, de sorte que le comportement délinquant devient la réaction d'une personnalité qui semble avoir assumé le caractère anormal de son lien au monde et qui même en tire une certaine sécurité" (1).

o

"Car, comme le dit HESNARD, ... le problème humain du crime est un problème de valeurs, un problème axiologique" (2). Dans la définition qu'il propose de la conduite criminelle, D. LAGACHE retient, lui aussi, la notion de valeurs, pour la considérer dans une double perspective :

" Une conduite criminelle

" 1°) est une agression dirigée par un ou plusieurs individu(s) membre(s) d'un

" groupe contre les valeurs communes à ce groupe ...

" 2°) est constitutive de valeurs et de groupements antagonistes (3).

Le criminel peut refuser et agresser les valeurs ou certaines des valeurs reconnues par le groupe social auquel il appartient, il n'en a pas moins besoin d'un groupe d'appartenance et de valeurs : s'il s'est exclu de son groupe social originel ("milieu inéluctable") ou en a été exclu, il tendra à s'intégrer à un autre groupe ("milieu choisi") où sa conduite cessera d'être jugée criminelle et où il trouvera un autre système de valeurs (plus ou moins opposé au premier) qu'il acceptera et adoptera; D. LAGACHE rappelle que chaque groupe détient un système de valeurs explicite ou implicite, que l'honnêteté est recherchée même chez les voleurs professionnels, que, dans la loi du milieu, le règlement de comptes est une action de nature éthique. La conception axiologique du crime ne manque pas d'objectivité : "... les progrès de l'axiologie, dit D. LAGACHE (et il cite M.G. CANGUILHEM (4)), montrent qu'il est possible de parler scientifiquement des valeurs. L'anthropologie conçoit le monde de l'homme comme un monde de valeurs ... L'homme a affaire non pas à des objets objectifs, mais à des objets de valeur" (5). HESNARD développe la même idée en apportant quelques précisions sur le contenu de ces valeurs :

" ... le problème humain du Crime est un problème de valeurs, un problème axiologique. C'est sur le plan de certaines valeurs vécues que le futur criminel construit son projet, obéit, sans s'en rendre compte clairement, à la dialectique de la criminogénèse.

" Mais il s'agit essentiellement de valeurs concrètes, très différentes des

(1) DEBUYST C. et JOOS J. : op. cit., p. 121.

(2) HESNARD A. : "Psychologie du crime", p. 323. C'est nous qui soulignons.

(3) LAGACHE D. : "Les conduites criminelles de l'adulte", in Bull. psycho. XIV, p. 278.

(4) CANGUILHEM M.G. : "Essais sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique".

(5) LAGACHE D. : op. cit., p. 277.

" valeurs abstraites dont les philosophes se sont presque exclusivement occupés ...
" Pour la psychologie criminelle comme pour la psychiatrie, la valeur n'est inté-
" ressante que concrète. Car rien n'est plus concret, plus intensément vécu, ac-
" quis et retenu, que certaines valeurs - comme la valeur comparée de sa propre
" existence et de l'existence d'autrui - valeurs qui ne sont plus des buts de
" quelque idéal, mais des phénomènes d'expérience quotidienne (1).

o

La réalité pour l'homme est une réalité interhumaine. La communauté des valeurs n'est niée chez le criminel que pour autant que la relation avec l'autre est perturbée au point que toute communication véritable est devenue impossible. Lorsque celle-ci peut se rétablir, le crime n'a pas lieu, ce qui explique le contraste entre la fréquence des idées criminelles et la relative rareté des conduites qui le sont : D. LAGACHE conclura là-dessus son cours sur "Les conduites criminelles de l'adulte" (2). Mais auparavant il n'aura pas manqué de noter, comme d'autres cliniciens criminologues, l'absence relative de spécificité des personnalités criminelles.

DE GREEFF, rappelant l'existence de la pratique du "marché noir" pendant la deuxième guerre mondiale, pouvait dire : "... plus la criminalité est répandue et plus elle est le fait de gens normaux ... Que la poussée morale vienne à diminuer, qu'une période de laisser-aller social se présente et aussitôt la délinquance reconquiert le terrain perdu, faisant irruption dans les couches saines de la population" (3). J. LACAN et M. CENAC évoquaient, pour leur part, cette "criminalité truffant le corps social, au point d'y prendre des formes légalisées" qui fait que "... dans la société totalitaire ... le camp de concentration s'ouvre, pour l'alimentation duquel les qualifications intentionnelles de la rébellion sont moins décisives qu'un certain rapport quantitatif entre la masse sociale et la masse ban-
nie" (4). D. LAGACHE, lui, prend en considération les statistiques établies par BROMBERG (qui donnent 89 % de sujets comparables à la population générale parmi les criminels) et la notion de "délinquance privée" dont il a parlé antérieurement. Il n'hésite pas alors à se demander si la population générale est criminelle. Ré-examinant les traits caractéristiques de la population arrêtée pour délits ou pour crimes, il estimera :

" Egocentrisme, narcissisme, agressivité, méconnaissance d'autrui, immaturité,
" tous ces traits existent dans toute la population. D'ailleurs, existe-t-il
" beaucoup d'adultes ? Ces traits ne sont pas spécifiques; peut-être sont-ils plus
" accentués chez le criminel. La population générale n'est exempte ni d'agressivi-
" té, ni de criminalité (5).

(1) HESNARD A. : op. cit., pp. 323-324.

(2) LAGACHE D. : op. cit., p. 649.

(3) DE GREEFF E. : "Introduction à la criminologie", p. 35.

(4) LACAN J. et CENAC M. : "Introduction théorique ...", pp. 25-26.

(5) LAGACHE D. : op. cit., p. 648.

Dans cet ordre d'idées, les résultats d'une expérience américaine récente donnent à penser. Elle montre que les horreurs des camps d'extermination de la deuxième guerre mondiale trouvent une part d'explication, au moins, dans cette attitude de soumission infantile à l'autorité (surtout si elle est prestigieuse) qu'adopte l'homme bien plus souvent qu'on ne le penserait spontanément. L'expérience fut faite en Illinois sur une population de 40 hommes de 20 à 50 ans de toutes professions et de toutes cultures. Elle se présentait comme une étude scientifique des effets de la punition sur l'apprentissage. Cependant, les sujets se trouvaient assez rapidement aux prises avec une situation conflictuelle, car, en satisfaisant aux désirs de l'expérimentateur, ils devaient provoquer chez celui qu'ils "punissaient" une souffrance physique, dont ils constataient les signes (simulés) sur le visage de la victime (en fait, complice de l'expérimentateur), et dont ils étaient amenés à craindre (ils le disaient) les conséquences graves. Placés en face d'une série de 30 manettes, ils étaient invités à répondre aux erreurs de l'"enseigné" en lui envoyant, par le truchement des manettes, des décharges de plus en plus fortes : le courant était censé être au plus bas de 15 volts (décharge légère), mais au plus haut de 450 volts, et on stipulait à un moment qu'au-dessus de 300 volts, la décharge, très violente, devenait dangereuse. Un groupe d'universitaires et de psychologues, à qui l'on avait expliqué le principe de l'expérience, avaient prédit qu'au pire 3 % des sujets accepteraient de continuer l'expérience au-delà des décharges légères. Or on put constater que sur les 40 sujets testés, 5 seulement cessaient l'expérience au moment où ils devaient envoyer une décharge dont l'intensité était supposée de 300 volts, alors que les autres poursuivaient l'expérience : 4 jusqu'à une décharge de 315 volts, 2 jusqu'à une décharge de 330 volts, 1 jusqu'à une décharge de 345 volts, 1 jusqu'à une décharge de 360 volts, 1 encore jusqu'à une décharge de 375 volts, et 26 jusqu'à une décharge de l'intensité maxima de 450 volts (1). Les résultats de cette

- (1) MILGRAM S. : "Behavioral study of obedience", 1964.

Quelques précisions sur la présentation de l'expérience :

L'expérimentateur insiste sur le fait qu'à l'heure actuelle on sait peu de choses des effets de la punition sur l'apprentissage : une expérience va être menée dans le but d'accroître les connaissances en ce domaine. Parmi les sujets réunis, les uns seront "enseignants", les autres "enseignés", et pour déterminer le rôle de chacun ("enseignants", "enseignés"), on tirera les noms au sort. Mais le tirage est organisé de telle sorte que les sujets sont toujours "enseignants" : l'"enseigné" (à pénaliser pour ses erreurs) est un complice de l'expérimentateur.

Les rôles respectifs ayant été précisés, "enseignant" et "enseigné" sont emmenés dans une pièce voisine. L'"enseigné" est attaché à sa chaise par des courroies (conçues, explique l'expérimentateur, pour prévenir tout mouvement excessif résultant des décharges). Une électrode, soi-disant reliée à un générateur placé dans la pièce voisine, est fixée à son poignet. Pour rendre l'expérience plus crédible, on applique sur le bras de l'"enseigné" une pommade qui évite ampoules et brûlures. Aux questions, on répond que les chocs, bien qu'extrêmement douloureux, ne laissent pas de blessures indélébiles.

L'apprentissage porte sur une suite d'appariements de mots : tout au cours de l'expérience, l'"enseigné" aura à retrouver parmi quatre mots celui qui s'apparie à celui que propose l'"enseignant".

expérience sont maintenant connus du grand public, diffusés qu'ils se trouvent par des articles de vulgarisation. Sous la plume de F. FURET, celui paru dans le nouvel observateur du lundi 19 mars 1973, conclut : "Milgram dut en venir à la conclusion que ces Américains moyens, qui se conduisaient en bourreaux sadiques, étaient simplement des citoyens "obéissants" comme l'Eichmann d'Hannah Arendt. Obéissants, c'est-à-dire psychologiquement enfermés dans un système d'autorité qui, en supprimant leur conscience individuelle, assurait cependant (ou de ce fait) à leur moi le minimum d'angoisse".

o

Mais "L'agressivité peut être une dimension constante de l'anthropologie", les situations humaines se présenter comme des "situations inter-psychologiques imposant une répartition sado-masochiste de rôles complémentaires, notamment du pouvoir (ce qui explique que les relations dominant-dominé sont très importantes pour comprendre les relations humaines)", le dépassement du sado-masochisme ne s'en fait pas moins habituellement par conciliation des narcissismes respectifs ou par dérivation de l'agressivité. Alors, il n'y a pas "passage à l'acte" : "L'avènement d'une vie morale authentique, dans laquelle se fait la reconnaissance de l'un par l'autre, stérilise les germes criminogènes" (1).

C'est cet "avènement d'une vie morale authentique" que n'aurait pu réaliser le criminel. Mais devant le signe agressif de son échec, comment va réagir la société frustrée ? Une page se tourne, un nouveau chapitre commence pour le criminel : après son crime, de nouvelles relations vont s'instaurer entre lui et les autres qui le questionneront, le jugeront, le condamneront, ou, à l'écoute d'un éventuel message caché (à découvrir derrière le message explicite traduit par l'agression), tenteront de comprendre l'homme, chercheront quelle aide lui apporter en vue du dénouement de son drame.

(1) LAGACHE D. : "Les conduites criminelles de l'adulte", in Bull. psycho. XIV, p. 280.

Chapitre troisième :

Les relations du criminel après le crime.

Le criminel qui se fait arrêter après avoir commis son crime diffère-t-il, à forfait égal, de celui qui réussit à échapper à la justice des hommes ? On ignore trop du second pour pouvoir conclure. Mais on peut formuler des hypothèses sur le premier en soulignant avec T. REIK (1) que celui-ci, même s'il escompte consciemment l'anonymat, l'impunité, l'oubli, agit de telle sorte qu'il se signale, à un moment, à l'attention publique. Son crime, qui s'est éventuellement renouvelé jusqu'à aboutir à l'arrestation, prend forme d'expression significative dans un système de communications. Il suscitera des réactions, multiples dans leurs nuances, mais de deux formes essentiellement suivant le niveau d'écoute auquel elles se situeront. Beaucoup de ces réactions tendront à étouffer la voix qui s'est élevée (à la limite en requérant la peine de mort). Quelques autres consisteront à l'écouter, même agressive, même déchaînée, pour tenter, comme AICHORN, dont nous avons parlé, d'en surprendre et comprendre, par delà l'antisocialité, les accents, en profondeur, humains. La deuxième entreprise, cependant, n'est-elle pas bien hardie ? La communication était mauvaise : le crime en témoigne. Et, du fait de son agression (de quelque forme qu'elle soit), le criminel peut penser qu'il en consacre la rupture. La communication rompue pourra-t-elle se rétablir ? Comment et dans quelles conditions ? Mais d'abord le criminel, qu'on a vu, dans les cas les plus graves, se replier sur un "milieu choisi", dont il adopte les valeurs "dissociales" (selon le terme proposé par D. LAGACHE (2)) éprouvera-t-il le besoin de rétablir cette communication ? Et la société éprouvera-t-elle ce besoin, qui, devant l'agression qu'elle subit, ne pense généralement qu'à se venger :

" La justice des hommes ne serait-elle pas plutôt la vengeance des hommes, et " quand ceux-ci réclament la justice, ne réclament-ils pas plutôt l'application " de la vieille loi du talion ? (3).

La société perçoit-elle seulement que le problème du criminel (dont elle ignore les aspects d'infantilisme, et dont elle ne retient que les caractères ostentatoires de dureté) puisse se poser en termes de rétablissement d'une communication ?

Voici, parmi d'autres, quelques questions que nous nous poserons. Mais essayons d'abord de faire le point

- 1°) des mesures appliquées au criminel,
- 2°) des recherches qui ont tenté jusqu'à présent d'apprécier leurs effets.

(1) REIK T. : "L'assassin inconnu", in "Le besoin d'avouer".

(2) LAGACHE D. : "La psycho-criminogénèse", p. 109.

(3) BONAPARTE M. : "Le Cas de Mme Lefebvre", p. 196, cité par FAVEZ-BOUTONIER J. : "Psychanalyse et criminologie", p. 2.

A - DIVERSITE DES MESURES APPLIQUEES AU CRIMINEL.

I - LES MESURES PENALES.

La peine fut longtemps considérée comme ayant une valeur préventive. Le crime était, pensait-on, une violation délibérée des règles morales et religieuses, il ne s'agissait donc que de le prévenir par l'application de peines sur l'effet exemplaire desquelles on insistait. C'est Enrico FERRI qui ébranla cette croyance :

" Les peines - affirma-t-il - où l'on ne cessa de voir jusqu'à présent, en dépit de quelques déclarations purement platoniques, les meilleurs remèdes contre le délit, n'ont nullement l'efficacité qu'on leur attribue; car les délits augmentent et diminuent en raison d'un ensemble de causes bien différentes de ces peines si facilement promulguées par les législateurs et appliquées par les juges et les gégliers (1).

Mais on pourra bien montrer et démontrer que son exemplarité est un leurre, on pourra même insister avec T. REIK sur le fait que "le châtimement qui est, selon l'opinion générale, l'arme de dissuasion la plus efficace contre le crime devient dans certaines circonstances psychologiques extrêmement communes dans notre culture, la plus dangereuse des incitations inconscientes au crime, étant donné qu'il fournit une gratification au sentiment de culpabilité inconscient qui est à l'origine de l'infraction" (2), on ne renoncera pas si facilement pour autant à la peine. Derrière les rationalisations dont l'idée d'exemplarité est une forme, se cachent en effet, pour la conserver, des motivations fortes, sinon toujours conscientes : qu'on se rappelle ce paragraphe d'ALEXANDER et STAUB dans "Le criminel et ses juges" :

" ... L'évaluation de la peine et son exécution sont les vrais théâtres de la pure satisfaction des exigences des affects. Ces affects expliquent l'inconsciente résistance à laquelle se heurtera l'application pratique de nos connaissances psychanalytiques dans le droit pénal. Ce n'est que lorsque la communauté renoncera, pour le traitement du criminel, à la satisfaction des trois affects : expiation, représailles et récompense pour le sadisme socialement inhibé, que le sentiment de justice se satisfera en traitant le criminel opportunément et scientifiquement. Mais la condition en est avant tout la connaissance psychologique du coupable (3).

o

Sans doute, l'"éducabilité" une fois admise comme critère en législation, l'esprit des mesures appliquées aux mineurs allait-il être profondément modifié. Il serait moins question désormais de châtier le coupable que de remédier, si possible,

- (1) FERRI E. : "Sociologie criminelle", p. 235, cité par PINATEL J. : "Criminologie" p. 81.
- (2) REIK T. : "Le point de vue de Freud sur la peine de mort", in "Le besoin d'avouer", p. 401.
- (3) ALEXANDER F. et STAUB H. : "Le criminel et ses juges", p. 217, cité par FAVEZ-BOUTONIER J. : "Psychanalyse et criminologie", p. 3.

aux mauvaises conditions familiales et sociales responsables des difficultés de son adaptation. Cependant, les historiens du droit y insistent, d'importantes luttes devaient être menées pour en arriver là : l'histoire des maisons de correction, écrit P. LUTZ, préfaçant l'ouvrage de H. GAILLAC (1), "C'est une épopée ! C'est l'histoire d'un combat ! Il s'agit de la grande lutte des hommes de bonne volonté contre le mal et le malheur". Mais voici où réside l'"ambiguïté" : "l'enfant asocial ne se contente pas d'être malheureux ou inadapté - ce dont on souhaite "le" préserver -, mais il rejette les normes ambiantes et agresse le groupe social - ce dont on souhaite "se" préserver. Il en résulte une double réaction antinomique : protéger l'enfant - protéger la société" (2). Et P. LUTZ continue : "l'histoire de la rééducation revêt le caractère dramatique des récits à péripéties, ... depuis plus d'un siècle et demi, la distorsion entre les principes juridiques et la pratique éducative ne parvient pas à se rectifier ... (3).

o

Chez les adultes, la peine, à condition d'être conçue et appliquée dans un certain esprit, pourrait être "occasion d'évolution, de rénovation et de reconstruction de la personnalité" (4). H. FLAVIGNY souligne l'erreur qui consisterait à confondre mesure éducative et absence de sanction : "l'affect de déplaisir est aussi important que l'affect de plaisir pour prendre contact avec la réalité. Cette erreur serait d'autant plus grave avec les jeunes adultes qu'il serait nocif pour eux de les considérer comme des mineurs. On les infantiliserait et donc augmenterait leur immaturation". Et l'auteur d'aborder le problème très important du sens de la responsabilité : "... en raison de son immaturité, le jeune adulte, s'il prend conscience de sa faute, ne prend pas forcément conscience de sa responsabilité. Une confusion sur ce point peut être grave; sur le plan éducatif, il faut sanctionner la faute suivant la conscience qu'en a le sujet, même si sa responsabilité est minimum, sinon on dévalorise l'individu" (5).

Ce point de vue rejoint celui de J. LACAN qui s'exprimait ainsi à la XIII^{ème} Conférence des psychanalystes de langue française :

" L'action concrète de la psychanalyse est de bienfait dans un ordre dur. Les significations qu'elle révèle dans le sujet coupable ne l'excluent pas de la communauté humaine. Elle rend possible une cure où le sujet n'est point à lui-même aliéné, et la responsabilité qu'elle restaure en lui répond à l'espoir qui palpète en tout être honni, de s'intégrer dans un sens vécu.
"
" ... c'est précisément parce que la vérité qu'elle recherche est la vérité d'un

(1) GAILLAC H. : "Les maisons de correction 1830-1945".

(2) LUTZ P. : Introduction à cet ouvrage, p. 15.

(3) op. cit., pp. 17-18.

(4) FLAVIGNY H. : op. cit., p. 144.

(5) op. cit., p. 144.

" sujet qu'elle ne peut que maintenir la notion de responsabilité, sans laquelle " l'expérience humaine ne comporte aucun progrès (1).

Mais la peine, dont on peut actuellement distinguer deux formes (la détention et la probation), ne sera réellement bénéfique et restructurante qu'à condition d'être appliquée dans un climat où la communication rompue pourra se restaurer.

H. FLAVIGNY insiste sur les aspects souvent détériorants de la DÉTENTION telle qu'elle est encore le plus souvent comprise. "Bien peu de choses sont faites pour aider le jeune adulte à se situer par rapport à lui-même et aux autres. Rares sont ceux qui ont la chance d'avoir un avocat qui comprend que sa tâche ne se borne pas à défendre son client et qui l'aide à devenir un homme réellement responsable de ses actes" : voilà pour le temps de l'instruction. Quant au temps de la peine, il est un temps où "pour la plupart, {les prisonniers} apprennent à ne rien faire ...", et, du fait de l'ambiance, "apprennent simultanément à se dégrader" (2). H. FLAVIGNY préconise une vie de prison active avec un travail qui soit un vrai travail d'adulte, et des loisirs tels que le sport. Mais, ajoute-t-il : "tous les efforts demeureront vains si on néglige le facteur essentiel : l'établissement d'un lien affectif, d'un lien humain qui, seul, permet au sujet d'évoluer" (3); car le jeune criminel est un "séparé". L'individualisation des attitudes et la prévision d'une post-cure après la vie dans cette société artificielle qu'est la prison sont indispensables.

H. FLAVIGNY traite dans son article de cas divers, les uns sévères, les autres plus légers. Compte tenu des aspects d'"immaturité" auxquels il s'attache, on peut penser que la resocialisation qu'il escompte à travers une détention correctement aménagée est surtout celle de jeunes adultes à personnalité relativement préservée. Pour sa part, G. DEBUYST, qui a étudié cinq ans durant des jeunes criminels dangereux incarcérés dans une prison centrale de Belgique, émet plus de vœux qu'il ne formule d'espoirs : "... l'attitude du juge, si elle se veut thérapeutique, comme celle de l'administration pénitentiaire ... doivent permettre au délinquant d'évoluer et d'intégrer progressivement cette présence d'autrui. Il s'agirait sans doute de définir les techniques propres qui nous permettraient d'atteindre un tel but, et celles-ci ne manqueraient pas d'être complexes ..." (4).

(1) "XIIIème Conférence des psychanalystes de langue française. Discussion".

(2) FLAVIGNY H. : op. cit., p. 142.

(3) op. cit., p. 145.

(4) DEBUYST G. : "Criminels et valeurs vécues", p. 330.

La PROBATION , pour sa part, prend une place nouvelle parmi les mesures prononcées par les tribunaux : "... nettement conçue comme une mesure éducative ... elle a bénéficié ... du travail accompli dans le cadre de la législation sur les mineurs ..." (1). Mais, en 1969, le nombre des décisions de sursis avec mise à l'épreuve n'était encore que de 5,5 % : sans doute, à cause de la "pénurie numérique du personnel de probation", "Les tribunaux ne font ... qu'un usage modéré de la nouvelle mesure". Celle-ci, par ailleurs, reste empirique. Le fait qu'elle est "choisie surtout, comme elle doit l'être, en fonction de la personnalité et de la situation particulière du prévenu" "devrait conduire les juges d'instruction à pratiquer plus largement l'enquête de personnalité préalable au jugement qui est prévue par l'article 81 du Code de procédure pénale". Mais on constate, M. le Conseiller à la Cour de Cassation L. PONS le regrette, qu'"Il n'en est rien, sans doute à cause du trop faible nombre d'enquêteurs de personnalité et aussi de l'encombrement des cabinets d'instruction qui fait craindre aux magistrats de prolonger des informations qui sont déjà souvent trop longues" (2).

Mais le "trop faible nombre d'enquêteurs", "l'encombrement des cabinets d'instruction" ne représentent-ils pas surtout des rationalisations ? Les vraies causes de limitation d'une mesure "nettement conçue comme ... mesure éducative" ne se situent-elles pas plutôt au niveau des résistances que la société éprouve à renoncer au châtiment pur et simple : rappelons que des auteurs comme Marie BONAPARTE se questionnaient sur le sens de la justice des hommes ("La justice des hommes ne serait-elle pas plutôt la vengeance des hommes ..."), que d'autres (ALEXANDER et STAUB) n'hésitaient pas à affirmer que le traitement opportun et scientifique du criminel ne pourrait avoir lieu que lorsque la communauté renoncerait "à la satisfaction des trois affects : expiation, représailles et récompense pour le sadisme socialement inhibé".

Les mesures de probation font encore partie des mesures pénales, mais elles pourraient déjà, puisqu'elles se veulent éducatives, se classer au nombre des "traitements" dont nous allons maintenant parler.

II - LES TRAITEMENTS.

L'expérience d'AICHHORN était un de ces traitements à partir desquels s'organisent les éléments d'une connaissance. Depuis, d'autres expériences ont été faites, tant en France qu'à l'étranger, les unes de psychothérapie individuelle, les autres de rééducation ou de psychothérapie de groupe.

(1) PONS L. : "Les résultats de la probation en France", (Rapport du Congrès international de criminologie de Madrid (septembre 1970)), article ronéoté, p. 7.
(2) op. cit., p. 3.

Les mesures pédagogiques.

Chez les mineurs, en cas de délinquance occasionnelle, prise dans le cadre d'une crise juvénile simple, et lorsque le milieu familial est bon, des MESURES DE PEDAGOGIE TRADITIONNELLE peuvent être envisagées. Les résultats en sont éventuellement satisfaisants. L. SLACHMUYLDER en propose un exemple. La mesure de "réparation symbolique" qu'il a expérimentée à Bruxelles sur des "délinquants occasionnels", est une prestation probatoire que le mineur s'engage à accomplir en vue de se réhabiliter et d'obtenir le pardon judiciaire (contribution à la réparation du dommage, offre d'un objet personnel ou d'argent économisé à une personne déterminée, visites et dons à des mineurs handicapés ou à des vieillards indigents, etc ...). L. SLACHMUYLDER insiste sur le fait qu'elle "n'est pas une humiliation, mais un mode de réhabilitation et de revalorisation. Au sentiment d'être diminué par la faute doit succéder la fierté d'être apprécié pour ses qualités morales" (1). Elle se fonde sur l'idée que, au contraire de celle de responsabilité abstraite (pilier du droit pénal classique, à maintenir écartée du droit des mineurs), la notion de responsabilité vécue garde tout son sens, qui "exige de chaque être qu'il prenne conscience, dans la mesure où ses facultés le lui permettent, de sa responsabilité personnelle, de sa valeur, de sa dignité, de sa capacité d'engagement et d'intégration au groupe social" (2).

Quand cette mesure fut appliquée (dans 189 des 1675 cas déférés au cabinet du juge pendant la période de l'expérience), les résultats furent encourageants. Mais, précise L. SLACHMUYLDER, les jeunes gens qui accomplirent une réparation symbolique vivaient en majorité dans des milieux familiaux harmonieux, et leurs troubles étaient sans profondeur : même chez ceux qui récidivèrent, "à une exception près, 1{a} récidive n'était pas le reflet d'une personnalité véritablement délinquante" (3). Si l'on essaye de comprendre ce qui peut se vivre dans une expérience telle que celle que L. SLACHMUYLDER relate, on doit remarquer que le juge propose à des adolescents dont le Moi, formé dans un milieu familial favorable, présente des capacités d'autocontrôle au moins relatives, la possibilité de retrouver l'estime de soi. Pour ce faire, il leur offre sa confiance, et l'aide de la déléguée à la liberté surveillée. En contrôlant leurs actes, il assume temporairement le rôle parental, mais ce n'est pas un hasard si "dans {les} rares échecs l'absence de collaboration des parents a été le facteur principal" (4) : en effet, lorsque l'accord règne entre les parents et lui, le juge permet aux jeunes gens de réaliser cette distanciation des imagos parentales à laquelle

(1) SLACHMUYLDER L. : "Les réparations symboliques", p. 287.

(2) op. cit., p. 291.

(3) op. cit., p. 303.

(4) op. cit., p. 307.

ils aspirent, propose un idéal du Moi accessible (actes concrets), et, en même temps, du fait de la conformité de son programme avec celui de la famille, préserve les adolescents de la culpabilité qui se lie aux ruptures.

Mais que la crise juvénile soit en même temps réactionnelle à un milieu familial perturbateur (où l'éthylisme, la violence, l'inconduite prédominent dans une promiscuité souvent intolérable), et, dit P. MALE, l'action devra prendre appui sur une séparation du milieu familial, sur un CADRE INSTITUTIONNEL. C'est dans un cadre semblable qu'avait eu lieu l'expérience d'AlCHORN. Mais, toute riche d'enseignements qu'elle ait pu être, elle resta isolée : "Les thérapeutes anglo-saxons (AlCHORN et ElSSLER) ont conseillé une psychothérapie audacieuse d'interruption du circuit : délits, sanctions, ressentiment, agressions, en "laissant faire" dans un cadre adapté ... Mais ... nous ne pouvons guère le tenter dans le cadre actuel, constate P. MALE. Nous devons plutôt jouer d'une psychothérapie opportuniste qui associe à l'autorité conservée, à l'encadrement bien souvent nécessaire, l'appel aux intérêts immédiats du mineur qui est quelquefois entendu" (1). Dans les établissements spécialisés où seront placés les jeunes gens, "la "psychothérapie de base" sera fournie en grande partie par les éducateurs, les psychologues. Elle doit favoriser avant tout l'autonomie, la maturation, la naissance d'une responsabilité recréée par le geste professionnel" (2). Suivant l'expression de J. GUINDON et G. GENDREAU, reprise et citée par M. LEMAY (3), l'éducateur sera là "thérapeute dans et par l'évènement quotidien", le but de l'action ("autonomie ... maturation ... naissance d'une responsabilité recréée", chez le sujet) devant être distingué du moyen ("geste professionnel"). "Orienter ... la rééducation d'un jeune inadapté social uniquement vers l'acquisition d'un métier risque d'aboutir à lui donner de meilleurs outils pour effectuer ses actes délictueux, sans l'amener le moins du monde à remettre en cause son comportement inadapté", estime M. LEMAY (4) : le véritable rôle de l'éducateur, c'est de sensibiliser l'enfant à ses propres difficultés et de chercher à l'intéresser à sa rééducation.

Dans cette perspective, la relation personnelle de l'éducateur avec l'élève, éventuellement avec le groupe d'élèves, est essentielle : pour avoir une portée véritablement restructurante, la mesure éducative, même si elle se dit "pédagogique", ne saurait se contenter d'être conditionnante et normative; elle nécessite l'établissement d'une relation transférentielle entre l'éducateur

(1) MALE P. : "Psychothérapie de la délinquance", in "Annales de Vaucresson" 1966, p. 51.

(2) op. cit., p. 48.

(3) LEMAY M. : "Les fonctions de l'éducateur", p. 518.

(4) op. cit., p. 565.

et le délinquant, et, en fait même, prend alors sa psychothérapie spécifique (1). Dans le cadre de cette psychothérapie spécifique devrait pouvoir s'insérer un de ces "dialogues asymétriques par fonction et par vocation" qui ont pour but "d'élever, d'enseigner ..., de délivrer ..." (2). L'écrivain E. AMADO LEVY-VALENSI dans son ouvrage sur "La communication" (2).

Mais l'éventualité de tels dialogues ne va pas sans poser de problème, même chez les mineurs, et elle risque pourtant d'être mieux acceptée. Les jugements et critiques qu'ils encourrent dans leur entourage socio-professionnel sont tels que les éducateurs (trop insécurisés pour rester attentifs et sereins, en arrivent trop souvent à ne plus se soucier de la dimension inconsciente de provocation et de quête que peut avoir l'acte agressif. Alors, au lieu d'essayer de comprendre le message dont cet acte est porteur pour tenter d'y donner une réponse ajustée, ils ignorent le message et coupent le dialogue. A propos de la fugue, exemple d'"incident signifiant en I.P.E.S. pris dans un système de communications", nous écrivions :

" ... comment le personnel éducatif pourrait-il réagir à la fugue en toute liberté d'esprit et toute disponibilité alors qu'il se sent personnellement concerné par elle,
" - non seulement parce qu'elle a pu être l'expression d'une critique directe à son endroit (ce qui représente une éventualité normale dans le cours du dialogue asymétrique),
" - mais surtout parce que, quelle qu'elle puisse être, au seul fait qu'elle survient, constituant un "risque grave", elle le fait juger et condamner par certains de ceux dont la considération lui importe, représentants, gardiens, défenseurs de la société; parce qu'elle lui donne mauvaise conscience, le culpabilise, matérialise ce qui est perçu socialement comme un échec, et, à la limite, l'amène à ressentir la fureur, non plus comme un jouge, inconscient et inconscient, à protéger en même temps qu'à élever, à enseigner, à délivrer, mais comme un ennemi personnel, à réduire.
"
" La conscience des divergences d'opinions, des méfiances éprouvées devant la promotion d'idées trop nouvelles, des inquiétudes ressenties face à l'augmentation des risques qu'une politique pédagogique non coercitive provoque dans l'immédiat, non seulement affecte, mais insécurise le personnel éducatif. Au moment de formuler sa réponse à la fugue, l'image hostile de certains publics à l'écoute s'impose à lui, et la perception de cette image joue un rôle d'autant plus important que les publics en cause représentent des autorités (judiciaires, administratives et sociales) (3).

La maîtrise du contre-transfert ne s'acquiert pas si aisément. C'est l'une des raisons qui font que les mesures éducatives restent souvent insuffisantes dans les cas de troubles de personnalité un peu graves. Alors, on essaye des traitements psychothérapiques au sens classique du terme.

(1) CHALANNE J., JACQUET M., GUYON F., MAZZEROL M.T. : "L'intervalle de rééducation".

(2) AMADO LEVY-VALENSI E. : "La communication", p. 86.

(3) MAZZEROL M.T. : "Les incidents signifiants en I.P.E.S.", pp. 46-49.

Les traitements psychothérapeutiques.

La "CURE PSYCHANALYTIQUE AMÉNAGÉE" qui conviendrait au traitement du criminel dangereux ou récidivant se heurte à des difficultés. EISSLER (1), qui la préconise, tient largement compte de l'expérience d'AICHHORN dont il est le disciple. Il recommande une technique en deux temps :

- d'abord, l'établissement d'une relation positive entre l'analyste et le délinquant jusqu'au moment où l'agressivité aura fait place à l'angoisse, à la conscience des troubles et au désir de guérir;

- après seulement, l'analyse proprement dite.

D. LAÏACHE, analysant la technique d'EISSLER, montre qu'elle "prend son sens si nous la situons par rapport à la notion de relations interpersonnelles : les relations de pouvoir du délinquant doivent passer à l'état de relations de sujet à sujet ... le thérapeute doit se départir de toute attitude agressive : elle renforcerait celle du délinquant ... l'analyste doit être omnipotent, il doit éviter dans sa conduite toute faiblesse, ne jamais laisser supposer qu'il a peur de punir ou de donner. Ainsi le délinquant sera surpris de ce que l'analyste ne réponde pas à ses provocations" (2).

Mais la cure psychanalytique, même aménagée, se heurte à des difficultés, les unes qui ont trait à la problématique du criminel, les autres qui tiennent aux conditions matérielles dans lesquelles il se trouve : l'incarcération, par exemple, ne favorise pas la cure ("Le traitement en prison est à proscrire, dit F. PASCHE, il engloberait, en effet, le thérapeute dans le transfert négatif massif qui est réservé à tout le personnel de la maison, quelle que soit d'ailleurs la douceur des méthodes employées" (3)). La cure psychanalytique pratiquée sur un sujet libre reste possible : les résultats obtenus par Melitta SCHMIDBERG en témoignent (4). Quand il s'agit d'adolescents, les problèmes se compliquent encore. Pour certains auteurs, parce que l'adolescence est en soi un véritable cocktail pathologique, où l'on trouve des éléments de psychoses, de névroses, de perversions, de délinquance (EISSLER). Pour d'autres, à cause de "l'importance du vécu contre-transférentiel et contre-identificateur des analystes à l'endroit des problèmes spécifiques de l'adolescent" (E. KESTEMBERG (5)). En dépit de quoi, des analystes comme P. PARROT ont tenté, avec succès quelques psychanalyses d'adolescents délinquants. Ils en montrent les dangers pour le praticien : les passages à l'acte sont plus faciles que dans les autres populations, et le psychanalyste doit être prêt à y parer (6).

(1) EISSLER K.R. : "Searchlights on delinquency".

(2) LAÏACHE D. : "Les conduites criminelles de l'adulte", in Bull. psycho. XIV, pp. 282-283.

(3) LEBOVICI S., MALE P., PASCHE F. : op. cit., p. 57.

(4) SCHMIDBERG M. : "The treatment of psychopaths and border line patients".

(5) KESTEMBERG E. : "Puberté et adolescence", p. 268.

(6) PARROT P. : "La psychanalyse de l'adolescent et ses pièges".

Cependant, les traitements les plus courants sont des TRAITEMENTS DANS LE GROUPE ET PAR LE GROUPE. Certains, comme ceux de REDL (1), de M. LEMAY (2), etc ... restent plus psychopédagogiques, ou, comme ceux de N. MAILLOUX, plus psycho-moraux; mais d'autres, psychothérapies de groupe, psychodrames, prennent un caractère strictement thérapeutique. C'est de ces traitements-là que nous voulons parler maintenant; plus particulièrement des expériences de psychothérapie de groupe tentées dans divers pays, dont la France, car il semble qu'elle présentent un réel intérêt.

La psychothérapie analytique de groupe utilise les mécanismes psychologiques observés dans les groupes réels, à des fins précises de traitement. SLAVSON qui lui a consacré un ouvrage (3) insiste sur le fait qu'elle se fonde, comme toute "thérapie sérieuse" sur cinq éléments : le transfert, la catharsis, la prise de conscience et le renforcement du Moi, l'épreuve de réalité et la sublimation. Mais on y trouve des facteurs dynamiques spécifiques : dilution du transfert, multiplicité des cibles, déplacement, fuite, déflexion, catalyse, soutien mutuel, identification et universalisation. Le rôle du thérapeute de groupe relève d'un art plus que d'une science, mais d'"un art qui a ses racines dans la science" (4). Il doit avoir des renseignements complets sur la psychodynamique et la psychopathologie de chaque malade du groupe afin de diriger les entretiens en bien comprenant le matériel apporté par chacun; il doit savoir qu'il a affaire à des relations de transfert et attitudes émotionnelles qui se rapportent à lui, même si cela n'est pas apparent. Il joue un rôle passif, notamment au début du traitement, mais sa fonction n'est pas statique : il peut être amené après quelque temps à participer à des expériences vécues, car son but est de préparer l'individu à accepter la réalité et il fait partie de cette réalité. SLAVSON fut l'un des premiers à appliquer la psychothérapie analytique de groupe en milieu délinquant. Parmi les expériences qu'il relate dans son ouvrage, on en trouve une qui intéresse un groupe de jeunes délinquantes en internat.

Avec des variantes, la méthode fut reprise à l'intérieur de prisons d'adultes. En Amérique, dès les années 50. Puis en Europe. En France, S. BUFFARD (5), D. GONIN (6), A. MATHE (7) font part de l'expérience qu'ils ont en ce domaine, soit à Lyon, soit à Melun. Dans "Psychothérapie de groupe du délinquant adulte en milieu pénitentiaire", le second explique comment différents facteurs (le temps de détention prévu, par exemple) entraînent certains aménagements de la formule classique et

(1) REDL F. et WINEMAN D. : "L'enfant agressif".

(2) LEMAY M. : "Les groupes de jeunes inadaptés".

(3) SLAVSON S.R. : "Psychothérapie analytique de groupe".

(4) op. cit., p. 99.

(5) BUFFARD S. : "La psychothérapie de groupe chez les délinquants".

(6) GONIN D. : "Psychothérapie de groupe du délinquant adulte en milieu pénitentiaire".

(7) MATHE A. : "Psychothérapie de groupe du délinquant".

partant, quelques originalités. Ainsi, c'est au thérapeute et à toute l'équipe soignante de la prison que revient le choix des participants au groupe; le cadre et la durée des réunions ne peuvent être aussi fixes qu'ailleurs; du fait des départs et des arrivées successifs, le groupe qui se renouvelle constamment, est appelé à ne pas mourir. Ceci étant, on observe dans le groupe initial :

- 1°) une phase de "catharsis" (où s'expriment surtout des plaintes contre les conditions de la détention);
- 2°) une phase d'égocentrisme (où, dans un monologue collectif, les membres du groupe exposent leur propre cas et leur sentiment de culpabilité souvent très intense);
- 3°) une phase de prise de conscience existentielle d'autrui (où le groupe devient plus tolérant, chacun essayant de comprendre au lieu de juger en bloc);
- 4°) une phase de recherche d'orientation (avec réflexion sur des problèmes tels que les problèmes familiaux, la délinquance, les problèmes sexuels);
- 5°) une phase de "maturité" (qui se caractérise, entre autres, par la reconnaissance de la responsabilité);

mais, par la suite, un gain de temps : du fait que le groupe ne se renouvelle jamais complètement, l'évolution est plus rapide, les premières phases peuvent être grillées grâce à la secte des initiés qui écoutent l'exposé des griefs avec un air indulgent.

Pour tenter d'apprécier les résultats, D. GONIN et son équipe recourent à plusieurs moyens convergents : appréciations subjectives des moniteurs (sur les capacités d'écoute d'autrui, les possibilités d'expériences nouvelles, les prises de conscience des problèmes personnels, la capacité de comprendre les sentiments d'autrui, la tolérance à l'agressivité); critères comportementaux (après libération du détenu chaque fois qu'il est possible); réponses à un questionnaire; témoignages autobiographiques. Car l'appréciation des résultats obtenus reste l'une des préoccupations majeures de tous les praticiens.

B - PREMIERES APPRECIATIONS DE L'EFFET DES MESURES APPLIQUEES AU CRIMINEL.

La société, en effet, n'est pas indifférente aux conséquences des mesures qu'elle est amenée à prendre face à ses criminels. Même si elle en trouve l'étude difficile et parfois onéreuse (1), elle réfléchit aux résultats des mesures de traitements, voire de peines, qu'elle décrète : "En Europe, un nombre

(1) "Malheureusement, le financement de la recherche pose un problème qui a des conséquences pour l'interprétation de la recherche ... Trop de facteurs affectifs interviennent dans le problème du crime ..." (Conseil de l'Europe, 1967 : "L'efficacité des peines et autres mesures de traitement", p. 43).

considérable de délinquants est l'objet de condamnations à des peines privatives de liberté. Tôt ou tard, la plupart d'entre eux sont libérés et retournent au sein de la société. Y retournent-ils meilleurs, pires, ou sans être nullement marqués par l'expérience vécue ? Que signifie d'ailleurs "meilleurs" ou "pires", et comment peut-on constater une amélioration ou une régression de leur comportement ? A une époque où on s'intéresse considérablement à rendre plus efficaces les systèmes pénitentiaires et les méthodes de traitement il s'avère nécessaire d'évaluer, à l'aide des meilleurs moyens scientifiques disponibles, les mesures déjà employées" (1) : c'est ainsi que le Conseil de l'Europe pose à Strasbourg, en 1967, le problème de "L'efficacité des peines et autres mesures de traitement".

I - ETAT DES RECHERCHES CONCERNANT LES MESURES PENALES.

Beaucoup des études menées portent aussi bien sur le milieu de détention (perspectives socio-culturelles) que sur les effets psychologiques de l'incarcération (perspectives psychologiques).

La coexistence au sein des institutions de deux sous-groupes distincts (l'un constitué par les détenus, l'autre par le personnel) paraît très importante, mais il n'est pas facile d'étudier systématiquement l'influence des facteurs culturels sur l'efficacité de l'institution : les détenus, non seulement constituent un groupe non homogène, mais encore sont assignés aux différentes institutions en fonction de critères multiples (âge, institutions précédentes, genre de délit, etc ...); on ne peut que difficilement tenter d'établir un lien de causalité probant entre les variations que le premier facteur en se modifiant peut faire subir au second. A l'heure actuelle, sur le plan socio-culturel, deux points paraissent établis, mais qu'il conviendrait de mieux cerner :

- 1°) les conflits entre les objectifs de surveillance et de traitement existent dans toutes les institutions; les activités de réhabilitation s'en trouvent contrariées; le seul moyen de surmonter les difficultés résiderait dans une meilleure formation du personnel, notamment du personnel subalterne plus orienté vers la surveillance et la répression;
- 2°) l'influence de la culture des détenus, considérée comme un obstacle essentiel à la réhabilitation, l'est peut-être moins qu'on ne le pense généralement; la structure et la fonction du système des détenus sont fortement affectées par le caractère organisationnel des institutions (2).

(1) op. cit., Introduction, p. 7.

(2) BLOMBERG D. : "Les études socio-culturelles portant sur le milieu de détention ou de traitement", in Conseil de l'Europe, op. cit.

Sur le plan psychologique, le projet thérapeutique se heurte au manque de motivation du criminel qui, souvent, n'éprouve aucun besoin de modifier ses attitudes, mais surtout, se heurte au cadre institutionnel conçu au départ dans un but répressif. Pour que le criminel puisse s'engager dans un processus de traitement, il serait essentiel qu'il sache ce qu'on attend de lui; or, la plupart du temps, il subit la détention en n'ayant d'autre solution que de "vivre au jour le jour dans un monde plus ou moins absurde où la seule solution est de se débrouiller sans trop chercher à donner un sens à la mesure qu'on subit"; ayant rarement la possibilité d'exprimer son point de vue, il a l'impression que la décision est prise pour lui, éventuellement à son encontre; d'où son maintien dans une attitude de défense, peut-être imputable à la structuration déviante de sa personnalité, mais peut-être aussi fonction du cadre institutionnel lui-même (1).

Cette alternative (avec l'incertitude qui s'y lie) est posée dans la plupart des travaux sur les prisons. Après avoir cité un texte qui dénonce la prison du XIX^{ème} siècle comme "L'Université du crime, avec les récidivistes comme professeurs et le casier judiciaire comme diplôme", H.F. ELLENBERGER, étudiant les effets pathologiques de l'emprisonnement, remarque : "Une des pierres d'achoppement ... consiste dans la difficulté qu'il y a à distinguer les effets de l'emprisonnement proprement dit de ceux de la mentalité préalable des prisonniers, autrement dit du milieu criminel" (2). Quoi qu'il en puisse être, à partir de rappels sur les instincts (de conservation, de possession, de domination et subordination, sexuels, agressifs), l'auteur n'hésite pas à conclure à l'importance d'études approfondies qui permettraient "de mieux comprendre la psychologie et la psychopathologie carcérales et d'agir à meilleur escient dans les efforts pour la réforme pénale" (3).

L'espoir mis dans les mesures de probation se justifie a posteriori par des constats chiffrés de moindres récidives. Ainsi E. GREGOIRE peut-il nous affirmer qu'à Montréal, au cours des dix années qui précèdent son rapport de 1964 : "le pourcentage de récidives ou d'insuccès pour les cas de délinquants adultes placés en liberté surveillée à notre agence est inférieur à 18 % alors qu'il est supérieur à 70 % pour ceux qui sont passés par une institution pénale" (4). Ce sont là des remarques intéressantes. Mais elles reposent sur des comparaisons discutables : les criminels laissés en liberté surveillée ne sont pas les mêmes que ceux qu'on incarcère.

- (1) DEBUYST C. : "Point de vue de la psychologie expérimentale et de la psychologie clinique", in Conseil de l'Europe, op. cit.
- (2) ELLENBERGER H.F. : "Introduction biologique à l'étude de la prison", in 4^{ème} Colloque de recherche sur la délinquance et la criminalité, Montréal 1964, p.422.
- (3) op. cit., p. 438.
- (4) GREGOIRE E. : "La liberté surveillée pour adultes", in 4^{ème} Colloque de recherche sur la délinquance et la criminalité, Montréal 1964, p. 463.

Pratiquement, ce n'est jamais qu'en cas de "traitement" au sens propre du terme que les conclusions commencent à prendre appui sur des études systématiques et sont mieux justifiées. Les moyens mis en oeuvre par D. GONIN et son équipe pour tenter d'apprécier les effets des psychothérapies de groupe en prison s'inscrivent dans le cadre des recherches encore fort rares qui prennent pour objet le devenir de l'adulte criminel soumis à traitement (psychothérapique en l'occurrence). Mais c'est surtout chez les mineurs que les travaux se développent.

Le souci de savoir à quoi menaient à long terme les rééducations et thérapies entreprises fut à l'origine de

II - PREMIERES RECHERCHES SUR LE DEVENIR DES ENFANTS ET ADOLESCENTS DELINQUANTS CONFIES A DES ETABLISSEMENTS DE SOINS.

Les travaux en ce domaine restent encore peu nombreux du fait de la méthode qu'ils utilisent préférentiellement. Peut-on parler de "méthode longitudinale" ? R. ZAZZO (1) parlerait plutôt de "pseudo- ou de para-longitudinale", ou d'"étude évolutive de population". La méthode en question se heurte en tout cas aux difficultés que rencontre la méthode longitudinale telle qu'il la décrit : longueur et irréversibilité des observations, indigences des théories psychologiques et des instruments d'observation ou de mesure, transformation qualitative de la population qui, en se rétrécissant, change de qualité, qui, en s'habituant aux examens, modifie ses attitudes. Mais citons quelques-uns des travaux conduits : les recherches de l'équipe du Pr HEUYER sur une population d'environ 1500 sujets réexaminés après dix ans (2), les études de MANNHEIM et WILKINS en 1955 sur 700 garçons entrés en Borstal en août 1946 et août 1947 (3), au nombre des ouvrages très récents (1973), la thèse de doctorat en médecine de B. ZEILLER sur le devenir de 138 adolescents placés dans un foyer de semi-liberté (4), et, parmi les plus intéressants, les travaux de R. CAHN sur "L'évolution des structures psychopathologiques des enfants inadaptés" (5).

La pratique du test-retest pallie quelques-unes des difficultés auxquelles se heurtent les appréciations d'évolution après un trop bref laps de temps : nous-même, en appliquant le Rorschach et le test du village de Mabilbe, l'avons utilisée pour apprécier les changements survenus après deux ans de

- (1) ZAZZO R. : "Les difficultés de la méthode longitudinale".
- (2) HEUYER G. : "Enquête sur le pronostic des troubles du caractère chez l'enfant".
- (3) MANNHEIM H. et WILKINS L. : "Prediction methods in relation to borstal training Foreword by Sir Frank Nexsam".
- (4) ZEILLER B. : "Contribution à l'étude du devenir de 138 adolescents très difficiles".
- (5) CAHN R. : "L'évolution des structures psychopathologiques des enfants inadaptés".

rééducation en I.P.E.S. (1). R. DORON a procédé de même à Terrefort, en appliquant le Rorschach et le T.A.T. (2). Cette pratique du test-retest permet encore d'essayer l'apparition dans les épreuves de facteurs significativement discriminatifs, éventuellement utilisables comme éléments prédictifs : la nécessité d'une prophylaxie précoce a tôt amené à travailler au dégagement de tels éléments et nous citerons à ce propos quelques auteurs. En 1950, S. et E. GLUECK consacrent tout un ouvrage à la prédiction des évolutions (3). Dans le cadre de cette étude, SCHACHTEL, confrontant deux échantillons, l'un de délinquants, l'autre de non délinquants, recherche leurs traits spécifiques antinomiques et propose de prédire le devenir social à partir de l'existence éventuelle de ces traits chez un sujet. Il retient comme signes de pronostic pessimiste :

- Social Assertion (affirmation sociale de soi),
- Defiance (agressivité par sentiment d'insécurité, insolence),
- Suspicion (attitude soupçonneuse),
- Destructiveness (esprit destructeur et autodestructeur),
- Emotional lability (labilité émotionnelle, impulsivité).

Ultérieurement, les GLUECK poursuivront leur étude, dégagant dans un but prédictif une classification en trois types (4). Mais d'autres chercheurs, avant eux, s'étaient déjà penchés sur le problème : c'est ainsi que ZULLIGER, recherchant dans le Rorschach des signes à valeur pronostique, avait dégagé, dès 1936, toute une série de facteurs d'éducabilité (5).

o
o o

III - A quelles CONCLUSIONS aboutissent actuellement les études entreprises ?

o

Les pronostics sont difficiles, ils ne peuvent se fonder que sur un bilan de l'économie libidinale et non pas sur des symptômes isolés.

Chez l'enfant inadapté, si l'on en croit R. CAHN, les symptômes pris isolément n'ont guère de valeur pronostique :

- (1) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : "L'internat de rééducation", 4ème partie, chapitre troisième.
- (2) DORON R. : "La vie affective de l'adolescent inadapté".
- (3) GLUECK S. et E. : "Unraveling juvenile delinquency".
- (4) GLUECK S. et E. : "Toward a Typology of Juvenile Offenders".
- (5) ZULLIGER A. : "Jugendliche Diebe im Rorschach-Formdeutversuch".

" Un grand nombre de symptômes habituellement rencontrés dans les tableaux cliniques d'inadaptation chez l'enfant n'a aucune signification pronostique, écrit R. CAHN ... Seuls échappent à cette règle les anciens fumeurs et ceux qui présentaient des traits de comportement particulièrement inquiétants - bizarreries, tendances suicidaires ou perverses - qui se retrouvent dix ans plus tard particulièrement nombreux à être perturbés, ainsi que les sujets inhibés ou anxieux, dont l'évolution, au contraire, est plutôt favorable. Mensonges, vols, énurésie, tant primaire que secondaire, troubles de la sphère sexuelle - onanisme, prosélytisme et exhibitionnisme -, instabilité psychomotrice, anxiété, opposition, agressivité, impulsivité, jalousie pathologique à l'égard de la fratrie, échec scolaire, constituent des troubles sans incidence significative sur les symptômes ou les traits de caractère et de comportements ultérieurs. En d'autres termes, un enfant présentant un de ces symptômes n'a statistiquement pas plus ou moins de chance de présenter ou de ne pas présenter dix ans plus tard n'importe quel autre symptôme qu'un enfant quelconque choisi au hasard dans l'échantillon étudié ... la moitié des délinquants actuels n'avaient pas commis de vols lors de leur séjour au Centre. Seuls 16 % de ceux chez lesquels on notait des vols à cette époque sont devenus délinquants, dans une proportion identique à celle de l'ensemble de l'échantillon ... (1).

Plus encore qu'en psychiatrie adulte, une séméiologie "atomistique" est absurde (2). Et R. CAHN d'insister sur l'importance du "bilan de l'économie libidinale" qui, seul, peut permettre de prédire si le sujet dépassera ou non l'angoisse, les frustrations et les conflits antérieurement accumulés (3).

Bien que sous une autre forme, E. KESTEMBERG développe la même idée, et l'illustre, dans une conférence à Vaucresson, le 18 avril 1968. A propos d'un adolescent qu'elle a vu récemment, elle dit ceci : "il n'est pas délinquant si ce n'est qu'il se drogue, mais c'est typiquement celui qui, de par son organisation psychique, peut se livrer à n'importe quel acte de délinquance, pourvu que les conditions s'y prêtent". C'est l'organisation même de la personnalité qui permet à l'analyste de porter un pronostic de ce type.

Et E. KESTEMBERG, après avoir décrit l'extrême passivité, l'absence d'investissement de la réalité (dont cette passivité n'est qu'un des **signes**), la négation massive de soi-même et l'absence de demande, dresse un bilan :

- le Moi est pratiquement sans structuration, sans image identificatoire intégrée;
- l'Idéal du Moi reste tout à fait archaïque, de l'ordre du surhomme, de la toute-puissance mégalomaniacque;
- le Surmoi ne s'exerce que dans la négation de la personnalité;
- les pulsions sont pauvres;
- le tout se situe dans un état de désorganisation sans frein et sans richesse fantasmatique.

(1) CAHN R. : "L'évolution des structures psychopathologiques des enfants inadaptés", pp. 275-278.

(2) op. cit., pp. 292-293.

(3) op. cit., pp. 282-283.

Rien, dans le cas, n'est de l'ordre de la névrose, conclut E. KESTEMBERG, car tout est a-conflictualisé. Il n'y a aucun plaisir dans les activités dites perverses que le sujet peut pratiquer : on ne peut donc parler ni de perversité, ni de perversion. L'organisation archaïque, est tout à fait proche de l'organisation psychotique, mais la dépression est "froide" : elle ne s'accompagne pratiquement plus d'angoisse, ce qui est le plus dangereux. Il y a a-dynamisme, personnalité suicidaire, le sujet vit en mort-vivant, sans appétit. On a affaire à un "déséquilibre psychopathique", c'est-à-dire à une personnalité très friable, très mal-léable et en même temps très peu mobilisable.

Beaucoup des troubles acquis dans des conditions de carences précoces sont difficilement réversibles : "le "bon objet" n'est pas le "bon parent"", constate R. DORON, évaluant et commentant les résultats de son action à Terrefort. "Là où l'enfant a été véritablement délaissé, nous n'avons été d'aucun secours pour l'adolescent : aucun artifice ne peut miner la présence ni compenser l'absence des autres près de soi" (1).

o

Des réparations et récupérations (au moins partielles) sont pourtant possibles dans des institutions spécialisées comme Terrefort, même chez des cas au départ moyennement carencés. R. DORON, réfléchissant sur les résultats qu'il obtient, constate que "... parmi les facteurs familiaux, le poids de la situation oedipienne, parmi les facteurs institutionnels, la durée du séjour (au centre), parmi les facteurs individuels, le "tonus mental" et la "personnalité" sont ceux qui ont le plus d'importance" (2).

Des facteurs tels que l'âge (entre 11 et 18 ans), ou le Quotient Intellectuel sont sans liaison significative avec l'évolution des garçons à Terrefort. De même, l'orientation vers un groupe scolaire ou professionnel. Par contre, le fait que ces garçons aient "vécu leur situation oedipienne, c'est-à-dire (qu'ils se soient) trouvés en présence de leurs parents ou d'un couple "parental" entre quatre et six ans", qu'ils aient effectué un séjour de longue ou de moyenne durée à l'institution (plus de 3 ans, ou, en tout cas, de 1 à 3 ans), qu'ils aient une personnalité plutôt passive ("passive" s'opposant ici à agressive-impulsive), qu'ils aient un bon "tonus mental" au sens que J.C. FILLoux donne à ce terme ("Le concept de tonus enveloppe une dialectique de l'énergie, à la fois énergie brute

(1) DORON R. : "La vie affective de l'adolescent inadapté", p. 316.

(2) op. cit., p. 166.

et énergie d'utilisation. Tout tonus se présente ... comme la caractérisation d'une certaine structure énergétique et comme le résultat d'une certaine histoire de cette structure" (1)) est en liaison significative avec une meilleure qualité de l'évolution (respectivement, aux seuils de $P = .10$, $P = .10$, $P = .02$, $P = .01$).

Des études, cependant, se poursuivent, avec un souci toujours plus grand d'armer la clinique. Celles de Zandwijk sont, de ce point de vue, très illustratives (2).

Zandwijk, en Hollande, est un centre psychothérapique pour adolescents, dont la plupart sont envoyés par les tribunaux pour enfants. Le traitement se compose d'activités de groupe, de pédagogie curative, de psychothérapie individuelle.

En 1963, un programme de recherche fut arrêté dans le but d'étudier les résultats des traitements. La modification des traits de personnalité caractéristiques des adolescents de l'établissement fut le critère d'efficacité retenu, mais comme aucun instrument susceptible de mesurer cette modification n'existait, on entreprit d'en construire un. A partir d'observations cliniques, on définit 24 traits de personnalité distinguant les délinquants de Zandwijk d'autres garçons de même âge et on les étudia à l'aide de tests (Porteus Q. Score pour l'impulsivité, test de frustration pour le degré de tolérance à la frustration, etc ...). On traita les variables discriminantes au niveau desquelles se situaient les différences entre groupes expérimentaux et groupes de contrôle, et l'on put retenir comme significatifs trois facteurs orthogonaux à deux pôles :

- I : la dépression névrotique (avec, comme variables discriminatives : la névrose, la sous-estimation, l'écart entre le Moi et l'Idéal du Moi),
- II : la faiblesse du Moi (avec, comme variables discriminatives : l'impulsivité, la suggestibilité, la variabilité du rôle),
- III : l'attitude sociale (avec, comme variables discriminatives : la surestimation, le besoin d'excitation, le refus d'anxiété).

Puis, on créa trois batteries de tests correspondant respectivement à chacun des facteurs. On éprouva leur fidélité et leur validité. En fin de compte, après passation de ces batteries de tests, chaque individu put être représenté sur un diagramme de dispersion selon ses résultats aux facteurs I et III (dont la combinaison suffisait à discriminer les groupes expérimentaux et les groupes de contrôle).

(1) FILLOUX J.C. : "Le tonus mental", p. 16.

(2) SCHOUTEN J.A.H. : "Facteurs de la personnalité et tendance à la délinquance pendant l'adolescence". Résumé de travaux, communiqué à Vaucresson en 1967.

Cette méthode des facteurs permettait-elle de différencier les délinquants graves de Zandwijk et les autres ? On constata que les résultats aux facteurs I et III étaient plus élevés dans les cas de délinquance grave et que la plus grande différence (au seuil de $P = .01$) était trouvée en combinant pour chaque sujet les résultats des facteurs I et III. On disposait dès lors d'un instrument de mesure constitué par les facteurs I, dépression névrotique et III, attitude asociale. En mesurant la différence des résultats obtenus aux batteries de tests correspondant à ces facteurs I et III avant et après le séjour au centre, on envisage d'étudier dans un futur proche les effets du traitement à Zandwijk.

o

"... dans la mesure où le Moi est plus une fonction qu'un mécanisme, il semble bien que c'est à ce niveau que l'étude du criminel se révélera le plus fructueuse" (1). Mais deux remarques doivent être formulées, qui concernent, l'une, le Moi, l'autre, les populations délinquantes elles-mêmes.

On a souvent insisté, les praticiens de la rééducation juvénile notamment, sur la NECESSITE D'UN "REINFORCEMENT DU MOI". Pensons à des auteurs comme REDL (2). Cependant, si l'on se réfère à F. PASCHE, on voit des cas où le Moi est "solide s'il n'est pas bon", et ce sont des cas graves. L. CASSIERS rappelle que certains auteurs, comme FRANKENSTEIN (3), ont été jusqu'à "propos(e)r d'expliquer la psychopathie par une inflation démesurée du Moi" (4). Lui-même considère, en conclusion de ses travaux sur le Rorschach, que, chez les psychopathes, "le Moi n'est en tout cas pas insuffisant", ce qui explique ce trait clinique souligné par tant d'auteurs comme déconcertant : "le psychopathe n'est ni débile intellectuel, ni dément. Son comportement contraste précisément avec son intelligence normale et son excellente insertion dans la réalité" ("excellente insertion dans la réalité", qui va de pair, ne l'oublions pas, avec les aspects déréels du crime sur lesquels ont insisté LACAN et LAGACHE).

Quelle que puisse être pourtant la "non insuffisance du Moi" chez les "psychopathes vrais", L. CASSIERS reconnaît aux psychothérapies de groupe la vertu de permettre à certains d'"élaborer une réconciliation avec la vie fantasmatique qu'ils fuyaient jusqu'alors, [de] découvr[ir] la réalité des liens interhumains

- (1) FAVEZ-BOUTIONIER J. : "Psychanalyse et criminologie", p. 12. C'est nous qui soulignons.
- (2) REDL F. et WINEMAN D. : "L'enfant agressif".
- (3) FRANKENSTEIN C. : "Psychopathy. A comparative analysis of clinical pictures".
- (4) CASSIERS L. : "Le psychopathe délinquant".

et de pouvoir réajuster la place d'autrui" (1). Quant à D. GONIN, les aspects auxquels il s'attache pour apprécier les résultats des psychothérapies de groupes (prise de conscience des problèmes personnels, capacité d'écoute d'autrui, tolérance à l'agressivité, etc ..., qui trouvent leur illustration dans le texte de Jean-Camille P. qu'il cite (2)), ce sont précisément les signes d'une libération des possibilités jusqu'alors bloquées.

Les remarques de D. LAGACHE dans son article : "Fascination de la conscience par le Moi" permettent de concilier les différents points de vue en faisant préciser de quel Moi chacun parle. Le Moi, démesurément grossi, que, selon FRANKENSTEIN, on trouve chez les psychopathes, n'est rien d'autre, en effet, que le Moi dans lequel s'aliène la conscience chez les personnes narcissiques ("... dans le réalisme naïf, surtout chez les personnes narcissiques, la conscience s'aliène dans le Moi ... elle se prend pour le Moi et ... elle se perd en tant que conscience"). De même, le Moi dont parle L. CASSIERS, non insuffisant, mais à qui, pourtant, tout reste à "découvrir {de} la réalité des liens interhumains". Le Moi qui, éventuellement, au cours d'une psychothérapie de groupe, va pouvoir "découvrir{ir} la réalité {jusqu'alors inconnue} des liens interhumains" et "réajuster la place d'autrui", c'est, tout au contraire, la conscience même qui se désaliène, qui "objectiv(e) le Moi et ... s'en dégag(e), ce qui restitu(e) une communication directe et vraie avec les autres" (3). "Là où était le Ça, doit se substituer le Moi" ("Wo Es war, soll Ich werden") avait dit FREUD, assignant ce but à l'analyse. Et D. LAGACHE, usant d'analogie, de conclure son article sur ces mots : "... avec ces réserves ... on se laisserait aller à la tentation de dire que le but de l'analyse est atteint lorsque, là où était le Moi, se trouve désormais la conscience" (4). Plus tard, reprenant l'étude du Moi dans l'ensemble de la personnalité, il insistera sur le fait que le Moi est hétérogène et son autonomie toute relative. Sans doute, existe-t-il un caractère commun aux fonctions attribuées au Moi inconscient et au Moi conscient : la capacité de choix et de rejet, la sélectivité. Il n'en reste pas moins que "le système du Moi apparaît à la fois comme l'agent de la méconnaissance délusoire et comme l'agent de la raison et du jugement, l'accès à une réalité objective" (5).

Les opérations de "dégagement du Moi", qui tendent à la réalisation des possibilités et non pas à la seule réduction des tensions comme le font les opérations défensives, sont sans doute à l'origine de l'évolution d'un Jean-Camille P.

(1) op. cit., p. 131.

(2) GONIN D. : "Psychothérapie de groupe du délinquant adulte en milieu pénitentiaire", pp. 109-136.

(3) LAGACHE D. : "Fascination de la conscience par le Moi", p. 45.

(4) op. cit., p. 44.

(5) LAGACHE D. : "Le modèle psychanalytique de la personnalité", p. 111.

Elles aboutissent à cette autonomie relative du Moi, dont parle D. LAGACHE, lorsqu'il écrit :

" L'autonomie relative du Moi dépend, en dernière analyse, d'une capacité de changement qui se ramène à l'action déstructurante et restructurante de la conscience, action qui ne peut s'exercer qu'à la faveur de cette mobilité qui lui permet de se mouvoir d'un système de référence à un autre et après s'être abandonnée à la déraison des défenses et des désirs inconscients, de reprendre appui sur la raison (1).

Mais une nouvelle question se pose à propos d'améliorations telles que celle constatée chez un Jean-Camille P. : celle du DIAGNOSTIC QU'ON AVAIT PU POSER .

"Dans notre expérience, le traitement des psychopathes s'est toujours montré très décevant, écrit L. CASSIERS ... Les thérapeutiques organiques sont rarement efficaces ... La psychothérapie individuelle n'apporte guère plus de résultats ..." (2). Cependant, ajoute-t-il, dans un milieu fermé, où une discipline imposée limite les possibilités d'acting out, "la psychothérapie de groupe semble apporter de meilleurs résultats" (3). Et L. CASSIERS d'expliquer que "cette méthode a pour résultat de ramener à l'intérieur du groupe l'expression des tensions, angoisses ou attitudes agressives du malade. Ne pouvant plus fuir dans l'action, il va petit à petit verbaliser ses difficultés dans le groupe, au sein d'une relation interhumaine qui permettra de les analyser". Fait intéressant si l'on se rappelle ce que disait D. LAGACHE de l'acte criminel : "La fonction spécifique de l'acte criminel est d'agir au dehors le conflit par un mécanisme pseudo-maniaque de fuite vers la réalité" (4). Constatation à partir de laquelle il proposait une théorie diphasique de la criminalité analogue aux théories diphasiques des névroses et des psychoses avancées par FREUD (5). Les deux temps du processus étant :

- 1°) un temps de retrait favorisé par des frustrations antérieures et déterminé dans l'immédiat par le sentiment d'injustice subie (il y a retrait d'un secteur de la réalité : les parents et les valeurs parentales; les parents sont vus comme persécuteurs, les identifications sont distorsées; les normes de la société ne sont pas développées);
- 2°) un temps de restitution qui commence avec l'assaut contre la réalité (le sujet voulant satisfaire ses désirs selon ses identifications héroïques), qui se complète par l'intégration au "milieu choisi", dont le sujet accepte la loi.

(1) op. cit., p. 116.

(2) CASSIERS L. : op. cit., pp. 163-164.

(3) op. cit., p. 165.

(4) LAGACHE D. : "La psycho-criminogénèse", p. 127.

(5) FREUD S. : "Névrose et psychose".

La psychothérapie de groupe aboutirait donc à des résultats tangibles, même sur les "psychopathes vrais". Mais il faut garder présent à l'esprit que "la valeur des résultats obtenus est très diversement appréciée par ceux qui ont l'expérience de cette thérapeutique". Les réussites du traitement sont estimées, selon les auteurs, de 10 à 80 %. L'énorme différence de ces chiffres tient "sans doute à l'interférence de facteurs qu'il n'est pas encore possible de cerner clairement", mais "d'abord à l'imprécision du diagnostic de psychopathie" (1). Ainsi, la confusion règne aussi bien au niveau des traitements et de ses effets qu'à celui de la connaissance. Et l'on peut se demander ceci : ce Jean-Camille P., dont D. GONIN propose le témoignage, était-ce un "psychopathe vrai" ? était-ce un "pseudo-psychopathe" ? mais faisait-il seulement partie de ces criminels dangereux ou récidivants que les experts connaissent surtout et qu'on trouve aussi bien en maison d'arrêt (soit avant, soit après jugement si la peine prononcée est courte) ? ou bien appartenait-il à ce grand nombre de jeunes adultes qui, du fait de l'inachèvement de leur maturation, ressemblent tellement encore aux délinquants juvéniles les plus "récupérables" ? Qu'on le veuille ou non, du fait de l'absence d'exams d'orientation systématiques, on tend trop à assimiler l'ensemble de la criminalité adulte à la criminalité spécifique qui comparait devant la cour d'assises. Et, par un processus que N. MAILLOUX et C. LAVALLEE observent même chez les mineurs, les moins déviants, confondus dans l'esprit du public avec les plus déviants, en viennent à se confondre effectivement avec eux pour éviter l'isolement.

(1) CASSIERS L. : op. cit., p. 165.

Deuxième partie :

DIVERSITE DES STRUCTURES ENGENDREES PAR LES PREMIERES RELATIONS.

LEUR POIDS RELATIF.

Introduction.

Tout en distinguant différents types de personnalités criminelles (même dans le monde de la criminalité adulte), on parle volontiers du criminel, insistant, nous l'avons dit, sur certains traits caractéristiques de sa personnalité (égocentrisme, immaturité personnelle, sentiment d'injustice subie, etc ...). A peine moins dans l'esprit du criminologue que dans celui du grand public, se manifeste la crainte que le délit initial ne soit jamais qu'un premier pas sur une voie glissante qui précipite quasi inéluctablement vers le crime professionnel. C'est ainsi que dans leur ouvrage sur "L'enfant et l'adolescent voleurs", C. DEBUYST et Julienne JOOS, envisagent de parler du "vol-style de vie délinquant", se proposent à un moment de "décrire[e] ce style de vie comme achèvement d'une évolution, comme état terminal" : ils présenteront, disent-ils, "le tableau devenu classique du délinquant récidiviste" (1). Un peu plus loin, ils notent que "Quel que soit le chemin suivi par le sujet pour y parvenir, les signes d'évolution vers un style de vie délinquant doivent être pris en considération, car il est capital de poser un tel diagnostic - que nous pourrions appeler un diagnostic de dangerosité - le plus rapidement possible, afin que l'on puisse prévoir une intervention adéquate, à un moment où le choix n'est pas encore définitivement "mal fait" " (2).

Les propositions de C. DEBUYST et Julienne JOOS se fondent sur l'idée que certaines attitudes ont été acquises ou s'acquièrent qui, à un moment, deviennent difficilement modifiables. Mais à partir de quand a-t-on le droit d'être si catégorique, de parler, sans risque d'erreur, d'"achèvement d'une évolution", d'"état terminal", d'admettre, sans question, que "le tableau devenu classique du délinquant récidiviste" est à tout jamais irréversible ?

Sans doute, ne doit-on pas tomber dans l'irréalisme et envisager que toute délinquance est palliable. Même les classifications proposées pour les populations d'adolescents prennent les structures en considération, n'hésitant pas à souligner leurs aspects les plus péjoratifs s'il s'en trouve. P. MALE, par exemple, ne fait pas autre chose quand il parle de "délinquance vraie". Mais "structures de la personnalité" et "comportements", "organisation psychique" et "syndromes" sont à distinguer soigneusement.

(1) DEBUYST C. et JOOS J. : "L'enfant et l'adolescent voleurs", p. 147.

(2) op. cit., p. 148.

C'est le problème des "structures psychiques" que nous allons examiner maintenant, nous posant à leur propos trois sortes de questions. Auparavant, nous préciserons le sens du mot "structure".

1°) Qu'entend-on par "structures psychiques" ?

Les auteurs anglo-saxons HARTMANN, KRIS, LOEWENSTEIN appellent conception structurale la deuxième topique de FREUD, où la notion de Moi est fondamentale (1). Cependant, comme l'observe D. LAGACHE dans son rapport sur "la psychanalyse et la structure de la personnalité", FREUD dégage le point de vue de la structure dès les années 1895 et 1900, dans "Projet de psychologie scientifique" et "L'interprétation du rêve". Ainsi, dit LAGACHE, "les textes permettent de situer le Moi sans ambiguïté. Ceci est encore plus vrai pour la décade 1910-1920, contrairement à l'opinion de Heinz Hartmann ..." (2). Et J. LACAN, reprenant son propos, y insiste, n'hésitant pas à "dénoncer au passage la simple falsification qu'Heinz Hartmann tente d'imposer à l'histoire, en méconnaissant que dans la période de l'introduction au narcissisme, Freud s'intéressât bien à l'instance du Moi, la seule, la même qu'il devait continuer de promouvoir" (3).

Quoi qu'il en soit (nous revenons au rapport de D. LAGACHE) :

" L'anthropologie est aujourd'hui structuraliste. Un de ses traits principaux est " la promotion de la catégorie d'ensemble, d'unitas multiplex. Réagissant contre " l'atomisme psychologique du XIXème siècle, nous partons de l'idée que nous n'avons pas affaire à des éléments isolés, ni à des sommes d'éléments, mais à des " ensembles, dont les parties sont elles-mêmes structurées (4).

Et J. LACAN de commenter :

" Le terme de structure qui va donner au rapport de Daniel Lagache son mot clef " est en effet énoncé au principe de maintes tendances contemporaines de la recherche sur l'homme, si c'est là le sens large que Lagache donne, pensons-nous, " au terme d'anthropologie. La référence à la sociologie nous eût paru meilleure " actuellement pour y situer le structuralisme (5).

J. LACAN, quant à lui, se réfère à C. LEVI-STRAUSS (6) pour employer le mot "structure".

Pour notre part, tout au long du travail que nous présentons, nous nous en tiendrons aux définitions que propose D. LAGACHE :

- (1) HARTMANN H., KRIS E., LOEWENSTEIN R. : "Comments on the formation of psychic structure".
- (2) LAGACHE D. : "La psychanalyse et la structure de la personnalité", in "La psychanalyse" 1961, p. 9.
- (3) LACAN J. : "Remarque sur le rapport de Daniel Lagache", in "La psychanalyse" 1961, p. 114.
- (4) LAGACHE D. : op. cit., p. 5.
- (5) LACAN J. : op. cit., p. 111.
- (6) LEVI-STRAUSS C. : "Anthropologie structurale".

1) de la personnalité :

" La personnalité est elle-même une structure, une structure que le temps différencie dans l'individu, un ensemble dynamique, c'est-à-dire organisé et mouvant, de formations psycho-physiologiques, elles-mêmes organisées et mouvantes; elles assurent cependant avec quelque régularité les relations de la personne avec son monde personnel, ce qui veut dire aussi avec elle-même. Structure différenciée dans une structure qui la comprend, elle comprend elle-même des structures " (1).

2) de la structure personnelle :

" ... la structure personnelle est un système de relations entre des formations qui ne sont pas directement observables, mais auxquelles l'observation de certaines régularités confère une réalité conceptuelle à l'intérieur d'un modèle théorique (2).

(Il s'agit là, D. LAGACHE le souligne bien, d'une conception "analytique et dynamique").

2°) Trois questions.

Première question, induite par les remarques de C. DEBUYST et Julienne JOOS : est-il légitime de conclure au caractère irréversible d'une criminalité à partir du seul constat de répétition ou de gravité des conduites ? a priori, compte tenu de ce que nous disions de la nécessité de bien discriminer entre "structures psychiques" et "comportements", nous pensons que non, mais il nous faut le vérifier; dans cette perspective, nous considérerons tour à tour :

- le vol récidivant ("style de vie délinquant") : justifie-t-il, sans terme, et dans tous les cas, la formulation d'un diagnostic de dangerosité ?
- les conduites d'escalade : mènent-elles inéluctablement vers un "état terminal" ?
- le gangstérisme : matérialise-t-il toujours un "choix ... définitivement "mal fait" " ?

Deuxième question, reprenant, celle-ci, une interrogation de S.LEBOVICI, P. MALE et F. PASCHE à propos des structures les plus friables : "... pourquoi des structures préparantes et orientantes s'expriment-elles parfois dans la délinquance et parfois non ?" (3). Nous ajoutons : pourquoi tel adolescent (V.X.) que nous avons examiné autrefois ne commettait-il pas de délits, travaillait-il régulièrement et put-il envisager son mariage dans des conditions apparemment normales alors que l'ensemble des témoignages recueillis s'accordaient à dénoncer le climat affectif lamentable dans lequel il avait vécu (climat qui ne pouvait qu'engendrer des troubles importants et conditionner la mise en place de structures

(1) LAGACHE D. : op. cit., p. 5.

(2) op. cit., p. 6.

(3) LEBOVICI S., MALE P., PASCHE F. : "Psychanalyse et criminologie", p. 50.

fragiles) : rejeté dès la naissance par une mère peu équilibrée et un père lâche (qui, tous deux, avaient souhaité une fille), il avait de tout temps connu une vie d'enfant martyr, recevant des corrections (habituellement à coups de ceinture) jusqu'à se retrouver avec le bras ou bien des dents cassés, apprenant ses leçons dehors même par temps de gel, mangeant seul au bout d'un couloir (1) ? pourquoi, par ailleurs, certaines inadaptations sociales, éventuellement fort graves, ne commencent-elles à se manifester que tard dans la vie (tout se passant comme si l'équilibre interne se rompait brusquement sous la pression des circonstances après avoir été longtemps préservé) ?

Troisième question : mais retrouve-t-on dans la population "tout venant" des criminels adultes une classification par structures comparable à celle proposée par P. MALE pour la population des adolescents délinquants ? à supposer que oui, l'âge intervient-il, malgré tout, pour particulariser les sous-groupes d'adultes, et alors à quel degré et dans quels domaines ? à supposer que non, comment peut-on décrire la population des criminels majeurs pénaux, et envisager ses relations (de continuité ou de discontinuité) avec celle des délinquants juvéniles ?

(1) L'examen eut lieu en application de l'ordonnance de 1958 : c'est le garçon lui-même qui avait sollicité l'aide du tribunal pour enfants alors qu'il venait d'être jeté dehors par ses parents; ultérieurement, ceux-ci ne devaient plus jamais se préoccuper de lui.

Section 1

"Comportements" et "structures psychiques"

Discussion du point de vue qui tend à conclure
au caractère irréversible de la criminalité à partir
d'un constat de répétition ou de gravité des conduites.

Chapitre premier :

Un "style de vie délinquant" : le vol récidivant. Doit-on poser, sans terme, un diagnostic de dangerosité ?

Les limites de l'état dangereux sont difficiles à préciser. Le deuxième Congrès français de criminologie, qui s'est tenu à Rennes en 1961, en a débattu sans les fixer exactement. On peut limiter l'état dangereux aux attentats contre les personnes. Mais on peut aussi "englober dans l'état dangereux toute la criminologie", puisque "la règle a été faite pour préserver la paix publique, dès qu'elle est transgressée, on peut considérer qu'il y a danger" (1). Notre propos n'est pas de prendre parti sur cette alternative, mais d'examiner deux problèmes précis relatifs au "style de vie délinquant" que constitue le vol récidivant :

- 1°) L'état dangereux étant considéré dans son sens le plus étroit (limité aux "attentats contre la personne, ce qui la menace dans sa permanence, son intégrité, son développement" (2)), doit-on craindre que le vol récidivant y conduise ? Dans quelle mesure et sous quelles conditions ?
- 2°) L'état dangereux étant considéré dans son sens le plus large, devenant alors, par définition même, l'état des voleurs récidivistes que nous considérons, doit-on admettre que la dangerosité est définitivement installée, qu'elle n'a pas de terme (ce qu'on a estimé à une certaine époque, puisque des sanctions à perpétuité, telle que la relégation, ont pu être prises) ? (3).

(1) COLIN M., DAGOGNET F., HOCHMANN J. : "Les méthodes de traitement de l'état dangereux", p. 69.

(2) op. cit., p. 70.

(3) La relégation, créée par la loi du 27 mai 1885, a été abrogée par celle, récente, du 17 juillet 1970. Entre-temps, elle avait été plusieurs fois remaniée. Nous citerons quelques passages de l'Encyclopédie juridique de 1969, puis de la Mise à jour du Répertoire de droit pénal et de procédure pénale de 1972 qui la présentent :

- Encyclopédie juridique, 2ème édition de 1969 (Dalloz).

" La relégation est une peine qui fut créée dans le but d'assurer l'éloignement de la métropole de certains délinquants présumés incorrigibles (c'est nous qui soulignons) en raison de la fréquence ou de la gravité de leurs rechutes. Visant les malfaiteurs d'habitude ou de profession, et s'ajoutant à la peine normale qu'ils encourent pour leur dernière infraction, elle préfigure dans notre droit une véritable mesure de sûreté.

"
" La relégation a été instituée par la loi du 27 mai 1885 ... Cette loi a été remaniée ou complétée à de très nombreuses reprises ...

"
" Ainsi la relégation demeure en son principe une peine perpétuelle, mais dans son application pratique, elle est devenue une sorte de peine indéterminée dont le minimum varie avec la durée de la peine principale et qui ne comporte pas de maximum ...

- Répertoire de droit pénal et de procédure pénale, 2ème édition de 1972. Mise à jour.

" La loi N° 70-643 du 17 juillet 1970 ... a supprimé la peine de la relégation et a institué une tutelle pénale ... En conséquence, la loi du 27 mai 1885 sur les récidivistes est abrogée ...

Seul, le second des deux problèmes soulevés retiendra ici notre attention. On sait, en effet, que la plupart des voleurs ne commettent pas de crimes de sang : ceux qui le font présentent des traits qui valent qu'on s'y attarde. Nous consacrerons le deuxième chapitre de cette section à l'étude détaillée d'un cas d'escalade aboutissant, après plusieurs années de vols, à l'homicide volontaire. Nous verrons que dans ce cas (D.Z.) les vols prennent dès l'origine une tonalité provocatrice en même temps qu'agressive qui indique assez, pensons-nous, que le sujet cherche à signifier, à travers eux, quelque chose de précis (sinon de conscient) à son entourage. Mais ce quelque chose ne réussit pas à être entendu, et D.Z. y revient, y insiste, accusant progressivement la gravité de ses crimes, jusqu'à commission de l'irréversible. Alors D.Z. contemple rétrospectivement la courbe croissante de ses méfaits, du moins des peines qui les ont sanctionnés et les sanctionnent, en mettant l'accent sur l'effroi et la fascination conjugués que déterminait chez lui la perception de sa marche inéluctablement ascensionnelle vers le meurtre :

" J'ai été condamné à quelques mois, je regardais ceux qui l'étaient à plusieurs années, et je me disais : "C'est long, deux ans !". Puis j'ai été condamné à deux ans, et je regardais ceux qui l'étaient à dix en me disant : "Deux ans, ce n'est pas grand'chose !". Maintenant, j'aurai une condamnation longue ..."
" (1).

Donc, la question sur laquelle nous entendons, pour le moment, centrer notre attention est celle du terme éventuel de la "dangerosité" (au sens large) en cas de vols récidivants. Pour tenter de la cerner, nous présenterons trois voleurs récidivistes, nous attachant à les différencier aux niveaux de la force du Moi et du bilan de l'économie libidinale (seuls niveaux qui, de notre point de vue, comme de celui des psychanalystes que nous avons cités, soient significatifs).

A - MOI SANS AUTONOMIE, TRES INFANTILE : CAS J.X.

J.X. est inculpé de participation à vol de volailles. Ce délit survient après beaucoup d'autres. Les faits qui valent à J.X. des condamnations périodiques sont essentiellement des vols (subsidiairement, des rébellions contre agents).

Rappelons brièvement son histoire et sa situation familiale.

(1) Extrait d'entretien : D.Z., première expertise. Cf. deuxième partie, section 1, chapitre deuxième.

J.X., ballotté pendant toute son enfance de sa grand'mère à sa tante, ne fut guère élevé par ses parents qui vivaient d'ailleurs séparés. A la fin de sa scolarité, les difficultés qu'il commençait à donner, les délits qu'il se mettait à commettre, motivèrent son placement dans un I.M.P., dont il garde un très mauvais souvenir.

Il se maria à l'âge de 21 ans et trois enfants naquirent à son foyer : une fille (11 ans à l'époque de l'examen) et deux garçons (8 ans et 18 mois). De tout temps, la paix conjugale fut troublée par l'éthylisme et la brutalité de J.X. qui minimise le nombre de ses agressions sur la personne de sa femme, mais en admet tout de même quelques-unes :

" Ça m'est arrivé de filer des gifles à ma femme, deux ou trois fois : parce que je travaillais avec des filles, elle m'avait dit : "va voir tes p...", " ça n'avait pas plu ! ... J'aime pas qu'on me marche sur les pieds, mais je tape trop fort quand j'ai bu un coup ... c'est pour cela que je me suis fait soigner ... (1).

Trois mois avant l'expertise, Mme J.X. a quitté le domicile conjugal pour suivre un amant : J.X. n'en a plus de nouvelles. Les deux aînés des enfants sont placés.

J.X. peut être fruste, il n'est pas débile (Q.I. de 83 au Wechsler-Bellevue). Il travaille dans une fonderie comme manutentionnaire, n'a en fait de logement qu'un baraquement de deux pièces qu'il a monté lui-même. Il laisse dans les bars beaucoup de l'argent qu'il gagne et ses vols sont destinés à combler une part des déficits. Sa femme serait sa complice, parfois même son instigatrice :

" C'est elle-même qui m'a envoyé voler ... Du cuivre, n'importe quoi ...
" Quand j'ai fait deux mois pour usage de faux, c'était elle qui l'avait fait le faux, et elle n'a été condamnée qu'à un mois avec sursis pour question de la signature ... (1).

Son développement instinctivo-affectif s'effectua dans un climat de brutalité et de rejet. De tout temps, J.X. eut le sentiment que ses parents ne l'aimaient pas, que sa mère se débarrassait de lui, le plaçant à droite et à gauche sans jamais se soucier de ce qu'il pouvait en penser. On peut supposer qu'à l'époque de son adolescence, ses conduites inadaptées n'étaient encore pour une part que des conduites de révolte réactionnelles. Cependant, elle furent sanctionnées par le placement en I.M.P. qui fut ressenti comme un nouveau rejet ("ils - sa mère et son beau-père - voulaient être libres", ne venaient le voir qu'à des fins intéressées, profitant de son jeune âge et de son astuce d'enfant déluré pour lui faire passer du

(1) Extrait d'entretien.

tabac à l'étranger). Ses conduites tapageuses de révolte continuèrent, entraînant, dans le cadre de l'établissement, des sanctions qui lui laissent un souvenir de violence (se revoit entraîné dans la cour par les cheveux). Quelle que soit la part de l'exagération des faits dans les souvenirs, il est certain que le climat de sécheresse et de rudesse dans lequel se fit l'éducation marqua la personnalité. Formé par l'agressivité dans l'agressivité, J.X. se présente comme assez peureux, mais que les inhibitions cèdent, notamment sous l'influence de l'alcool, et le voilà prêt à se déchaîner dans la haine et la revendication. A jeun, comme c'est le cas au moment de l'examen, il est plutôt faible, désespéré, aspirant à la paix, réclamant un cadre protecteur : en prison, il est bien, mieux que chez lui, dit-il, où il appréhende de rentrer pour s'y retrouver seul, sans sa femme, sans ses enfants, sans personne avec qui établir une relation, ne serait-ce que sur ce mode qu'il connaît trop, le mode sado-masochiste.

Son attachement à sa femme et à ses enfants, pour particulier qu'il soit dans sa forme, est authentique. Avec ses enfants, autant qu'on le sache de sources diverses, il réussit à bannir toute violence. Projetant sur eux ses sentiments d'enfant, il aspire à leur donner ce dont il a été privé. La seule idée qu'ils sont placés le révolte car elle réveille les sensations liées à son propre placement en I.M.P. On comprend mieux, en l'ayant vu, l'affection que Bernard, l'aîné de ses fils, exprime pour lui lorsqu'il est examiné à la consultation de l'endroit. L'éducation que J.X. donne à ses enfants n'en est pas moins catastrophique. Il reconnaît lui-même que Bernard l'accompagnait dans ses expéditions de vols et admet que cela pouvait être regrettable. Il perçoit moins bien l'angoisse que les scènes qu'il faisait à sa femme pouvaient provoquer chez ses enfants. Mme J.X., qui, tout au cours de la vie conjugale, n'a pas été sans donner à J.X. quelque raison d'être jaloux, exacerbe, par son départ définitif, les sentiments qu'elle a fait naître, et devient l'objet d'un amour-haine des plus violents. Les impressions d'abandon autrefois connues du fait des attitudes maternelles sont aujourd'hui intensément ravivées et la volonté de J.X. se tend dans une direction unique : retrouver sa femme pour la faire revenir à lui. S'il réussit, il "oublie" toutes les trahisons pour, peut-on penser, renouer la relation ancienne sur le mode sado-masochiste habituel, s'il échoue, il la tuera, dit-il :

" Je veux qu'elle revienne. Je la tuerai si elle ne revient pas. Elle a
" brisé la vie de mes enfants (1) (c'est-à-dire : elle m'a fait revivre
" dans mes enfants le désespoir de ma vie d'enfant).

Nous n'analyserons pas en détail le Rorschach de J.X. (Cf. en Annexe I). Nous n'insisterons que sur quelques-uns de ses aspects :

- le choc à X (choc au morcellement, en même temps peut-être qu'à la couleur) et qui se traduit par une première réponse de description avec tendance Cn montre assez la difficulté dans laquelle la personnalité s'est trouvée de se structurer;
- ce choc survient après d'autres chocs, notamment au blanc et au noir; les tendances à inhiber l'agressivité qu'indiquent assez les descriptions sont fonction de l'anxiété liée à l'introjection d'images castratrices (tant maternelle que paternelle);
- les réponses négative et interrogative témoignent non seulement de mécanismes de dénégation, mais encore d'incertitude et de dépendance;
- les facteurs de contact sont médiocres (D $\frac{1}{2}$ insuffisant, 1 seule FC et de type FC', 1 seule réponse H);
- à jeun, quelques-uns des facteurs de contrôle sont acceptables (F+ $\frac{1}{2}$ quoique encore il soit établi sur un nombre de réponses petit et qui ne s'accroît pas au moment de l'enquête, G de qualité médiocre, mais de forme convenable); cependant, d'autres le sont moins : la seule K (banale) n'est précisée qu'à l'enquête, à la limite, elle devrait être cotée F+; surtout, on trouve dans le protocole des remarques marquant la faible tolérance à la frustration (après présentation de la Pl. VIII par exemple) et des critiques dépréciatives de l'objet, dont on connaît le caractère projectif.

J.X. peut n'être régulièrement condamné que pour délits mineurs et à de petites peines (dont la durée varie de un à quatre mois). Il n'en apparaît pas moins comme un sujet au Moi faible, à la personnalité instruée. Dans des cas comme celui-ci, on ne voit guère le terme du diagnostic de dangerosité (au sens large) qu'on peut poser; davantage, on doit envisager l'éventualité d'une dangerosité au sens étroit : sous l'influence de l'alcool, les inhibitions cèdent, on le sait; J.X. peut alors tout aussi bien "arranger quatre gendarmes" que "balancer la vaisselle pas lavée", agresser les autres aussi bien que s'agresser directement lui-même (tentatives de suicide antérieures, idées de suicide au moment de l'examen, entailles au bras). Une mesure de tutelle sociale paraît la mieux adaptée à la situation.

B - IMPORTANTE COMPOSANTE NEVROTIQUE, ASPECT COMPULSIONNEL DES CONDUITES,
MOI PEU DEGAGE : CAS L.T.

(Rorschach en Annexe II)

L.T., 48 ans, en liberté conditionnelle, est hébergé dans un foyer

d'ex-détenus lorsque nous l'examinons. Il nous explique que ce qui l'a mené en prison, puis à la relégation (dont, à sa demande, il a pu être relevé quelques années avant la promulgation de la loi du 17 juillet 1970)

" ... c'est des vols, c'est toujours des petits vols, il y a juste une fois où j'ai attrapé dix ans de travaux forcés. Mais autrement, c'est tout des petits vols que j'ai faits dans des moments ... pas de cafard, si vous voulez, mais une chose qui me contrarie ou quelque chose ... Alors, je ne dors pas la nuit, je me lève, et puis je m'en vais au hasard, et puis une occasion qui se présente ... (1).

Les dix ans de travaux forcés résultaient de cambriolages commis dans des restaurants avec un ancien camarade de prison; L.T. n'était jamais armé.

" Non, non, non, jamais armé, jamais, jamais, jamais ! Je serais incapable de prendre une arme ... je ne pourrais même pas prendre une clef pour taper, non, ça, il n'y a rien à faire ! (1).

Les vols, c'est autre chose. Ils ont commencé tôt, ayant initialement un caractère utilitaire (en même temps que compensatoire, peut-on penser, mais nous reviendrons là-dessus) :

" J'ai eu une enfance très malheureuse et ma mère me privait un peu. Ça a commencé là : j'ai commencé à voler pour pouvoir manger ... (1).

Ensuite, ils ont pris un autre caractère :

" ... du linge, beaucoup, beaucoup de linge. Du linge féminin, beaucoup, et les sacs à main, c'est ça le plus. Quand je suis en crise, on peut le dire, c'est comme une crise, je rentrerais dans une maison où il y a du monde pour aller chercher ... d'ailleurs, ça m'est arrivé plusieurs fois. Au moment où la personne se retourne ou qu'elle va dans la chambre à côté, dans la pièce à côté, je rentre, je prends le sac à main et je m'en vais ... Le linge féminin, je le déchire ... Ici, j'ai été pris avec soixante vols, on a retrouvé ça sous des ponts, dans des égouts, tout partout, dans les jardins, sous les haies ... (1).

L.T. ne sait absolument pas ce qui se passe en lui qui explique cette impulsion à déchirer. Nous lui demandons à un moment s'il lui est arrivé autrefois de déchirer, d'abîmer, quelque chose appartenant à sa mère. Il répond alors :

" Oh si, oh si, je cassais des fleurs, je déchirais du linge, et tout ...

" - Vous déchiriez du linge ?

" Ah oui, pour me venger, là c'était ... mais enfin, j'étais jeune ...

" - Et, plus tard, dites-vous, vous preniez du linge et vous le déchiriez ?

" Je sais pas si ça concorde avec, je peux pas vous dire, moi-même, je ne comprends pas ... (1).

Initialement très mauvaise, la relation avec la mère est restée très mauvaise.

" Ma mère me battait, me privait de tout ... Elle a été élevée comme ça, très très durement. Ils étaient deux, il y avait son frère et puis elle. Eh bien, après, on me l'a raconté, aussi bien elle que mon oncle, ils étaient tellement malheureux que ... mon oncle, il partait avec les militaires en manoeuvres, il partait trois semaines avec eux. Les parents ne s'en inquiétaient même pas : "Tiens, t'as pas vu ton frère ? - Non, il est pas rentré, il est sûrement parti avec les soldats ...". C'était tout ... En plus de ça, ma grand'mère était un peu avare, alors ça lui permettait pendant trois semaines de ne pas nourrir son fils ... Quand elle est morte, ma mère a hérité avec son frère, ils ont retrouvé je ne sais plus combien de millions. Mais là, c'est pareil, je sais que ma mère a de l'argent, mais je compte jamais le voir parce que je sais qu'elle avait toujours dit qu'elle me déshériterait (1).

Après son départ de la maison (qui s'apparentait à une fuite),

L.T. est resté onze ans "sans la voir, sans lui écrire, sans rien" :

" Je ne lui en voulais pas. Mais, quand j'ai pris mes dix ans (de travaux forcés), elle m'avait fait condamner, elle avait dit : "Condamnez-le le plus possible que je ne le voie plus avant de mourir". Et ça, ça m'avait marqué (1).

Deux ans après sa relève de relégation, s'étant marié, L.T. essaie quand même de revoir sa mère :

" Alors, elle m'a reçu comme un chien dans un jeu de quilles ... Je frappe à la porte, elle a pas répondu. On a été voir des amis qui étaient dans le pays, puis je suis revenu et j'ai vu qu'elle était là, que les volets étaient entrouverts. J'ai tiré les volets et j'ai poussé la fenêtre. "Qui c'est qui est là ? Qu'est-ce que vous faites là ?". Alors, je lui ai dit : "Mais tu ne me reconnais pas ? Je suis ton fils quand même ! - Mais comment ça se fait ? De quel droit tu ouvres la fenêtre comme ça ?". Alors, j'ai dit : "Mais je ne suis pas tout seul, je suis avec ma femme". Alors, là elle a changé tout de suite ... Elle nous a quand même fait rentrer et on a causé un peu ... (1).

Le père était plus affectueux, mais il était lui-même réduit par sa femme :

" Avec lui, elle était très très dure aussi. Mon père est parti ... je peux pas dire, au moins cinq, six fois, il est toujours revenu à cause de moi. Et du jour où je suis parti définitivement, lui est parti aussi ... Quand ils se sont mariés, c'est un homme qui ne buvait pas, et il s'est mis à boire, à boire, à boire, et il y avait que la boisson qui comptait pour lui. Il était tellement malheureux dans le ménage, il y avait que la boisson qui comptait ... (1).

Le mariage a été un facteur de stabilisation pour L.T., mais seulement relatif.

" J'ai fait un peu tous les métiers ... Rien ne me plaisait, je ne pouvais pas rester ... bien souvent même, je suis parti de chez des patrons sans même demander mon compte. Il n'y a que depuis que je suis marié que je

" tiens à peu près en place ...

"
" Ma femme, elle savait que je sortais de prison ... Ce qu'il y a, ma femme,
" je peux pas dire qu'elle tient à moi ... Si ! elle tient à moi, mais à une
" condition : que j'arrête de voler ! Mais elle tient à moi parce qu'elle a
" toujours été heureuse avec moi, parce qu'elle a été très malheureuse avec
" son premier mari ... S'il y a quelque chose qui ne me plaît pas, par
" exemple, dans le manger (c'est peut-être pas une bonne, bonne cuisinière),
" il y a quelque chose qui me plaît pas, je mange pas, j'ai pas faim, c'est
" fini, mais jamais, je ne lui dirai ... jamais aucune discussion, jamais,
" rien, jamais, jamais, on ne s'est jamais disputés, jamais ... Je suis resté
deux ans et demi sans rien toucher (c'est-à-dire sans rien voler).
" Après, ça a été avec son fils qui est parti au régiment, on a eu quelques
" petits machins, il voulait de l'argent, on pouvait pas lui en donner, en-
" fin il m'avait contrarié, c'est là que ça a repris ... Je vous dis : à
" chaque fois qu'il y a une contrariété, ça y est, les nerfs me travaillent,
" et puis ... Alors, si je me retiens, j'arrive pas à dormir. Et souvent,
" elle me disait : "Qu'est-ce qu'il y a encore ? Tu n'as pas dormi cette
" nuit ! - Non, il y a rien". Et plus on me questionne, moins je peux causer.
" Il y a comme une boule ici, je peux pas ... Quelqu'un qui me connaît, qui
" me laisse, qui me cause pas, qui me laisse, au contraire, au bout d'un mo-
" ment (ça durera peut-être deux jours), mais au bout d'un moment, je vais
" commencer à causer, et les larmes vont venir, et je vais pleurer ... Après,
" c'est fini jusqu'à la prochaine contrariété ... (1).

Le ménage, dissocié sous l'influence du beau-fils de L.T., marié,
s'est reconstitué une première fois, puis il s'est à nouveau dissocié; ac-
tuellement, il est en train de se reconstituer une seconde fois.

" ... dernièrement, j'ai fait deux bêtises de suite, dont une que j'ai pris
" huit jours. Et pendant que je faisais ces huit jours, son fils est venu la
" trouver, il lui a dit : "Tu vas le faire partir". Alors quand je suis sorti
" au bout des huit jours, j'ai trouvé toutes mes affaires dehors et un petit
" papier : "J'ai plus confiance en toi". Je suis donc allé la voir, je lui
" ai dit : "Tu sais que j'avais les huit jours à faire ...". Elle m'a dit :
"Non, pour le moment, j'aime mieux être toute seule, j'ai plus confiance
" ...". Et enfin, par la suite, elle revient un peu sur de meilleurs senti-
" ments. Maintenant, elle commence à me dire : "Quand est-ce que tu reviens ?".
" Je vais la voir assez souvent ... Ce qu'on voudrait, c'est pouvoir trouver
" un logement et déménager d'où on est parce que c'est à cause des voisins
" principalement ... Parce que, comme elle me dit, pour son fils, "pour Jean-
" Pierre, si je te reprends, il n'a rien à y voir, s'il veut plus me causer,
" il ne me cause plus, mais il n'a rien à y voir ..." (1).

La question des voisins compte, car L.T. a besoin de l'estime des
autres.

" ... tout partout où je suis passé, personne n'a jamais su que je volais,
" que j'étais en prison ... J'ai fréquenté des commissaires de police, j'ai
" fréquenté des lieutenants de gendarmerie. Je me rappelle, en 46 (L.T. avait
" alors 22 ans), j'allais manger chez un commandant de gendarmerie qui me
" donnait encore des provisions pour repartir chez moi. Je sortais avec son
" fils, le soir, personne ne savait que j'étais condamné ... j'ai toujours
espoir, en fréquentant des personnes d'un certain niveau, que ça me re-
tient, et, bien souvent, ça m'aide un peu ... Le sentiment qu'on a con-
fiance en moi : c'est ça qu'il me faut, c'est qu'on ait confiance en moi
" ... (1).

Essayons de faire le point.

Il n'y a pas de dangerosité au sens étroit du terme puisque, à aucun moment, et même à l'époque des délits les plus graves, on ne trouve d'attentats contre les personnes. "Je serais incapable de prendre une arme", dit L.T. Au Rorschach, les réactions à II sont symptomatiques. Le rouge (dont on connaît la symbolique agressive) déclenche un choc qui s'exprime assez explicitement à l'enquête par des réactions de gêne et d'insatisfaction ("qu'est-ce que cette tache rouge viendrait faire devant ?", "pourquoi la lumière (du phare) viendrait refléter là ?"). Mais ce choc reste contrôlé : les trois réponses successives sont de bonne forme et la troisième réussit à intégrer la couleur en la subordonnant à la forme ("... le carburant, le rouge, serait là, le gaz qui s'échapperait", réponse de type FC).

Au contraire, il y a dangerosité au sens large du terme, puisque, tout au long de sa vie, et encore à l'époque de l'examen, L.T. perpètre des vols récidivants. Considérons ces vols. Au départ, ce sont des vols utilitaires ("j'ai commencé à voler pour pouvoir manger" : d'après ce qu'il explique, L.T. se trouvait parfois privé de nourriture plusieurs jours durant). Sans doute aussi (la privation de nourriture matérielle allant de pair avec la privation d'amour), vols de compensation. Mais, très vite, ces vols se particularisent, marqués qu'ils deviennent par les décharges d'agressivité destructrice auxquelles ils donnent lieu. L.T. vole pour entrer en possession de quelque chose, mais moins pour le garder que pour le saccager, et ce qu'il vole : sacs à main, lingerie de femmes, est symboliquement chargé. L'agressivité réactionnelle contre la mère, mauvais objet, se déplace, s'oriente contre des choses qui, tout ou partie, la représentent. Notons bien la coupure radicale qui existe dans l'esprit entre les actes et le sentiment qui, directement ou indirectement, les inspire : même lorsqu'il est suggéré à L.T., le rapprochement entre le fait de déchirer autrefois le linge maternel et le fait de déchirer maintenant du linge volé n'évoque aucune réalité émotionnellement vécue ("Je ne sais pas si ça concorde avec ... je peux pas dire, moi-même, je ne comprends pas ..."). Explique au moins partiellement cette réaction, l'importance du refoulement qui rend compte au Rorschach des chocs (plus particulièrement à la couleur) et des refus. Mais il semble qu'on doive aller plus avant. D'autres des mécanismes utilisés s'inscrivent dans la catégorie spécifique des mécanismes obsessionnels. Qu'on note les critiques ratiocinantes de l'objet, les tendances à l'ergoterie comme aux remarques de symétrie, le $F+$ égal à 100 (établi sans doute sur peu de réponses, mais les refus ne surviennent-ils pas justement pour préserver le conformisme du protocole, au moment où les interprétations risqueraient de devenir trop

signifiantes, c'est-à-dire trop inquiétantes ?). Ce n'est pas un hasard si ce F+ s'abaisse à l'enquête du fait de réponses additionnelles persévératrices et de mauvaise forme : lorsque le refoulement cède, la pulsion surgit, mal contrôlée. Correctement interprétées, ces réponses additionnelles devraient fournir la clef du problème essentiel. Examinons-les. Leur thème est persévérateur : "fleur coupée", "coupe de fleur". Il eût été intéressant, pensons-nous a posteriori, de provoquer à leur sujet des associations libres. En l'absence de telles associations, nous remarquerons :

- 1°) la réaction spontanée de L.T. à propos de l'idée de "déchirer, abîmer quelque chose appartenant à la mère" : "Oh si, oh si, je cassais des fleurs" (et, seulement après, "je déchirais du linge"),
 - 2°) le moment d'apparition de ces réponses "fleur coupée", "coupe de fleur" : à X, c'est-à-dire à la Pl. où se projette plus particulièrement la personnalité du sujet dans son organisation générale,
 - 3°) l'emploi du qualificatif "coupé", assez clairement évocateur de l'angoisse de castration, dont le choc au rouge témoigne par ailleurs (1).
- Le morcellement de la Pl. X est dominé. "Malgré l'imgo maternelle angoissante (ici, choc au vide évident à VII), le sujet réussit à se construire lui-même en une unité", estime M. ORR de quelqu'un qui donne à X la même interprétation "fleur". Mais la construction se fait "sur un bas niveau d'identification, c'est-à-dire celui de plantes ... Ce contenu indique souvent l'homosexualité et surtout le rôle passif" (2). Angoisse de castration, aspirations régressives, mais aussi lutte permanente entre les instincts primaires refoulés et les forces refoulantes. Ont été notés au passage les mécanismes obsessionnels.

Dans le moment, les difficultés sont essentiellement rapportées au troisième personnage de la situation triangulaire classique, en l'occurrence : le beau-fils ("Son fils est venu la trouver, il lui a dit : "Tu vas le faire partir". Alors ..."). Mais, plus profondément derrière l'Œdipe, se perçoit toute l'importance de l'insécurisation et du manque d'amour. A VII, la réponse "fourrures" qui implique le désir de caresses est déniée (à l'enquête : "Ah non, pas dans celle-là !"), probablement parce que le refus auquel s'est heurté ce désir de caresses était trop anxiogène. "Ce qu'il y a, ma femme, je peux pas dire qu'elle tient à moi ... Si ! elle tient à moi, mais à une condition : que j'arrête de voler". La mère de L.T. ne l'a pas aimé, sa femme ne l'accepte pas tel qu'il est. Et L.T. se vit comme plus ou moins rejeté.

- (1) SALOMON F. : "Fixations, régressions et homosexualité dans les tests de type Rorschach", pp. 256-257.
- (2) ORR M. : "Le test de Rorschach et l'imgo maternelle", p. 60.

Tout se passe alors comme s'il éprouvait le besoin incrovable de détruire, chaque fois qu'il les retrouve, les barrières qui l'ont coupé et qui le coupent de toute relation structurante. Sans doute, comme il le dit, expliquant ses premières destructions, pour "se venger" de celle qui les a dressées. Peut-être aussi pour tenter de nouer, envers et contre elles, une relation résolutive (son espoir fantasmatique étant que sa femme réussisse à l'aimer malgré son agressivité, malgré ses vols; ne met-il pas tout en oeuvre pour conquérir son amour ? même s'il l'éprouve par ailleurs, ne la rend-il pas heureuse, alors que, pourtant, elle prête à critique : "c'est peut-être pas une bonne, bonne cuisinière" ?). Et voilà : qu'une contrariété survienne qui réactive chez lui ce problème déterminant des barrières et du rejet, et les vols recommencent. Comme si, saccageant le linge féminin, puisant dans les sacs à main, L.T. forçait l'obstruction, violait la femme défendue, lui prenait de force l'amour qu'elle lui refuse.

Les vols récidivants de L.T. apparaissent comme des vols compulsifs caractérisés. Le "style de vie délinquant" du sujet représente sans aucun doute un état dangereux au sens large du terme. Mais était-il impossible de le réduire (à une certaine époque au moins) ? Evidemment, il eût fallu comprendre les causes du comportement perturbé : peut-être alors eût-on réussi à répondre correctement aux messages que L.T. lançait désespérément en perpétrant ses vols. Or il semble bien qu'on n'ait jamais cherché à le faire. Que s'est-il passé ? Nous ne le savons pas exactement. Nous savons seulement que L.T. a été périodiquement condamné, puis relégué. En ce qui le concerne, il dit ceci :

" ... quand je suis ici, à R., on me connaît, on me considère comme malade.
" Parce que j'ai passé vers des psychiatres qui m'ont reconnu comme malade ...
" Quand je suis tombé ici, le docteur qui m'avait ausculté m'avait reconnu
" comme vraiment malade et avait dit : "Au lieu de le condamner, faudrait
" plutôt chercher à le relever et le laisser se marier, peut-être que ça lui
" changera les idées". Et, en effet, ça m'avait changé les idées. Mais quand
" même, quand il y a une contrariété, ça recommence. Et le dernier coup,
" quand j'ai eu mes cinq ans, c'était à L. Alors, ils m'ont dit : "Là-bas,
" on vous connaît comme malade, mais ici vous allez payer !" (1).

Bien sûr, on doit considérer que ce que dit le sujet n'est qu'une interprétation, éventuellement contestable, de la réalité des faits. Mais, pour la connaître assez bien par ailleurs, nous devons admettre que la vérité ne diffère pas tellement, pour l'ensemble des cas, de ce qu'en dit L.T. Deux attitudes de la part de la société agressée. L'une, la plus classique, consiste en la sanction pure et simple des conduites inadaptées par mise à l'écart et nouveau rejet; ceux-ci ne font que renforcer les sentiments de frustration initiaux et, par voie de conséquence, les délits eux-mêmes :

(1) Extrait d'entretien.

cercle vicieux par excellence (1). L'autre tend à reconnaître chez le sujet l'existence de difficultés personnelles, éventuellement d'un état pathologique, mais aboutit, sans plus (par impuissance, manque de moyens, peut-être aussi manque de conviction, nous aurons l'occasion de revenir là-dessus et d'y insister), à une vague attitude de tolérance et d'indulgence, avec attente désengagée, sinon magique, de circonstances de vie bénéfiques et résolutives.

C - ROLE DES SITUATIONS. MOI ASSEZ FORT POUR QU'IL PARVIENNE, UN JOUR, A SE DEGAGER. UN CAS DE RESOCIALISATION AUTHENTIQUE : R.B. (2).

Nous ne rencontrerons R.B. que longtemps après ses vols. Par la vie socialement adaptée (et davantage : socialement utile) qu'il mène depuis dix ans et plus, il aura prouvé qu'il était un exemple type de ces cas pour lesquels la formulation d'un diagnostic de dangerosité sans terme se révélait à l'expérience tout à fait inconsidérée. Pourtant, ses vols se répétant et prenant de la gravité, il aura subi la relégation.

R.B. n'est pas un anonyme, mais René BIARD, dont les écrits ("Bagnards en culottes courtes" et "Maffia en taule") constituent une suite autobiographique parue aux Editions de "La Table ronde".

Cette suite autobiographique nous semble assez instructive pour que nous envisagions d'en parler maintenant. On pourrait craindre qu'elle ne soit romancée : elle garderait bien sûr toute sa valeur d'expression et de projection, mais elle perdrait de son intérêt dans la perspective que nous abordons. Cependant, au cours de l'entretien qu'il a avec nous et sur lequel nous reviendrons plus tard, R.B. nous confirme ce que A. LEGOUY, ancien aumônier des prisons de Fresnes, annonce dans la Préface de "Bagnards en culottes courtes" : "Son roman à lui, c'est sa vie, simplement sa vie, qu'il entreprend de raconter à sa manière". On pourrait craindre aussi qu'elle ne soit systématiquement déformée : nous verrons (section 3 de cette partie) l'importance croissante que prennent les confabulations et les mécanismes projectifs dans la psychologie de la population délinquante considérée dans son ensemble. Mais la resocialisation authentique de R.B. nous paraît un garant de la véracité de ses dires. Si ce qu'il exprime est un point de vue personnel (ne peut être qu'un point de vue personnel) sur les situations,

(1) MAZEROL M.T. : "Incarcération et rejet".

(2) Nous reviendrons plus loin sur ce cas en étudiant les "Bilans d'évolution" : troisième partie, chapitre troisième.

du moins doit-on écouter attentivement l'exposé qu'il en fait et le prendre en considération.

Le sous-titre de "Bagnards en culottes courtes" ("Comment se fabrique un repris de justice") est en soi tout un programme, puisqu'il met l'accent sur le rôle des circonstances et attitudes sociales qui jouent pour déterminer certaines "vocations" criminelles.

Abandon par les parents. Puis dix années heureuses passées sous le toit hospitalier d'un oncle. Mais le père revient, et voici le premier placement, qui sera vécu comme une catastrophe. R.B. a 10 ans, et la première journée qu'il vient de passer à Montesson lui donne un avant-goût de ce que seront les suivantes :

" C'est pas possible ! Ils pouvaient pas savoir là-bas à Colombes. Ils savaient pas, dites ? Y vont pas me laisser là, ma tante voudrait pas ça ..."
" (1).

R.B. n'en restera pas moins à Montesson. Cinquante quatre mois.

" Cinquante quatre mois, faits d'espoirs, de menues joies dues à la camaraderie qui se lie entre gamins, et de punitions. Il en faut bien sûr, ce serait la foire sans ça ... mais des fois, c'est dur. Pas de pitié, quel que soit l'âge, c'est le cachot ...

Le cachot, R.B. le subit pendant quinze jours pour ses onze ans :

" Je rage, je sens une boule qui bouge dans ma poitrine. J'ai de la peine; j'ai envie de pleurer et je ne peux pas. Je voudrais déchirer, crier, bruler, tuer, peut-être. Ces murs m'écrasent. Non, ces quinze jours ne m'ont pas appris à aimer mon prochain ... (2).

R.B. sort de Montesson, il a 15 ans. C'est la guerre. Plus haut, nous rappelions DE GREEFF : "... Que la poussée morale vienne à diminuer, qu'une période de laisser-aller social se présente et aussitôt la délinquance reconquiert le terrain perdu, faisant irruption dans les couches saines de la population" (3). R.B. illustre cette proposition :

(1) BIARD R. : "Bagnards en culottes courtes", p. 34.

(2) op. cit., pp. 38-40. Nous citerons plus loin (chapitre deuxième de cette section) plusieurs passages des lettres de prison de Jacques Fesch, dont celui-ci, où les sentiments qui s'expriment ressemblent singulièrement à ceux de R.B. au fond de son cachot :

" ... Qu'on le veuille ou non, inconsciemment et petit à petit, on sent de temps à autre une immense vague de haine contre tout ce qui fait souffrir et qui persécute. Et si on l'entretenait, ou même si seulement on lui laissait prendre pied, je crois que les conséquences en seraient abominables. C'est de cette façon qu'on devient une brute, un tueur ...

(3) DE GREEFF E. : "Introduction à la criminologie", p. 35.

" Les gens alentour, bien probes, bien honnêtes, allaient faire un tour au
" Familistère que les gérants avaient abandonné ... Par brouettes pleines,
" les provisions se font la paire ...
" "Toujours ça que les Boches n'auront pas" qu'ils disent. Phrase miracle,
" mots passe-partout. La conscience est tranquille.
" Sûr, j'y vais aussi ...

Et, fort de l'exemple des adultes, R.B. prend des initiatives :

" - Ne voudrais-tu pas aller me chercher un carton de cigarettes Balto ?
" - Bien sûr, M'sieur !
" Voilà mon Fritz qui me donne deux beaux talbins de cinq marks (deux cents
" francs de 1940).
" Je pars ... il m'attend toujours. Ce genre de vol est autorisé ... c'est
" un "Boche" (1).

Les premiers vols ont réussi et l'atmosphère particulière de Paris sous l'occupation amène R.B. à se compromettre dans des emplois et des quartiers douteux. Rabatteur pour les boîtes spécialisées, il prend une chambre à Pigalle. Un jour, il retrouve un ancien camarade de Montesson qui lui conte son habitude d'agresser les femmes pour leur voler leur sac à main.

" Toute son histoire, moi, je la trouve con et ça ne me plaît pas ... (2).
Mais voilà que le camarade avise une femme, l'agresse, se décharge du sac compromettant sur R.B. qui se retrouve au commissariat. Sans doute, R.B. peut-il se demander :

" Ce connard ! Mais pourquoi me suis-je mis à discuter pendant trois plombs
" avec lui ? Pourquoi ne l'ai-je pas largué ? ... (3).

Question pertinente : ce ne fut évidemment pas un hasard si R.B. accepta de compagnotter. Encore eût-il fallu essayer de l'aider à répondre à cette question qu'il se posait. Les législateurs l'ont compris plus tard qui promulguèrent l'ordonnance du 2 février 1945 sur l'enfance délinquante. Mais l'évènement se situait avant cette date, et R.B. continue son récit de la façon suivante :

" Le juge d'instruction, devant lequel on me retire les menottes (car il faut
" comparaître libre) ne s'encombre pas de moi :
" - Vous êtes inculpé de vol avec violences, vous irez à Fresnes (4).

Les cris, les coups, la haine de quelques gardiens sadiques. Les conseils, les exemples de co-détenus plus âgés, la fascination qu'ils exercent sur les jeunes esprits en mal d'image d'identification. Et R.B. qui n'a, en fait, volé aucun sac à main, de s'aligner sur ses camarades :

(1) BIAUD R. : "Bagnards en culottes courtes", pp. 55-56.

(2) op. cit., p. 65.

(3) op. cit., p. 67.

(4) op. cit., p. 69.

" Je me suis fait une petite histoire pour moi.
" Je suis le super-crack, les sacs à main, c'est moi; les gonzesses, pas de
" secret pour moi; leurs sacs y passent tous. Jamais un jour sans que les
" biftons affluent dans ma vague. Jamais de sac vide, toujours de l'auber,
" plein d'pognon, du fric à ne savoir qu'en faire. J'ai un flair de détec-
" tive en retraite; je les sens, les frangines à fric, je les repère; je
" les ai à ma pogne (1).

Après son jugement, R.B. est placé dans des établissements de
l'éducation surveillée qui sont encore des "colonies pénitenciaires" :

" Il y a soixante cages; au bout du couloir, un poste de surveillance. Je
" vois où je dormirai. Mes nuits seront éclairées par de rares lampes tristes,
" aussi tristes que tous les dortoirs des maisons d'éducation ... (2).

Son C.A.P. obtenu, R.B. profite d'une permission. Mais la méfiance
est là, installée, elle s'exprime, menace, écrase. Les meilleures volontés
y résisteraient-elles ?

" Je vais au commissariat faire tamponner mon papelard.
" - Tu as "encore" une permission ! me dit le poulet en civil qui a pris le
" papier du ministère de la Justice. Tâche de te tenir peignard; sans ça, tu
" y auras droit et je te file au violon.
" - Mais M'sieur, je suis déjà venu et j'ai jamais fait le con.
" - Oui, je sais : Il vaudrait mieux que tu me dises : "J'ai fait le con,
" mais je ne me suis pas fait prendre". Enfin, voilà ton papier, fiche le
" camp et n'oublie pas : si quelque chose disparaît dans ton secteur, je ne
" me casserai pas le mirliton pour chercher le coupable ... (3).

La société a déjà posé son diagnostic de dangerosité sans terme.
Alors respecter ses lois, obéir à ses injonctions, à quoi bon ?
" ... je me dis que ces mecs ne sont pas fréquentables. Je ne peux plus les
" piffer. Si un conard pique une bécane pour aller voir si la Seine n'est
" pas devenue un second lieu de débarquement, c'est moi qui vais au gnouf.
"
" Je prends la rue d'Amsterdam, place Clichy, Pigalle (4).

Voici R.B. en marche sur le chemin de l'illégalité. Pigalle, c'est
le lieu où l'on retrouve d'anciennes connaissances, marginales sans doute,
mais accueillantes, et c'est là, pour lui, l'important. D'un côté, l'amitié
d'un couple de tenanciers de maison de passe. De l'autre, l'impossibilité de
trouver du travail.

" ... pas de travail. Je passe des jours entiers à glandouiller, à me trim-
" baler. Je vire, je tourne, je rencontre "Machin" et puis un autre et un
" autre encore. Nous sommes tous dans le même cas. Pas de boulot (5).

(1) op. cit., p. 101.

(2) op. cit., p. 131.

(3) op. cit., p. 170.

(4) op. cit., p. 170-171.

(5) op. cit., p. 193.

R.B. eût-il pu retourner chez son oncle et sa tante dont il parle à plusieurs reprises avec affection ?

" J'aime tant mon oncle et ma tante, plus que toute autre personne (1).

Peut-être. Mais le fait qu'il ait été si tôt placé au contact des milieux qu'il décrit ne pouvait manquer de l'avoir coupé du milieu honnête et, semble-t-il, assez strict de sa famille substitutive :

" Mon oncle ... qui est si droit, si à cheval sur les vrais et bons principes, dit-il dans son livre (2),

et, dans l'entretien qu'il aura avec nous :

" ... je pouvais pas discuter avec mon oncle d'homme à homme, c'était très " difficile. On ne se connaissait peut-être pas assez ... et puis je le " craignais beaucoup. Il était très sévère. Très juste, mais très sévère (3).

R.B., après l'obtention de son C.A.P. et la délivrance de Paris, entendait bien ne plus retourner en maison d'éducation surveillée.

" J'allais avoir 20 ans. J'en avais marre. Ça, mon oncle ne l'a jamais com- " pris ! Mais ... ça faisait près de dix ans que j'étais enfermé, j'en avais " marre ! (3).

Alors l'exemple du milieu marginal qu'il fréquente l'oriente vers de nouveaux délits. Arrêté pour écoulement de fausse monnaie, il réussira à être libéré à l'âge de 21 ans. Mais il restera marqué de façon indélébile :

" ... songez que l'on peut difficilement s'en sortir sans haine. Dites, tout " de même qu'avais-je fait pour mériter depuis le 17 septembre 1935 (date de " l'entrée à Montesson } toutes ces misères, toutes ces humiliations, toutes " ces souffrances ... ? (4),

demande-t-il au lecteur en terminant son premier livre.

Il ne tardera pas à être à nouveau condamné, d'abord pour vols à la roulotte, puis, plus grave, pour vol à main armée. Mais écoutons les explications qu'il fournit.

" Nous sommes en 1946. Je viens de quitter la "Maison" du centre de la France. " Déjà sont inscrits sur mon casier judiciaire, six mois d'emprisonnement pour " "recel de faux billets de banque" (5).

Le travail est difficile à trouver. R.B. refuse pourtant de participer à une "affaire" de truands qu'une ancienne connaissance de Pigalle lui propose. Et puis le voilà tout heureux : enfin, un espoir se profile ! on lui offre un poste de contrôleur à l'entrée d'un cinéma :

" J'avais une casquette à galons rouges. Je découpais la partie supérieure " du billet et rendais l'autre au client avec autant de mécanisme que de po- " litesse. Je fus surtout satisfait le samedi suivant quand je touchai ma " première paie, le fruit de mon travail ! ... " J'étais heureux, j'étais honnête ! (6).

(1) op. cit., p. 115.

(2) op. cit., p. 114.

(3) Extrait d'entretien.

(4) BIARD R. : "Bagnards en culottes courtes", p. 248.

(5) BIARD R. : "Maffia en taule", p. 31.

(6) op. cit., p. 62.

Mais la "douche glacée" ne tarde guère à s'abattre. Le directeur convoque R.B. Il a appris sa condamnation :

" Je pense qu'il s'agit d'une erreur de jeunesse et que vous avez toute votre vie pour remonter la pente. Mais, en ce qui nous concerne, il nous est impossible de vous garder à notre service (1).

Comment quelqu'un pourrait-il remonter la pente si, dès qu'il l'essaie, on le refoule ? Et R.B. de commenter, amer :

" ... Si j'avais été caissier ou comptable, j'aurais admis que la direction s'entourât d'un personnel non fiché à la P.J., mais, ici, je n'avais pas accès aux caisses. Ce petit travail n'était pas mirobolant, mais c'était le marchepied qui m'aurait permis de sortir enfin de mes vicissitudes. La société honnête s'opposait à mon escalade vers une vie régulière et paisible, alors ! que voulez-vous que je lui dise à la société ? (2).

Nous verrons, troisième partie, chapitre troisième, comment après avoir "fait le tour de France des prisons", R.B. réussira à se réinsérer dans la société, l'aide de quelques-uns lui permettant enfin de réaliser ses possibilités dans une activité socialement utile. Sitôt la perche tendue, il aura su la prendre ("Pour moi, la semi-liberté, c'était quelque chose de formidable !"). Mais, auparavant, les réactions de la société "honnête" l'auront acculé à ce sentiment déprimant que

" ... tout le monde faisait en sorte que je revienne en prison. Ils étaient tous complices. Je ne parle pas des magistrats, je parle de la société en général. Tout le monde disait : il sort le 22 avril, il sera de retour le 8 mai, c'est normal. S'il n'est pas là le 8 mai, quelle surprise ! eh bien, il arrivera le 9. J'ai même entendu des surveillants dire : "Tiens, Untel, il y a longtemps qu'on ne l'a pas vu, sûrement qu'il est mort ! ...". Parce qu'ils étaient habitués à voir ces clients périodiquement (3).

Ce sentiment a été si fort que R.B. consacre maintenant son temps et sa vie à donner leur chance à ceux qui sortent de prison. Voici le témoignage d'un de ses anciens pensionnaires qui retourne le voir au foyer qu'il dirige et que nous rencontrons au moment où notre entretien avec R.B. se termine :

" Le foyer, c'était la seule façon de m'en sortir. Parce que, vous savez, vous restez plusieurs mois, on peut dire plusieurs années puisque c'est mon cas, en prison, et vous sortez avec pour bagage une somme de 200 F, un pécule de 200 F. Alors, quand vous êtes sorti, les 200 F, depuis x temps, c'est rien du tout : vous pouvez pas vous en sortir ! qu'est-ce que vous voulez faire avec 200 F ? vous pouvez pas trouver une chambre ! ... On se plaint qu'il y a de plus en plus de criminalité, beaucoup de délits, et, d'après les journalistes, tout ça, ils titrent : "Oui, mais ce sont des récidivistes incurables !". Récidivistes, ils sont bien obligés d'être récidivistes, puisque vous avez pas de possibilité de vous en sortir ... un mec qui sort de prison, il est obligé de recommencer un délit, rien que pour manger. Il va aller chaparder un morceau de pain. Si c'est un épiciers qui comprend, il va lui dire : "Recommencez pas !" ... un pied quelque part, et puis c'est tout. Vous en avez d'autres qui, systématiquement, allez, hop !

(1) op. cit., p. 63.

(2) ibid.

(3) Extrait d'entretien.

" on appelle la police. La police arrive, descente au Dépôt, il va prendre
 " trois, quatre mois. Trois, quatre mois, ça arrange pas le problème ...
 " Celui qui veut s'en sortir, il peut pas ! Qu'est-ce que vous voulez faire
 " avec 200 F par mois, au bout de deux ans ? ...
 " J'ai commencé par écrire au président de la République, au ministère de la
 " justice, au procureur, j'ai dit : "Voilà, qu'est-ce que vous comptez faire ?
 " Parce que si vous pouvez rien faire pour moi, pendant la semaine qui suit,
 " je serai obligé de commettre un délit, alors avec tout ce que ça peut en-
 " traîner comme conséquences ...". Parce que le fait de simplement voler un
 " portefeuille ou d'aller chaperder une boutique, si des fois, par un réflexe,
 " vous avez peur, vous donnez un mauvais coup, et puis voyez ce que ça fait :
 " ça fait une escalade et puis d'un simple petit vol, vous vous retrouvez aux
 " assises avec un meurtre ou un assassinat ... Je les ai bien prévenus. J'ai
 " dit : "Qu'est-ce que vous comptez faire pour moi ?". On ne m'a pas répondu.
 " Mais, par l'intermédiaire de l'assistante sociale, on m'a dirigé sur le
 " foyer ... Et ici, on m'a fait confiance. On m'a dit : "Voilà, vous avez
 " une chambre, faut travailler". Le lendemain, j'ai trouvé du travail ... Et
 " puis je suis parti. Je reviens à l'improviste ici, parce que j'ai gardé
 " contact ... Un foyer comme ça vous donne votre chance. Parce que, là, si
 " vous n'en sortez pas, c'est que vous voulez pas, c'est que, foncièrement,
 " vous préférez rester de l'autre côté. Alors là, pas de problème : ça fait
 " partie de l'individu, la société pourra faire ce qu'elle veut, elle pourra
 " rien changer, ça, c'est comme une maladie incurable ...
 " Au foyer, je reviendrai même dans x années, il y a pas de problème. Parce
 " que c'est pas comme certains foyers où on vous dit : c'est tel horaire,
 " tel horaire, où on est sans arrêt en train de vous brider. A ce moment-là,
 " vous vous retrouvez en taule derrière des barreaux, c'est pareil. Là, du
 " moment que vous travaillez, qu'on sait que vous travaillez, vous rentrez
 " le soir, c'est tout ... (1).

o

o o

Les vols des trois cas que nous avons présentés ont un caractère de gravité croissant :

- ceux de J.X. sont tous des vols simples,
- ceux de L.T., pour la plupart des vols simples, se transforment à une certaine époque en vols qualifiés; le sujet, pourtant, n'est jamais armé,
- ceux de R.B., enfin, sont des vols simples, sauf un, mais grave, au cours duquel la victime, un joaillier, est sinon agressée, du moins intimidée par un revolver.

Cependant, a posteriori, sur le plan de la dangerosité, le caractère péjoratif du diagnostic qui, à notre avis, eût été à poser initialement, cesse d'être en ordre croissant pour devenir en ordre décroissant.

Nous avons insisté sur l'instruction de la personnalité de J.X. et noté, au passage, en analysant son Rorschach : la tendance au refus à X, la quasi-absence de K, la présence de réponses négatives et interrogatives d'une part, de

(1) Extrait d'entretien.

Cn et descriptions d'autre part, la formulation de remarques impatientes et de critiques dépréciatives de l'objet.

La personnalité de L.T. n'est sans doute pas une personnalité solide. Mais les aspects névrotiques qu'on y rencontre donnent à penser que les troubles installés sont moins profonds que ceux de J.X. Qu'on se souvienne des conclusions d'EISSLER sur la nécessité d'une technique en deux temps dans le traitement du criminel : le premier temps est pratiquement consacré à la "névrotisation" du sujet. Chez L.T., le bénéfice de ce temps eût vraisemblablement pu être réalisé, tout ou partie. Au Rorschach, nous avons souligné que si la construction de la personnalité s'était faite sur un bas niveau d'identification, elle ne s'en était pas moins effectuée (réponse "fleur" à la Pl. X : "le sujet réussit à se construire lui-même en une unité"); le F+ baisse à l'enquête par suite de l'apparition de réponses persévératrices complexuelles, mais à la première présentation des Pl., il est élevé (plutôt trop, puisque égal à 100); il y a peu de K, mais il y en a tout de même 1.

R.B. n'a pas passé le Rorschach. Mais les faits suffisent à prouver que ses potentialités étaient riches, puisque, dès lors qu'on l'a aidé à les réaliser, il l'a fait, s'attirant la confiance de ses chefs qui n'ont pas hésité à lui proposer d'importantes responsabilités humaines, et celle d'une partie au moins de ceux qu'il a en charge : les dires de cet ancien pensionnaire du foyer, que nous avons rapportés, en témoignent.

Chapitre deuxième :

L'escalade : du vol multirécidivant au meurtre. Vers un "état terminal" ?

A - ETUDE DE CAS : D.Z.

(Cf. en Annexes III les épreuves psychologiques recueillies au cours de la première expertise :

- 1) Rorschach,
- 2) village de Mabilley,
- 3) T.A.T.)

" Je suis né à ... (1) ... J'ignore l'endroit exact ... J'ignore également " qui sont mes parents par le sang. J'ai été adopté à l'âge d'un mois ou " deux.

Ainsi commence l'autobiographie écrite que D.Z. rédige à la demande du magistrat qui instruit son affaire. Il a 18 ans et demi; il est inculpé d'homicide volontaire.

Dans un style essentiellement descriptif, D.Z. retrace sa vie. Soucieux de précisions, il énumère des faits :

" Je suis allé en classe d'abord dans un jardin d'enfants de la rue de ... " à ... De là, je suis passé en classe préparatoire à l'école ..., à ..., " puis, dès la 10ème, au lycée de ... J'y suis resté jusqu'à la 6ème incluse ...

Et, tout au long d'un récit qu'il détaille, il continue ainsi, relatant sans complaisance, sur un ton de plainte monocorde, les comportements inadaptés qui ont pu lui être successivement reprochés.

" ... j'étais alors en 4ème. Jusque là, j'avais commis quelques petits larcins dans le porte-monnaie de maman (2). A ..., j'ai volé de l'argent dans la veste d'un camarade de classe ... Pour le dernier trimestre de l'année scolaire ... j'ai été mis en pension dans un collège tenu par des prêtres, " le collège ... si j'ai bonne mémoire. Je n'avais pas de correspondant. " J'ai été renvoyé pour indiscipline, mais non pour vol ... En octobre ..., " je suis entré en 3ème dans un cours privé, le collège ... Le directeur de " ce cours s'est montré des plus indulgents, mais à Pâques ..., à la suite " d'absences et même de vols, il m'a déclaré qu'il ne pouvait me garder plus " longtemps ... cours privé à ... J'en suis parti au bout d'un mois à peine " ... mes parents ont décidé pour finir de s'adresser à un juge pour enfants " ... Placé au foyer de ... Après diverses péripéties dont un vol au préjudice

(1) Ici, le nom d'une ville connue pour sa prison.

(2) Tout au long du récit, c'est nous qui soulignons.

" d'une éducatrice, je me suis enfui. Je suis revenu à ... (1) en auto-stop, j'ai commis un vol d'argent sur un chantier en cours de route ... Mes parents m'ont fait entrer en 2ème au collège ... J'y suis resté une dizaine de jours, j'en suis parti en emportant la caissette du questeur chargé de vendre des friandises aux élèves ... Placé au centre de ... (2). C'était le plus mauvais endroit que j'ai connu jusque là en raison de la sévérité. Mon séjour s'est pas mal passé sous réserve de dix jours de cachot infligés pour avoir voulu assommer un éducateur ...

" ... je me suis retrouvé au début de novembre ... au centre de ... (3). Dix jours après environ, je me suis enfui. J'ai volé dans une cabane, dans la veste d'un homme qui se trouvait au travail, un peu d'argent. J'ai gagné ... où mes parents avaient une propriété de week-end.

" C'est là que j'ai commis un fait qui présente quelque analogie avec ce qui vient de se passer. J'ai cambriolé la villa des voisins immédiats de mes parents. J'y ai trouvé différents objets, dont une carabine et deux boîtes de cartouches. Je me suis installé dans un pavillon de chasse appartenant à une autre voisine. Pendant un jour ou deux, j'ai chassé ... J'ai été surpris par deux gendarmes. Ils m'ont demandé si j'avais une carabine. Je la leur ai montrée ... J'ai été placé à ... (4) ... J'y suis resté un mois environ. Il m'a été demandé ce que je voulais faire : j'ai refusé de retourner dans un collège, mais j'ai accepté d'aller à ..., car la marine m'intéressait ...

" ... J'ai embarqué comme novice le ... à ... Je suis rentré en France vers la fin de juillet ou le début d'août ... (5). J'en ai eu assez de la marine : elle me plaisait dans les livres ...

Et la mélodée continue. D.Z. part chez un cousin qui habite à l'autre bout de la France, craint d'être démasqué par sa tante, se sauve à l'étranger, se fait interpellé par un agent, puis expulser et rapatrier, reprend la mer, ne peut se réveiller pour effectuer son service à la suite de libations de Noël, doit quitter le bateau, purge des peines pour lesquelles le sursis est tombé, se réembarque sur un voilier, s'en lasse vite, quitte le bord "sans prévenir et sans paie", rentre chez lui, mais fuit de nouveau devant les gendarmes (qui l'accusent, à tort cette fois, d'un vol qu'il n'a pas commis) ...

C'est avec beaucoup d'étonnement, mais aussi une forte réaction émotive que D.Z. nous écouterait lui dire, au cours de l'expertise psychologique, que sa déposition nous a fait penser au poème de Paul Fort : "Le bonheur est dans le pré ..." : il n'avait jamais, dit-il, envisagé les choses sous cet angle.

Et il est certain que l'expression de toute sensibilité reste des plus épisodiques et des plus fugitives au cours du récit qu'il développe. Au

- (1) Domicile des parents.
- (2) Centre d'observation.
- (3) Même que celui précédemment cité.
- (4) Prison pour mineurs.
- (5) Après un mois et demi de navigation.

plus, trouve-t-on, ici ou là, une phrase sèche qui évoque le sentiment : "Mes parents adoptifs que je considère comme mes seuls parents", écrit-il. Et, plus loin, "J'aurais pu retourner au collège, j'aurais été repris. Je n'ai pas voulu me retrouver parmi mes anciens camarades parce qu'ils étaient au courant du vol que j'avais commis". Ou : "J'ai été amené à redoubler ma seconde. Dès le deuxième jour, je me suis enfui : j'admets que mon orgueil était blessé de devoir redoubler une classe ...". Et encore : "J'étais presque sans argent. J'ai essayé d'en voler, mais ma tante s'est aperçue de mes intentions et a crié. J'ai eu peur ...".

o
o o

I - OBSERVATIONS ANTERIEURES AU MEURTRE.

Les rapports d'observation rédigés à la fin de ses séjours en centre d'observation, puis en section de détention pour mineurs, sans exclure le rôle éventuel des autres facteurs d'inadaptation, ont tous insisté sur l'importance de la situation d'adoption.

A son premier séjour en centre d'observation (D.Z. a 14 ans), le psychologue écrit :

" Enfant adopté à quelques mois. Parents d'un bon niveau, mais d'esprit bourgeois, censuré et peu souple. Ont réagi dès la première incartade par des mesures un peu fortes : la pension. Celle-ci ne pouvait que ressusciter l'angoisse d'abandon chez un enfant n'ignorant rien de son passé adoptif et ayant, étant jeune, présenté d'assez gros sentiments d'insécurité (ne pouvait s'endormir que si on lui tenait la main).
" Les troubles de la conduite sont des manifestations agressives typiques, déclenchées en réponse à des attitudes frustrantes des parents.

Un an plus tard (nouveau séjour), après un nouvel examen psychologique, D.Z. est présenté au psychiatre (psychanalyste en l'occurrence) qui insiste sur trois points :

" 1°) Le problème d'adoption qu'il a su tardivement et qui, malgré l'apparence, crée encore des difficultés. Attitude ambiguë vis-à-vis des parents réels.
" 2°) Syndrome endocrinien prépubertaire, de type adipo-génital, avec ambosexualité ébauchée, développement mammaire, aspect un peu féminin du bassin, adiposité, faible développement génital, puberté retardée.
" 3°) Les facteurs héréditaires d'impulsivité et probablement de déséquilibre jouent un rôle difficile à déterminer.

Les conclusions du psychiatre sont les suivantes :

" L'attitude anormale se situe surtout dans les vols à répétition qui l'ont fait exclure de divers établissements. Possibilité d'une origine de frustrations en raison de leur ancienneté, mais organisation actuelle assez poussée ...
" Justiciable d'une action hormonale de rattrapage et d'invigoration, et d'une psychothérapie liées.
" E.E.G. à faire.

Le tracé de l'E.E.G., pratiqué quelques jours plus tard, se révèle normal.

Plusieurs examens suivront, dont celui du psychiatre qui fait le point un an après son premier examen à la faveur d'un nouveau séjour de D.Z. au centre d'observation :

" Malgré des problèmes de base très importants insérés dans le caractère et centrés sur l'adoption, la crise pubertaire joue un rôle capital.
" Le retard génital et l'obésité, actuellement en grande partie réduits, ont entraîné un malaise important et, de ce fait, l'instinct s'est exprimé en tendances instables et agressives.
" Actuellement, les traitements ayant amené une grosse amélioration, il commence seulement à s'accepter comme tel. Cependant, il est possible qu'il ait encore quelque temps des réactions d'inadaptation. Néanmoins, son niveau intellectuel et scolaire lui permet sans aucun doute de terminer ses études (bachot).
" L'autre orientation serait évidemment de le placer en vue d'une orientation sur la marine marchande. De toute façon, reprendre un traitement de Gonadotropes en vue de compléter l'action qui a été efficace.
" A revoir.

Quelques jours plus tard, additif aux conclusions de l'examen :

" Revue de l'enfant et visite de la famille.
" La solution préférable, d'accord avec le mineur et la famille, serait un complément d'études dans un cadre à petit effectif qui permettrait une pédagogie de valeur psychothérapique ...

En dépit de quoi, la solution retenue sera la préparation de la marine marchande.

Dix-huit mois plus tard, D.Z. est incarcéré (section mineurs). Il est revu par le psychologue qui l'avait examiné à l'âge de 14 ans lors de son premier séjour en centre d'observation. Les conclusions du nouveau rapport psychologique sont les suivantes :

" Depuis les précédents examens, on peut noter :
" 1) La persistance entière du problème névrotique concernant son adoption, tant dans l'attitude de silence des parents que dans la position du mineur à annuler ce problème angoissant. Sur ce plan, rien n'est résolu et, seule, la psychothérapie aurait pu dénouer ce problème.
" 2) Contact toujours dominé par les rationalisations intellectuelles et un mode de défense s'appuyant largement sur l'intelligence.

- " 3) Amélioration très nette des troubles endocriniens; un peu petit pour son
" âge, il présente pourtant aujourd'hui une silhouette débarrassée de l'ad-
" iposité et le passage à la puberté normale est franchi depuis un an en-
" viron, avec émancipation sexuelle. Cette modification du schéma corporel
" et génital soulage visiblement le mineur sur un certain plan.
" 4) L'organisation actuelle de la personnalité est dominée par la névrose de
" caractère, des passages à l'acte agressifs sur le mode de la délinquance
" et des désirs de récupération sur le plan scolaire (compte sur ses deux
" ans de prison pour faire son bachot par correspondance).
" De son passage dans la marine, n'a tiré que peu de satisfactions juvéniles,
" les problèmes psychologiques continuant à dominer en profondeur les con-
" duites.
" Avenir incertain; est encore extrêmement fragile.

o

o o

II - PREMIERE EXPERTISE.

Nous examinerons nous-même D.Z. après son meurtre, dont voici
l'exposé.

Quelques jours après Noël, D.Z., venu seul dans la résidence de week-end de ses parents, vole une voiture. D'après ses dires, ayant été reconnu par les habitants de l'endroit, il n'envisage pas de rentrer chez lui et pense à prendre la fuite. Mais il érafle la voiture volée et doit s'éclipser devant les gendarmes. Il prend une nouvelle voiture, celle du père d'un de ses camarades. Mais il a avec elle un accident bénin, et doit l'abandonner. Il se retrouve donc avec son désir de fuite sans argent et sans voiture.

Le lendemain, il tente de pallier la difficulté en carbrifiant successivement plusieurs villas assez proches. Il ne trouve aucun argent liquide, ni objet aisément monnayable. Outre des victuilles, il s'empare dans l'une d'elles d'une carabine, sans, dit-il, aucune intention d'agression homicide.

Cependant, il lui faut se procurer de l'argent. Ayant examiné les différentes possibilités, il retient par élimination celle de dévaliser un chauffeur de taxi qu'il intimidera avec sa carabine afin de pouvoir lui prendre son portefeuille et surtout sa voiture.

Mais les choses, dit-il, ne se passent pas comme il l'avait prévu. Le chauffeur de taxi contacté ne se laisse pas impressionner par les menaces

du garçon et, selon l'expression de D.Z., "lui saute dessus". Dès lors, c'est D.Z. qui a peur et il tire : six balles sans intention de tuer, assure-t-il, simplement sous l'empire de l'émotion, la dernière consciemment, car il craint d'être dénoncé par la victime si celle-ci demeure en vie.

o

La manière dont D.Z. se présente à l'examen évolue dans le temps au fur et à mesure que l'expertise se déroule, et le fait n'est pas sans importance : il implique de la réalité psychologique quelque chose d'essentiel.

Tout d'abord, D.Z. est froid (regard sans expression, sourire sans chaleur) et ses propos tendent à être cyniques (affichage de ce qu'il appelle en insistant sur le terme son "amoralité"). Pour lui, explique-t-il, la seule chose qui compte, c'est d'obtenir ce qui lui plaît et il ne peut souscrire à la morale commune dont l'idée essentielle est qu'on ne doit pas léser autrui. Quant à lui, il est très égoïste et depuis toujours il entend bien prendre ce dont il a envie sans considération pour qui que ce soit. Cependant, il apparaît vite qu'il n'en est pas pour autant satisfait. Tout rapidement le déçoit et le lasse. Peut-être, il cite A. France, ne désire-t-il rien avec assez de force pour éviter dégoût et satiété ... De fugaces expressions émotives surgissent de temps à autre. Mais D.Z. ne répond d'abord que laconiquement aux questions qui le touchent de près. Il expliquera plus tard qu'en centres d'éducation surveillée, il s'est vite rendu compte que "montrer sa sensibilité était immédiatement pris pour de la sensiblerie". Or "je n'aime pas le ridicule", dit-il. En fait, déjà le psychologue qui l'avait vu lorsqu'il avait 14 ans, notait : "La personnalité, malgré son immaturité, est précocement organisée dans le sens d'une hyperationalisation des conflits, d'une dominance des intérêts et des jugements intellectuels par lesquels le garçon se défend contre l'angoisse et les problèmes ...", et plus tard : "Contact toujours dominé par les rationalisations intellectuelles et un mode de défense s'appuyant largement sur l'intelligence".

Dans les épreuves psychologiques de D.Z. passées au cours de l'expertise, on retrouve plusieurs signes de défenses par mise à distance et intellectualisation. D.Z. aborde le test du village en essayant de reproduire "le plus exactement possible" un endroit qu'il connaît, et ce n'est qu'au moment du questionnaire qu'il prendra brusquement conscience de la possibilité qui lui est offerte de "fantasmer" à son gré (à propos de la figure d'autorité : "Ce qui est ou ce que je voudrais qui soit ?"; coup d'oeil

d'intelligence brusquement compréhensif). Il ne s'y refusera pas. Mais spontanément son mode d'approche restait désengagé. D'ailleurs, il n'habite pas son village : sa maison se situe à l'écart. Même mécanisme de mise à distance, avec souci intellectuel de la forme dans le T.A.T., par exemple à la Pl. XI : "Il est un conte commun à plusieurs provinces et qui raconte ...", puis : "C'est mal dit ! Je préfère recommencer ...". Au Rorschach, enfin, où, dès la première réponse, s'exprime un besoin de justifier l'interprétation banale spontanée ("Un papillon. Mais pourquoi cela m'évoque-t-il un papillon ?"), où surtout les réponses sont sèches et, pour une grande part, dépourvues d'originalité (Ban % = 50), alors que le niveau intellectuel est très bon (Q.I. au Wechsler-Bellevue = 127, Q.I. verbal = 130, Q.I. performance = 118).

Progressivement, cependant, l'attitude de D.Z. se modifie. En fin d'expertise (celle-ci, doit-on préciser, aura duré huit heures étalées sur deux après-midi successifs), le regard et le sourire auront acquis une toute autre qualité que celle qu'ils avaient initialement; quant aux propos tenus, ils auront perdu de leur cynisme et de leur dureté. D.Z. aime, dit-il, "faire plaisir et faire enrager". "Des plaisanteries qui peuvent paraître méchantes [il cite pour exemples quelques gamineries], mais je ne pense pas que quelqu'un de normal puisse être gratuitement méchant". Tout à fait en fin d'expertise, il fera le point sur son "amoralité" : "Je ne suis pas foncièrement amoral", dira-t-il alors. Le contenu des épreuves confirme l'impression.

Aucun des tests ne témoigne d'inémotivité ou d'indifférence affective. Sans doute, au Rorschach, D et H sont-ils peu nombreux et les deux réponses FC sont-elles des FC achromatiques (FC'), à propos desquelles N. RAUSCH de TRAUBENBERG, rendant compte des travaux de KLOPPER (1), écrit : "globalement, il semble s'agir de réactions émotionnelles comme retenues, non osées, étouffées même, en sourdine, sous couvercle ..." (2). Mais la médiocrité du contact paraît surtout liée à l'anxiété. Les réponses FC' coexistent avec deux réponses CF. Or, "la présence de réponses C' allant de pair avec les CF et FC apporterait un élément de conscience de vie émotionnelle, les FC noir ou gris révèlent une sensibilité dépressive bien contrôlée" (3). Les réponses estompage, quant à elles, sont de deux types : FE (2 peaux de bête) et EF (radiographie). Rappelons ce qu'exprime toujours, selon KLOPPER, le "clair-obscur", terminologie américaine : "Ces réponses reflètent la sensation du contact et la recherche du contact quand elles sont basées sur l'impression tactile du moelleux des fourrures et des tapis, recherche avide assez primitive qui rend le sujet dépendant d'autrui ... l'estompé à deux dimensions

(1) KLOPPER B. : "The Rorschach technique".

(2) RAUSCH de TRAUBENBERG N. : "La pratique du Rorschach", p. 127.

(3) op. cit., p. 128.

des cartes et des radiographies suppose un éloignement dans l'intellectualisation ou le contrôle social de la recherche anxieuse d'affection" (1).

Eloignement dans l'intellectualisation ou le contrôle social de la recherche anxieuse d'affection ... Plus haut, nous citons ce rapport du psychologue du centre d'observation qui faisait état d'assez gros sentiments d'insécurité et relatait qu'enfant D.Z. ne pouvait s'endormir que si on lui tenait la main. C. LAUNAY et M. SOULE, dans leur ouvrage sur "L'adoption", insistent sur "l'obsession de l'hérédité" chez un certain nombre de parents adoptifs. Sans doute ne peut-on nier l'importance de "la transmission héréditaire de certaines tendances mentales". Mais "de quoi hérite-t-on ? De tendances mentales, non du caractère lui-même, qui ne se forme que peu à peu par l'éducation; la plupart des tendances mentales sont éducatibles, et, sans qu'il soit possible de doser ce qui revient à l'apport héréditaire et à l'éducation, celle-ci, de l'avis général, a une part dominante" (2). "L'obsession de l'hérédité" n'en existe pas moins chez certains adoptants :

" ... Dans les cas qui évoluent mal, presque toujours cette hantise de l'hérédité altère, dès le début, les relations parents-enfant : l'image de la mère naturelle transparait à travers les premières terreurs nocturnes de l'enfant, ses caprices alimentaires, ses premières colères, ses premiers mensonges. Autant de motifs d'anxiété qui troublent de plus en plus la mère adoptive et provoquent par contre-coup chez l'enfant des réactions d'opposition : c'est un cercle vicieux (3).

Les parents de D.Z. avaient respectivement 43 et 36 ans lorsqu'ils adoptèrent leur aîné (ils ont un second fils adoptif, mais tout différent, et qui ne leur pose pas les mêmes problèmes). De nature calme autant qu'il peut apparaître à travers les dires du sujet, ils appréciaient surtout les joies du foyer et les distractions paisibles. Quelle qu'ait pu être leur disponibilité, ils comprenaient difficilement, semble-t-il, la nature de D.Z. Morphologie dilatée, type beaucoup plus sensoriel que schizo-rationnel. D.Z. peut se laisser des choses, mais dès lors qu'il en jouit, il en jouit intensément et par tous les sens plus que par l'esprit. Il n'analyse pas, dit-il, il "communie avec". Les procédés de rimes l'intéressent peu : quand il assiste à "Cyrano de Bergerac", il rit. Peu lui importe la construction d'une symphonie : quand il écoute de la musique, il la "sent". Tous ses désirs, pour passagers qu'ils soient, sont intenses.

Mais il n'est pas seulement, par tempérament, avide de jouissances : pour être pleine, sa satisfaction supporte mal d'être différée; qu'une brusque

(1) op. cit., p. 133.

(2) LAUNAY C. avec la Coll. de SOULE M. : "L'adoption", p. 80.

(3) op. cit., pp. 125-126.

envie de caracoler à travers prés et bois le saisisse à trois heures du matin, alors il se lève, enfourche son cheval et bondit dans la nuit. L'éducation a échoué à le rendre capable de tolérer la frustration. Eût-elle pu réussir à endiguer le bouillonnement de sa nature ? Peut-être. Mais la famille était trop anxieuse pour réagir de façon adéquate. Une fois encore, nous citerons C. LAUNAY et M. SOULE :

" ... La connaissance des lois de la génétique confirme très évidemment la notion que chacun apporte en naissant un certain nombre de tendances personnelles avec lesquelles il faudra compter ... L'attitude éducative des parents a une influence primordiale. La meilleure consiste précisément, ce n'est pas douteux, à adapter la forme de son éducation à la personne de l'enfant, à rester objectif, à n'avoir aucune idée préconçue (1).

La conception et l'application d'un tel programme étaient-elles trop difficiles pour les parents de D.Z. ? Le jeune homme, en tout cas, en eut le sentiment. Écoutons-le :

" Mon père me "préparait mon avenir". Il me donnait une éducation chrétienne. Puisque c'était son idée, je ne dis pas que c'était mal, mais c'était la manière ...
" Mes parents sont tous les deux très musiciens. Ils ont décidé que je ferais du piano ... Ils ont eu de la chance que j'aimais le piano ! ... (2).

Très tôt, D.Z. essaie de réparer les impressions de contrainte qu'il ressent en prenant par rapport à son jeune frère le contre-pied des attitudes parentales :

" Mon frère était fragile. Il a failli mourir deux fois. Mes parents le couvaient. Moi, je pensais l'aguerrir. Alors, ma mère protestait : "Ne le fais pas courir comme ça, il va attraper froid !". Ça m'énervait. Les bohémiens dans les bidonvilles comment font-ils ? ... Je me suis habitué à ce qu'on ne comprenne pas ma façon de penser ... (2).

Les premiers vols domestiques, qui, fait important, allaient de pair avec une énurésie persistante (celle-ci ne céda complètement que vers la dixième année) semblent avoir traduit de la part de D.Z. une agressivité réactionnelle aux frustrations liées à l'insuffisante compréhension de ses besoins vitaux.

Très vite, le cercle vicieux dont parlent C. LAUNAY et M. SOULE se constitue. L'anxiété des parents se renforce et ils réagissent de telle façon que D.Z. accuse de plus en plus ses troubles. D'abord, ils ne sanctionnent que timidement : "Mes vols réussissaient et la punition n'était jamais très sévère". Et D.Z. explique comment il en vint rapidement à

(1) op. cit., p. 125.

(2) Extrait d'entretien.

exploiter les faillies. Mais surtout, insistant sur le manque de fermeté de son père, il dit ceci : "Quand quelqu'un vous prête une voiture, vous en prenez un soin plus grand ...". Ses parents le considèrent-ils véritablement comme leur fils ? Reculeraient-ils alors devant une sanction sans faiblesse ? Quand, à 9 ans, il apprendra la vérité sur ses origines, D.Z. aura tout le loisir de revivre ses impressions passées. Il a très bien senti, dans leur crainte de sévir, la peur inconsciente que ses parents adoptifs éprouvaient devant leur propre agressivité; ensuite, les attitudes démissives qu'ils ont adoptées n'ont fait que le confirmer dans ses appréhensions et réactiver en lui l'angoisse d'abandon et l'agressivité subséquente. En effet, M. et Mme D.Z. consultent très tôt divers spécialistes réputés, des pédiatres, des psychiatres. D.Z. s'insurge intérieurement, et, a posteriori, raille avec une ironie amère : "Les Professeurs Untel et Tel autre sont certainement des personnages si éminents qu'il leur suffit de voir quelqu'un deux minutes pour se faire de lui une opinion valable ! ... Quand les psychologues ont commencé à m'examiner sérieusement, j'avais 14 ans, ils n'ont pas vraiment donné de conseils à mes parents, il était bien tard d'ailleurs, ceux-ci avaient de moins en moins d'autorité ...". Pratiquement, les consultations n'avaient guère eu pour résultat que le renforcement des sentiments de jugement et de rejet : dans l'esprit de D.Z., les médecins qui le voyaient prenaient parti, étaient "pour ses parents" (donc contre lui), et leurs paroles étaient enregistrées comme autant de verdicts pour peu qu'elles aient comme celle-ci ("Alors, comme cela, on vole dans les poches de ses petits camarades !") un caractère réprobateur.

Les médecins conseillent la pension et D.Z. est placé chez les Jésuites. On lui donne une "éducation morale sérieuse". Une fois de plus, il s'insurge : "La seule manière qui, avec moi, portait des fruits, c'était de faire appel à mes bons sentiments. Mais pas la morale ! ...". Indiscipline manifeste, délits en cascade. La révolte se structure. Cette fois, les sanctions commencent. Intervention judiciaire. Placements en centres. D.Z. juge ses éducateurs ("des moniteurs, estime-t-il : éducateurs, c'est un mot noble !") : ils sont "trop jeunes", "trop partagés entre les différents garçons du groupe", trop pris par leurs occupations pour avoir le temps d'essayer de comprendre ce que n'ont jusqu'alors réussi à comprendre ni ses parents, ni ses professeurs. Et puis ses camarades sont différents de lui : ils n'ont dans l'ensemble, ni son niveau de culture, ni ses habitudes de vie; il se contente d'apprendre auprès d'eux quelques techniques délicieuses. Malaise de plus en plus profond, révolte de plus en plus ouverte.

A la sortie des centres, D.Z. s'embarque. Une fuite vers la mer et ses horizons illimités, vers l'océan, dont F. DUYCKAERTS souligne qu'il "représent[e] cette puissance immense et fantastique dans laquelle on se perd et qui vous protège. [Qu'] Il est le symbole du repos, de la protection maternelle ..." (1). Mais D.Z. s'est imaginé la marine à travers ses lectures "telle qu'elle était il y a cent cinquante ans". L'impression de puissance, née du pouvoir que l'on exerce directement sur la marche d'un bateau à voile, D.Z. ne risque guère de la connaître sur un pétrolier. L'assujettissement, voilà ce qu'il retrouve. Les contraintes. L'écrasement.

Au cours de toutes ces années, D.Z. aura poursuivi en vain l'image du modèle fort, auquel il aurait voulu s'identifier, Richard Coeur de Lion, l'image de ses rêves enfantins. Il aurait aimé, dit-il, que son père fût avec lui comme son oncle avec son cousin : "copain sans excès" et ne reculant pas devant l'idée de donner "davantage de corrections paternelles". Le problème du modèle viril trop faible et trop lointain proposé par le père est au moment de l'expertise l'un des problèmes les plus prégnants, à telle enseigne qu'il induit, pour une part, le meurtre. "Mon père, je voudrais qu'il soit sévère", dit D.Z. "Oh ! bien sûr, s'il l'était, peut-être que je réagisrais, peut-être même que je lèverais la main sur lui. Et, cependant, je voudrais qu'il soit sévère ...". Lorsque le chauffeur de taxi agressé, un homme mûr, se présente devant lui, D.Z. escompte son recul sous la menace. Mais à tort : devant ce jeune homme qui n'est guère pour lui qu'un enfant, la future victime réagit par une attitude forte. Cependant, D.Z. est armé, et ce n'est pas un hasard, même s'il est sincère quand il dit que son meurtre ne fut pas intentionnel.

o

M. D.Z. n'a pas réussi à incarner la "loi" aux yeux de son fils aîné. "Un excellent professeur de latin et de grec, un peu l'idéal du professeur" aurait peut-être pu le remplacer dans ce rôle. Mais D.Z. n'a "jamais discuté avec lui", et il le regrette. Au moment de l'expertise, cependant, une image d'identification virile se propose qui séduit D.Z. : celle de son avocat, un maître du barreau, qui "comprend que sa tâche ne se borne pas à défendre son client et qui l'aide à devenir un homme réellement responsable de ses actes" (2). C'est à la relation qui se noue entre l'inculpé et cet

(1) DUYCKAERTS F. : "Les mécanismes psychologiques de la fugue", pp. 36-37.

(2) Nous avons antérieurement cité ce passage au cours duquel H. FLAVIGNY déplore que soient si rares ceux qui ont la chance d'avoir un tel avocat : FLAVIGNY H. : "Considérations psychothérapeutiques concernant les mesures pénales appliquées aux jeunes adultes", p. 142.

avocat que l'on doit sans doute au questionnaire du village la réponse sur l'enfant malheureux : l'enfant est malheureux, imagine D.Z. "parce que son père est magistrat ... plus tard, il sera heureux parce qu'il deviendra avocat et qu'ainsi il pourra compenser les fautes qu'a pu commettre son père". "L'adolescent peut-il s'identifier, c'est-à-dire se transformer ?". Plus haut, nous avons noté l'importance de cette question que se posait P. MALE à la fin de ses examens d'adolescents. Dans le cas de D.Z., il semble que de nouvelles identifications restent possibles.

o

Mais essayons d'établir un bilan.

1°) Précocité des troubles.

"Les troubles ont commencé petit à petit, dès 7 ou 8 ans dit D.Z., quand on commence à avoir des désirs. Ils ont débuté par des vols de bonbons ...". Et M. D.Z. confirme le fait : "Les comportements ont commencé à s'altérer vers 8 ans. La vie était alors ponctuée d'actes gentils (préparation du petit déjeuner) immédiatement suivis d'actes répréhensibles (un jour, d'un coup de rasoir, lacération d'un cache-col)". Ils ont pris des formes diverses de plus en plus graves (fugues, vols récidivants, simples, puis qualifiés, agressions, à main nue contre l'éducateur d'un centre, puis à main armée).

2°) Importance déterminante des frustrations.

En dépit de certaines apparences de sécheresse (qui résultent essentiellement de la mise en action de mécanismes de défense hyperationalisants), ces troubles n'apparaissent nullement comme la conséquence d'une inémotivité congénitale ou d'une indifférence affective, mais, au contraire, comme l'aboutissement de tout un processus de frustrations déclenché par l'abandon des parents naturels.

3°) Hypertrophie du Moi, sens FRANKENSTEIN, essentiellement liée à des mécanismes de surcompensation.

L'hypertrophie du Moi, sens FRANKENSTEIN, apparaît aussi bien à l'entretien dans la propension aux jugements et à la condescendance (D.Z. a rarement trouvé un professeur qui lui plaisait : être professeur, c'est un

don ! ...", aucune des jeunes filles qu'il fréquentait "ne lui a paru digne d'attachement, il n'aime ni les têtes de linottes, ni les fortes en thème", etc ...) qu'aux tests dans plusieurs de leurs aspects. A l'épreuve choix du Rorschach, les raisons données au refus de IX reflètent la même tendance dépréciatrice que nous venons de signaler : "Je n'y vois rien; elle fait un peu penser à ces peintures surréalistes qui prétendent vouloir dire beaucoup de choses et dans lesquelles on s'irrite de ne rien trouver". Au test du village, le souci orgueilleux de non conformisme se reflète assez dans le refus des figures d'autorité ("Il n'y a pas besoin d'autorité !"), dans la désignation des personnes importantes ("L'idiote"). Dans le choix des attaquants ("... ceux qui n'ont pas le sens du beau ..."), s'exprime à nouveau la suffisance : qu'on se rappelle que le village est une projection de la personnalité de celui qui le construit.

Cependant, les sentiments sous-jacents d'inquiétude sur soi-même se perçoivent à l'évidence dans les surcompensations comme dans la crainte d'un débordement par les pulsions.

A la Pl. XVII GF du T.A.T., la perception d'une Tour de Babel et les commentaires qui l'accompagnent sont symptomatiques. "L'homme ... arrogant, autoritaire, méprisant" au pied de "l'édifice [qui] semble toucher au ciel" peut méditer sur "l'effort, le courage, la fatigue" qu'il a fallu pour la construire, "mais aussi [sur] la vanité humaine". Sont angoissantes les idées de temps qui fuit : "Le temps s'en va, le temps s'en va, mais vous vous en allez ..." (XII F), et de "La vanité dans le sens de l'inutilité ou la jalousie" (IX GF). N'est-ce pas le sentiment de sa propre vanité projetée sur le genre humain tout entier qui angoisse tant D.Z., la conscience de sa petitesse, de l'inutilité des tours de Babel qu'il édifie, peut-être aussi de leur dangerosité lorsqu'elles s'écroulent. La structure du village en étoile centrée par l'église nous a toujours paru témoigner d'une préoccupation inconsciente au sujet de la cohésion et de la force du Moi, d'un souci d'en surveiller la vigilance pour que les pulsions ne le débordent pas (1). Au Rorschach, D.Z. refuse la Pl. IX, dont R.M. PALEM fait la "Planche du Moi" (2). Cependant, le choc et le refus que cette Pl. IX provoque ne vont pas seuls : le F+ % est correct, en partie du fait de l'important pourcentage de Ban (= 50), qui semble bien un autre signe indicatif de la défense du Moi contre le danger d'échec devant les pulsions.

- (1) MAZEROL M.T. : "Contribution à l'étude des personnalités délinquantes" 1966, pp. 156 et suiv. (avec quelques commentaires sur le test de D.Z. alors appelé Gilles).
- (2) PALEM R.M. : "Le Rorschach des schizophrènes", pp. 202-203.

4°) Angoisse mobilisable.

L'angoisse, cependant, n'apparaît pas seulement à travers les mécanismes de défense. Elle affleure à différents moments des tests. Tout particulièrement peut-être au T.A.T. dans le récit à la Pl. XX : "Je suis venu de loin. Il est tard. Les gens sont méfiants : mon aspect n'inspire pas confiance. Je suis seul. Il fait froid. Je suis fatigué. Que vais-je faire ?". Mais encore au Rorschach, dans le choc couleur; et un peu partout, là où s'expriment des sentiments de manque et des revendications.

Les revendications (à caractère oral) transparaissent au Rorschach : dans la réponse de dévoration à VIII, mais aussi dans le Mode d'Appréhension de type G ("ZULLIGER, dans son livre sur le test de Behn-Rorschach (1), attire notre attention sur le rapport existant entre les G et l'oralité", rappelle F. SALOMON dans son article "Fixations, régressions et homosexualité dans les tests de type Rorschach" (2)), et, au village, dans le geste captatif dont D.Z. s'empare du matériel sitôt que celui-ci lui est proposé. Les sentiments de manque provoquent éventuellement l'expression d'un désagrément. Au test du village : "Il me manque une église ! C'est ennuyeux ...". Mais, contre toute angoisse réactivée par ce sentiment de manque, des mécanismes de défense actifs sont immédiatement mis en action. Pour ce qui est de l'église : "On va en fabriquer une ...". Le bâtiment édifié pourra n'apparaître que comme un palliatif ("Mettons que ça en soit une ..."), D.Z. s'en contentera jusqu'au moment où il tombera sur les pièces prévues pour une construction plus classique. Quoique de façon plus discrète, les sentiments de manque s'expriment encore au T.A.T. A XII BG : "On dirait qu'il manque quelque chose ou quelque'un à ce tableau ..."; à XVI, soulignement du caractère "vierge" de l'image. L'angoisse, sans doute assez vive, n'est ici qu'à peine formulée (XII BG : "Cela ferait penser à un décor de théâtre devant lequel n'évoluerait aucun acteur") : sur l'une des deux Planches, D.Z. projette rapidement une forme d'espoir ("il semble ... que cette barque attend deux amoureux"), sur l'autre un monument avec tout ce qu'il évoque de puissance et de grandeur mais encore (compte tenu de l'inscription qu'il porte et sur laquelle se concentre l'attention) de refus des regrets, de détermination à tourner les regards vers l'avenir.

Cependant, nous y avons insisté, D.Z. n'est pas sans appréhender la vanité de ses efforts : il aspire à une aide.

(1) ZULLIGER H. : "Einführung in den Behn-Rorschach Test".

(2) SALOMON F. : "Fixations, régressions et homosexualité dans les tests de type Rorschach".

5°) Recherche d'une imago identificatoire.

Nous avons parlé des conclusions données à la question sur l'enfant malheureux.

Le récit à la Pl. I du T.A.T. est encore instructif. Sans doute, est-ce d'être un Paganini que rêve D.Z., et son ambition même va probablement dans le sens de l'hypertrophie du Moi sur laquelle nous avons insisté. Mais la réalisation du rêve passe par la rencontre avec un Maître, et d'abord le jeune violoniste se désole de "ne pouvoir faire sortir de son instrument des sons aussi harmonieux qu'il le désirerait".

Enfin, au village, on trouve dans la conclusion donnée au problème de l'attaque une demande d'aide aux plus puissants. Le "fantasme" de l'attaque au questionnaire du test de Mabilie est particulièrement intéressant chez D.Z. Plusieurs aspects éventuellement antinomiques en sont à souligner.

a) La méthode d'attaque envisagée est le bombardement. Ailleurs, nous remarquons :

" Le sujet imagine dans l'"attaque" les agressions que peut subir la construction qu'il a réalisée sur la table, c'est-à-dire qu'il peut subir lui-même puisque sa construction est une projection de sa personne. Mais en fantasmant sur l'agresseur de son Village, il projette autre chose qui fait encore partie de lui : l'image qu'il a de son environnement. L'attaque est-elle imaginée de façon réaliste ou irréaliste ? Le combat est-il égal ou inégal ? Certains sujets ne voient d'autres possibilités pour l'attaque quant que d'être l'ennemi en temps de guerre. Ils critiquent souvent leur fantasme, remarquant le manque d'intérêt stratégique d'un Village si petit. Ils n'en persévèrent pas moins dans la ligne de leur perception spontanée : ressentent-ils que le Village qui représente leur personne risque d'être attaqué par les puissants, les grands, les redoutables précisément parce qu'il est petit, faible, vulnérable; et cela gratuitement ? C'est probable ... Dans ce type de cas, on perçoit assez la lutte inégale qui oppose le petit Village (projection d'une personnalité infantile au Moi faible) à la puissance belligérante ennemie, démesurée, redoutable, dont les jugements sont sans appel (on peut supposer : le Surmoi archaïque sévère, résultant de l'introjection de parents fantasmatiques dangereux et cruels, qu'aucune relation favorable aux parents réels n'a réussi à tempérer) (1).

Cependant, compte tenu de la personnalité de l'attaquant ("ceux qui n'ont pas le sens du beau"), on aurait pu, sur le plan purement rationnel, envisager une attaque moins lourdement armée ... D.Z., par son fantasme, nous dit à quel point il a ressenti son rejet : étranger dans sa famille d'adoption, il a été jugé sur ses antécédents familiaux et non point apprécié à sa valeur propre.

(1) MAZEROL M.T. : "Populations d'I.P.E.S.", in SELOSSE J., JACQUEY M., SECONDE P., MAZEROL M.T. : "L'internat de rééducation".

b) Le village, conscient de sa faiblesse, ressent l'inutilité d'une contre-attaque personnelle et "fait une intervention auprès de l'O.N.U.". Tout convaincu qu'il soit de son impuissance, le village connaît ses richesses et n'envisage rien moins, pour se faire protéger, que de recourir à l'instance internationale suprême; il obtient un appui. Sans doute la formulation de la conclusion est-elle teintée de scepticisme ("On veut bien croire à la bonté humaine ..."). Il n'empêche que tout se passe comme si l'environnement introjecté gardait des caractères suffisamment positifs pour que la confiance puisse se rétablir et que le village retrouve la paix en triomphant de ses ennemis : l'évolution personnelle risquerait alors d'être favorable.

o

La question que nous nous posions était celle-ci : l'escalade implique-t-elle nécessairement une marche vers un "état terminal" ? L'expertise psychologique de D.Z. nous conduit à mettre en doute le caractère inéluctable de l'évolution. Encore faudrait-il que les conditions de vie ultérieures soient au minimum favorables.

o

o o

Nous avons revu le sujet.

o

o o

III - DEUXIEME EXPERTISE.

Un an après la première expertise, juste avant le jugement, le président de la cour d'assises nous commettait avec l'un des psychiatres qui avait examiné D.Z. pour apprécier l'évolution à la fin de la détention préventive.

Voici les extraits essentiels du rapport d'expertise co-signé, que le psychiatre (au départ fort pessimiste) rédige après notre entretien commun d'une heure avec D.Z. et un rapide échange de vues entre nous.

Est d'abord notée, après lecture du dossier, une évolution des comportements au cours de l'année :

" ... Pendant les premiers mois de détention, D.Z., sans être vraiment indiscipliné, se montra assez difficile et revendicateur. Il fit une grève de la faim pour protester contre le retard apporté à lui procurer certains livres. A la suite d'un refus de permis de visite, il fit, en manière de provocation, une demande de mise en liberté provisoire avec appel de l'ordonnance, pourtant fort prévisible, qui rejetait sa demande ...
" Depuis quelques mois, les visiteurs de D.Z. et le personnel de la Maison d'arrêt signalent une nette amélioration dans le comportement de D.Z.; il se montrerait moins rigide, aurait un meilleur contact, notamment avec ses parents, travaillerait régulièrement et serait aussi plus docile.

Apparaît ensuite une brève remarque sur la différence (relative) perçue dans le contact au cours des expertises successives :

" Lorsque nous l'avons examiné au cours du premier semestre ... (1) D.Z., qui ne manifestait aucune révolte ouverte, aucune mauvaise volonté, affichait cependant une insensibilité et une amoralité qui auraient paru très inquiétantes pour l'avenir si certains éléments n'avaient permis de supposer que derrière cette façade se cachaient cependant certaines virtualités affectives ...
" Lors de l'examen que nous avons pratiqué le ... à la demande de M. le Président de la Cour d'Assises, nous avons trouvé D.Z. un peu plus détendu, sans qu'on puisse dire qu'il soit pour autant devenu très confiant. Il s'exprime toujours avec la même netteté un peu sèche, s'efforce de répondre de son mieux aux questions qu'on lui pose, mais sans parler spontanément et sans se départir jamais de sa froideur et de sa lucidité.

C'est sans doute le contenu de l'entretien qui présente le plus d'intérêt :

" Il y a ... des progrès sur certains points.
" En premier lieu, et contrairement à ce qu'on avait pu craindre, D.Z. a persévéré dans ses études. Il s'apprête à subir les épreuves du baccalauréat et paraît s'intéresser spécialement à la philosophie, notamment à la morale, au sujet de laquelle il tient des propos, dont on ne peut évidemment affirmer la sincérité, mais qui sont éloignés de l'anti-conformisme dont il faisait précédemment étalage. Ses projets d'études, sans être encore très précis, sont en outre devenus un peu plus réalistes.
" En second lieu, D.Z. paraît avoir réfléchi sur certains thèmes qui ne sont plus, comme auparavant, exclusivement égocentriques. D.Z. n'a jamais manifesté d'animosité à l'égard de ses parents, mais il paraissait fort mal comprendre leur attitude et leur désarroi; actuellement, sa position s'est un peu assouplie, notamment à l'égard de sa mère, le contact avec le père restant toujours très superficiel. Par ailleurs, et le fait est apparemment nouveau, D.Z. s'est mis à penser à sa victime. Il aurait été notamment frappé de lire certains témoignages qui figurent au dossier et il se serait rendu compte que M. X était un être humain et non une pure entité, alors qu'il ne voyait guère auparavant dans sa victime qu'un obstacle anonyme qui se serait trouvé malencontreusement sur sa route (ce qui expliquerait l'apparente "inutilité" de son crime, la victime étant considérée comme un élément négligeable). Cette prise de conscience de "l'autre", même si elle reste encore fort peu approfondie, est le premier pas nécessaire à toute tentative de resocialisation. En outre, D.Z. paraît moins isolé de ses co-détenus et le jugement qu'il porte sur eux est moins méprisant, sans être cependant approubatif, ce qui serait inquiétant.

(1) Epoque des premières expertises.

Les conclusions sont les suivantes :

" Dans l'ensemble, il semble donc qu'il y ait chez D.Z. une amélioration de ses relations avec autrui, un assouplissement de ses positions trop orgueilleusement rigides et une certaine tendance à une véritable culpabilisation. Tout ceci n'est encore qu'ébauché, mais on peut dire que le pronostic est actuellement un peu meilleur que celui qu'on avait précédemment porté. En tout cas, D.Z. paraît plutôt sur la bonne voie alors qu'on aurait pu craindre que l'incarcération ne fasse que durcir un garçon apparemment fort peu perméable aux influences extérieures.

o

o o

IV - ENTRETIEN A LA MAISON CENTRALE CINQ ANS APRES LE MEURTRE.

La peine prononcée est de quinze ans de réclusion criminelle. D.Z. est dirigé sur une maison centrale.

A notre requête, il nous est délivré un permis de communiquer trois ans et demi après la seconde expertise. Le troisième examen a donc lieu lorsque D.Z. a déjà purgé cinq ans de sa peine (détention préventive incluse). Escomptant un examen ultérieur plus complet, nous ne proposons aucun test, et nous contentons d'un entretien, dont les conclusions sont les suivantes :

1°) Le contact s'est amélioré.

Il est nettement moins rigide, les propos sont plus spontanés.

2°) D.Z. a pris conscience de ses troubles beaucoup plus qu'il ne l'avait fait jusque là.

"Pour commettre un meurtre, il ne faut pas être normal", dit-il maintenant, alors qu'au cours de la première expertise il insistait : "On peut avoir envie de tuer, les gens ne veulent pas comprendre cela !". Il vient d'expliquer qu'au début de son séjour en maison centrale, il a fait une tentative de suicide par pendaison. Il a échoué et n'a pas l'intention de recommencer car il a peur de la mort. Mais déjà ses crimes représentaient une forme de suicide au moins social ... "Pour commettre un meurtre, il ne faut pas être normal". A l'époque des événements, et dès auparavant, il lui arrivait d'avoir des impressions de "dédoublément". Il a préféré n'en pas parler : on aurait pensé qu'il se cherchait des excuses.

3°) Pour autant, les problèmes de fond ne sont pas résolus.

L'autodévalorisation conditionnée par la position, entretenue, de

mauvais objet est toujours importante : D.Z. insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'il est "mauvais", qu'il a de "mauvais penchants". Ne pas le percevoir, c'est s'aveugler. Le rapport d'expertise que nous avons déposé, le présentant comme "le parfait honnête homme" (!) l'a beaucoup surpris; il se demande encore s'il s'agissait de notre part de "grande bonté" ou d'"aveuglement" ...

Les mécanismes de surcompensation, cependant, continuent à jouer de façon active. Rapidement, après avoir souligné son côté "mauvais", D.Z. se rassure : le fait qu'il juge les autres moins sévèrement que lui-même est, somme toute, "preuve de sa grandeur d'âme".

L'hypertrophie du Moi, sens FRANKENSTEIN, pour moins marquée qu'elle apparaisse, n'est pas devenue négligeable. Les mêmes critiques qu'il émettait autrefois contre les éducateurs de l'éducation surveillée et les spécialistes, pédiatres ou psychiatres qui avaient pu l'examiner, D.Z. les reformule maintenant contre les éducateurs de l'administration pénitentiaire et le psychiatre de la maison centrale. L'expression qu'il avait utilisée en parlant des éducateurs, D.Z. la reprend intégralement : "des moniteurs : éducateurs, c'est un mot noble !", des gens de 20 ans, lancés dans les prisons sitôt après leur Baccalauréat, qui ont à s'occuper de gens de 40 ans et se trouvent responsables de cent personnes ... Quant au psychiatre de la maison centrale, tout comme les spécialistes de son enfance ("personnages si éminents qu'il leur suffit de voir quelqu'un deux minutes pour se faire de lui une opinion valable ! ..."), c'est une "sommité de la région", "prétentieux", essentiellement soucieux de "ne rien laisser perdre de ses brillantes conférences", et utilisant dans ce but tous les appareils d'enregistrement possibles. Il avait proposé à D.Z. de le revoir. Mais il ne pouvait être question d'y consentir.

Il n'y a guère que l'aumônier pour trouver grâce aux yeux de D.Z. Malheureusement, on le voit peu, car il est seul aumônier pour toutes les prisons de la région.

En détention, conclut D.Z., on doit se resocialiser seul : on "manque de rampes".

4°) Les possibilités de sauvegarder ou de nouer des relations restructurantes (choies) sont limitées par le contexte carcéral.

Son avocat (nous avons vu l'importance qu'il revêtait à une

certaine époque), D.Z. n'a le droit de lui écrire que par lettres ouvertes, d'où la nécessité d'être banal, dit-il ... Le ton amer sur lequel il poursuit : "Et puis un maître du barreau comme lui est forcément très occupé ..." suffirait à indiquer que la relation nouée a gardé de son importance, que les sentiments de rejet initiaux tendent maintenant à être transférés dans son contexte ...

Nous avons dit que l'aumônier était l'une des rares personnes de l'environnement immédiat à être acceptée, mais que D.Z. le voyait peu.

Enfin D.Z. insiste sur l'importance d'une amitié. Mais l'on peut craindre que cette amitié, assez exaltée, s'inscrive plus dans la ligne des troubles persistants que dans celle d'une restructuration.

Pratiquement, toutes les émotions sont vécues dans les conditions d'existence très particulières que sont celles du prisonnier : vingt deux heures sur vingt quatre, D.Z. reste seul en cellule, les deux autres heures de la journée sont consacrées, l'une au sport, l'autre à la conversation avec les co-détenus au cours de la promenade.

5°) La culpabilisation qui se manifeste à d'importantes composantes névrotiques.

D.Z. réfléchit maintenant sur l'origine des troubles dont nous l'avons vu prendre une forme de conscience. Cependant, sa réflexion reste défendue, très culpabilisée, très soucieuse notamment de préserver l'image de ses parents adoptifs. Il commence par expliquer que ce qui lui a manqué, c'est de n'avoir jamais aimé personne; non pas de n'avoir été aimé par personne, mais de n'avoir pas aimé lui-même. Car il a été aimé, il y insiste. A certains moments, il a pu accuser ses parents, mais c'était bien à tort ! S'il avait, lui, un fils comme il en a été un ...

Derrière ces prises de positions, se cachent, bien sûr, des sentiments divers et fort ambivalents. Ce sera dans un climat d'émotion vive que D.Z. en viendra plus tard dans l'entretien à évoquer l'anecdote suivante, dite "du père juif" : un père juif dit à son fils : "saute !" en lui tendant les bras, répète : "saute !" quand celui-ci proteste qu'il a peur, puis, au moment où l'enfant se décide à sauter, écarte les bras (de telle sorte que l'incident se solde par une jambe cassée), pour conclure : "tu vois, il ne faut jamais faire confiance à personne !". Et D.Z. de commenter : "Quand on est susceptible de décevoir la confiance, il faut prévenir ...". Ses parents,

il les "aime bien". Cela pourtant ne suffisait pas pour que sa personnalité se construise solidement : "Il ne les aime pas comme on aime, par exemple, une femme qu'on épouse et pour qui on devient quelque chose".

Il les revoit de temps à autre : ils ont droit de visite pendant une heure tous les quinze jours ou pendant deux heures après une période plus longue. A cause de la distance, ils ne peuvent venir très souvent. M. D.Z. est venu récemment. Il a pleuré. D.Z. l'a regretté : cela "le blessait dans son idée de la virilité".

6°) Réalisations et projets d'avenir.

Après une première année de licence, D.Z., pour des raisons qui se justifient peut-être, a changé d'orientation : il argue de modifications de programmes dues aux bouleversements survenus dans l'éducation nationale; l'enseignement par correspondance qu'il avait entrepris a été supprimé. Il s'est réorienté vers la comptabilité et travaille avec un camarade.

Quand il sera libre, il fera comme tout le monde, il essaiera d'être suffisamment conforme à ce que souhaite la société : il "s'affairera", mettra les problèmes en veilleuse; il ne croit guère au bonheur, et ce n'est pas parce qu'il est en prison ("même en prison, il y a de fugitifs moments de joie"). D'ailleurs comment faire autrement ? ... L'éventualité d'un traitement est envisagée sans aucun enthousiasme : "En prison, dit D.Z., ce n'est pas possible. Ensuite, je m'affairerai [il reprend la formule qu'il a déjà utilisée] . Evidemment, voir quelqu'un en qui je pourrais avoir confiance [il précise : "comme vous"] ... Mais ce n'est pas sûr que j'en aurai envie ...".

o

o o

Comme nous le disions un peu plus haut, nous comptions revoir D.Z. encore une fois avant de rédiger ce texte et nous nous proposons de lui faire passer des épreuves sous forme de re-tests, le Rorschach en tout cas. Les circonstances ont d'abord contrarié notre projet : l'agitation dans les prisons posait des problèmes aux directeurs des établissements pénitentiaires qui ne tenaient pas à voir des personnes étrangères à leurs maisons y pénétrer. Nous nous sommes permis d'insister auprès de l'administration pénitentiaire et du directeur de la maison centrale concernée, leur demandant s'ils ne consentiraient pas, malgré tout, à nous délivrer le nouveau permis de communiquer que nous sollicitons.

Satisfaction nous fut donnée en dernière minute. Les conclusions du quatrième examen, huit ans après le crime, ne paraissent pas d'intérêt. Mais nous pensons préférable d'en différer l'exposé (troisième partie de ce travail) : en effet, elles nous paraissent d'abord illustratives des conséquences qu'ont certaines des nouvelles relations qui s'établissent, après le crime, entre le criminel et son environnement social. Pour le moment, c'est à partir du rappel d'un autre cas d'homicide que nous soulignerons les richesses potentielles qui demeurent chez certains. Lesquelles richesses restent souvent inexploitées parce qu'étouffées, voire irrémédiablement réduites lorsque la condamnation à mort et l'exécution auront sanctionné le crime passé.

B - A PROPOS DES LETTRES DE PRISON DE JACQUES FESCH, GUILLOTINE LE 1^{er}
OCTOBRE 1957 A 27 ANS. (1)

Quelques-unes des réflexions de Jacques Fesch dans ses lettres de prison présentées par A.M. LEMONNIER ne sont pas sans intérêt pour ce chapitre. Moins à cause de la "densité spirituelle" des textes qui frappe certains (2) qu'à cause de ce qu'ils suggèrent sur la complémentarité des visages du criminel et de la société victime et vengeresse.

o

D'abord, Jacques Fesch met fort bien en évidence le fossé qui sépare le fait vécu du fait seulement constaté :

" On m'a souvent dit : "Vous aviez tout pour être heureux. On ne comprend pas comment un garçon comme vous, d'aussi bonne famille, ait pu en arriver là ...". Suit une série de réflexions plus ou moins désobligeantes à mon égard, où ressortent les "paresseux", "insatiable", "veut toujours plus ...". Que ces explications sont fausses ! Comme si la résolution de commettre un acte criminel n'avait pas de racines plus profondes !
.....
" ... j'ai-accepté de voler sans réagir ou presque, parce que cet acte découle naturellement de ma façon de voir. Ce n'est pas ce jour-là que je suis devenu criminel, c'est bien avant. Je n'ai fait que mettre en pratique ce qui demeurait en moi à l'état latent, et parce que l'occasion s'en présentait. N'aurais-je rien fait qu'une année ou l'autre, j'aurais fini par me dévoyer, à moins qu'entre-temps j'eusse trouvé un idéal ... (3).

Et Fesch d'insister sur l'importance des motivations inconscientes qui pouvaient déterminer ses actes : il n'emploie pas l'expression, mais il décrit le phénomène :

- (1) Cf. LEMONNIER A.M. : "Lumière sur l'échafaud".
- (2) Cf. l'Introduction à cet ouvrage.
- (3) op. cit., pp. 23, puis 27.

" Je sais très bien que je n'étais pas "libre" ... Ma vraie culpabilité " n'est pas là. Ce ne sont pas les actes pour lesquels je suis ici qui sont " spécialement graves. Evidemment, il ne s'agit pas des faits en eux-mêmes " qui sont atroces et irréparables, mais de la responsabilité profonde de " Fesch. Il sent qu'elle se situe à un autre niveau. Ceux que je me reproche " sont d'un autre ordre et si un jour je suis jugé en vérité, ce seront ceux- " là qui pèseront dans la balance. Pierrette, Véronique ... sa femme, sa " fille". De ceux-là, j'aurai à répondre. (1)

Jacques Fesch, au cours des années qu'il passe en haute surveillance, va se convertir à la foi chrétienne. Pour lui, comme pour ceux qui le publient, son témoignage est sans doute l'essentiel de ses lettres. Mais, en ce qui nous concerne, nous insisterons sur deux points :

- 1°) le rôle de quelques personnes auprès du prisonnier, l'importance de leur compréhension, de leur pardon et de leur amitié;
- 2°) l'inflexibilité du verdict social, sourd et aveugle, incapable de tenir compte de l'évolution de l'homme.

o

o o

I - AIDE HUMAINE RENCONTREE PAR FESCH DANS SA PRISON.

En écrivant ses lettres, Fesch pense aux visages précis de ceux qui le liront : il n'écrit "pas ces lignes pour des juges inflexibles, mais pour des amis compatissants et pleins de bonne volonté" (2). Il sait qu'il peut compter envers et contre tout sur l'amitié et l'aide de certains de ses proches, sur celles de son ami religieux, Thomas, auquel sont adressées la plupart des lettres publiées dans "Lumière sur l'échafaud", sur celles de son avocat :

" J'ai un avocat admirable, auquel je dois beaucoup et qui, durant cette " année de ténèbres, m'a constamment aiguillonné et dirigé vers le chemin " de la lumière ... (3),

sur celles de l'aumônier qui le visite et lui apporte des livres, sur celles de sa famille qui vient le voir et l'assiste (Sans doute, les règlements de détention sont-ils rigoureux : "Une demi-heure de parler par semaine, un colis par mois, et c'est tout", Fesch peut tout de même écrire le 5 décembre 1955 : "... je suis bien assisté et ne souffre pas de la faim" (4), et cela même est un symbole. Dans sa lettre du 26 août 1956, il précisera "Pierrette vient toujours me voir avec assiduité" (5)).

(1) op. cit., p. 29.

(2) op. cit., p. 23.

(3) op. cit., p. 42 : lettre du 14 mai 1955.

(4) op. cit., pp. 51-52.

(5) op. cit., p. 74.

Au fond de sa prison, avide d'un idéal qu'il n'a jamais rencontré jusque là, il trouve des modèles :

" Je m'unis à toi chaque matin aux heures que tu m'as fixées,

écrit-il à son ami religieux, le 8 juin 1955 (1). Et, plus tard (31 janvier 1956) :

" Moralement, ça va très bien, et je dois dire que ton exemple et ton ardeur m'aident beaucoup. Chaque fois qu'un ennui un peu vif vient m'assaillir et que je regimbe devant la peine, je pense à toi qui vis dans des conditions très dures acceptées volontairement, ce qui est infiniment plus que moi, qui ne fais que subir ce que j'ai mérité (2).

Et encore :

" L'aumônier me passe souvent des livres. Je viens de terminer la vie de Sainte Thérèse d'Avila que j'ai trouvée lumineuse ... (3).

Ou bien, expliquant que ses prières sont "demandes de force et de joie" :

" Je lisais ... dans la vie de Saint François d'Assise que ce grand saint faisait de la "joie" une des conditions primordiales de sa règle : "Pauvreté, chasteté et joie ... (4).

II - INFLEXIBILITE DU VERDICT SOCIAL.

Jacques Fesch sera condamné à mort et exécuté.

Auparavant, sa réclusion aura été dure :

" ... toujours seuls dans notre cellule, sauf une demi-heure de promenade par jour, également seuls. Une demi-heure de parloir par semaine, un colis par mois et c'est tout. Lever sept heures, extinction des feux, sept heures. Les occupations se bornent à la lecture : trois livres par semaine ou plus si l'on peut s'en faire envoyer, et au courrier. Les premiers temps, c'est très dur, et puis l'on s'y habitue petit à petit. Evidemment, la santé se ressent d'un pareil régime, faiblesse généralisée et anémie. Le coeur se rétrécit, et de temps à autre, on souffre un peu d'angoisse. C'est au fond ce qu'il y a de plus pénible, ce manque d'espace vital (5),

à telle enseigne qu'il aura pu écrire (lettre du 21 décembre 1955) :

" ... Qu'on le veuille ou non, inconsciemment et petit à petit, on sent de temps à autre une immense vague de haine contre tout ce qui fait souffrir et qui persécute. Et si on l'entretenait, ou même si simplement on lui laissait prendre pied, je crois que les conséquences seraient abominables. C'est de cette façon qu'on devient une brute, un tueur ... (6),

puis (lettre du 26 août 1956) :

" ... Vois-tu, ce qui est surtout déprimant, c'est cette perpétuelle inaction, cette solitude de tous les instants. Que d'heures à passer assis dans un coin, sans autre chose à faire qu'à regarder les murs ! On finit par devenir complètement déséquilibré et inévitablement ce déséquilibre est destructeur. Il y a une espèce de réflexe d'autodéfense qui amène l'esprit à

(1) op. cit., p. 38.

(2) op. cit., p. 60.

(3) op. cit., p. 52.

(4) op. cit., p. 56.

(5) op. cit., p. 52.

(6) op. cit., p. 56.

" envisager la riposte dans des voies qui n'ont rien d'évangéliques. Nul n'y échappe, et même si ce sentiment est passager, je crois qu'il a quand même le temps d'imprégner l'âme d'une façon indélébile. La riposte de la bête ! Il faut être ici pour comprendre à quel point l'incarcération peut être néfaste à l'individu. Ils arrivent à obtenir une soumission de façade, mais l'intérieur se gangrène de façon effroyable. Des fauves qui guettent le faux pas du dompteur pour lui sauter dessus (1).

Au procès, jury et public auront, de façon subtile, exigé une attitude :

" Trop de larmes, un lâche. Pas assez, un cynique ... (2).

Peut-on parler d'impression subjective ? D'autres faits, d'autres impressions vont, en tout cas, dans le sens de ce dont Fesch témoigne.

"Enfin, il a pleuré ...", titrait avec satisfaction un journal relatant la dernière journée du procès de D.Z.

Et Alphonse BOUDARD, décrivant son jugement en correctionnelle, d'écrire :

" ... L'accusé bafouille. Rare qu'il soit à l'aise. Tout est contre lui ... Surtout qu'il s'avise pas de briller s'il en a les capacités. Humble rampant de loin préférable. Le plus médiocre possible. Laisser toute la vedette aux autres. Aux débarbotts, aux juges, et surtout au proc. Pas un mot, une tournure d'esprit qui puisse lui porter ombrage, laisser supposer qu'il est pas d'une intelligence nettement supérieure ... La place sur le banc d'infamie ... y avoir goûté pour bien saisir ! Je connais pas mal de positions inconfortables, mais là vraiment on se sent coincé de toutes les façons. Digne, on vous trouve arrogant, contrit, on vous décrète lâche. Le moindre petite bouffée d'orgueil vous vaut parfois des années de rallonge. Drôlement se tenir à carreau ... écraser, jamais expression argotique aussi adéquate (3).

Mais les attitudes sont trompeuses. Après avoir publié les dernières lettres (édifiantes) de Jacques Fesch et décrit l'attitude du condamné juste avant son exécution, A.M. LEMONNIER conclut : "Voilà celui que les hommes ont jugé, condamné, exécuté ..." (4). Jacques Fesch, lui-même avait écrit :

" D'où vient qu'aucun détenu condamné à une grosse peine soit capable de l'accepter ? Tout simplement au fait qu'on a jugé un homme qui n'existait pas et qu'on a voulu libre, équilibré et conscient, alors que le prisonnier sait très bien qu'il n'en est rien et, s'il ne se l'explique pas très bien à lui-même, il est blessé dans son sentiment de justice ... Ses actes sont condamnables, mais lui l'est peut-être beaucoup moins (5).

(1) op. cit., p. 73.

(2) op. cit. : "Réflexions de Jacques Fesch sur le procès", p. 93.

(3) BOUDARD A. : "La cerise", p. 421.

(4) LEMONNIER A.M. : "Lumière sur l'échafaud", p. 141.

(5) Lettres de J. FESCH : op. cit., pp. 29-30.

Chapitre troisième :

Le gangstérisme : un "choix ... définitivement "mal fait" " ?

Mais le crime peut encore devenir un "métier" qu'on "choisit". Sans doute, comme tout choix humain, le choix du métier de gangster n'est-il pas gratuit, sans doute a-t-il des causes profondes qui s'inscrivent au nombre de celles que sociologues, psychologues, médecins, psychanalystes, chacun dans son domaine, s'efforcent de cerner. Il n'en reste pas moins que les aspects résolus et assumés d'un choix conscient qui prend allure de véritable "choix professionnel" posent des problèmes particuliers au niveau du devenir, font plus particulièrement craindre l'irréversibilité des conduites : l'entrée dans le monde des truands, ne serait-ce pas, par excellence, le signe d'une consécration, d'un "choix ... définitivement "mal fait" " ?

Nous le dirons plus loin, il n'est pas simple d'examiner l'"aristocratie" de la pègre : elle échappe habituellement aux investigations. Pour avoir quelque idée du gangster, force est de se rabattre sur l'expertise de personnalités moins "arrivées", ce qui n'est peut-être pas entièrement satisfaisant. Mais les enseignements qu'on en tire gardent tout de même de l'intérêt : une extrapolation prudente des conclusions auxquelles on aboutit à partir d'elle permet de poser au moins des hypothèses sur les criminels professionnels, leur devenir, le caractère de réversibilité possible ou d'irréversibilité de leurs conduites.

A - PRESENTATION DE TROIS CAS : N.G., P.R., L.F.
--

Nous présenterons successivement trois cas. Les deux premiers (N.G., 29 ans, et P.R., 30 ans) sont co-inculpés dans la même affaire criminelle. Le troisième, L.F., 50 ans, est un ancien truand qui, lorsque nous l'examinons, se trouve en liberté conditionnelle après une très longue peine.

o

Avec deux autres complices, N.G. et P.R. ont cambriolé une auberge qu'ils croyaient inoccupée. Y trouvant, dans son lit, une vieille femme de 80 ans, ils l'ont ligotée et menacée avec un couteau. N.G. nie toute présence d'arme sur les lieux du crime. P.R., quant à lui, reconnaît les faits, explique qu'il a maintenu la victime sur son lit, sachant qu'"avec lui, elle ne craignait rien d'irréversible"; pendant ce temps, les autres cherchaient l'argent et les

objets de valeur à travers la maison. C'est N.G. qui avait proposé l'affaire : il connaissait l'auberge, y ayant résidé auparavant pendant un mois. L'idée du cambriolage lui vint, dit-il, lorsque S.L., le troisième des quatre comparses, se vanta devant lui de ses connaissances en coffres-forts.

N.G. et P.R. ont, l'un comme l'autre, été condamnés antérieurement pour proxénétisme, port d'arme prohibée, et, le premier, encore pour chèques sans provision.

o
o o

I - N.G., 29 ANS.

1°) Entretien.

N.G. est le seul garçon d'un ménage dissocié qui a eu quatre enfants. Tôt placé en nourrice, il ne se rappelle pas avoir vécu au foyer de ses parents. Au moment du divorce, les enfants étant distribués, suivant leur sexe, à père ou mère, N.G. sera confié à son père, et élevé par sa grand'mère paternelle.

Celle-ci laisse à N.G. l'impression d'une personne tout à la fois faible et de principes étroits. La période de vie à son foyer est marquée par deux formes de souvenirs. N.G. se rappelle :

- 1°) son désir de retrouver sa mère : il fait un jour 10 Km à bicyclette pour la rejoindre, dit-il; son sentiment est que sa grand'mère ne favorisait pas les rencontres, au contraire;
- 2°) son placement dans un collège religieux; fils d'un employé des P.T.T., il se trouva soudain en contact avec des garçons de la "haute société, qui est portée sur la religion"; "lui était très pauvre, il avait l'impression d'être mal habillé ... et les Pères avaient une préférence pour les enfants riches; socialement, c'est normal". N.G. "ne donnait pas à ses camarades l'occasion de lui faire sentir leur supériorité, il se retirait dans son coin", mais au fond de lui, il se sentait "haineux" et se disait : "Si, un jour, j'en trouve un, je le tuerais, je le noierai"; il ajoute : "J'ai évolué. Maintenant, c'est de les fréquenter que j'ai la volonté".

Après l'obtention du C.E.P., N.G. va vivre avec son père. N.G.

décrit celui-ci comme "très très dur, frappant pour un rien". "J'aurais pas mon père, dit-il. Il a toujours été contre moi. Il ne m'a jamais compris. Il est autoritaire, très entier dans ses points de vue". La seule manière que N.G. avait de "le faire plier" était de se faire renvoyer d'un endroit ou d'un autre. Il ne s'en fait pas faute : mis à la porte du collège technique où son père l'a placé, il entre dans une école d'agriculture, s'en fait exclure pour inconduite, s'engage dans la marine, mais son contrat de cinq ans est révoqué à la suite d'une condamnation à 150 jours de prison pour indiscipline, ensuite, d'après ce que dit son père, entendu par la police, il revient "à l'état de loque", passe le concours d'entrée d'agent technique aux P.T.T., est reçu, suit pendant six mois les cours de formation qui ont lieu à Paris, puis part sans donner de nouvelles. L'un des principaux griefs que N.G. entretient contre son père est de ne pas l'avoir laissé entreprendre des études classiques : il eût désiré avoir un métier intellectuel, devenir médecin, voire chirurgien. Son Q.I., cependant, le lui eût-il permis, qui n'est que de 101 au Wechsler-Bellevue ?

N.G. se marie, renoue pour la circonstance des relations avec son père, mais, rapidement, divorce : "Sa femme, dit-il, n'avait rien dans la tête". Il ne connaît pratiquement pas sa fille qui a 6 ans au moment de l'expertise, il s'en désintéresse complètement.

N.G. prend alors contact avec la société marginale. Il a un certain nombre de maîtresses. Parmi elles, Melle Gertrude, une des prostituées dont il est le souteneur, l'introduit, dit-il, auprès de "personnalités très solides du "milieu" ". Cependant, il échoue dans sa tentative d'y pénétrer (le "milieu" est méfiant). Il en est dépité : la tentative de suicide dont il parlera plus loin a lieu à cette époque.

La présentation de N.G. est aisée, un peu avantageuse. Il ne reste évasif qu'au sujet de l'affaire dans laquelle il est inculpé. Dans tous les autres domaines, il se raconte et s'explique avec complaisance, une certaine vérité, de l'inconscience souvent, du cynisme parfois.

Son ambition est en disproportion avec son intelligence tout à fait moyenne. N.G. impute à son père son manque de culture. Mais celui-ci ne justifie que très partiellement ses échecs. Dans aucune de ses entreprises (celles qui sont en marge, tout autant que les autres), N.G. ne réussit brillamment. Sans doute a-t-il conscience d'être "monté socialement", débutant dans des garages en lavant des voitures, devenant ensuite "gérant de

petite maison, de grande maison, pointé, puis maître d'hôtel". Mais ce n'est pas là ce qu'il eût souhaité, nous l'avons vu, puisqu'il rêvait d'une carrière intellectuelle. Son vol qualifié, à son sens, n'est qu'une "bêtise". Seuls, "les très gros trafics de drogues et la grosse escroquerie qui rapportent, sans risque, de gros paquets" l'intéressent. "Il n'est pas partisan des hold-up et des cambriolages" qui, du fait des partages, ne sont guère rentables et qui, par surcroît, présentent des dangers.

Installé dans une position consolidée de "mauvais objet", N.G. "se sent faible vis-à-vis de la vie". Sujet à des crises de cafard, il a parfois des idées de suicide (une tentative faite un jour en se tailladant le bras). Souvent, il se réfugie dans l'alcool (quelques ivresses au whisky). Généralement, il surmonte ses tendances dépressives en jouant les grands personnages. Il rêve surtout (d'être l'égal des caïds du "milieu" "qui peuvent côtoyer au Maxim les personnalités du Gotha"), agit parfois, mais à petite échelle, affirmant toujours, à tous et à lui-même surtout, qu'il est capable et qu'il domine les autres : "J'ai jamais aimé me faire commander par des imbéciles, par des gens moins intelligents que moi", dit-il à propos de ses chefs militaires; et, à propos de l'éventualité d'une action au sein d'un parti politique : "Les partis m'auraient intéressé à condition d'en être à la tête ...". En tout cas, ce n'est pas à un parti populaire qu'il se fût inscrit : "Je ne défends pas le peuple parce que le peuple est bête".

N.G. n'a aucune attache affective et, au fond, n'en souhaite guère. Il vit seul aussi bien dans la foule du Paris nocturne qu'il hantait que dans sa cellule de prison où il a demandé à rester sans compagnon. Il profite de l'argent qu'il possède pour s'y organiser une vie tranquille et autant qu'il se peut privilégiée. Il méprise profondément ses co-détenus qui ne sont, en somme et contrairement à lui, que des délinquants minables : sales, vulgaires et incultes.

2°) Le Rorschach est très significatif (Cf. Annexe IV).

D'abord il montre bien toute la pauvreté du contact affectif : H % = 0, D % insuffisant, peu de réponses couleur (1 FC' en première présentation, 1 CF, Sg additionnelle). A I, la seule réponse fournie est d'animal vu au microscope : pour Fred BROWN, cette réponse implique le rétrécissement de l'influence de l'entourage, l'hypertrophie du Moi, avec mépris des autres, la révolte contre l'autorité (1).

(1) BROWN F. : "An Exploratory Study of Dynamic Factors in the Content of the Rorschach Protocol", cité par BOHM E. : "Psychodiagnostisches Vademecum", p. 84.

Pas de signes névrotiques. Pas de chocs probants. Pas de réponses complexuelles particulières. Une adaptation superficielle à la pensée collective, des réponses formelles correctes, un conformisme utile (A / normal, F+ / normal, Ban normal).

Les troubles n'en apparaissent que plus profonds. On doit noter les signes de narcissisme (Anat $\frac{1}{2}$ élevé), de dénégation (K réprimée, réponse (A) : "bêtes inspirées de la magie" et (H) additionnelle), et surtout de mécanismes projectifs : dans la section 3, chapitre premier, de cette partie, nous verrons le poids que prend pour le diagnostic, la présence de commentaires sur la similitude. Ce facteur, surtout s'il s'allie à d'autres, tels que Hd + Anat + Sexe + Sg $\geq 15 \frac{1}{2}$, réponse Sg (1 réponse additionnelle de ce type dans le protocole de N.G.), est l'un des plus importants pour faire craindre à un moment l'irréversibilité des troubles (dans les conditions de traitement actuellement à disposition en tout cas).

Les sentiments d'insuffisance qui se perçoivent à l'entretien sont confirmés par les autocritiques à l'enquête. De même que les efforts pour donner le change à leur propos. Notons l'importance quantitative des réponses Sciences, Géo, Art (Lédiocres en qualité) qui, dans le contexte, indiquent le souci de faire étalage d'une pseudo-culture. Les mécanismes habituellement utilisés (dénégation, projection, nous l'avons vu) ne permettent ni une véritable valorisation, ni même une véritable compensation : ils sont trop archaïques.

Sans doute, N.G. n'est-il pas inémotif (réactivité à la couleur, avec RC $\frac{1}{2}$ assez élevé; à l'épreuve choix, désignation de X comme la Pl. la plus agréable : "décorative"; présence de plusieurs réponses estompage). Mais sa sensibilité s'est coartée, durcie. On ne la trouve plus extériorisée au test qu'en toute dernière minute dans une réponse qui, en même temps que l'égocentrisme et l'agressivité, indique la peur d'être jugé (réponse CF, Sg, avec autocritique : "Je vais peut-être me rendre ridicule ...").

En dépit du F+ $\frac{1}{2}$ correct, l'autocontrôle reste faible (absence de K).

Pratiquement, dans ce cas, les séquelles des souffrances initiales se perçoivent encore. Mais la réorganisation de la personnalité à un niveau archaïque, avec "investissement plus élevé de libido dans le propre corps du sujet aux dépens de la libido objectale" (Cf. ce que dit SALOMON d'un Anat $\frac{1}{2}$

élevé (1)) ont rendu aléatoire l'établissement de toutes relations objectives. N.G. exprime d'ailleurs clairement ce que sont maintenant ses aspirations : non pas des aspirations à aimer ou même seulement à être aimé, mais des aspirations à satisfaire, au mépris de tous, ses désirs infantiles d'omnipotence.

o
o o

II - P.R., 30 ANS.

1°) Entretien.

P.R. ne connut jamais de foyer stable. Ses parents ayant divorcé quand il avait 4 ou 5 ans, il vécut tour à tour en nourrice, puis chez sa mère (qui s'était remariée), puis chez son père, puis chez une seconde nourrice, puis de nouveau chez sa mère, puis chez sa grand'mère, puis de nouveau chez son père.

Son père était un délinquant. Dans l'esprit de P.R., âgé d'environ 13 ans à l'époque, M. P.R. était tout à la fois un réprouvé, auquel Mme ex-P.R. redoutait de voir ressembler son fils ("Si tu finis comme ton père, j'aime mieux te tuer tout de suite") et un héros (il avait été déporté en Allemagne, il avait réalisé des prouesses que, toutes négatives qu'elles fussent, Mme ex-P.R. mettait en valeur par ses paroles inconsidérées). Alors, P.R., jaloux de son jeune demi-frère qui, quant à lui, "n'était pas un P.R." fugue de chez sa mère pour rejoindre son père. Celui-ci le garde. Mais bientôt, ayant des revers financiers et devant s'installer dans une loge de concierge, il se voit contraint de placer son fils chez des particuliers; assez rapidement il cesse de payer la pension.

P.R., qui atteint ses 14 ans, revient chez sa mère. Mais, faute de place, il doit coucher dans le même lit que sa soeur qui en a 16 : bientôt, Mme ex-P.R. se décharge de lui et P.R. se retrouve chez sa grand'mère paternelle; là, il revoit son père qui lui fera découvrir le quartier Saint-Denis, l'emmènera dans les bars de l'endroit, le mettra en contact avec des prostituées. P.R. a 18 ans, il fait connaissance de celle (24 ans) qui va l'initier, le nourrir, être à l'origine de ses premières condamnations. "Il l'aimait", dit-il.

(1) SALOMON F. : "Fixations, régressions et homosexualité dans les tests de type Rorschach", p. 262.

Après son service militaire fait en Algérie dans les bataillons d'Afrique, il achève de purger une peine dont le sursis est tombé, puis vit à droite et à gauche, seul ou chez sa maîtresse du moment.

Deux ans avant l'expertise, il se marie "précipitamment" (pas de logement, pas d'argent) avec une femme "qui a assez vécu". Querelles. P.R. est jaloux du passé de sa femme. Elle, lui reproche de ne pas lui avoir assuré un logement. Le ménage se sépare sans rompre complètement. Il n'y a pas d'enfant. L'incarcération de P.R. est l'occasion d'un rapprochement : presque à chaque jour de visite, Mme P.R. vient voir son mari à la prison.

De morphologie leptosome assez fine, P.R. a des réactions émotives fortes. Après une première tendance à la réserve, il se détend, et son contact est bon. Son intelligence, supérieure à la moyenne (Q.I. de 124 au Wechsler-Bellevue) lui eût sans doute permis de poursuivre des études, mais il interrompt sa scolarité après l'obtention du C.E.P. pour entreprendre un apprentissage de compositeur-typographe (métier du père). Après trois ans et demi, il voit son contrat résilié : il ne s'entend pas avec son patron. Son instabilité professionnelle commence à cette époque : P.R. trouve de nouvelles places, mais en change souvent. Son métier a beaucoup d'inconvénients, dit-il, entre autres celui d'exiger la position debout alors qu'il a des varices. A la prison, il vient d'écrire à une école par correspondance : il envisage d'étudier l'électricité.

Mais les difficultés affectives sont essentielles pour expliquer l'insatisfaction et l'inadaptation aussi bien professionnelles que personnelles.

De tous temps, P.R. eut, dit-il, "l'impression de ne pas être sur quelque chose de solide". Il n'avait son foyer nulle part, et il sentait que personne ne l'aimait vraiment : "Il ne fut le dieu de personne", ni de son père, "qui ne le nourrit pas", ni de sa mère qui le rejetait en tant que "P.R.". Son but perpétuel, quoique encore inconscient, fut de se faire dédommager. La première prostituée qu'il connaît à 18 ans lui aurait, elle-même, proposé de le nourrir : "Un jour, elle m'a dit : "C'est pas la peine que tu ailles travailler, pour ce que tu gagnes ! ..." ". Mais peu importe qu'il ait contraint cette femme à lui rapporter l'argent de sa prostitution ou qu'il se soit contenté, comme il le dit, d'accepter son offre, de toute manière, il entre dans une phase de parasitisme qui va se prolonger. Car il attend des femmes non seulement la nourriture et le logement, mais surtout

un amour sans partage. Sa jalousie rétrospective vis-à-vis de sa femme légitime est significative, de même que l'exigence qu'il manifeste de trouver chez elle une attitude de fermeté maternelle : parlant de son crime, il dira : "Si elle avait été là, elle m'aurait empêché de sortir, elle m'aurait tenu ...".

Les motivations immédiates de la participation au cambriolage dont il est inculqué ne manquent pas d'intérêt. P.R. voulait, dit-il, de l'argent pour trouver un appartement où il pourrait mettre "le grand lit et le frigidaire" qu'il possède. N'oublions pas qu'il aspire au foyer stable qu'il n'a jamais connu; que ce qu'il a comme ce qu'il est, privés de cadre et de support, n'ont guère, pour lui, de raison d'exister.

L'agression contre l'aubergiste octogénaire (qui devait mourir quelques semaines plus tard, peut-être de l'émotion qu'elle avait éprouvée) reste dans le souvenir de P.R. comme une scène culpabilisante. La victime "ressemblait à sa grand'mère". Il se mit, dit-il, à l'embrasser pour la rassurer, ignorant les attitudes goguenardes de ses comparses, lui affirmant qu'elle ne craignait rien tant qu'il était présent et la suppliant de dire où étaient les valeurs afin que lui-même et ses complices pussent partir.

2°) Que penser de ses dires, à ce dernier propos plus particulièrement ? Mais analysons le Rorschach (Cf. Annexe V).

Sans doute, le test est-il loin d'être satisfaisant. De même que dans le protocole de N.G., les réponses Anat sont nombreuses. Une brusque méfiance s'exprime après présentation de la Pl. III. Les signes d'immaturité affective et d'égoïsme sont évidents : réponses couleur de type CF uniquement; référence personnelle; réponses orales; en additionnelle, réponse (H).

Cependant, la tonalité du protocole est toute différente de celle du protocole de N.G.

Les facteurs de contact sont bien meilleurs. Sans doute, n'y a-t-il pas de réponse FC. Mais le H est correct, le D également, et les réponses CF témoignent sinon d'une capacité d'aimer, du moins d'une aspiration à établir une relation affective qui comble. La dépendance, l'attente d'aide, de nourriture, de caresses, voire d'achèvement de construction de la personne (ressentie comme fragile) se lisent assez dans les réponses de "bonnes femmes à cause des seins" (précision donnée à l'enquête de III),

"femmes avec leurs seins en avant" (insistance à l'épreuve choix, où la Pl. III apparaît comme la plus agréable), les réponses de "fourrure" (à VI : "Je dois être obsédé par les fourrures !"), la réponse de "canari dans l'oeuf" (X : précision à l'enquête).

Point, dans ce protocole, de réponses pseudo-culturelles comme dans le précédent. On trouve des références au dictionnaire (souvent compulsé, dit P.R.). Mais l'interprétation à en faire est, pensons-nous, toute différente de celle qu'on pouvait envisager dans le cas N.G. Pour les comprendre, on doit les rapprocher de la réponse de manque explicite à VI : "Il a perdu sa queue, le pauvre !", et, sans doute, aussi de la dernière réponse additionnelle à X : "Des petits bonshommes avec des becs et des antennes qui gardent les portes de l'enfer; sales bêtes ou martiens". P.R. éprouve de très fortes craintes pour son intégrité : il a eu plusieurs maladies vénériennes, et son onanisme, important, n'est pas sans le préoccuper.

Beaucoup plus que celui d'un individu dominé comme N.G. par des désirs d'omnipotence, le protocole de P.R. est celui d'un sujet avide et frustré qui s'est peu à peu transformé en épave.

Un aspect intéressant de son protocole si l'on envisage le devenir : la présence de Dbl dans le mode d'Appréhension. On sait que les travaux les plus récents sur le Dbl convergent pour lui reconnaître d'autres caractères que ceux, essentiellement négatifs, qu'on lui avait trop longtemps supposés. Dans l'article qu'elle écrit en 1967 sur les réponses intermaculaires, Cécile BEIZMANN note : "Alors que Rorschach envisageait surtout le facteur Dbl sous un angle quelque peu négatif - bien qu'il ait aussi mentionné la présence de Dbl, Origin., F+, chez des sujets présentant des dispositions d'ordre spatial (réponse à contenu architectonique) -, les auteurs contemporains mettent davantage l'accent sur des significations plus positives, inférant aux Dbl des traits de caractère tels que vitalité, combativité active (dans le bon sens !), freinage, lutte efficace contre l'émotivité, l'anxiété, les tendances socialement inopportunes" (1). Pour notre part, la remarque de BOHM sur l'intérêt des Dbl, consignée dès 1951 dans son "Lehrbuch der Rorschach-Psychodiagnostik" (2) nous a toujours paru se vérifier :

" ... Le pronostic des états pathologiques présentant beaucoup de valeurs
" couleurs labiles et de nombreux Dbl est toujours plus favorable en définitive
" que celui de l'instabilité, les Dbl révélant une force vitale qui, bien cana-
" lisée et transformée en agressivité positive (socialisation de l'agressivité),
" est susceptible de réaliser bien des choses utiles (3).

- (1) BEIZMANN C. : "Considérations sur différentes modalités d'appréhension des réponses intermaculaires", p. 22.
- (2) BOHM E. : "Lehrbuch der Rorschach-Psychodiagnostik".
- (3) BOHM E. : "Traité du psychodiagnostic de Rorschach", p. 277.

L'intérêt potentiel du Dbl reste évidemment fonction des conditions de vie ultérieures et, dans le cas dont nous traitons ici, on peut craindre que l'absence de toute mesure thérapeutique adaptée empêche que cette force vitale qu'il révèle ait le loisir de se transformer en agressivité positive.

o

Deux hommes, deux personnalités, qui, l'on s'en rend compte, diffèrent considérablement. Mais nous donnent-ils l'image des deux catégories de délinquance dont parlent les auteurs (PASCHE, CASSIERS, etc ...) que nous avons cités dans la première partie de ce travail ? Rappelons qu'aux criminels dont le Moi ("solide s'il n'est pas bon") est "tout entier et délibérément orienté vers la subversion des valeurs sociales", PASCHE oppose ceux chez qui est "appar(u) très tôt un gauchissement à peu près définitif de la personnalité", dont les "délits spectaculaires cachent assez mal derrière un désir forcené de prestige, non seulement une autodépréciation morbide, mais aussi un sombre instinct d'anéantissement de soi-même". A des degrés divers et sous des formes différentes, la même définition (la seconde) convient, en fait, à nos deux sujets. Voilà qui pose question. Mais parlons de L.F.

o

o o

III - L.F., 50 ANS.

" J'ai pesé le pour et le contre, j'ai calculé. J'ai dit : "Si je rate mon coup, je vais en avoir pour quinze, vingt ans, je vais sortir à 60, 70 ans. C'est fini ...". J'ai dit : "50 ans, c'est pas jeune, mais enfin je peux encore en profiter. S'il y a encore dix ans à prendre, autant que je les prenne maintenant dehors". Alors, je me suis dit : "Je vais tâcher de trouver quelque chose de pas trop fatigant, je vais me chercher un petit machin de comptabilité" (1).

Ainsi s'explique L.F., justifiant sa renonciation à la vie de gangster qu'il a antérieurement menée. On pense, en l'écoutant, à ces criminels (du premier type, cette fois) dont F. PASCHE dit si bien qu'ils laissent passer la tendance au point de l'assumer et l'assouvissent au mieux en tenant la balance des profits et des risques.

Qu'en est-il de son Rorschach (Cf. Annexe VI) ?

(1) Extrait d'entretien.

On y observe des chocs, mais très vite fuis dans des refus qui indiquent plus la "rétraction du Moi", au sens que lui donne Anna FREUD, que le refoulement (Rappelons que "pas plus que les diverses formes de la négation, la rétraction du Moi en tant que méthode d'évitement du déplaisir n'appartient à la psychologie des névroses" (1)). Dans ce contexte de rétraction du Moi, se perçoivent la même adaptation superficielle à la pensée collective, les mêmes réponses formelles correctes, le même conformisme utile, qu'on notait chez N.G. (A % élevé, F+ % normal, Ban normal, voire élevé si l'on considère le Ban % égal à 54). Comme chez N.G., cette adaptation superficielle n'empêche nullement l'insuffisance d'autocontrôle (absence de K). Comme chez N.G. encore, la pauvreté du contact affectif vrai reste l'un des aspects essentiels du protocole (H % = 0, D % faible, 1 seule réponse couleur de type CF tout à la fin du test); et, ceci, en dépit de l'existence d'une émotivité (réactivité à la couleur avec RC % élevé, 2 réponses FE, et la réponse CF à X).

La dépendance est importante (attente d'aide). L.F. lutte contre elle en utilisant des mécanismes contre-dépendants (attitudes d'égalité). L'angoisse de castration n'est pas négligeable (réponse de manque, élément de choc à II - au rouge ou au blanc, peu importe -). Pour s'en défendre, L.F. adopte des attitudes de prestance, pour certaines contraphobiques (ricanements), et met en action des mécanismes projectifs qui s'expriment surtout dans les remarques critiques répétées qui dénoncent l'inanité des taches.

Finalement, beaucoup de ressemblances entre le protocole de L.F. et celui de N.G. Ce qui l'en distingue, essentiellement : le refus plus marqué de s'attarder aux situations stressantes. Tout comme l'affaiblissement de la conscience interprétative chez un sujet normalement intelligent, la rapide élimination des Pl. est à prendre en considération, qui implique le rejet de toute fantasmatisation et cette "fuite vers la réalité" dont D. LAGACHE a parlé. En étudiant le Rorschach des jeunes délinquants, nous remarquons déjà l'apparition de ce phénomène dans les cas les plus graves (2). Ainsi, plus encore que les mécanismes projectifs (dont nous verrons qu'ils se multiplient et se consolident avec l'âge, sans doute en fonction de la répression sociale), le mécanisme de fuite devant les situations anxiogènes serait caractéristique de cette première forme de délinquance dont parlait PASCHE, celle au Moi "tout entier et délibérément orienté vers la subversion des valeurs sociales".

(1) FREUD A. : "Le Moi et les mécanismes de défense", p. 91.

(2) MAZEROL M.T. : "Quelques aspects particuliers des protocoles de jeunes délinquants", pp. 29-31.

Dans le cas L.F., ce mécanisme de fuite rend partiellement compte du déroulement de l'entretien, d'une subtile tendance à la dérobade (sans aucun caractère d'opposition et qui s'apparente surtout à la défense phobique) devant toute évocation des situations familiales anciennes.

L.F. commence par rappeler ses premiers crimes. Il se centre vite sur des considérations générales :

" En 41, c'était déjà une époque un petit peu troublée, c'est une époque où
" on travaillait pour ceci, pour cela, on n'avait peut-être pas envie de
" travailler non plus. Vous comprenez, il suffisait que ... Les jeunes d'au-
" jourd'hui, ils ne veulent rien faire. Bon, eh bien, nous, on était peut-
" être un petit peu pareils. Alors, comme il y a eu cette histoire d'occupa-
" tion, ça a peut-être aussi un petit peu poussé à la roue ...
" - Cette histoire d'occupation vous laisse une impression ?
" Je ne crois pas. Vous savez, les jeunes ne se sont pas rendu compte. Pour
" moi, quand j'étais jeune, ça ne m'a pas laissé grand'chose, et je crois
" que ceux d'aujourd'hui, c'est pareil. Vous savez, les jeunes d'aujourd'hui,
" je les fréquente pas mal, ils disent : "Ah ! les histoires de bombe ato-
" mique, on peut partir demain, alors, on en profite un petit peu !". J'ai
" été exactement pareil. L'explosion de la bombe atomique qui peut nous dé-
" truire demain, ou l'occupation qui pouvait nous détruire à cette époque-là,
" ça n'a rien changé, vous savez. Les jeunes d'aujourd'hui, ils en profitent
" exactement pareil en disant : "C'est pas la peine de se casser la tête :
" on fout rien ! On n'a rien à manger ? Eh bien, on s'en fout !". Là, c'est
" pareil ... C'est une insécurité, exactement l'insécurité qu'on avait à
" cette époque-là sous l'occupation ... C'est une roue normale qui tourne
" tous les vingt ans, mais c'est pareil, si c'est pas ça, c'est autre chose
" ... (1).

Evoque-t-on sa famille ? Ses réponses se font brèves : rapidement le discours se réoriente sur les "coups" et la vie en détention.

" - Votre père ?
" Mon père était divorcé, j'avais 5 ans quand il a divorcé, alors, je suis
" resté tout seul avec ma mère. Ma mère travaillait dans les Prisunic. Alors,
" je vais vous dire un truc, à l'âge de 5 ans, vous savez ... elle gagnait à
" cette époque-là, je crois que ça devait représenter un salaire à l'heure
" actuelle de 40.000 ou 50.000 AF, c'était dur de joindre les deux bouts. Et
" c'était plutôt moi qui mangeais, et elle ... Vous comprenez, c'est normal,
" vous savez ce que c'est ...
" - Vous aviez des frères et sœurs ?
" Non, j'étais tout seul ...
" - Elle ne s'est pas remariée ?
" Ah non ! ...
" - Vous êtes resté seul avec elle ?
" Je suis resté avec elle jusqu'à l'âge de 23 ans, quand il m'est arrivé ça ...
" Je vais vous dire un truc, c'est toujours pareil, ces histoires-là : on
" connaît Pierre, Paul, Jacques, on est ensemble au bistrot, on boit un petit
" coup, et puis ça s'entraîne les uns, les autres, la combine miraculeuse,
" etc ... [L.F. a cessé de répondre monosyllabiquement, il parle à nouveau
" d'abondance] (1).

Les affaires qu'il évoque sont typiquement des affaires d'hommes de métier. Parmi d'autres :

" ... par exemple, comme nous on a fait une "sécurité sociale" où il y avait vingt quatre personnes sans compter le public, il y avait une quinzaine de personnes dans le public, ça faisait quarante personnes, et on était à deux. J'étais le seul qui était armé. Alors, c'est pas toujours facile, vous comprenez. Alors, mon collègue a pris l'argent. Je lui ai dit : "Occupe-toi de l'argent, moi, je m'occupe du restant" ... Tandis que la première fois, on était à cinq ou six, c'était plus pareil : il y avait des chauffeurs qui faisaient le guet, il y avait tout, c'était des gens de métier ... etc ... (1).

A propos du métier que, lui, n'a jamais appris, nous revenons au père. Nouvelles réponses brèves, sèches, réinsistance sur les aspects économiques de la situation familiale.

" - Et votre père, vous l'avez revu, à ce moment-là ?

" Je ne l'ai pas revu : il est mort en 39.

" - Il est mort ?

" Oui, dans un accident d'avion. De toute façon, ça ne m'aurait servi à rien non plus. Lui, avait une très bonne situation ...

" - C'est-à-dire ?

" Il était directeur d'une usine de textiles.

" - Oui ?

" Il avait été assigné par le tribunal, après le divorce, de verser une pension de 250 F par mois. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce

" que ça représentait à l'époque, il y avait des ouvriers qui en gagnaient

" à peine 100, alors vous n'avez qu'à voir ! ...

" - Quel souvenir en gardez-vous ?

" Ils ne s'entendaient pas. C'est pas mes oignons à moi, c'était les leurs.

" Vous savez, il a surtout pris une femme parce qu'elle avait de l'argent

" aussi. Ma mère, elle en avait pas. Alors, il a trouvé une femme qui en

" avait comme lui. Il a dû penser que les deux choses en même temps ... Vous

" savez, dans la vie ... Personnellement, je n'ai rien à en dire. Il serait

" resté avec nous, ça aurait peut-être pu changer, parce que la situation

" avait changé, et puis, mon Dieu, sa maison a toujours existé, même après

" l'occupation et tout, qui s'est vendue aux Américains avant la guerre, qui

" s'est vendue aux Allemands pareil après ... (1).

Quant à sa mère :

" La première fois, elle m'a "assisté" sans arrêt. Et puis, quand je suis

" retourné la deuxième fois, je lui ai jamais écrit pour lui dire que j'étais

" retombé. Je ne lui ai jamais écrit ...

" - Une coupure totale ?

" Oui. Un jour, je lui ai fait dire par un copain que j'étais parti à l'é-

" tranger, comme ça, ça a coupé court ...

" - Qu'est-ce que vous craigniez ?

" La première fois, elle avait été voir l'avocat, elle avait donné de l'ar-

" gent. Alors la deuxième fois, vous pensez bien que j'ai pas écrit. J'ai

" dit : "Ça va comme ça, je vais me dém ... tout seul !" (1).

B - POIDS TRES LOURD DES STRUCTURES PSYCHIQUES. EXISTENCE, POURTANT, DE CAS D'EXCEPTION.

La présentation que nous venons de faire des trois cas N.G., P.R. et L.F. convaincra assez, pensons-nous, de la diversité des hommes, même dans le monde des gangsters professionnels. Le gangstérisme, un "choix ... définitivement "mal fait" " ? Sans doute peut-on souvent le craindre, mais là encore tout dépend des cas.

P.R. ? Eût-il bénéficié d'un traitement ? Peut-être. La question préalable (et non négligeable) étant : l'eût-il souhaité ? s'y fût-il soumis ? Il eût été intéressant, en tout cas, d'apprécier sur lui les résultats d'expériences de psychothérapie de groupe comme celles qui ont été tentées, dans les prisons, par les membres de l'équipe de Lyon : BUFFARD, GONIN, etc ...

N.G. ? Dans son cas, nous avons dit que l'établissement de toutes relations objectales était aléatoire. Comment alors rendre la situation réversible ?

L.F. ? Il a pesé, quant à lui, les profits et les risques : dans son propre intérêt, il a modifié son choix initial, décidé de respecter les lois. Au départ, pourtant, son cas était au moins aussi grave que celui de N.G. Sans doute, sa personnalité ne s'est-elle guère transformée en profondeur (on peut l'induire de son Rorschach aussi bien que de ses réflexions au cours de l'entretien), sans doute sa détermination est-elle fondamentalement opportuniste, sans doute, sûr de l'impunité, risquerait-il de reprendre ses activités antérieures, sans doute peut-on craindre que l'insuffisance de son autocontrôle soit à l'origine de nouveaux comportements socialement inacceptables si la situation les induit. Il reste que, s'il s'en tient à sa décision (ce qui, après tout, n'est pas impossible), en absolu son premier choix n'aura pas été un "choix ... définitivement "mal fait" ". La société se contentera d'une réadaptation superficielle, d'une simple modification de ses conduites, et lui aussi, peut-être, qui rêve de :

" ... petite maison à la campagne, avec une petite rivière qui passe, pour aller à la pêche ... Alors, voyez, c'est vraiment pas compliqué, je ne vais pas chercher midi à quatorze heures ! Si un jour, j'ai un coup de pot au tiercé ou quelque chose comme ça, croyez-moi que ce sera la première chose que je ferai, ça sera d'acheter une petite bicoque de rien du tout, qui vaut un million ou deux millions, pas plus, et j'en serai bien content ... (1).

(1) Extrait d'entretien.

Mais, dès à présent, nous pouvons aller au-delà de cette philosophie, assez négative, qui consiste à considérer comme appréciable la seule renonciation aux conduites antisociales puisque, pour rares qu'ils soient, quelques ex-gangsters professionnels, bien doués et, sans doute, au départ, moins marqués, réussissent à tirer un profit personnel suffisant de cette expérience humaine particulière qu'est l'expérience criminelle pour en faire, après coup (d'une façon ou de l'autre), bénéficier la société. Nous n'y insisterons pas ici, mais nous en reparlerons au chapitre des "Bilans d'évolution", à propos des resocialisations authentiques (celle, par exemple, d'A. BOUDARD, ex-cambrioleur récidiviste).

Conclusions.

Dans certains cas, pensons-nous, le caractère irréversible de l'évolution des criminels peut être contesté.

Sans doute, serait-il irréaliste de considérer que toutes espèces de troubles se soldant par la criminalité sont réductibles. Mais, trop souvent encore, on refuse d'envisager que certaines au moins le deviendraient sous condition d'aménager les mesures prises : face au crime, la politique habituelle est une politique de répression. Celle-ci ne manque pas de favoriser, précipiter, entériner le retrait du criminel vers un milieu marginal choisi. L'**apriorisme** social sous-jacent aux conduites de rejet se trouve alors vérifié dans la plupart des cas, mais abusivement, par le jeu d'un mécanisme de feed-back, qu'une prise de recul suffisante par rapport aux faits bruts eût éventuellement permis de **dé-samorcer**.

Nous ne nous étendrons pas ici sur ce problème qui sera développé longuement au cours de la troisième partie. Pour le moment, nous voulons simplement souligner que les attitudes de la société face au criminel sont réponses à un acte qu'on se soucie trop peu de replacer dans son contexte vécu. On pourra objecter que l'avocat, défendant son client, recherche éventuellement les "circonstances atténuantes" de l'acte criminel dans un passé lointain dont les experts ont dénoncé l'importance. Mais cela suffit-il ? Peut-être, à la faveur des témoignages, dépositions et plaidoirie, juges et jurés réussiront-ils à mieux comprendre et situer les faits qu'ils ont à apprécier. Peut-être l'inculpé entendrait-il proposer, pour expliquer sa conduite, des hypothèses qu'il n'avait pas envisagées. Mais, tant que, par le truchement d'une émotion vécue, la liaison n'aura pu s'établir dans son esprit entre ce qu'il a voulu exprimer par son crime et ce qu'on lui rétorque au cours de son procès, puis de la mesure qui s'ensuit, le criminel restera sans réponse sociale ajustée au message qu'il a émis (1).

Car c'est là pour nous l'essentiel : le crime n'est pas gratuit, il a un sens. Abandonnons pendant quelques instants la perspective de la société agressée pour adopter celle du criminel agresseur. Pourquoi celui-ci perpètre-t-il son forfait, prenant des risques, parfois graves, et que très souvent il n'ignore pas, même s'il s'emploie à les annuler magiquement ? Pourquoi, sinon pour signifier quelque chose ? Mais que signifie-t-il ? Son message, bien souvent, est obscur. Que veut-il exprimer, que veut-il signifier ? Lui-même ne le sait pas toujours. Dans "Vols et voleurs de véhicules à moteur", nous écrivions :

(1) Nous reviendrons sur l'idée de communication que nous suggérons dès le présent.

" ... la question des "mobiles" allégués par le jeune est une chose, la question des "motivations" profondes qui déterminent ses actes en est une autre : appréhendé, le délinquant "s'explique", mais "explique"-t-il ? Le plus souvent, il ne fait guère que rationaliser ses conduites a posteriori : les circonstances, l'impulsion, l'entraînement, autant de raisons qu'il invoque; mais pourquoi a-t-il été l'objet d'une incitation particulière dans les circonstances données ? Pourquoi a-t-il cédé à l'impulsion ? Pourquoi obéit-il (indifféremment ou électivement) aux suggestions (de manière habituelle ou occasionnelle) ? Tout cela, il l'ignore; il constate des faits sans plus. Les mécanismes internes de ses actes, généralement lui échappent. On ne peut donc se contenter d'admettre ses "prétextes" : ce sont les causes profondes de ses conduites qui ont de l'importance; il faut essayer de les percevoir et de les comprendre (1).

" Je sais pas si ça concorde avec, je peux pas vous dire, moi-même, je ne comprends pas ...", disait L.T.

Ce qui a été fait par FREUD et sous son impulsion, dans le domaine de la maladie mentale (décrypter les symptômes), se heurte à des obstacles spécifiques dans le domaine du crime qui, sur le plan de l'organisation sociale, ressortit à la justice et non plus à la médecine. Néanmoins, cela est tenté.

Reprenons rapidement ce que nous avons dit des criminels mis en cause dans la section que nous venons d'écrire.

Certains (L.F.), scotomisant avec résolution le souvenir des souffrances initiales qu'ils ont pu vivre, signifient d'abord une volonté déterminée de saisir, au moindre risque, les satisfactions possibles du moment. Les carences éducatives qu'ils ont connues favorisent cette attitude. N'oublions pas ce que des auteurs comme SPITZ expliquent de l'importance pour le façonnement de l'appareil psychique du rôle des deux affects de plaisir et de déplaisir au début même de la vie.

D'autres, narcissiquement blessés, par ce qui a jadis été vécu comme un intolérable mépris de leurs aspirations, montrent qu'ils entendent satisfaire, maintenant qu'ils sont adultes, leurs désirs de reconnaissance de soi frustrés : la façon dont ils le font risque de témoigner d'une omnipotence fantasmatique tout à fait archaïque. C'est le cas d'un N.G. qui s'insurge contre le fait de n'avoir pu entreprendre des études classiques, mais, plus fondamentalement, peut-on penser, contre le veto qu'opposait sa grand-mère paternelle à son désir de retrouver sa mère.

Beaucoup, sous une forme ou l'autre, revendiquent les bénéfices de la relation affective positive structurante que leur entourage a échoué à instaurer avec eux. P.R. réclame avidement à la femme-mère un amour sans partage, et se

(1) MAZEROL M.T. : "Vols et voleurs de véhicules à moteur", p. 131.

refugie dans des positions parasitaires. J.X. cherche à résoudre son angoisse de séparation à travers la relation sado-masochiste qu'il établit avec sa femme, y échoue, déprimé, boit beaucoup, agresse et s'agresse. D.Z. provoque ses parents adoptifs en même temps qu'il les agresse : il a perçu que leur faiblesse était formation réactionnelle à une agressivité et à un rejet fondamentaux ("Quand quelqu'un vous prête une voiture, vous en prenez un soin plus grand ..."). L.T. éprouve le besoin incoercible de détruire les barrières qui l'ont coupé et qui le coupent de "l'autre" (sans doute, disions-nous, pour se venger de celle qui les a dressées, peut-être aussi pour tenter de nouer, envers et contre elles, une relation résolutive).

Quelques-uns, enfin, ne font que protester contre l'injustice de séparations et de sévices ressentis comme parfaitement gratuits ("Dites, tout de même, qu'avais-je fait pour mériter ... toutes ces misères, toutes ces humiliations, toutes ces souffrances ... ?"), questionne R.B. à la fin de son premier livre).

Est-on fondé à croire que c'est bien là ce que signifie, par son crime ou ses crimes, chacun de ceux que nous avons écoutés dans les pages précédentes ? Nous le croyons et tout au cours de nos exposés de cas, nous avons essayé d'expliquer pourquoi, nous référant pour le faire, non seulement aux entretiens, mais aux tests projectifs. Pourtant, à supposer que notre interprétation des langages entendus soit correcte, que faire ? Une première démarche, dont mésestimer l'importance entraînerait, pensons-nous, des erreurs éventuellement lourdes de conséquences pour la société et l'inculpé lui-même : apprécier le niveau des structures de la personnalité auquel ce langage se situe. C'est dans cette perspective que nous tentions de souligner à la fin du chapitre qui les concernait les différences dans l'organisation psychique entre les trois criminels que nous examinons d'abord : J.X., L.T., R.B. Les situations sont à prendre en considération pour expliquer le crime, mais les structures du criminel leur préexistent. A telle enseigne que l'on peut se demander, avec S. LEBOVICI, P. MALE et F. PASCHE : "... pourquoi des structures préparantes et orientantes s'expriment-elles parfois dans la délinquance et parfois non ?". Cette question nous paraît si intéressante qu'avant de proposer toute classification des criminels nous l'examinerons d'un peu près.

Section 2

A propos des "structures préparantes
et orientantes" qui s'expriment ou
non dans la délinquance.

Introduction.

"Structures préparantes et orientantes". Elles ont été essentiellement déterminées, répétons-le, par l'existence de conditions de vie défavorables qui n'ont pas permis au Moi de se construire ou de se dégager assez pour que l'individu réussisse à vivre de façon autonome. "Structures préparantes et orientantes", structures archaïques où la dépendance poussée jusqu'au parasitisme, le narcissisme, l'exercice d'une omnipotence magique, le déploiement d'une agressivité sadique conservent un rôle dominant parce que le développement instinctivo-affectif n'a pu s'effectuer normalement.

Nous envisagerons plusieurs problèmes.

D'abord celui-ci, dont nous traiterons au chapitre premier : pourquoi les mêmes circonstances produisent-elles parfois des effets différents de ceux auxquels on aurait pu s'attendre ? pourquoi certains jeunes gens, comme ce V.X. rejeté et brutalisé par sa mère, dont nous parlions dans l'Introduction de cette deuxième partie, en viennent-ils à être examinés simplement sur ordonnance de 1958, sans avoir commis de délits, et même en paraissant s'adapter socialement ?

Second problème que nous envisagerons au chapitre deuxième : pourquoi certaines criminalités ne surviennent-elles que tard ? qu'en est-il alors des "structures préparantes et orientantes" ? à supposer leur importance, comment ont-elles réussi à rester si longtemps inopérantes ? en fait, leur rôle ne se restreint-il pas au bénéfice de celui qu'ont pu jouer les circonstances ? même si, comme l'écrit D. LA GACHE après avoir étudié de nombreux criminels dont les criminels passionnels par jalousie amoureuse, la situation "n'existe que parce que le sujet s'y est placé", "n'est efficace que dans la mesure où elle est perçue par la personne" ? Et dans ces cas, non plus de criminalité privée, mais de criminalité de guerre, jugés au cours de procès historiques comme celui de Nuremberg ? "structures préparantes et orientantes", ou criminalité liée à des phénomènes groupaux particuliers ?

Chapitre premier :

L'absence de criminalité chez des sujets ayant des "structures préparantes".

Outre celui de V.X., 17 ans, que nous venons de rappeler, nous avions en esprit plusieurs cas de jeunes gens examinés sans qu'ils aient commis de délits alors que les circonstances de leur vie avaient été singulièrement défavorables. Nous pensions à W.Y., 17 ans, dont la mère se trouvait déchu de ses droits maternels depuis la mort de son mari, à X.Z., 16 ans, pupille de l'A.S.E., confié, après déchéance de ses parents, à un grand-père aveugle et un oncle célibataire vivant dans un wagon. Première question, donc, que nous nous posions : pourquoi les mêmes circonstances produisent-elles parfois des effets différents de ceux auxquels on aurait pu s'attendre ? Mais, aussitôt, seconde question : qu'était-il advenu de ces garçons ?

Avant même que nous abordions la rédaction de notre texte, réponse nous était donnée à la seconde de ces questions pour les deux derniers cas : X.Z. et W.Y.

o
o o

I - X.Z.

Le juge d'instruction nous commit pour l'expertise de X.Z. alors que celui-ci atteignait ses 19 ans : il venait de commettre des vols de voitures et un vol de bague à Monoprix. Nous apprenions alors qu'il avait été renvoyé du foyer de jeunes travailleurs où on l'avait placé à la mort de son grand-père (refus de travail et bagarres répétées). Il y avait passé un an et demi. Il était ensuite retourné chez sa mère, en instance de divorce et qui vivait en concubinage avec un ouvrier agricole. "Ne se plaisant pas à la campagne", il en était parti, prenant en ville une chambre dans une pension de famille. Mais, de là encore, il s'était fait exclure, et il s'était mis à coucher dans des voitures volées, puis à perpétrer des délits.

o
o o

II - W.Y.

Les renseignements obtenus sur W.Y. placé dans le même foyer de jeunes travailleurs que X.Z. commencèrent par être favorables. Puis un certain temps s'écoula. C'est en recevant communication de son extrait de casier judiciaire que nous allions apprendre ceci : depuis l'âge de 20 ans, W.Y. avait été successivement condamné à 4 mois ferme pour vols, 13 mois avec sursis et 3 ans de mise à l'épreuve pour tentative de vol, 4 mois ferme pour recel de vol et vagabondage, 8 mois ferme pour recel de vol, 2 mois ferme pour vol et vagabondage, 2 mois ferme pour vagabondage, 600 F d'amende pour émission de chèque sans provision.

o

o o

III - V.X.

Restait le cas V.X. dont le lieu de naissance nous manquait pour réclamer un extrait de casier judiciaire. Les derniers événements connus sur lui par un rapport d'observation en milieu ouvert rédigé par l'éducateur un an après les examens à la consultation faisaient escompter une adaptation stable. Nous sortons donc son dossier avec pour objectif de creuser la première question que nous nous étions formulée : "pourquoi les mêmes circonstances produisent-elles parfois des effets différents de ceux auxquels on aurait pu s'attendre ? ...". Mais le Rorschach, que nous réexaminons douze ans après l'avoir obtenu, c'est-à-dire avec une expérience professionnelle notablement plus importante qu'à l'époque de l'examen, nous laisse des plus perplexes. Alors nous reprenons contact avec l'éducateur en milieu ouvert qui a suivi V.X., lui demandant les précisions qui nous manquent sur son état civil et tous les renseignements qu'il pourra nous fournir sur ce qui s'est passé ensuite. Nous consignerons plus loin la réponse qu'il nous adresse.

Pour l'instant, étudions les structures de la personnalité de V.X., telles qu'elles apparaissaient à l'époque de l'examen, nous les comparerons à celles des criminels examinés par ailleurs, nous verrons en quoi elles coïncident avec les "structures préparantes et orientantes" dont ont parlé S. LEBOVICI, P. MALE et F. PASCHE, en quoi elles s'en distinguent, nous réfléchirons sur la vraisemblance d'un rapport entre l'absence de délinquance et les écarts éventuellement constatés.

1°) Comportement et entretien.

Intelligent, V.X. poursuit des études jusqu'à la 3ème. Mais, lorsqu'il a 14 ans, ses parents, contre l'avis du proviseur, qui estime qu'il peut poursuivre des études supérieures, le retirent du lycée pour le mettre au travail. Le problème n'est pas un problème financier : M. V.X., fils de médecin, s'il a échoué dans ses études, occupe un emploi de bureau suffisamment lucratif. Dès lors, V.X. entre dans une pharmacie comme aide-préparateur. En même temps, il suit des cours pour devenir préparateur en titre.

Au moment des examens, c'est un adolescent de taille moyenne, longiligne, aux traits fins, au teint mat, à l'expression assurée. Son allure est virile, sthénique, remarque le médecin de la consultation, et c'est sans hésitation qu'il expose son histoire. Il veut donner bonne opinion de lui-même, se tient bien, travaille avec conscience, cherche à discuter d'égal à égal. Carré sur sa chaise, il étale ses connaissances avec ostentation. Une odeur d'eau de javel qui flotte dans les services lui est occasion de discourir sur l'"hypochlorite de soude", la vue d'un dynamographe de Charles-Henry d'entamer un cours sur le mercure. Son attitude intellectualisante et précieuse deviendrait vite déplaisante si un sourire charmeur ne venait de temps à autre la tempérer.

On l'écoute raconter sa triste histoire et il n'apitoie guère : ses défenses sont par trop étroitement consolidées. Aux rejets, aux sévices, aux humiliations, il oppose une volonté orgueilleuse et raidie de triompher seul de l'adversité et de s'imposer. Plus tard, comme les examens pouvaient le faire envisager, il accueillera très mal la mesure d'observation en milieu ouvert. Dès le premier entretien avec l'éducateur, il manifestera son opposition. Toute attitude ayant forme de tutelle le révolte, car il estime s'être tiré seul de ses difficultés : chassé de chez lui par sa mère, il s'est réfugié chez un vieux ménage du voisinage qui, par l'intermédiaire du député-maire de la ville, a saisi le juge pour enfants et obtenu de M. V.X. un papier stipulant qu'il se déchargeait de son fils. V.X. entend bien qu'on n'intervienne plus désormais dans ses affaires.

Derrière ces attitudes de défense, que trouve-t-on ? Une fois de plus, le Rorschach est intéressant à considérer.

2° Rorschach (Cf. annexe VII).

L'IMAGO MATERNELLE apparaît, dès le départ, très anxiogène. A I, deux réponses : la première d'emblème d'une puissance guerrière, la seconde d'insecte assez commun, mais au nom inquiétant. A VII, la première réponse donnée (G, K féminine) laisserait présumer que la sécurisation minima a été assurée. Mais la réponse qui la suit immédiatement est une réponse K-, dans laquelle le sujet se projette sous forme d'un individu en position réduite, incommode et soumise.

UNIFICATION DE LA PERSONNALITE : A X, l'une des deux Pl. rejetées à l'épreuve choix, l'interprétation Dbl "crevasse", immédiatement proposée, indique la mobilisation de l'énergie pour affronter et maîtriser le vide anxiogène (perception correcte et de bonne forme). Suit une réponse banale de "crabes" pour le bleu latéral. Puis une dernière réponse, originale, qui combine le rose, le gris, et encore implicitement, sous forme d'atmosphère, le "vide" d'abord perçu : la poire à canule en est pleine. A plusieurs reprises déjà, a été notée l'importance que prend la Pl. X pour M. ORR et ses propositions sont suffisamment étayées pour être admises par la majorité des Rorschachiens. Tout se passe comme si V.X. réussissait à se construire, mais sur un niveau d'identification complètement dévitalisé (objet fabriqué à symbolique phallique). Ce qui peut laisser quelque inquiétude pour la forme des relations instinctivo-affectives qu'il sera amené à établir.

Le CONTACT en profondeur reste de qualité médiocre. Etudions-en les différents facteurs.

La réactivité à la couleur est pauvre : pas de réponse couleur; pas de choc couleur franc, au plus l'inversion de l'ordre des réponses à II et III suggère-t-elle l'existence d'un choc au rouge; aucune modification du rythme, ni de la densité des réponses aux trois dernières Pl.; à l'épreuve choix, choix et rejets sont fonction de la forme.

Le D % est faible.

Le H % serait normal. Mais on doit considérer l'aspect qualitatif des réponses H. La première, à I, est une réponse (H). La seconde, à III, est de ces réponses reflet (humain), dont SALOMON nous dit toute l'importance quant à la libido narcissique qu'elles révèlent (1). La troisième, à

(1) SALOMON F. : "Fixations, régressions et homosexualité dans les tests de type Rorschach", pp. 239-243.

VII, est normale. Mais, déjà, à propos de la quatrième, à VII également, nous notions une K- à contenu réduit et masochiste.

L'importance du narcissisme et des revendications infantiles d'omnipotence se vérifie encore dans la réponse "pou au microscope" donnée à IV : en étudiant le Rorschach de N.G., nous rappelions le sens que Fred BROWN donne à cette espèce de réponse si elle survient à I ou à IV (rétrécissement de l'influence de l'entourage, hypertrophie du Moi avec mépris des autres, révolte contre l'autorité).

ANGOISSE ET MECANISMES DE DEFENSE :

L'angoisse s'exprime de façon manifeste dans quelques déterminants (à I, FClob; à IX, FE, avec "fumée"), comme dans quelques contenus ("aigle allemand" et "perce-oreilles", à I; "pou au microscope", "plutôt sinistre" : précision à l'épreuve choix, à IV; "épouvantail" à VI; "quelqu'un qui marche accroupi, à genoux" à VII; "crevasse" à X).

Pour la plupart, les défenses sont sthéniques. Le blanc et le vide peuvent provoquer un choc, V.X. s'attache systématiquement à les interpréter et le fait dans des formes généralement correctes. Pour autant, la dépendance n'est pas sans s'exprimer (à travers quelques signes discrets d'attente d'aide).

L' AUTOCONTROLE reste suffisant en dépit du F+ % un peu faible (de 77). Les G sont d'assez bonne qualité. Les K sont beaucoup plus fréquentes que dans les protocoles de criminels; on doit pourtant réinsister sur l'existence de la K-.

3°) En conclusion.

"Structures préparantes et orientantes" ? Sans doute. La structure psychique de V.X. a une indiscutable parenté avec celle des criminels. Elle n'en diffère guère, et tout à fait relativement, que sur un point ou deux.

PARENTE ENTRE LA STRUCTURE PSYCHIQUE DE V.X. ET CELLE DES CRIMINELS.

On note chez V.X., explicables par les troubles de relation anciens, la même importance du narcissisme et la même hypertrophie du Moi, sens FRANKENSTEIN, que l'on trouve fréquemment dans la population délinquante. En fonction de quoi l'on peut craindre que les choix d'objet soient difficiles, les

attitudes passives en même temps que revendicatives et séductrices. Nous avons peu de renseignements sur les comportements auxquels ces tendances présumées, à partir du Rorschach plus spécialement, donnent lieu à l'époque de l'examen. Un paragraphe du rapport d'observation en milieu ouvert est, cependant, intéressant à relever dans la mesure où il pose question :

"Après avoir loué une chambre pendant trois mois, V.X. prit pension chez Mme T., commerçante, après s'être fiancé avec Melle T.
"Le pharmacien chez qui travaillait V.X. critiqua cet hébergement et V.X. quitta son employeur. Pendant plusieurs mois, il exerça différents métiers manuels qui ne lui convinrent pas, et il finit par retrouver un nouvel emploi d'aide-préparateur. Les renseignements recueillis sur Mme T. ne sont pas défavorables. Mme T., divorcée, réside en compagnie de sa fille (17 ans) et d'un garçon plus jeune. L'hébergement de V.X. dans ce foyer a donné lieu à des critiques de la part des voisins et a contribué pour une grande part à la diminution du chiffre d'affaires du commerce (épicerie) tenu par Mme T. Cette dernière envisage d'ailleurs de céder son commerce et de quitter la ville.
"Il semble pourtant que V.X. a trouvé dans ce foyer une ambiance familiale qu'il n'a jamais connue ..., chez Mme T. une amitié et une bonté qui lui sont précieuses d'autant plus qu'il en a toujours manqué ...

Ce paragraphe reste imprécis. Mais on ne peut pas ne pas se demander qui était cette Mme T. pour que l'hébergement de V.X. chez elle prêtât tant à critiques.

ASPECTS DE LA STRUCTURE, QUI SONT HABITUELLEMENT MOINS DELINQUANTS.

Le principal de ces aspects réside dans l'autocontrôle assez bon, et plus particulièrement dans la possibilité de différer les réactions aux stimuli, c'est-à-dire d'éviter le passage à l'acte. 4 K dans le Rorschach, voilà qui est rare chez le criminel : sur les 300 Rorschach que nous analysions dans "Problèmes psychopédagogiques posés par le jeune inadapté social", 6 protocoles seulement, dont l'allure globale était 3 fois au moins pré-psychotique et non pas "délinquante", comprenaient 4 K ou davantage (1).

RENSEIGNEMENTS OBTENUS SUR LE CAS DOUZE ANS APRES L'EXAMEN. Voici

ce que l'éducateur qui a suivi V.X. en milieu ouvert répond à la demande de renseignements que nous lui avons adressée :

"J'ai perdu de vue V.X. un an après les examens. Il venait de se marier et j'ai tenté hier d'avoir quelques précisions auprès de son oncle qui est professeur au lycée de D. Celui-ci m'a dit n'avoir plus de nouvelles de V.X. depuis plusieurs années. Après son mariage, le garçon aurait été impliqué dans une affaire de cambriolage et incarcéré. Il serait séparé de son épouse ...

L'extrait de casier judiciaire que nous obtenons par la suite fait état de récidives multiples : tentative de vol, vol et tentative, escroquerie, vol, coups et blessures volontaires, destruction de propriété.

(1) MAZEROL M.T. : "Problèmes psychopédagogiques posés par le jeune inadapté social" : Cas 279, 281, 283, 286, 287, 293, pp. 224-237.

IV - CONCLUSIONS.

Nos trois sujets sont donc devenus délinquants, et leur criminalité n'est à peine qu'"à retardement", puisqu'elle commence chez X.Z. à 19 ans, chez W.Y. à 20 ans, chez V.X. à 21 ans, c'est-à-dire à une époque où la crise juvénile joue encore un rôle de facteur déclenchant : on doit noter chez W.Y. une puberté tardive, chez V.X. un mariage trop précoce pour risquer d'apporter une solution vraiment satisfaisante à des problèmes graves, chez X.Z. une installation des troubles de l'adaptation (refus de travail et bagarres répétées) dès avant la commission de tout délit.

Les "structures préparantes et orientantes" peuvent rester un moment sans s'exprimer dans la délinquance, mais on doit toujours craindre qu'elles n'en viennent à le faire, surtout si elles sont importantes, ce qui était le cas chez nos trois adolescents. Sans doute, pour que cette éventualité fût évitée, eût-il fallu que des mutations profondes réussissent à se produire dans les structures mêmes de la personnalité, favorisées par un traitement spécifique ou des circonstances de vie assez exceptionnelles.

11. The first of the errors noted above, the "double-slash" error, is the most common.

A - CRIMINALITE PRIVEE.

Les cas de criminalité tardive ne sont pas rares dans notre échantillon. Nous en proposerons quatre, dont l'âge au moment du premier crime va croissant. Le premier cas est celui d'un homme de 25 ans, inculpé d'attentat aux mœurs avec violences : il nous paraît tout spécialement intéressant à étudier ici dans la mesure où la personnalité de la victime (un aspect de la situation) joue un rôle non négligeable dans la commission du délit. Le deuxième est celui d'un homme qui commence à voler quand il a 26 ans : il a mis son adolescence entre parenthèses en s'engageant et revient des guerres coloniales avec une mentalité proche de celle qu'il pouvait avoir en y partant. Le troisième est celui d'un "pied noir" de 32 ans, rapatrié en métropole après l'indépendance algérienne et qui ne réussit pas à s'y adapter. Le quatrième est celui d'un père incestueux de 43 ans.

0

9 0

I - J.A., 25 ANS.

1°) Le délit.

J.A. est inculpé d'attentat à la pudeur avec violences sur la personne d'Isabelle, 31 ans.

Les faits sont présentés différemment par J.A. et par Isabelle.

- D'après la jeune femme, J.A. et un de ses camarades, J.B., 22 ans (débile mental léger), prennent prétexte d'un renseignement à lui demander sur l'endroit où se trouve un magasin d'importation-exportation de légumes intéressant J.A., pour "lui faire tout un baratin". "J'étais plus ou moins dans la lune, dit-elle. Ils m'ont attirée dans la voiture et ils ont démarré en trombe". Dans les bois, J.A., quittant la voiture, emmène Isabelle, et, sous menace, tente en vain de la violer. Puis il la ramène dans la voiture où J.B., à son tour, l'aborde. Ses vêtements furent souillés, dit-elle, mais elle

ignore si elle fut violée. J.A., après être allé boire dans un café proche, revient et la frappe. Cependant, bien qu'"assommée par cinq coups derrière la nuque", elle peut se dégager et sortir de la voiture pour courir vers une femme qu'elle vient d'apercevoir à peu de distance.

- J.A., pour sa part, (et J.B. corrobore ses dires) raconte qu'il avait obtenu les faveurs d'Isabelle une première fois le 22 septembre, la veille même des faits qui lui valent l'inculpation. Le 23 septembre, il fait monter Isabelle dans sa voiture pour une promenade, va chercher son camarade J.B. (il pense que celui-ci pourra aussi bien "profiter de l'occasion") et part vers les bois. Mais Isabelle refuse cette fois toutes relations sexuelles. Alors, dit-il, frustré dans une attente que la jeune femme a encouragée, il devient violent, la traite de "bonne à rien" et de "s...", puis la gifle. Cependant, il ne la contraint pas, et elle s'en va.

2°) Isabelle.

La façon dont se présente la jeune femme est telle que le juge d'instruction demande son examen en complément de celui de J.A. Il n'ignore pas, en effet, l'importance de ce qu'on a pu appeler la "victimologie" (1) dans la perpétration du crime : "Souvent la victime joue un rôle important, voire déterminant" (2). Au point que, sous certaines conditions, la loi américaine sur l'homicide même "a depuis longtemps reconnu que la provocation par la victime peut être une raison valable pour transformer le chef d'accusation de meurtre en meurtre involontaire ou d'assassinat criminel en homicide avec circonstances atténuantes" (3).

Contact étrange, maniérisme, théâtralisme se confirmeront chez Isabelle tout au long de l'examen, non seulement dans l'entretien, mais encore dans les épreuves projectives (Cf. son Rorschach en Annexe VIII a). Elle aurait déjà subi d'autres viols ou tentatives. Antérieurement, raconte-t-elle, on l'a poursuivie dans la campagne un jour qu'elle y peignait (récit éventuellement plausible), puis plus tard dans le métro (récit beaucoup plus "échevelé" : alors qu'on était en plein jour et au milieu de la foule, elle aurait eu toutes les peines du monde à échapper à son agresseur, n'y aurait réussi qu'en se couchant par terre pour se dissimuler ...).

- (1) SPIRETI P. : "Essai sur quelques aspects des grands courants criminologiques" : 3ème partie : "Le courant victimologique".
- (2) CHAPMAN D. : "Sociology and the stereotype criminal", chapitre 5.
- (3) WOLFGANG M.E. : "Victim precipitated criminal homicide".

Elle a sans plaisir, "avec dégoût", des relations sexuelles épi-
scodiques avec des partenaires divers. A l'âge de 20 ans, elle s'est trouvée
enceinte : sa fille de 11 ans vit avec elle chez ses parents, dont person-
nellement elle reste les plus dépendantes.

Notre propos n'est pas de nous étendre sur le cas d'Isabelle. Nous
résumerons simplement quelques-unes des conclusions que nous pouvons formuler
sur son compte en notant les importantes composantes hystéro-phobiques du
Rorschach, la mythomanie, la frigidité probable, en même temps que l'impé-
rieux besoin de se rassurer sur elle-même en attirant l'attention des hommes
("dans sa famille, hélas !, les femmes ne sont guère considérées !").

Voici bien un cas où la situation prend une dimension déterminante.
Cependant, p. 80, nous n'hésitions pas à suivre D. LAGACHE dans ses proposi-
tions sur le caractère second du rôle de la situation. Le cas J.A. constitue-
t-il une exception ? pour en conclure, il nous fallait examiner J.A. lui-même.

3°) J.A.

On doit noter d'abord les comportements habituellement volages du
jeune homme. J.A. s'est marié trois ans plus tôt avec une femme qu'il n'ai-
mait pas, dit-il, mais qui était sérieuse, gentille, et dont il escomptait
l'aide pour se stabiliser. A l'époque de l'expertise, il commence à s'atta-
cher à elle, d'autant plus qu'elle lui a donné un enfant. Cependant il la
trompe. Longtemps, il a pensé que "toutes les femmes étaient pareilles, des
p ...". Maintenant, il commence à nuancer son point de vue. Il lui reste
pourtant le besoin "de souiller et de battre les femmes faciles" qu'il ren-
contre.

Il faut savoir que J.A., né au moment de la guerre, ne fut pas
élevé par ses parents : son père prit le maquis et sa mère, profitant de
l'absence de son mari, eut une conduite assez légère (il tient, dit-il, l'in-
formation de ses grands-parents paternels qui l'élevèrent). Plus tard, lors-
que le foyer de ses parents se reconstitua, il n'y revint qu'épisodiquement
faire des séjours sans joie : pour des raisons qu'il ignore, il recevait des
"raclées qui le laissaient parfois sur le carreau" et se faisait mettre à la
porte. En dépit d'un Q.I. normal (94), il n'obtint jamais son C.E.P., fit
sans intérêt un apprentissage de forgeron, travailla ailleurs (dans la pani-
fication), finit par s'engager, connut une déception sentimentale et se mit
alors à "courailler".

J.A. se met à pleurer lorsque à propos de sa mère nous lui suggérons l'idée du désir de vengeance qu'il pouvait éprouver.

Le Rorschach (Cf. en Annexe VIII 1)) révèle des aspects névrotiques importants. On doit considérer :

- la réponse "partie intime d'une femme" à III, répétée à l'enquête de II,
- le choc au rouge qu'elle accompagne et les autres chocs, au noir aussi bien qu'à la couleur,
- le refus à X dont nous avons antérieurement souligné l'intérêt pour la faiblesse du Moi qu'il marque,
- la tendance au phénomène de censure initiale que nous retrouverons dans les prochains paragraphes (sur Q.D. en particulier).

On voit assez que, quel que puisse être son poids dans le délit reproché à J.A., la situation ne joue qu'un rôle second : J.A. s'y est, par excellence, placé.

o
o o

II - J.J., 33 ANS AU MOMENT DE L'EXAMEN; 26 ANS A L'EPOQUE DU PREMIER DELIT.

1°) Comportement et entretien.

J.J. n'a jamais commis de délit étant mineur. Mais, depuis l'âge de 26 ans, il se voit périodiquement condamné pour vols de voitures en état d'ébriété (six condamnations avant l'inculpation qui cause son examen).

Sa présentation est désabusée. Morphologiquement, J.J. est un athlétique; cependant, sa voix est lente, souvent faible. A l'examen, il se montre coopérant, essaie de s'expliquer le plus clairement possible, mais ne comprend pas toujours ce qui se passe en lui, le dit, réfléchit, émet des hypothèses sans grande conviction, attend qu'on l'aide dans la recherche de quelques-unes au moins des motivations profondes qui le font agir. Il souhaite des contacts vrais, mais ne réussit guère, dit-il, à les créer. Il voudrait expliquer ce qui le "noue", mais ne le peut pas, alors il se tait, se replie sur lui-même, vit renfermé. Son intelligence est normale (Q.I. au Weschler-Bellevue = 108), moyenne sur le plan verbal (Q.I.V. = 97), assez bonne sur le plan pratique (Q.I.F. = 117).

J.J. est le troisième enfant d'un premier ménage de son père. Sa mère meurt quand il a 1 an et il est élevé au foyer de ses grands-parents paternels qu'il considère comme son vrai foyer. Mais, lorsqu'il a 6 ans, M. J.J. se remarie et reprend chez lui ses trois enfants dispersés. Dès lors, J.J. est élevé par une belle-mère qui, dit-il, préfère ses propres enfants (cinq, nés au foyer reconstitué du père) et surtout à qui il pardonne mal de remplacer sa mère et de l'avoir séparé de sa grand'mère paternelle.

A l'adolescence, l'opposition à la belle-mère devient si sérieuse que J.J. décide de s'engager. Commence alors, pour lui, une vie d'aventures et de risques dans un climat de guerre continu. J.J. fait plusieurs campagnes, en Indochine, en Tunisie, en Algérie. Il a le sentiment de vivre dans un univers fébrile et étroitement limité, une vie instinctuelle aussi intense que possible (argent sans compter, alcool, femmes).

" J'ai l'impression que l'armée m'a pourri. Jamais, je n'étais sorti de ma famille. Ils me donnaient bien quelques centaines de francs, mais, à l'armée, j'avais des sommes fabuleuses. Ma prime d'engagement était de près de 200 000 A.F., et en Indochine, je gagnais plusieurs centaines de mille [anciens] francs par mois. Du jour au lendemain, je me retrouvais avec les poches pleines d'argent ... la situation était précaire. Quand on était en base fixe, il y avait l'alcool, les femmes. On savait que peut-être aujourd'hui ou demain ce serait la brousse. Et on ne savait pas si demain on n'allait pas au casse-pipes. Alors, on profitait de notre jeunesse un peu vulgairement (1).

Quand il rentre dans la vie civile, J.J. est sans profession. Après le C.E.P., il a poursuivi des études pendant quelque temps, mais il a échoué au Brevet et son père n'a pu continuer à consentir un sacrifice financier qui ne portait pas de fruit. Il n'a fait aucun apprentissage et, avant son départ à l'armée, s'est contenté de travailler pendant un temps avec son père qui avait un petit garage de réparations de vélomoteurs et vendait des articles de pêche et de chasse. Il erre de place en place, "peut-être parce que je suis instable, dit-il, ce qui n'est pas en ma faveur ...". De temps en temps, mû par une impulsion subite, il vole une voiture pour le "plaisir d'avoir un volant dans les mains". Il ne peut acheter une auto, ayant au fur et à mesure dilapidé à l'armée tout l'argent qu'il avait gagné.

" Jamais, je n'ai dérobé une voiture avec l'intention d'en tirer profit ... Pendant un moment, quand je suis revenu d'Indochine, j'avais mis un peu d'argent de côté pour acheter une voiture. Mais mon père ne savait pas conduire, ni ma belle-mère, je n'ai pas osé l'acheter, je ne voulais pas qu'elle reste quinze mois à l'abandon. En Afrique, j'avais moins d'argent, alors, j'ai tout dépensé ... (1).

(1) Extrait d'entretien.

J.J. n'est pas indifférent à la situation dans laquelle le mettent ses délits, quoique encore il en perçoive mal la gravité :

" Vous allez peut-être me juger dépravé, mais dans mon for intérieur, je me dis que risquer d'être relégué pour des futilités pareilles ... (1).

Ce qu'il culpabilise, et sans doute à juste titre, car son agressivité contre sa famille est bien à l'origine de ses comportements inadéquats, c'est son attitude vis-à-vis des siens :

" J'ai perdu toute l'estime de ma famille. Mon père a pardonné une fois, deux, trois, quatre ... Je l'ai vu à ma dernière sortie de prison, je suis allé chez moi. J'ai pu par l'intermédiaire d'une personne (j'avais eu des parrains un peu crues vis-à-vis de mon père et j'ai cherché à reprendre contact par intermédiaire). Mon père a bien voulu d'une entrevue et les difficultés étaient estompées ... Même, il effaçait tout ... C'était il y a six mois. Et puis, un mois et demi après, de nouveau, je suis retombé : je n'ai plus qu'à faire mon mea culpa. Vis-à-vis de mon père, je suis impardonnable ... (1).

J.J. n'a jamais eu envie de se marier, se contente de fréquentations sans lendemain.

Quant à l'avenir, il l'appréhende dans un esprit assez pessimiste.

" Je suis près d'être rejeté par la société, je suis relégable ... Peut-être est-ce que j'ai une chance si je veux me réadapter ... Je ne pense pas que je sois un mauvais garçon, mais des gens plus qualifiés que moi diront si je suis récupérable ... De toute manière, je vais encore être condamné et après, même en admettant que j'échappe à la relégation, avec toutes les condamnations que j'ai, ce sera très difficile de trouver une place ... Je ne suis pas une épave mais presque ... (1), (2).

2°) Rorschach (Cf. en Annexe IX).

Les aspects névrotiques de l'épreuve ne sont pas négligeables : le T/R est long; 2 refus surviennent à II et VI, qui ne sont en rien comparables aux refus rapidement signifiés d'un L.F., dont on parlait à la section 1, chapitre troisième, de cette partie; à d'autres Pl., les temps de latence se prolongent, en particulier à IV et X; les Dd à I et à-IV sont moins des découpes à surface réduite que des découpes inhabituelles : en ce sens, ils s'apparentent à des $\neq$ et témoignent d'un souci assez perfectionniste.

Le choc à VI est levé à l'enquête, mais pas le choc à II. S'il s'agissait d'un choc au blanc, on en retrouverait sans doute traces à IX, ce qui n'est pas le cas. Tout donne donc à penser qu'il s'agit d'un choc au rouge, avec blocage insurmontable. La fixation oedipienne serait l'un des aspects centraux de la problématique du cas, encore confirmé par la pluralité

(1) Extrait d'entretien.

(2) L'examen a lieu avant la loi du 17 juillet 1970 supprimant la peine de la relégation.

des réponses G, CF, en présence d'un choc couleur fortement surcompensé (C = 55 .). Le choc à IV s'expliquerait fort bien dans le contexte de la rivalité non dépassée et de la culpabilité par rapport au père, lesquelles, notons-le, se vérifient au cours de l'entretien ("Mon père a pardonné une fois, deux, trois, quatre, ... Vis-à-vis de mon père, je suis impardonnable ...").

Le protocole de J.J. présente beaucoup d'analogies avec ceux de ces adolescents que l'on examine couramment dans les consultations d'orientation éducative et pour lesquels on insiste sur l'importance de la crise juvénile, en escomptant son dépassement et en préconisant une aide momentanée, de type psychopédagogique. Il reste que J.J. a 33 ans et que d'autres signes s'ajoutent, dans son protocole, à ceux que nous venons de souligner, les considérant comme essentiels : entre autres, un Fragm % de 27 et une tendance à la critique dépréciative de l'objet; la réponse à X, très peu élaborée, et qui révèle un bas niveau d'identification, les réponses impulsives à IX, ne sauraient non plus rester ignorées.

3°) Synthèse des données.

Ce n'est pas un hasard si les délits de J.J. (vols de voitures récidivants) sont des délits d'adolescent. La crise juvénile n'a pu être liquidée.

En s'engageant à 19 ans, J.J., à l'époque du paroxysme probable de cette crise, éprouve le besoin de mettre entre sa famille et lui-même une distance que, compte tenu de l'éloignement et de la durée, il escompte infranchissable. Mais la vie à la guerre est assez particulière pour qu'il ne réussisse pas à y évoluer de façon positive. Des satisfactions instinctuelles par trop intenses sur les deux plans libidinal et agressif lui sont offertes impunément qui lui donnent gratuitement l'illusion de réalisations viriles. Médaille d'Indochine, croix de la valeur militaire, médaille commémorative au maintien de l'ordre, autant de témoignages des services rendus à la patrie, autant de signes de l'assentiment social accordé aux pulsions destructrices.

Le retour à la vie civile consacre son échec. Là, ses services sont oubliés ou presque. Il n'a plus pour tuer, boire, ou s'amuser, la bénédiction de son entourage. Il lui faut trouver un travail non qualifié dans un univers étranger à celui qui, pendant huit années, a été le sien. Ses anciens camarades possèdent maintenant un métier, un foyer, une existence tracée; il

débarque parmi eux, témoin fossilisé d'une époque ancienne.

" J'éprouve peut-être un peu de jalousie envers les autres ... quand les autres nées ont commencé à venir, j'ai eu le sentiment d'avoir perdu ma jeunesse " ... (1).

Surtout, les conflits initiaux n'ont pas eu la possibilité de se résoudre. Le dépassement normal de l'OEdipe se lie à une frustration des pulsions que n'a pas suffisamment connue J.J. Il revient de la guerre inchangé pour l'essentiel (fixé à sa belle-mère sur le mode oedipien, agressif et culpabilisé vis-à-vis de son père), et, par surcroît, aigri et déphasé. Les détentions successives que lui valent ses délits récidivants (pour une grande part autopunitifs) ne font que renforcer ses tendances régressives. Rien à cela d'exceptionnel : la régression qui s'accuse est une conséquence habituelle des détentions, nous en reparlerons plus tard.

o
o o

III - T.L., 32 ANS.

1°) Comportement et entretien.

Vendant des boissons gazeuses sur un chantier où on le connaissait depuis quelques mois, T.L., armé d'un pistolet automatique, intimide le conducteur de travaux qui transporte dans sa voiture le montant des paies du chantier, s'empare de la voiture et disparaît en emportant l'argent (3 610 000 A.F.). C'est sa première inculpation.

T.L. est né en Algérie et y a toujours vécu jusqu'en 1962. Son père était ouvrier-chaudronnier. Sa mère ne travaillait pas. Il était le second fils d'une famille de cinq. Il explique que son père était distant, s'occupait peu de ses enfants. Quant à sa mère, très prise par sa famille, elle ne pouvait s'intéresser à chacun en particulier. Lorsque M. T.L., devenu invalide, cessa de travailler, ce fut T.L. qui aida financièrement ses parents : ses frères et soeurs étaient tous dispersés ou trop jeunes encore; d'autre part, il gagnait confortablement sa vie.

Après avoir été coursier à l'âge de 14 ans, il améliore progressivement sa situation, devient chef de service dans une maison de transports où son travail consiste à s'occuper des relations entre les compagnies de navigation et les assurances (attaché au service du contentieux). Cependant, un peu avant son départ d'Algérie, il quitte son emploi pour consacrer la totalité de son temps au bar que tient sa seconde femme.

(1) Extrait d'entretien.

Marié très jeune une première fois, T.L. a divorcé en revenant du service militaire. Il ignore tout de sa fille, n'a jamais, pour la connaître, usé de son droit de visite et néglige maintenant de payer la pension alimentaire qu'il est condamné à verser. Après avoir quitté sa femme, il est retourné vivre chez ses parents. Il y reste jusqu'à l'époque de son remariage avec une tenancière de bar. Il a 27 ans. Elle est plus âgée que lui, "taillée en force", "a beaucoup vécu", il reconnaît son enfant, alors âgé de 13 ans.

Lorsqu'il veut regagner la métropole, sa femme refuse de le suivre, car elle tient trop à son commerce. Il se retrouve donc seul en France, engage toutes ses économies dans une affaire de construction en bâtiments, fait faillite. Dans l'attente de mieux, il prend un emploi chez un de ses camarades rapatriés. Celui-ci lui promet pour l'avenir la gérance d'un dépôt. Mais les affaires traînent et T.L. se retrouve simple employé dans une buvette que son compatriote a ouverte. Puis il doit en partir. Sans doute, retrouve-t-il du travail dans une entreprise de transports, mais comme employé toujours, "alors qu'en Algérie, il était chef de service : ici, on ne recherchait pas de chef de service".

Le type morphologique est adipeux, la voix faible, les gestes mous, les attitudes peu sthéniques. Le Q.I. au Weschler-Bellevue, assez bon (de 117), a permis l'acquisition d'un vocabulaire adéquat, parfois choisi. Mais les réactions sont labiles et tout à fait immatures : l'évocation de ses parents déclenche chez T.L. une émotion qui se traduit par des larmes qui vont couler sans retenue un bon quart d'heure durant.

2°) Rorschach (Cf. en Annexe X).

Comme chez J.J., on trouve un important choc au rouge avec réponses additionnelles Sg à III aussi bien qu'à II et insistance sur ce Sg pour expliquer le rejet de II à l'épreuve choix. Ce choc au rouge et la réponse G, CF en présence d'un choc couleur au moins larvé font à nouveau insister sur le poids de l'OEdipe non liquidé.

Ici, pas de réponse dissociée, ni de contamination comme on en trouvera dans le protocole suivant, celui de Q.D. Pour autant, le test, avec ses réponses "larynx vu par la bouche" à III, Sg additionnelles à II et III, "paysage de cauchemar" à X, Anat (Anat $\frac{1}{2}$, de 27, élevé), n'est pas sans comporter d'éléments régressifs.

Les facteurs de contact sont au moins médiocres : $\bar{N} \bar{f} = 9$, $D \bar{f} = 36$, absence de FC. De même, les facteurs de contrôle : $F + \bar{f} = 60$, qualité des G assez pauvre (sur 7 G, 4 sont banales, 2 ordinaires, 1 peu élaborée et proposée sous forme d'Abstraction), K insuffisantes (1 seule K, banale, à III); comme dans le protocole de Q.D., où nous la relèverons en insistant sur elle, on trouve la censure initiale.

La réponse à IX, Pl. personnelle pour R.M. PALEM, est originale. Elle eût mérité, pour être appréciée à son exacte valeur, d'être étudiée à travers les associations qu'elle suscitait. On sait que certains auteurs comme F. BROWN voient dans les réponses d'"empreintes digitales" l'éventuelle projection de problèmes de filiation. Ici, où, autant qu'on le sache, de tels problèmes ne se sont pas posés, on peut se demander si l'arrestation et tous les rites qui l'accompagnent, entre autres le relevé des empreintes digitales, ne seraient pas à l'origine plus immédiate de la réponse.

3°) Synthèse des données.

Sans doute, des éléments situationnels interviennent-ils ici qui ont leur importance pour expliquer le crime : les difficultés politiques du moment jouèrent leur rôle dans le déclenchement d'une crise qui se solda par sa perpétration. L'isolement de T.L. dans un milieu nouveau qui n'était peut-être pas sans présenter vis-à-vis des rapatriés des aspects réels de fermeture, voire d'hostilité, son impossibilité à trouver un emploi équivalent à ceux qu'il avait antérieurement occupés, tout cela ne fut pas négligeable.

Pourtant, dans le cas de T.L., se vérifie à l'évidence la proposition de D. LAGACHE : "la situation n'existe que parce que le sujet s'y est placé", "n'est efficace que dans la mesure où elle est perçue par la personne". Car, enfin, T.L. avait des économies, et ce ne fut pas un hasard s'il les investit sans discernement dans une entreprise qui fit faillite. Ses parents étaient réinstallés en métropole depuis un moment lorsqu'il y arriva lui-même, et ce n'est pas un hasard s'il se refusa à leur faire part des difficultés qu'il rencontrait. Depuis bien des années, des troubles existaient chez lui qui s'étaient manifestés, sinon dans sa vie sociale, du moins dans sa vie personnelle. Il divorce une première fois : sans doute, est-il encore très jeune, le simple prolongement de la crise juvénile peut rendre compte des faits. Mais il divorce une seconde fois : les événements politiques qui le font quitter l'Algérie suffisent-ils à expliquer sa seconde séparation ? superficiellement, peut-être; pourtant, les problèmes sont plus sérieux : si

sa femme refuse de le suivre, c'est bien en fonction d'une médiocrité de la relation qui s'est établie entre les deux époux. Comment T.L. a-t-il choisi sa seconde femme ? Il nous dit qu'elle est beaucoup plus âgée que lui, "taillée en force", qu'elle "a beaucoup vécu". A 27 ans, donc, son immaturité à lui restait telle qu'il lui fallait se retrouver une mère, une femme sûre d'elle, installée dans la vie, gérant un commerce qui lui tenait tellement à coeur que T.L. en vint à abandonner une situation qui lui convenait pour participer à sa marche. Il arrive en métropole et, privé de la protection relative que lui assurait son milieu de vie, le voilà perdu. Il tente de se défendre contre l'adversité, mais sans discernement, de façon toujours très immature, investit des fonds sans garantie, s'accroche aux promesses vagues d'un rapatrié qu'il connaît peu, s'affole, recourt finalement à la solution d'échec qui lui vaut son inculpation. Ensuite, il dilapide l'argent qu'il a volé "parce qu'il lui brûlait les doigts" et se réfugie dans une ferme, chez de lointains parents dont il escompte la protection tutélaire.

On peut considérer que, pour T.L., la crise vitale que représentait le rapatriement ne fut guère qu'un révélateur sur le plan social des troubles en profondeur qui, dès auparavant, avaient perturbé sa vie personnelle.

o

o o

IV - Q.D., 43 ANS.

1°) Comportement et entretien.

Q.D. est surpris dans sa voiture au moment où il s'apprête à avoir des relations sexuelles avec sa fille Colette, âgée de 18 ans. L'enquête révèle que les relations incestueuses se poursuivent depuis trois ans et demi. La jeune fille n'en aurait jamais parlé parce qu'elle craignait son père qui l'aurait menacée de mort. Un jour, Colette, ayant rencontré un jeune homme à l'amour duquel elle répondait, Q.D. l'aurait frappée, puis l'aurait menacée d'un couteau à cran d'arrêt qu'il avait acheté, dit-il, pour s'en servir à la pêche (lorsqu'il ne réussissait pas à décrocher la cuiller, il ouvrait le poisson). Outre le couteau à cran d'arrêt, il détenait un revolver rapporté d'Allemagne, des cartouches données par un camarade, et un coup de poing américain cédé par un autre camarade.

Q.D. est le fils d'une famille de deux enfants. Sa sœur de quelques années plus jeune que lui aurait de tout temps été préférée par sa mère (mariée à un médecin, elle vit à l'étranger à l'époque du crime). Le père était coiffeur. Au moment de la guerre, il se mit à faire de la politique et poussa son fils à entrer dans la résistance. Très jeune, Q.D. fut déporté à Buchenwald (de mars 1943 à avril 1945).

Lorsqu'il revint d'Allemagne, son père s'était mis à boire et sa mère avait obtenu le divorce. Il se maria très vite, contre le gré de sa famille, qui critiquait, dit-il, la conduite légère de l'actuelle Mme Q.D. Q.D. rompit avec les siens et perdit ensuite contact avec eux. Plus tard, il apprit la mort de son père et il pense que sa mère, partie chez sa fille, est également morte : une lettre qu'il reçut un jour de sa sœur lui annonçait qu'elle était gravement malade. Le jeune ménage vécut dans des conditions difficiles. Q.D. qui rentrait d'Allemagne dans un état physique déficient ne put que lentement reprendre son métier de mécanicien et dut accepter à un certain moment son départ temporaire pour la province. Il y connut une liaison brève qui eut de l'importance, dit-il, en ce sens qu'elle l'amena à remarquer et à regretter le caractère trop peu affectueux de sa femme. Craignant de s'attacher à sa maîtresse d'alors, il rompit la liaison, car il pensait à son fils (premier né). Il revint vivre avec sa femme. Mais la mésentente régna vite entre les deux époux qui en vinrent à se séparer une année durant. Toujours à cause de son fils et de sa première fille Colette née entre-temps, Q.D. reprit la vie conjugale. Cependant, les conditions d'existence sur le plan du logement étant mauvaises, les enfants, trois en tout, furent placés en nourrice. Ce n'est qu'ensuite qu'ils revinrent l'un après l'autre au foyer. La jeune Colette avait, pour sa part, 13 ans et demi lorsqu'elle s'y installa.

Progressivement, Q.D. établit sa situation, devenant agent technique responsable dans une grande entreprise industrielle. D'intelligence normale, très ambitieux, il investit dans son métier une part importante de ses intérêts, essaya, à force de labeur, d'améliorer sa situation au maximum. Il n'y réussit que partiellement : il aurait souhaité des responsabilités administratives importantes, or au moment de son inculpation, il devait considérer qu'un plafond était atteint et accepter de limiter ses aspirations. Bien que déçu, il s'y résignait, dit-il, considérant que sa situation était satisfaisante sur bien des points. On peut admettre qu'en ce domaine, son adaptation était convenable.

Les problèmes déterminants furent de tout temps ceux de sa vie privée. A l'en croire, sa mère manifestait une nette préférence pour sa soeur, donnant à celle-ci la meilleure part de gâteau, le jouet le plus beau. Les précisions qu'il apporte ne sont pas toujours convaincantes sur le plan de l'objectivité des faits (parallélisme établi entre une poupée plus un landeau et une seule boîte de mécano, un jour de Noël), mais il est certain que sur le plan de ce qui fut vécu, Q.D. se ressentit comme lésé et moins aimé. Q.D. s'engagea dans la résistance "pour que sa patrie pût être fière de lui". Tout donne à penser qu'à cette époque de son adolescence, il était soucieux de se poser, de se mettre en valeur, dans le but mal conscient de conquérir enfin de la part de sa mère une estime et un amour qu'il ressentait par trop comme insuffisants et insatisfaisants. La vie à Buchenwald, qui représenta pour l'essentiel une lutte contre la mort, apparaît dans le continuum de son existence comme un tunnel, en même temps que comme une parenthèse. Elle fut l'occasion de voir de près des atrocités qui, évidemment, le marquèrent, en dépit du fait que, mobilisant la plus grande part de ses énergies pour survivre, il écartait résolument de son champ de perception les impressions les plus traumatisantes. Quand il revint d'Allemagne, ses parents avaient divorcé, il était physiquement très affaibli, il lui fallait de façon urgente se réinsérer professionnellement. Il tenta d'échapper à ses problèmes de l'heure par un mariage rapide. Il fut déçu et son union se solda par un échec. Du moins, se sentait-il attaché à ses enfants, sur lesquels, peut-on penser, il projetait ses propres désirs et ses propres aspirations : s'il ne divorça pas, c'est qu'il ne voulait pas, dit-il, les condamner à éprouver les souffrances qu'il avait connues en voyant divorcer ses parents, ce qui est non seulement plausible, mais probable. Dans l'affaire des relations incestueuses, Q.D. se présente comme une victime de sa femme, mais impute encore à Colette l'initiative de certaines attitudes : c'est la jeune fille qui l'aurait, la première, embrassé sur la bouche et à pleine bouche. Quant aux menaces qu'il proféra contre elle au moment de son rapprochement avec le jeune homme qu'elle aimait, il les rationalise en adoptant la position du père soucieux de l'avenir de son enfant.

2°) Rorschach (Cf. en Annexe XI).

L'enquête est tout particulièrement intéressante dans le test de Q.D., car plusieurs facteurs y apparaissent qui apportent au protocole une tonalité qu'il n'avait pas à la première présentation. Réponse (H), mais encore précision Sg, et surtout tendance contamination et réponse dissociée font envisager une problématique schizoïde-paranoïde (Cf. encore les

mécanismes projectifs à VII), masquée derrière les attitudes hystéro-phobiques que révélerait l'ensemble des réponses données d'abord (à noter les chocs, le type de résonance intime extratensif pur, avec côté couleur de droite, les réponses persévératrices d'animaux écrasés, disloqués).

Les facteurs de contact en profondeur sont tous mauvais : $H \cdot S = 0$, $D \cdot S = 8$, donc particulièrement faible, $FC < CF + C$, avec 1 seule FC de type FC' et 3 CF , 1 C .

La censure initiale, très manifeste à I par exemple (où le papillon, "écrasé entre deux feuilles, partagé en deux; des fragments disloqués", n'était d'abord qu'"un peu effleuré avec les doigts"), est, on le sait "l'indice d'un moi faible", parle "soit en faveur d'une psychose psychogène, soit en faveur d'une psychose ordinaire, ou d'une disposition psychotique. Mais il peut s'agir aussi d'une perversion, qui implique également une faiblesse du moi certaine et révèle le plus souvent aussi une hérédité psychotique" (1).

L'importance du choc au rouge, combattu par des mécanismes d'isolation (fausses couleurs), qui finissent par craquer (Sg à l'enquête à III, avec réinsistance au moment du rejet de la Pl.), donne toute la dimension d'un OEdipe qui sera finalement vécu dans les relations incestueuses. Mais cet OEdipe est pris dans une structure tout à fait archaïque où les aspects régressifs sont flagrants, l'angoisse de morcellement évidente, probablement renforcée par l'expérience de vie à Buchenwald.

3°) Synthèse des données.

Peut-on admettre qu'il existe pour expliquer le crime des éléments situationnels favorisants ? L'installation tardive de Colette au foyer parental, à la rigueur. L'éventualité d'attitudes provocatrices chez la jeune fille, sûrement pas : compte tenu de la position asymétrique des deux partenaires, la responsabilité des relations reste, en totalité, imputable au père.

Que le crime résulte fondamentalement de "structures préparantes et orientantes" paraît ici certain. L'OEdipe ne put jamais être dépassé. L'engagement de Q.D., comme celui de J.J., représentait une fuite devant lui, et ce n'est pas la vie à Buchenwald qui risquait d'en favoriser la résolution.

(1) BOHM E. : "Traité du psychodiagnostic de Rorschach", pp. 215-216.

Ecrasement sadique, frustration des besoins vitaux les plus élémentaires allaient fatalement déterminer la régression vers les éventuels points de fixation antérieurs. Or les premières relations à la mère avaient été médiocres. Q.D. rentre d'Allemagne, retrouve aggravés ses problèmes de départ. Il essaie de les résoudre dans le mariage. Mais sa tentative même a de fortes chances d'être vaine. Comment choisit-il sa femme ? Nous n'avons aucun renseignement sur elle, si ce n'est que sa belle-famille ne l'accepte pas, lui reproche sa légèreté. Par contre, ce que nous pouvons affirmer, compte tenu de la personnalité de Q.D., c'est qu'il eût fallu à Mme Q.D. une solidité singulière pour réussir à faire de son mariage une réussite. Trop infantile pour être un époux attentif et aimant, Q.D. exige avidement d'elle toute la tendresse et tous les dons, sans seulement envisager la possibilité d'un apport personnel. Il ne manque pas d'être déçu. Pourrait-il en être autrement ? Alors, revendicant, il se pose en victime et cherche ailleurs la tendresse dont il se sent frustré. Qu'il projette sur Colette son avidité d'enfant (la contraignant à recevoir ce qu'il aurait voulu), qu'il transfère sur elle ses propres sentiments filiaux infantiles et irresponsables (n'est-ce pas, selon lui, Colette qui prend les initiatives ?), voilà dans le contexte, qui s'explique parfaitement, à condition pourtant de noter l'aspect psychotique de la personnalité qui, seul, rend compte du passage à l'acte, de la matérialisation du fantasme dans le réel. Mais, pour Colette, la situation est anxiogène, et la jeune fille cherche à y échapper en se fiançant secrètement. Son père l'apprend, et l'on imagine assez l'intense jalousie qu'il éprouve. D'où ses menaces. Pourquoi la détention d'armes dès avant la période du drame ? Superficiellement, on peut admettre l'indépendance des deux séries de faits : l'acquisition des armes fut sans doute réalisée en dehors de toute intention déterminée de menacer Colette. Mais la possession d'armes avait quelque chose de rassurant. En profondeur, inceste et port d'armes se relient dans la mesure où le besoin d'armes, résultant chez Q.D. d'une insécurité profonde à composante persécutoire, s'inscrit, comme l'OEdipe matérialisé dans l'inceste, au sein d'un psychisme à tonalité psychotique. En dépit de quoi, notons-le bien, la démente (au sens de l'article 64 du code pénal) ne risquait guère d'être reconnue, et, bien sûr, elle ne le fut pas.

B - CRIMINALITE DE GUERRE.

Il serait dommage, pensons-nous, de passer sous silence cet aspect du crime qu'est le crime de guerre. Pourtant, ne pouvant utiliser à son propos que des documents de seconde main, nous serons brève. Nous rappellerons deux ou trois

cas de criminels de guerre particuliers qui font encore se poser sous un angle spécifique le problème des criminalités tardives que rien n'aurait laissé prévoir, puis nous citerons l'essentiel des conclusions de M. ORR sur les Rorschach de douze personnalités du régime national-socialiste.

I - CRIMINALITE DE GUERRE, SURVENANT MEME CHEZ DES HOMMES DE SCIENCE,
ANTERIEUREMENT CONSIDERES ET RESPECTES.

Dans l'enquête qu'il a menée sur "Les médecins maudits", jugés pour leurs expériences médicales humaines dans les camps de concentration, Christian BERNADAC rapporte de nombreux témoignages, dont certains qui ne peuvent manquer de donner à penser.

Sans doute, beaucoup des inculpés de Nuremberg, chefs S.S. ou responsables à un niveau quelconque, appartenaient-ils au groupe des criminels professionnels, élevés qu'ils avaient été dans une société qui les avait voulu tels et avait mis tout en oeuvre pour parvenir à ses fins. C. BERNADAC cite de J. Kramer, maître de Struthof, le commentaire suivant sur ses exécutions dans les chambres à gaz :

" Je n'ai ressenti aucune émotion en accomplissant ces actes, car j'avais
" reçu l'ordre d'exécuter ces quatre vingts détenus de la façon que je vous
" ai exposée. De toute façon, j'ai été élevé ainsi (1).

De certains autres inculpés, pourtant, de ceux en particulier dont la profession était de guérir et non pas de tuer, on eût escompté des conduites différentes de celles qu'on les vit tenir. Intérêt de l'expérimentation sur l'homme pour guérir des milliers de personnes ? Le professeur H. BARUK réfute énergiquement l'argument.

" ... Au lieu que la médecine soit au service de l'homme, c'est l'homme qui
" deviendrait au service de la médecine.

"
" C'est là un danger redoutable, et d'autant plus redoutable qu'il flatte
" consciemment ou inconsciemment l'orgueil, et que l'orgueil une fois lancé
" ne peut plus être maîtrisé. On s'étonne que des professeurs de Faculté et
" des savants nazis aient commis des crimes effroyables. Mais à partir du
" moment où on pense que le but unique est d'augmenter la science sans tenir
" compte des êtres humains, et sans être soumis à un facteur éthique supérieur,
" rieur, et sans écouter les sentiments humains, et en faisant taire son
" coeur, dans une telle optique, toutes les voies sont ouvertes pour toutes
" les déformations, les régressions, les perversions et les dégradations de
" la déshumanisation (2).

En effet, vivre "sans tenir compte des êtres humains, et sans être soumis à un facteur éthique supérieur, et sans écouter les sentiments humains, et en

(1) BERNADAC C. : "Les médecins maudits", p. 123.
(2) BARUK H. : "La psychologie expérimentale".

faisant taire son coeur", c'est bien là, par définition, vivre en psychopathe criminel. Alors, que signifie : avoir "pour but unique d'augmenter la science" ? quelles motivations fondamentales cela recouvre-t-il, qui ne peut que déterminer des conduites régressives et perverses ?

Les troubles à tonalité psychotique qui président à de tels comportements deviennent parfois si évidents que le non spécialiste même les pressent. Parlant de K. Schilling, ce médecin de plus de 70 ans, qui avait travaillé sans grand succès sur le paludisme pendant quarante ans et se trouvait en retraite depuis cinq ou six ans lorsque le secrétariat de Himmler fit appel à lui, C. BERNADAC écrit :

" Peut-être Schilling était-il simplement fou ... Ne déclara-t-il pas à ses juges :

" - Nous avons eu près de cent pour cent de guérisons.

" Avant son exécution, il réclama vainement :

" - Laissez-moi en vie quelques semaines encore. Je trouverai, je trouverai, je trouverai, je suis si près du but (1).

Le but unique de Schilling n'était-il pas, sous couvert d'augmenter la science, de nier envers et contre tout son échec et ses limites, de restaurer ses fantasmes d'omnipotence désespérément éprouvés par quarante années de recherches assez vaines ?

Sans doute, chez d'autres, l'opportunisme du criminel au Moi "solide s'il n'est pas bon" apparaît-il comme beaucoup plus probable. K. Gebhart, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Berlin, en poursuivant des expériences à partir de fractures délibérément occasionnées, chercha à se réhabiliter auprès de Hitler et Himmler. Il n'avait pu sauver l'Obergruppenführer R. Heydrich, chef du service de sécurité du Reich, blessé au cours d'un attentat, et voulait prouver que les sulfamides de Morell, médecin du führer qu'il avait refusé d'appeler, n'eussent pas suffi à sauver Heydrich. C. BERNADAC ayant cité ces paroles de Gebhart au procès :

" Quant à moi, ma réhabilitation dépendait des preuves cliniques de mon traitement à Prague et des résultats des expériences sur les sulfamides (2).
peut commenter :

" Voici l'aveu : Gebhart, pour survivre politiquement, devait prouver que les sulfamides étaient inefficaces ... (2).

Une troisième catégorie de "médecins maudits" pose un problème plus nuancé : que dire d'hommes comme le professeur Holzlöhner, ce spécialiste qui devait expérimenter dans le domaine du froid ?

(1) BERNADAC C. : op. cit., pp. 247-248.

(2) op. cit., p. 89.

" ... le docteur Holzlöhner était professeur de physiologie à la Faculté de Médecine de Kiel; les aviateurs lui devaient déjà l'invention d'une combinaison de vol révolutionnaire pour l'époque. Le tissu, les bottes, les gants imprégnés de gaz, dégageaient de la chaleur au contact de l'eau. Le professeur Holzlöhner avait également, tout au long de la Bataille d'An-gleterre, étudié et soigné les aviateurs repêchés.
" - Il était d'un dévouement exemplaire. Nous n'avions jamais connu un médecin aussi humain. Une seule chose comptait pour lui : notre guérison.
" C'est en ces termes que parle du professeur Holzlöhner le capitaine Schlutzer. Alors comment imaginer qu'il ait accepté d'expérimenter sur des êtres humains ? (1).

Les sentiments de culpabilité n'étaient probablement pas inexistants chez cet homme qui devait se suicider au moment de la chute du régime. On peut penser qu'ils se développaient dans une structure à composante névrotique, mais dont les soubassements archaïques, sans doute non négligeables au départ, avaient pu tout à loisir se renforcer dans les conditions du régime.

Tout cela n'est qu'hypothèses. Mais les conclusions de M. ORR sur les Rorschach de douze personnalités du régime national-socialiste reposent, pour leur part, sur des examens de personnalité. En ce sens, elles sont intéressantes.

II - CONCLUSIONS DE M. ORR SUR LES RORSCHACH DE DOUZE PERSONNALITES DU REGIME NATIONAL-SOCIALISTE.

Voici l'essentiel de ce que conclut M. ORR après étude des Rorschach de Heiss, Seis-Inquart, Keitel, Rosenberg, Kalten-Brunner, Von Papen, Von Schirach, Ribbentrop, Goering, Frank, Funk, Sauckel :

" Les 12 cas montrent d'une manière nette que l'absence de l'« image maternelle » sécurisante, unifiante et humanisante a été une des raisons - sinon la principale - de la psychopathie, de l'affectivité émoussée et des actions sadiques commises, favorisées ou tolérées par ces sujets ...
" Le fait d'appartenir à une culture où il y a prééminence du mâle dans l'échelle des valeurs collectives, uni au fait de manquer d'une image maternelle sécurisante, unifiante et humanisante peut produire des états psychopathiques collectifs, comme nous avons pu les observer sous le régime national-socialiste (2).

Ce qui nous fait évoquer NACHT, déclarant :

" Je dirai donc en guise de conclusion, avec Huxley : donnez-moi de bonnes mères et je vous ferai un monde meilleur (3).

(1) op. cit., p. 41.

(2) ORR M. : "Le test de Rorschach et l'image maternelle", p. 60.

(3) NACHT S. : "De la pratique à la théorie psychanalytique", p. 96. La citation proposée par NACHT est tirée du "Rapport présenté à la XIème Conférence des Psychanalystes de langue française", tenue à Bruxelles du 14 au 17 mai 1948, et paru dans la Rev. fr. de Psychanalyse, N° 3, 1948.

Il est vrai, comme on nous le fait remarquer, que la proposition pourrait être inversée : au point de civilisation où nous sommes, les facteurs sont assez imbriqués pour qu'on distingue mal la cause de l'effet.

Conclusions.

"Structures préparantes et orientantes". Rôle des situations.

Sans doute, doit-on considérer que la situation n'est jamais négligeable lorsqu'on veut comprendre un crime particulier. Dans le cas V.X., la mésentente du ménage intervint très probablement pour rendre compte d'un désarroi qui se matérialisa par la délinquance. Dans le cas J.A., les attitudes de séduction hystériques d'Isabelle conditionnèrent pour une large part les réactions agressives à la frustration de la satisfaction sexuelle escomptée. Dans le cas J.J., le retour à la vie civile créa de grosses difficultés. Dans le cas T.L., l'indépendance algérienne fut à l'origine de tout un bouleversement. Dans le cas Q.D., on peut penser que l'arrivée au foyer d'une fille que son père avait peu connue quand elle était enfant conditionna une moindre censure des pulsions incestueuses. Pour ce qui est des criminels de guerre nazis, beaucoup d'entre eux n'auraient jamais commis, sous un autre régime politique, les crimes affreux qui leur furent reprochés.

Mais ce qui est certain, c'est que, dans tous les cas que nous avons présentés, si divers fussent-ils, se retrouve, à quelques nuances près, le poids déterminant des structures personnelles.

Alors, parlant du rôle des situations, ne doit-on pas inverser le problème qu'on se pose le plus souvent ? se demander moins : quel rôle joue la situation pour expliquer le crime ? et davantage : quel rôle tient la situation lorsqu'il n'y a pas crime et que, pourtant, les structures sont préparantes et orientantes ? C'est là ouvrir la porte sur un monde de questions inquiétantes. Car, enfin, s'il est possible de se pencher sur un crime commis et d'essayer d'en étudier les composantes, en dehors de situations déclenchantes, combien existe-t-il de structures préparantes et orientantes qui ne se révéleront jamais ? Plus haut, nous citions différents auteurs qui insistaient sur les difficultés de l'accession à l'âge adulte (J. FAVEZ-BOUTONIER : Cf. p. 54) et l'absence relative de spécificité des personnalités criminelles (D. LAGACHE : Cf. p. 85). Nous rappelions encore (Cf. p. 86) les résultats de cette expérience américaine qui, prétendant étudier les effets de la punition sur l'apprentissage, dégageait en fait l'importance des attitudes de soumission infantile à l'autorité, lesquelles attitudes de soumission infantile expliquaient sans doute pour une part les horreurs des camps d'extermination. Cependant, a contrario, on peut noter, fait rassurant, que d'une même situation défavorable, éprouvante, épouvantable, des hommes triomphent, réussissant à magnifier l'horreur, comme C. BERGLUND, que nous avons

citée, en témoigne dans plusieurs autres de ses enquêtes (1). Là aussi, sans doute, les structures sont en cause.

Sur cette section 2, consacrée aux "structures préparantes et orientantes" qui s'expriment ou non dans la délinquance, nous concluons ceci :

Ce que dit D. LAGACHE de la situation qui "n'existe que parce que le sujet s'y est placé" se vérifie à l'évidence. Ce n'est pas un hasard si V.X. divorce, si J.A. trompe sa femme (qu'il commence pourtant à aimer) avec d'autres qu'il méprise pour leur conduite facile, si J.J. s'engage à 19 ans, si T.L. investit toutes ses économies dans une affaire qui s'effondre, si Q.D. vit en mésintelligence avec sa femme, si les criminels nazis se rallient à un régime de mort.

A un degré ou à un autre, les structures préparantes et orientantes sont toujours présentes chez le criminel. Si elles existent chez certains sans s'exprimer dans la délinquance, c'est qu'une situation temporairement préservatrice, ou à échéance réparatrice (comme dans le cas cité par K. ABRAHAM) va les en détourner.

Mais une situation "temporairement préservatrice" peut-elle se prolonger assez dans la vie humaine pour expliquer que la criminalité attende quelquefois si longtemps pour se manifester ? Question de seuil des frustrations réapparues. Eventuellement, le sujet commence par censurer ses tendances criminelles; vient un moment où il n'y réussit plus. Un trait que nous avons dégagé dans les Rorschach de J.A., mais surtout de T.L. et Q.D., chez qui la criminalité ne survient qu'à 32 ans et 40 ans passés, nous paraissait intéressant : la censure initiale. Nous nous sommes demandé si le caractère tardif de certaines délinquances ne se liait pas à la présence de ce facteur. L'étudiant alors systématiquement dans notre échantillon, nous avons vérifié l'hypothèse que nous posions : une liaison au seuil de $P = .01$ existe entre la présence de censure initiale dans le Rorschach et l'apparition tardive de la criminalité (après 25 ans). Nous rappelions à propos de Q.D. la signification et le poids de la censure initiale, soulignant entre autres les aspects psychotiques de la structure avec lesquels elle semblait bien être en rapport.

La situation "à échéance réparatrice" est toute différente. On peut admettre que, dans certains cas, elle survient suffisamment tôt pour que les structures préparantes et orientantes aient pu se modifier avant commission de tout

(1) BERNADAC C. : "Les médecins de l'impossible".
"Les sorciers du ciel".

acte criminel. Dans d'autres cas, celui de l'escroc de K. ABRAHAM, par exemple, elle ne se réalise que tard, après perpétration de crimes.

Cette dernière éventualité, en soi intéressante, n'est pas sans exiger des conditions favorables qui se situent, les unes au niveau de la situation elle-même, les autres à celui des structures de la personnalité sur l'importance desquelles nous insistons maintenant.

Mais, à partir d'une prise en considération systématique du criminel "tout venant" (dont nous avons noté plus haut qu'il échappait trop souvent, après 18 ans, aux investigations cliniques), discriminons entre ces structures.

Section 3

La diversité des populations criminelles

Chapitre premier :

Inculpés majeurs et inculpés mineurs : étude comparative d'échantillons de populations "tout venant".

En constituant des échantillons de populations "tout venant" d'âges différents, nous nous posions essentiellement deux questions :

- 1°) Le monde de la délinquance juvénile et celui de la criminalité adulte sont-ils deux mondes radicalement différents (du fait, par exemple, que les personnalités immatures du premier se trouvent éliminées du second au profit d'autres toutes différentes) ou, au contraire, s'inscrivent-ils dans une continuité ?
- 2°) Dans la deuxième alternative (dont nous posons l'hypothèse), quelles modifications spécifiques l'âge apporte-t-il aux personnalités criminelles ?

A - CONSTITUTION DES ECHANTILLONS.

Pour être utilisables dans l'optique que nous nous proposons, les échantillons d'âges différents que nous isolions devaient satisfaire à deux conditions préalables au moins.

1°) Ils devaient être convenablement appareillés sur le plan des types de crimes qu'ils comprenaient. Et là un problème se posait, car les très jeunes, ne serait-ce que parce qu'ils sont moins formés sur le plan "technique", commettent plus rarement des crimes graves. Pour tenter de le résoudre, nous avons constitué nos échantillons en comparant les extraits de casier judiciaire (N° 1) des délinquants que nous avions examinés, jusqu'à un âge égal pour tous, celui de 20 ans atteint par les plus jeunes d'entre eux. Sans doute, la méthode n'était-elle pas d'une rigueur absolue puisque, par suite des non-lieux et des amnisties, aucune trace ne subsiste plus de certains délits sur les extraits de casier judiciaire que nous recevions. Dans l'ensemble, pourtant, la méthode en cause, tout imparfaite qu'elle soit, présente un minimum de garanties : nous avons pu le vérifier en reprenant le détail des dossiers constitués au cours de nos années de pratique.

Dans le Tableau I, figure le relevé des types de crimes pour chacun des groupes d'âges constitués. Aucune différence entre les échantillons pris deux à deux n'est significative (1).

(1) Dans toutes les pages qui composent la Section I, la méthode appliquée est celle du χ^2 . Au niveau des Tableaux I, II, et III, les calculs portent sur des nombres petits. Leur prétention est moins de vérifier une certitude qu'une probabilité au sujet de la validité des comparaisons établies.

Tableau I.

Répartition des crimes par types dans chacun des groupes d'âges constitués.

Dans chaque cas, la liste des crimes est arrêtée sur l'extrait de casier judiciaire lorsque le sujet a atteint 22 ans.

	contre les moeurs	contre les personnes	contre les biens		absence (1)	total
			délinquance violente	délinquance banale		
16-18 ans	2	3	2	21	32	60
18-20 ans	1	5	4	22	28	60
20-25 ans	5	4	6	22	23	60
≥ 25 ans	2	3	3	20	32	60
<u>différences</u> entre les groupes d'âges pris deux à deux (six combi- maisons possibles)	non significa- tives	non significa- tives	non significa- tives	non significa- tives	non signi- fica- tives	
(1) Une trentaine de cas dans chaque catégorie garde un casier judiciaire vierge à l'âge de 22 ans. Chez les plus âgés, plusieurs des carrières délinquantes n'ont commencé qu'après 22 ans. Chez les plus jeunes, les délits sans gravité ont été rayés du casier judiciaire quand ils restaient isolés.						

2°) Ils ne pouvaient avoir d'intérêt véritable que s'ils regroupaient une population conforme à la population criminelle prise dans son ensemble, et non pas une population spécifique. La question que nous nous posions était celle-ci : les cas pour lesquels les magistrats instructeurs nous avaient commise en tant qu'expert réussissaient-ils à constituer un échantillon au hasard et reflétaient-ils la réalité ? sinon, en quoi la gauchissaient-ils ? Pour étudier le problème, nous avons comparé chacun de nos échantillons de population à ceux de même âge recensés au "Compte général du Ministère de la Justice". Nous avons choisi l'année 1969. Nous avons écarté de ce Compte tout ce qui était infractions aux règles de la circulation, et, quoique ce fût plus discutable, tout ce qui était atteintes involontaires contre les personnes.

Dans le Tableau II figure la "répartition du volume d'infraction" : chiffres du Compte général du Ministère de la Justice 1969, et, en rapport, chiffres de nos échantillons. Une légère tendance des magistrats à proposer des cas d'infraction contre les moeurs (mais au seuil de $P = .10$ seulement) se manifeste à propos des cas de 18-20 ans et 20-25 ans. Autrement, les différences étudiées ne sont pas significatives.

Tableau II.

départition du volume d'infraction. Comparaison entre nos groupes et ceux de la population totale d'âges comparables.
(extrait du Compte Général du Ministère de la Justice 1969)

	16-18 ans (garçons)		18-20 ans		20-25 ans		25-30 ans	
	CGMJ 1969 p. 374	échan- tillon per- sonnel	diffé- rences	CGMJ 1969 (R.70-R.71)	échan- tillon per- sonnel	diffé- rences	CGMJ 1969 (R.70-R.71)	échan- tillon per- sonnel
Atteintes contre les biens			violente	441	4	<u>non</u> s.		
			astucieuse	123	1	<u>non</u> s.		
	16 667	52	banale	11 694	44	<u>non</u> s.		
Atteintes contre les personnes			contre la chose publique	802	2	<u>non</u> s.		
			volontaires	1 952	3	<u>non</u> s.		
	2 465	5	contre la famille	117	0	<u>non</u> s.		
Atteintes contre les mœurs				723	6	signi- fica- tive à P = .10		
	629	3						
Total	19 762	60		15 852	60		30 285	60
							23 532	37 (1)

(1) Notre échantillon de 25 ans et plus comprend 23 sujets qui dépassent 30 ans.

C

Ces précautions prises, nous disposions de quatre échantillons regroupant chacun 60 cas, dont les âges se situaient entre 16 et 18 ans; 18 et 20 ans; 20 et 25 ans; autour de 32 ans (moyenne et σ de la courbe normalisée des âges respectivement $\pm$ de 32 et 6).

B - ETUDE COMPARATIVE DES ECHANTILLONS.

Où, s'il s'en trouvait, se situaient les différences entre les échantillons sur le plan des personnalités ? Les comparaisons eurent lieu au niveau de plusieurs types de facteurs touchant aux

- niveau socio-économique des milieux familiaux d'origine,
- aspects carenciels de ces milieux sur le plan éducatif (1),
- aspects carenciels des mêmes milieux sur le plan affectif (1),
- niveaux intellectuels personnels au Wechsler-Bellevue,
- manifestation d'une inadaptation précoce par des fugues du milieu de vie (2),
- facteurs de personnalité à l'épreuve projective, systématiquement proposée, de Rorschach.

Deux formes de conclusions se dégagent des comparaisons effectuées.

1°) Au niveau des quelques traits peu affinés, mais symptomatiques qui en témoignent et que nous examinons, les conditions de vie et caractéristiques personnelles initiales ne diffèrent pas significativement d'un groupe à l'autre. En extrapolant, on peut admettre, avec une marge d'erreur réduite semble-t-il, que les personnalités qui constituent chacun des échantillons sont absolument comparables quant à leurs structures d'origine, que la seule variable discriminante entre les groupes est la variable âge.

Aussi bien sur le plan des milieux d'origine (niveau socio-économique, constitution normale ou anormale des foyers parentaux, unicité ou pluralité des foyers nourriciers, éventuel placement à l'A.S.E. que sur celui des caractéristiques personnelles initiales des sujets (Q.I. par exemple), que sur celui de

- (1) Compte tenu de ce que nous avons rappelé (souligné par F. GORPHE) des incertitudes massives qui demeurent quant au passé des délinquants adultes, nous n'avons tenté d'appréhender ces données qu'à un niveau très grossier. Par exemple, pour le deuxième point (aspects carenciels sur le plan affectif), nous nous sommes attachée à l'une de ses faces particulières, celle des passés de placements.
- (2) Rappelons que, pour R. CAHN, ce symptôme, relativement facile à connaître, serait un de ceux, très rares, qui auraient une signification pronostique péjorative.

certaines réactions particulières et symptomatiques aux conditions de vie (telles que les fugues précoces), les différences entre les échantillons pris deux à deux ne sont jamais significatives. Nous résumons dans le Tableau III les traits étudiés que nous venons d'évoquer.

Tableau III.

Aspect comparable des personnalités de nos échantillons d'âges différents sur le plan de leurs structures d'origine.

	Niveau socio-économique parental			Cadre de vie familiale de l'enfance			Carences spécifiques		Intelligence et niveau culturel de base		Réactions particulières: fugues précoces
	marginal (type romanichel) ou sous-prolétarien	ouvrier	bourgeois ou semi-bourgeois	foyer parental normalement constitué	A.S.E. (1)	foyer parental dissocié par le veuvage ou le divorce (reconstitué ou non)	affectives : du fait de changements de milieu nourricier	éducatives : carences manifestes s'inscrivant comme facteur décisif de troubles (2)	Q.I. au Wechsler-Bellevue (étalonnage américain)	C.E.P. acquis, éventuellement B.E.P.C.	
16-18 ans	7	40	13	30	2	28	16	29	$\bar{x} = 96,5$ $v = 286,72$	25	19
18-20 ans	3	44	13	24	6	30	17	26	$\bar{x} = 91,5$ $v = 358,10$	31	15
20-25 ans	5	41	14	24	3	33	15	27	$\bar{x} = 92,5$ $v = 230,08$	29	14
≥ 25 ans	5	43	12	25	6	29	17	24	$\bar{x} = 93,5$ $v = 195,86$	27	15
différences entre les groupes d'âges pris deux à deux	non significatives			non significatives			non significatives	non significatives	non significatives: $ t $ de Student $< 1,64$ pour chacune des 6 combinaisons	non significatives	non significatives

- (1) Inclus les sujets adoptés par la suite (1 dans le premier groupe, 2 dans le second), l'adoption n'ayant pas réussi à pallier dans ces cas les troubles imputables à l'abandon des parents naturels.
- (2) La notation d'un facteur de cet ordre ne peut être que globale et reste difficilement objectivable. Nous ne l'avons utilisée que dans les cas les plus francs, ceux où le sujet, abandonné à lui-même, et corrigé sans systématique suivant l'humeur des parents, en était vite amené à se comporter en enfant des rues, indiscipliné, chapardeur, adepte de l'école buissonnière.

2°) Par contre, au niveau des signes du Rorschach, où se projette, rappelons-le, la personnalité profonde telle qu'elle apparaît dans le moment, des différences existent entre les groupes d'âges, dont l'intérêt pour notre propos est que, faibles d'abord, elles vont, selon les signes, progressivement ou brusquement croissant jusqu'à prendre après 25 ans toute l'importance de leurs dimensions.

Nous présentons dans le Tableau V, provisoirement regroupés sous des rubriques que nous intégrerons immédiatement après, les signes du test donnant lieu à liaisons significatives. Mais, auparavant, nous proposons la liste complète des signes du Rorschach qui ont donné lieu à croisements systématiques (Tableau IV).

Tableau IV.

Liste des signes du Rorschach ayant donné lieu à croisements systématiques.

I - Intelligence et productivité.

R	(	- < 10
	(	- compris entre 10 et 25
	(	- > 25
T/R	(	- bas : < 15"
	(	- élevé : > 64"
F+ %	(	- < 70 %
	(	- > 90 %
M.A.	(	- équilibré (présence de G et D)
(1)	(	- sans G, ni D
	(	- avec G, mais sans D
	(	- avec D, mais sans G
	(	- sans Dbl
	(	- avec <u>Dbl</u> ou <u>Dbl</u>
	(	- comprenant des <u>Do</u>
G	(	- de qualité particulièrement mauvaise
(qualité)	(	- combinées +
K	(	- 0 - 1
(nombre)	(	- 2
	(	- > 3
K	(	- présence de K-
(qualité)	(	
k	(	- kan
	(	- kob
	(	- kp

II - Contact et sociabilité.

D %	(	- < 40 %
	(	- > 60 %
H %	(	- = 0
	(	- < 15 %
	(	- > 20 %

Réactivité à la couleur.

F %	(	- < 30 %
	(	- > 60 %
RC %	(	- < 25 %
	(	- > 35 %

(1) Cf. BOCHNER R. et HALPERN F. : "L'application clinique du test de Rorschach", Avant-Propos, p. XI.

Choix ou (
 rejet des { - choix +
 couleurs {
 manifestés (
 à
 l'épreuve { - choix - (= rejet)
 choix (

Nombre et Forme des réponses couleurs.

Nombre (- 0 - 1
 (- 2 - 5
 (- > 5
 Forme (- FC > CF + C
 (- FC < CF + C

Type de résonance intime.

t.r.i. (- coarté ou coartitif
 (- extratensif
 (- introversif
 (- ambiéqual

Indices de stéréotypie.

A % (- < 40 %
 (- > 70 %
 Ban (- 0 - 1
 (- 2 - 3
 (- > 4

Autre indice.

Géo, Anat, (- > 40 %
 etc ... (

persévération

III - Angoisse.

Refus (- I
 (- II
 (- III
 (- IV
 (- V
 (- VI
 (- VII
 (- VIII
 (- IX
 (- X
 Temps de (- < 10"
 latence (
 moyen (- > 40"
 Chocs (- couleur
 (- brun
 (- noir
 (- rouge
 (- blanc
 (- vide
 (- spécifique à VI
 (- dispersion

Estompage { - absence
 { - $FE < EF + E$

Clob { - absence
 { - présence de FClob seulement
 { - présence de ClobF ou Clob

inversion formule secondaire

$\frac{Ad}{A}$ { - $> 40 \%$
 { - $> 100 \%$

$\frac{Hd}{H}$ { - $> 55 \%$
 { - $> 100 \%$

$Hd + Anat + Sexe + Sg \geq 15 \%$

réponses { - "neige", "glace"
particu- { - "précipice", "gouffre"
lières { - "grotte"
 { - de manque (dite par E. BOHM "de défaut")
 { - Sg
 { - à contenus malfaisants
 { - masque { - face
 { - profil

IV - Mécanismes de défense (1).

Refoulement { - "reconnaissance" au lieu d'"interprétation"
 { - absence de réponses additionnelles
 { - descriptions
 { - Cn et pseudo C

Régression { - attente d'aide (demandes de permission, de
 { réassurance, etc ...)
 { - Syndrome de LOOSLI-USTERI (M.A. = Dd, Dbl, Do) (2)
 { - réponses orales
 { - réponses D de Cassiers ($\geq 10 \%$) } (3)
 { - réponses E de Cassiers
 { - réponses "fourrure"
 { - censure initiale
 { - réponses reflet
 { - contaminations
 { - Fragment % $\geq 15 \%$

- (1) La liste en a été établie en consultant notamment :
SCHAFFER R. : "Psychoanalytic interpretation in Rorschach testing".
SALOMON F. : "Diagnostic des mécanismes de défense dans le test Z individuel et collectif", in Rorschachiana V.
- (2) LOOSLI-USTERI M. : "Le diagnostic individuel chez l'enfant au moyen du test de Rorschach". Paris, Hermann, 1948.
- (3) Rappelons que L. CASSIERS a classé les réponses qu'il trouvait dans les protocoles en 5 grandes catégories (A, B, C, D, E) suivant le degré de sublimation qu'elles comportent. Les réponses de type E sont les plus "cruées".

Formation réaction- nelle	(	(a) attitudes peu coopérantes avec expression modérée de frustration
	- contre la dépendance	(b) attitudes d'égalité, voire "nourricières"
	(	(a) docilité ou courtoisie excessives
	- contre l'hostilité	(b) minimisation des réponses spontanément agressives
Isolation	(	- réponses F où habituellement CF
	(	- désignation de l'endroit interprété par la couleur
	(	- réponses suspendues avec autres réponses intercalées
	(	- isolation spatiale (énumération de détails habituellement perçus dans un tout)
	(	- perspective
	(	- causes d'émotion tournées en dérision (attitudes contraphobiques)
Négation	(	- K réprimées
	(	- dénégation
	(	- réponses interrogatives ou négatives
	(	- références personnelles
	(	- réponses (H), (Hd), (A), (Ad)
	(	- confabulations
Déplacement	(	- Dd indépendants (de bordure surtout)
	(	- fausses couleurs
	(	- attitudes contraphobiques (amusement dédaigneux, recherche de solution envers et contre tout)
Perfection- nisme	(	- ratiocinations et perfectionnisme
	(	- symétrie persévératrice
Projection	(	(a) justifications, sentiment du "devoir"
	- du Surmoi	(b) réponses "yeux"
	(	(c) réponses "doigts"
	(	(a) critique dépréciative de l'objet
	- du Ça	(b) attitudes de méfiance et de suspicion
	(	(c) comportement caractériel
	(	(d) illusion de similitude
	- mêlées	(affaiblissement de la conscience interprétative
Retourne- ment contre soi	(	- autocritique
	(	- rejet rapide des Pl.
Rétraction du Moi	(	- rejet rapide des Pl.
Surcompen- sation	(	- réponses "Architecture"

Les items pour lesquels ne s'établit pas de liaison significative ne sont pas moins intéressants que ceux pour lesquels il s'en établit. Ce n'est pas un hasard, par exemple, si aucun des signes habituellement considérés comme pathognomoniques des névroses (chocs, réponses complexes, etc ...), ni aucun des signes liés aux mécanismes de défense qui se développent dans l'une ou l'autre d'entre elles (refoulement, isolation, déplacement, etc ...) n'apparaît dans le Tableau V.

Les signes qui se modifient avec l'âge (tendant à grever le tableau de départ) convergent tous pour évoquer la "position schizo-paranoïde" (au sens où Mélanie KLEIN l'entend (1)), avec ses mécanismes autrement archaïques.

La criminalité n'est pas la schizophrénie et, sauf cas particuliers, dont nous proposerons un exemple plus loin, le Rorschach du criminel, qu'il soit jeune ou plus âgé, n'est pas le Rorschach du schizophrène avec son symptôme très particulier dégagé par des auteurs comme R.M. PALEM (2). Il reste qu'avec les traits spécifiques qu'on lui connaît dès l'adolescence (et qui ne régressent pas) : fréquence des refus, forte prédominance des G (primaires le plus souvent), réduction en nombre des K, labilité essentielle des valeurs couleurs habituellement peu nombreuses (3), et ceux qui, suivant le Tableau V, s'y ajoutent en importance croissante : $F+ \% < 70$, mauvaise qualité des G, persévération, confabulations, affaiblissement de la conscience interprétative, critique dépréciative de l'objet, commentaires sur la similitude (pour Roy SCHAFER (4), révélateurs de tendances paranoïdes, de même que l'"illusion de similitude" pour BOHM (5)), le Rorschach du criminel tend à prendre à la maturité une tonalité para-psychotique, sinon carrément pré-psychotique.

- (1) Dans "La pulsion de mort chez Mélanie Klein", R. JACCARD nous rappelle que lorsque Mélanie KLEIN parle des positions schizo-paranoïde et dépressive, le terme de "position" qu'elle utilise ne désigne pas seulement une phase de développement qui se situe, pour la première, dans les trois ou quatre premiers mois de la vie, pour la seconde, dans la deuxième moitié de la première année, mais encore "une forme spécifique de relations objectales, d'angoisses et de défenses qui se maintiennent tout au long de la vie" (JACCARD R. : op. cit., chapitre VI).
- (2) PALEM R.M. : "Le Rorschach des schizophrènes", pp. 257-258.
- (3) MAZEROL M.T. : "Problèmes psychopédagogiques posés par le jeune inadapté social".
OBERLE R. et FAGHERAZZI D. : "Apport du test de Rorschach à l'étude de la délinquance", in Bull. Psycho, nov. 1963, pp. 168-184.
- (4) SCHAFER R. : "Psychoanalytic interpretation in Rorschach testing", p. 223.
Cité par BAUER E. : "Principaux résultats d'une étude portant sur 50 tests de Rorschach de malades paranoïaques", in Bull. Soc. fr. de. 1963, pp. 63-73.
- (5) BOHM E. : "Traité du psychodiagnostic de Rorschach", pp. 17-208.

C - CONCLUSIONS.

De l'ensemble des croisements dont nous avons rendu compte nous dégagerons trois conclusions :

1°) Fort peu de différences significatives existent, même et y compris sur le plan des Rorschach, entre les groupes de population des grands adolescents et ceux des jeunes adultes jusqu'à 25 ans. On peut considérer que les conclusions proposées pour les populations de délinquants mineurs restent grosso modo valables pour les populations de jeunes adultes criminels.

2°) Une évolution des personnalités ne s'en amorce pas moins dès le début de la majorité pénale, qui s'accusera à la maturité, donnant aux populations criminelles adultes certains traits nouveaux qui les différencieront des populations juvéniles (dont elles ne se distinguent pourtant pas fondamentalement, et avec lesquelles elles restent en continuité).

3°) Ces traits nouveaux que les populations criminelles (prises dans leur ensemble) acquièrent avec l'âge ont un caractère essentiellement schizo-paranoïde. Chez elles, les forces persécutrices sont tellement prédominantes que la perlaboration de la position dépressive, contemporaine de ce que E. JACQUES définit comme la crise du milieu de la vie, risque toujours de se trouver inhibée : "... réparation et synthèse ne pourront s'accomplir. Alors le monde interne paraîtra receler le mauvais sein, à la fois dévoré, détruit et persécuteur, destructeur. Le Moi, lui-même, sera ressenti comme étant en morceaux. Cette situation de chaos interne est l'équivalent infantile de la notion de mort" (1). Pratiquement, tout se passe comme si, à la période même où l'homme moyennement adapté affronte pour la mieux dépasser l'angoisse de sa propre mort et mûrit sa pensée pour transformer sa "créativité hâtive" en "créativité sculptée" ("sculpted creativity"), l'homme criminel amorçait, quant à lui, un processus d'involution, dont l'irréversibilité

(1) JACQUES E. : "Death and the mid-life Crisis".
"... reparation and synthesis fail; and the inner world is unconsciously felt to contain the persecuting and annihilating devoured and destroyed bad breast, the ego itself feeling in bits. The chaotic internal situation thus experienced is the infantile equivalent of the notion of death", p. 507.

est à craindre dans les conditions de traitement actuellement à disposition (1). C'est la constatation d'une prédominance des forces persécutrices sur les forces d'amour qui peut faire poser un pronostic particulièrement réservé lorsqu'on la rencontre chez des criminels jeunes (ce qui arrive dans des cas cliniquement graves : ceux-là mêmes que P. MALE considère comme des "délinquants vrais").

Mais une analyse statistique ne conduit jamais qu'à dégager des tendances générales, qui se nuancent fortement à l'échelon des individus ou même des groupes d'individus. Les populations criminelles adultes aussi bien que juvéniles sont diverses, comme l'ont laissé entendre les auteurs que nous avons précédemment cités. La classification des populations criminelles que nous proposerons et celle de P. MALE élaborée chez les jeunes délinquants ne sont pas sans points communs.

- (1) L'idée que nous proposons ici, parfaitement étayée par les conclusions de E. JACQUES, est la suivante : plus l'homme a pu bénéficier d'un développement instinctivo-affectif harmonieux, mieux il a réussi à acquérir les traits psychologiques de l'âge adulte tels que les définit, par exemple, J. FAVEZ-BOUTONIER (Cf. ce que nous en disions p. 54), moins vite il risque de glisser vers une sénilité dont les aspects de dépendance et de surinvestissement narcissique, éventuellement les sentiments persécutatoires, rappellent assez ceux du très jeune enfant pour que, dans les cas limites, on ait pu parler de "retombée dans l'enfance". Dans son ouvrage sur "L'échelle des âges", M. PHILIBERT, après avoir rappelé entre autres la théorie d'ERIKSON sur les huit âges de l'homme (nous évoquions nous-même cette théorie p. 49), remarque qu'"il est sans doute impossible d'atteindre d'un seul et même élan les derniers degrés de l'échelle pour y donner l'exemple d'une vieillesse féconde". Il souligne l'importance d'"un va-et-vient de l'enfance aux étapes qui lui succèdent". Remarquons qu'écrivant cela il ne va nullement à l'encontre des remarques des psychanalystes, lesquels ont montré l'intérêt de certaines régressions au service du Moi. Ces régressions au service du Moi sont évidemment à distinguer des régressions massives que conditionnent quelques échecs graves du développement instinctivo-affectif. Ce que M. PHILIBERT, pour sa part, dégage assez clairement, pensons-nous, lorsque, ayant insisté sur ce va-et-vient qui "permet de vivre ... toutes [les étapes] dans leur plénitude", il note : "ainsi se formule la notion d'un "retour non régressif" à l'enfance" (PHILIBERT M. : "L'échelle des âges", p. 243).

Chapitre deuxième :

Bilan de l'économie libidinale; appréciation de la force du Moi; essai de classification des populations criminelles.

Les différences que la société établit entre les criminels sont d'abord fonction des crimes qu'ils commettent. Les agressions violentes contre les biens, mais surtout les atteintes volontaires contre les personnes quand elles vont jusqu'à l'homicide, sont jugées beaucoup plus sévèrement que les vols simples, ceux-ci fussent-ils récidivants. Les criminels eux-mêmes, à l'intérieur des prisons, se discriminent et forment des sous-groupes. Leurs critères d'évaluation ne sont pas tellement différents de ceux de la société policée, à cette différence près qu'ils ont tendance à inverser la hiérarchie des valeurs, à valoriser d'abord les crimes les plus durement condamnés. Dans "La cerise", A. BOUDARD écrit :

" En taule, c'est la société digeste avec ses rupins, ses petits bourgeois, ses "demi-minables, ses très miteux et ses plus-que-cloches, débris d'humanité qui se castagnent pour une croûte de pain. Les castes riches, comme partout, sont assez fermées ...

Et il passe en revue :

" ... Les harengs d'abord, voyous à part entière ... Ceux-là montrent avec ostentation, qu'ils sont assistés de dix quinze sacs par semaine en balançant des mégots d'Amerloque ... à mi-pipe. Ici, ça classe le bonhomme ... "l'homme", puisque le milieu ne révere en définitive que le fric, la puissance du fric ... Les escrocs ... autre engeance ... l'escroc sait s'adapter ... les mecs de la pointe - on appelle ainsi ceux qui sont là pour affaires de moeurs, les sa-tyres, sadiques, violeurs de petites filles - ...

Et enfin,

" ... nos frères les voleurs.

" Chez eux, l'anarchie complète. Un seul dénominateur : Ils reviendront tous au piège ... Ils auront un coup fourré encore une fois ... (1).

Bien que la clinique nous ait toujours donné à penser que, sur le plan des structures profondes, les différences entre personnalités criminelles n'étaient pas si grandes que les diverses formes de crimes pouvaient parfois le faire envisager, nous avons systématiquement étudié les signes du Rorschach dans chaque grand groupe de populations criminelles : infractions contre les moeurs, atteintes volontaires contre les personnes, attaques violentes contre les biens, vols simples.

(1) BOUDARD A. : "La cerise", chapitre III.

A - COMPARAISON ENTRE SIGNES DU RORSCHACH DANS CHAQUE GRAND GROUPE DE POPULATIONS CRIMINELLES.

Si nous comparons ces signes dans chacun des quatre groupes en cause (jusqu'à 25 ans pour que la variable âge, condition d'une certaine aggravation des délits, ne pèse pas sur les liaisons) aux mêmes signes dans l'ensemble de la population, nous obtenons le Tableau VI.

Tableau VI.				
Comparaison entre les signes du Rorschach dans chacun des quatre grands groupes : infractions contre les mœurs, atteintes volontaires contre les personnes, attaques violentes contre les biens, vols simples (jusqu'à 25 ans) et ceux de l'ensemble de la population isolée dans nos échantillons.				
	Infractions contre les mœurs	Atteintes volontaires contre les personnes	Attaques violentes contre les biens	Vols simples
Angoisse				
Hd + Anat + Sexe + Sg ≥ 15 ,	.001			- .01
symétrie		.05		
choc au noir			.05	- .02
Défenses				
à caractère régressif	(reflet		.05	
	(attente d'aide		.10	- .10
contra- phobiques	(causes d'émotion tournées en dérision		.05	
Faiblesse du Moi				
F+ $\frac{1}{2} < 70$	.01			
réponses crues (de type E CASSIERS (1))	.05			

(1) CASSIERS L. : "Le psychopathe délinquant".

De ce Tableau VI il ne ressort que fort peu de choses : peut-être l'angoisse est-elle moins accusée dans les cas de vols simples, peut-être l'arriération et l'aspect pulsionnel sont-ils plus marqués dans les cas d'infractions contre les mœurs. Mais les deux groupes (voleurs et autres criminels) tendent de plus en plus à se rejoindre en vieillissant : le Tableau VII montre notamment, chez tous, cet affaiblissement du sens de la réalité et cette augmentation des signes projectifs, dont la progression illustrée au Tableau V donnait assez bien une idée pour l'exemple.

Tableau VII.		
Signes du Rorschach qui croissent après 25 ans (liaisons toutes de signe +)		
1) dans les cas de vols simples,		
2) dans les cas d'autres crimes.		
	Vols simples	Autres crimes
Augmentation de l'angoisse (angoisse de morcellement, essentiellement)		
Hd + Anat + Sexe + Sg ≥ 15 $\frac{1}{2}$	.05	
Fragment $\frac{1}{2} \geq 15$	.05	
Appauvrissement du contact		
H $\frac{1}{2} < 15$		.10
FC $< CF + C$		.05
absence de réponses additionnelles	.02	
références personnelles	.01	
Augmentation des défenses à tonalité paranoïde		
expression de méfiance		.01
commentaires sur la similitude	.001	
(avec autocritique)	.02	
Affaiblissement du sens de la réalité		
qualité - des G		.001
affaiblissement de la conscience interprétative	.02	.01
Augmentation des signes de débordement pulsionnel		
réponses kob	.10	
réponses Sg	.05	
réponses crues (de type E CASSIERS)	.05	

Finalement, si tout le monde s'entend à reconnaître des différences entre les criminels, celles qu'établit le clinicien ne peuvent coïncider que partiellement avec celles que prennent habituellement en considération les juristes ou même les éducateurs, pour lesquels le comportement immédiat reste prégnant. Comme l'envisagent les psychanalystes que nous avons cités (R. CAHN, E. KESTEMBERG, P. MALE, etc ...), les différences essentielles pour le clinicien reposent sur les différences dans l'économie libidinale, en particulier sur les différences de force du Moi. Ce point de vue est tellement essentiel dans notre perspective que nous l'avons accessoirement vérifié une première fois au chapitre sur les vols récidivants, dont nous avons pour projet majeur d'étudier la dangerosité au sens large (section 1, chapitre premier de cette deuxième partie). Nous en dirons un mot encore à propos de crimes d'espèces diverses.

B - BILANS DE L'ECONOMIE LIBIDINALE. APPRECIATION DE LA FORCE DU MOI.

Nous hésitons à alourdir notre texte par la multiplication d'exposés de cas trop détaillés. Dans ce paragraphe, nous nous contenterons de résumer deux cas qui s'opposent : chez H.F., dont le crime est grave (viol), le Moi est pourtant assez fort pour ne pas se laisser habituellement déborder par les pulsions : les circonstances ont joué un rôle non négligeable dans la perpétration du crime; au contraire, chez H.Y., dont le crime est plus banal (vol), le Moi est très faible et des récidives feront ultérieurement vérifier un pronostic réservé.

o

o o

I - H.F., 23 ANS.

A la suite d'une soirée où ils ont dansé, H.F. et deux de ses camarades violent, chacun à son tour, et H.F. en dernier, Jacqueline, 19 ans, qu'ils raccompagnaient en voiture.

o

Du point de vue instinctivo-affectif, des problèmes se posent.

Peut-être, comme il le dit, H.F. n'a-t-il pas vécu comme tragique une petite enfance en soi difficile (orphelin de père, il est séparé de sa mère tuberculeuse et vit en maison d'enfants jusqu'à l'âge de 7 ans, sa mère

se remarie quand il a 10 ans). Peut-être, à travers les relations qu'établissaient avec lui son environnement et plus particulièrement l'éducatrice de sa maison d'enfants, a-t-il eu la possibilité de réparer certains dommages que les circonstances de sa petite enfance lui avaient causés. Qu'on considère son protocole de Rorschach (en Annexe XII) : les réactions à la Pl. VII indiquent une récupération certaine au niveau de la sécurisation indispensable (quant aux réponses, elles sont tout à fait adaptées, l'interprétation première : "têtes de femmes" dans le premier tiers, est rapidement intégrée dans une G, K féminine; quant au choix, il est positif, la Pl. est désignée comme la plus agréable, en raison des personnages humains qu'elle évoque (1)).

Les problèmes essentiels se situent ailleurs. Dans l'entretien, H.F. insiste sur le fait que sa mère est autoritaire, assez emportée, un peu tâtillonne; c'est elle qui gouvernerait la maison; le beau-père s'effacerait. Au Rorschach, on doit considérer le choc au blanc que l'ensemble des deux refus, à II et à IX, en même temps que la remarque sur les "jours" à I, laissent fortement présumer. Rappelons que E. BOHM, étudiant le choc au blanc, a montré qu'il "exprime ordinairement une forme spécifique d'angoisse sexuelle, la crainte des organes génitaux féminins". "Derrière le symptôme, se cachent, remarque-t-il, ... la "haine des sexes", la "peur du partenaire sexuel", dont la véritable cause est à rechercher dans des difficultés particulières lors du refoulement de la composante du sexe opposé au cours du développement psychique. Se référant à Karen HORNEY (2), BOHM évoque entre autres pour expliquer cette "haine des sexes" l'angoisse de castration de l'homme, qui se sent menacé et affaibli par la femme" (3). H.F. recule devant toute idée de fixation sentimentale, rationalise son attitude par les projets de voyages qu'il forme, en fait, on peut penser qu'il craint surtout de passer d'une tutelle à l'autre : de la tutelle maternelle qu'il veut fuir à une tutelle conjugale ou para-conjugale qu'il ressent comme inéluctable. Dans la vie, d'après ce qu'il explique, il agit de façon répétitive pour prévenir ce danger. A plusieurs reprises, il lui est arrivé de tomber amoureux ("coup de foudre"). Immédiatement, il s'est mis en garde et, après peu de temps, a rompu l'idylle. Sans doute, les impressions d'abandon initiales surdéterminent-elles ses réactions : H.F., faisant le point, remarque avec une satisfaction évidente : "jamais encore, ce n'est la jeune fille qui m'a laissé tomber, c'est toujours moi qui ai rompu". Ainsi, tout à la fois, il a pris les initiatives et prévenu les rejets en même temps qu'il évitait la relation hétérosexuelle angoissante, du moins son prolongement.

(1) Cf. ORR M. : "Le test de Rorschach et l'imaginaire maternelle".

(2) HORNEY K. : "Das Misstrauen zwischen den Geschlechtern. Die psychoanalytische Bewegung", vol. 2, 1930, pp. 521-537, en particulier, pp. 531 et 534-535.

(3) BOHM E. : "Traité du psychodiagnostic de Rorschach", pp. 177-178.

o

Ces troubles du développement instinctivo-affectif que nous venons de noter n'ont pas été sans avoir un rôle important dans la conduite de viol. Pourtant les circonstances ont encore joué pour la favoriser. De façon tout à fait gratuite, Jacqueline avait été décrite aux jeunes gens comme de moeurs légères, et, dès le départ du bal, ils avaient bien l'intention de profiter de la situation. N'oublions pas cette définition de la conduite, proposée par D. LAGACHE, et devenue classique :

" La conduite est l'ensemble des opérations physiologiques, verbales, mentales, par lesquelles un organisme en situation tend à réduire les tensions " qui le motivent et à réaliser ses possibilités (1).

Même si la part qu'elle accorde à la situation reste seconde ("La situation criminogène n'existe que parce que le sujet s'y est placé" (2)), elle ne la néglige pas. Dans le cas que nous étudions, la participation au crime fut facilitée par le partage des responsabilités et le gauchissement collectif momentané des perceptions. Etait rendu permissif un climat qui normalement ne l'eût pas été. On peut penser que, seul avec elle, H.F. n'aurait pas violé Jacqueline; il dit qu'il aurait tenu compte des protestations de la jeune fille, qu'il lui aurait fait part de la préformation de son idée sur elle, que les malentendus se seraient dissipés.

o

Ce qu'il envisage a posteriori est probablement vrai, car le Moi, tout hétéronome qu'il puisse rester en quelques domaines, ne se laisse pas habituellement submerger par les pulsions. Ce n'est pas un hasard si les renseignements recueillis sur H.F. sont, de toutes parts, favorables. On considère le jeune homme comme "sérieux", "travailleur", "ponctuel", "poli", "calme", "de très bonne tenue". Il est "estimé".

Considérons ses épreuves projectives. Nous avons déjà mis en évidence certains des signes de conflit qui s'y trouvaient. Nous pourrions encore noter l'étroitesse au moins relative du champ de l'expression : le nombre des réponses au Rorschach est restreint, la variété des contenus faible, la réactivité à la couleur pauvre; la surface occupée par le village est limitée, les voies de communication vers l'extérieur sont bloquées ou très étroites, les domaines d'intérêts restent cloisonnés, individualisés,

(1) LAGACHE D. : "Les conduites criminelles de l'adulte", p. 326.

(2) op. cit., p. 646.

juxtaposés, les personnages sont écartés ou statufiés. Cependant, aussi bien au village qu'au Rorschach, on trouve la co-existence de signes qui indiquent des possibilités convenables d'autocontrôle, un Moi suffisant en force pour que soient habituellement évitées les conduites aberrantes :

- Rorschach : F+ $\frac{1}{2}$ (= 86 $\frac{1}{2}$) correct; réponses G convenables, un peu trop nombreuses par rapport aux D, un peu trop fréquemment banales, mais de bonne forme pour la plupart; nombre des K égal à 2, donc petit, mais pourtant supérieur au nombre moyen des K dans la population criminelle, d'autant plus acceptable que le nombre total des réponses est restreint; les refus sont levés à l'enquête et les réponses additionnelles sont en majorité de bonne forme; s'il n'y a dans le test qu'une seule réponse couleur, du moins est-elle de type FC; le H $\frac{1}{2}$ est normal; le D $\frac{1}{2}$, trop faible, s'améliore un peu à l'enquête, passant de 41 à 50; les Ban sont en nombre suffisant.
- Village : la construction ne démarre qu'après reconnaissance du matériel et tri au moins partiel des éléments; la structure s'apparente à la structure en croix, dont MABILLE, le premier, a souligné le choix fréquent chez les "amis de l'ordre" (1); l'église, pour nous symbole du Moi (2), monte une garde vigilante à la sortie du village, à l'endroit même où les pulsions, ailleurs barrées, gardent une porte de sortie sur l'extérieur.

o

o o

II - H.Y., 23 ANS.

H.Y., en liberté conditionnelle, après vols de vélomoteurs et séjour en prison-école, est inculpé d'évasion, vols de voitures, détournement de mineure et usage de fausses plaques d'immatriculation.

C'est le dernier enfant et le seul fils d'un ménage peu uni (en instance de divorce au moment de l'inculpation). Le ménage serait mauvais depuis longtemps du fait des liaisons du père (l'une des plus récentes avec une amie de la soeur aînée de H.Y.); non seulement, l'éducation a péché sur bien des points, mais les images que proposaient les parents étaient difficiles à intégrer en tant qu'images identificatoires.

Derrière le jugement qu'il prononce sur les liaisons de son père,

(1) MABILLE P. : "La technique du test du Village".

(2) MAZEROL M.T. : "Contribution à l'étude des personnalités délinquantes", 1966, pp. 130 et suivantes.

H.Y. formule d'abord et essentiellement une revendication à caractère affectif :

" ... Depuis longtemps, mes parents ne s'entendent plus. A cause de ça déjà, " j'ai failli tomber en prison. A cause des maîtresses de mon père, dont " l'une est une amie de ma soeur aînée ... Un jour, chez la fille, j'étais " seul avec elle, j'ai tapé dessus un peu trop fort ... Depuis, ça ne marche " pas chez moi. Mon père a su que je lui avais pris des lettres à la poste " restante, il m'a causé de ça, j'aime mieux vous dire, il n'était pas content ... C'est pour ça que je ne reste pas chez moi. Je restais pour ma " mère. Après, de temps en temps, je revenais la voir, mais entendre crier " à tous les repas ! ... Mes soeurs déjà sont parties à cause de ça ... " D'ailleurs, mon père, il ne s'est jamais occupé de moi, il travaillait à " la Croix rouge, il était toujours tout partout, même le dimanche il était " à la pêche. Il s'est occupé de mes soeurs, mais pas de moi ... (1).

Les sentiments conscients que le jeune homme éprouve pour sa mère sont sans doute plus positifs. Mais on peut se demander si les têtes féminines avec cornes que voit H.Y. à la Pl. VII du Rorschach (nous y reviendrons) ne sont pas, induite par l'imagerie populaire de l'époux trompé, l'expression d'une dévalorisation et d'une condamnation de celle qui n'a su conserver au foyer l'amour sécurisant du chef de famille.

o

Le Moi est malformé, sans autonomie, très faible. Les décisions prises sont constamment déraisonnables et entraînent H.Y. dans des aventures sans issues.

Les conditions de la fugue sont significatives : le jeune homme, affolé, quitte son emploi parce que le tribunal dont il dépend l'a convoqué. Il dispose de peu d'argent, s'installe à l'hôtel, fait appel à sa mère (qui ne peut ou ne veut le rejoindre), cherche du travail, mais en s'arrangeant inconsciemment pour échouer dans sa tentative. Alors, "traqué de partout", il part à l'étranger, insoucieux de disposer des permis de travail nécessaires, vole par nécessité, s'évade de prison, repasse la frontière; avisé par ses parents qu'il est recherché, traverse le France en diagonale "pour mettre le plus de distance possible entre lui et le pays qu'il quitte", envisage de passer sur une île, mais "réalise qu'il risque de s'y faire prendre comme un lapin"; dès lors, court le pays en tous sens comme une mouche affolée, volant des voitures, puis ramassant au passage la jeune Danielle qui lui demande d'abord de l'emmener chez son père, puis chez ses grands-parents, puis nulle part ...

(1) Extrait d'entretien.

En bref, les choix et décisions, infiltrés par des motivations essentiellement inconscientes, manquent des plus élémentaires discernement et pondération. On le constate aussi bien dans le domaine professionnel que dans le domaine affectif. Dès avant la période des délits, H.Y. a abandonné sans raison sérieuse la préparation du Brevet industriel de dessin qu'il avait commencée. A la prison-école, on lui a proposé une formation en électricité et il a obtenu un diplôme de F.P.A. L'électricité lui plaît, dit-il, et il pourrait facilement se perfectionner dans l'une ou l'autre des branches de son métier où le marché du travail est favorable. Cependant, ce qu'il envisage au moment de l'examen, c'est un abandon de l'électricité, avec reprise du dessin qu'il avait jadis choisi de quitter.

La faiblesse du Moi, sa malformation, s'inscrivent, comme il est fréquent de le constater, dans un contexte de difficultés de relations que plusieurs signes du Rorschach (Cf. en Annexe XIII) indiquent assez.

Sans doute, la Ban est-elle donnée à I. Mais, dès la Pl. II, apparaissent des remarques sur le manque de vie ("c'est inerte"). A III, la K est réprimée, figée dans une réponse "Art", à laquelle succèdent immédiatement une interprétation squelette, et une critique dépréciative de l'objet. A IV, nouvelle interprétation "Art", de mauvaise forme, essentiellement déterminée par les nuances du noir, avec appréciation laudative ("très bien faits"), mais qui n'apparaît guère que comme une défense : on doit noter les questions impulsivement posées à la présentation de la Pl., puis à l'enquête, elles marquent évidemment le désarroi. A V, la Ban est perçue, mais "vague-ment" et, à l'enquête, elle deviendra "quelque chose d'empaillé, d'abîmé"; la réponse qui suit cette Ban, très imprécise sinon bizarre dans sa formulation première ("la forme d'un appareil mais sans détail"), se révélera avoir un contenu technique, qui touche à la profession du sujet (électricité), mais les termes qui sont utilisés ("connexions", "blocages") sont symboliquement chargés : on peut poser l'hypothèse d'une recherche de réparation des troubles de la communication à travers le métier, mais la qualité au moins médiocre de l'interprétation fait envisager l'échec de la tentative. Les contaminations commencent à la Pl. VI, et la réponse à la Pl. VII les prolonge de façon catastrophique : cette réponse se développe à partir d'une perception probablement correcte, les têtes de femmes habituelles du premier tiers, mais immédiatement, elle se dégrade, les têtes étant affublées de cornes (saillies supérieures), puis se dévitalise ("sculpture"), puis se déforme (les têtes s'allongent de façon inhabituelle en prenant une très mauvaise forme), est critiquée ("le nez en avant, ce qui n'est pas normal") dans un dernier sursaut de protestation contre l'illogisme croissant de

l'interprétation, mais avec tendance projective : ce n'est pas son interprétation à lui, mais bien la forme de la tache que critique H.Y., et il y insistera à la fin de sa réponse ("Mais tout cela est très flou"), enfin la réponse achève de se contaminer : les visages humains, déjà coiffés de cornes (mais dans une perception encore différenciée : "Des visages humains, mais avec une corne sur la tête") se mêlent maintenant, sans frontière, à "une patte vers l'arrière" qui évoque, bien sûr, l'idée de "corps d'animal".

Rappelons que, pour Myriam ORR, le choc à VII,

" Le choc au vide est un indice de relation troublée avec la mère, de complexe d'abandon conscient ou inconscient, de diminution de la "Liebesfähigkeit" et des troubles affectifs et sexuels qui en sont la conséquence "
(1).

Le choc au morcellement qui se perçoit à X chez notre sujet n'a rien de surprenant si l'on continue à suivre Myriam ORR :

" Qui s'est senti frustré par sa mère, en bas âge, peut rester fixé à cette expérience traumatisante de séparation précoce, de division de la racine biologique, et de retrait de sécurisation indispensable au point de se sentir morcelé intérieurement et, par conséquent, de construire un psychisme schizoïde (2).

Contaminations, impressions de figé, de détérioré, dévitalisation non seulement des personnages humains (à III : art, à VII : sculpture), mais encore des animaux (à IV : dessin, à V : chauve-souris, naturalisée à l'enquête, à VIII : sculpture), $H \nearrow = 0$, s'expliquent assez dans un psychisme de ce type. De même que les réactions ambivalentes devant la Pl. IX : expression de dégoût d'abord ("pouah ..."), puis interprétation Anat, puis, au moment du choix, désignation de la Pl. comme la plus agréable. Dans son ouvrage sur "Le Rorschach des schizophrènes", R.M. FALEM, ayant étudié les réactions de ses malades à la Pl. IX, explique qu'il en vient à considérer cette Pl. "comme la planche personnelle par excellence, la planche du Moi". Pour lui, le choc à IX tend à être le "choc à l'informe" et il cite BOBON (3) : la "masse informe et pleine de vide rappelle l'angoisse du coupable ou du misérable qui touche le fond de son néant" (4). Ailleurs, il remarque qu'à l'épreuve complémentaire du choix, les schizophrènes beaucoup plus que les déviants non schizophrènes "choisissent la Pl. IX pour laquelle ils éprouvent cependant le désarroi le plus marqué, mais dans laquelle ils se reconnaissent" (5).

(1) ORR M. : "Le test de Rorschach et l'angoisse maternelle", p. 36.

(2) op. cit., p. 41.

(3) BOBON J. : "Contribution à la psychopathologie de l'expression".

(4) FALEM R.M. : "Le Rorschach des schizophrènes", pp. 202-203.

(5) op. cit., p. 193.

Condamné à quatre ans de prison ferme, H.Y. sera admis à la libération conditionnelle après trois ans et six mois. Mais il ne se sera pas écoulé trois mois depuis sa sortie de prison qu'il aura perpétré de nouveaux vols. Ceux-ci lui vaudront une autre peine de dix huit mois.

C - ESSAI DE CLASSIFICATION DES POPULATIONS CRIMINELLES.

I - CRITIQUE ET JUSTIFICATION DE LA DEMARCHE CLASSIFICATRICE.

Comme le remarque M.Q. WARREN, ces dernières années ont été marquées par un développement important de la recherche en matière de classifications et de typologies des criminels et des délinquants. L'auteur passe en revue les systèmes de classification établis, en discute la diversité (certains, dit-elle, s'appliquent uniquement à l'étiologie, d'autres au traitement; certains touchent à l'organisation sociale, d'autres à l'organisation familiale, d'autres à l'organisation intra-psychique; certains sont empirico-statistiques, d'autres empirico-"observationnels" ou sont des modèles théoriques ...), tente d'en faire la synthèse dans un tableau où elle distingue six grands types : asocialité, conformisme, caractère antisocial, délinquance névrotique, identification à une sous-structure marginale, délinquance occasionnelle née d'une situation criminogène (1).

Ces classifications nous satisfont peu dans la mesure où elles se dégagent mal de la nosographie. Si les cliniciens peuvent contester le bien-fondé des démarches classificatrices en général, et nous n'ignorons pas quelles critiques certains leur adressent, ils le font d'autant mieux lorsque les classifications proposées prennent un caractère nosographique. La raison nosographique non seulement "n'est pas opérationnelle", mais encore "risque d'être nocive", car elle gêne la communication, écrit un auteur comme J. HOCHMANN en envisageant le concept de sociopathie (2). Et S. BUFFARD : "Notre malaise se traduit par des tentatives incessantes de définitions, de typologies, autrefois somatiques, aujourd'hui psychologiques. Classer, c'est peut-être exorciser, mais cette vision botanique de l'humanité non conforme ressemble fort à l'absence au monde des sociopathes ..." (3).

(1) WARREN M.Q. : "Classification of Offenders ...".

(2) HOCHMANN J. : "Le concept de sociopathie".

(3) BUFFARD S. : "Le froid pénitencier", p. 92.

Cependant, les évolutions dépendent en partie au moins des structures en place, et il est utile de connaître celles-ci pour prévoir des orientations adaptées.

Dans la cure psychanalytique qu'il étudie tout spécialement, FREUD (re-marque D. WIDLÖCHER (1) .) souligne bien la présence de deux agents à l'oeuvre pour favoriser le changement :

- le psychanalyste qui "amèn(e) le patient à lever les refoulements des débuts de son développement pour les remplacer par des réactions qui correspondraient à un état de maturité psychique" (2);
- mais encore l'analysé qui doit collaborer à l'investigation analytique et qui, pour ce faire, dispose d'une énergie indépendante des tendances homéostatiques.

Sans doute, la cure psychanalytique représente-t-elle un contexte de changement bien précis et spécifique, alors que l'on escompte souvent le changement d'autres expériences existentielles (par exemple, de psychothérapies de groupe, dont l'intérêt pour les populations criminelles a été noté au cours de la première partie de ce travail). Quel que soit, pourtant, l'agent extérieur du changement, la conscience, cette activité du Moi qui "tire l'énergie libre qui lui est nécessaire des réserves énergétiques disponibles dans le moi après levée des contre-investissements" (3) reste un facteur important des mutations.

La classification des populations criminelles que nous proposerons se fondera sur la prise en considération de la force relative du Moi-conscience.

II - REPARTITION DE LA POPULATION CRIMINELLE EN TROIS GRANDS GROUPES.

1°) Importance de ce qui est énergie libre à l'intérieur du Moi.

Si P. MALE isole, au sein de la population des jeunes délinquants qu'il connaît bien, une population de "crises juvéniles banales" (4), l'opposant à celle des "crises juvéniles névrotiques, caractérielles ou psychotiques", mais davantage encore à celle des "délinquances vraies", c'est qu'il constate chez un certain nombre des jeunes gens qu'il examine l'existence éventuellement décisive de cette énergie libre dont nous parlions (laquelle est appréciée par prise en considération " "[d]es flotteurs", c'est-à-dire [d]es valeurs, [d]es centres d'intérêt, [d]es dons exploitables pour le psychothérapeute et l'éducateur à l'atelier ou à l'école"(5)). Les ressources utilisables que perçoit P. MALE chez certains jeunes

(1) WIDLÖCHER D. : "Freud et le problème du changement".

(2) FREUD S. : "Konstruktionen in der Analyse", cit. par WIDLÖCHER D.

(3) WIDLÖCHER D. : op. cit., pp. 200-202.

(4) Cf. ce que nous disions à ce propos pp. 76-78.

(5) MALE P. : "Psychothérapie de la délinquance", p. 47.

délinquants existent aussi bien chez certains adultes : nous avons dit combien peu significatives étaient sur le plan des structures personnelles les différences entre les populations de grands adolescents et celles de jeunes adultes de moins de 25 ans. Cependant, à partir de l'âge de la majorité pénale, les conséquences des condamnations successives risquent de grever de plus en plus lourdement les pronostics. SHOHAM, commentant le cas de Jean Genet (1), insiste sur le poids du "stigmate". Devant le rejet répété de ce qu'il appelle "votre monde", GENET lutte un temps avec les lambeaux de la morale conventionnelle ("... je dus combattre ... pour abolir ce qu'on nomme le remords ..." (2)), mais en vient rapidement à cristalliser son identité autour de la notion de crime extrême : "L'acte criminel, pour Genet, signifie vigueur, liberté, accomplissement", dit SHOHAM (3). Ainsi l'énergie libre dont dispose le Moi du voleur-écrivain-philosophe qu'est Genet, avant de s'investir dans la création littéraire, commence-t-elle par alimenter une activité résolument criminelle : il faut à Genet "perfectionner l'image vile", en même temps que "rationalis(er) ses rejets et contre-rejets" (4); la récidive ne prouve pas plus l'inexistence d'une énergie libre que l'adaptation conformiste au contexte social n'en prouve l'existence.

C'est la "viscosité", le manque de mobilité de la libido qui représente le facteur de résistance au changement le plus décisif; la diminution de la plasticité mentale est fonction non seulement de l'avance en âge, mais encore de la présence de troubles névrotiques (5).

Chez les criminels, les névroses constituées sont rares (ce n'est pas par hasard que "Freud appelait la névrose l'envers de la perversion" (6)). Pour autant, on ne peut envisager le maintien d'une plus grande plasticité mentale dans la population criminelle; nous avons vu, en effet, le développement des positions schizo-paranoïdes dans l'ensemble du groupe le plus âgé :

- les crises juvéniles névrotiques se convertissent rarement en névroses franches, mais leurs soubassements les plus archaïques se renforcent;
- des psychoses psychogènes se déclarent, qui marquent parfois l'aboutissement d'une crise pré-psychotique détectée au moment de l'examen du délinquant encore mineur, qui, d'autres fois, sont restées ignorées jusqu'à commission, à l'âge

(1) SHOHAM S. : "Jean Genet. Un manifeste criminel".

(2) GENET J. : "Journal du voleur", p. 86; cit. par SHOHAM S. : op. cit., p. 373.

(3) SHOHAM S. : op. cit., p. 377.

(4) op. cit., p. 373.

(5) FREUD S. : "L'histoire d'une névrose infantile", cit. par WIDLOCHER D. : op. cit., p. 166.

(6) KLEIN M. : "Les tendances criminelles chez les enfants normaux", in "Essais de psychanalyse", p. 226. "Les psychonévroses sont, pour ainsi dire, le négatif des perversions" : FREUD S. : "Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)", in "Cinq psychanalyses", p. 36.

adulte, de délits sans antécédents (1);

- les psychoses organiques, quant à elles, sont beaucoup plus fréquentes chez l'adulte criminel que chez le mineur; mais cela même a son sens et s'inscrit dans une évolution car l'organicité, lorsqu'elle est acquise, résulte souvent d'accidents ou d'abus ( thyliques, toxicomaniaques); or les excès (d'alcool habituellement), et, à peine plus qu'eux, les accidents ne sont pas l'effet d'un hasard : accidents de voiture ou accidents de travail surviennent pour beaucoup, sinon dans des cas de névroses essentielles (nous avons dit qu'il en existait peu dans le monde de la criminalité), du moins dans des cas de névroses secondaires; l'éthylisme et la toxicomanie, quant à eux, peuvent rester d'origine névrotique, mais beaucoup plus fréquemment, ils s'expliquent par des troubles autrement profonds, se lient à l'oralité, se situent dans des contextes soit franchement psychotiques (psychose psychogène), soit de "délinquance vraie", de type "criminalité d'apparence plus instinctive", "aux origines conflictuelles archaïques"; nous présenterons très brièvement, en note, le cas de D.M. organique

- (1) Pour illustrer cette proposition, nous résumerons ci-dessous le cas J.V.

Un cas de schizophrénie : J.V., 27 ans.

Des vols étranges, des "escroqueries qui n'avaient pas de motifs valables" ont été à l'origine de l'expertise psychiatrique au cours de laquelle le diagnostic de schizophrénie a été posé :

" ... je travaillais en tant que comptable et j'ai pris à la caisse une
" somme de 5 000 F. Voilà ce que je voulais faire : il fallait que je
" parte, il fallait que je quitte tout, que je plaque tout, que je m'en
" aille loin, que je ... j'avais ça en tête, il fallait que je parte ...
" Pour quelle raison ? Je serais incapable de vous le dire. Il fallait
" que je parte, mais je ne voulais pas laisser ma femme dans une situa-
" tion embarrassante ... Je voulais disparaître ... Pas partir, mais dis-
" paraître, je ne savais pas encore comment ... mais je voulais dispa-
" ra tre de la situation ... alors, je rassemblai l'argent nécessaire à
" régler tout ce qu'il pouvait y avoir en cours, croyant que ça ... c'est
" absolument grotesque, ridicule, parce que ça ne servait strictement à
" rien ... mais, sur le moment, j'étais persuadé que c'était la solution,
" qu'il n'y avait pas autre chose à faire ... (Extrait d'entretien).

Ce n'est qu'un an après cette expertise que nous examinons J.V. alors en probation. Il est sous traitement médicamenteux (opiran), et son discours, tout en étant riche de symptômes, reste cohérent pendant l'entretien qui précède le Rorschach, soit deux heures durant. Mais son test (Cf. en Annexe XIV) est, par excellence, celui du schizophrène-parano ide avec, en particulier, son implication personnelle massive, son KC- (  III), ses métamorphoses d'hommes en êtres fantastiques (  VII), son thème parano ide de mauvais oeil et ses projections délirantes (partout, mais plus particulièrement à VII, IX, X), ses références personnelles sous leur forme la plus grossière (particulièrement à III, VII, X), son ambivalence (  IV, mais surtout à X), sa persévération du thème, ses réponses originales à contenus pers cutoires (H.B. la syndrome schizophrénique d'après ILLIEM).

après excès, mais, dès avant et depuis plusieurs années déjà, délinquant récidiviste (1).

(1) Intoxication alcoolique-tabagique : D.M., un cas d'organicité développée sur terrain fragile.

La première fois que D.M. est signalé au juge pour enfants, il a 13 ans et demi. Il vient d'être appréhendé ivre sur la voie publique. L'enquête sociale insiste sur les carences éducatives du milieu familial, en particulier sur l'extrême faiblesse et le manque de bon sens de la mère que l'on "vit un jour acheter chez le boulanger huit cents francs de gâteaux, car, disait-elle, ses enfants n'aimaient pas le pain", qui, d'après l'instituteur, excuse toutes les erreurs, grossièretés, brutalités de son fils et lui achète tout ce qu'il désire ..., qui trouve des prétextes pour excuser ses absences à l'école, alors que ces absences résultent tout simplement de l'habitude qu'il a prise très jeune de faire l'école buissonnière.

Après fugue et vol de mobylette quelque temps plus tard, D.M. sera placé en centre d'observation. Le rapport du centre stipule au niveau de l'anamnèse : "Cyanosé et réanimé à la naissance. Aurait manqué perdre la vue. Voix rauque et gutturale. Nervosisme dans l'enfance; sommeil agité, cauchemars. Une certaine impulsivité qu'il contrôle habituellement. Onychophagie. Petit retard de développement physique", mais réinsiste d'abord et essentiellement sur les aspects carenciels du milieu. Quant au garçon, il montre, dit-on, "un important conformisme entraînant une rapide adaptation". On craint pour lui une "insertion dans les bandes de blousons noirs s'il est laissé dans son milieu familial". Dans le moment, "son contact est ouvert et disponible". Deux ans plus tard, D.M. qui a été rendu à sa famille (manque de place dans les établissements contactés qui eussent pu lui convenir), est arrêté pour vol de cyclomoteur et réexaminé à la prison de mineurs où il est écroué. L'évolution paraît des plus fâcheuses ("organisation caractérielle déjà bien structurée, avec éléments phobiques et passage à la délinquance", note le psychiatre qui l'examine).

Un an plus tard (il a alors 16 ans 11 mois), nous examinerons nous-même D.M. pour la première fois (schéma du 1er village de Mabilley en Annexe XV a)). Entre-temps, il a été placé dans un I.P.E.S., a obtenu d'en sortir au bout d'un an, arguant de son intention d'épouser la mère de sa fille (née un peu après les examens à la prison dont nous avons parlé); en fait, ne s'est pas marié, la jeune femme lui reprochant de renouer avec ses anciens camarades; vient de commettre de nouveaux délits : bris de vitre sur un chantier et vols de voitures, puis, en compagnie d'un majeur de 26 ans, tentative de vol dans une usine. A la suite de nos collègues qui ont mené les examens précédents, nous considérons le pronostic d'adaptation comme de plus en plus réservé. Nous reverrons D.M. deux ans plus tard (18 ans 9 mois), à la suite de nouveaux vols (de voitures et de vêtements). L'allure du nouveau tableau sera complètement modifiée. Alors que les épreuves antérieures reflétaient essentiellement l'intolérance à la frustration, la passivité opposante, les mécanismes de fuite devant la difficulté, les nouvelles épreuves sont passées dans un très bon esprit de coopération. Ce qui se marque désormais aussi bien dans les épreuves qu'à l'entretien, ce sont :

- d'importantes difficultés à fixer l'attention,
- des troubles de la mémoire,
- de petites anomalies du cours de la pensée qui s'accusent au fur et à mesure que l'examen se déroule, sous l'influence de la fatigue,
- au Rorschach, un tableau à tonalité organique avec signes d'impotence, répétitions, nominations de couleurs,
- au test du village (schéma du 2ème test en Annexe XV b)), une totale incapacité d'organiser le matériel progressivement accrue par la fatigue, l'impossibilité de justifier ce qui n'est que juxtaposition et magma.

(Cf. suite p. 239)

2°) Surinvestissement narcissique précoce; domination du Moi par un Surmoi cruel; relatif dégoûtant du Moi; trois grands groupes dans la population criminelle.

A défaut d'analyses qui, seules, offriraient aux délinquants l'occasion de révéler leur personnalité dans toute leur complexité, une anamnèse soignée et des observations systématiques seraient intéressantes, mais nous avons vu quelles difficultés elles rencontraient. Sur la classification des criminels, ne peuvent être formulées que des hypothèses à partir d'entretiens limités dans le temps et de tests projectifs. C'est dire toute l'importance de la marge d'erreur qui subsiste dans les propositions qu'on peut faire.

De telles propositions risquant, malgré tout, de s'inscrire dans la marche progressive d'une connaissance qui se cherche, nous nous hasarderons à en formuler.

Négligeant de retenir les cas de psychose franche comme très spécifiques, les considérant davantage comme un sous-ensemble du groupe le plus stigmatisé, nous proposons de distinguer trois grands groupes dans la population criminelle.

Le premier, le plus typé, comprend des sujets chez qui un massif surinvestissement auto-érotique au cours des premiers mois de la vie a gravement compromis le développement du Moi. Les fantasmes y sont pauvres (rappelons ce que disait à ce propos L. CASSIERS que nous citions p. 73 en parlant des psychopathes vrais). Le faux "self" au sens WINNICOTT y prend une importance certaine (sans cesse renforcée par des mesures socio-juridiques qui, au contraire des mesures thérapeutiques, font tout pour le consolider); c'est la présence de ce faux "self" qui expliquerait, pensons-nous, cet aspect déconcertant du criminel souligné par CASSIERS que nous citions p. 106 : "le psychopathe n'est ni débile intellectuel ni dément. Son comportement contraste ... avec son intelligence normale et son excellente insertion dans la réalité" (le Rorschach comporte peu de réponses, pour la plupart banales et à contenu Animal). Les relations d'objets y sont difficiles (au Rorschach, H¹ faible, souvent égal à 0, nombre des FC nul). L'angoisse n'y est guère perceptible, ce dont on ne saurait s'étonner puisque

(suite note 1 p. 238)

D.M. explique à l'entretien qu'il a fait quelques mois plus tôt une intoxication alcool-tabagique et a dû être hospitalisé. Sans doute, les troubles n'étaient-ils plus suffisamment éviants hors d'un examen prolongé pour que le psychiatre les retint, puisque D.M. fut condamné à deux ans de prison ferme. Mais lorsque dix huit mois plus tard, apprenant sa condamnation, nous essayons de connaître le lieu de sa détention avec l'idée de demander un permis de communiquer pour le réexaminer il nous est répondu que, de la maison centrale, il a été dirigé sur l'hôpital psychiatrique (soit un an après notre expertise et sa condamnation).

"Le ça ... (qui "obéit à l'inexorable principe de plaisir") ignore l'angoisse" (1). L'un des mécanismes le plus fréquemment utilisés (devant la difficulté, sinon devant l'angoisse) est la fuite (au Rorschach, accumulation des refus immédiatement signifiés).

Dans le deuxième groupe, les avatars du développement ont favorisé les régressions; le Moi, dominé par un Surmoi cruel, reste aliéné; cependant, les fantasmes sont plus riches que dans le premier groupe; on peut penser qu'une action thérapeutique tôt entreprise eût favorisé le dégagement progressif du Moi et un remaniement des structures. A l'inverse, les rejets successifs ont le plus souvent conditionné un renforcement progressif des positions les plus anciennes. Contre-investissements défensifs et aliénations imaginaires au niveau du Moi et du Surmoi sont tout à fait paralysants. Les mécanismes projectifs se multiplient. Comme dans le premier groupe, mais plus encore, peut-être, l'emprisonnement avec la sécurité qu'il assure dans un lieu maudit qui symbolise assez bien la protection de la mauvaise mère représente un bénéfice secondaire des troubles.

Dans le troisième groupe, les difficultés essentielles se situent au niveau de la problématique oedipienne. Une énergie libre existe, qui, même à l'âge adulte, pourra s'étendre, permettant un remaniement des structures, pour peu que de nouvelles relations favorables réussissent à s'établir.

(1) FREUD S. : "Abrégé de psychanalyse", p. 73.

Troisième partie :

IMPORTANCE DES NOUVELLES RELATIONS
DE TOUTES FORMES QUI S'INSTAURENT APRES LE CRIME.

Introduction.

Le crime perpétré, un jugement va être prononcé qui, bien souvent, orientera le criminel vers de nouveaux milieux de vie. De nouvelles relations s'instaureront entre le criminel et les autres.

Qu'en résultera-t-il ?

Par son crime, le criminel s'est exprimé à un niveau agi, nous essayions de l'expliquer dans la section 1 de notre deuxième partie. Sans doute, remarquons-nous, son discours reste-t-il le plus souvent obscur. Mais la société a-t-elle seulement le souci d'entendre et de comprendre ce qu'il voulait signifier ? Généralement, elle ne s'intéresse qu'au contenu explicite gênant de l'expression du criminel et se montre résolue à l'étouffer : le criminel doit "écraser" (expression argotique fort parlante). Ainsi tout dialogue possible est coupé, qui, à la faveur même du crime, eût pu s'instaurer, éventuellement réparateur, avec la société et ses représentants. Dans la ligne d'une telle réflexion, nous reprendrons, à propos du crime, le modifiant à peine, l'essentiel de ce que nous disions en traitant des incidents signifiants en I.P.E.S., la fugue plus particulièrement (1).

Sans doute, le dialogue qui s'engage à l'occasion du crime est-il difficile à mener. Même commenté après coup, le message émis par le criminel est rarement clair. Dans toutes les conduites de communication, l'ajustement du message par l'émetteur, sa compréhension par le récepteur sont fonction d'accords mutuels préliminaires, et à plusieurs niveaux; R. PAGES remarque : "... l'ajustement n'est pas un concept unitaire, c'est plutôt un "domaine" dans lequel se découpent, à côté des concepts pertinents à la théorie mathématique de l'information, des notions sémantiques et comportementales toutes différentes"; et il ajoute : "Encore ne souligne-t-on guère ici le fait qu'entre le message intentionnel (le contenu qu'un émetteur entend "coder" et transmettre), le message effectif (réellement émis) et le message tel qu'il sera perçu par le récepteur, il y a une série de transformations possibles de nature à affecter divers aspects de l'ajustement des messages (2).

Dans le domaine qui nous intéresse, non seulement les accords mutuels préliminaires sont particulièrement déficients, mais le crime se présente comme le

(1) MAZEROL M.T. : "Les incidents signifiants en I.P.E.S."

(2) PAGES R. : "Image du récepteur dans la communication", in Bull. psycho. VIII, p. 454.

signal univoque de messages aux contenus très variables. Dans certains cas, le contenu latent du message échappe si complètement à la conscience du sujet-émetteur qu'il n'est pas codé au moment de l'émission du signal. Le message intentionnel conscient (protestation, revendication) est alors seul transmis. De cette éventualité entre autres, résultent, en chaîne, des incompréhensions et désajustements multiples. Habituellement, en effet (quoique encore en le distordant : l'agressivité défensive dont il est marqué est généralement interprétée comme agressivité offensive), les différents postes récepteurs perçoivent l'aspect intentionnel conscient du message, mais sans se poser la question de savoir si cet aspect intentionnel conscient rend compte de l'essentiel ou ne représente qu'une rationalisation masquant, comme d'un écran, l'aspect intentionnel réel.

Messages aux contenus divers, qui, par leur forme agressive, tendent, sans doute, trop à se confondre. Les réponses que la société policée leur donnera s'ils proviennent de sujets adultes ne se différencieront guère que quantitativement, négligeant ou presque les motivations, tenant compte des seules nuances de l'expression : le code pénal prévoit une hiérarchie des peines. Qualitativement, les réponses varieront peu : la sanction en constituera l'élément quasi-constant et le plus décisif. Dans le système des communications, voilà, pensons-nous, l'origine d'un désajustement fatal : ces réponses par trop univoques à l'expression signifiante qu'est le crime. Pourtant, et nous y insistons, car nous ne voudrions pas qu'on interprète à faux notre pensée, il n'est nullement question pour nous de contester la sanction par principe. Nous avons rappelé SPITZ et cité de lui dans la première partie de ce travail un passage assez réprobateur sur la méthode d'éducation qui consiste à ne jamais rien refuser aux enfants. La sanction peut être, et dans des cas divers, une forme de réponse ajustée à fournir au cours du dialogue que le crime instaure. Encore faudrait-il qu'elle n'intervint pas comme une mesure vengeresse, anonyme et comptable (1). C'est là, sans doute, que

- (1) Nous n'avons guère vu de criminels s'insurger contre la sanction en soi. Généralement, ils admettent qu'elle est juste et sentent obscurément qu'elle peut leur être bénéfique. Ils ne se révoltent que contre l'esprit dans lequel elle est trop souvent appliquée. Nous citerons, pour illustrer cette proposition, deux passages du journal d'Abel MIZAINE : "15 ans de prison". Nous pourrions en citer d'autres, d'autres auteurs :
- " 1949. 21 août. ... Maintenant, je suis en prison pour crime. Je n'aurais jamais voulu commettre cela et je plains les jeunes comme moi qui se laisseront entraîner par de la mauvaise camaraderie. Moi, si j'ai le bonheur de sortir un jour, ça sera pour me racheter de tout mon cœur ! et non pour refaire le mal. Aujourd'hui que je suis en prison, je comprends mieux la vie. Vous savez, des souffrances pour les jeunes, ça fait du bien; on ne veut pas écouter les grandes personnes et ses parents : il faut être puni pour comprendre ... (pp. 33-34).
- " 1950. 16 décembre (Extrait de lettre à Madame L.). Vous me dites de changer de tempérament, mais en prison ? Voyons, est-ce que c'est la prison qui apprend à vivre ? On nous surveille, on nous témoigne toute la confiance possible et vous pensez que c'est là qu'on apprend à devenir un homme ? La Centrale-prison n'a jamais fait des anges, mais des bandits ! Ce n'est pas en prison que l'on a de bons sentiments ... (p. 44).

réside, pour la société agressée, la difficulté la plus grande, car cette conception suppose qu'elle accepte, face au criminel, un rôle d'interlocuteur assez mûr pour établir avec lui un de ces "dialogues asymétriques" qui visent à éduquer ou à soigner, dont E. AMADO LEVY-VALENSI a parlé (1).

Le "dialogue asymétrique", notre société en admet ouvertement le principe face à l'adolescent, qu'en application de l'ordonnance du 2 février 1945 elle cherche maintenant beaucoup plus à rééduquer qu'à châtier; elle commence aussi à envisager l'idée face au jeune adulte lorsqu'elle prononce des mesures de probation, mais nous avons rappelé p. 92 avec quelle extrême prudence. Il reste que, dans la plupart des cas, les mesures qu'elle prend sont des mesures de répression.

Cependant, toute idée préconçue serait regrettable. Observons les faits pour tenter d'en tirer des enseignements. Voyons ce que deviennent les adolescents en rééducation, ce que sont devenus les criminels assez âgés pour ne pas avoir bénéficié des mesures de traitement progressivement mises en vigueur depuis la deuxième guerre mondiale. Etudions les bilans, analysons les causes des divers types d'évolution. Seulement après, nous proposerons des conclusions.

(1) AMADO LEVY-VALENSI E. : "La communication".

Chapitre premier :

Le passage de l'adolescence à l'âge adulte chez le délinquant.

La tentative de reprise du dialogue dans le cadre des mesures éducatives dont bénéficie le jeune délinquant va-t-elle permettre une réparation des déficits passés et un nouveau départ vers un devenir satisfaisant ? quand ? et à quelles conditions ? Voilà l'essentiel de ce que nous nous demanderons dans ce chapitre.

Rappelons (1) que d'autres auteurs se sont attachés avant nous à répondre à ce type de questions, constatant que les pronostics devaient se fonder sur un bilan de l'économie libidinale, et non sur des symptômes isolés (CAHN), que, en cas de placements dans des institutions spécialisées, différents facteurs circonstanciels jouaient un rôle, par exemple le temps de placement : ainsi à Terrefort (DORON). Au cours de nos propres travaux en I.P.E.S., nous vérifions ces propositions des auteurs que nous citons. Mais nous en vérifions d'autres encore qui concernent, celles-ci, non plus le criminel, non plus les conditions spatio-temporelles de son traitement, mais bien ses interlocuteurs eux-mêmes, à savoir les représentants de la société qui ont pour mission spécifique de le prendre en charge pour tenter de le resocialiser. C'est des relations qui s'établissent entre le mineur délinquant et les adultes qui s'en occupent que nous parlerons essentiellement dans ce chapitre. Mais nous commencerons par rappeler les conclusions que nous avons formulées sur l'évolution des sujets placés en I.P.E.S.

A - RAPPEL DES CONCLUSIONS SUR LES EVOLUTIONS DES SUJETS SUIVIS EN I.P.E.S.

Pour apprécier les évolutions sur le plan instinctivo-affectif après deux ans de séjour à l'établissement, nous disposons de trois types de matériaux : les Rorschach (tests et retests obtenus en début et fin de séjour), les villages de Mabilley (tests et retests), les entretiens cliniques, qui pouvaient nous permettre de comprendre comment les évolutions avaient été vécues.

Les premières de nos conclusions rejoignent les conclusions de CAHN et les conclusions de DORON que nous citons antérieurement :

(1) Nous donnons là-dessus quelques précisions pp. 102-106.

" La mesure psychopédagogique en I.P.E.S. s'applique souvent de façon empirique
" et insuffisamment différenciée à des mineurs dont les troubles sont de dimen-
" sions toutes différentes. Mais, au contraire de ce qu'on pourrait a priori pen-
" ser, elle offre des possibilités d'évolution favorable à des élèves de types
" divers ...
" Pour autant, la formule de rééducation en internats de type I.P.E.S. ne va pas
" sans poser de problèmes ... nous soulign(ons) :
" 1°) l'importance en quantité des cas d'échec par rapport aux cas de réussite ...;
" 2°) le poids très probable, dans {le} groupe des échecs, de troubles du type
" "délinquance vraie" ... pour le traitement desquels on aurait pu penser que les
" I.P.E.S. étaient d'abord conçus;
" 3°) la limitation en qualité des évolutions les meilleures, soit que la suspen-
" sion de la mesure survienne avant le dénouement complet de la crise juvénile,
" compromettant éventuellement sa résolution harmonieuse, soit que, compte tenu
" de l'importance des troubles initiaux, l'amélioration réalisée se lie trop
" étroitement à la structure particulière de l'internat (protégé et protecteur)
" pour être transposable à un cadre de vie plus naturel;
" 4°) la confusion abusive des visées rééducatives et des projets de formation
" professionnelle ...;
" 5°) sur le plan de la compréhension des faits, de l'appréciation des évolutions
" et de l'ajustement des conduites éducatives, une valorisation du signifiant au
" détriment éventuel du signifié ... (1).

Nous proposons différents exemples d'évolutions, pour quelques-unes satisfaisantes, pour d'autres, au contraire, fort médiocres. Comme nous le remarquons, cependant, le bilan n'était jamais que provisoire : entre autres facteurs, le manque de recul rendait difficile la formulation de conclusions définitives, ne permettait guère que la proposition d'hypothèses (fondées sans doute sur des indices intéressants, mais qui, pour autant, n'en restaient pas moins des hypothèses) (2). Nous évoquerons ici deux de ces exemples que nous avons revus par la suite plusieurs années après leur sortie de l'établissement, ceux de B.R. et de H.A.

(1) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : "L'internat de rééducation", pp. 298-299.

(2) op. cit., p. 253.

I - B.R.

B.R. fait partie de ces cas d'évolution favorable qui, dans notre "Tableau III" constituent le Groupe A (1).

1°) Séjour au centre.

B.R. est placé à l'I.P.E.S. à la suite de vagabondage, école buissonnière. Bien que normalement constituée, sa famille n'est pas des plus satisfaisantes : jusqu'à la date récente de sa désintoxication, le père était un gros éthylique; quant à la mère, elle est décrite comme dominatrice et criarde. Second de quatre garçons, B.R. se vit au moment des premiers examens qu'il subit comme moins aimé par elle. Il tente de se rassurer en assumant la responsabilité des différences qu'il perçoit dans sa manière d'être vis-à-vis de ses frères et de lui-même ("C'est ma faute, parce que je fais l'imbécile"). Il n'empêche qu'il dit nettement : "Ma mère, je ne l'aime pas tellement". L'image du père est une image faible et dominée.

- (1) Utilisant les conclusions de deux comptes rendus de travaux, très différents par leur mode d'approche, mais non incompatibles, le premier que nous avons écrit nous-même dans le cadre de notre thèse de 3ème Cycle, le second, un article de Z. PIOTROWSKI et M. SCHREIBER ("Détection par le Rorschach des modifications de la personnalité pendant et après une psychothérapie intensive orientée analytiquement"), nous avons construit le Tableau III dont nous parlons, en isolant 13 signes du Rorschach qui semblaient le mieux permettre, à travers les comparaisons des tests, retests, l'appréciation des évolutions (Cf. op. cit., pp. 256 et suiv.).

Ce Tableau nous permet de répartir les sujets à l'étude en trois groupes distincts :

- le premier groupe (A) comprenait les cas pour lesquels les signes d'évolution + étaient non seulement très largement majoritaires par rapport aux signes d'évolution -, mais encore importants en nombre absolu;
- le troisième groupe (C) comprenait les cas pour lesquels c'était, cette fois, les signes d'évolution négative qui figuraient en nombre dominant;
- intermédiaire entre ces deux groupes extrêmes, le groupe médian (B) comprenait les cas pour lesquels les signes d'évolution étaient moins franchement orientés.

Dans le cas B.R., l'évolution des signes était la suivante :

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII	XIII
Concentration de l'attitude de recherche													
Accroissement numérique des réponses par plus de 5	+												
Dilatation du type de résonance intime		+											
Le côté couleur													
Accroissement du nombre des FC			+										
Diminution du nombre des refus jusqu'à disparition					+								
Accroissement respectif des FC par rapport aux (CF + C)						+							
Diminution du temps par réponse							+						
Accroissement numérique des "bonnes G"								+					
Apparition du Dbl associé à un type de rés. int. extrême													
Dilatation de la formule secondaire													
Le côté estompage													
Accroissement numérique des K													
Evolution du F+													
Vars un nombre optimal													
Amélioration qualitative des K													
B.R.		+	+	+	+	+	+	+		+			

L'éducateur du groupe de l'I.F.E.S. dans lequel B.R. est intégré est un homme tout à la fois ferme et amical.

La PREMIERE ANNEE DU SEJOUR se passe sans incident particulier. B.R. se déclare satisfait d'un placement qui lui permet de prendre de la distance par rapport à ses problèmes et de modifier ses points de vue. On peut toutefois se demander ce qu'il entend exactement par là. Conformiste, suggestible, il donne le sentiment d'être de bonne volonté. Son éducateur le ressent même comme désireux d'assumer dans le groupe un rôle de leader "positif" (entendons par là d'appui pour l'autorité). Néanmoins, on doit noter l'importance des projets persistants d'engagement dans la section des parachutistes. Les motivations sous-jacentes à ces projets étant le goût du risque, l'aspiration à prendre de la distance par rapport à sa famille dès la sortie du centre, le besoin d'un encadrement fort.

Les comportements vont évoluer de façon assez spectaculaire au cours de la DEUXIEME ANNEE de séjour au centre.

Sitôt après le retour de vacances, B.R. fait une fugue. Dans le cadre de la recherche que nous poursuivons, nous avons un entretien avec lui tout de suite après cette fugue. B.R. explique que le mois qu'il a passé chez lui n'a été marqué par aucun fait particulier. Cependant, il n'a pas été heureux : il devait "s'écraser", dit-il; "ses parents ne lui faisaient pas confiance"; il se sentait étiqueté par son environnement social (un "gangster"); et les parents de la jeune fille qu'il avait commencé à fréquenter ne l'acceptaient pas. Le retour au centre fut difficile : les conditions de vie retrouvées n'étaient plus tout à fait celles de l'année précédente; jusque là, il avait occupé une chambre individuelle, désormais, il allait cohabiter avec deux camarades. B.R. commence par ne pas préciser toutes les raisons de sa fugue : "il était dans la m... pour des raisons qu'il ne peut pas dire". Plus tard, pourtant, au cours de l'entretien, il expliquera qu'"une des raisons de sa fugue, c'était de se faire supprimer la permission de Noël pour faire comprendre à sa mère que ... et puis de prendre ensuite cette permission quand il le voudrait pour aller lui dire qu'il ne "s'écraserait" pas ...". L'entretien se déroule dans un tout autre climat que ceux de l'année précédente : B.R. tente d'exprimer ouvertement une révolte que jusqu'alors il mettait soigneusement sous le boisseau.

Quelques jours passent, et un nouvel incident survient : B.R. répond à une critique de son instructeur technique par un passage à l'acte agressif. A la demande du directeur de l'établissement, nous avons un nouvel entretien avec lui. B.R. explique que, depuis sa fugue, "les attitudes de ses éducateurs

ont changé". Alors, il s'est mis à les "agacer". Il s'insurge contre le règlement, il ne veut plus "s'écraser", il ne veut plus avoir tout le temps quelqu'un sur le dos, sa mère, un jour, il ira le lui crier ... Nous lui disons qu'il peut revenir nous voir s'il le désire lorsque nous passons dans l'établissement (soit tous les quinze jours). Il en accepte l'idée.

Quinze jours plus tard, B.R. est retombé dans ses attitudes de conformisme et dans son semi-mutisme passés. Il a essayé d'écrire une lettre à sa mère, mais elle était fort agressive, et son éducateur lui a expliqué les risques qu'il prenait pour ses permissions ultérieures, B.R. a renoncé à son projet. Nous attirons son attention sur la résignation qu'il manifeste soudain dans ses attitudes. Il demande s'il pourra revenir.

Cependant, il restera deux mois sans s'y décider. Au cours de ces deux mois, il aura fait une nouvelle fugue. Lorsqu'il reviendra au bureau psychologique, il y sera amené par le chef de service de son éducateur. Il admettra son regret de nous avoir vue ne pas forcer ses défenses et ne pas le contraindre à revenir au bureau psychologique au cours des deux mois écoulés. Dans un langage ostensiblement nébuleux, il fera par ailleurs allusion à un "projet" important, mettant en cause le "sens de la vie" et que le chef de service qui l'a amené "essaie de démolir" à travers des discussions systématiques. Il exprimera à l'endroit de ce chef de service des sentiments fort ambivalents où la "haine" se mêle à l'"excitation agréable" que ses cris provoquent.

B.R. revient de lui-même quinze jours plus tard. Il raconte qu'après sa rencontre précédente avec nous, il est allé déclarer au chef de service, dont il avait longuement parlé, qu'"il aurait sa peau", et puis qu'il s'est "un peu tailladé les veines". Brusque réaction de B.R. lorsque nous lui soulignons l'importance que semble revêtir pour lui le chef de service en cause. Il se lève, comme mû par un ressort, et déclare que "cela suffit !". Quinze jours plus tard, il revient "parce qu'il a besoin d'aide". Il va mettre cartes sur table, explique-t-il : il veut épouser l'infirmière; bien que déjà mariée et mère de deux enfants, celle-ci est "presque d'accord". B.R. s'est passé un anneau de rideau à l'annulaire de la main gauche. Nous lui soulignons ce qu'il a dit de son "besoin d'aide" : pourquoi ses sentiments l'inquiètent-ils au point qu'il ait besoin de recourir à nous ? Quinze jours plus tard, B.R. explique qu'il a absorbé un tube de comprimés dérobés à l'infirmerie (il s'est manifestement arrangé pour être secouru tout de suite); ensuite, il a écrit à ses parents : il n'a pas de réponse et exprime son désarroi. Il travaille de moins en moins, dit-il, et il réinsiste sur son désir de s'engager dans la section des parachutistes.

Nous ne le reverrons qu'un mois plus tard. Il s'est bien débrouillé, estime-t-il, puisque sa nouvelle tentative de suicide lui a permis de bénéficier de quatre jours de permission supplémentaire. Il a passé très peu de temps chez lui, est allé au bal, a bu pas mal d'alcool. Sa mère a une "leucémie" (?). Elle a bon moral. "Lui, ça lui fait un peu quelque chose, c'est normal ! mais il se dit que c'est à chacun son tour de souffrir". Le juge est en train de faire des démarches pour lui permettre de s'engager comme il le désire. En attendant, il envisage de voyager. Pour ce qui est de l'examen qu'il prépare (le C.A.P. de tournage), il "essayera d'en avoir la partie pratique pour se prouver qu'il est capable, mais n'essayera même pas d'en avoir la partie théorique : il ne veut rien devoir à l'I.P.E.S."

Les CONCLUSIONS DE L'EXAMEN PSYCHOLOGIQUE DE FIN DE SEJOUR sont commentées dans "Populations d'I.P.E.S." (1) à travers la comparaison des tests-retests de Rorschach et village de Mabilley. Page 247, note 1, nous notions le sens + de 8 des 13 signes du Rorschach isolés pour l'étude. Sans doute, les modifications que nous précisons ci-dessous (2) sont-elles modestes. Mais, comme le remarquent Z. PIOTROWSKI et M. SCHREIBER :

" Rorschach a observé que de faibles modifications dans son test d'appréhension analytique peuvent correspondre à des modifications fondamentales de la personnalité. C'est pourquoi on conseille une analyse minutieuse, on pourrait dire au microscope, des aspects essentiels des résultats des tests; en fait, elle est nécessaire. Nous avons trouvé que des modifications mineures, particulièrement dans les K, reflètent des modifications importantes et fondamentales dans les sentiments subjectifs du patient, dans son comportement manifeste et dans ses réalisations constructives (3).

L'évolution du test du village est notable. Nous résumons ici l'essentiel de l'analyse que nous pouvions faire des comparaisons effectuées à son propos (4). Les deux épreuves (test, retest) diffèrent par de nombreux aspects. A vue superficielle, un certain nombre des modifications qu'on trouve pourraient sembler peu favorables; mais il faut les considérer dans leur contexte :

- (1) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : "L'internat de rééducation", quatrième partie, pp. 256-287.
- (2) Précisions sur l'évolution du Rorschach chez B.R. : Signes évolutifs.

II	III	IV	V	VI	VII	VIII	X
R =	Côté couleur du type de r.i.:	FC :	refus :	FC- (CF+C):	T/R =	"bonnes G" =	estom- pages
11 → 28	OC → 1/2 C	0 → 1	2 → 0	0 → 1	63" → 19"	2 → 4	0 → 2

- (3) PIOTROWSKI Z. et SCHREIBER M. : "Détection par le Rorschach des modifications de la personnalité ...", p. 298.
- (4) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : op. cit., Annexe VIII, pp. 384-385. B.R. y est désigné sous le nom de Didier N.

l'attitude frondeuse, l'expression nouvelle de l'agressivité, pour gênantes qu'elles soient, témoignent d'un désir d'émancipation auquel le recul de la passivité, la croissance en force du Moi, la disparition de certains signes liés à l'inadaptation sociale, donnent tout un intérêt et toute une richesse. Le plus important est, sans doute, que le processus de construction évolue sensiblement : B.R. a cessé de s'appuyer sur les lignes du plateau pour réaligner sa construction; son premier village appliqué, mais figé et morne, d'écolier impersonnel et inhibé, a fait place à un deuxième village, expressif, cette fois : organisé, diversifié, articulé, hiérarchisé, comprenant, entre autres, des voies diagonales qui lui confèrent un caractère de vie (Cf. les deux schémas en Annexe XVI).

2°) Retour en milieu naturel.

Nous avons commenté dans "Populations d'I.F.E.S." (1) les PREMIERS RENSEIGNEMENTS communiqués sur B.R. par le délégué à la liberté surveillée deux ans après que le jeune homme fut sorti d'internat. Nous rappelons ici l'essentiel d'une évolution mouvementée.

B.R. rentre chez lui, mais sa famille l'accueille si froidement qu'il s'enfuit et commet une série de vols. Il est alors condamné à une peine de 8 mois de prison avec sursis et 3 ans de mise à l'épreuve. Il rentre chez lui, mais refuse tout travail, exige de l'argent, menace ses parents avec un couteau. La tension atteint à un paroxysme : Mme B.R. souhaite ouvertement la mort de son fils. B.R. contracte alors un engagement dans la section de parachutistes où il avait toujours rêvé de faire carrière. Il s'y adapte bien. Mais presque aussitôt son admission, il est renvoyé "pour raisons disciplinaires", en fait, stipule le délégué à la liberté surveillée, au vu des résultats de l'enquête de gendarmerie. La tension familiale remonte : le mineur continue à porter l'uniforme avec ostentation, sa mère fait en sorte qu'il soit poursuivi pour port illégal d'uniforme et condamné à 150 F d'amende.

C'est alors que B.R. fait la connaissance de celle qui deviendra sa femme. Dès lors, les relations avec sa famille vont évoluer vers la neutralité, et lui-même va se mettre au travail : dans l'attente d'une situation plus stable (après son service militaire), il brigue et obtient un poste de surveillant d'internat où il se fait apprécier.

(1) op. cit., pp. 310-312.

Nous retrouverons B.R. DEUX ANS APRES SON MARIAGE, SOIT QUATRE ANS APRES SA SORTIE D'I.P.E.S. Le délégué à la liberté surveillée ayant servi d'agent de liaison, B.R. répond favorablement à la demande que nous avons formulée, accepte de nous dire ce qu'il devient, nous propose son domicile comme lieu de rencontre. Sa femme et lui habitent, dans une petite ville de province, un logement de trois pièces fort bien tenu. Ils ont un bébé de trois mois, sage et souriant. Mme B.R. est monitrice dans un centre pour débiles.

Depuis un an, B.R. s'est associé avec un de ses camarades (26 ans) qui fait de la menuiserie ébénisterie. Mme B.R. explique que l'instabilité professionnelle de son mari a été pour elle "le problème N° 1". Après l'échec de son engagement, B.R. ne réussissait à rien tenter pour arriver à se faire une situation. Elle dut l'aider et éprouva plus d'une déception devant ses abandons d'emplois. Affectueusement mais énergiquement, discrètement, mais sans faiblesse, elle remarque que tout encore n'est pas gagné : B.R. est "très capable, mais se disperse, veut réussir tout de suite sans se donner le mal d'approfondir"; c'est ainsi qu'il s'est inscrit, sans persévérer, à des cours par correspondance. Cependant, dit-elle, "il y a une évolution : au début que nous nous connaissions, il voulait tout tout de suite, voyait grand, la cravate, le col blanc, sans jamais se rendre compte que ceux qui arrivaient à des situations enviables avaient dû beaucoup travailler". B.R. écoute sa femme pensivement.

Outre la stabilisation professionnelle de son fiancé, puis de son mari, Mme B.R. s'était donné pour but la reprise des relations entre B.R. et ses parents. Elle considère que, de ce point de vue, la situation est assez satisfaisante : les relations sont renouées, et, pourtant, la distance reste suffisante pour que le jeune ménage vive indépendant. B.R. acquiesce.

Une influence bénéfique, dit B.R. (et sa femme partage son avis) : celle de l'agent de probation dont il a dépendu pendant ses trois années de mise à l'épreuve. Cet homme, âgé d'une quarantaine d'années, est devenu un ami pour le jeune ménage qui le voit encore fréquemment, même maintenant que B.R. est dégagé de toute obligation sur le plan judiciaire.

3°) Analyse de l'évolution.

Considérons le TEMPS DE PLACEMENT A L'I.P.E.S. Pratiquement, il se décompose en trois périodes :

- la première année est un temps d'observation implicite et de réassurance lente; B.R. n'ose se manifester autrement que dans le conformisme, mais, sans bien l'analyser, il perçoit que le climat de l'établissement, sous ses dehors rigides, est, en profondeur, plus permissif (dans certains groupes, dont le sien) que celui de sa famille; il noue avec ses éducateurs des relations encore superficielles, mais de plus en plus confiantes;
- la période des vacances va permettre, dans son raccourci, une comparaison saisissante entre les deux milieux (institutionnel et familial);
- la deuxième année du séjour sera le temps du défoilement, de l'expression anarchique, puis de l'amorce d'une maturation.

A propos de cette deuxième année, nous soulignerons quelques points :

- le poids regrettable des systématisations institutionnelles : dans le climat de l'I.P.E.S., l'éducateur ne pouvait guère intervenir que comme il l'a fait lorsque B.R. voulut écrire à sa mère une lettre dans laquelle il exprimait toute l'agressivité qu'il avait accumulée contre elle; en conclusion de l'inacceptation de l'expression, la retombée dans les attitudes de conformisme était fatale;
- l'intérêt d'une coopération entre les différents intervenants : contraint de se taire, B.R. reste passif sur tous les plans, attendant qu'on force ses décisions et qu'on prenne les initiatives à sa place; ainsi, il a demandé s'il pourrait revenir au bureau psychologique, mais s'abstient de le faire tout en regrettant qu'on ne l'y force pas; c'est ce que le chef de service pressent : il nous l'amène; suit alors toute une période de provocation à notre endroit, aussi bien qu'à celui du personnel de l'établissement; par tous les moyens, B.R. qui, déjà, avait commencé à "agacer" ses éducateurs, essaie de piquer l'intérêt et d'acculer à des interventions : il s'exprime de façon volontairement ambiguë, formule des menaces contre l'éducateur-chef, joue à se taillader les veines, tente de susciter nos réactions à propos de ses "amours" avec l'infirmière; échouant à le faire, passe à l'acte en absorbant un tube de comprimés tout en s'arrangeant pour n'avoir aucun mal;
- l'erreur de vouloir faire cadrer le temps sans contour d'une rééducation (à composante essentiellement psycho-affective) avec le temps socialisé d'un apprentissage : les troubles de la conduite sont tels au cours de la deuxième année de séjour à l'I.P.E.S. que la préparation du C...P. se

trouve forcément compromise; le jour de la partie pratique de l'examen, B.R. commencera par réussir sa pièce, son instructeur technique lui dira que son travail est bon, l'encouragera pourtant à essayer d'en raffiner un ou deux points, B.R. s'y emploiera, mais fera alors sauter un boulon, puis toute la pièce; cependant, sur le plan instinctivo-affectif, l'évolution en fin de séjour est telle que nous n'hésitons pas à poser à terme un pronostic favorable.

De RETOUR DANS SON MILIEU, les mêmes causes produisant les mêmes effets, on pourra craindre un moment que les graves difficultés subéquentes à l'agressivité et au rejet de la mère ne réapparaissent. Pourtant,

- l'amélioration perçue permettra après peu de temps l'amorce de relations déterminantes avec une jeune fille dont les qualités paraissent indiscutables à tous;
- l'évolution des réactions sociales face au jeune adulte criminel donnera à B.R. la possibilité de n'être incarcéré que quelques semaines après commission de ses vols; la mesure de probation prise au moment du jugement sera à l'origine d'une relation positive avec l'agent de probation chargé de le suivre.

En conclusion, nous insisterons sur le fait que, dans le cas B.R., comme dans les autres cas d'évolution favorable que nous avons pu observer en menant notre recherche en I.P.E.S., la resocialisation passe par l'établissement de relations restructurantes qui ont commencé par permettre un défolement des pulsions refoulées. Il faut savoir que ce défolement des pulsions refoulées pose obligatoirement question aux éducateurs, car il conditionne temporairement :

- l'apparition de conduites particulièrement difficiles (devant lesquelles ils sont tentés, mais à tort, de réagir en interdisant et en sévissant);
- l'impossibilité d'investir les intérêts dans un travail productif (la préparation systématique d'un C.A.P. en I.P.E.S. est un non-sens d'autant plus regrettable que la recherche de son obtention fait trop souvent perdre de vue la véritable visée thérapeutique de la rééducation).

II - H.A.

A travers le constat de phénomènes inverses, l'étude du cas H.A. conduit à des conclusions analogues. En effet, H.A. est sorti d'I.P.E.S., au bout d'un an seulement, titulaire du C.A.P., mais c'est à la prison que nous le retrouverons quelques années plus tard, inculpé dans une affaire de cour d'assises.

H.A. est le fils unique de parents qui se séparent quand il a 5 ans : sa mère, éthylique et d'inconduite notoire à l'époque de la séparation, deviendra une clocharde qu'il ne reverra guère; son père, quant à lui, se mettra en ménage avec une femme de treize ans son aînée, sourde et acariâtre, avec laquelle il s'entendra tout de suite très mal; à telle enseigne qu'il sera placé un moment en province (de 13 à 14 ans); il ne reviendra chez son père que pour en partir (fugues au cours desquelles il se fera héberger par un camarade). Pourtant, au moment du placement à l'I.P.E.S., le pronostic n'est pas nécessairement mauvais. Si les déficiences des images parentales (surtout de l'image maternelle abandonnante, mais aussi de l'image paternelle faible et dévalorisée) conditionnent une crainte latente d'abandon et des problèmes d'affirmation importants en relation avec la répression d'une agressivité culpabilisée, si les valeurs morales sont mal élaborées, du moins les valeurs affectives restent-elles préservées, les intérêts sont-ils variés (goût pour la mécanique auto, pour la lecture de romans tels que ceux de Zola, etc ...).

Le Rorschach de début de séjour à l'I.P.E.S. (Cf. en Annexe XVII) permet de vérifier les conclusions de l'examen psychologique passé au centre d'observation quelques mois avant notre propre examen :

- les facteurs de contact sont assez satisfaisants : $H \text{ } \nearrow = 20 \text{ } \nearrow$, $D \text{ } \nearrow = 67 \text{ } \nearrow$, présence de 2 réponses couleur de type FC, de réponses estompage (1 FE, 1 EF), expression d'une préférence pour les Pl. colorées à l'épreuve choix, $A \text{ } \nearrow = 53 \text{ } \nearrow$, Ban = 6;
- les facteurs de contrôle sont plus médiocres du fait de l'absence de K; cependant, les G, sans être riches, sont suffisantes en quantité et en qualité, et le F+ $\nearrow$ est bon (= 86 $\nearrow$).

1°) Séjour à l'I.P.E.S.

Dès son arrivée à l'I.P.E.S., H.A. témoigne de son désir de ne pas passer plus d'un an à l'établissement : le juge dont il dépend lui a laissé

espérer que ce serait possible s'il obtenait son C.A.P. Il y réussira. Mais, pratiquement, on peut craindre (ce que nous écrirons au moment de son départ du centre) qu'il ne soit prêt à retrouver à la sortie les problèmes qu'il a mis entre parenthèses pendant le temps de son séjour. Ses conflits de base ne sont aucunement dépassés; en profondeur, son évolution reste des plus limitées. H.A. n'a voulu avec ses éducateurs aucune relation personnalisée et, pour sauvegarder sa paix, s'est montré un élève facile. Conditionnés par les règles normatives d'institutions dont les aspirations se bornent trop souvent à éviter l'incident, ses éducateurs ont répondu sans difficultés à la demande quasi-explicite qu'il leur adressait, leur proposant par ses attitudes une espèce de marché : n'essayez pas de prendre une influence sur moi, alors je ne vous causerai aucun tracas ... Derrière les défenses, existait pourtant une autre demande. C'est celle-là qu'il eût été important de considérer, mais, comme dans le cas B.R., des désordres de la conduite n'eussent pas manqué d'apparaître, la bonne harmonie de l'établissement eût été troublée ...

2°) Retour en milieu naturel.

Lorsque nous revoyons H.A. à la prison, il a 23 ans. Ayant appris que nous recherchions ce que devenaient nos anciens cas d'I.P.E.S., il a exprimé le désir de nous voir venir le visiter. Nous avons pu obtenir un permis de communiquer pour examen psychologique. Voici ce qui ressort de l'entretien.

À sa sortie d'I.P.E.S., H.A. s'est fait embaucher chez Fiat sans difficultés, muni qu'il était d'un C.A.P. de mécanique auto; par ailleurs, il s'est réinstallé chez lui entre son père et sa belle-mère. Mais les problèmes familiaux ont vite ressurgi. Alors H.A. part de chez lui, s'installe chez un camarade célibataire. "Là, personne pour le réveiller le matin" : un jour, il ne se lève pas à temps, puis un autre, et un autre encore; alors, il prend son compte. Travail noir. Fréquentation de milieux douteux. Il glisse d'une affaire louche à l'autre. Pourtant, à cette époque, des intérêts lui restent qui pourraient le retenir sur la pente où il s'engage : épris de guitare, il travaille un moment la nuit dans des cabarets de second ordre. Mais très vite pour le plaisir plus que pour l'argent, car de l'argent, il en gagne ailleurs : il a commencé à exercer le métier de souteneur.

L'une des trois femmes qui se prostituent à son bénéfice, jalouse des deux autres, sera à l'origine de sa première condamnation. Deux ans de prison. Ensuite, H.A. est libre. Mais il ne le restera que quatre mois, retournera en détention, inculpé de cambriolages. Entre-temps, il aura fait

connaissance de sa femme dans un club de quartier. Elle est très jeune et ne risquait pas, dit-il, de l'empêcher de faire des bêtises. Il l'épouse alors qu'il est à nouveau incarcéré. Le mariage date d'un an, mais H.A. envisage déjà le divorce : il ne supporte pas que la jeune femme le trompe et il sait, dit-il, que c'est le cas.

Actuellement, il attend son jugement. Seul vingt trois heures sur vingt quatre, il lit, dessine, calcule, reçoit de sa femme, qui l'"assiste" malgré tout, lettres et visites. A la faveur de la lecture d'un article de psychologie, il s'est demandé un jour si sa mère n'avait pas davantage compté pour lui qu'il ne le pensait. Il ne sait pas ... Sa question est forcément restée très intellectualisée.

Il garde de bons souvenirs de l'I.P.E.S., mais très superficiels. Ses éducateurs étaient gentils. Mais jamais son amitié pour eux n'a été suffisante pour lui faire modifier ses façons de voir et renoncer à la délinquance. "C'est dommage !", regrette-t-il, pensif.

Pourra-t-il se reclasser ultérieurement ? Il a passé plusieurs expertises psychiatriques, les rapports d'expertises sont mauvais, le font considérer comme "irré récupérable". Il est vrai que les psychiatres ne sont restés, chacun, que "dix minutes" avec lui ... "Ce qui n'est pas leur faute, d'ailleurs : ils doivent voir trois cents bonshommes !". N'importe comment, une chose qu'il ne fera plus, car il trouve que "c'est un peu dégoûtant" : c'est d'être souteneur.

Au contraire de celui de B.R., le Rorschach évolue mal (2ème test en Annexe XVII). Si nous considérons la modification des 13 signes étudiés, nous sommes, après six ans, en présence du Tableau suivant :

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII	XIII
	Concentration de l'attitude de recherche	Accroissement numérique des réponses par plus de 5	Dilatation du type de résonance intime côté couleur	Accroissement du nombre des FC	Diminution du nombre des refus jusqu'à disparition	Accroissement respectif des FC par rapport aux (CF + C)	Diminution du temps par réponse	Accroissement numérique des "bonnes G"	Apparition du Db1 associé à un type de rés. int. extratensif	Dilatation de la formule secondaire côté estompage	Accroissement numérique des K	Evolution du F+ % vers un nombre optimal	Amélioration qualitative des K
H.A.		+	+	-		-	+	-	+	-			

L'accroissement du nombre des réponses est dû à la multiplication des Dd de bordure. La dilatation du type de résonance intime côté couleur au remplacement d'1 FC par 1 CF; l'autre FC est devenue FC'. Pourtant, si nous considérons les réponses additionnelles, nous ne pouvons partager, sans réserve, l'opinion pessimiste des psychiatres qui ont pratiqué l'expertise.

3°) Analyse de l'évolution.

Le TEMPS DE PLACEMENT A L'I.P.E.S. est resté, sans plus, un temps mort. L'obtention même d'un C.A.P. n'a pas revêtu le moindre intérêt puisque H.A., toujours dominé par ses conflits initiaux, n'a pu l'exploiter.

De RETOUR EN MILIEU NATUREL, H.A. reprend tout naturellement le cours de sa vie passée. La seule différence peut-être est que l'essentiel de ses difficultés personnelles s'exprime plus clairement à travers son inadaptation. A travers son proxénétisme, par exemple, qui apparaît à l'évidence comme la conséquence directe de ses problèmes de relation avec les personnalités maternelles (mère et belle-mère). H.A. avait, dit-il, assez d'argent pour ne pas se faire nourrir par les prostituées qui travaillaient pour lui. Il éprouvait surtout le désir de les rabaisser, de les écraser, de les réduire, car il les méprisait. Il est certain que "même dans la dèche, il n'aurait jamais eu l'idée de se faire donner de l'argent par quelqu'un d'autre que par elles : un Monsieur riche, par exemple". L'agressivité réprimée que le rapport d'observation signalait initialement en vient à se déjouer, mais dans des conditions telles que H.A., maintenant sans garde-fou, doit envisager, en réponse, la perspective inéluctable de peines qui vont lourdement peser sur sa vie ultérieure.

III - CONCLUSIONS.

Certains magistrats qui s'occupent des adultes comme certains membres des personnels de l'administration pénitentiaire rétorquent à ceux qui s'occupent des mineurs que les méthodes qu'ils appliquent ne s'avèrent pas tellement bénéfiques puisque bon nombre d'adultes criminels sont d'anciens jeunes délinquants. L'analyse des cas B.R. et H.A. que nous venons de présenter montre à l'évidence que cette critique a des faiblesses, car elle néglige deux faits au moins :

- 1°) même dans le monde de la délinquance juvénile, les méthodes non répressives sont encore trop souvent appliquées avec une telle méfiance et une telle maladresse (par manque de compréhension des mécanismes profonds qui se jouent)

qu'elles se soldent à l'occasion par des échecs qui eussent pu être évités;

2°) on conclut trop vite à l'échec dès lors qu'une récurrence survient après l'âge fatidique des 18 ans : B.R. eut la chance de tomber sur des magistrats qui surent comprendre (sans doute en tenant compte des rapports de personnalité antérieurs) que l'évolution en cours n'était pas forcément terminée et qu'avant de prendre une mesure de répression ferme, il convenait d'attendre encore; ce ne fut malheureusement pas ce qui se passa pour H.A. lorsqu'il fut inculpé de proxénétisme; sans doute, ses antécédents judiciaires étaient-ils plus lourds que ceux de B.R., mais nous réinsistons sur l'erreur qui consiste à confondre comportements et structure de personnalité.

Il reste qu'en ce qui concerne H.A. de lourdes fautes avaient été commises dans le cadre de la rééducation antérieurement tentée : l'importance de la relation restructurante avait été négligée. C'est à ce problème de relation (entre le mineur délinquant et les adultes qui s'en occupent) que nous allons maintenant nous attacher.

B - IMPORTANCE DE L'ETABLISSEMENT D'UNE RELATION RESTRUCTURANTE DANS LE ' CONTEXTE REEDUCATIF. SES DIFFICULTES.

I - L'IMPORTANCE DE L'ETABLISSEMENT D'UNE RELATION RESTRUCTURANTE DANS LE CONTEXTE REEDUCATIF.

Elle a été soulignée à tant de reprises que nous pensons inutile d'y insister. L'expérience d'Aichhorn que nous rapportions pp. 58-69 reste un modèle pour prouver que les rééducations les plus difficiles deviendraient possibles si on laissait à la relation dont on parle le temps et le loisir de se nouer et de se développer.

Ce n'est pas un hasard pourtant si l'expérience d'Aichhorn ne fut pas reprise. Nous insisterons ici sur les difficultés que rencontre l'établissement de la relation restructurante dont nous traitons.

II - LES DIFFICULTES QUE RENCONTRE L'ETABLISSEMENT D'UNE RELATION VERITABLEMENT RESTRUCTURANTE DANS LE CONTEXTE SOCIO-EDUCATIF.

Nous aborderons cette question sur trois plans, soulignant successivement :

- la complexité et le manque de connexions des réseaux dans lesquels tente de s'établir la communication entre le mineur et ceux (éducateurs le plus souvent) dont le rôle consiste à proposer cette relation (1);
- la difficulté de décodage des messages transmis par le mineur;
- les problèmes de réponses ajustées mettant en cause les "contre-attitudes" des adultes, mais encore leur "contre-transfert".

1°) Complexité et manque de connexions des réseaux de communication.

Dans l'article que nous écrivions sur "Les incidents significatifs en I.P.E.S. pris dans un système de communication. La fugue" (2), nous schématisons cette complexité dans un tableau que nous commentons en mettant l'accent sur la multiplicité des intervenants. La fugue n'est qu'une des formes d'incidents qui surviennent dans les établissements de rééducation de type I.P.E.S., mais, par sa fréquence relative et par la façon dont elle est vécue au sein de l'environnement socio-éducatif, elle est instructive. Aussi, reproduisons-nous in extenso le tableau que nous venons d'évoquer et les commentaires qui l'accompagnent.

Plusieurs cas se présentent :

Dans un premier cas, la fugue consiste en une absence très brève : ou bien le personnel, s'étant tout de suite aperçu de la fugue, rattrape le mineur et le ramène au centre; ou bien le garçon rentre de lui-même à l'établissement après avoir déambulé quelques heures au dehors. Ici, le nombre des personnes avisées se restreint. Plus tard, sans doute, la famille pourra être informée de l'incident par le mineur lui-même, le juge par une note insérée dans le rapport de comportement trimestriel qui lui est adressé. Mais entre la fugue et la communication qui en sera faite aux intéressés extérieurs au centre, un temps plus ou moins long se sera écoulé qui modifiera son degré de retentissement dans les esprits.

Dans un second cas, la fugue se prolonge et la nouvelle doit alors en être diffusée : le réseau se complique.

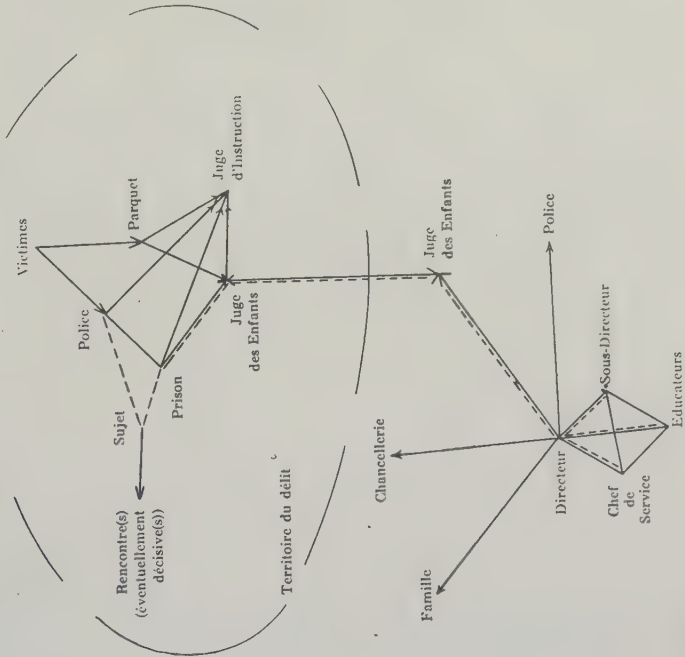
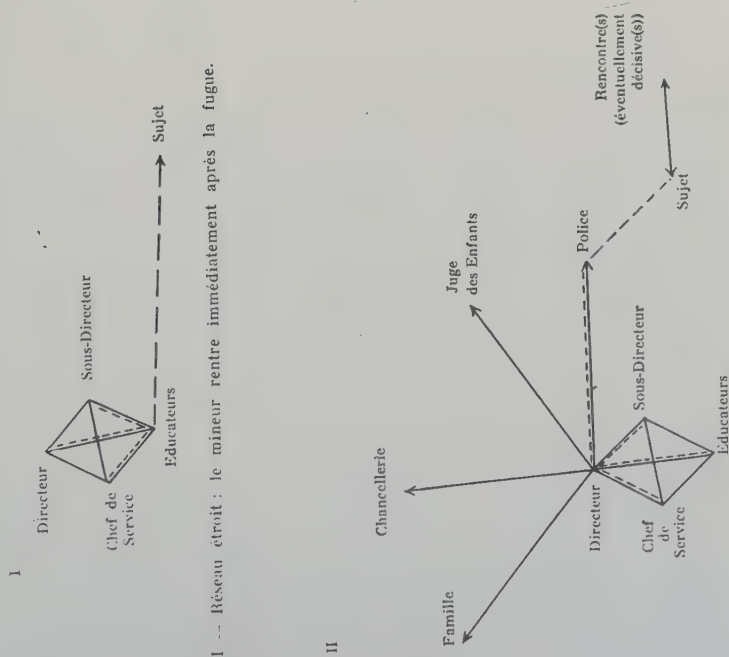
- (1) Mais quelle "relation" ? Les façons différentes dont le terme est compris donnent immédiatement toute la dimension du problème que nous soulevons ici. J. SELOSSE a traité en détail des "Position, statut et rôle" de l'éducateur, insistant sur le fait que "l'éducateur est un employé de l'organisation"; il a ensuite montré que les attitudes relationnelles étaient, suivant les cas, 1) centrées sur le modèle d'ordre, 2) centrées sur le groupe des jeunes, 3) centrées sur l'éducateur, 4) centrées sur le jeune" : op. cit., première partie, chapitre II.
- (2) MAZEROL M.T. : "Les incidents significatifs en I.P.E.S. pris dans un système de communication. La fugue", pp. 18-21.

Dans un troisième cas, des délits sont commis : le réseau se complique encore, surtout si les délits ont eu lieu hors de la juridiction dont le mineur dépend à l'origine, car le juge des enfants et le juge d'instruction de la nouvelle juridiction sont à leur tour saisis. D'ordinaire le juge des enfants se désaisit assez rapidement au profit de son collègue de la juridiction antérieurement compétente. Mais la nature et la gravité du délit peuvent rendre l'opération difficile ou la retarder sensiblement. En attendant, le mineur est incarcéré et la détention introduit de nouveaux interlocuteurs encore dans un réseau de communication qui n'est déjà que trop encombré.

Les types de réseaux qui se créent au moment des fugues varient donc en complexité. Trois d'entre eux sont schématisés (Cf. Tableau VIII, p. 262).

Hors de tout incident particulier, les nombreux intervenants consignés dans le tableau reproduit (personnel éducatif à tous les échelons de la hiérarchie, magistrats, mais aussi police, parquet, personnel pénitentiaire, chancellerie, et naturellement famille et victimes) sont à peine moins présents, susceptibles qu'ils restent de faire entendre leur voix à la moindre occasion. Voilà qui va lourdement peser sur les attitudes des éducateurs. Dans "Populations d'I.P.E.S.", nous tentions d'expliquer l'inconfort de leur situation. Pris entre l'arbre et l'écorce, entre les provocations des élèves et les exigences de responsables d'établissements anxieux devant les pressions extérieures ou ce qu'ils en perçoivent, les éducateurs en viennent rapidement à considérer que ce qu'ils ont appris à l'école de l'importance de la relation est bien "théorique". Ils ne voient de salut que dans l'établissement rapide de leur autorité. Avoir leur groupe "en main", éviter à tout prix les incidents, tels deviennent très vite leurs buts essentiels. Tant pis si la discipline est trompeuse, si les élèves, contraints (même amicalement) de se taire, attendent des conditions plus favorables pour exprimer leurs sentiments profonds : l'important, c'est l'apparence "sans histoire" du groupe qui leur est confié. Sans doute, vont-ils progressivement acquérir de l'expérience, une assurance plus grande. Alors, parfois, ils se rappelleront ce qu'ils ont appris de l'intérêt d'une relation personnalisée avec leurs élèves. Ils auront envie de modifier leur façon d'être, de tenter des expériences nouvelles. Souvent, ils y renonceront : la conscience des dangers que leur ferait courir dans les rapports avec leurs chefs hiérarchiques l'adoption d'attitudes moins rigides, mais, du fait même, plus aventureuses, sera trop aiguë; pas d'innovations; la vie des groupes continuera, endiguée par des règlements précis et des impératifs ou vetos stricts; les incidents graves se limiteront en nombre, auxquels les sanctions ou exclusions apporteront une réponse définitive. Quelquefois pourtant, ils se résigneront mal à ce qu'ils ressentent comme le danger

Complication progressive du réseau de communication qui s'établit à partir de la fugue :



III -- Réseau plus large encore : le mineur est arrêté après délit dans une autre juridiction que celle dont il dépend à l'origine.

III

III

d'une sclérose personnelle en même temps que d'un échec professionnel en profondeur. Ils appliqueront d'autres méthodes. Que leurs chefs les soutiennent dans leur recherche par une attitude de conseil bienveillant, et ils aborderont leur démarche avec prudence. Mais que ceux-ci, sous la pression de leur propre angoisse, condamnent leur initiative sans examen suffisant et s'emploient à la faire échouer par principe (c'est encore trop souvent le cas), et une situation insalubre se créera : les éducateurs, frustrés, en viendront à réagir en contestant de façon de plus en plus passionnelle les interdits qui bloquent leur action; la finalité de leur projet se déplacera; l'intérêt des élèves cessera d'être considéré en soi pour devenir prétexte à déploiement de rivalités intestines que les mineurs ne manqueront pas d'exploiter; les incidents se multiplieront, dont on rendra les innovations responsables; des sanctions seront prises; la discipline sera rétablie, de plus en plus sévère; cercle vicieux par excellence, dans lequel les troubles de personnalité des mineurs ne sont, de loin, pas seuls en cause (1).

2°) Difficulté de décodage des messages.

Dans les conditions les plus favorables, l'éducateur va pouvoir tenter d'établir une relation authentique avec les mineurs qui lui sont confiés. Sa bonne volonté se heurtera à d'autres difficultés, dont celle de décoder correctement les messages que transmettent les mineurs à travers leurs comportements inadaptés.

Dans "Populations d'I.P.E.S.", nous citons assez longuement le cas d'un garçon (que nous appelions Arsène E. et que nous nommerons ici C.W.) dont les parents adoptifs, âgés, supportaient mal l'inadaptation (au départ, réactionnelle à la situation) (2). D'abord placé dans les Alpes, C.W. se voit brusquement transférer en I.P.E.S. (à son grand regret, car il se plaisait beaucoup à C.). Malheureux, mais résigné, il essaie de s'adapter à son nouveau cadre de vie, et, sans renoncer aux chevaux qu'il a appris à soigner et à monter, il se met à l'ajustage. Cependant, les difficultés se multiplient : C.W. échoue à la partie théorique du C.M.P., se comporte de telle manière qu'il décourage une jeune fille de C. avec laquelle il avait noué des relations épistolaires (encouragées par son éducateur), fait une fugue. A l'examen psychologique de fin de séjour, il expliquera qu'il n'a d'autre projet que de gagner de l'argent pour ses parents. Son éducateur essaie de comprendre ce qui se passe, mais, devant toute la passivité dont fait preuve le jeune homme, montre beaucoup de perplexité :

" Alors le problème de la sortie se pose. Je lui en ai parlé l'autre jour :

" "Il faudrait voir avec tes parents, où les choses en sont. Est-ce qu'ils

" vont te reprendre lorsque tu vas sortir d'ici ? Tu n'écris plus ! Il

(1) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., HAZEROL M.T. : "L'internat de rééducation", quatrième partie, pp. 246-251.

(2) op. cit., pp. 289-293.

" faudrait quand même faire un effort et puis voir comment ta vie pourra s'organiser ...". Je lui ai proposé, moi, une entrée dans un foyer, mais il ne veut pas entendre parler de foyer ... "Alors, où vas-tu aller ? Qui te dit que tes parents t'attendent ?".

" Il a fini par leur écrire et les parents ont répondu sur un ton très sec, disant que, bien sûr, la maison lui était toujours ouverte, mais qu'il ne fallait plus qu'il compte tellement sur eux, que maintenant ils étaient vieux, qu'il fallait qu'il se trouve une chambre ... Depuis, il est très cafardeux, très déprimé. Il tente de sauver la face, manifeste un peu de bonne volonté quand on essaie de le dynamiser. Mais il ne trompe personne !

" Il est paresseux aussi ! Il aurait dû continuer à écrire à ces gens avec qui il était au manège. Moi, je l'aurais très bien vu repartir là-bas.

" Sans doute, on peut dire qu'il aurait perdu deux ans au centre en faisant un apprentissage sans rapport avec le métier qu'il aurait alors exercé.

" Mais s'il était retourné là-bas, cela aurait certainement bien marché.

" Alors que, dans les conditions où il se trouve, je ne vois guère quelle porte de sortie il peut avoir.

" Il va retourner chez lui, il va se faire mettre dehors en un rien de temps. Je ne sais même pas s'il y restera, ce sera la brouille dès la première semaine. Les lettres des parents le laissent pressentir, il est manifeste qu'ils n'ont pas tellement envie d'entendre parler de lui. Dernière lettre, la semaine dernière : la mère revenait sur une vieille histoire de pantalon : "Au fait, ton pantalon, tu n'en parles pas, tu ne vois vraiment pas tous les sacrifices qu'on a faits pour toi !". Les sacrifices qu'ils ont faits ? Ils étaient payés pour élever le garçon, et ils ne se sont jamais occupés de lui vraiment. Quand il s'agit de lui acheter des vêtements, ils se débrouillent pour lui en faire donner par l'A.S.E. ... Drôle de famille ! ...

" C.W. ne voulait pas aller en permission chez lui d'ailleurs. La première fois qu'il a été question de l'y envoyer, c'était à Pâques l'année dernière, puisqu'à Noël il était puni, mais ce qu'il espérait, c'était pouvoir passer ses vacances à C. au manège. Seulement l'autorisation du juge était accordée pour un retour chez les parents, non pas pour un voyage à C. C.W., du coup, aurait préféré ne pas aller en permission ... Il fallait quand même qu'il aille chez lui, cela aurait été pire s'il était resté à l'I.P.E.S. J'ai essayé de lui dire : "Va voir ton juge pendant ta permission". Je lui ai donné des conseils : "Prends contact avec une maison de jeunes". Mais il n'a rien fait de tout cela : il est allé chez lui; quand il est revenu, je lui ai demandé s'il avait essayé de voir son juge; il m'a dit que non, mais que ses vacances s'étaient très bien passées, qu'il était très content, qu'il espérait pouvoir y retourner aux grandes vacances ...

" En fait, je n'ai pas compris à ce moment-là, mais c'était un moyen d'éviter les sujets trop brûlants, il préférait que je ne lui demande pas pourquoi il n'avait pas essayé de préparer sa sortie de l'I.P.E.S. (en prenant contact avec le juge, en voyant si ce serait possible, au moins pendant les grandes vacances, de retourner là-bas dans les Alpes ...) (1).

En fait, il semble bien que C.W. s'emploie par tous les moyens à réduire et à assombrir lui-même ses horizons. Tout se passe comme si, s'ingéniant à se fermer l'une après l'autre les portes de la joie et de la liberté, il retournait avec détermination au dilemme initial; il lui faut forcer le rejet des siens, se faire accepter, réussir (ne serait-ce que par un don d'argent) à s'ouvrir le foyer peu accueillant de sa mère substitutive.

(1) Extrait d'un entretien entre M. JACQUEY et l'éducateur de C.W.

"Mais comment percevoir que tel comportement a telle signification ?", questionne, en substance, pendant un cours, l'un des élèves-éducateurs auxquels nous avons rapporté le cas C.W. "Explication fournie, je comprends que ce désir du garçon de retourner chez lui pour rapporter de l'argent aux siens peut s'inscrire dans le cadre d'une non résolution de ses troubles, mais sans cette explication, j'aurais eu tendance à approuver, à encourager son désir de repartir à la maison, considérant que sa motivation était plutôt louable".

Comment, en effet, l'incohérence apparente des conduites ne surprendrait-elle pas l'éducateur ? Celui de C.W. a bien perçu l'attachement du mineur à tout ce qui était son passé à C. Alors, il lui donne autant qu'il le peut le moyen de sauvegarder des liens avec le ranch. Il encourage sa correspondance avec la jeune fille qu'il fréquente, il le pousse à maintenir ses relations avec les adultes de l'endroit. En vain. Tout échoue. "Paresse" ? C.W. s'accroche à une famille qui prouve assez à quel point elle est objectivement rejetante. Irréalisme. Alors, que faire ? Tout n'a-t-il pas été tenté pour comprendre et aider ? Pouvait-on échapper à négliger ce qui, sans doute, était l'essentiel ? Et d'ailleurs, y fût-on parvenu, eût-il été raisonnable de prendre en considération un signifié en soi irrecevable, qui ne pouvait mener qu'à l'échec et qui devait y mener puisque sitôt de retour chez lui, C.W. allait en repartir, complice de B.R., dont nous avons précédemment parlé, dans des vols multiples au cours d'une fugue assez longue.

Sans doute n'est-ce pas à satisfaire le souhait exprimé qu'il eût fallu s'attacher, mais à favoriser une évolution telle que ce souhait, par excellence immature si ce n'est névrotique, cessât de s'exprimer. Mais nous touchons là à la difficulté fondamentale que rencontre l'éducateur : celle de sa propre implication dans l'apport d'une réponse ajustée aux messages qui lui sont transmis (à supposer qu'il ait réussi à les décoder).

3°) Problèmes des réponses ajustées des "contre-attitudes" et du "contre-transfert".

Quoique encore leur poids soit considérable, nous nous attarderons peu aux contre-attitudes. D'autres que nous en ont longuement traité : par exemple, J. SELOSSE, dont nous rappelions p. 260 (note 1) les réflexions sur "Position, statut et rôle" de l'éducateur (1). Nous remarquerons simplement la prégnance et l'intensité d'un des problèmes qui, inmanquablement, surgissent chaque fois que les points de vue de plusieurs éducateurs se confrontent au cours de discussions :

(1) SELOSSE J. : "Contribution à la psychologie de la délinquance".

le problème de l'identité professionnelle. Qu'est-ce que l'éducateur, en effet, sinon celui qui, tout à la fois, veut s'identifier au délinquant (et l'on peut se demander pourquoi), mais veut rester identifié à la société policée dont il fait partie (à certains moments, il tiendra les rôles de gendarme ou de juge, à d'autres ceux d'assistant social ou de pédagogue) ?

Nous nous attarderons davantage au contre-transfert.

o

Page 34, nous rappelions ce passage de "Au-delà du principe de plaisir" au cours duquel FREUD, traitant de la cure psychanalytique, insiste sur la nécessité de faire "revivre ... les événements refoulés" dans le domaine du transfert pour amener à la conscience l'inconscient.

Sans doute, la rééducation n'est-elle pas la cure psychanalytique. Mais, nous y insistions dans "Populations d'I.P.E.S." (1), elle est (devrait être, en tout cas) une psychothérapie. Or, nous citons maintenant Kate FRIEDLANDER, si "La psychothérapie et la psychanalyse ... n'envisagent pas le transfert de la même façon"; si, "en psychothérapie le patient reste ignorant de la signification véritable des relations ...", "ce phénomène {le transfert} se produit {pourtant} de la même manière dans les deux traitements" (2). Ayant relaté l'expérience d'Aichhorn, Kate FRIEDLANDER propose des "considérations théoriques" sur cette expérience : elle décrit et analyse le phénomène de transfert et n'hésite pas à l'appeler par son nom ("L'établissement d'un transfert satisfaisant exigea de longues semaines ..." (3)). Toute transformation profonde de l'individu, c'est-à-dire toute modification décisive de son économie libidinale (avec, entre autres, renforcement du Moi auquel l'éducateur admet qu'il peut contribuer par son action) passe nécessairement par l'établissement d'une relation de type transférentiel. En utilisant les moyens dont il dispose, l'éducateur doit non seulement comprendre les motivations profondes des conduites de l'enfant, mais encore répondre par-delà le langage superficiel journalier au langage implicite sous-jacent que ce langage superficiel déforme ou même masque complètement. Cette réponse adaptée est fonction de deux phénomènes au moins :

- l'acceptation des sentiments transférentiels indispensables : ils décontentent souvent l'éducateur par leur aspect d'incongruité, ou l'alarment s'il perçoit, ne serait-ce que confusément, leur charge affective;
- la maîtrise des sentiments contre-transférentiels inéluctables qui surgissent

(1) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : op. cit., p. 236.

(2) FRIEDLANDER K. : "La délinquance juvénile", p. 217.

(3) op. cit., p. 242.

en retour tout à fait à l'insu de l'éducateur non prévenu : les dangers d'une répercussion de ces sentiments contre-transférentiels sur les attitudes éducatives quand ils restent inconscients et mal contrôlés sont certains (1).

Nous illustrerons brièvement notre propos actuel en parlant du cas de C.B. qui nous fut présenté à l'I.P.E.S. hors de tout contexte de recherche.

C.B. venait de faire une fugue que l'un de ses éducateurs ressentait avec d'autant plus d'acuité qu'il avait (à juste titre) le sentiment que C.B. lui était attaché. L'éducateur vivait la fugue du mineur comme une espèce de trahison à son endroit et il la supportait très mal.

Nous résumerons à l'extrême le cas C.B. en mettant l'accent sur les difficultés de relations du jeune homme avec son père. M. C.B. ayant réagi par le rejet à la déception que lui causaient les échecs scolaires de son fils, celui-ci a pour double perspective de forcer son acceptation (mais il doit user de mécanismes magiques pour se convaincre qu'il y réussira : "mon père changera") et de le punir ("si j'échoue, ce sera par sa faute, alors il le regrettera").

Ce n'est pas un hasard si le transfert s'effectue spontanément à l'I.P.E.S. sur un éducateur sévère, dont C.B. dit : il est "comme un père". Touché par l'attachement que lui manifeste C.B., l'éducateur pense que tout est gagné et très naturellement tend à s'en féliciter. Survient la fugue, incident parmi d'autres possibles. Comment ne pas comprendre la déception de l'éducateur ? Malheureusement, celui-ci vit la fugue comme une atteinte personnelle, comme une véritable blessure narcissique. Est-ce tellement surprenant d'ailleurs lorsqu'on connaît les causes du rejet de C.B. ? Pour effectuer le transfert de ses sentiments filiaux, le mineur a spontanément choisi quelqu'un chez qui il sentait la présence d'une vulnérabilité de même type que celle qu'il avait éprouvée chez son père. Après quoi, inconsciemment, il s'est attaché à recréer une situation analogue à la situation responsable du rejet initial. La sanction escomptée est infligée par l'éducateur dans un esprit de rancune sourde. Et C.B. de vérifier ce qui lui paraissait inéluctable. Alors, il bat sa coulpe : "il a tout gâché", c'est "par sa faute" si le voilà seul à nouveau, et rejeté.

- (1) Etudiant l'"Histoire d'un psychopathe border-line ..." dans une institution (hôpital psychiatrique, en l'occurrence), A. BADICHE, O. SABOURAUD, J. TREHOT et l'équipe soignante du pavillon Surcouf montrent que le rôle du psychanalyste dans une institution recevant des cas comme celui qu'ils présentent se situe peut-être moins "en face du patient, qui n'a jamais pu investir suffisamment la parole pour exprimer une demande, (qu') en face de l'équipe soignante dont le contre-transfert doit être contrôlé si l'on veut éviter les stéréotypes dans les attitudes éducatives, et finalement le rejet du malade".

Ce n'est pas les "apports notionnels" prévus dans le cadre de "cours" qui suffiront jamais à permettre l'acquisition de la maîtrise du contre-transfert. Au mieux, peuvent-ils favoriser l'acceptation (non négligeable) de l'idée qu'il est normal pour l'éducateur "d'être rayé et mis à mort sur un mode symbolique" (1). Mais l'éducateur, s'il le permet (et il ne proposera aucune relation restructurante s'il ne le permet pas) se trouve en butte à des sentiments transférentiels de toutes formes. Qu'ils soient agressifs, amoureux, captateurs, ces sentiments transférentiels sont difficiles à supporter, angoissants, dans la mesure où ils appellent des sentiments contre-transférentiels, dont les composantes inconscientes sont à rechercher dans la propre vie de l'éducateur.

En conclusion de son intervention au Congrès de l'A.N.E.J.I., à Bordeaux, les 25, 26, 27 mai 1967, D. ANZIEU citait FREUD ("Analyse terminée et analyse interminable") pour rappeler qu'il y a trois métiers difficiles : gouverner, soigner, éduquer, car "ce sont des métiers incertains : incertains quant aux méthodes qu'ils utilisent, incertains quant à la mesure de l'efficacité qu'ils peuvent avoir, incertains quant aux statuts qui les régissent, incertains en ce sens qu'ils n'ont jamais été assurés d'entraîner la reconnaissance de ceux auxquels ils s'appliquaient" (2). C'est sans doute ces difficultés qui pèsent sur le développement des méthodes de traitement chez les mineurs, mais plus encore chez les adultes. En dépit de quelques tentatives dont L. PONS (cité p. 92) rend compte, en 1970, dans son rapport au Congrès de criminologie de Madrid, les mesures de répression restent, de loin, les plus importantes qui soient appliquées aux criminels adultes. C'est dans leur contexte que vont s'établir les nouvelles relations que ceux-ci noueront avec leur environnement social. Quelles seront ces relations et leur impact ? Pour essayer d'en avoir une idée, nous nous sommes adressée à d'anciens criminels qui ont accepté d'évoquer pour nous leurs souvenirs sur un passé en détention.

- (1) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : "L'internat de rééducation", deuxième partie, p. 145.
- (2) FREUD S. : "Analyse terminée et analyse interminable", cité par ANZIEU D. et repris par SELOSSE J. : "Les cadres psychosociaux de la rééducation", in "L'internat de rééducation", p. 51.

Chapitre deuxième :

Les nouvelles relations dans le cadre de la détention.

Les nouvelles relations qui vont s'établir dans le cadre de la détention mettent en cause, on ne saurait l'oublier, deux groupes d'individus en présence : les détenus d'une part, dont certaines réactions spécifiques sont à prendre en considération, car elles induisent parfois, et toujours rationalisent, les attitudes particulières de l'environnement; les représentants de la société à l'intérieur de l'univers carcéral d'autre part.

Nous parlerons du détenu.

Puis, bien que dans une perspective limitée et précise, nous aborderons le problème des échanges entre le condamné et ses geôliers. D'autres que nous écrivent actuellement sur les prisons et dénoncent les méthodes coercitives jusqu'à être sadiques, qui s'appliquaient, encore très récemment, dans certaines d'entre elles (1). Notre propos n'est pas exactement le leur. N'ayant jamais été attachée à une prison, nous ne nous reconnaissons aucune qualité pour en traiter. Ce qui nous intéresse ici, c'est

- 1°) de donner la parole aux détenus pour tenter de comprendre comment ils vivent les événements en les intégrant à leur monde personnel;
- 2°) d'essayer d'apprécier l'évolution de certains d'entre eux que nous connaissions avant leur incarcération;
- 3°) de tirer de ces deux démarches matière à une réflexion que nous confronterons à d'autres.

A - LES DETENUS. UN TRAIT SPECIFIQUE DE QUELQUES CRIMINELS : LA COMPOSANTE PERSECUTOIRE.

Nous avons insisté sur la distance qui séparait souvent contenu explicite et contenu latent dans le discours des criminels, mais trop peu jusqu'ici sur un point qu'on ne saurait minimiser : les délinquants opposent habituellement à toute remise en question des résistances massives.

En cela, ils ne se singularisent que relativement par rapport aux individus de la population globale qui, pour vivre de façon différente leurs conflits

(1) Comité vérité Toul : "La révolte de la Centrale Ney".

essentiels, n'en sont pas moins attachés à ces conflits au point de mettre parfois tout en oeuvre pour se détruire plutôt que de les résoudre. Traitant de la maladie somatique, G. GRODDECK écrit : "... c'est une erreur de croire que le malade se rend chez le médecin pour se faire soigner. Il n'y a qu'une partie de son Ça disposée à guérir, l'autre s'entête dans la maladie et guette sournoisement l'occasion d'obliger le médecin à lui nuire" (1).

Chez les criminels, plus particulièrement chez ceux du premier groupe que nous avons défini au dernier chapitre de notre seconde partie, mais pas exclusivement, le refus aprioriste de tout changement est souvent manifeste. P. 155, nous remarquons que D.Z. écartait pratiquement toute éventualité de traitement : "En prison, répondait-il à notre suggestion, ce n'est pas possible ... Ensuite ... ce n'est pas sûr que j'en aurai envie". P. 173, parlant de P.R., nous pouvions nous demander : "Eût-il bénéficié d'un traitement ? Peut-être. La question préalable (et non négligeable) étant : l'eût-il souhaité ? s'y fût-il soumis ?".

Les mécanismes de défense sont, à la limite, suffisamment efficaces pour préserver le criminel de toute souffrance intolérable. Nous évoquions, p. 96, les propositions d'EISSLER résultant de cette constatation de faits : seule, une technique en deux temps peut être envisagée en cas de cure psychanalytique; le premier temps est consacré à provoquer le remplacement de l'agressivité par l'angoisse. Si l'on garde présente à l'esprit cette idée, sur laquelle nous avons suffisamment insisté pour n'y plus revenir, que le changement dépend (pas seulement, mais nécessairement) de l'instauration d'une relation de type transférentiel, on peut admettre que ces propositions d'EISSLER valent pour toute technique psychothérapique appliquée en milieu criminel. Mais qui de nos sujets "psychopathes" acceptera de gaieté de coeur d'affronter le danger (inmanquablement perçu) de réactiver un conflit intérieur résorbé ?

Certains s'y résoudraient-ils que les problèmes seraient encore loin d'être tous résolus. N'oublions pas ce que nous constatons de l'importance croissante des mécanismes de déni et des mécanismes projectifs au fur et à mesure que le sujet vieillit. N'oublions pas que "les mêmes racines psychologiques peuvent donner lieu à la paranoïa et à la criminalité", que "les fantasmes de persécution sont communs aux deux situations", que "c'est parce que le criminel se sent persécuté qu'il détruit les autres" (2). La bonne volonté de la société serait-elle sans faille, la valeur des techniques de récupération mises en oeuvre tout à fait éprouvée, que les traitements resteraient difficiles, pour quelques-uns voués à l'échec.

(1) GRODDECK G. : "Le livre du Ça", p. 308.

(2) KLEIN M. : "La criminalité", in "Essais de psychanalyse", p. 309.

De cette proposition, J. CHAZAUD donne une excellente illustration dans son article sur la "Contribution à la théorie de la paranoïa" (1). Le cas dont il résume l'observation est sans doute un cas limite puisqu'il s'agit d'un très jeune délinquant envoyé au dispensaire de neuro-psychiatrie infantile de l'O.P.H.S. par le tribunal de Pantin "à la suite d'un vol, mais aussi parce qu'"il se prenait pour Napoléon" ". Ses enseignements n'en sont pas moins intéressants. Après avoir souligné les difficultés de l'évolution du jeune homme au cours des années qui suivent sa première rencontre avec lui, J. CHAZAUD en arrive à conclure :

- le renforcement anal avec ses aspects manipulatoires aboutit à créer une relation d'objet qui pallie le risque précédemment vécu d'anéantissement ou d'abandon;
- la projection caractéristique, loin d'être une défense anti-pulsionnelle, est un signe-effet du passage du narcissisme à la relation d'objet comme moyen et technique d'accès à la réalité;
- le contenu de la projection est au niveau hétéro-érotique-homosexuel de l'organisation anale;
- "la relation paranoïaque est finalement - au bout des démêlés sociaux auxquels entraînent le caractère et le délire - une façon de forcer l'Objet à accomplir sa fonction, au niveau du rapport énergétique sadique-anal souhaité et transitionnel du narcissisme à la réalité par une déformation du Moi" (2).

Ainsi s'explique, sans doute, la recherche par quelques individus de notre population criminelle d'une satisfaction perverse, non seulement dans la mesure répressive à laquelle ils s'exposent, mais encore dans l'éventuelle dimension sadique de son application.

Huit ans après un premier examen, motivé par une agression à main armée sur la personne de son pseudo-beau-père, et conclu sur une note des plus pessimistes, nous rencontrons à la prison C.E., 24 ANS, régulièrement condamné depuis l'époque de son adolescence pour vols et agressions.

C'est avec jubilation qu'il nous raconte ses démêlés récidivants avec les geôliers et les punitions qu'il subit en conséquence.

Refus de tout travail : il s'est fait renvoyer d'OErminghen; ici, "les gardiens sont outrés". Surtout le gardien-chef, avec lequel il s'est bagarré six fois. "Mitard" les six fois. "Ce n'est pas vrai qu'il a tellement

(1) CHAZAUD J. : "Contribution à la théorie de la paranoïa".

(2) op. cit., pp. 108-109.

envie de revenir en prison" (répond là à notre suggestion en la niant), "mais c'est vrai qu'il s'y sent chez lui". Ce qui lui plaît, c'est de "faire enrager les gens". Etre "maton", c'est le plus vil des métiers; quant à lui, il aurait honte de l'exercer; mais "ils sont payés pour ça ... il faut donc les faire enrager".

Il "ne s'ennuie jamais", dort, mange, lit, n'a aucun projet. De toute manière, "il sent bien qu'il ne sera pas longtemps dehors : une petite bagarre, et ça y est ! surtout qu'il est "pointé" !". La justice injuste, le monde hostile : C.E. s'étend. Il n'a jamais aimé personne, et surtout pas sa mère qui "l'a donné" et à qui il ne pardonnera jamais.

B - L'UNIVERS CARCERAL : CE QUE LES DETENUS EN DISENT.

" ... beaucoup de mes co-détenus me disaient : "Quand tu sortiras, toi, tu as eu de l'instruction, toi, tu auras un métier qui fait qu'on peut t'écouter, il faudra que tu parles, que tu dises pour nous tout ce qu'il y a à dire : qu'on nous tue en prison, qu'on ne nous aide pas; il faudra que tu le dises". Ils me disaient ça tout le temps. Et ça, ça suffisait pour me marquer, car je me rendais compte qu'effectivement, quand sortiraient certains de ceux que je connais, des pauvres types, des épaves, des bons à rien, personne ne les écouterait (1).

L'ancien détenu qui nous parle est un homme cultivé qui, depuis plusieurs années, s'est parfaitement réinséré socialement. Plus tard, dans l'entretien, il commentera :

" Parmi le personnel pénitentiaire, 5 % étaient des gens sympathiques. Avec quelques-uns, j'ai pu avoir une relation amicale, presque affectueuse, qu'ils soient surveillants, éducateurs ou directeurs. Mais, écoutez, sur une dizaine de directeurs que j'ai connus, il y en a eu un que je considère comme très bien et un que je considère comme pas mal ... Si l'on regarde l'ensemble, que d'abrutis, d'alcooliques, de salauds, d'illettrés, de brutes, de sadiques ! 5 % sont valables, tout le reste non ! ... et, la plupart, ce n'est même pas parce qu'ils sont mauvais, c'est parce qu'ils ont peur ! ... la hiérarchie, vous savez ! il faut se couvrir ! "le parapluie" ! un mot que j'entendais constamment : "Ben mon vieux, j'ai le parapluie ! ..." (1).

Un point de vue.

Retenons tout de même que celui qui l'exprime prouve depuis plusieurs années ses qualités d'homme et qu'il est appuyé par beaucoup de dires convergents.

Trois aspects de la détention sont dénoncés. Nous nous réservons d'en discuter ultérieurement, mais nous commencerons par les présenter sous les rubriques suivantes :

(1) Extrait d'entretien.

- 1°) maintien dans la dépendance et l'infantilisme de sujets par excellence dépendants et infantiles;
- 2°) chez des sujets agressifs, entretien, voire exacerbation de l'agressivité, par adoption d'attitudes de peur, quelquefois de sadisme;
- 3°) proposition d'un monde à l'extrême morcelé et morcelant à des individus dont l'une des composantes spécifiques est de n'avoir pu réussir à unifier leur personnalité.

I - MAINTIEN SYSTEMATIQUE DES SUJETS DANS LA DEPENDANCE.

Sans doute existe-t-il dans le cadre de l'administration pénitentiaire quelques hommes qui savent établir avec les prisonniers d'autres relations que celles de la domination et de l'écrasement. Un ex-détenu nous dit :

" Ils ne sont pas tous à mettre dans la même malle ... tous les surveillants ne sont pas des "pourris". A F., il existait quelques surveillants honnêtes, braves, intègres, qui ne nous frappaient pas, qui ne criaient pas, qui n'étaient pas toujours en train de nous embêter. Et puis qui avaient une conception du règlement tout à fait exceptionnelle. Parce qu'un règlement, ça s'étire ... (1).

Un autre, J.S., nous raconte :

" Je suis arrivé à la prison de B. avec l'idée de m'évader. C'était une petite prison, je me suis dit : "Là-bas, j'ai plus de chances de m'évader". Le surveillant-chef le comprend. D'emblée, il me dit : "Je sais pourquoi tu viens ici ...". Très rapidement, je n'accepte pas le règlement. Il se rend compte qu'entre lui et moi ça va aller très mal. Alors, est-ce calcul de sa part ? possible ! un jour, il me fait appeler, et me fait une proposition : "On ne t'a jamais fait confiance, je vais te faire confiance. Tu as fait de la sculpture, tu aimes la sculpture : tu pourras en faire si tu veux. Qu'est-ce qu'il te faut ? - Il me faut un marteau, il me faut un couteau. - Tu donnes ta parole que tu ne bougeras pas, et tu auras tout ce que tu veux". Je lui ai dit : "Vous vous foutez de moi ?". Mais, en fin de compte, il m'a donné un couteau, un outil, il m'a fait confiance. Ça m'a frappé. Surtout qu'un jour le directeur régional vient en inspection et tombe dans l'atelier où j'étais toute la journée ... Il y avait une panoplie avec tout l'attirail ... Il rentre, il me regarde, il me dit : "Je vous connais ! Qui est-ce ? - J.S. - Ah ! J.S. ! ... Mais ça, qu'est-ce que c'est ?". Le surveillant-chef dit : "C'est à lui, c'est ses outils". Il dit : "Bon, bon ! ...". Mais, en fin d'après-midi, le surveillant m'appelle et il me dit : "Le directeur m'a donné instruction d'enlever tout ... Mais moi, je te laisse tes affaires" (1).

Rares, pourtant, sont ceux qui, comme ce surveillant-chef, ont le courage (ou simplement la possibilité) de prendre des initiatives : tenus en sujétion, la majorité des membres du personnel de l'administration, à tous les échelons de la hiérarchie, tiennent en sujétion ceux qui dépendent d'eux; essaieraient-ils d'être plus libéraux que leur tentative serait généralement vouée à l'échec : voici la fin de l'histoire de J.S. :

" Deux mois après, la direction régionale me faisait transférer à L. Et, de nouveau, c'était suppression de ceinture, de lacets, etc ... Tout recommençait ! ... (1).

(1) Extrait d'entretien.

Toute autonomisation des détenus apparaît à une administration, elle-même fort peu autonome, comme le pire des dangers. J.S. dit encore :

" ... le directeur de X. m'a dit : "Mais enfin, la confiance ?? Qu'est-ce que vous pensez ?? Je suis directeur, j'ai une situation, j'ai une femme et des enfants !"
 " Pour moi, il n'y a qu'une seule chose qui compte, le délit !" (1).

Alors, il faut faire taire le détenu et, plus encore que dans les I.P.E.S., tous les moyens qui aboutissent à l'apparence du "sans histoire" deviennent bons, fussent-ils antipédagogiques (oubli des promesses faites), à la limite, fussent-ils pervertissants (encouragements à la délation).

A propos des promesses non tenues, citons, parmi d'autres, ce témoignage :

" J'ai eu un directeur à F. qui s'appelait M. Il m'a dit : "Tenez-vous tranquille et je vous promets que vous ferez une F.P.A. et que vous aurez votre libération conditionnelle". J'ai dit : "Bon, c'est d'accord, Monsieur le Directeur. Quand est-ce que je dois vous faire la demande ? - Vous me ferez la demande dans deux ans, et, pendant deux ans, tenez-vous tranquille". Pendant deux ans, je me suis bien tenu. Au bout de la deuxième année, je me suis présenté. Il m'a dit :
 " C'est pourquoi ?". Je lui ai dit : "Eh bien, Monsieur le Directeur, je viens pour faire une F.P.A., pour avoir ma libération conditionnelle. - Ah, je sais bien, j'avais pas vu, mais il y a la "relègue" au bout ! Alors vous ne pouvez pas suivre de F.P.A. ...". C'est tout, en deux minutes, je viens de vous raconter ça, c'est la carotte, vous comprenez ! (1).

De l'encouragement à la délation, nous ne proposons pas de témoignage, mais, en marge de ce paragraphe consacré aux dires des détenus, nous notons qu'il suffit de feuilleter quelques dossiers pour y relever mention d'indulgences motivées par des dénonciations de projets d'évasion ("insignes services rendus à l'Administration").

Faire taire le détenu, et, dans cette perspective, rapidement tuer chez l'homme toute personnalité. Voici quelques réflexions de quatre de nos sujets :

" K.L. : ... le détenu-type en prison, c'est-à-dire celui qui, invariablement, va manger deux morceaux de pain, va prendre deux sucres, sera toujours à l'heure à son travail (parce qu'il y en a qui deviennent de vrais robots) n'ont plus aucune personnalité, rien du tout, c'est catastrophique ... Et puis, tout d'un coup, on est en liberté ... C'est terrible, terrible ! (1).

" L.F. : ... vous rentrez à 7 heures du soir, vous mangez, vous vous couchez, c'est un machin comme les poules, c'est comme les animaux, on les rentre à telle heure, on les sort à telle heure. Vous ne pouvez supporter ça pendant des années sans être un peu conditionné ... Les hommes se conditionnent petit à petit sans s'en rendre compte. Alors, je crois que la prison, c'est ... le grand mal de la prison, c'est justement ce conditionnement. On conditionne les gens, on les habitude à travailler à telle heure, on les fait manger à telle heure, on les sort à telle heure ... Comment voulez-vous, le jour qu'ils sortent, qu'ils ne re-tombent pas s'ils n'ont pas la volonté de se dire : "Je vais m'en sortir" ? (1).

" M.A. : On sort. Les problèmes psychologiques sont aggravés. Et puis aussi l'adaptation : traverser les carrefours, passer au feu vert, ne pas se faire écraser par les voitures. Moi, je connais un gars qui s'est fait écraser quelques mois après sa sortie, il avait fait huit ans, il s'est fait écraser tout bonnement : il était complètement inadapté. J'en connais un autre, il est rentré le soir même : il ne voulait pas rester dehors, il était affolé; il avait fait onze ans, et huit ans encore après (1).

" J.S. : Ce qu'on demande au détenu dans l'administration, dans le cadre de la prison, ce n'est pas un oui qui est un oui en tant que réfutable et venant d'un raisonnement, mais un oui en tant que signe d'état d'esprit. Il faut dire oui à tout, oui, oui, oui ... c'est un travail de dépersonnalisation : l'individu va être dépersonnalisé. A force d'aller, d'aller, il est habitué à dire : oui, oui, oui, oui. Ce qui se passe dans l'armée : le dressage. Et quand cet homme se retrouvera d'un seul coup dans la vie, qu'il n'aura plus personne pour le tenir en laisse, à qui va-t-il dire oui ? (1).

Mais, se demande-t-on en écoutant ce qui est dit : les idées n'évoluent-elles pas, favorisant des tentatives qui permettent l'expression, puisque des expériences comme celles de M. COLIN, Simone BUFFARD, D. GONIN, A. MATHE, ont été menées ? Les détenus que nous pouvions rencontrer ne sont, il est vrai, jamais passés ni par Lyon, ni par Melun. Certains, pourtant, ont connu l'inauguration des nouvelles méthodes. Mais alors, si l'on en croit leurs récits, dans quelles conditions, et avec quelles garanties techniques ? Voici, raconté par J.S., l'exemple de séances qui prétendraient s'y rattacher.

" Au niveau des éducateurs, une innovation a été créée qui consiste à ... chaque éducateur, chaque semaine, appelle les éléments en charge, les réunit dans une pièce, une belle pièce, très bien agencée, une table, fauteuils, etc ..., et le directeur soumet une idée. Ça consistait à soumettre un sujet de discussion aux détenus.

" A l'assemblée, quel serait le rôle de l'éducateur ? L'éducateur devrait-il se mêler à la conversation ou pas ? Alors, le directeur suggère que l'éducateur ne s'en mêle pas du tout, qu'il soumette un sujet, qu'il ne s'en mêle pas, qu'il se mette en bout de table, tourne son siège le dos à la table de façon qu'il ne regarde pas l'assemblée. L'éducateur pense que ça n'ira pas du tout parce que les gars vont le voir le dos tourné ... "Vous croyez ? ...". Alors, il accepte que l'éducateur fasse face à l'assemblée.

" Bon ! Alors, à la première réunion que j'ai assisté, le directeur était présent, et c'est lui qui a soumis le sujet de discussion.

" Alors, voilà, Messieurs, je vais vous soumettre un cas : vous vous trouvez sur un bateau; le bateau coule; vous ne savez pas nager; dans l'eau, il y a une bouée; à cette bouée, il y a une femme qui est accrochée; qu'est-ce que vous faites ? si vous accrochez la bouée, la femme et vous, vous coulez, si vous ne vous accrochez pas à la bouée, vous coulez; qu'est-ce que vous faites ?

" - J'en sais rien, moi, j'essaye de partager la bouée.

" - Non, non, c'est un choix !

" - Bon, ben, je lui donne un grand coup de poing sur la tête et je saisis la bouée.

" - Bon, et vous ?

" - Moi, je me sacrifie.

" - Et vous ?

" - J'essaye de trouver une planche.

" - (et puis, en fin de compte, c'est à moi) On est ici dans une pièce, on est bien chauffé, on est en train de fumer, il fait bon, on est bien, et puis vous

(1) Extrait d'entretien.

" nous demandez ce qu'on va faire si dans cinq minutes il tombe une bombe sur la
 " maison. Peut-être que vous, Monsieur le Directeur, vous seriez le premier à
 " piétiner tout le monde pour sortir, peut-être que vous essayeriez de sauver
 " quelqu'un, je n'en sais rien, on ne peut pas savoir ce qu'on fera dans un mo-
 " ment pareil ... C'est une imbécillité !".
 " La semaine d'après, c'est autre chose : "On vous donne 500.000 F, on vous les
 " verse tout de suite, qu'est-ce que vous faites ?". J'ai dit : "J'ai ma famille
 " qui a un commerce, je travaille avec eux". L'autre, rigolard, dit : "Moi, je
 " les mets sur le tapis vert, je les joue; si je gagne, c'est bon, si je les perds,
 " tant pis !". Et ainsi de suite : "Moi, j'en sais rien ce que je veux en faire,
 " je ne sais même pas ...". Alors, en fin de compte, il n'y a qu'une réponse :
 " personne n'a pensé à acheter une maison; ç'aurait été en fin de compte la ré-
 " ponse qui aurait été la mieux jugée, dans ce sens que ça aurait signifié ... que
 " ça aurait dénoté un aspect de fixation.
 " Ça n'a pas duré longtemps ! ... Personne ne prenait ça au sérieux. Voilà. Là-
 " dessus on estimait pouvoir, disons, juger de l'amendement ou de l'évolution du
 " détenu ... Par la suite, des tas de machins, de petites verations. J'allais voir
 " le directeur : "J'ai besoin pour mes études d'un livre de la bibliothèque; il
 " faut attendre que la salle soit ouverte à la lecture, mais est-ce que je pour-
 " rais l'avoir momentanément ? - Mais bien sûr, J.S., faites une demande écrite.
 " D'accord !". Je fais une demande écrite. Quand elle arrive : refusée ! ... (1).

II - EXACERBATION DE L'AGRESSIVITE.

Les sévices sont en recul. L'opinion alertée ne les accepte pas; des ordres sont donnés qui les condamnent et, partant, les limitent. Certains, parmi les plus anciens de nos libérés conditionnels, les ont pourtant connus. K.M. raconte :

" Maintenant, ça a changé, ça s'est adouci. Mais à une certaine époque, c'était
 " différent. Je me rappelle le cachot. Le cachot était toujours sombre, la nourri-
 " ture était restreinte. Il fallait être solide pour résister à ce régime. Beau-
 " coup sont morts comme ça, de maladies à la suite de mauvais traitements ... On
 " m'a même torturé. On m'a collé la camisole de force pendant quarante huit heures
 " d'une façon bien particulière : c'est-à-dire que mes bras étaient passés der-
 " rière une sorte de poulie; sur le côté, on tirait avec des ficelles et mes bras
 " touchaient ma tête par derrière. C'était quelque chose d'abominable, ça ...
 " J'avais soi-disant une lame de scie. J'en avais eu une effectivement, je ne
 " l'avais plus, je l'avais donnée à quelqu'un et je ne voulais pas dire que je
 " l'avais passée parce que je prévoyais que ce serait l'autre qui écoperait.
 " Mais là, j'ai souffert ! Ça fait très mal, cette camisole de force pendant qua-
 " rante huit heures; la circulation sanguine s'arrête, ça vous fait horriblement
 " souffrir ... Si j'avais pu m'échapper je crois que j'aurais tué le ... Si j'a-
 " vais pu m'échapper, avec la colère que j'avais, j'aurais tué le ... Il n'avait
 " pas le droit de faire ça ! J'étais très en colère. Vraiment, ça m'a fait souf-
 " frir. Beaucoup plus qu'une volée de coups de bâton, et ça, durant quarante huit
 " heures ... J'ai connu un gars comme ça, il a eu un bras estropié à la suite de
 " ça. Voyez, la circulation sanguine s'est arrêtée un certain temps dans le bras.
 " Il avait un bras ... Il n'y avait plus que l'os et la peau dessus. Il était es-
 " tropié pour le restant de ses jours. Je me souviens. Il y a eu quelqu'un au
 " parloir qui a eu écho de ces mauvais traitements. Il a écrit à Paris, au minis-
 " tère de la justice. Il y a eu des inspecteurs qui sont venus, ils ont ramassé
 " toutes les camisoles de force et puis ils ont traité le gars d'assassin. Mais
 " il est resté en place et il est devenu encore plus mauvais : plus de camisoles
 " de force, seulement d'une autre façon (1).

(1) Extrait d'entretien.

Si l'on en croit les récits qui sont faits, et ils sont nombreux, venant de sujets aux personnalités fort diverses, peu de choses suffisaient à provoquer les représailles. J.S. parle des années 43 :

" ... l'administration pensait à l'époque, pour éviter des évasions, qu'il fallait maintenir un régime de terreur. Oublier de saluer un surveillant dans le couloir c'était pas des réflexions, mais des aboiements, c'était des aboiements ... Quand on n'allait pas assez vite, c'était les prévôts qui nous tombaient sur le dos avec le personnel : le "mitard" ! ... Dès l'arrivée, quand vous arriviez, c'était des convois, des fois, de cent cinquante détenus qui arrivaient. Le surveillant-chef était là. Alors, un discours, des hurlements : "Ici, vous ne serez plus des hommes, vous n'aurez pas de noms, vous serez des matricules. Et puis, mettez-vous bien ça dans la tête : il n'y a pas de barreaux, la tête dehors et on vous fusille, c'est la discipline ! On va vous donner des numéros et, dorénavant, vous y répondez". Alors, un type passait. Et puis l'appel commençait : c'était un quart d'heure après. Alors, je ne sais pas : 82, par exemple. Tartempion, 82, ça ne lui dit rien. Le prévôt : "81, ... 82 ... ?", le gars ne répond pas tout de suite, et puis : "Ah ! moi ! ...". Schlouff, les coups ! Et direction mitard ! C'est-à-dire que le climat était donné d'entrée. A la centrale de réforme où j'étais en dernier lieu, c'était bien sûr tout à fait différent ... je parlais du passé ... pendant les dix dernières années, j'ai pas eu l'occasion de me heurter aux règlements. Parce que je tombais sur des gens plus intelligents, sur des directeurs qui étaient compréhensifs, sur un personnel qui était correct : ceux qui, auparavant, n'étaient pas corrects étaient amenés par le climat à se montrer corrects ... (1).

Méanmoins, si les sévices tendent à disparaître, l'atmosphère reste saturée de méfiance, et des événements, même indirects, sont l'occasion de sanctions qui provoquent des réactions, puis de nouvelles sanctions ... Ecoutons K.X., 27 ans :

" Mes relations avec les gardiens étaient généralement bonnes. Sauf la dernière fois. Là, ça a été terrible. Il y avait eu cette histoire de Clairvaux. Il y a eu la répression dans toutes les prisons de France. Pourtant, on n'y était pour rien. Par exemple, à M. où j'étais, on n'y était absolument pour rien. Que deux détenus s'arment et tuent un surveillant et une infirmière, ce n'était pas nous. Or nous, on nous a supprimé le parloir, on nous a supprimé la promenade (une heure par jour), on nous l'a supprimée pendant quarante huit heures. Ils se doutaient bien qu'on n'allait pas accepter ça. On a fait des chahuts, tout ça. Après, par la suite, il y a eu la répression ... Je suis resté six heures attaché avec des chaînes, tout ça, à un barreau et attaché aux pieds sans pouvoir bouger ... Maintenant, j'ai tendance à les mettre tous dans le même panier, bien qu'il y en ait eu qui n'étaient pas mauvais avec moi. L'un, par exemple, c'était un type qui prenait vraiment son boulot à coeur. Toutes les semaines, il passait dans les cellules, il discutait cinq minutes, dix minutes, avec chaque détenu. Il ne faisait pas seulement son métier de garde-chiourme. Il essayait de comprendre les gars, tout ça ... Le temps que j'y étais, il n'y a jamais eu de révolte, il n'y a jamais eu de ces trucs-là. Après, j'ai été à S. : ils étaient obligés de faire venir les gardes mobiles tous les six mois ! ça va pas ! (1).

Nous concluons ce paragraphe sur ce que nous dit encore un ex-détenu reclassé après avoir évoqué les affaires de Clairvaux et de Toul :

(1) Extrait d'entretien.

" Et il y aura encore des incidents dans les prisons, on vous en cache beaucoup, des incidents. Des incidents, il y en a journellement : à S., à M., à F., dans toutes les prisons de France, des incidents. L'administration, vous savez, la pénitentiaire notamment, c'est très fermé, rien ne sort de tout ça, rien ne sort de ce qui se passe en prison. De temps à autre, un incident, et même un accident, alors, à ce moment-là, ça s'ébruite, mais sinon ... Et puis là, c'est pas fini à Toul, ne le croyez pas ... Faut lire "Le Monde" du 16 décembre 1971 pour être un peu au courant de ce qui se passe dans les pénitenciers. "Le Monde" de ce jour-là l'explique très bien ... (1) (2).

(1) Extrait d'entretien.

(2) Extrait de l'article dont il est question : "APRÈS LES MUTINERIES DE TOUL".

.....
 " Mais les jours suivants, les prisonniers de la centrale de Toul continuaient de voir dans le périmètre de détention le directeur et les trois surveillants qu'ils détestaient. Ils se rebellaient de nouveau le lundi 13 décembre. Cette fois, les deux aumôniers qui avaient peut-être eu le tort d'exprimer leur opinion à voix haute n'étaient pas admis à parler aux détenus. Les forces de l'ordre intervenaient d'une façon "rapide et efficace, mais pas brutale", dira M. B... Résultats : seize prisonniers blessés, dont cinq sérieusement. La doctoresse R..., médecin psychiatre de l'établissement, n'était pas autorisée à les examiner. Ils étaient soignés par le docteur G..., médecin généraliste de la centrale et par des médecins militaires. M. D... avait strictement appliqué le plan de défense de l'administration pénitentiaire. Dans sa conférence de presse du 14 décembre, M. B... a déclaré qu'il ne pouvait, pour sa part, rien régler dans l'état actuel de l'enquête sur les faits eux-mêmes.
 " Il se pose maintenant la question de savoir pourquoi M. G... - dont le point de vue n'a pu être recueilli faute d'accepter de recevoir des journalistes - est à ce point redouté des détenus, sachant que la centrale Ney n'est pas une prison de "haute sécurité" et que la plupart des prisonniers qui y sont incarcérés ne purgent pas de très longues peines.
 " Là encore, les témoignages recueillis à des sources autorisées ne concordent pas avec l'opinion de l'administration. Sur le fait de savoir si les prisonniers ont encouru de fréquentes brimades, M. B... répond : "J'enquête aussi sur ce point". Mais on peut lire dans le règlement des prisons qu'un détenu n'a le droit de faire du sport que s'il a un "galon" (un an sans punition), qu'il ne peut garder par devers lui qu'un nombre limité de photos personnelles, que sa ration quotidienne de cigarettes est supprimée dès que de l'état d'isolé il passe dans une cellule à deux. Or l'application stricte ou "humaine" de ce règlement est, dans les faits, laissée à l'appréciation du directeur.
 " Sur le point de savoir s'il est exact que l'usage de la ceinture de contention qui ligote les bras d'un détenu agité (le maintenant allongé sur son lit) était fréquent à la centrale Ney, l'inspecteur général de l'administration pénitentiaire dit : "Les ceintures de contention ne sont employées que sur prescription des services médicaux de l'établissement. De toute façon, les détenus ne sont jamais attachés plus de quelques heures". La doctoresse R..., la plus habilitée en tant que médecin psychiatre à soigner les "agités", n'a jamais depuis un an qu'elle est en fonction à la centrale Ney, signé de "bon de contention", mais des prisonniers sont pourtant restés plusieurs jours attachés sur leurs lits, alimentés par les gardiens. Le pasteur A... dit : "La violence qui opprime silencieusement et sournoisement et qui tend à détruire la dignité de l'homme est pire que la violence corporelle. Elle ne peut appeler que deux genres de réaction : l'apathie ou l'emploi de la force".
 " M. B... a, dans sa conférence de presse, assimilé le saccage des plus jeunes détenus survenu le 9 décembre à un "acte de vandalisme extraordinaire", compte tenu que ces jeunes prisonniers bénéficiaient de bonnes conditions matérielles. Mais, fait significatif, pour les aumôniers de la prison, la

(Cf. suite p. 279)

III - PROPOSITION D'UN MONDE PAR EXCELLENCE MORCELE ET MORCELANT.

" Les détenus ne voient jamais le directeur. Le sous-directeur, oui : s'ils lui demandent audience, ils sont reçus dans les huit jours, mais il ne s'agit généralement que de régler des questions matérielles, un changement d'affectation, par exemple. Le sous-directeur ne connaît guère les détenus que par les rapports du surveillant-chef, qui ne les connaît, lui, que par les rapports des surveillants. Ceux-ci plus ou moins illettrés. Quant aux éducateurs, ils sont trop peu nombreux : chaque éducateur a à s'occuper de plus de cent détenus, il voit sérieusement chacun une fois par an à peu près (1).

Voici comment D.Z. (que nous rencontrons pour la quatrième fois alors que huit ans se sont écoulés depuis son meurtre) décrit la structure stratifiée de la maison centrale où il purge sa peine (au demeurant l'une des plus modernes de France). Il expliquera par ailleurs, mais nous y reviendrons plus loin, qu'il a demandé à abandonner ses études et à travailler à la cuisine pour échapper à une solitude qui se prolongeait vingt deux heures sur vingt quatre.

Sans doute, nous l'avons vu (deuxième partie, section 1, chapitre deuxième) D.Z. manifeste-t-il souvent un esprit critique, voire de critique. Mais ce qu'il nous dit ne fait que confirmer tout un ensemble de réflexions recueillies par ailleurs.

J.S. qui a connu l'ancien régime des prisons avec utilisation facile du "mitard" remarque :

" Il n'y a pas très longtemps, il y avait dans un journal le compte rendu d'une expérience. Enfin trois hommes ont accepté de se laisser enfermer dans une pièce sans communications, sauf le téléphone en cas de besoin, pendant quinze jours. Au bout de quinze jours, ils n'en pouvaient plus : c'était infernal ! Et tout le monde trouvait ça merveilleux : "Quand même, quel courage ! quelle épreuve ! ...". Si je vous disais que j'ai fait à une époque six mois dans un cachot ! Ces "expériences extraordinaires", elles me font un peu sourire ! ... (1).

(suite note 2, p. 278)

" chapelle a été le seul bâtiment qui n'ait pas été mis à sac. Sur la porte de la chapelle, une inscription de la main des jeunes détenus dit en substance : "Nous respectons ceux qui nous traitent avec humanité". C'est là, semble-t-il, que réside l'explication principale des mutineries de Toul, dont l'éclatement était un jour ou l'autre prévisible. Tout dépend, en effet, si, comme il est écrit dans le tract du "comité pour la vérité sur les événements de la centrale Ney", "on conçoit une prison comme un lieu de rééducation sociale de délinquants" - c'est le point de vue du ministère de la justice - "ou comme un lieu de punition ou de brimade interdisant toute réinsertion du détenu, considéré à vingt ans comme délinquant à vie, dans la société". Au souci d'humanité demandé par les éducateurs, l'administration répond, non sans arguments du reste : "Sécurité d'abord !". Michel CASTAING.

("Le Monde", 16 décembre 1971, p. 16).

(1) Extrait d'entretien.

Et ce n'est pas le nouveau régime qui résout le problème de l'isolement. Il semble même que plus la prison "s'aseptise", plus les contacts se restreignent et se figent. Écoutons L.G., K.X., K.Z. :

" L.G. : ... Alexandre Dumas, je crois que j'ai lu toute son oeuvre en prison. Je faisais pratiquement que ça. J'étais isolé toujours. L'isolement complet. J'avais un quart d'heure de promenade par jour ! (1).

" K.X. : Ma deuxième tentative de suicide, c'était, disons, pour attirer l'attention du juge d'instruction : on m'a mis tout seul en cellule, et bien que je sois un garçon solitaire, je le supportais mal. C'était à M., je ne sais pas si vous avez entendu parler ? ... Prison-modèle, hein ? On reste vingt trois heures tout seul ... Je devais avoir quatre livres par semaine et c'est tout. Quatre livres, ça ne fait que deux jours, le reste de la semaine, on ne sait pas ce qu'il faut faire (1).

" K.Z. : ... je me suis coupé les veines, je me suis ... j'ai été au cachot, je mangeais pas ... Les gens s'imaginent la prison ... comme là, quand il y a eu le truc de Clairvaux, ils disent : "On leur donne à manger du poulet le dimanche, et tout ! ..." ils savent pas ce que c'est de rester vingt quatre heures entre quatre murs. Parce qu'on reste vingt trois heures sur vingt quatre. Vous vous rendez compte ? Et là, on n'a rien à faire pendant ces vingt trois heures. Alors, si on pense, on devient fou, et, si on ne pense pas, on est inconscient ... (1).

C - UN EXEMPLE D'ÉVOLUTION DE SUJET EN DÉTENTION : DERNIER EXAMEN PSYCHOLOGIQUE DE D.Z. (APRÈS HUIT ANS D'INCARCÉRATION).

Les conséquences du régime pénitentiaire, tel qu'il nous est décrit, ne pourraient manquer d'être graves. Or nous vérifions sur D.Z. quelques-unes d'entre elles.

Rappelons que les deux derniers examens que nous avons fait passer au jeune homme (le premier après dix huit mois de prison préventive, le second après trois ans et demi de vie en maison centrale), en dépit de la persistance de troubles profonds, laissaient présager une évolution plutôt favorable. Cependant, D.Z. percevait le danger d'une prolongation de son incarcération : "Cinq ans de détention, cela n'était pas inutile. Mais dix ans encore, cela ne m'apportera plus rien. Je crains que ce ne soit le contraire".

La première constatation que nous faisons lorsque nous retrouvons notre sujet, c'est que son contact, un moment amélioré, s'est à nouveau raidi au point de devenir plus figé que jamais. Le sourire très large et courtois ne nous apparaît plus que comme un masque glacé. Est-ce une impression sans

(1) Extrait d'entretien.

fondement ? Les signes du Rorschach viendront en tout cas la corroborer, nous en reparlerons.

1°) Entretien.

Après avoir passé un examen de technicien supérieur en comptabilité, D.Z. a abandonné ses études, négligeant la préparation des deux derniers diplômes qui lui restaient à gagner. Il a demandé à travailler à la cuisine et obtenu satisfaction. Nous nous étonnons de sa démarche. Alors D.Z. nous en explique les causes.

Le régime de la détention pour l'étudiant est très dur, nous dit-il. Et il nous rappelle ce qu'il nous avait précisé trois ans plus tôt : seul en cellule vingt deux heures sur vingt quatre, il ne quitte son isolement que pour une heure de sport et une heure de récréation. D.Z. supporte ce régime pendant les premières années de sa condamnation du fait de la présence dans la cellule voisine de la sienne d'un autre étudiant avec lequel il sympathise : les fenêtres étant ouvertes, en dépit des barreaux, des conversations peuvent s'établir qui rompent la solitude. Mais l'élargissement de son camarade survient qui va transformer les conditions de vie de D.Z. D'autant plus durement que d'autres événements se produisent simultanément ou successivement qui précipitent notre sujet dans un vide angoissant. Il s'est lié avec un autre camarade plus jeune qu'il a aidé dans ses études de mathématiques assez pour lui permettre d'obtenir un $17 \frac{1}{2}$ à l'examen qu'il passait ; pour la première fois de sa vie, il a éprouvé l'impression d'aimer quelqu'un et de lui donner quelque chose de lui-même. Or cet autre camarade quitte aussi la prison. Et puis l'aumônier, auquel D.Z. s'est attaché, meurt et, pendant plusieurs jours, cette disparition laisse le jeune homme bouleversé. Le voilà seul. Il "estime" son éducateur : peut-être celui-ci pourrait-il l'aider, mais, comme nous l'avons vu déjà, les éducateurs sont débordés par le nombre des cas qui leur sont confiés et ne peuvent consacrer à chacun qu'un temps minuté. On comprend mieux l'impérieux besoin de D.Z. de se retrouver, à quelque prix que ce soit, dans un groupe humain. A la cuisine, il cesse d'être seul et il est occupé du matin au soir. L'important est de ne pas sombrer : tant pis si le niveau des conversations reste élémentaire, si l'on est amené à rétrécir son univers, à ne plus lire que très peu.

Ce n'est pas la correspondance qui peut pallier les manques. Les lettres que D.Z. adresse à ses parents ne sont jamais que banales : il sait quel souci se ferait sa mère s'il s'épanchait si peu que ce soit auprès

d'elle; alors, quand il écrit, "tout va bien". La correspondance avec son avocat, trop peu personnelle par nécessité, s'était espacée. Maintenant, elle est tout à fait interrompue puisque Me A. est mort. Bien qu'à l'époque de sa détention préventive, D.Z. ait éprouvé une "admiration inconditionnelle" pour cet homme, il n'a pas ressenti sa mort avec la même tristesse que celle de son aumônier : le temps avait passé; une distance avait été prise; et puis les critiques émises par l'entourage sur une plaidoierie qui n'épargnait pas la famille avaient fait leur oeuvre ...

D.Z. n'a jamais reçu aucune visite de son juge à l'application des peines. Il ne sait quand il sera admis à la liberté conditionnelle. "Statistiquement parlant", il pourrait commencer à espérer celle-ci, mais "il ne pense pas être dans la moyenne statistique" : s'il y avait un groupe "méfiance", comme il y a dans certaines prisons un groupe "confiance", il s'y trouverait. Et pourtant, il ne crée pas de difficultés, "fait de gros efforts" et ne croit pas que son impression se lie à l'existence de sentiments de persécution (1). On le connaît peu. Comment s'établissent les réputations ? A partir des dires de surveillants peu qualifiés pour émettre des opinions impartiales. Et c'est alors que D.Z. nous propose son analyse de la structure par strates des pénitenciers, sur laquelle nous ouvrons, p. 279, le paragraphe intitulé : "PROPOSITION D'UN MONDE PAR EXCELLENCE MORCELE ET MORCE-LANT".

2°) Rorschach (Cf. Annexe XVIII).

Au cours des huit années qui séparent sa première et sa seconde passation, le Rorschach se modifie de plusieurs façons.

Sur le PLAN STRICTEMENT FORMEL, on constate :

- 1 - un accroissement numérique des réponses, qui passent de 14 à 20;
- 2 - la suppression du refus à IX;
- 3 - l'apparition de Dbl associé à un type de résonance intime extratensif; mais encore :
- 4 - un petit allongement du T/R, qui passe de 21 secondes à 29 secondes;
- 5 - surtout, la suppression d'1 K à VII : sans doute, la même réponse :

(1) Le sous-directeur avec lequel nous avons une brève entrevue après l'examen de D.Z. veut bien nous confirmer que celui-ci ne crée aucune difficulté dans la maison; pour sa part, il craint un peu que D.Z. soit "sournois"; devant notre surprise il ajoute qu'il a trop de dossiers pour bien connaître chaque détenu.

"Deux farfadets" est-elle donnée aux deux tests, qui évoque la kinesthésie; mais si celle-ci est confirmée à l'enquête du premier test ("se balancent"), elle est, au contraire, annulée à l'enquête du deuxième test ("avec de petits chapeaux : comme on en voit dans les livres pour enfants").

L'évolution des 13 signes isolés dans notre étude des "Populations d'I.P.E.S." (nous en avons parlé pp. 247 et 257 à propos des tests-retests de B.R. et H.A.) apparaît dans le tableau ci-dessous :

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII	XIII
	Concentration de l'attitude de recherche	Accroissement numérique des réponses par plus de 5	Dilatation du type de résonance intime côté couleux	Accroissement du nombre des FC	Diminution du nombre des refus jusqu'à disparition	Accroissement respectif des FC par rapport aux (CF + C)	Diminution du temps par réponse	Accroissement numérique des "bonnes G"	Apparition du Dbl associé à un type de rés. int. extratensif	Dilatation de la formule secondaire côté estompage	Accroissement numérique des K	Evolution du F+ % vers un nombre optimal	Amélioration qualitative des K
D.Z.		+			+		-		+		-		

Cette évolution est assez médiocre. La diminution du nombre des X, qui implique une restriction des réalisations, est à mettre en relation avec ce que D.Z. nous dit à l'entretien du rétrécissement de son univers, de son abandon au moins relatif de la lecture.

Sur le PLAN CLINIQUE, les modifications sont plus symptomatiques encore :

Modifications positives :

Le refus à IX cède, et la réponse "poupon, bébé" qui y est donnée est intéressante : il s'agit d'une réponse H (le H % s'élève un peu dans le second test), et d'une réponse FC, qui remplace de façon satisfaisante la réponse FC' que l'on trouvait précédemment à V; le contenu même de l'interprétation est significatif : sans doute, doit-on le mettre en relation avec un passage de l'entretien au cours duquel D.Z. nous dit qu'il n'envisage pas de se marier avant longtemps (pas d'attrait pour les femmes), mais qu'il regrettera de ne pas avoir d'enfant : "tout le monde a envie de se continuer";

s'il se marie tard, à la quarantaine peut-être, il n'aura pas d'enfant, car il serait trop vieux quand son fils serait grand (qu'on se rappelle que M. D.Z. a 43 ans de plus que son fils adoptif et que, comme D.Z. y insiste encore en évoquant l'attirance qu'il a ressentie pour Me A. à l'époque de sa détention préventive, "son père n'était pas tellement un modèle").

Le niveau d'identification sur lequel se fait la construction de la personnalité s'élève un peu si l'on en croit la modification de la réponse à X (au premier test, "paysage sous-marin", au second, "faune sous-marine").

Modifications préoccupantes :

Elles consistent essentiellement en l'apparition d'éléments à consonance schizoïde absents du premier test. La réponse de dévoration à VIII avec ses contenus de décomposition était déjà là. Mais ne figuraient ni l'Abstraction à I avec son contenu d'animal menaçant, ni la description cinétique à III (où était alors donnée dans la même découpe la Ban. "papillon") : rappelons ce que E. BOHM peut dire de ce phénomène particulier que sont les descriptions cinétiques : "C'est encore des abstractions qu'elles se rapprochent le plus ... Vu l'existence de cette parenté, ce n'est certes pas par hasard que nous avons rencontré les descriptions cinétiques presque exclusivement chez des schizophrènes et des personnalités schizoïdes ... la seule présence de descriptions cinétiques ne permet bien entendu jamais de conclure à une schizophrénie ou à une schizoïdie, mais on pourra néanmoins considérer ces remarques comme un des éléments du syndrome schizoïde" (1).

3°) Conclusions.

D.Z. estime qu'il a changé, "devenant plus humain" : par là, il entend qu'il a cessé de s'intéresser uniquement à lui-même. L'amitié qu'il a éprouvée pour les deux co-détenus qui ont marqué sa vie en détention n'a pas été sans importance. Le premier, plus âgé, un "homme d'action", lui a apporté beaucoup, dit-il. Le deuxième, plus jeune, a été le lieu d'une projection de ses propres visages d'adolescent et de très jeune adulte; il s'est attaché à lui, tentant de lui accorder un peu de l'aide qu'il aurait autrefois souhaité recevoir; il envisage de le retrouver ultérieurement. La réponse FC, H, bébé, à la Pl. personnelle qu'est IX, traduit sans doute un monde de sentiments liés à cette amitié.

(1) BOHM E. : "Traité du psychodiagnostic de Rorschach", pp. 181-182.

Toute affection vraie est occasion d'évolution bénéfique et la légère modification du niveau d'identification sur lequel se fait la construction de la personnalité est probablement fonction de cette évolution. Il reste que l'affection que D.Z. éprouve garde des aspects d'infantilisme importants et que l'évolution demeure limitée parce que D.Z. n'a pas suffisamment reçu d'amour avant de s'essayer à en donner. Aucune personnalité adulte ne s'est trouvée assez disponible pour lui offrir la possibilité de faire d'elle le lieu privilégié d'un transfert réparateur : les manques initiaux n'ont pu être comblés.

Le retour à la solitude après le départ du dernier de ses amis a déterminé chez D.Z. la mise en action de mécanismes de régression, et ceux-ci sont loin d'être négligeables. Sans doute, D.Z., au moment où nous le voyons, ne se présente-t-il pas comme un schizophrène. Sa pensée reste suffisamment adaptée : au Rorschach, le F+ % est bon, la plupart des G sont satisfaisantes, les Ban. sont en nombre correct, on ne trouve aucune contamination, ni, à quelque degré que ce soit, de signes de démente; D.Z. se défend même des impressions les plus troublantes : c'est ainsi qu'apparaît, à l'enquête de I, après expression d'une angoisse à consonance paranoïde, une minimisation du danger redouté ("menaçante ... mais pas forcément dangereuse" est "la sorte d'oiseau avec deux petites griffes brandies sur le dessus de la tête" qui est "en train de fondre sur une proie"; la proie n'étant rien autre que lui-même, "le spectateur", puisque initialement, cette sorte d'oiseau était "quelque chose en train de fondre sur le spectateur, de se précipiter sur le spectateur"). Il reste que le contact glacé que nous constatons (et dont la dimension schizoïde est confirmée par les aspects du test sur lesquels nous venons de nous étendre) est inquiétant. Le sous-directeur de la maison centrale suggère prudemment l'hypothèse d'"oralité" pour expliquer le désir manifesté par D.Z. de travailler à la cuisine. Cette hypothèse qu'il ne soulève guère (et sans beaucoup y croire) qu'en fonction de l'interlocutrice que nous sommes, est probablement vraie. Mais la situation n'est pas directement vécue en relation avec le souci des nourritures matérielles : D.Z. a surtout besoin de la chaleur humaine d'un foyer, si décevant celui-ci fût-il. Sa décision d'abandonner ses études pour se retrouver au milieu des autres, ne serait-ce que pour y parler de la pluie et du beau temps ou d'y faire une partie de cartes aux moments de relâche, reflète un besoin impérieux et vital d'échapper à la psychose. "Certains se réfugient dans des souvenirs qu'ils agrémentent, d'autres dans des projets irréalistes. Moi, j'essaye de ne faire ni l'un, ni l'autre, dit-il. Mais comme le présent est difficile, je limite mes horizons" : alors, il se raccroche fébrilement aux réalités quotidiennes de son petit monde carcéral et devient "maniaque", "vieux garçon", contrarié quand il ne trouve plus son verre à la place où il l'a rangé ...

D - DISCUSSION.

Nous nous proposons dans ce chapitre d'apprécier la forme et la qualité des nouvelles relations qui s'instaurent dans le cadre de la détention. Pour le faire, nous disposons de trois types de documents :

- 1°) les récits des détenus, forcément subjectifs, mais pas nécessairement faux, et dont il fallait évaluer le degré de crédibilité;
- 2°) les examens psychologiques de quelques dizaines de détenus examinés après plusieurs années d'incarcération, la possibilité de comparer ces examens à des examens antérieurs (avant l'incarcération ou à son tout début);
- 3°) les documents, écrits par d'autres, sur les prisons.

Nous remarquons qu'un trait spécifique de certains criminels, la composante persécutoire, devait être pris en considération au moment de conclure : en effet, elle peut intervenir pour justifier ou induire les attitudes de l'environnement, mais elle peut encore être à l'origine de gauchissements dans la relation des faits.

I - DIRES DES DETENUS.

Dans l'ensemble, les dires des détenus nous paraissent crédibles.

Pour justifier ce point de vue, les paragraphes II et III qui suivront, consacrés à l'"étude comparative d'examens avant et après l'incarcération", puis aux "documents écrits par d'autres sur les prisons", sont de poids. Mais, des seules relations de faits soumises à notre discussion, nous arguerons notre thèse en faisant deux remarques :

- 1°) les récits convergents qui tendent à dénoncer le régime carcéral proviennent de sujets aux personnalités fort diverses (nous le notions p. 277, par exemple); le témoignage d'hommes comme M.A. ou comme R.B., dont nous insistons sur la qualité de l'évolution, y est à plusieurs reprises invoqué;
- 2°) ces récits incluent des appréciations nuancées, pour certaines laudatives; or ceux qui les introduisent sont, pour quelques-uns, des cas que nous taxerions volontiers de "déséquilibre psychopathique" (J.S., par exemple) : les surveillants sont discriminés, "ils ne sont pas tous à mettre dans la même malle" (p. 273), certains s'attirent la considération, qu'on juge "très bien" (p. 272), "honnêtes, braves, intègres" (p. 273), "intelligents", "compréhensifs", au moins "corrects" (p. 277), "pas mauvais" et "prenant leur boulot à coeur" (p. 277).

II - ETUDE COMPARATIVE D'EXAMENS AVANT ET APRES INCARCERATION.

Divers des aspects néfastes de l'évolution de D.Z. que nous exposions s'expliquent assez bien par l'existence d'un climat conforme à celui que les détenus dénoncent, surtout par ses aspects morcelés et morcelants. Encore pouvions-nous remarquer que la maison centrale où D.Z. purgeait sa peine était une prison moderne d'où plusieurs des excès soulignés étaient bannis.

C'est par souci de ne pas alourdir notre texte que nous nous sommes cantonnée à la présentation de cette évolution de D.Z. Mais d'autres évolutions confirment les conclusions auxquelles nous aboutissons. Dans notre article "Incarcération et rejet" (1), nous proposons déjà l'exemple de deux cas fâcheusement marqués par la détention. Nous insistions sur l'importance croissante chez eux des sentiments de rejet et de bipartition du monde en deux camps, soit irrécconciliables : celui des hors-la-loi et celui des nantis (c'était là le point de vue de G.A., que nous appelions Jacques S.), soit dramatiquement coupés l'un de l'autre (H.E., que nous appelions Jean-Claude E., incapable de comprendre ce qui le poussait à commettre des délits, manifestait un grand désarroi, réclamait comme une perche secourable, mais sans grand espoir, une expertise psychiatrique). Usant, pour ce faire, du modèle plusieurs fois utilisé antérieurement, nous précisons ici l'évolution négative des tests de Rorschach de ces deux cas.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII	XIII
	Concentration de l'attitude de recherche	Accroissement numérique des réponses par plus de 5	Dilatation du type de résonance intime côté couleur	Accroissement du nombre des FC	Diminution du nombre des refus jusqu'à disparition	Accroissement respectif des FC par rapport aux (CF + C)	Diminution du temps par réponse	Accroissement numérique des "bonnes G"	Apparition du Dbl associé à un type de rés. int. extratensif	Dilatation de la formule secondaire côté estompage	Accroissement numérique des K	Evolution du F+ % vers un nombre optimal	Amélioration qualitative des K
G.A.					+		+	-		+	-	-	-
H.E.		-			-			-		+		+	

(1) MAZEROL M.T. : "Incarcération et rejet".

III - DOCUMENTS, ECRITS PAR D'AUTRES, SUR LES PRISONS NOTAMMENT.

Nous insisterons sur deux points en citant quelques-uns de ces documents :

- 1°) les dires des détenus que nous avons rencontrés s'y trouvent largement confirmés par les témoignages de personnes dont on ne saurait mettre en doute la probité;
- 2°) plusieurs des réflexions qu'on y rencontre élargissent le problème traité ici, en montrant que les relations qui s'établissent à l'intérieur de l'univers carcéral dépendent grandement du contexte social au sens large.

1°) Confirmation des dires des détenus.

Un peu plus haut, nous faisons référence à l'ouvrage récent que le Comité vérité Toul consacrait à "La révolte de la Centrale Ney". Détenus, mais aussi surveillants, aumôniers, médecins, s'insurgent contre des faits que trop ont voulu et persévèrent souvent à vouloir ignorer. Nous n'insisterons guère sur les multiples sévices qu'ils dénoncent. Nous nous contenterons d'en rappeler une forme, assez signifiante par la dimension archaïque de la mentalité dont elle témoigne : l'usage de la ceinture de contention pour maintenir, jusqu'à quinze jours durant, le détenu sur son lit, dans ses déjections, et dans l'incapacité de s'alimenter par lui-même. Le Comité vérité Toul commence par rappeler les termes d'un règlement ultérieurement repris par le rapport Smelck :

" L'application de ce moyen de coercition est réglementé d'une manière très stricte par le Code de Procédure pénale et les instructions de service de L'Administration pénitentiaire. Cette réglementation précise, en particulier, que ce moyen ne doit jamais être employé à titre de punition, qu'il ne doit l'être qu'après que tout autre procédé s'est révélé inefficace pour ramener l'intéressé au calme, qu'il ne peut être appliqué durant plusieurs heures sans le contrôle et l'avis conforme du médecin de l'établissement, que celui-ci doit procéder à l'examen du détenu dans les plus brefs délais ... (1).

Après quoi, il publie de nombreux documents, dont des attestations du Dr Rose, médecin psychiatre attaché à l'établissement :

" Je puis affirmer sous la foi du serment que jamais je n'ai été consultée sur la nécessité d'une contention ...
" J'affirme sous la foi du serment n'avoir jamais été appelée pour traiter une de ces crises violentes et clastiques qui pourraient expliquer la contention, et pourtant j'habite Toul, on connaît mon numéro de téléphone ...
" La chose qui m'a le plus écoeurée et le plus fait de peine, c'est d'avoir vu des gens attachés pendant une semaine et plus. Je puis affirmer sous la foi du serment qu'on ne les détachait pas pour manger ... (2).

Dans ces conditions, les révoltes sont prévisibles. Mais on veut l'ignorer et les oreilles se bouchent quand quelqu'un, faisant preuve de lucidité, en

(1) Comité vérité Toul : "La révolte de la Centrale Ney", p. 16.

(2) op. cit., pp. 17, 18, et suiv.

annonce soudain les risques redoutables. Dans "Le crépuscule des prisons", M. KUNSTLE et C. VINCENT, relatant la tentative d'évasion de six détenus qui eut lieu à Clairvaux dans la nuit du 15 au 16 mai 1970, soit un peu plus d'un an avant les meurtres perpétrés par Buffet et Bontemps, publient des documents d'époque, notamment les écrits du juge Petit. Celui-ci

- condamnait les graves sévices qu'avaient eu à subir ces hommes en dépit du fait qu'ils n'avaient "opposé aucune résistance au moment de leur arrestation";
- en déplorait les conséquences dans l'immédiat : "La population pénale de Clairvaux, malgré son endurcissement, a été révoltée par ce "massacre". Ce ne sont pas les sévices eux-mêmes, si pénibles soient-ils, qui sont révoltants, mais le fait qu'ils aient été commis par des hommes dont le souci devrait être de respecter la légalité, alors qu'ils s'en sont affranchis sans nécessité pour assouvir leur haine sur des hommes sans défense et qui n'étaient pas prisonniers sur parole";
- prophétisait des jours sombres : "La haine qui a été abondamment semée au cours d'une pareille nuit portera nécessairement ses fruits, tant à l'égard du personnel que de la société tout entière lorsque les détenus de Clairvaux seront rendus à la liberté si des décisions n'interviennent pas rapidement pour montrer que la société entend faire respecter la légalité par ses représentants" (1).

Mais doit-on penser : ce régime pénitentiaire, maintenant dénoncé par des voix qui s'orchestrent, ne peut manquer d'évoluer un jour proche ou lointain ! A cela, Simone BUFFARD répond dans le raccourci saisissant de son sous-titre abrupt : "L'impossible réforme des prisons" (2). Car la prison ne met pas seulement en cause ceux qui s'y trouvent, côté détention ou côté surveillance : il faut la resituer dans un monde autrement plus large, qui l'a conçue telle parce qu'il la veut telle.

2°) Elargissement du problème.

POIDS DES STRUCTURES INSTITUTIONNELLES.

Les remarques d'un auteur comme J. SELOSSE sur les caractéristiques du système d'organisation et la structure des I.P.E.S., ces établissements qui ont pourtant cessé d'être carcéraux, méritent qu'on les rappelle. J. SELOSSE insiste sur l'importance des systèmes plus vastes de la société, de la juridiction et de l'administration auxquels les institutions en cause participent. Il souligne le fait que "le poids des facteurs extérieurs ne dépend pas essentiellement de l'institution, mais de variables politique, sociologique et culturelle ...". Il conclut :

(1) KUNSTLE M. et VINCENT C. : "Le crépuscule des prisons".

(2) BUFFARD S. : "Le froid pénitentiaire".

" Les contraintes extérieures sont donc vives. On comprendra mieux que l'I.P.E.S. ait tendance à s'organiser à l'intérieur d'un système cohérent, clos sur lui-même et défensif. On peut objectivement considérer que sa résistance au changement tient pour une bonne part à la permanence de modèles sociaux qui lui confient des missions de répression et de ségrégation. L'internat de rééducation est ainsi conduit à considérer comme une de ses fonctions essentielles la conservation des valeurs traditionnelles dans une organisation située "à l'écart" de l'évolution et des transformations de la société (1).

Ce que J. SELOSSE dit des I.P.E.S. (rattachés à la direction de l'éducation surveillée et non plus comme leurs ancêtres, les maisons de correction, à l'administration pénitentiaire) est a fortiori vrai des prisons.

Plusieurs des cliniciens qui ont travaillé dans des maisons d'arrêt pour tenter d'y mettre en place des méthodes de traitement le confirment. Nous citerons deux d'entre eux, M. COLIN et Simone BUFFARD; nous verrons qu'ils insistent sur la résistance des boucliers levés contre eux dans les milieux fermés de l'administration pénitentiaire, même quand cette résistance se masque derrière un acquiescement du bout des lèvres :

" ... Tout effort de changement, toute innovation, toute demande de progrès, de modifications se heurte à l'inertie, à la limite à la mauvaise foi, même si elles apparaissent très inconscientes, ce qui est très propre à décourager les professionnels ou les spécialistes des sciences humaines : essayez de faire venir des psychologues, des psychothérapeutes en prison ! C'est systématiquement découragé ... l'administration a toujours considéré cela avec une méfiance extrême, n'a jamais accordé non seulement le moindre encouragement, ni le moindre crédit, mais au contraire a accumulé les difficultés et les obstructions systématiques au développement de ces techniques qui allaient contre certains impératifs de sécurité, et finalement contre l'idéologie profonde de l'institution qui ne doit pas être faite pour soigner, mais pour punir (2).

" Nous étions dans l'erreur en pensant jouer un rôle de facilitateurs : le groupe de ceux qui ne sont ni détenus, ni surveillants, tel qu'il a été introduit dans la prison, est le contraire d'un facilitateur, c'est un empêqueur de danser en rond, c'est le tiers indésirable, l'étranger qui arrive sans être invité au milieu d'une querelle de ménage (3).

Mais pourquoi cette volonté de "conserv(er) des valeurs traditionnelles dans une organisation située "à l'écart" de l'évolution et des transformations de la société" ? Pourquoi, sinon parce que cette volonté s'érige en défense rigide contre une angoisse le plus souvent irrationnelle ?

(1) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : "L'internat de rééducation", première partie, pp. 35-39.

(2) COLIN M. : "Le clinicien dans le système pénitentiaire", p. 4.

(3) BUFFARD S. : "Le froid pénitentiaire", pp. 200-201.

DEFENSE CONTRE TOUTE REMISE EN CAUSE FACE AU PROBLEME DU CRIME.

"La population générale n'est exempte ni d'agressivité, ni de criminalité" : p. 85, nous citons D. LAGACHE. Auparavant, p. 11, nous avons cité FRAZER, et FREUD reprenant son propos : "Aussi pouvons-nous admettre sans hésitation que les crimes défendus par une loi sont véritablement des crimes que beaucoup accompliraient facilement par penchant naturel ...".

Dans son commentaire sur le parricide de Pierre Rivière ("Les meurtres qu'on raconte"), M. FOUCAULT souligne la fascination que le meurtre exerce sur la foule : "Le meurtre est le point de croisement de l'histoire et du crime. C'est le meurtre qui fait l'immortalité des guerriers (ils tuent, font tuer et acceptent eux-mêmes le risque de mourir); c'est le meurtre qui assure la sombre renommée des criminels (ils ont, en versant le sang, accepté le risque de l'échafaud). L'assassinat établit l'équivoque du légitime et de l'illégal" (1). Sans doute, est-ce une coutume ancienne que celle qui consiste à chanter le crime. M. FOUCAULT évoque "ces étranges poèmes" destinés à se transmettre de bouche à oreille, où "chacun est censé pouvoir chanter [le crime] comme son propre crime dans une fiction lyrique ... Le criminel y avoue sa faute; il n'esquive aucunement sa culpabilité; il la proclame au contraire; il appelle sur lui le châtiment qu'il mérite" (2). Mais cette coutume ancienne ne se fût-elle pas perpétuée si chacun dans la foule ne disposait maintenant d'autres moyens (westerns, films de cape et d'épée) pour s'identifier alternativement au "méchant - qui sera puni" et au "bon - qui sera récompensé".

Les dimensions criminelles de la jouissance recherchée en regardant l'écran se tiennent volontiers ignorées. Tout citoyen policé éprouve de l'angoisse face au sentiment inconscient, mais aigu, de sa criminalité. Il mobilise alors toutes sortes de mécanismes de défense. Au nombre de ces mécanismes, le refoulement, la projection.

Ce sont ces défenses qui expliquent la distance étroitement maintenue que la société garde face à ses prisons. Une bonne fois pour toutes, elle a délégué ses pouvoirs de répression à un petit nombre de professionnels qu'elle tient généralement en assez piètre estime ("gardes-chiourme"), mais dont elle entend bien qu'ils assument sans murmure le rôle ingrat qu'elle leur confie : lui faire oublier l'existence d'hommes qui, non seulement ont eu l'audace de matérialiser ses fantasmes criminels, mais encore ont été l'objet d'une condamnation qu'elle a

(1) FOUCAULT M. : "Les meurtres qu'on raconte", in FOUCAULT M. : "Moi, Pierre Rivière ...", p. 271.

(2) op. cit., pp. 272-273.

prononcée pour des raisons souvent complexes (les motivations inconscientes de chacun pèsent sur le verdict d'un poids dont une oeuvre comme "Douze hommes en colère", toute fictive qu'elle puisse être, donne assez bien la dimension).

RESISTANCE CONTRE LA MISE EN ROUTE OU LA CONTINUATION D'UNE MESURE
THERAPEUTIQUE.

La pénétration de la dimension médico-psychologique dans le monde de la justice, c'est la voie ouverte au rétablissement d'une communication authentique entre les diverses instances de la société. Or l'instance surmoïque entend bien ignorer l'instance pulsionnelle. Les résistances qui se développent contre toute reconnaissance du criminel comme interlocuteur à part entière (et que les réflexions de M. COLIN et Simone BUFFARD rapportées au paragraphe précédent illustrent assez) s'apparentent à celles que l'on rencontre dans les traitements psychothérapiques. Certains redoutent à ce point le danger d'une transformation qu'ils préfèrent renoncer à engager ou à poursuivre l'un de ces traitements dont ils escomptaient pourtant le bénéfice. Ignorant alors le prix du choix qu'ils effectuent, ils maintiennent un refoulement qui, tragiquement, continuera à bloquer le développement de leurs potentialités.

Pas de rétablissement d'une communication authentique au sein du corps social clivé. Des "séries de discours", pareilles à celles qu'analyse P. RIOT dans son texte sur "Les vies parallèles de Pierre Rivière" (1) : discours du criminel; discours des magistrats; discours des médecins. Le Moi-conscience social, seul, serait qualifié pour en effectuer une synthèse compréhensive et unificatrice. Mais quand ce Moi-conscience social sera-t-il suffisamment dégagé et autonome, au sens où D. LAGACHE l'entend, pour être capable d'entreprendre une telle opération ?

CONCLUSIONS.

C'est dans les conditions d'ensemble bien peu satisfaisantes qui viennent d'être décrites que s'instaurent les nouvelles relations du criminel après son crime. Celles-ci, quoi qu'il en soit, réussissent à se diversifier : en dépit du climat général, toutes ne sont pas irrémédiablement mauvaises.

Avec le personnel de surveillance, il leur arrive quelquefois d'être bonnes. Elles pourraient alors être bénéfiques. Mais le poids des structures institutionnelles joue pour limiter leur action :

(1) RIOT P. : "Les vies parallèles de Pierre Rivière", in FOUCAULT M. : "Moi, Pierre Rivière ...".

" J'ai eu l'occasion de correspondre avec l'un de mes anciens gardiens. Oui, j'ai
" connu des gens qui étaient gentils. Malheureusement, ils avaient tellement peu
" de possibilités de pouvoir prouver leur gentillesse ! (1).

Ce n'est guère que de la part des aumôniers, des visiteurs de prison, des "gens d'oeuvre" que l'administration pénitentiaire tolère l'attitude ouvertement "humanitaire" dont une civilisation de quelque niveau ne saurait se départir (nous ne disons pas : se décharger) sans gêne et mauvaise conscience. Alors, parce qu'ils sont messagers d'amour statutairement reconnus, les aumôniers prennent une grande importance dans les prisons pour peu qu'ils soient fidèles à leur mission. Nous avons vu le respect et l'amitié que D.Z. exprimait pour celui qui l'avait eu spirituellement en charge pendant les premières années de sa vie en maison centrale. Dans le chapitre qui suivra, nous parlerons à plusieurs reprises de l'aumônier R. et du souvenir qu'il laisse à tous ceux qui l'ont connu.

Depuis quelques années, un nouveau groupe de personnel s'installe dans les pénitenciers (et, en milieu ouvert, auprès des juges à l'application des peines), dont le rôle peut à échéance devenir réconciliateur : nous voulons parler du groupe des éducateurs. Pour l'instant, ces éducateurs, en nombre encore restreint, sont débordés par les charges qui leur incombent, et, pour beaucoup, restent insuffisamment formés. La situation s'améliorera sans doute dans les années qui viennent, même si des problèmes subsistent analogues à ceux qui handicapent l'activité des éducateurs de l'éducation surveillée, et sur lesquels J. SELOSSE a fort justement insisté; entre autres :

- leur statut de fonctionnaires : insérés dans une organisation bureaucratique qui précise les fonctions à l'aide de règles impersonnelles, les agents titulaires de la fonction publique risquent constamment de voir mettre un frein au développement de leur personnalité et de leur créativité, de rechercher la sécurité plus que les initiatives;
- l'ambivalence de leur position qui "invite à une mainmise tyrannique sur autrui" : J. SELOSSE rappelle que BALINT (2) a dénoncé la nature particulièrement ambiguë de la forme d'aide et de prise en charge qu'on trouve dans l'engagement professionnel de l'éducateur s'il se caractérise par la fonction "apostolique" (3).

Toutes relations avec les familles sont éventuellement coupées, soit que les familles, à l'origine rejetantes, se soient confortées dans leurs attitudes de rejet à la suite des crimes, soit que les criminels eux-mêmes, usant de

(1) Extrait d'entretien.

(2) BALINT M. : "Les trois niveaux de l'appareil psychique".

(3) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : "L'internat de rééducation", première partie, pp. 51 et suiv.

mécanismes d'identification à l'agresseur (même s'ils les masquent derrière des rationalisations altruistes) aient choisi de devenir rejetants à leur tour :

" K.M. : Je voulais éviter d'être une charge, une source de soucis. C'est peut-être assez égoïste de faire subir son malheur à toute sa famille. Je crois qu'il vaut mieux couper carrément, se faire oublier, croyez-moi ... Ça fait de la peine de voir un parent derrière des barreaux. A ce moment-là, je crois qu'il vaut mieux ne pas le voir. Il vaut mieux perdre quelqu'un que de le voir enfermé toute sa vie : après quelque temps, ça se tasse, tandis que là, ça se renouvelle chaque fois que vous voyez la personne (1).

Alors, le monde se referme sur un univers étroitement limité, vide de présence humaine en cas d'isolement plus ou moins prolongé, ou meublé de celles imposées et monotones des gardiens et des co-détenus :

" L.F. : Ils sont là, ils vivent, c'est toujours les mêmes. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que ça peut être. C'est comme si vous étiez ... comme ici, dans ce bureau, et que vous viviez dix ans avec la personne à côté. Vous êtes forcée de la supporter même si vous vous dites : "elle est exécrable, je ne peux pas la voir !". En prison, c'est ça le problème : vous avez des surveillants qui sont très bien, qui sont chics, et tout, des êtres humains; mais vous en avez d'autres, excusez l'expression, c'est vraiment des sales c... ! (1).

Quant aux co-détenus, compagnons d'infortune, ils sont, suivant les cas :

- (occasionnellement) des hommes qui offrent une amitié de qualité : qu'on pense à "Otto le musicien", ce personnage de "La cerise" (2), dont Alphonse BOUDARD, au cours de l'entretien qu'il a avec nous, confirme la réalité derrière un nom d'emprunt;

- (quelquefois) des "épouvantails", le reflet angoissant de l'homme en marge qu'on est soi-même devenu :

" K.X. : ... on vous met aussi bien avec un gars qui a fait ... le premier garçon que j'ai connu en cellule, c'est un gars qui avait tué son père et sa mère, et moi, j'avais pas 21 ans ... le premier gars avec qui j'ai vécu, c'était avec lui ... Au commencement, on aurait dû me mettre avec des mineurs, avec des gars de mon âge ! ... (1).

- (le plus souvent) des modèles : compte tenu des rejets de la société policée, cela n'a rien de surprenant, car, comme le dit J.E., dont nous parlerons longuement au prochain chapitre :

" ... on ne vit pas seul, je ne crois pas qu'un homme puisse vivre seul. Un voyou ne peut pas vivre parmi les honnêtes gens, c'est pas vrai ! il va retrouver les voyous (1).

Alors, les plus anciens, admirés, respectés, enviables par les plus jeunes, apprennent à ceux-ci les règles du "milieu", les préviennent contre les risques du "métier", leur indiquent pour l'avenir l'adresse d'autres truands.

(1) Extrait d'entretien.

(2) BOUDARD A. : "La cerise", plus spécialement chapitre IV.

Dans ce contexte, quelles pourront être les évolutions ? A priori, on les imagine difficilement favorables, et l'on s'interroge : le renforcement des positions schizo-paranoïdes constaté chez le criminel de plus de 25 ans (Cf. notre deuxième partie, section 3, chapitre premier) ne serait-il pas, pour une part au moins, imputable à ces conditions réelles de la vie en détention auxquelles beaucoup de sujets les plus âgés de l'échantillon isolé ont déjà goûté. Mais étudions les faits, et, hors de tout apriorisme réducteur, attachons-nous à dresser les bilans d'évolution.

Chapitre troisième :

Bilans d'évolution.

Les évolutions sont différentes suivant les cas. Nous distinguerons trois types d'évolution : évolutions défavorables (voire catastrophiques), pseudo-réinsertions sociales, resocialisations authentiques.

A - EVOLUTIONS DEFAVORABLES.

Elles prennent essentiellement deux formes : ou le criminel change de catégorie marginale, entre, et cette fois sans ambiguïté, dans celle des malades mentaux, ou, tout simplement, il poursuit sa carrière criminelle : le plus souvent dans la médiocrité, parfois, cependant, dans la pseudo-brillance d'une fortune mal acquise et d'une fausse respectabilité, enrichi qu'il se trouve de techniques, d'expériences et d'appuis qui lui permettent d'attenter aux lois de la société tout en s'installant confortablement en son sein (avec "pignon sur rue" et considération). La dernière catégorie, en soi intéressante sur le plan psychologique (aussi bien que sur le plan sociologique), nous échappe car les arrestations y sont plus rares qu'ailleurs et, quand il en survient, les psychologues, autant que nous le sachions, ne sont jamais commis pour expertise. Seules, dans le groupe des évolutions défavorables, peuvent être appréhendées les plus banales (vers la maladie mentale ou vers la délinquance habituelle de modeste envergure). La forme que nous évoquons n'en existe pas moins, et le fait qu'elle réussisse plus que d'autres à échapper aux investigations, alors même qu'on l'a démasquée, n'est pas dépourvu de sens.

I - EVOLUTION VERS LA MALADIE MENTALE.

Nous ne nous attarderons guère sur ce type d'évolution. Dirigées vers les hôpitaux psychiatriques, les psychoses avérées échappent, pour la plupart, au psychologue-criminologue. Il ne nous est arrivé qu'assez rarement d'en rencontrer au cours des expertises psychologiques que nous pratiquions. Malgré tout, nous pouvons dire quelques mots de ces psychoses au chapitre des évolutions puisque le cas s'est trouvé où nous apprenions l'hospitalisation d'un sujet quelques mois ou quelques années après l'avoir examiné : la question se posait alors de savoir si l'évolution vers la psychose avait été ou aurait pu être pronostiquée au moment de l'examen.

o
o o

Dans la Section 3, chapitre deuxième de notre deuxième partie (p. 238, note 1, nous avons parlé de D.M., cas d'organicité développée sur terrain fragile. Nous n'y reviendrons pas.

o
o o

Le plus fréquemment, dans les cas d'évolution vers la psychose, des troubles prépsychotiques existaient au départ. Nous rappellerons brièvement le cas de C.I., présenté ailleurs sous le nom d'Edmond C. (1).

Reconnu par sa mère seule (une prostituée qui mourut à 40 ans après avoir fait plusieurs séjours en hôpital psychiatrique), C.I. erra pendant toute sa petite enfance, confié tantôt à des particuliers, tantôt à des internats.

Pupille de l'A.S.E., il se trouve à 16 ans dans un centre qui dépend de cette oeuvre, et c'est là qu'il commet ses délits (dirigés, expliquera-t-il ultérieurement, contre le directeur "très nerveux et qui frappait rude"). Avec un camarade, il brise des portes du centre, casse des vitres, plante des couteaux dans une porte, saccage du matériel, met le feu à plusieurs endroits, puis, pour s'enfuir, dérobe une voiture, heurte des platanes après avoir parcouru quelques centaines de mètres, entre en collision avec un taxi ... Il est immédiatement appréhendé : sur les lieux de son crime, il a abandonné un sac de sport marqué à son nom.

En dépit de son apport appréciable, l'I.P.E.S., où C.I. passe deux ans et réussit à obtenir un C.A.P. de maçonnerie, n'aura pas permis la résolution des lourds problèmes de départ. On trouvera, en Annexe XIX, le Rorschach de fin de séjour de C.I. Bien que très amélioré par rapport au premier passé, ce Rorschach, avec ses réponses reflet, sa tendance à la contamination, son $\text{Fragm } \%$ élevé, sa forte propension aux réponses de détérioration, conserve une tonalité schizoïde.

Trois ans après sa sortie d'internat, le service de la liberté surveillée voudra bien nous communiquer quelques renseignements sur le cas.

(1) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND F., MAILLÉROL M.T. : "L'internat de rééducation", 4ème partie.

De ces renseignements, il ressort, entre autres, que C.I. a dû être hospitalisé pendant un certain temps dans un hôpital psychiatrique, qu'il ne se stabilise un peu qu'à partir du moment où, ayant abandonné son métier et toute tentative de vie autonome, il travaille dans le foyer même de jeunes travailleurs qui l'héberge (aux cuisines). Le délégué craint que "sorti du foyer, "sa maison", C.I. ne dégringole la pente ... jusqu'à devenir clochard ou pilier d'hôpital".

II - POURSUITE DE LA CARRIERE CRIMINELLE.

Si les "caïds" du MILIEU suscitent l'admiration et le respect de nombreux criminels plus médiocres qui tentent de forcer les barrières dont ils se protègent (ils redoutent notamment "les fréquentations compromettantes", comme l'explique avec dépit N.G., l'un de ces candidats, éconduits, à l'entrée dans le "milieu" dont nous avons précédemment parlé (1)), c'est, entre autres, qu'"ils peuvent côtoyer au Maxim les personnalités du Gotha" (2). Au nombre des criminels les plus dangereux, ces "tenanciers de bars solides qu'on se permet de tutoyer" (2), ces organisateurs de la traite des blanches, ces rois de la drogue, ont réussi à fonder leur empire derrière la façade trompeuse d'affaires régulières et prospères. Il leur arrive d'être inquiétés. Mais ce sont, comme le dit BOUDARD qui nous en présente un, des spécialistes du "non-lieu".

" ... Vedette du mitan, le Riton. Tous les jeunes en admiration. Riton par-ci, " Riton par-là ... fiers que Riton leur serre la pogne. S'il a la cote, le Tatoué, " pas d'avant-hier ! Ses non-lieux retentissants. Certes il a tiré au total des " années de ballon, mais toujours il a évité les trav's et même parfois la guillo- " tine. Jamais assez de preuves contre lui, que des suspicions-certitudes, rien " de suffisant, de palpable pour le coincer définitif. Plus le loup vieillit, " plus il déjoue tous les pièges ...

"
" ... Riton est assisté de première. Dehors, ses moulins tournent à plein ... Son " bar-restaurant à Belleville, ses trafics divers, sa station d'essence sur la " Nationale 7. C'est pas le gangster mitheux mythomane. Tout en ordre quand il " est en villégiature. Sa fille au collège chez les soeurs. Sa femme auvergnate " qui contrôle tout, dépenses, recettes, bénéfices. Les patentes, registre du " commerce, compte en banque, tout à son nom. L'homme peut dormir, attendre sa " levée d'écrou peinarde ...

"
" Lui, il se torche pas du code pénal. S'il la potasse la procédure ! Il s'est " sorti de tels pastis que bien des avocats auraient de quoi en prendre de la " graine ... Depuis une paye il a compris que le crime paie pourvu qu'on sache y " mettre les formes (3).

L'audace de leurs entreprises, l'habileté de leurs défenses, l'absence résolue de leurs scrupules, autant de causes qui expliquent leur réussite et les difficultés qu'on rencontre à vouloir les contrer.

(1) Cf. deuxième partie, section 1, chapitre troisième.

(2) Extrait d'entretien.

(3) BOUDARD A. : "La cerise", pp. 341 et suiv.

Derrière cette apparence, quels types d'hommes trouve-t-on ? Sans doute peut-on formuler des hypothèses : par essence, leur délinquance serait de celles dont F. PASCHE dit qu'elles sont acceptées par un Moi qui laisse passer la tendance au point de l'assumer et l'assouvit au mieux en tenant la balance des profits et des risques. Mais, en l'absence de toute approche véritable, il nous paraîtrait hasardeux d'avancer des points de vue trop tranchés.

o
o o

Avant d'aborder le problème mieux connu de la délinquance récidivante plus médiocre, nous dirons un mot encore de cette délinquance difficile à approcher et pourtant significative qui ne se solde que fort rarement par une condamnation, voire par une inculpation, la DELINQUANCE PRIVEE (1).

L'une des formes les plus troublantes de la délinquance privée met en cause des personnages importants, par exemple, des hommes d'affaires très en vue, qui, brassant des millions, n'hésitent pas à se tenir à l'extrême limite de l'escroquerie, et, pour certains, s'y engagent carrément, mais en évitant de se faire prendre ou en se ménageant des moyens subtils pour sortir de l'ornière où ils risqueraient de s'enliser.

On peut se demander quelle est la personnalité de ces hommes, sur certains points difficilement assimilables aux criminels stigmatisés dont on traite habituellement et sur lesquels, pour notre part, nous nous étendons dans cet ouvrage. Leur activité, ordinairement considérable, s'oppose, entre autres, à la passivité des délinquants connus.

Nous n'avons aucunement la prétention d'aborder le problème qu'ils posent : pour tenter de le faire, nous ne disposons pas des moyens qu'il faudrait. Simplement, reprenant cette idée déjà formulée que la délinquance est un phénomène qui concerne la société tout entière, nous formulerons deux ou trois réflexions susceptibles d'apporter un éclairage sur leur cas.

Dans le livre "Raison et violence" qu'ils consacrent, pour l'essentiel, à une analyse de la pensée de Sartre, R.D. LAING et D.G. COOPER proposent sur le groupe des points de vue qui nous intéressent. Le groupe fusionnel originel, une fois qu'il est, "se trouve confronté au problème de l'unité et (ou) de la différenciation, de la permanence ou de la dissolution" (2). Si le groupe survit, il

(1) Terminologie utilisée par D. LAGACHE. Nous la mentionnions p. 71.

(2) LAING R.D. et COOPER D.G. : "Raison et violence", p. 149.

évolue nécessairement, car il ne pourra conserver son homogénéité, et, par là même, préserver chacun de la mort au sein du groupe, qu'à condition de "s'assembler". "Lorsqu'une multiplicité de libertés se fait praxis commune pour fonder la permanence du groupe, elle produit par elle-même une forme de réciprocité médiée par sa propre inertie. Sartre désigne cette nouvelle forme de réciprocité par le mot "serment" (1). La structure fondamentale du groupe assermenté est ainsi déterminée par un libre consentement de chacun à sa liquidation éventuelle s'il le trahit : "Le droit et le devoir dans le groupe assermenté se présentent à l'expérience dialectique et à la conscience pratique comme la libre aliénation à ma liberté" (2). Nous retiendrons l'importance du concept de "praxis commune" qui donne naissance au groupe permanent, lequel par une série de transformations progressives, en arrive à passer de l'organisation à l'institution. Nous retiendrons aussi l'importance de la matière travaillée comme élément de médiation entre les hommes, mais encore comme élément de discorde, car "Chaque individu ... en tant qu'il risque de consommer un produit de première nécessité pour moi (et pour tous les autres) risque de devenir excédentaire" (3). Pour conclure leur ouvrage, R.D. LAING et D.G. COOPER notent que s'"Il est possible de concevoir logiquement et formellement un univers où les multiplicités pratiques ne se constitueraient pas en classes ... Sartre choisit l'hypothèse de deux classes dans la réciprocité négative du conflit" (4).

Dans la perspective historique et dialectique où se situent LAING et COOPER, l'indulgence de la société occidentale pour ses "délinquants au col blanc", actifs et productifs, s'explique aisément. Mais cette perspective est-elle compatible avec l'autre perspective dans laquelle nous avons choisi de nous placer préférentiellement, la perspective psychanalytique ? Nous pensons que oui.

Plus haut, nous remarquons la légitimité d'une comparaison entre le groupe social et l'individu sur les plans de l'organisation et du fonctionnement, et nous rappelions l'importance pour l'école kleinienne des positions schizo-paranoïde et dépressive qui se maintiennent tout au long de la vie (5).

"Dans la position paranoïde-schizoïde, l'angoisse dominante provient de la crainte que l'objet ou les objets persécuteurs, ne pénètrent dans le moi, écrasant ou anéantissant l'objet idéal et le soi" (6). Contre cette angoisse, les

(1) op. cit., p. 149.

(2) op. cit., p. 168.

(3) op. cit., p. 191.

(4) op. cit., pp. 192-193.

(5) P. 217, note 1, nous citons R. JACCARD, définissant le terme de "position" chez Mélanie KLEIN.

(6) SEGAL H. : "Introduction à l'oeuvre de Mélanie Klein", p. 16; cité par JACCARD R. : "La pulsion de mort chez Mélanie Klein", p. 111.

mécanismes de défense essentiels sont la projection et l'introjection en perpétuelle interaction, mais encore le clivage, l'idéalisation, le déni, et, les condensant tous, le mécanisme d'"identification projective" : "L'identification projective dénie ... toute séparation entre le sujet et l'objet idéal, et exerce un contrôle omnipotent sur l'objet persécuteur" (1). Dans la position dépressive, l'objet total étant constitué, le clivage diminue entre l'objet bon et l'objet mauvais, de même qu'entre les parties bonnes et les parties mauvaises du moi" (2). L'angoisse persécutoire de la position dépressive est remplacée par une autre forme d'angoisse, celle-ci "entièrement centrée sur la crainte que les pulsions destructrices du sujet ne détruisent l'objet qu'il aime et dont il dépend si totalement. En l'incorporant, il le protège contre ses propres pulsions destructrices. L'introjection ... renforcée ... permet de protéger le bon objet contre les pulsions destructrices représentées non seulement par les mauvais objets externes, mais aussi par les mauvais objets intériorisés" (3).

Utilisant des mécanismes de type projectif, les groupes qui constituent la société occidentale du XXème siècle

- 1°) rejettent à leur périphérie certains de leurs éléments "mauvais",
- 2°) incorporent l'objet total, "bon" et "mauvais" tout à la fois, dans un but de sauvegarde.

Les éléments "mauvais" qu'ils rejettent leur apparaissent comme tout particulièrement persécuteurs et destructeurs, non seulement parce qu'ils agressent, mais encore, et plus encore sans doute, parce qu'ils n'adhèrent pas à la "praxis commune". Dans la mesure où ils vagabondent, s'abstiennent d'exercer un métier stable, clochards et hippies, par exemple, inquiètent les citoyens "rangés", respectueux des lois (4).

(1) JACCARD R. : op. cit., p. 118.

(2) op. cit., p. 127.

(3) op. cit., p. 131.

(4) Les résultats d'une enquête actuellement en cours au centre de formation et de recherche de Vaucresson tendent à confirmer ce que nous avançons ici. L'enquête dont il est question fut demandée par les juges d'instruction de Paris, et menée avec leur collaboration, sur un échantillon de population recueilli en novembre 1969. Elle s'intéresse aux motifs de la détention préventive. Nous citons l'essentiel de ses conclusions :

" De l'étude des critères objectifs et subjectifs de la mise et du maintien en détention, il se dégage que le juge d'instruction répond, suivant les cas, à deux exigences différentes :

" - lorsqu'il tient essentiellement compte de la gravité des faits alors que ceux-ci ne sont pas encore légalement établis, il traduit la réaction spontanée de la conscience publique qui désire la punition immédiate et l'élimination de celui qui a troublé l'ordre public;

" - lorsqu'il tient essentiellement compte de la garantie de représentation, il répond aux exigences de sa fonction d'instruction, il se place sur un plan technique dans le but d'établir la vérité. Ce faisant, il répond également au désir de la société d'éliminer ceux qui ne vivent pas selon ses normes. [c'est nous qui soulignons]. Les critères du défaut de garantie de représentation définissent en même temps une population marginale déjà mise à l'écart.

(Centre de Formation et de Recherche de l'Education Surveillée : "La détention préventive", à paraître).

L'objet qu'ils incorporent dans le souci de le sauvegarder comporte sans doute des aspects "mauvais", mais globalement il est "bon" : il rassure contre les risques de disette (objet "nourricier") et contre la dissociation (objet "structurant", il suscite l'organisation, le développement, la production, l'expansion). Cet objet, l'ensemble des valeurs transmises par les générations précédentes qui ont été internalisées, doit être protégé contre les pulsions destructrices que représentent les mauvais objets externes (ennemis extérieurs) et aussi les mauvais objets intériorisés (marginiaux, asociaux, contestataires, révolutionnaires). Sans doute, inclut-il des aspects "mauvais", mais qu'importe, si ces aspects mauvais sont personnifiés par des individus actifs et productifs qui représentent une puissance valorisée par le groupe social pris dans son ensemble (1).

Nous formulerons deux remarques qui concernent,

- la première, les groupes et leurs possibilités d'évolution,
- la seconde, ces aspects mauvais de l'objet global incorporé que sont les délinquants privés, actifs et productifs : ceux-ci, rappelons-le, nous intéressent ici tout spécialement.

Les groupes : il semble qu'on puisse escompter leur évolution. Chez l'individu, un moment vient où se manifeste le désir de réparation de l'objet, et ce désir est "précurseur des tendances créatrices du sujet et de ses sublimations ultérieures" (2); dans les sociétés, un moment vient où se dessine une remise en cause des valeurs traditionnelles, alors un "progrès social" est à espérer.

- (1) Dans sa pièce : "La p... respectueuse", SARTRE illustre à l'évidence cette proposition, soulignant bien la participation même des éléments et sous-groupes dominés à la préservation de l'objet introjecté.

Tableau I, scène IV

Le sénateur ...

... ce Thomas, il a tué un noir, c'est très mal. Mais j'ai besoin de lui. C'est un Américain cent pour cent, le descendant d'une de nos plus vieilles familles, il a fait ses études à Harvard, il est officier - il me faut des officiers - il emploie deux mille ouvriers dans son usine - deux mille chômeurs s'il venait à mourir - c'est un chef, un solide rempart contre le communisme, le syndicalisme et les Juifs. Il a le devoir de vivre et toi, tu as le devoir de lui conserver la vie ...

Tableau II, scène II

Le nègre :

Je ne peux pas tirer sur des blancs.

Lizzie :

Vraiment ! Ils vont se gêner, eux.

Le nègre :

Ce sont des blancs, madame.

Lizzie :

Et alors ? Parce qu'ils sont blancs, ils ont le droit de te saigner comme un cochon ?

Le nègre :

Ce sont des blancs.

- (2) JACCARD R. : op. cit., p. 133.

Les délinquants privés : l'activité et la productivité qui les caractérisent dénotent chez eux la persistance d'investissements objectaux importants; certains secteurs de leur personnalité au moins sont préservés. Mais comment expliquer l'existence d'aspects préservés chez ces délinquants spécifiques ? Pour le tenter, nous tiendrons compte du fait qu'ils sont peu culpabilisés (ils évitent de se faire prendre), et poserons l'hypothèse suivante : les écarts de conduite qu'on leur reproche résultent plus d'une identification psychologiquement saine à des modèles socio-familiaux défectueux que de troubles de l'identification véritables.

o
o o

Parlons maintenant de LA DELINQUANCE RECIDIVANTE PLUS MEDIOCRE de ceux qui accumulent les condamnations avec complaisance.

Nous prendrons l'exemple de K.E. (Cf. son Rorschach en Annexe XX) montrant qu'il coexiste chez lui trois types de signes :

- signes de troubles initiaux liés au mauvais développement instinctivo-affectif,
- signes de lutte relativement efficace contre l'angoisse (par négation et surcompensation),
- signes d'évolution classique vers les positions régressives à caractère schizo-paranoïde dont l'étude statistique a montré la fréquence chez les criminels confirmés.

o

Lorsque nous examinons K.E., 31 ans, il est inculpé de vols, escroqueries, faux et usage de faux, infraction à la législation des chèques, usurpation d'état civil : exerçant la profession de "secrétaire judiciaire et fiscal indépendant", il proposait des appartements dans un journal sous la rubrique "villégiatures", exigeait la moitié des versements, et, ce faisant, commençait à alimenter un compte ouvert au nom d'un homme dont il avait récupéré le livret de marine avec état civil complet parmi le courrier qui s'amoncelait dans la loge de concierge tenue par sa mère. K.E. n'en est pas à sa première escroquerie. Il avait 22 ans lorsqu'il fut condamné pour la première fois; depuis, il le fut cinq autres fois. Toujours pour escroqueries, abus de confiance, contrefaçon de chèques, filouterie de taxi, etc ...

o

PROBLEMES INITIAUX LIES AU MAUVAIS DEVELOPPEMENT INSTINCTIVO-AFFECTIF.

K.E. est célibataire et n'a jamais montré aucune attirance pour les femmes. Dès la puberté, son orientation fut homosexuelle; une "homosexualité infantile", précise-t-il : il n'a jamais été sodomisé et n'a jamais sodomisé les autres que sur leurs instances et sans plaisir. Avec le produit de ses vols, il offrait des cadeaux à son ami du moment, en dernier lieu, un garçon de 22 ans. Il vit habituellement avec sa mère qui, d'après ce qu'il explique, est restée seule pour l'élever après que son mari l'eût quittée : lui-même avait environ 4 ans à l'époque de l'abandon du foyer par son père.

Le Rorschach contient plusieurs des signes du tableau de l'homosexualité tel que F. SALOMON le propose (1), et, parmi eux, les deux principaux : choc au brun (indicatif de fixation à une phase prégénitale, en général anale), choc au rouge (indicatif de forte culpabilité sexuelle avec angoisse de castration, de sévère complexe d'OEdipe).

A l'origine des difficultés, on doit noter plusieurs faits :

- 1°) la dissociation du foyer parental et la pluralité subséquente des placements : après l'abandon du père, Mme K.E. et son fils partent en province où ils ont de la famille. K.E. y sera successivement confié aux Soeurs de l'orphelinat (jusqu'à l'âge de 7 ans; il en garde un mauvais souvenir), puis à une personne chez qui il restera jusqu'à sa première communion; plus tard, à l'âge de 14 ans, quand il sera de retour à Paris, ses mauvaises fréquentations seront à l'origine d'un placement à l'A.S.E. d'où il fuera à l'âge de 16 ans;
- 2°) la faiblesse de la personnalité maternelle et le caractère agressif de l'imgo maternelle introjectée : d'après ce qu'explique K.E., c'est parce qu'on lui laissait craindre un placement en hôpital psychiatrique que Mme K.E. serait rentrée à Paris, reprenant et emmenant son fils avec elle, alors que celui-ci atteignait le début de l'adolescence; K.E. explique que maintenant encore "elle crie beaucoup sur lui" pour des petites choses, l'achat d'un beurre d'autre marque que la marque habituelle, par exemple, mais qu'elle a toujours accepté, impuissante, peut-être consentante, ses incartades graves; on doit noter au Rorschach, non seulement l'importance des Dd, mais encore certaines interprétations symptomatiques : par exemple, à VI qui donne lieu à un choc important, l'interprétation "pincés d'animal" dans la partie inférieure de l'axe (féminine); on doit noter aussi que K.E. resta longtemps énurétique;

(1) SALOMON F. : "Fixations, régressions et homosexualité dans les tests de type Rorschach", pp. 266 et suiv.

30) l'aspect essentiellement rejetant de l'image paternelle : de son père qu'il n'a revu depuis qu'occasionnellement et sans grand bénéfice, K.E. garde quelques rares souvenirs d'enfance; chacun a une tonalité angoissante. Souvenir d'une scène violente, au cours de laquelle M. K.E. en état d'ébriété se mit à casser toute une pile d'assiettes que le petit K.E. aimait pour ses motifs décoratifs aux couleurs variées. K.E. insiste sur sa peine à l'occasion de cette casse : il est "très attaché à ses affaires", toute la nuit, dit-il, il resta à côté des assiettes cassées. Ce souvenir, éventuellement déformé dans sa vérité objective, ne manque pas d'être intéressant : chez K.E., un très grand attachement aux objets paraît bien être le substitut d'un attachement impossible aux personnes; la colère clastique de M. K.E. qui détruisait le substitut matériel de l'objet d'amour indispensable ne pouvait être vécue que comme bouleversante, d'autant qu'elle impliquait pour le petit garçon qu'était alors K.E. le manque de considération de son père, et pour ce qu'il aimait et pour lui-même. Autre souvenir : celui d'une visite à la prison où son père était incarcéré. K.E. fut, dit-il, très sensible aux clés. Ouverture, fermeture. Murs de séparation. Importance des gardiens. La relation avec le père devenait médiate, établie par le truchement de gens intimidants et de clés aux dimensions impressionnantes. Et puis le père s'en va, abandonnant femme et fils. Sentiment définitif d'être néprisé et sans valeur.

o

LUTTE EFFICACE CONTRE L'ANGOISSE PAR NEGATION SURTOUT, ET SURCOMPENSATION.

K.E., cependant maîtrise assez bien son angoisse en restreignant son affectivité ($F \frac{1}{2} = 71 \frac{1}{2}$), en réprimant ses kinesthésies (K réprimée à III), en surcompensant ses chocs (RC $\frac{1}{2} = 41 \frac{1}{2}$). Dans la vie courante, il dénie ses propres limitations et se donne l'illusion d'un prestige. Dès la période de l'A.S.E., jouant de ses fonctions d'aide cuisinier, il "se crée des quasi-privilèges", puisque, "comme les éducateurs, il prend place au bout de la table". Plus tard, au téléphone, qu'il affectionne tout particulièrement parce qu'il peut y masquer sa personnalité derrière d'autres moins misérables, il traite d'égal à égal avec des gens respectés et puissants (il raconte plusieurs anecdotes, par exemple, comment, se faisant passer pour le conseiller juridique du Conte de Paris, il intervint, un jour, avec succès auprès d'un maître du barreau fort connu), ou bien, abrité derrière des noms d'emprunt, il signe des chèques dont l'importance est à considérer moins en

fonction de leurs chiffres objectifs que de ce qu'ils représentent pour un homme de milieu besogneux.

Sans doute, l'élimination de l'angoisse n'est-elle que partielle. K.E. garde bien le sentiment de son manque de valeur puisqu'il lui faut acheter ses amours mêmes par des cadeaux : il est sans illusion, dit-il, sur les vrais motifs des complaisances qu'il trouve chez les partenaires qu'il se choisit. Il n'empêche qu'il s'esclaffe devant la naïveté de quelques-uns de ses interlocuteurs d'importance et se grise de sa pseudo-puissance.

o

POSITIONS SCHIZO-PARANOÏDES.

On trouve dans le Rorschach ce signe (commentaires sur la similitude) dont nous avons vu tout l'intérêt pour apprécier l'évolution des cas de notre population criminelle. Chez K.E., les aspects de névrose obsessionnelle qui se marquent encore par bien des signes (goût pour les collections, pour la jurisprudence, etc ...) régressent au bénéfice d'aspects plus archaïques à tonalité paranoïaque. Caractéristique est l'attitude de procédurier ratiocinant que K.E. adopte, sortant à tout propos de ses poches une pièce, puis une autre, du dossier circonstancié et justificateur qu'il transporte avec lui. Ses revendications se centrent autour d'accidents de santé. Il est depuis des années handicapé par une cypho-scoliose assez importante dont il a été opéré par deux fois au cours des dernières années. Il se plaint beaucoup des conditions dans lesquelles les opérations ont été pratiquées lors d'incarcérations antérieures et du manque de précautions dont il a eu à souffrir à sa dernière sortie de prison ... Ce sera le sujet qu'il abordera tout de suite, avec feu, au début de l'entretien, il s'y tiendra longtemps, y reviendra, produira, comme nous le disions, d'incessantes pièces à conviction. Il réclame des dédommagements. Administrateurs et médecins sont en faute, il doit obtenir d'eux réparations et assistance. Le contact vrai est pauvre (D $\frac{1}{2}$ insuffisant, H $\frac{1}{2}$ faible, voire nul, nombre des réponses de type FC égal à 0), l'agressivité chargée, éventuellement masquée par des formations réactionnelles (courtoisie excessive), les conduites manipulatoires assumées avec délectation, la dépendance considérable, certainement à prendre en considération pour expliquer les retours en prison périodiques : "Vous m'avez demandé tout à l'heure si je n'avais jamais cherché à prendre de l'indépendance par rapport à ma mère. Me faire emprisonner, c'est peut-être d'une certaine manière prendre cette indépendance", dira K.E. à la fin

de l'examen, manifestant assez par cette réflexion tout l'art qu'il déploie pour n'échapper à Charybde qu'en tombant en Scylla.

B - PSEUDO-REINSERTIONS SOCIALES.

Après une jeunesse mouvementée, des peines plus ou moins longues, certains sujets s'assagissent et retournent à la vie normale. Parmi eux, quelques resocialisations authentiques, nous en parlerons plus tard, mais aussi beaucoup de pseudo-réinsertions dont on pressent toute la fragilité.

o
o o

Ces pseudo-réinsertions se perçoivent éventuellement chez quelques ex-délinquants mineurs encore très jeunes, nous en donnons un bref exemple.

A.Z., après sa sortie d'I.P.E.S., ne commet plus de délit et travaille à peu près régulièrement. Il accepte de nous rencontrer chez lui (cinq ans après son départ du centre). Il a 22 ans. La femme qu'il vient d'épouser, mère de onze enfants qu'elle a eus de deux premiers mariages, en a 42 (!). La plupart des enfants, dont l'aînée atteint 19 ans, sont placés dans des centres médico-pédagogiques. Mais le jour de notre venue, ils se trouvent, pour plusieurs, de passage chez leur mère, vont, viennent, entrent, sortent, se chamaillent, totalement sourds aux tentatives de protestation de leur beau-père qui ne peut guère se faire entendre. Qui peut d'autant moins se faire entendre que sa femme accapare toute l'attention, tient à elle seule toute la conversation, débordante, envahissante, annihilante. Elle parle de son mari, de ses ex-maris, de ses maladies et d'histoires sordides de dissensions familiales dans lesquelles elle se complait. Affalé sur sa chaise devant un verre de vin, A.Z., de temps à autre, s'assure un air ferme pour émettre un point de vue. Mais celui-ci se trouve immédiatement submergé par le flot ininterrompu des paroles de sa femme. A un moment, il cherche à aborder le problème d'une tentative de suicide qu'il aurait faite. Mais une fois de plus, ses paroles se perdent ... Ce n'est là qu'un flash, mais évocateur et qui souligne bien, pensons-nous, dans quelles conditions abracadabrantes la persistance des troubles fait se placer certains, dont les échecs, mais aussi les éventuelles récidives ultérieures ne pourront surprendre.

o
o o

Nous ne nous attarderons pas sur ces cas d'hommes très jeunes : lorsqu'il est question de bilans, c'est aux hommes d'âge plus mûr qu'il convient de porter attention.

J.E., 38 ANS (Cf. Rorschach et village en Annexes XXI) sera l'exemple de ces pseudo-réinsertions sociales que nous voulons illustrer.

J.E. est sorti de prison après une longue peine, six ans avant que nous le rencontrions. Il s'est marié pendant la période de semi-liberté qui a précédé son élargissement. Il exerce la profession d'artisan électricien et, dans son entreprise, emploie deux ouvriers. Son agent de probation, un éducateur chevronné, qui a longtemps exercé à l'intérieur même des prisons, reste prudent dans les commentaires qu'il fait sur lui, mais estime qu'on ne peut rien lui reprocher dans le moment; même il n'a pas hésité à le défendre énergiquement à l'occasion d'une récente inculpation, convaincu qu'il était de son innocence. L'affaire s'est terminée par un non-lieu : "... avec les antécédents, fallait vraiment que l'innocence soit bien nette et sans bavures, sinon on ne m'aurait jamais fait ce cadeau", insiste J.E.

o

PROFONDEUR DES TROUBLES QUI ONT CONDITIONNÉ LES CRIMES.

Les crimes ont commencé tôt et ils sont vite devenus graves, liés à des difficultés de réalisation sexuelle intensément vécues. J.E. raconte.

" ... avant [la période des principales inculpations], j'avais commis des délits pas mal; tout petit, j'ai commis des larcins; le respect de la propriété privée, très très jeune, je ne savais pas ce que c'était; avec, d'ailleurs, vers 15-16 ans, le regret de ne pas avoir un métier, de ne pas avoir une famille qui me mette hors de ça : j'ai toujours eu la nostalgie ... parce que ... mes larcins étaient tout petits : je volais des compas pour les revendre aux Puces, des choses comme ça; le regret quand je voyais certains garçons qui avaient des parents qui leur achetaient ce dont ils avaient besoin, le regret de ne pas être ceux-là. Donc je n'étais pas tourné essentiellement vers le mal, c'était pour moi un moyen et il n'y en avait pas d'autres, je ne crois pas, tout au moins étant donné le contexte dans lequel je vivais.

" A 20 ans, quand j'ai commis les agressions qui m'ont valu quinze ans de travaux forcés, j'étais un garçon essentiellement perturbé. J'avais connu des échecs sexuels extrêmement graves, enfin extrêmement humiliants pour un garçon, j'avais besoin de me valoriser à tout prix. Je vous dis seulement ce que j'ai cru comprendre, ce que j'ai vécu. Disons que j'étais extrêmement mal à l'aise dans ma peau, j'avais besoin de faire quelque chose. On m'aurait engagé dans une armée d'élite pour faire quelques faits d'armes, ça aurait été exactement la même chose; j'aborderais la délinquance (sur un plan beaucoup plus grave) avec un besoin d'aventures, avec le besoin de gagner très vite beaucoup d'argent pour ne rien faire ... C'était le côté

" aventure qui me plaisait, et combien de fois, ça m'est venu à l'esprit, une fois l'agression terminée, si on avait pu rendre les billes à chacun, dire : bon ! on s'en va bons copains ... Bien sûr, les possibilités que donnait l'argent dérobé ne sont pas négligeables, j'en ai profité aussi, mais ce n'était pas l'essentiel, et, d'ailleurs, moi, j'en ai la conviction quoique l'on puisse penser ... Je vous ai dit que j'avais eu des problèmes d'ordre sexuel, enfin d'impuissance sexuelle : il y avait une sorte d'inhibition là qui était totale. Après la première agression j'ai fait la connaissance d'une fille qui travaillait dans un cabaret, et les choses se sont passées merveilleusement bien, avec une facilité extraordinaire, et à partir de cet instant, tout a bien été. Donc il y a eu cette part, disons, de "Pisto aux étoiles", de vie acrobatique qui m'a réconcilié avec moi-même, j'étais à l'aise, j'étais bien, je n'avais pas de problèmes. Ça n'a pas duré tellement longtemps et c'est marrant il y a une chose qui n'a pas tellement intéressé les magistrats qui s'occupaient de moi à l'époque : cette période de délinquance n'avait duré que trois ou quatre mois. La première agression en Belgique a eu lieu le jour de mes 21 ans, donc c'est entre 21 et 22 ans que ça se passait. Déjà, j'avais envie de me détacher de cette vie, voyez, j'avais rétabli mon équilibre, j'étais bien dans ma peau, je me sentais très très bien, conscient des choses qui me manquaient, notamment de l'instruction, des tas de choses de cet ordre, mais qu'on pouvait acquérir d'une façon différente ... j'avais l'intention de me détacher, je sentais que c'était grave, que ça ne pouvait durer extrêmement longtemps et puis je me sentais bien, je n'avais plus besoin de ça. Bon, alors, je me suis retrouvé en prison ... (1).

Dans ce passage de l'entretien, J.E. insiste sur plusieurs points :

- la liaison existant entre la commission des crimes et l'impuissance sexuelle; la résolution des difficultés personnelles après perpétration des crimes,
- les projets d'abandon des activités criminelles (?), mais coupés net par l'incarcération.

Qu'est-il advenu des problèmes sexuels initiaux dix huit ans après les crimes ?

D'abord, écoutons à nouveau J.E. :

" ... une fois que j'ai été mis en liberté, bien sûr, je ne faisais quelques soucis selon mes ardeurs ... et j'ai rencontré une première femme qui a consenti à venir avec moi et je me suis retrouvé aussi démuné que dans le premier temps (ce sont des choses dont je n'ai jamais parlé ça), ça a encore été un échec ! Là, j'avais quand même un peu plus de maturité, je ne suis dit : faut résoudre le problème différemment. J'ai fait ensuite la connaissance d'une femme à la cantine, je pense qu'elle avait énormément de problèmes de son côté sur le plan familial, disons que c'était une femme qui était en situation d'être séduite. On est sortis un peu ensemble et puis on a fini par prendre une chambre, et puis je lui ai expliqué; je lui ai dit : voilà ... enfin, je ne suis pas entré dans les détails : je venais de faire tant d'années de prison et, en principe, c'est une affaire qui est très dure à réadapter, il y a des inhibitions, il y a toutes sortes de choses, donc j'ai besoin de compréhension et puis surtout énormément d'affection. Les craintes étaient ... disons que j'ai retrouvé là ... par

(1) Extrait d'entretien.

" rapport avec le côté maternel c'était une femme qui avait largement mon âge, elle devait avoir 33 ou 34 ans à l'époque, qui avait une belle pres-
 " tance ... je me suis toujours demandé d'ailleurs ce qu'elle était venue
 " faire avec moi qui n'avais pas une personnalité équivalente, tout au moins
 " apparente, d'autant plus dans ma situation. Les choses se sont très très
 " bien passées et là, il n'y a plus eu de problèmes.
 " Disons que d'une façon générale, je ne pourrais pas avoir de rapports avec
 " quelqu'un qui n'a pas pour moi d'affection. Il faut vraiment que j'aie le
 " sentiment d'être désiré. La moindre réticence, et je m'en suis rendu compte
 " avec mon épouse au début que je la fréquentais (elle avait été prise au
 " piège à 17 ans, elle avait eu un enfant, donc les rapports sexuels, c'est
 " quelque chose d'agréable, mais de considérablement redoutable) et elle
 " avait des mouvements de recul, c'était pire que le sécateur. Je me disais :
 " "C'est pas possible ..." et : "Je crois que je traînerai ça très longtemps
 " ...". Le fait de sentir une résistance que, peut-être, j'interprétais comme
 " un manque de désir de sa part, enfin désir de moi, entendons-nous bien,
 " avait quelque chose de dévirilisant. Chose qui ne se produit absolument
 " plus maintenant puisqu'elle prend la pilule, donc il n'y a aucune crainte
 " ... c'était uniquement ça, d'ailleurs elle me le disait; à l'époque, c'é-
 " tait ... la méthode, c'était le coït interrompu : "Non, attention ! fais
 " attention !", elle-même ne pouvait pas s'épanouir par la crainte qu'elle
 " avait. Alors, dans les premiers temps, ces mouvements de recul physiques,
 " cette crainte qu'elle avait (quand elle avait peur, elle essayait de m'é-
 " chapper), disons que ça compromettait bien l'action ... Après on a vécu
 " ensemble normalement, elle a vu que je faisais attention, elle ne prenait
 " pas la pilule, ça l'a rassurée, un petit peu. Elle a peut-être compris
 " aussi que je n'étais pas un de ces salauds qui s'en foutent éperdument,
 " donc elle s'est bien détendue et ça a marché très très bien ... (1).

Les nouvelles inhibitions ont donc cessé à la sortie de prison dès
 lors que J.E. a rencontré une femme "qui avait largement son âge" et qui,
 peut-on supposer, prenait les initiatives ("Les craintes étaient ... j'ai
 retrouvé là ... par rapport avec le côté maternel ... Les choses se sont
 très très bien passées ..."). Toute réticence de la part de la partenaire,
 quelle qu'en soit la cause, est interprétée comme un "manque de désir ...
 désir de moi, entendons-nous bien", comme un manque d'affection qui joue
 "pire que le sécateur". On ne peut mieux exprimer l'angoisse de castration
 pendant le coït, avec, liée à cette angoisse (à l'origine de cette angoisse),
 la peur du manque d'amour de la partenaire. Dans le Rorschach, parmi les
 nombreux facteurs signifiants, le choc au vert et au bleu est à retenir; à
 VIII, le bleu donne lieu à deux réponses (réponses 39 et 41) qui, toutes
 deux, sont des Dd, F-; à IX, le vert est interprété (réponse 45) comme "têtes
 renfrognées, les parties bleues, une sorte de réprobation" et à la fin de
 l'enquête, J.E. insiste de façon très explicite sur l'impression que lui
 cause le vert : "il y a ces deux verts qui, au premier coup d'oeil, m'appar-
 raissent comme extrêmement désagréables". F. SALOMON, à propos de ce choc,
 écrit :

(1) Extrait d'entretien.

" Chez les hommes, nous avons pu nettement constater une angoisse de castration pendant le coït, issue d'une représentation imaginaire de vagina don-tata. Ces hommes souffraient très souvent d'impuissance, d'éjaculation précoce. Chaque acte sexuel leur faisait craindre un nouveau fiasco. Cette appréhension était bien moindre dès que la femme prenait les initiatives, qu'elle était issue de couches sociales inférieures ou si c'était une prostituée. S'ils se donnaient passivement à une femme, ils pouvaient recouvrer une puissance sexuelle normale (1).

SALOMON ajoute qu'il trouve le choc au vert "surtout chez des homosexuels féminins et dans les cas de psychose latente ou manifeste" (2).

A l'origine des troubles, on ne saurait s'en étonner, une très mauvaise relation à la famille et d'abord à la mère :

" ... sur le plan familial, j'ai été abandonné très jeune par ma mère, j'ai failli aller à l'assistance publique, j'ai été recueilli par une grand'mère qui m'a élevé jusqu'à 14 ans. A 14 ans, je dis méchamment que ma mère m'a repris lorsqu'elle a senti que j'allais gagner de l'argent, c'est pas totalement faux. Elle m'a gardé jusqu'à 16 ans, à l'époque où, méchamment, je dirai qu'elle a estimé qu'un garçon de 14 ou 15 ans ne gagne pas assez d'argent pour subvenir à ses besoins. Elle m'a abandonné. C'est-à-dire qu'elle est allée voir le juge des enfants pour lui dire : "voilà, j'aurais souhaité que mon fils fasse quelque chose de bien, c'est un petit voyou". Et je ne l'étais pas, je peux vous l'assurer, je n'ai jamais volé un centime à ma mère jamais. A 16 ans, elle m'a laissé pour être placé donc à Savigny-sur-Orge (3).

J.E. explique alors comment son employeur s'est ému et s'est chargé de lui ("ça n'a pas collé, collé", dit J.E. qui envisage qu'il était "peut-être trop perturbé ..." : "leurs coutumes n'étaient pas les mêmes que les miennes ... ils ont peut-être été trop stricts, mais je suis convaincu que c'était des gens très bien"). Et il continue :

" ... à 18 ans, j'ai été émancipé et je me suis retrouvé tout seul. Alors j'ai été ferrailleux avec une camionnette, j'avais ni permis ni rien du tout. Et puis j'ai contracté une pleurésie parce que je ne mangeais pas beaucoup, j'ai fait deux, trois mois d'hôpital. J'ai été recueilli par une tante, après je me suis retrouvé chez ma grand'mère qui m'avait élevé, qui, entre-temps, était venue à Paris ... Et puis il s'est produit un truc qui a été quand même grave, enfin s'il y avait eu quelqu'un derrière, ça ne se serait pas produit ... (3).

Et J.E. explique qu'il s'est retrouvé "attiré par le pétillant Pigalle", à la tête de beaucoup d'argent.

" Il faut dire aussi pour comprendre cette attirance que ma mère qui était à mon égard très fermée, elle avait très peu d'affection, avait un amour débordant pour tout ce qui était voyou. A B., par exemple, où nous vivions, c'est une ville de garnison, on vivait à côté d'une rue où étaient toutes les maisons closes, elle débordait d'admiration (je crois que ça a joué énormément ça) pour les patrons de cafés, les durs locaux si vous voulez. Et si on pouvait faire un pourcentage, je dirais qu'il y a peut-être 30 ou 40 % de tentative de reconquête de l'amour maternel dans ma délinquance ... je lui expliquais nos faits d'armes pour essayer de déclencher ce mécanisme ... (3).

- (1) SALOMON F. : "Fixations, régressions et homosexualité dans les tests de type Rorschach", p. 255.
- (2) op. cit., p. 256.
- (3) Extrait d'entretien.

Donc, si l'on en croit J.E., sentiment de rejet de la part de sa mère, désir de reconquérir son amour en s'identifiant aux voyous qu'elle admire, en même temps, jugement contre elle : J.E. dira un peu plus tard : " ... ma mère a dû se distinguer, enfin, deux, trois choses navrantes m'ont été rapportées, c'est peut-être des faux. Enfin, il paraît que la mère de mon père avait surpris ma mère avec un homme un soir ... (1).

Reprenons le Rorschach.

Parmi toutes les autres, les réactions à VII sont intéressantes. J.E. commence par voir, dans le troisième tiers, "une femme renversée sur le dos", à l'enquête, il précisera : "on voit nettement le sexe et le rectum, on voit la partie des cuisses" (une femme, c'est donc un sexe féminin). Suivent deux réponses qui se localisent successivement au-dessus du troisième tiers, interprétées d'abord comme des "têtes d'ours en peluche" et des "têtes d'enfants avec des queues de chat sur la tête". À l'enquête, J.E. précisera que les têtes d'enfants (séparées donc de la femme renversée sur le dos par les têtes d'ours en peluche) avaient été vues comme "à la fois curieuses ou extrêmement agressives", à la deuxième présentation, elles deviennent "plus enjouées", mais elles seront finalement "stylisées, comme on en voit sur certaines gravures", dévitalisées. Quant aux têtes d'ours, qui coupent les têtes d'enfants du sexe féminin, elles deviennent, à l'enquête, "agressives, nuancées de réprobation systématique, comme certains visages". Les trois réponses, initialement juxtaposées, vont rapidement se combiner dans une réponse DG, F- confabulatoire où apparaîtront tout à la fois des idées d'"acte sexuel", de "nativité", de "farce". Puis la réponse évoluera, se reconstruira autour de personnages nouveaux : la mère (anciennement, la femme renversée sur le dos), deux visages d'hommes, de notables, symbolisant la réprobation (les têtes d'ours en peluche initiales), les deux têtes d'enfants (J.E. insiste sur leur curiosité, leur inquiétude, leur agressivité), enfin, tout se passant comme si J.E. oubliait qu'il a déjà interprété le troisième tiers en parlant de mère : "une partie obscène qui fait partie du tout". L'angoisse devant l'OEdipe le plus archaïque paraît assez évidente dans les interprétations à cette Pl., où les enfants du premier tiers, tout à la fois curieux et anxieux, sont dans l'incapacité d'entrer en contact avec la mère-sexe, objet partiel, coupés qu'ils s'en trouvent par les visages réprobateurs des notables un moment confondus avec les jouets ours en peluche (importance probable de la scène primitive). Finalement J.E. les "style", les fige, les dévitalise.

(1) Extrait d'entretien.

A IX, autre séquence dont le processus de développement s'apparente singulièrement à celui de VII, bien qu'il puisse s'interpréter avec quelques nuances, nous y reviendrons. Les têtes renfrognées et réprobatrices qu'on trouvait à la Pl. VII réapparaissent, cette fois après sortie de l'"enfant hors du ventre de sa mère". A l'enquête, J.E. précisera d'ailleurs : "cette notion de foetus me semble, hors du ventre maternel, comme repoussé par ces visages grognons, ou écrasé, ou mal jugé ...". Les visages d'enfants de VII se figeaient, "stylisés comme on en voit sur certaines gravures". Maintenant, le "foetus" (l'"enfant hors du ventre de sa mère" avait été "foetus", il redevient "foetus" : réponse 48), le "bébé à peine formé", se trouve "écrasé", et écrasé par les visages grognons. Ceux-ci, de la même manière qu'ils s'interposaient entre les visages d'enfants curieux et la femme-sexe-mère de VII, mais bien plus agressivement, puisque, cette fois, ils "écrasent", s'interposent "entre le ventre maternel et ces foetus" ("entre le ventre maternel et ces foetus, il y a ces deux verts", dit J.E. à l'enquête).

Le choc au morcellement qui se produit à X (réponse 51 : "Une explosion du corps peut-être ... une explosion, une espèce de démantèlement, d'écartèlement") complète le tableau. Apparaîtront pourtant à cette Pl. X d'autres phénomènes dont l'étude relève des paragraphes ultérieurs.

Les visages masculins réprobateurs sur lesquels l'analyse de VII et de IX amène à insister suggèrent l'importance des aspects péjoratifs de l'imgo paternelle.

Revenons à l'entretien :

" Le père ... il y a eu le géniteur, j'en ai entendu très peu parler. Enfin, j'en ai entendu parler quand même, j'ai même essayé de le retrouver alors que l'étais à B. [après sa sortie de prison, pour affaires professionnelles].
 " J'avais demandé, j'aurais été content de le voir. Enfin, je pense qu'il s'est remarié et j'aurais pris énormément de précautions pour ne pas ...
 " enfin, pour ne pas mettre la pagaille dans son ménage ...
 " ... ma mère s'est séparée d'avec son véritable père, elle s'est mariée avec un type qui m'a donné son nom [J.E. était alors chez sa grand-mère, ...]
 " Elle est restée mariée cinq ans avec lui, enfin, ce qui m'a été rapporté, c'était pas tellement brillant de toute façon, ça n'a pas marché longtemps, ils sont restés mariés trois, quatre ans et puis ils se sont séparés. Et puis elle est partie à B., ensuite elle est partie à Paris, et puis enfin, finalement, elle a connu le beau-père avec qui elle est venue à B., qui m'a emmené avec lui à Paris pendant quelques mois ... Je devais avoir 12 ans. Ensuite, on m'a ramené à B., et puis alors après, on m'a repris à Paris avec le beau-père ... Après, c'est horrible. A partir de l'instant où ma mère m'a repris avec elle, ça a été ... Elle trompait le beau-père, elle lui menait une vie horrible à lui aussi. Etant que le beau-fils, il ne pouvait m'aimer qu'à travers l'erreur de la mère. Si la mère lui faisait des misères (et comme c'était un homme qui était probablement fâché ...),

" il ne pouvait qu'orienter sa rancune à mon égard ... Je crois que c'était un homme qui n'était pas mauvais. Il avait été un petit peu voleur, mais c'est pas là-dessus qu'on peut juger un homme, même s'il est asocial, il peut quand même avoir des qualités ... Il m'avait souvent donné des conseils ... Je pense qu'il était faible, il n'était pas mauvais.
" ... je vais vous dire un rêve que j'ai fait après, quelque temps après mon arrestation. Je rêvais qu'on me tirait dessus, qu'il y avait des gens avec des fusils, je ne sais plus dans quelles conditions. Et puis il y avait le beau-père qui était là et j'étais en train de casser ma pipe et je lui disais : "Tu sais, René, si tu avais voulu, moi, je t'aimais bien". Mais on ne peut pas l'accabler : j'étais la preuve évidente ... c'est ce que je disais tout à l'heure, ça mettait en relief la méchanceté de ma mère à son égard, et qu'il n'aurait pu m'aimer que si elle avait été gentille avec lui, c'était pas possible (1).

Identifications difficiles. OEdepe inversé. On trouve au Rorschach la coexistence d'un grand nombre des signes qui, pour SALOMON (2), indiquent une homosexualité au moins latente : choc au rouge, Do (additionnelles), augmentation du nombre de Dd, diminution du nombre des D, type de résonance intime extratensif avec CF > FC, peu de K, présence de G CF, augmentation du nombre des G, choc au vert et au bleu, choc au noir, Hd > H, réponses infantiles, réponses sexuelles et, plus explicitement peut-être, interprétation de la K à III ("Ah ! deux idées me sont passées très vite dans l'esprit : deux garçons, homosexualité ..."), avec glissement progressif vers la fausse identification, habituellement peu significative à III, mais beaucoup plus significative dans le cas, compte tenu de l'insistance mise à la développer et de la dénégation qui y intervient ("En regardant bien, il y a une forme de sein sur le bonhomme apparemment. Et ce qui me semblait un sexe tout à l'heure ne peut pas en être, puisque c'est trop bas, c'est au niveau des genoux").

o

INCARCERATION. NOUVELLES FIGURES DANS L'UNIVERS PSYCHIQUE. EVOLUTION.

" L'agression m'a virilisé ... J'avais retrouvé mon équilibre ... En prison, tout s'est écroulé de nouveau ...

J.E. raconte alors sa vie en détention, y distinguant trois phases : la première jusqu'à sa condamnation aux travaux forcés, la deuxième au C.N.O., une période brève, mais importante par les rencontres qu'il y fait, la troisième en maison centrale de réforme.

(1) Extrait d'entretien.

(2) SALOMON F. : "Fixations, régressions et homosexualité dans les tests de type Rorschach", p. 269.

La première période est une période de révolte et d'insoumission;
par le choix qui y est fait d'attitudes de prestance pseudo-viriles, elle témoigne d'un intense besoin de réassurance, et continue les périodes d'agression qui l'ont précédée.

" En prison, tout s'est écroulé à nouveau. Alors là, j'ai adopté une autre attitude, ça a été le mauvais garçon en prison. Physiquement, j'étais relativement fort, j'avais compris assez vite qu'il suffisait d'un tout petit peu de courage et d'un peu de vice pour devenir quelqu'un de méchant, de redouté, qui m'aurait donné mon équilibre. Ça s'est très bien passé, j'ai eu des peines de cachot assez importantes, des tentatives d'évasion, mais ça me fortifiait (c'est curieux, je ne sais pas si vous saisissez le mécanisme de ce que je veux dire ... comparativement, par opposition à l'écrasement qui pouvait m'entourer) ... des bagarres, des tentatives d'évasion, des algarades avec des gardiens, enfin des choses de cet ordre, du trafic (trafic justifié : je n'avais rien) (1).

C'est ensuite que commencera la deuxième période, celle au C.N.O.

" J'ai eu la chance de rencontrer un ami, l'aumônier R. Il m'a abordé de la seule façon qui était possible de m'aborder, c'est-à-dire sans rien me demander, en me disant : "Dédé, vous avez peut-être raison, seulement, il faut aussi tenir compte de telle et telle chose et ce qui brille à vos yeux n'est peut-être pas ce qui est le plus important ... Mais seulement, c'est vous qui décidez". Il ne m'a pas brandi un crucifix sous le nez en me disant : "ça, c'est la vérité, tout ce que vous pensez, c'est du bidon". Vous voyez ce que je veux dire ? ... C'est marrant, au début, j'avais essayé de ne pas le voir, puis il m'avait demandé mon numéro de cellule. On allait à l'office pour se rencontrer entre amis et c'était à peu près la seule possibilité qu'on avait pour se rencontrer d'une division à l'autre, et plusieurs fois, il m'a demandé : "Mais vous êtes dans quelle cellule ?". Je me souviens de lui avoir dit : "Je vais être transféré, c'est pas la peine". Et puis il a quand même trouvé ma cellule et il est venu. Et puis il est très très attachant, enfin c'est quelqu'un de très très bien. Donc lui m'a mis sur la voie, m'a amené à penser autre chose. Et puis après le C.N.O., il a appuyé très fortement, disant : "Ce n'est pas la crapule qui figure dans vos dossiers, regardez-le de près. Il y a peut-être autre chose". Les gens du C.N.O. m'ont orienté vers une centrale de réforme (1).

Il faut considérer l'importance que J.E. attache dans sa vie à cet aumônier et à d'autres dont nous allons parler. A propos d'événements ultérieurs, J.E. dira :

" J'ai eu des moments où j'étais très très malheureux, je me suis dit : c'est absurde (de commettre de nouveaux délits). Alors les choses qui ont été les plus efficaces à ne retenir, c'est déjà une compréhension de l'ensemble et puis l'amitié liée avec des types comme l'aumônier R., comme le juge T. Ce qui m'a toujours freiné, qui m'a retenu, c'est l'amitié pour ces gens. Malgré tout, il y a quand même une possibilité de s'adapter, ça serait vraiment une saleté, et puis enfin, ce serait les trahir ... C'est inconcevable pour moi que de me retrouver coupable dans une affaire, et à plus forte raison vis-à-vis de l'aumônier R. qui, encore, lui, me dirait : "Mon pauvre Dédé, je ne vous en veux pas, je vous comprends". Alors là, ce serait terrible. Voyez, lui, je pourrais refaire une agression, je ne perdrais pas son amitié, cet homme-là serait toujours derrière moi pour m'épauler. Alors c'est pas possible ... j'ai tellement souffert, moi, de l'escroquerie morale,

" de la fausse affection, des faux-semblants et de tout ça, que c'est la
" chose qui me touche le plus (1).

L'aumônier R. n'est pas la seule figure bénéfique qui va, à partir
de cette époque, surgir dans la vie de J.E. Il y en aura d'autres.

Un psychiatre :

" ... Il avait senti, et, pour beaucoup, que finalement les choses étaient
" tout autres que ce qu'elles apparaissaient en surface, ce qu'en disait la
" presse, ce qu'en souhaitait le personnel administratif, et puis les magis-
" trats également ... en ce qui me concerne il m'a vu dix huit fois, je crois
" (c'est ce qu'il a dit le jour du jugement); et je peux d'une façon certaine
" affirmer que cet homme m'a rendu un service immense ... il m'a aidé à
" prendre conscience, il m'a aidé à mettre un peu d'ordre, il m'a encouragé
" à suivre des cours par correspondance, il ne m'a surtout pas accablé. On a
" un besoin d'affection et un besoin d'amour immenses, et lui, comme l'aumô-
" nier R., comme quelques-uns que j'ai rencontrés, il m'a apporté un peu de
" ça ... c'est pas l'amitié d'un directeur de prison qui, finalement, ne se
" soucie que d'une chose : que vous retombiez, que vous ne retombiez pas.
" Peut-être qu'il souhaiterait que vous ne retombiez pas, mais ce qu'il veut
" surtout, essentiellement, c'est de ne pas avoir de problèmes; le reste, il
" s'en fout ... (1).

Des éducateurs, un juge à l'application des peines (le juge T.) :

" ... des gens qui sont partisans de la réforme et qui, dans mon esprit,
" s'opposaient aux gardiens de prison qui, eux, ne désirent qu'une chose :
" la tranquillité, et se moquent éperdument de ce qui peut se produire (1).

La troisième période est celle de la détention en centrale de
réforme.

" Les gens du C.N.O. m'ont orienté vers une centrale de réforme. A partir
" de là, j'ai joué le jeu ... J'ai commencé à faire des concessions.

Cependant, explique J.E., ce n'était pas si simple : les espoirs
sont déçus, les réputations suivent, contre lesquelles il est difficile
d'aller, les co-détenus se méfient, la solitude menace ...

" J'ai écrasé, j'ai rien dit, je n'en pensais pas moins ... Des tas de choses
" qui se sont atténuées comme ça, volontairement, consciemment, sachant très
" bien que j'allais me déconditionner et devenir quelqu'un d'assez faible fi-
" nalement. J'espérais que, parallèlement à ça, j'allais pouvoir suivre des
" cours par correspondance, faire des tas de choses, j'en avais suivi à
" Fresnes d'ailleurs. Et puis, je me suis rendu compte assez rapidement ...
" Finalement, on en revient à nos petites histoires de couloirs de l'époque :
" il n'y avait que l'hypocrisie qui était valable. Lorsque j'ai voulu aborder
" les problèmes, c'était pas possible. Les plus ouverts m'ont dit : "Oui,
" vous avez peut-être raison, mais de toute façon, les choses sont comme ça,
" on ne peut rien y faire". Alors, j'ai continué un peu déçu d'ailleurs ...
" Et puis j'étais pris dans une mauvaise situation, une mauvaise position :
" je venais de Fresnes avec la réputation de m'évader, de ne pas me laisser
" faire, et mon comportement était tout autre. J'ai essayé d'être correct,

" d'être poli, j'évitais toutes les histoires possibles, tout ce qui pouvait me causer des soucis quelconques. Alors, je me suis trouvé entre deux groupes de détenus, les irréductibles qui ont dit : "J.E. a trahi la cause, il a retourné sa veste", et puis les bons détenus qui ne voulaient pas se compromettre avec moi; je me suis trouvé tout seul, c'était extrêmement pénible. Avec un surveillant-chef qui disait aux bons détenus (ça m'a été rapporté vingt fois, même confirmé par l'éducateur) : "Surtout, ne traînez pas avec J.E., qu'on ne vous voit pas avec celui-là". C'était très difficile, je n'ai pas trouvé la compréhension que je souhaitais (1).

Parmi les personnages "socialement adaptés" de son environnement, J.E. distingue alors deux catégories : ceux dont il a parlé, l'aumônier R., les éducateurs, le juge à l'application des peines T.; et certains autres en qui il lui est impossible de voir autre chose que des persécuteurs.

" Il n'est pas possible pour un type comme moi, avec ma disposition d'esprit, d'avoir des contacts avec le surveillant-chef de la centrale, c'est absolument impossible. Moi, mon idée, et c'est encore mon idée actuellement, un chef de centrale, c'est un salaud. Je n'admets pas que cet homme puisse tenir compte de l'intérêt des gens, du côté humain de sa profession. Ce qu'il veut, c'est la tranquillité, ce qu'il aimera, c'est les petits mouchards qui ne posent pas de problèmes, les affaires de moeurs, les affaires passionnelles. Mais dès que vous lui amenez quelqu'un qui est susceptible d'être un voyou, d'être asocial, il n'en veut plus de celui-là. Et là, il n'y a aucun contact à établir. Et même si vous en établissez, ils sont superficiels, comme ceux qu'on peut avoir avec le brigadier N. par exemple. Tout le monde m'en a dit du bien, tout le monde m'a dit : "C'est un homme en or". Moi, je suis absolument persuadé que c'est le contraire (1).

Et J.E. raconte une anecdote de son temps de semi-liberté. Au cours d'une sortie, il s'était fait une double fracture de la jambe dans un accident de voiture.

" Ma jambe était bloquée au niveau du genou, le haut de la cuisse était gros comme le bras, elle était dans un état lamentable. Le médecin m'avait dit : "Bon, après on va passer à la rééducation. Votre jambe, on va la faire tra vailler, et puis vous allez la récupérer à 90 %". Je lui ai dit : "Monsieur, une fois que je serai retourné à la centrale, la rééducation, faut pas y compter" ... Il a envoyé une lettre en disant : "La rééducation est une affaire indispensable en ce qui concerne J.E.". Le médecin de la centrale, je serais tenté de dire ce salaud de D., il m'a regardé, il m'a dit : "Rééducation ? Vous n'en avez pas besoin, vous n'avez qu'à bouger la jambe dans le lit comme ça (et il m'a fait comme ça avec la main)" ... "Mais je vais me retrouver avec une jambe raide, je voudrais sortir, je voudrais aller en promenade" (parce qu'on ne me mettait pas en promenade) ! Alors, il m'a dit : "Si vous n'êtes pas puni, je n'y vois pas d'inconvénients" ... A force de volonté, j'ai refait marcher l'articulation, mais c'était douloureux à un point que la jambe étendue comme ça, je ne pouvais pas la sou lever, ça tirait dessus, on aurait dit que ça piquait les nerfs ... C'est revenu progressivement ... [Entre-temps] je me suis retrouvé sous la férule du brigadier N. Devant moi, le sous-directeur lui avait dit : "J.E. ne peut pas sortir dehors (parce que c'était en plein hiver et quand je sortais dans la cour, ma jambe devenait bleue, elle me faisait mal), vous le laisserez quand il fait froid ou qu'il pleut, vous le laisserez faire son temps de promenade à monter et à descendre les escaliers". Le premier jour que l'ordre a été donné, le brigadier m'a sorti de ma cellule, il m'a laissé

" monter trois fois les escaliers, il m'a dit : "Ça va mieux, hein, maintenant ? ça va mieux, hein ? bon, eh bien, vous rentrez !". Alors, j'avais repris un peu le moral ... Mais l'après-midi, j'ai attendu, et le brigadier, il n'est pas venu me chercher ... Notre ami N. a été voir le directeur et (je l'ai vu) une façon très sûre prisme c'est l'éducateur lui-même qui me l'a dit) l'éducateur m'a dit : "Mon vieux, je n'y peux rien : N. a été voir le directeur en lui disant : "Moi, je ne peux plus assurer la responsabilité si on laisse J.E. hors de sa cellule à monter les escaliers et à les descendre. Il va parler avec Untel, il va parler avec tout ça ..." " ... Alors, je suis quand même obligé de penser que cet homme-là n'était pas essentiellement tourné vers l'intérêt du détenu (1).

J.E. n'en conclut pas moins :

" ... certainement, c'est une providence pour moi d'avoir été envoyé en centrale de réforme. Et quand j'en dis du mal, c'est du mal positif ... dans l'état d'esprit où j'étais à Fresnes, j'étais bon pour Clairvaux, pour une centrale vraiment désagréable où il n'y a aucun contact possible ... et la récidive après dans un temps extrêmement court, ça, c'est sûr, ça, c'est certain ... (1).

Nous disions plus haut que les interprétations à la Pl. X du Rorschach qui suivent celle d'"explosion ... espèce de démantèlement" avaient un intérêt pour les paragraphes ultérieurs. En effet, la réponse 54 : "Des oiseaux qui se tiennent par le bec, une sorte de trait d'union entre les deux parties roses" va dans le sens d'une réparation relative. Les "tête d'homme", "visage de clown" qui seront données en réponses 58, 59, ne seront vues "sans agressivité" qu'au prix d'une dévitalisation. J.E. précisera :

" ... elles sont neutres, comme ces gravures qu'on voit là sur les monuments historiques, l'homme qui regarde l'espoir, mais qui n'évoque rien finalement : ni colère, ni agressivité, ni désir, qui ne regarde pas". Mais la réponse 60, liée à la précédente : "visage de clown" (59) - "Idée de cirque" (60), reprendra vie et une tonalité heureuse, l'idée de trapèze volant amenant celle d'"adultes qui balancent un enfant, peut-être". Les visages, cependant, réapparaissent en foule diversifiée. Les adjectifs choisis pour les qualifier, souvent péjoratifs, s'appliquent pour beaucoup à ceux d'un tableau de Jérôme Bosch ("visages grognons", "filles bêtes", "têtes de vieux clowns"), mais d'autres les côtoient, plus paisibles ("des visages à peine dessinés qui font penser à des visages d'enfants" : réponse 61). A l'enquête, la réponse "explosion" ne se représente pas spontanément à l'esprit de J.E. Pour qu'elle soit précisée et expliquée, nous devons la rappeler. De même, la réponse "têtes d'hommes". Au contraire, la réponse 54 d'"oiseaux qui se tiennent par le bec" ressurgit vite, ainsi que celle de "fleurs" (réponse 57) donnée dans le jaune latéral, qui, en tant que couleur, plaît davantage ("j'aime bien le jaune ... Les bleus sont pâles, les verts sont pâles ... Seul, le jaune se

(1) Extrait d'entretien.

distingue un peu"). Bien sûr, lorsqu'on les rappellera, les "têtes d'hommes" seront à nouveau perçues comme désagréables ("fades, sans expression, bêtes surtout et plutôt nuancées de méchanceté qu'autre chose ... des belles têtes de fanatiques, quoi ! ..."). Mais, cette fois, au contraire de ce qui se passait à VII et surtout à IX, l'orientation de la méchanceté se défend d'être dirigée contre les enfants : "qu'on va balancer ... Et pas forcément avec une idée malfaisante, hein, on les balance ...".

O

BILAN : PSEUDO-REINSERTION SOCIALE.

Grâce aux relations positives qui se sont nouées pendant la période de détention et grâce à d'autres qui se sont établies depuis la sortie de prison, une évolution positive s'est produite chez J.E., cela paraît certain. J.E. affirme sa volonté de ne pas récidiver. Il a fondé un foyer. Il travaille.

Pour autant, et de loin, les problèmes de fond ne sont pas résolus.

En dépit d'une intelligence qui est bonne, les prises de distance restent difficiles. Qu'on note au Rorschach l'extrême brièveté des temps de latence, le désordre de la succession, l'importance des confabulations, la pauvreté du F+T (égal à 70), l'insuffisance du nombre des K (égal à 2 dans un protocole de 62 réponses), le manque d'équilibre du Mode d'Appréhension où le D n'apparaît pas, alors que le Dd est élevé. Qu'on note aussi le comportement opérationnel au test du village : J.E. "colle" à un matériel dont il n'a pas pris connaissance au départ, ce qui l'amène à des changements d'orientation brusques en cours d'épreuve ("Mais c'est tout des commerçants, ça ! J'avais pas vu. On peut faire autrement ..."), ne fait de plan, même partiel, à aucun moment de sa construction. Le résultat final n'est ni incohérent, ni absurde, mais, si nous envisageons les choses sur le seul plan rationnel, comporte des négligences (l'église est constituée de façon peu classique par accollement du clocher à l'hôtel), et des approximations (les dernières pièces sont abandonnées en un tas qui ne sera interprété qu'a posteriori et de façon imprécise en fonction de ce qu'il suggère : "du bois, ou une maison de berger, ou un truc désaffecté"). Par peur des impressions d'insuffisance qui trouvent leurs racines dans sa passivité et dans sa dépendance, J.E. brûle les signaux, multiplie les réactions qui visent à l'effet, néglige la profondeur. Voilà, il l'explique clairement, comment les choses se jouent

en recherche d'apparences, sans solidité, dans plusieurs domaines de sa vie, celui de sa formation culturelle, par exemple :

" (Un jour), on avait été ... je ne sais trop où, dans un bar des Champs
 " Elysées. Il y avait tout un tas de gens, un colonel dont je ne me souviens
 " pas du nom, je me suis rendu compte que mon vocabulaire était vraiment in-
 " suffisant, que mes connaissances étaient pratiquement nulles. Alors donc,
 " arrêté, je me suis dit : "Il faut apprendre, profiter du temps d'immobili-
 " sation pour t'instruire ...". Alors, j'ai suivi des cours par correspondance,
 " j'ai préparé le certificat d'études, je l'ai passé, et puis après, j'ai con-
 " tinué. Et puis alors, c'est bien dommage que j'avais cet état d'esprit, je
 " n'ai choisi que des choses qui ne pouvaient que faire briller, voyez, pas
 " l'essentiel ...
 " ... j'ai rencontré des gens de ma catégorie, et, parmi eux, il y avait tout
 " de même des gens qui n'étaient pas bêtes du tout et qui n'ont passé tout un
 " tas de bouquins qui allaient neuf fois sur dix dans le sens de ce que nous
 " pensions : "Le zéro et l'infini", des choses de cet ordre, "Réflexions sur
 " la peine de mort" de Camus, des bouquins comme ça, voyez. Et avec des com-
 " mentaires, en discutant, après ça se fait tout seul. Alors j'ai voulu, un
 " peu par curiosité, connaître les classiques parce qu'il fallait les con-
 " naître. J'en ai lu quelques-uns, je n'ai pas tout lu, enfin j'ai surtout
 " essayé de lire l'essentiel : un vernis. Et puis content alors de pouvoir
 " se dire plus en profondeur les grandes choses qui justifient mon attitude
 " d'être antisocial ... (1).

Sur le plan professionnel, J.E. est assez doué (de son stage en F.P.A., élec-
 tricité, il est sorti 2ème, dit son agent de probation), et, à l'entendre, il
 travaillerait beaucoup :

" ... je travaille sans arrêt, même bien souvent le dimanche ... et je fais
 " mes devis jusqu'à minuit, une heure du matin. Et je suis encore à la bourre
 " dans mes papiers. J'ai une grosse corbeille avec tout un tas de trucs, alors
 " j'attends les rappels, les choses comme ça (1).

L'éducateur montre pourtant quelque réserve : on voit souvent J.E. au café.

Ce désir de briller, d'être à la tête, de jouer au "chef d'entre-
 prise" (Cf. les commentaires au test du village) débordé, de faire montre de
 tout ce qui, intellectuellement, a pu être découvert sur soi-même reste bien,
 sur le plan des mécanismes psychologiques, dans la ligne de l'ancien besoin
 (manifesté à l'époque des délits) de faire étalage de puissance. Au village,
 la mise en vedette et l'agrandissement de la bergerie en HG sont symptoma-
 tiques : ils se lient, on le sait, à des fantasmes compensatoires de gran-
 deur (2). J.E. n'est pas sans l'ignorer, qui, parlant de son évolution, dit
 ceci :

" ... je connaissais le mécanisme, c'est extrêmement facile : pour schémati-
 " ser, il suffit ce soir d'aller dans un café, de donner quelques coups de
 " poing à quelqu'un ... ça semble ridicule pour qui n'est pas mêlé à ce
 " milieu-là. Mais tout un milieu qui admire, qui regarde, avec ces femmes
 " qui admirent aussi le héros, c'est extrêmement facile de devenir quelqu'un
 " localement, tout petit de devenir quelque chose, quelqu'un, de s'extériori-
 " ser, de devenir une vedette dans le fond. Et ça, c'est peut-être la quête
 " de l'admiration des autres, chose que je n'ai pas eue étant tout petit,

(1) Extrait d'entretien.

(2) MAZEROL M.T. : "Contribution à l'étude des personnalités délinquantes", 1966,
 p. 147.

" c'est à peu près certain, c'est toujours la même chose ...

" Je me suis dit : "Il y a peut-être autre chose à faire, ça, c'est ridicule,

" je vais pouvoir apprendre, je vais pouvoir ... (1).

Cependant, mécanismes de dénégaration et de surcompensation peuvent jouer, l'angoisse devant les sentiments d'insuffisance est toujours là; dénié, surcompensée, refoulée (les Do, au Rorschach, sont des réponses additionnelles), mais présente et agissante. Le choc au rouge est, comme on le sait, le signe d'une forte angoisse de castration. Chez J.E., on ne saurait trop souligner son importance. La succession avait été ordonnée à I; à II, elle s'inverse. Première réponse : un Dd, Sexe. Il est suivi d'une G CF, Anat où sont mentionnées "des parties sanguines apparentes", puis une autre G qui combine les deux premières réponses en une DG CF de menstruation. La Ban vient alors. Et ce n'est qu'après elle qu'une interprétation peut être donnée concernant le rouge qui perd tout caractère pulsionnel (réponse 11) : cette interprétation cesse de faire intervenir la couleur bien qu'elle la mentionne (désignation de l'endroit interprété par la couleur); au débordement initial, a succédé une reprise en main progressive des pulsions par le Moi qui, pour se défendre d'un nouveau débordement possible, recourt au mécanisme d'isolation. La présentation de III, cependant, provoque un nouvel ébranlement pulsionnel violent et, à travers la réponse banale elle-même, les préoccupations et l'angoisse se manifestent. Les "deux idées ... deux garçons, homosexualité" ne restent qu'une seconde à peine juxtaposées dans un sursaut de défense. La mise en relation des deux personnages vient aussitôt, sous-tendue par des sentiments fortement agressifs, que J.E. tente de minimiser ("idée de refus ... ou chacun tirant pour soi"), voire d'annuler (dévitalisation des personnages : "des silhouettes humaines"), mais en vain. Bien que la défense tienne encore, exprimée dans l'éloignement et la volonté d'humour ("si c'était un dessin humoristique"), l'agressivité liée à l'angoisse de castration ne s'en exprime pas moins en termes crus : "les taches rouges pourraient évoquer des pensées plutôt sanguinaires à l'égard l'un de l'autre puisqu'il y en a deux". Ce n'est qu'ensuite que le Moi se défendra à nouveau contre la sollicitation pulsionnelle en usant du mécanisme d'isolation (réponses 15 et 19). À l'épreuve choix, II est l'une des deux Pl. refusées "à cause probablement de cette notion de sexes déchirés, de menstruation".

Mais l'angoisse n'est pas seulement angoisse de castration : nous avons parlé du choc au morcellement à X; la formule secondaire est inversée; les réponses de type Clob apparaissent dès la Pl. I et l'une est une ClobF;

(1) Extrait d'entretien.

plusieurs contenus ont un caractère inquiétant, malfaisant même, nous en avons parlé à propos des Pl. VII et IX surtout; le Hd + Anat + Sexe + Sg¹ est très élevé (= 39). Au village, les sentiments d'insécurité s'expriment dans la valorisation de la gare (avec voie ferrée et train) en BD (1). L'angoisse de mort se reflète dans la mise en place du cimetière évoqué et construit sitôt après l'église. Les pylônes, sens H. FAURE (qui pourraient éventuellement servir de château, dit J.E. au questionnaire), sont le reflet de la "teneur en omniprésence parentale" (2). Le Moi est incapable de s'autonomiser, saturé qu'il reste des imagos parentales introjectées. D'ailleurs, l'église qui le symbolise est construite de façon peu classique. Doit-on dire que l'hôtel qui sert d'abside représente une image maternelle d'identification primaire dévalorisée par ses multiples liaisons ? M. MONOD attire l'attention sur "le symbolisme de l'église, image archaïque du couple géniteur" (3). Les relations avec autrui sont imprécises : l'entrée du village est désignée de façon vague ("bah ! de par là-bas ..."), la sortie n'est pas prévue ("un village sans issue"). Les attaques sont dangereuses, en même temps que difficiles à prévoir ("une armée ennemie, ça ne peut être que ça, ou une épidémie ... ou alors l'intrusion d'êtres malfaisants ..."). Les défenses commencent par être irréalistes, peu efficaces : contre des attaques du type de celles qui ont été envisagées, ne sont prévues que des discussions stériles (les villageois se réunissent et discutent "avec le coiffeur, le boucher, et tout ça ..."), et des manifestations dérisoires ("Un petit défilé devant le monument avec une allocution du "bon père" local"). Soudain, après les atermoiements du début, J.E., tout en cherchant encore à la nier (Cf. la forme conditionnelle de sa proposition) revient à une plus juste notion de la réalité qu'il a lui-même définie ("Si c'est une attaque ennemie ..."). Il envisage alors la contre-attaque. Mais sous des formes diverses qui témoignent de mouvements successifs :

- 1°) le recours à d'autres, dont le choix paraît curieux, compte tenu de leur manque de qualification (coiffeur, boucher);
- 2°) la fuite, les autres n'inspirant qu'une confiance limitée ("ou alors on n'a pas confiance au patriotisme du coiffeur et du boucher et puis on emmaillotte ses gamins et on essaye de partir dans un coin plus paisible");
- 3°) bien qu'à regret et comme un pis-aller, la contre-attaque personnelle ("j'essayerais de me bagarrer et si vraiment on ne peut pas, essayons de protéger nos vies ...").

(1) MAZEROL M.T. : "Contribution à l'étude des personnalités délinquantes", 1970, pp. 16-26.

(2) FAURE H. : "Les objets dans la folie", p. 210.

(3) MONOD M. : "La validation du test du village chez l'enfant".

Les études menées sur des populations placées en I.P.E.S. montrent que les garçons qui évoluent le mieux ont de plus en plus tendance à recourir aux forces du village qui ont pour fonction de les protéger (confiance accrue dans l'environnement), qu'au contraire ceux qui évoluent le moins bien essaient de plus en plus souvent d'agir par leurs propres moyens. Les mêmes études montrent encore que la gravité des conséquences prise par les événements diffère dans les deux groupes de population : chez les sujets qui évoluent le mieux, les victoires du village se multiplient, la confiance en soi s'affirmant en même temps que la confiance dans les autres; chez ceux qui évoluent le moins bien, le village échoue de plus en plus fréquemment devant les forces ennemies et les morts sont nombreuses (1). Mais chez J.E., les interprétations sont à creuser. Nous avons noté l'aspect curieux du début de la démarche, les tergiversations, les discussions notamment entre coiffeur, boucher, et les autres, l'intervention apaisante du maire. Tout se passe au départ comme si le conflit était purement interne, ne mettait en cause aucune force ennemie extérieure. On peut alors penser que les personnalités intervenantes ne sont que symboles des tendances mêmes de la personne de J.E. : son narcissisme, son sadisme parlementent avec d'autres tendances, son manque d'assurance, sa peur, et l'instance surmoïque (le maire) arbitre, prenant parti pour la peur, condamnant à son bénéfice les désirs de mise en vedette et d'agression. Jusqu'au moment où le Moi intervient face au réel (l'attaque ennemie). Mais il ne réussit que difficilement à concilier les différents éléments pulsionnels; d'où les premières alternatives antinomiques : la défense ressentie comme vaine ("ou on meurt, je dirai presque bêtement ...") ou la fuite ...; suivies d'une troisième : la contre-attaque ("j'essayerais de me bagarrer ...") mais désespérée : devant les forces oppressantes de la réalité, le Moi se sent par avance vaincu. D'ailleurs, le village est vaincu et les conclusions sont tragiques ("représailles, emprisonnement, on fusille les meneurs, ceux qui ont mené la défense ... et puis après, ben, un calme boiteux ...").

Ce "calme boiteux" semble bien être le lot de J.E.

"... la liberté ... le mot, c'est pas tout à fait un mensonge, mais ça ne tient pas toujours ses promesses. La liberté vue de l'intérieur, c'est quelque chose de très beau avec des possibilités énormes, et la liberté, c'est finalement une contrainte qui est peut-être plus grande, peut-être plus embêtante même que l'état de détention (2).

J.E. soulève alors les problèmes qui se posent à lui, dont les plus importants sont des problèmes familiaux.

- (1) SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL N.T. : "L'internat de rééducation", 4ème partie.
- (2) Extrait d'entretien.

" J'ai deux enfants, j'ai un petit bébé de seize mois et puis un garçon qui
" a 6 ans et qui n'est pas de moi. Quand tout ça braille, quand la maman
" n'apporte pas assez d'attention à mes préoccupations ... et puis elle ne
" peut pas parce que c'est des choses professionnelles : ou je suis débordé,
" ou je n'arrive pas à suivre, ou techniquement ça me dépasse un peu, ou ça
" ne s'arrange pas, ou des problèmes financiers, ou des clients qui ne me
" paient pas depuis trois ans, ou je sens en-dessous un peu de malveillance
" ou de la négligence, il est évident que ...
"
" Je retrouve ma jeunesse avec mes propres problèmes avec le beau-père vis-
" à-vis du petit que j'ai acheté tout fait. Là, c'est moralement, je suis
" mal à l'aise, des fois je ne lui apporte pas toute la tendresse qu'il mé-
" rite. Par contre, l'autre, le tout petit, là, c'est le Bon Dieu ... l'aîné
" sent très bien qu'il y a plus d'affection pour le tout petit ... J'ai une
" indifférence à son égard qui est énorme et que si on ne saisisait pas le
" mécanisme amènerait à avoir de la rancune contre lui-même. Voyez, le petit
" monte sur la table, l'autre, il dessine alors qu'il sait que s'il tombe il
" va se faire au moins une grosse blessure. L'autre, il dessine à côté, il
" le laisse. Le petit grimpe sur les tracteurs, d'un seul coup, il tombe, la
" jambe coincée, il se met à brailler, l'autre ne se déplacera même pas pour
" le ramasser. Je crois que le problème, c'est en moi qu'il réside, peut-être
" un peu la maman, mais peut-être que je ne suis pas assez affectueux avec
" lui, peut-être que je ne lui accorde pas assez d'intérêt, je ne sais pas ...
" on l'a pris, il avait déjà 4 ans $\frac{1}{2}$, 5 ans, et du côté de chez ma belle-mère,
" c'est pas l'intelligence qui brille non plus. Alors on lui a dit : "Ton
" père, c'est pas ton père, c'est ton beau-père. Ton beau-père, il est en
" prison [période de l'inculpation qui s'est soldée par un non-lieu]". Une
" fois, on lui a fait voir le palais, on lui a dit : "Tu vois, ça, c'est la
" maison de papa" : le gamin, il me l'a ressorti ... Alors, au début, je vi-
" vais avec ma femme, le petit était en pension. Ce petit a eu probablement
" beaucoup d'agressivité à mon égard : je lui prenais sa mère ... après on
" l'a pris avec nous, alors, il essayait de l'avoir pour lui tout seul, la
" maison, c'était la maison de maman, j'étais l'étranger. Et puis, il y a eu
" une période où je l'ai emmené sur le chantier. Je crois qu'il est plein du
" désir de bien s'entendre avec moi. Je me rappelle, par exemple, je l'avais
" emmené, on s'était assis sur une pierre entre deux et puis on avait cassé
" la croûte, là, on a parlé très longtemps, je crois que c'est symbolique,
" ça, le fait de manger ... on avait bu un coup de limonade, il était très
" heureux. Et puis actuellement, je crois que c'est moi qui pêche. Et puis
" il est boudeur, c'est un enfant qui a des problèmes, il faudrait qu'il soit
" suivi de très près ... Ce que je constate, quand ma femme me contrarie,
" j'ai beaucoup d'hostilité à l'égard de l'enfant, et c'est ce qui se produi-
" sait avec mon beau-père. Mon beau-père qui est mort maintenant et que, avec
" la réflexion, je considère comme quelqu'un qui n'était pas mauvais, c'était
" pas un mauvais bougre ... Par contre, son hostilité à mon égard était per-
" manente ... de ce que je peux ressentir de temps en temps ... il [l'aîné
" des enfants] m'ennuie, il me tape sur le système. Enfin, je fais tout ce
" que je peux ... non, je ne dois pas faire tout ! je devrais faire mieux ...
" Mais faut dire aussi que quand je rentre le soir, je voudrais du calme. Bon,
" je rentre à la maison, je voudrais un petit peu de calme. Ma femme est, à
" mon avis, pas assez affectueuse ... peut-être qu'elle est jeune ... Alors,
" j'interprète : il y a tout le mécanisme qui doit être votre lot à vous pro-
" bablement et puis le lot de tout le monde. De temps en temps, j'ai le sen-
" timent qu'elle est déçue, de temps en temps, je crois qu'elle est contente,
" c'est le problème actuel. Il y a du vrai, il y a du faux. Je suis peut-être
" trop exigeant aussi. Je voudrais qu'elle m'embrasse le matin quand elle se
" lève ... Je sais bien, c'est pas très important ... Je ne dois pas être
" toujours marrant non plus, je ne me rends pas toujours compte ... Je suis
" de ceux, moi, qui ont besoin d'une poignée de main le matin quand on se

" lève. C'est le premier sourire que je rencontre qui détermine toute ma journée. Je rencontre quelqu'un qui me dit : "Bonjour, Monsieur, ça va ?", " ça y est, je suis content, je suis bien, je suis réconcilié pour la journée (1).

Nous disions que le processus de déroulement des réponses à la Pl. IX du Rorschach rappelait singulièrement celui qu'on observait à la Pl. VII, mais qu'il pouvait s'interpréter avec quelques nuances. Le "foetus", le "bébé à peine formé" "repoussé par les visages grognons ou écrasé, ou mal jugé" ne serait-ce pas, en effet, l'image du beau-fils, repoussé, écrasé, mal jugé par J.E. lui-même ? Selon R.M. PALEM, la Pl. IX est la Pl. personnelle et J.E. dit explicitement : "J'aurais souhaité que ma femme n'eût pas d'enfant".

o

J.E., peut-on espérer, ne commettra plus de crimes. Le fantasme de l'attaque du village est parlant : sous l'empire de la répression, la peur a pris des dimensions considérables. Mais les troubles en profondeur n'ont pas été traités : ils ont été seulement abordés quelquefois. Sans doute, plusieurs figures bénéfiques se sont-elles employées et s'emploient-elles encore à établir et à maintenir avec J.E. une relation privilégiée et réparatrice, mais les déficits initiaux étaient énormes, et leurs interventions sont restées sporadiques. Au contraire, celles des agents de la répression qui confirmaient, par leurs attitudes de jugement et de condamnation, la prégnance des premiers objets persécuteurs. La personnalité garde une grande fragilité, avec un Moi à la limite de la dissociation. L'angoisse est forte, maîtrisée avec peine. Les désirs de fuite sont manifestes (ce que la valorisation de la gare au test du village montre assez). L'éthylisme qu'on craint est une éventualité à envisager, et, sous l'empire de la boisson, les pulsions agressives, inhibées beaucoup plus que canalisées, pourraient à l'occasion, se dévouler.

C - RESOCIALISATIONS AUTHENTIQUES.

" ... bien sûr, il y en a qui sont des délinquants provisoires, mais il y a beaucoup de types qui sont marginaux au départ et qui, durant toute leur vie, vont le rester. Ils seront inadaptés, soit dans la délinquance, soit dans la maladie mentale, soit dans n'importe quoi, ils sont mal partis, ils continueront mal (1) ...

(1) Extrait d'entretien.

Celui qui parle, nous l'appellerons M.A., est un ancien condamné qui, au cours de sa longue peine, a fait des études supérieures et une autoanalyse sous contrôle. Au moment de l'entretien que nous avons avec lui, il est en liberté depuis près de quatre ans. A la fin de sa détention, préparant une thèse, il a eu l'occasion d'avoir des entretiens approfondis avec bon nombre de ses co-détenus, et il connaît d'autant mieux leurs problèmes que ceux-ci, pour certains, ont été les siens.

Il continue :

" Ce sont des gens qui ont une demande telle qu'elle est absolument insatiable, elle est impossible à satisfaire ... au départ, ils sont lancés dans la vie avec des handicaps insurmontables ... je ne suis pas optimiste ... (1).

Il nuancera malgré tout sa pensée :

" ... le système actuel ne permet pratiquement pas à un délinquant de se réadapter et de s'en sortir honorablement ... on est délinquant parce qu'on a des problèmes, problèmes psychologiques souvent, problèmes sociologiques aussi, mais ces problèmes ne sont pas résolus en prison. La frustration, on l'aggrave. Le complexe d'Œdipe, on ne le liquide pas. Une problématique homosexuelle, croyez-vous qu'elle se résout ? Non, elle passe à l'acte ... Je connais très peu de détenus qui se soient améliorés en prison (1).

Nos propres constatations vont dans le sens de ce que soutient M.A. L'étude statistique menée dans la section 3 de notre deuxième partie le montre à l'évidence.

Il reste que, comme le dit encore M.A. :

" Très peu, mais quelques-uns tout de même sont des types de classe, des types valables. Ceux-là s'en tirent. Parmi les amis, et les amis, bien sûr, on essaye de les sérier dès l'abord, il y en a un qui est directeur adjoint du côté des Halles, il y en a un autre qui, ces derniers temps, était directeur dans une agence d'Intérim, un autre qui est infirmier-éducateur, il y a René Biard (2) ... ceux-là s'en sont tirés (1).

Nos interlocuteurs, dans ce paragraphe, seront M.A., psychologue, Alphonse Boudard, qu'il n'est pas besoin de présenter, connu qu'il est par ses écrits, et René Biard, dont on aura peut-être lu "Bagnards en culottes courtes" et "Maffia en taule", mais qui, surtout, exerce le métier d'éducateur dans un foyer de jeunes libérés dont il assume la responsabilité.

Des entretiens avec ces trois hommes, dont la vie et les activités témoignent assez de la resocialisation, que retiendrons-nous ?

(1) Extrait d'entretien.

(2) Auteur de "Bagnards en culottes courtes" et de "Maffia en taule", dont nous avons parlé au chapitre premier, section 1, de la deuxième partie.

10) Que leurs handicaps, au départ, sont du type de ceux qu'on rencontre habituellement dans la population délinquante. Abandons, placements, absence de père, mère abusive, carences éducatives aussi bien qu'affectives, rien d'exceptionnel dans les tableaux qu'ils brossent.

" Carence paternelle totale, dit l'un : je suis enfant naturel. Ma mère m'a reconnu à 6 ans ... J'ai été placé jusqu'à 6 ans chez des paysans. Je dois dire que j'étais bien tombé. J'étais chez des gens gentils, dont je garde un très bon souvenir. Des gens pauvres, mais très gentils. Ensuite, ma mère m'a reconnu et j'ai vécu entre elle et ses différents amis. Avec eux, le niveau de vie variait. Mais de toute façon, c'était à peu près l'abandon ... Quand est arrivée la période de l'occupation, j'ai fait du marché noir, tous les trucs qu'on faisait à cette époque. J'avais 15 ans ... J'ai pris un pli ... Puis il y a eu l'alibi patriotique : j'ai eu une activité de résistant ... on allait attaquer le bureau de tabac, prendre la ration pour le maquis. Vous voyez ce qui peut se passer dans la tête de quelqu'un quand les événements sont finis. Ce qui vous valait une médaille en 1944, en 1948 vous valait purement et simplement la taule ... Quand je me suis trouvé démobilisé en 46, j'ai hésité un temps à aller en Indochine, je savais pas quoi foutre ... (1)

" Ma mère était une très honnête femme, impeccable et tout, dit le deuxième avec sarcasme. Elle avait juste une chose, c'est qu'elle avait quatre enfants qui n'étaient pas du même père, c'est tout. Autrement dit, c'était une p ... Elle travaillait dans un ministère : c'était une dame très bien ! C'était une ordure ... Et puis mon père ne valait pas mieux ... Alors, ils nous ont abandonnés. En ce qui me concerne, j'avais dix huit mois quand ils m'ont abandonné ... J'ai été placé chez un oncle et une tante. Ils m'avaient vu chez la nourrice, j'étais tout sale : puisque mes parents ne payaient pas leurs mensualités, la nourrice se fichait de moi, elle avait rien à fiche du gosse ! Alors, mon oncle et ma tante se sont occupés de moi jusqu'à l'âge de 10 ans. Et puis quand j'ai eu 10 ans, mon père est arrivé, l'air paternel : j'étais son petit, tout ce qu'on veut, et il a voulu me reprendre. L'oncle et la tante n'ont pas accepté. Alors, finalement, pour couper court à tout, il a dit : "On va le mettre à Montesson". C'était un bagne de gosses. Nos surveillants, les gens qui nous gardaient, c'était des pions et ils nous martyrisaient, ces pions-là. A tel point que, en 1940, le directeur, pour éviter d'aller en prison, s'est tranché la gorge dans sa baignoire. Il a eu peur du scandale, des scandales. Alors, en 1940, mon oncle m'a repris ... j'avais 15 ans ... Mais ça y était, j'étais déjà un peu pourri ... (1)

" Et le troisième : Notre père était marin ... Il n'était jamais là ... il venait un mois ou deux, comme ça, en permission, c'est tout ... Moi, je considère que je n'ai pas de père, j'ai jamais eu de père ... Quand il venait, il n'était que de passage, un mois, deux mois, quelquefois, il venait trois mois ... pendant la guerre, bloqué en Amérique de 40 à 45, il n'a jamais pu revenir en Europe. Quand il est revenu, j'ai dit à ma mère : "Qui c'est ce Monsieur ?". J'avais 7 ans ... Je suis un garçon sans père ... Notre mère essayait d'assumer un rôle paternel. Evidemment, c'était catastrophique ... A un moment, elle a acheté une blanchisserie. Alors, en plus, elle était tout le temps à la blanchisserie. On n'attendait que ça pour se tailler. C'est d'ailleurs là que ça a commencé : trois fugues, des tas d'âneries, des bêtises qui n'ont pas de nom, et puis l'enchaînement, moi à 17 ans, mon frère à 16 ... Notre mère, elle nous avait battus, elle ne nous battait plus, c'était inutile, ça nous faisait rigoler, on se foutait d'elle ... Elle ne pouvait rien faire, on était révoltés à mort, on la détestait, on l'apelaient la mère, c'était affreux ... On lui reprochait tout, lui disant qu'elle fond elle ne nous aimait pas vraiment, qu'elle nous terrorisait, qu'elle nous

(1) Extrait d'entretien.

" visssait beaucoup trop et que c'était pour ça qu'on se taillait, qu'elle ne nous aimait pas, qu'elle ne nous aidait pas, qu'elle ne nous donnait pas de quoi nous distraire, qu'on n'était pas comme les autres, qu'on n'était pas aussi bien habillés ... On était dans le contexte d'Hervé Bazin, Folcoche, on exagérait ! ... Ce qui était vrai, c'est que notre mère ... c'est autre chose, on ne pouvait pas comprendre ça ... notre mère était une mère étouffoir, la mère-vampire. Moi, elle m'a vraiment transformé en petit OEdipe ... je la détestais parce que j'étais amoureux d'elle. Il a fallu deux ans, au moins un an, pour le reconnaître et le comprendre. Je me défendais et c'était la source de mes angoisses. Quand j'ai pris conscience de tout ça, ça a été fini. Du jour au lendemain. Alors, j'ai pu améliorer, creuser, compléter, mais c'était ça le problème central pour moi. Il y en avait d'autres et des graves, mais ça, c'était le plus gros (1).

2°) Que des possibilités existent pourtant chez eux qui leur permettaient de triompher des difficultés.

Ne parlons pas de l'intelligence. Elle est chez tous trois de très bon niveau. Mais on sait que l'intelligence de la population délinquante dans son ensemble ne diffère significativement qu'assez peu de celle de la population globale, et plusieurs des cas que nous avons exposés jusqu'alors en montrant qu'ils évoluaient, soit vers la maladie mentale, soit vers la pérennité de la délinquance, soit vers ce qui ne représente qu'une pseudo-réinsertion sociale, étaient intelligents.

Plus intéressantes que les capacités intellectuelles brutes sont sans doute les possibilités d'investissement objectal qui demeurent. Elles s'expliquent par un narcissisme moindre et trouvent leurs racines dans l'établissement de relations initiales (au moins substitutives) plus favorables.

Que nous disent, à ce propos, nos interlocuteurs ?

L'un, que ses six premières années se sont passées "chez des gens très gentils dont il garde un très bon souvenir". Le deuxième, qu'"un oncle et une tante se sont occupés de lui jusqu'à l'âge de 10 ans". Quant au troisième, il remarque :

" ... j'ai eu une éducation qui m'a quand même donné des possibilités ... quand j'ai été arrêté, j'avais déjà la première partie du Bac ... (1).

Et ailleurs :

" Mes parents (pendant le temps de la détention) ont été très bien. Des lettres, des visites autant qu'ils pouvaient, des mandats ... Ce sont des gens généreux, qui ont une morale, qui ont une foi ... et qui aiment leurs enfants ... les problèmes psychologiques leur ont échappé, devaient leur échapper ... Mais pour le reste, le devoir, aider ceux qui sont dans la peine, aider vraiment, authentiquement et puis le démontrer, alors, ils étaient là ... (1).

(1) Extrait d'entretien.

3°) Que, liées à ces possibilités d'investissement, de nouvelles relations favorables et des intérêts naissants surgissent qui pourraient permettre sublimations et réparations.

Sans doute, les conditions étaient-elles différentes dans chaque cas, dans tous pourtant l'énergie disponible restait suffisante pour qu'à un moment le virage s'effectue. Des rencontres bénéfiques (avec la future épouse, avec l'ami R., dont nous avons fait connaissance au paragraphe sur J.E.); 1° autoanalyse; à travers des lectures nourries et progressivement de mieux en mieux choisies, la découverte du monde fascinant de l'écriture : autant d'événements circonstanciels respectivement déterminants dans les évolutions que nous observons.

o

"C'est la semi-liberté qui m'a permis de me réadapter tout doucement", explique R.B. qui, relégué, avait perdu à tout jamais l'espoir de vivre à nouveau librement. "Ensuite, ma femme, faut pas oublier, ça, c'est très très important !", et il commente

" C'est une femme exceptionnelle. Tant mieux pour moi ! Elle est exceptionnelle en ce sens qu'elle ne m'a jamais embêté. Elle m'a toujours laissé faire ce que je voulais ... Elle a su que j'avais été en prison au bout de quelques mois seulement. Je ne lui ai pas dit si vite. Je pensais : "Elle va se faire la valise". Et puis je me suis aperçu qu'elle était courageuse, etc ... Alors, bon, un jour, j'ai décidé : "Je vais lui dire que j'ai été en prison ...". C'est grâce à elle, beaucoup, beaucoup, si je suis arrivé. Parce qu'elle a su être brave. Alors, vous voyez, il y a des gens qui disent que c'est la faute aux femmes si on retourne en prison. Ça arrive aussi que c'est grâce aux femmes si on n'y retourne pas ... (1).

Lorsqu'il fait la connaissance de sa femme, R.B. est en semi-liberté depuis un mois. Il redécouvre un monde oublié et, cette fois, avec une possibilité, qu'il exploitera, de redémarrer :

" Pour une fois, l'administration pénitentiaire m'avait trouvé du travail. D'habitude, on me fichait à la porte sans travail, sans argent, sans famille, sans raison, sans vêtements. Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse avec rien du tout ? Eh bien, je récidivais ... c'est normal ! ... Pour moi, la semi-liberté, c'était quelque chose de formidable ... c'était une porte ouverte vers la vie normale, on se réadaptait ... (1).

R.B. commence à travailler dans le métier de menuisier qu'il a appris en maison de correction et où il a obtenu une qualification (C.A.P.), est exploité par son employeur, se retrouve en prison pour un crime qu'il n'a pas commis, "tombe sur un magistrat instructeur qui était juste", est acquitté et travaille à sa nouvelle sortie de prison comme receveur dans les autobus. En même temps, et c'est là-dessus que nous insistons, il commence à s'occuper de relégués.

(1) Extrait d'entretien.

" ... je me suis occupé des relégués qui n'ont succédé à la prison. Et puis,
 " là, comme il n'y avait rien du tout, ma femme et moi, on s'est substitués
 " à l'Etat : on les recevait chez nous, on les hébergeait, on bossait tous
 " les deux ... A nos frais, bien sûr. Tout le monde s'en portait fort bien,
 " le comité post-pénal du coin était très content. Parce que quand ça réussissait,
 " c'était eux qui se faisaient mousser, et quand ça ne réussissait
 " pas, on disait : bien sûr, il a été chez R.B., c'est normal que ça ne
 " marche pas ... Et puis un jour, le député-maire de la ville m'a contacté.
 " On a discuté (R.B. était sorti de prison depuis trois ans), on a discuté
 " sur la création d'un centre.
 " Effectivement, quelques années plus tard, un centre a été construit et on
 " m'a appelé pour être moniteur tout spécialement chargé du reclassement des
 " anciens condamnés. Disons que j'ai eu peut-être beaucoup de chance : de
 " tous ceux qui m'ont été confiés, environ 80 % n'ont pas récidivé. Ils sont
 " toujours dans la région, ils travaillent, ils sont mariés, ils ont des en-
 " fants, etc ..., etc ... Et puis, pour me remercier, eh bien, on m'a licen-
 " cié au bout d'une dizaine de mois, parce qu'"on s'est aperçu que j'avais
 " des condamnations" ... Tout le monde savait que j'avais été condamné !
 " Sauf le député-maire ... Je me suis donc retrouvé sur le sable.

Et R.B. commente avec quelque amertume, parlant de ce député-maire :

" Quand même, il n'était pas trop méchant puisqu'il me proposait de conduire
 " les voitures d'ordures ménagères de la ville. J'ai dit : "Non !", et puis
 " j'ai rouspété ... (1).

R.B., en effet, ne se laisse pas décourager. A ses yeux, ce qu'il
 a entrepris est trop important pour être abandonné (ailleurs, dans l'entre-
 tien, il dira : "Une revanche, vous savez, je l'ai en étant directeur de ce
 foyer qui est réservé aux délinquants") :

" J'avais connu un prêtre à Fresnes, le Père A., avec qui j'étais en rapport
 " et qui était un type exceptionnel, brave homme, dynamique, on a le même
 " âge ... Je lui ai écrit, je lui ai dit : "Voilà, tout le monde me laisse
 " tomber, la société, c'est bien ce que je pensais, etc ... Je ne retrouve
 " maintenant sur le sable, sans logement, sans travail"; j'avais plus rien
 " ... Et puis il entend dire que l'aumônier R. cherchait un directeur pour,
 " etc ... Je lui ai écrit (à l'aumônier R.). Il m'a demandé de venir. On a
 " discuté pendant trois jours. Ensuite, je suis passé devant les membres du
 " conseil d'administration que je craignais comme tout à l'époque ... main-
 " tenant, je ne les crains plus du tout ... J'ai été accepté et j'ai pris
 " mes fonctions (deux ans environ avant l'entretien). Et les réussites,
 " c'est pareil, mais alors, c'est pas moi tout seul : c'est l'équipe; l'é-
 " quipe a beaucoup de succès : c'est 75 à 80 % de non rechutes (1).

Figures gratifiantes dans un univers reconstitué. Dévouement d'une
 femme aimante, appuis, confiance à ses côtés : les difficultés peuvent con-
 tinuer à se multiplier, R.B. a désormais, pour les affronter et les vaincre,
 les forces qu'il faut. Sa vie familiale s'est organisée, sa vie profession-
 nelle aussi, dans lesquelles il va pouvoir, à loisir, en projetant sur
 d'autres ses anciens visages d'enfant malheureux et d'homme réprouvé, s'em-
 ployer à réparer les dégâts du passé. Plusieurs des phrases qu'il prononce
 valent d'être soulignées.

(1) Extrait d'entretien.

" Vous savez, mon père et ma mère, je n'ai aucune considération pour eux, absolument aucune ! C'est de la haine que j'éprouve pour mes parents. Ils ont été dégu ... Et je peux me permettre de les juger comme tels parce qu'eux ils ont abandonné leurs enfants, et moi, j'en ai adopté un (1).

Et R.B. explique comment il a fait "une demande d'adoption plénière, nouvelle législation" pour que le fils de sa femme (né d'une première union malheureuse) soit considéré comme "né de ses oeuvres". L'enfant, qui avait 3 ans à l'époque où R.B. a constitué son foyer, en a maintenant 15.

" J'en ai fait un homme qui, j'espère, n'ira pas en prison, qui, j'espère, aura une bonne profession, puisque je travaille pour ça ... Je suis juge de mes parents : j'ai le droit. Ils nous ont abandonnés tous les quatre et moi, j'ai fait le contraire. Voilà, c'est pour ça que je ne peux pas ... j'ai pas eu d'enfant, je me suis dit : "Je vais en avoir un quand même ..." (1).

A propos des jeunes gens qu'il héberge au foyer qu'il dirige, R.B. dit encore :

" ... la confiance, dès le début. Moi, j'ai confiance en eux jusqu'à preuve du contraire. Je prends le travail en sens inverse. Les autres commencent par dire : "J'ai pas confiance jusqu'à ce qu'ils prouvent qu'on peut leur faire confiance". Moi, j'ai confiance en eux au départ et puis après, c'est quand ils prouvent qu'il ne faut pas que j'aie confiance en eux que je commence à être méfiant. Ecoutez, c'est très simple, je ne veux pas me vanter, mais je vais vous dire pourquoi on réussit dans ce foyer. C'est parce que j'ai inculqué à mes collaborateurs comment il fallait faire. Pour moi, c'est pas difficile, faut faire tout le contraire de ce qu'on a fait pour moi. Tout le contraire de ce que la société a fait, eh bien, je le fais ici, et ça marche. Pas confiance, moi, j'ai confiance. Les menaces, je ne les menace jamais. Le respect de la parole donnée. Ne promettre que ce que je sais que je peux tenir. Moi, je ne leur promets pas monts et merveilles, mais ils savent que le père B., quand il dit que ce sera comme ça, eh bien que je me démenterai et que ce sera comme ça (1).

Et R.B. donne l'exemple d'une promesse récente qu'il a faite à un pensionnaire du foyer : "Vous serez autorisé à partir à la fin de l'année dans votre famille". Le jeune homme n'y croyait guère. "Puisque vous travaillez, que vous êtes correct ici, vous aurez l'autorisation", lui a affirmé R.B. qui conclut :

" Eh bien, il va l'avoir. J'ai téléphoné au juge. Le juge m'a dit : "O.K. Qu'est-ce qu'il veut ?". Alors, j'ai marqué les jours qu'il voulait : du 31 décembre au 4 janvier inclus. Et le gars, il reviendra gonflé à bloc. Il dira : "Lui, au moins, il ne me baratine pas". Alors que moi, quand j'étais là-bas, eh bien, les gens, ils passaient leur temps à me mentir ... " (1).

En conclusion,

R.B. répare les rejets. Il adopte, choisit, éduque un enfant qu'il aime comme son fils, se projette sur lui pour lui offrir en tendresse, en appui, en force, en dons de toutes espèces, ce dont il a rêvé et qu'il n'a pas reçu.

Il répare les humiliations, les déceptions, l'insécurité et l'impuissance. Il établit un dialogue d'homme responsable à hommes responsables avec les délinquants qu'il héberge (et sur lesquels il se projette encore), substituant à la relation "administrative", déshumanisée, infantile et infantilissante qu'il a trop souvent connue dans les pénitenciers, une relation humaine, sympathisante, forte et assurée.

" ... Je suis très honnête avec eux. Je suis très sévère aussi, ne vous fiez pas aux apparences. Je suis très très sévère, ils le savent. Je les fiche dehors quand ça ne marche pas, sans aucune pitié, sans aucun paternalisme, rien du tout ... (1).

Sans doute, répare-t-il aussi, lorsqu'il écrit, les coupures, les silences, les mépris, les oublis.

Toute lecture de journal étant à l'époque interdite dans les prisons, il s'est fait un jour condamner à trente jours de "mitard" pour avoir lu le morceau d'une page de France-Soir qui entourait un saucisson.

" ... quand vous sortez et puis que les gens disent : "Tiens, il y a le président de la République qui a décrété ça", que vous dites : "Ah oui, Albert Lebrun ...", et que l'autre vous dit : "Non, Albert Lebrun, il est mort depuis je ne sais pas combien de temps; depuis il y a eu de Gaulle, Vincent Auriol, et encore de Gaulle ...", vous passez pour un imbécile quand vous vous mettez à travailler ! (1).

Ses livres sont probablement une revanche contre l'ignorance méprisante dans laquelle on l'a si longtemps résolument tenu. N'est-il pas maintenant de ceux qui, devant la foule intriguée, peuvent faire montre de la connaissance qu'ils ont de ce monde mystérieux et excitant des geôles ?

" Mais Charrière a tout bousillé. On pouvait et gagner de l'argent et avertir l'opinion publique. Charrière, lui, a gagné beaucoup d'argent et il n'a pas averti l'opinion publique. C'était une mine qu'on pouvait utiliser. Et on avertissait les gens, on leur expliquait comment était la prison. Seulement, ça a été cassé. Il y avait des gens contre nous. J'ai eu l'occasion d'en rencontrer qui disaient (jamais devant moi, mais quand j'avais le dos tourné) : "Si c'est pas malheureux ! Faut avoir été en taule maintenant pour gagner de l'argent !". Oui, mais quand j'étais en prison, personne ne m'a tendu la main ... (1).

o

R.B. nous avait dit : "Il faut beaucoup de volonté ... Il faut accepter de travailler pour presque rien quand on sort de prison, même si on sait qu'on vaut un peu plus cher que ça ...". M.A. nous explique à son tour les difficultés multiples auxquelles il se heurte pour faire reconnaître son travail.

(1) Extrait d'entretien.

En prison d'abord. Les vetos commencent dès l'incarcération.

" ... quand j'ai été arrêté, j'avais ma première partie de Bac, et j'ai voulu
" préparer la seconde. J'avais été arrêté en avril, j'ai voulu la passer en
" juin. On me l'a refusé en disant que ça ferait un scandale. L'année d'après,
" on me l'a refusé encore en me disant que, vu la proximité du procès, ça fe-
" rait un scandale aussi. Je suivais pourtant des cours par correspondance.
" C'est seulement la troisième année que j'ai eu le droit de passer mon Bac
" de philo : j'ai bény la centrale de réforme vers laquelle j'avais été orien-
" té dans le sens de ma demande ... Je faisais philo et du rempaillage, ce
" n'était pas marrant et je me suis écroulé. Vraiment la décompensation. Une
" névrose d'angoisse effroyable avec des crises paroxystiques. J'avais peur
" de voir apparaître des squelettes ou des fantômes aux fenêtres ... une
" tachycardie à 120, ce qui était un paradoxe chez moi, car, ayant été cou-
" reur cycliste, coureur à pied ... j'ai un coeur qui bat très lentement (à
" 52, 54). Pour moi, un coeur à 120, croyez-moi, c'était effroyable ... (1).

Les vetos continuent au moment où M.A. envisage de faire une thèse.

" On m'a refusé d'abord de faire cette thèse [sur certains problèmes spéci-
" fiques du détenu]. On m'a dit que ce n'était pas à un détenu de la faire.
" Et on m'a dit : "Il n'est pas question que vous souteniez cette thèse".
" Alors, évidemment, j'étais assez embêté, parce que, moi, il n'était pas
" question que je ne la soutienne pas. C'était un sujet qui me semblait im-
" portant, qui n'avait pas encore été traité, je me suis dit : "Je la sou-
" tiendrai !". Et heureusement, on avait un directeur qui était un homme de
" très grande valeur. Parmi tous ceux que j'ai connus à l'administration pé-
" nitentiaire, c'est le type pour lequel j'ai le plus d'estime. A ce moment-
" là, il m'a dit : "Ecoutez, on va essayer d'arranger ça". J'ai envoyé un
" document au ministère sur ce que j'avais déjà fait (sur mon enquête-pilote),
" et alors j'ai eu plus ou moins feu vert. C'est-à-dire qu'on m'a dit : "Bon,
" sans faire de publicité, vous pouvez faire votre recherche personnelle,
" mais enfin, on vous demande le maximum de discrétion. De toute façon, il
" n'est pas question que vous la souteniez tant que vous êtes détenu" (1).

Pour autant, tout n'était pas si simple.

" Mis à part le bon directeur que j'ai eu à la fin qui était un type formi-
" dable, qui m'avait mis à la bibliothèque, les autres ! ... Avant, j'étais
" à l'atelier, paillage, tout ça, j'en avais bavé ! ... Et même, à un moment,
" parce qu'on me voyait faire des interviews, questionner des gars et tout
" ça, on a été jusqu'à me prendre pour un meneur : à une époque, j'ai failli
" me faire transférer à Nîmes ... Finalement, comme il n'y avait aucun fait
" contre moi, qu'il n'y avait rien à me reprocher officiellement le trans-
" fert ne s'est pas fait ... (1).

A la sortie de prison qui survient plus tôt que prévu, du fait de
l'obtention de près de cinq ans de grâce pour bonne conduite et réussite aux
examens, M.A. est licencié ès-lettres. Mais rien n'est encore acquis : sitôt
retrouvée la vie normale, de nouvelles difficultés surgissent.

" ... j'ai fait de tout, n'importe quoi, j'ai fait des huîtres, j'ai travaillé
" comme plongeur dans une maison de vieillards, j'ai fait le démarcheur, je me
" suis occupé de cartes perforées sur des appareils Gamma 115 ... j'ai tra-
" vaillé comme docker ... (1).

Et, à Paris, où il vient de faire sa maîtrise, après avoir terminé sa licence
de psychologie (abandonnée en détention parce qu'il ne pouvait suivre les
T.F.) :

" ... j'ai tout fait ... des sacs postaux à Montparnasse, j'ai transporté des tuyaux de fonte énormes dans un comptoir de fontes quai de Jemmapes, j'ai été aussi aux parfums Lanvin pendant un certain temps à l'emballage. J'ai fait tout ce qu'on peut imaginer (1).

Car trouver du travail comme psychologue n'est pas facile : le casier judiciaire est un lourd handicap.

" ... une fois, j'ai eu la perspective d'une belle place à la Sauvegarde de l'Enfance, en milieu ouvert. Ça m'intéressait, et j'ai d'abord été accueilli à bras ouverts. Ils étaient très intéressés, et ils m'ont dit : "C'est une expérience intéressante, vous allez pouvoir être efficace. Mais on se demande ce qui va se passer au niveau du palais : ça dépend du juge pour enfants". Alors, on a été voir le juge. J'ai eu avec lui un entretien très chaleureux. C'était un juge assez sympathique, assez humain. Mais vraiment, il s'est avéré que c'était impossible à cause du casier : il faisait partie des pièces nécessaires pour le dossier. On m'a refusé. J'ai eu deux, trois autres trucs dans le même genre, je me suis fait éjecter à cause du casier ... Alors, moi, après toutes les études que j'avais faites, me faire éjecter comme ça, je vous assure que j'étais plutôt révolté ... (1).

"Je ne pouvais pas m'en tirer tout seul ..." : M.A. parle alors de ses problèmes en détention. Il va rencontrer des appuis. Le dernier directeur : nous avons vu son rôle. Puis d'autres. Un professeur de philosophie, avec lequel M.A. se lie d'amitié.

" Il a eu pour moi une importance considérable pendant mes années de détention. Il m'a aidé à émerger en me donnant l'affection que personne ne me donnait autrement (1).

Le psychiatre qui, pendant six années, va contrôler son autoanalyse :

" ... le plus important, ça a quand même été la psychanalyse ... Au moment où j'ai attaqué, j'étais dans un état effroyable ... j'avais peur de devenir fou ... Au bout d'un an de traitement, ça commençait à aller mieux. Je continuais à lire des bouquins dans le cadre de mes études de psychologie, je m'informais en psychanalyse au fur et à mesure que je m'analysais. Associations libres, analyses littéraires, tout ce que je pouvais utiliser, était bon. Je faisais des poèmes, je les analysais ensuite. Et, en même temps, je continuais mes études. Disons qu'au bout de six ans, je considérais que j'étais tiré d'affaire, j'avais conscience de mes problèmes qui allaient très très loin : c'était grave, c'est incroyable ! ... Ensuite, j'ai commencé à faire moi-même des psychothérapies. Je ne les ai pas faites officiellement parce que j'aurais eu des histoires, mais des camarades qui savaient le travail que je faisais, que je préparais psycho, que je voulais faire de la psychanalyse, qui savaient que je m'étais remis daplomb tout seul sont venus me voir et j'en ai eu huit entre les mains ... (1).

A la sortie de prison, nouvelles aides. Et tout d'abord celle de l'aumônier R., dont nous parlaient déjà avec tant de chaleur J.E. et R.B.

" J'étais toujours en contact avec l'aumônier R. Pour moi, c'est un ami, je l'estime beaucoup. C'est un type de très très grande valeur et il avait prévu avant la création du foyer [dirigé par R.B.] que des hommes comme moi, et puis d'autres qu'il connaissait étaient des types qui devaient être à la tête de ce foyer (1).

Puis celle d'une équipe psychothérapique.

" ... avec des contacts qui font billard, qui se recourent, les boules qui
" s'éparpillent, quelque chose qui émerge, je rentre comme psycho-sociothé-
" rapoute au centre de psychothérapie de R. Alors là, c'est du tonnerre,
" alors là vraiment, ça a été l'expérience ... j'ai eu affaire à des types
" qui étaient certainement des fous, le directeur, le psychanalyste Untel,
" un autre psychanalyste, des psycho-sociothérapeutes ... c'était des types
" qui devaient être complètement cinglés : ils ont pris le risque de prendre
" un ancien taulard qui avait été condamné à vingt ans et puis ils ont dit :
" "On verra bien, nous on s'en fout de ce que vous avez fait, on vous a écou-
" té, votre histoire d'autoanalyse, c'est intéressant, vos connaissances psy-
" chologiques ont l'air solides, vous avez fait, dites-vous, des psychothéra-
" pies, alors vous devez quand même savoir vous tenir debout à peu près, vous
" devez être capable de tenir tête à des malades". On avait des névrosés, mais
" surtout des psychotiques, c'était de grands malades ... une expérience fan-
" tastique pour moi, ça a été du tonnerre ! ... j'ai fait des entretiens psy-
" chothérapiques, des psychothérapies individuelles, j'ai fait du psychodrame,
" j'ai fait de la dynamique de groupe et puis des tas d'autres choses, ça a
" été une expérience merveilleuse ... Malheureusement, la boîte a déposé son
" bilan l'année dernière, je me suis retrouvé à la porte, et une bonne partie
" du personnel aussi ... Je suis resté ami avec ces gens-là parce qu'ils sont
" formidables. Ceux qui ont accepté de me prendre comme ça, il fallait qu'ils
" soient quand même gonflés. Quelle que soit l'intelligence du candidat, ses
" diplômes, les garanties humaines qu'il peut présenter, il y a un préjugé qui
" joue socialement : c'est un ancien prisonnier, de quoi est-il capable ? ...
" (1).

Il reste que le problème financier, au moment de l'entretien, est encore "majeur, crucial, c'est pas résolu, met M.A. dans un tintouin angoissant". Mais M.A. ne se décourage pas : "Vous voyez, je suis tenace ... rien ne m'arrête !", dit-il après avoir raconté ses luttes dans tous les domaines et ses succès dans plusieurs d'entre eux.

Si l'on essaye de faire le point, que constate-t-on ?

Les prises de conscience dues à l'autoanalyse ont permis un déblocage certain.

" ... un jour, je me suis trouvé à l'aise comme un type qui arrive, qui fait
" surface, qui n'est plus noyé, le visage au-dessus de l'eau, j'ai fait mes
" brasses là, j'étais bien ... j'ai eu l'impression que j'émergerais et que
" je devenais un être réaliste, lucide, de plain-pied dans le réel, bien
" campé, je me suis dit : "Mais bon dieu, comment ai-je pu être aussi fou ?
" Comment ai-je pu faire des choses pareilles ? ...". Je vous parle mainte-
" nant de mon passé en faisant un effort pour essayer de vous expliquer, mais
" c'est sans commune mesure avec ce qui existe maintenant, ça n'a rien à voir
" ... peu à peu, du type qui errait et qui naviguait, je suis devenu le type
" qui a pris conscience, qui s'est rassemblé et qui est disponible pour les
" autres ... Les diplômes, l'instruction, la formation psychanalytique, l'ex-
" périence, la profession, ça n'a rien à voir avec autrefois ! (1).

(1) Extrait d'entretien.

La vie s'est réorientée avec des attitudes nouvelles qui, comme chez R.B., vont dans le sens de réparations.

Dans la vie personnelle, d'abord, où M.A. montre le souci d'assumer vis-à-vis de son beau-fils, perturbé par plusieurs années de placements, un rôle de père aussi ferme, aussi aimant, aussi présent qu'il aurait souhaité que le fût vis-à-vis de lui, son propre père.

" Ma femme, lorsque je l'ai épousée, avait déjà un gosse, un petit garçon de 6 ans ... Ça fait dix huit mois maintenant que je l'ai repris ... c'était un caractériel, à la limite du psychopathe. Il est arrivé comme un fou dans la maison, puis, pendant quinze jours, complètement inhibé. J'ai essayé de le débloquer, mais alors, ça a été l'effet inverse ... J'ai vu un fou furieux, un petit salopard qui se foutait de sa mère, qui l'insultait, qui la battait (1). Alors, j'ai réagi en père redresseur, je lui ai filé des coups et je me suis montré très autoritaire, très très dur, très ferme, et d'un autre côté très proche, très humain ... je ne tolérais pas qu'il touche à ma femme, qu'il l'insulte et qu'il la frappe : c'est une chose qu'on ne peut pas permettre, un enfant ne doit pas faire ça; d'un autre côté, j'ai essayé quand même de comprendre ce qui se passait ... Alors, j'ai entamé avec lui un combat de titan pour arriver à le récupérer. Sur le plan psychologique, ça va beaucoup mieux, j'ai une relation massive avec lui, il m'a investi, je suis devenu le personnage N° 1 de sa vie ... Je ne le tape plus, d'ailleurs, je n'ai plus besoin ... (2).

Dans sa vie professionnelle, ensuite, où les projets de M.A. s'orientent essentiellement vers le traitement psychanalytique.

" ... je veux faire une psychanalyse didactique maintenant, pouvoir être non seulement psychothérapeute, mais surtout psychanalyste ... (2).

Les névrosés et les psychotiques l'intéressent davantage que les criminels, auxquels, considérant qu'il n'a jamais été psychopathe, il s'identifie peu en dépit de ses antécédents judiciaires. Sur l'évolution des criminels, dont il se coupe nettement quand il dit : "Je ne pense pas que je sois un cas significatif de la moyenne", il reste pessimiste, nous l'avons vu.

Le bilan qu'établit M.A. en conclusion est positif :

" S'il n'y avait pas eu la mort de ce Monsieur (allusion au meurtre commis au moment des crimes par l'un de ses complices), je dirais que c'est finalement positif ...
" La mort, c'est pas moi le responsable ... mais, bien que je ne sois pas l'auteur du coup, c'est irrécupérable, ce n'est pas la prison qui rattrape la mort ...
" Pour le reste, ça a été très fécond, très positif. Ça a eu l'effet suivant : un électrochoc massif sur un type qui était complètement perturbé, complètement malade, qui débloquent à fond. Ça a été quelque chose de terrible qui m'a complètement matraqué, mais qui a pu me permettre de me ressaisir ...
" la psychanalyse m'a permis de me reconstruire et de me reconstruire mieux que je n'aurais été sans ça. Car j'aurais été un petit bonhomme qui n'aurait pas été très loin. Commissaire dans la marine, vous savez, c'est assez prestigieux, c'est brillant, ça gagne bien sa vie, mais enfin, sur le plan

(1) De même qu'autrefois M.A. "rigolait" et "se foutait" de sa mère, l'appelait "la mère", etc ...

(2) Extrait d'entretien.

" humain, ce n'est pas aussi positif que ce que je fais et que ce que je veux
" faire. Je n'aurais pas été un homme qui sert à grand'chose. Alors que main-
" tenant je me rends compte que je peux faire quelque chose qui sert. Je sens
" vraiment que, pour moi, la vie n'est valable que si je sers à quelque chose
" ... (1).

o

Si M.A. découvrait la psychanalyse, Alphonse Boudard (A.B.), lui, découvrait la littérature.

Son intérêt pour la lecture naît d'une rencontre plus ou moins fortuite avec un auteur bien précis : Julien Blanc, dont les origines, qu'il rappelle, sont loin d'être indifférentes.

" Etant en prison la première fois, j'ai fait connaissance avec un livre qui
" n'a pas été réédité et qui est merveilleux. Il s'appelle : "Joyeux, fais ton
" fourbi". L'auteur s'appelait Julien Blanc. Il est mort. Il avait été à l'as-
" sistance publique, orphelin, évadé d'orphelinats, maison de correction, vols
" de vélos, enfin des petits trucs, c'était l'époque d'avant 1930, et puis en-
" suite, au service militaire, sept ans de bataillons d'Afrique, il a la veine
" de rencontrer un médecin major qui le prend à l'infirmerie, et, là, le gars
" se met à étudier sous l'influence de ce médecin. Il a fini, en sortant des
" bataillons d'Afrique, par aller passer son Bac. Et puis après, vers les an-
" nées 47, après avoir fait la guerre d'Espagne, il a écrit. Son livre a été
" publié sous les auspices de Jean Paulhan en 47 et il a eu le prix Sainte-
" Beuve. Je tombe sur ce livre qui est merveilleux (je me bats pour qu'on le
" réédite), et je suis parti ... Ce livre m'a fait une grosse impression parce
" que le gars était dans une m... noire, il n'allait pas s'en sortir et il en
" est sorti (1).

Un modèle venait d'être trouvé. Plus tard dans l'entretien, A.B. dira, parlant de "La cerise" :

" J'ai eu le prix Sainte-Beuve. J'ai eu le même prix que Julien Blanc et j'en
" ai été très content (1).

Après "Joyeux, fais ton fourbi", A.B. continue à lire.

" J'ai beaucoup lu. De fil en aiguille, j'ai pris le goût de la bonne littéra-
" ture ... J'ai fait le chemin inverse du chemin habituel ... d'habitude, les
" gens vont au lycée et on leur fait lire Racine et Saint-Exupéry, on leur
" fait apprendre les classiques et ils en sont dégoûtés pour le restant de
" leurs jours. Moi, j'ai lu tout ce qui me tombait sous la main, et c'est de
" fil en aiguille que certains auteurs se sont mis à me plaire. J'ai eu un
" grand coup de foudre pour Jean Giono, par exemple. Ça m'a fait lire Ramuz,
" et puis on m'a dit : "Giono, ça ressemble à Stendhal". J'ai lu Stendhal,
" j'ai lu Machiavel, et puis j'ai lu, j'ai lu, j'ai lu ... (1).

A.B. n'avait pas de métier. Tout au plus, bricolait-il : courses pour un libraire, représentation en vins ...

" ... tout ça ne rapportait rien, tout ça était minable, et donc je ne suis
" mis à faire autre chose : pendant toutes ces années, j'ai vécu d'expédients
" (1).

Notons au passage ce terme de "minable", et l'ombre de moue qui l'accompagne.
A.B. ne pouvait accepter d'en être réduit à des besognes "minables", à des
apparences "minables". Et pourtant, il le constate maintenant, les vols, les
trafics,

" C'est pas payant du tout ... Un jour, Albert Simonin disait : "Le hold-up
" de tant de briques qui vaut vingt ans de prison, ça vous revient moins cher
" de l'heure que la femme de ménage quand on fait le bilan". C'est un peu ex-
" cessif, mais il y a de ça (1).

Il envisagerait même d'en faire un argument pour décourager les jeunes crimi-
nels :

" Ça, c'est un argument ... Je ne fais pas de morale, jamais, et je n'ai pas
" de raison d'en faire. Pourtant, ça, c'est l'argument N° 1 qu'on peut donner
" aux garçons comme ceux-là (1).

Mais il reconnaît honnêtement, lorsqu'on l'interroge là-dessus, que l'argu-
ment n'eût guère porté si on le lui avait opposé autrefois.

Sans doute a-t-il vraiment pensé que l'entrée en possession d'ar-
gent en quantité écarterait de lui le spectre de toute situation "minable".

" ... comme ce qui nous pousse à devenir délinquants, c'est tout de même
" l'argent ... (puis, un peu interloqué devant une intervention à tonalité
" dubitative), enfin, je veux dire, en priorité on veut de l'argent ... (1).

Mais, pour A.B., l'argent était-il vraiment l'essentiel, qui a tellement
perdu de son pouvoir fascinateur ?

" Le fait d'avoir de l'argent, d'avoir des voitures, d'avoir une vie brillante,
" voyez ce que je veux dire, une vie matérielle aisée, je me suis aperçu en
" route que c'était très loin d'être l'essentiel et que ce que je faisais
" avait beaucoup plus d'importance. Et alors, maintenant, je suis arrivé à
" un stade de j'm'en foutisme assez grand à ce sujet ... (1).

Parlant de sa vie actuelle, il note :

" ... à une période, j'ai eu un arrêt et des difficultés financières. Là, je
" peux dire que j'étais tellement engagé sur d'autres rails que, pas un seul
" instant, je n'ai pensé à m'en sortir de façon qui puisse être en dehors de
" la légalité (1).

Un travail qui passionne, voilà ce qui compte :

" C'est ça qui m'a fait sortir de moi-même et qui m'a accroché et qui a fait
" que j'en suis sorti. J'ai trouvé cette espèce de passion pour la création
" littéraire. Je crois que c'est ça l'essentiel pour un garçon, même s'il a
" été en taule, qu'il trouve quelque chose qui le passionne presque au-delà
" de tout. Alors, à ce moment-là, il y a, si vous voulez, 90 % du travail qui
" est fait ... (1).

(1) Extrait d'entretien.

En prison, malheureusement, les difficultés risquent encore de s'accumuler si les choix portent sur des activités de type intellectuel. L'administration pénitentiaire a-t-elle, comme le suggère R.B., des raisons précises pour craindre que la culture se répande en prison ("Plus vous êtes ballot, plus vous êtes un bon détenu, plus l'administration est heureuse; dès l'instant où vous commencez à n'être pas trop ballot, que vous savez vous défendre, alors c'est autre chose : ça, l'administration ne peut pas le tolérer") ? En tout cas, M.A. nous parlait des problèmes qu'il avait rencontrés pour mener à bien ses études, et A.B. nous dit :

" ... quand on a envie de faire quelque chose à l'intérieur d'un pénitencier quelconque mais qu'on a trop de difficultés pour le faire, on peut se décourager et ne pas le faire. J'ai vu un garçon qui faisait des études par correspondance, eh bien il était obligé (le soir, on éteignait à 7 H ou 8 H), il était obligé d'avoir une espèce de lampe à huile et puis, toute la nuit ou une grande partie de la nuit, il travaillait là à ses études. S'il était pris, à l'époque, il risquait d'aller au prétoire, d'avoir une punition. Alors, là, c'est épouvantable, vous comprenez, qu'on punisse les gens ... je ne sais pas pourquoi ... parce qu'ils s'éclairaient un peu pour lire ou travailler ? ! (1).

En ce qui le concerne, à Fresnes, le voyant écrire, on a tenté de le découvrir, même au C.N.O., même peut-être un psychologue.

" Je me rappelle, au C.N.O., je continuais à écrire, j'ai eu une discussion avec ... je ne sais plus ... un éducateur, je ne sais pas sa fonction, un psychologue je crois ... Il m'a dit : "Qu'est-ce que vous faites ?". Il s'était aperçu que j'écrivais. "Oui, mais faites pas ça ! Vous perdez votre temps !". C'était leur point de vue ... Enfin, j'ai eu une discussion un jour comme ça dans un bureau avec lui. Il m'a posé des questions, il remplissait des feuilles. Alors, il avait l'air de ne pas ne prendre du tout au sérieux. J'ai pas dû lui donner le sentiment que c'était sérieux : ça peut être aussi son excuse ... Et puis, quand vous avez un monsieur qui est en taule qui vient vous dire : "Je fais des romans" ! "Monsieur, faut apprendre un métier, c'est pas sérieux d'écrire !" (1).

Mais, pour A.B., ce métier pas sérieux était de ceux qui n'étaient pas "minables" et auxquels, fort de l'exemple de Julien Blanc, il se disait que, peut-être, il pouvait prétendre.

Sans doute, dans d'autres conditions, se fût-il satisfait d'une profession plus ordinaire. Nous l'avons vu insister sur l'importance que prit pour lui le manque de père :

" ... quand j'ai eu à analyser à un moment donné les raisons qui m'avaient amené à vivre dans la délinquance, j'ai noté ça d'abord (un point que je remarquais chez beaucoup d'autres autour de moi) : une carence paternelle totale (1).

Plus tard, dans l'entretien, il dira ceci :

" Il est évident que si j'étais rentré de la guerre et que j'aie trouvé un père qui ait ne serait-ce qu'une boutique et qui m'ait fait travailler avec lui ... Parce que j'ai revu après les copains qui étaient avec moi. La plupart, ils sont là, tranquilles. Enfin, tranquilles ... je veux dire qu'ils

" ont mené une vie normale ... Même deux garçons que j'ai connus dans ma jeunesse : j'allais voler avec eux, on allait faire des coups qui étaient déjà assez graves, à 16 ou 17 ans ... Ils ont fait la guerre ensuite. L'un a été en Indochine. Et quand il est revenu, il est entré dans une administration, à la S.N.C.F. Il a des enfants. L'autre, il a été un temps dans la marine, il est revenu, il s'est marié. Et puis maintenant, il est chauffeur-routier. C'est-à-dire que je vous cite des gens qui n'avaient pas des situations extraordinaires. Non, des gens vraiment de tous les jours. Même, je peux dire que l'un des deux, le premier, était d'un milieu particulièrement misérable ... (1).

A posteriori, en écoutant A.B., on peut envisager que les difficultés sur le plan psychologique étaient plus banales que les comportements de l'époque des délits ne pouvaient le faire supposer, qu'elles étaient surtout liées à la crise juvénile, qu'une mesure éducative judicieuse eût réussi à la pallier. Mais, comme le dit A.B.,

" Quand on est pris jeune et qu'on va en taule, on risque d'entrer pour le reste de sa vie dans la délinquance parce que la taule vous marque et qu'on s'y perfectionne dans son petit métier (1).

Dans le cas d'A.B., les ressources personnelles étaient suffisantes pour permettre, en fin de compte, le dépassement des troubles. L'angoisse de castration et les sentiments d'insuffisance furent sans doute à l'origine des réactions inadaptées. Pour ne pas paraître "minable", A.B. perpétra des délits. Mais, dès lors qu'un modèle était rencontré en la personne de Julien Blanc, l'espoir pouvait naître d'aller au-delà du "paraître". L'angoisse de castration elle-même devenait un moteur agissant. A.B. fait, à ce propos, des réflexions intéressantes :

" J'ai peut-être une façon particulière de réagir devant les événements ...
" Supposons que, demain, j'ai une jambe coupée, ça ne me fera pas plaisir et je verrai bien tout ce que ça me retirera, mais je pense que, à ce moment-là, il y a certaines choses que je ne ferai pas, et, à cause de ça, j'en ferai d'autres (1).

Et A.B. évoque le cas d'"un ami, le peintre Gen Paul", amputé d'une jambe en 1915.

" ... il était à ce moment-là à Montmartre, il faisait le coursier. Puis il est devenu peintre, il est devenu un peintre qui vend ses toiles, qui a passé sa vie à peindre le jour où il a eu la jambe coupée à la guerre de 14. Il le dit lui-même : "Si je n'avais pas eu ce coup-là, comme j'avais envie de me balader, j'aurais sûrement fait tout autre chose" (1).

Et il conclut :

" C'est ça que j'ai assez vite compris dans mes histoires de prisons et d'hôpitaux, c'est que ce temps mort, mieux valait le mettre à profit. Voilà (1).

Et, plus loin,

" ... j'avais ma mère malade, qui est morte; mon gosse, après la première
" période d'aérium, ne pouvait pas rester avec moi. Et, en taule, au bout
" d'un certain temps, j'ai rechuté de ma tuberculose. Et quand je suis sorti,
" j'avais encore trois ans de sana à faire ... on se dit qu'on touche le fond,
" ça arrive, je me souviens de ça. J'avais une histoire qui tournait mal ...
" Il y avait une commission rogatoire qui recherchait mes complices, je me
" fais prendre avec une lettre, j'ai raconté ça dans "La cerise", et on me
" fout au "mitard". J'étais tout d'un coup au "mitard". Ma mère était à
" quatre jours de mourir, tout était zéro, zéro. On était venu chez moi, on
" vendait mes affaires. J'avais plus rien. Puis je me sentais mal foutu, je
" savais qu'il ne fallait pas que je rigole avec mes poumons. Et c'est là
" précisément que j'ai pris la décision de m'en sortir en écrivant. Entre-
" temps, entre la lecture de ce premier livre qui m'avait tant frappé, ce
" livre de Julien Blanc, j'avais déjà commencé à lire, j'avais aussi commencé
" à écrire et j'avais eu quelques encouragements : "C'est pas mal ce que tu
" fais, tu devrais ...". Alors, si vous voulez, quand je suis là, au fond du
" "mitard", dans une situation assez moche, je me dis : "Là, je vais mettre
" à profit ...". Tout de suite après, je m'y suis mis, tout de suite après,
" j'ai commencé et j'ai écrit ce livre-là ["Les combattants du petit bonheur"]
" qui n'est pas encore publié (1).

Une maturation soudaine. Le temps a pris ses vraies dimensions.
Plus n'est besoin de se précipiter pour paraître autrement que "minable".
Sous l'impulsion de Julien Blanc, A.B. a pris conscience qu'il n'était pas
nécessairement condamné à l'échec et aux succédanés. Il a vu que la valeur
et la réussite étaient possibles même avec des origines modestes, même après
des jugements et des condamnations. Il relève le gant. Il se prouvera à lui-
même et il prouvera aux autres qu'il est autrement que "minable".

Si nous essayons de faire le point, nous dirons que tout comme R.B.,
tout comme M.A., A.B. répare dans sa vie actuelle les manques d'un passé dif-
ficile. Par ailleurs, dans l'oeuvre littéraire qui est la sienne, il sublime
le reliquat inintégré de ses pulsions partielles.

Réparations.

Enfant reconnu tard et par sa mère seule, numéro anonyme des pénit-
tenciers, A.B. se fait un nom qui figure, primé, dans des colonnes à rubriques
littéraires.

Jeune homme laissé sans guide par l'absence d'un père à ses côtés,
il s'emploie à assumer, dans le sens où il l'eût souhaité pour lui (ferme et
respectueux des goûts tout à la fois), son rôle de père.

(1) Extrait d'entretien.

" Mon fils a fait des études très médiocres. Il a loupé son Bac et m'a dit qu'il ne voulait plus continuer. Il ne s'intéresse qu'à l'automobile, c'est une passion. Il a acheté de vieilles voitures pour les rafistoler et puis il a été les vendre ... Je lui payais des études et je le voyais les faire très très mollement. Alors, fatalement, des conflits. J'ai dit : "T'es pas là pour rien foutre !" ... En ce moment, il fait un stage chez Lancia et depuis qu'il travaille, beaucoup de choses se sont aplanies. Je ne suis pas inquiet pour lui parce que je sais qu'il a une chose qu'il aime, qu'il a envie de faire. Du moment qu'il est dans un moteur, on ne peut plus l'en sortir ... Faut surtout pas lui dire de faire autre chose, sinon il va rater son existence ... (1).

Sublimations et autres mécanismes.

Comme le fait remarquer G. MENDEL (2), la création artistique est la tentative de fonder l'objet sur un mode stable et permanent; à défaut de père réel pour idéal identificatoire, objet sexuel et rival, l'artiste prend pour modèle un "Maître spirituel - personnage enfin différencié, paternel, car porteur de la délimitation pouvant faire l'objet d'une identification partielle secondaire, son oeuvre ...". C'est grâce au mécanisme de sublimation que peut s'effectuer le passage d'une source d'inspiration orale à une réalisation tournée vers le monde extérieur et mettant en jeu les pulsions partielles, anales et phalliques.

A.B. insiste beaucoup sur l'aspect de son travail qui l'intéresse le plus : celui de "création littéraire". Il n'écrit pas ses mémoires, il transpose, type ses personnages à partir de plusieurs de même catégorie qu'il a observés.

" Prenons une comparaison avec de très grands ancêtres : Molière avait vu dix avarès et puis il a fait Harpagon. Il m'est arrivé dans "La cerise" de parler plus particulièrement d'un escroc, mais j'avais vu de multiples escrocs, j'empruntais des traits à l'un et à l'autre ... On peut carrément écrire ses mémoires. Mais le travail de création est autre chose et il est essentiel pour moi (1).

Sans doute, écrit-il en évitant de s'impliquer trop directement. Il s'en rend compte.

" Il y a des gens qui n'ont dit que, dans mes livres, je parlais beaucoup plus des autres que de moi, c'est assez vrai ... je suis un peu portraïtiste si vous voulez (1).

Il n'empêche que "même le peintre qui peint un paysage se peint lui-même". A travers le symbolisme de ses contenus aussi bien qu'à travers la matière qu'il utilise, ici une langue fort personnelle et haute en couleur, A.B. "fantasme" peu. Il décrit avec réalisme. Un réalisme sans complaisance, dont

(1) Extrait d'entretien.

(2) MENDEL G. : "La sublimation artistique".

il peut craindre qu'il choque ("On va me trouver encore scatologue, que je délaye à plaisir dans les déjections !" (1)). Un réalisme qui se traduit par des scènes et des termes dont l'esprit ne s'apparente nullement à celui d'un Genet, par exemple, dont J.P. SARTRE peut dire : "Il procède à une Assomption par vidage, égoutte la matière, lui arrache sa contingence, sa densité, sa divisibilité indéfinie" (2). A.B. ne dématérialise pas les excréments, les vomissements, les puanteurs qu'il accumule : il en souligne l'universalité. Et sa démarche universalisante a un sens, qui se manifeste ailleurs par la mise en exergue de certaines pensées d'auteurs : "J'ai été effrayé le jour où j'ai compris que ceux qu'on envoyait en prison n'étaient guère plus intéressants que ceux qui les y avaient envoyés" : Alexandre Breffort (3). Elle permet une réassurance relative sur soi-même. La lutte contre l'angoisse anonyme devant la condition humaine est plus facile, même si elle est prégnante, même si A.B. rit "jaune et fatigué" :

" On charrie dans sa mémoire les hommes, les endroits, les instants ... Ça vous fait une drôle de fresque ... tous ces cadavres qui défilent, ces vivants scropias grelotteux, ces tronches d'assassins, de marlous, de pédés, d'idiots, de viceloques (4).

Pour se défendre contre elle, il reste la possibilité d'user de mécanismes contraphobiques, qu'on banalise encore en les généralisant :

" Becas story ... merde ! Qu'y puis-je ... je m'efforce, je vous gouaille. On se défend contre l'adversité en la brocardant. Ça vous vient, ça, presque inné, dans la rue, c'est l'essence de l'argot, l'humour du pauvre " (5).

o

Comme nous l'avons précisé p. 19, les cas que nous présentons dans ce paragraphe n'ont pas passé le Rorschach. On peut le regretter : il eût été intéressant de comparer leur test à ceux des autres sujets de notre population. Les mises en parallèle que nous effectuons n'en sont pas moins fondées : le Rorschach, pour important qu'il soit, ne représente dans l'examen psychologique qu'un moyen d'approche parmi d'autres; l'entretien garde un rôle essentiel. Nous soulignons, illustrées par des rappels, trois différences fondamentales qui apparaissent, au niveau de ces entretiens, dans les discours de R.B., M.A., A.B. d'une part, J.E. d'autre part.

(1) BOUDARD A. : "L'hôpital", p. 129.

(2) SARTRE J.P. : "Saint Genet, comédien et martyr", p. 369.

(3) BOUDARD A. : "La cerise", chapitre III.

(4) BOUDARD A. : "L'hôpital", p. 60.

(5) op. cit., p. 50.

- 1°) La séparation de l'amour et de la haine, très nette chez J.E. (importance des processus de clivage), fait place, chez R.B., M.A., A.B., à l'ambivalence.

Alors que J.E. disait : "Moi, mon idée, et c'est encore mon idée, un chef de centrale, c'est un salaud. Je n'admets pas que cet homme puisse tenir compte de l'intérêt des gens, du côté humain de sa profession (Cf. p. 317), R.B., M.A., A.B. discriminent entre les surveillants et autres membres de l'administration pénitentiaire qu'ils ont pu connaître.

- 2°) Alors que J.E. reste dominé par une angoisse de mort qu'il dénie dans des conduites agitées de type maniaque, R.B., M.A., A.B. unifient leur personnalité, intègrent le temps à l'ensemble de leur vie, approfondissent leur pensée.

J.E. a lu quelques classiques "parce qu'il fallait les connaître", a cherché à acquérir "un vernis" (Cf. p. 320); maintenant, il joue les chefs d'entreprise débordés; il lui faut nier ses limites et l'état mortel de sa condition humaine.

A.B., quant à lui, "a mis à profit", tirant de ses détentions mêmes un authentique bénéfice, utilisant son temps vacant pour se cultiver réellement et faire fructifier ses dons restés en friche. Confronté à ses troubles, et aux difficultés qu'ils lui causaient, M.A. a voulu les intégrer à une vie qui poursuivait son cours; il a eu le souci d'en découvrir l'origine et d'en comprendre le sens; pour ce faire, il n'a pas hésité à se confronter à la dure épreuve d'une autoanalyse sous contrôle. R.B. et lui-même manifestent maintenant le désir actif de faire bénéficier les autres de ce qu'ils ont acquis à travers leurs souffrances.

- 3°) Alors que J.E. répète compulsivement les situations perturbatrices de son enfance, R.B., M.A., A.B. s'emploient à réparer les déficits que de telles situations ont pu leur causer.

L'actuelle relation beau-père, beau-fils, par exemple, est vécue de toute autre manière dans les cas J.E. d'une part, R.B. et M.A. d'autre part.

Chapitre quatrième :

Expansion créatrice et notion du temps chez le criminel.

Etudiant le cours de la vie humaine, Charlotte BÜHLER, nous l'avons vu (Cf. pp. 50-51), insiste sur la présence chez les personnes saines de quatre "tendances de base" : la satisfaction des besoins et l'adaptation à l'environnement, proportionnellement plus importantes au cours des jeunes années, l'expansion créatrice et le maintien de l'ordre intérieur en développement à l'âge adulte. Chez le criminel, la satisfaction des besoins et l'adaptation à l'environnement ayant habituellement rencontré de grandes difficultés pendant l'enfance et l'adolescence, l'expansion créatrice et le maintien de l'ordre intérieur se trouvent le plus souvent bloqués : tout se passe comme si le sujet ne pouvait réaliser une vie adulte normale qu'après avoir comblé les manques au niveau des deux premières de ses tendances de base. Qu'il échoue à le faire, il restera sa vie durant infantile, passif, revendicant, inadapté. Qu'il réussisse à combler, tout ou partie, les déficits passés et on le verra prendre un nouveau départ. Alors, les choix qu'il fera spontanément de ses activités d'adulte révéleront souvent les aspects les plus essentiels de ses frustrations initiales. Rien de surprenant à cela : il nous suffit pour l'expliquer de rappeler ce que nous disions (citant, parmi d'autres auteurs, E. JACQUES, G. MENDEL, A. BEJARANO et A. MISSENARD, R. BEJARANO-PRUSHY) de la recherche inconsciente de réparations, chez tout homme, dans la profession qu'il embrasse par inclination (Cf. p. 59), ou, à défaut, dans les loisirs qu'il se choisit.

Qu'en est-il chez les criminels adultes que nous avons pu rencontrer de ces tendances dont nous parlons : l'expansion créatrice, le maintien de l'ordre intérieur contrôlé par des bilans auto-évaluatifs périodiques ?

I - EXPANSION CREATRICE.

Parfois large, le plus souvent réduite, elle est fonction des deux facteurs que nous avons constamment soulignés : l'importance des manques initiaux (à l'origine de structures de personnalité plus ou moins lourdes) et celle des circonstances ultérieures qui ont permis ou non de les combler.

Mais rappelons quelques formes de cette expansion, et notons-en les composantes.

10) Expansion plus ou moins réduite, à la limite nulle.

"Vous connaissez quelqu'un qui aime travailler, vous ?", nous demandait, un jour, un de ces criminels chez qui la frustration précoce des besoins vitaux est à l'origine d'une organisation psychique particulièrement défectueuse. Sans appétence pour une quelconque réalisation, dépendant, quémendeur, le criminel de ce type trouve dans la prison un refuge. Nourri, logé, blanchi, déchargé de toutes responsabilités, il bénéficie en détention d'une sécurité relative. Le sadisme, s'il le rencontre, lui offre parfois des satisfactions perverses et toujours l'occasion de développer en les justifiant les sentiments de persécution auxquels ses fixations à des stades précoces du développement instinctivo-affectif le prédisposent.

Sorti de prison, que devient-il ?

G.C., 42 ans (en liberté conditionnelle après dix ans de travaux forcés pour vols qualifiés), nous en fournit un aperçu. Commentant ses demandes de prêts multiples, son agent de probation peut dire de lui ceci : "G.C. me semble croire que l'assistance {aux libérés} est synonyme de banque". Mais écoutons nous-même parler G.C., tantôt sur un ton pleurard et revendicateur, tantôt sur un ton emphatique et grandiloquent :

" Faut pas croire que quand on sort de prison, on est heureux. En taule, " j'avais pas de soucis, j'avais rien à penser. Alors que maintenant, chez " moi, où je vais, eh bien, je ne peux rien dire, j'ai qu'à fermer ma gu... " c'est le cas de le dire, j'ai qu'à fermer ma gu..., moi, rien. J'envoie " des lettres au commissariat central parce qu'on m'a insulté. On m'a dit : " "C'est un pilier de prison". J'admets pas ça. J'admets pas cette thèse de " dire : "Celui-là, il sort de taule". N'importe qui peut y aller. Il y a " des gens très bien qui y ont été. Voyez, sincèrement, je pourrais retour- " ner vingt ans en arrière, j'aurais voulu être avocat. C'est un rêve. Main- " tenant, j'étudie, mais je ne peux rien faire. Je vais me présenter quelque " part, je suis bien obligé de dire où j'étais, on me demande mon fichier (1).

De fait, G.C., réfugié dans la maladie, ne fait rien.

" Je suis en invalidité complète. Comme je ne peux pas rester en place, je " m'en vais chez des amis ... (1).

Outre des ulcères à l'estomac, G.C. signale plusieurs accidents du travail. Ses dires, pourtant, sont sujets à caution si l'on en croit les contradictions de son discours et les observations de ceux qui le connaissent dans sa vie journalière; à une certaine époque, l'agent de probation qui le suit note : "Je vois qu'il sait broder puisqu'il a une nouvelle fois failli tomber de 25 m ! (alors que je sais qu'il travaille au sol)".

(1) Extrait d'entretien.

Ce qui n'empêche pas G.C. de geindre :

" ... Quand vous avez la malchance qui vous poursuit, elle vous poursuivra toujours. Moi, je vous dis sincèrement, il y a des moments, je ne mange pas. Parce que c'est pas avec la pension qu'on me donne que je peux ...
" je touche 143 000 A.F. tous les trois mois, et ma femme, elle touche 36 000 A.F. d'allocations ... Faut pas être malade. Quand vous sortez de taule, faut pas être malade, faut aller travailler ! Fière que des chiens !
" Moi, j'admets pas ça ! ... (1).

et d'expliquer :

" Moi, des affaires, on m'en donne. C'est pas l'assistante sociale qui me les donne parce que je ne voudrais pas pleurer à ces gens-là. Moi, je vais chez des amis : "Tiens, j'ai un pardessus. Si tu le veux, je te le donne". Moi, on me les donne, je les prends. Moi, si j'ai besoin d'argent, je suis obligé d'emprunter. J'ai des amis qui m'ont prêté 40 000 A.F. Je leur ai rendu ! Alors que si réellement j'avais l'intention d'aller revoler, tout ça, j'avais pas besoin d'aller demander aux copains, à des amis (1).

et de revendiquer en tous domaines :

" Quand vous sortez de prison, vous êtes réadaptable ... si on vous tend la main ! C'est-à-dire si on vous donne des conseils, qu'on vous dise : "Il faut faire ça ou bien ça". Pas tous les jours, mais qu'on vous donne des conseils. Mais des conseils, on n'en donne pas ! A qui on en donne des conseils ? On n'en a jamais des conseils ! (1).

Comment G.C. pourrait-il réaliser une expansion créatrice ? Il est bien trop absorbé par la répétition compulsive de ses premières expériences malheureuses. Trois ou quatre mois après sa sortie de prison, il s'est mis en ménage avec une femme, dont il a six enfants (pour la plupart placés), qui est partie avec d'autres hommes, qui est revenue, qui est partie à nouveau, puis à nouveau revenue. Alors, de la même manière que son père battait sa mère, il la bat. Par rapport à ses enfants, il se pose en père aimant ; parlant d'eux, il explique :

" Je leur donne ce que j'ai pas eu quand j'étais gamin. C'est pas parce que chez moi j'étais malheureux que je dois élever mes enfants de la même manière (1).

Mais, disant cela, il n'insiste guère que sur un laisser faire éducatif singulièrement semblable à celui qu'il a connu enfant :

" Sévère, j'ai horreur de ça ! ... (1).

La question de la paternité est intéressante à aborder dans notre population. L'enfant qu'il a ou peut avoir un jour rappelle tout naturellement à l'homme l'enfant qu'il a été jadis. Les criminels à expansion réduite dont nous traitons actuellement, s'identifiant sans doute à la mauvaise image qu'ils ont de leurs parents, rejettent souvent l'enfant qu'ils ont ou toute idée d'enfant qu'ils pourraient avoir. N.G. et T.L. se désintéressent chacun de leur fille (Cf. deuxième partie : section 1, chapitre troisième ; section 2, chapitre deuxième) ; en dépit de

(1) Extrait d'entretien.

ses protestations d'amour, G.C., dont nous venons de parler, se réfugie dans des attitudes déniissives; K.M., K.X., J.S., L.F., D.Z. refusent a priori l'idée même de devenir pères : le plus souvent, ils rationalisent leurs attitudes par un souci de ne pas engendrer des petits malheureux à leur image. Répétons ce que nous disait D.Z. (Cf. troisième partie, chapitre deuxième) : il ne veut pas d'enfant, car s'il se marie tard (seule perspective qu'il envisage), il serait trop vieux quand son fils serait un jeune homme; nous rappelions que D.Z. avait souffert d'un trop grand écart d'âge entre son père et lui. Écoutons les autres :

" K.M. : J'adore les enfants et les enfants m'adorent, mais je pense que je n'en aurai jamais ... (1).

" K.X. : J'adore les enfants, mais personnellement avec la vie que j'ai eue jusqu'à maintenant, même avant, je crois qu'ils seraient malheureux ... (1).

" J.S. : C'est grave d'avoir un enfant. Parce que moi j'ai été enfant, ça n'a pas été une réussite, alors, moi, je considère qu'avoir des enfants ... (1).

" L.F. : Les gosses, je vais chez des amis qui en ont quatre, cinq; quand j'arrive, je suis presque le Bon Dieu là-dedans. Mais c'est pas ça, c'est d'en prendre la responsabilité ... Je ne me sentirais pas capable de ... c'est pas la question des gosses, c'est la question d'en prendre la responsabilité ... (1).

En tous domaines (familial aussi bien que professionnel), la créativité se réduit donc dans certains cas jusqu'à devenir quasi nulle.

C'est l'amour qui, comme l'écrit DE GREFF, offre à l'homme "des possibilités illimitées d'expansion" (2) : chez le criminel, la réussite conjugale est le signe, par excellence, d'un changement déterminant, d'un dégagement du Moi, d'une liberté nouvelle d'investir en différents domaines des intérêts retrouvés (par exemple, chez B.R., R.B., A.B., M.A.); et souvent, c'est cette réussite même qui, tout ou partie, a conditionné la mutation, car elle a permis la réparation de la mauvaise relation originelle qui, ailleurs, s'est maintenue, ne faisant que se déplacer sur les figures du nouvel environnement. Trop souvent, hélas ! les conditions ont été telles que l'immaturité instinctivo-affective persistante, l'incapacité d'établir une relation amoureuse de type adulte conditionnent l'impossibilité de fonder ou de conserver un foyer heureux : L.F., D.Z., J.J., K.E. refusent l'idée même de mariage; J.X., L.T., N.G., P.R., V.X., T.L., Q.D., H.A., A.Z., G.C. divorcent, vivent en mésintelligence avec leur femme (Q.D., G.C.), au mieux, maintiennent avec elle une relation dépendante et instable (L.T., A.Z.). A la limite, le sujet n'aspire plus qu'à se replier, sans responsabilités, sinon sans récriminations, dans un univers protégé, de type asile.

(1) Extrait d'entretien.

(2) DE GREFF E. : "Les instincts de défense et de sympathie", p. 164.

C'est le cas, par exemple, de T.H., 55 ans, ancien pupille de l'assistance publique, qui, sorti de prison où il a purgé une peine de vingt ans, est maintenant hébergé dans un foyer de bienfaisance. Il travaille dans le foyer même qui l'accueille, y effectuant des travaux d'entretien :

" Ils me nourrissent et ils me logent. Le salaire : 300 ou 400 A.F. par jour, " c'est pas ... mais enfin, comme c'est nourri, logé, alors, c'est à compter " quand même, ça ... (1).

Et comme nous lui demandons s'il a d'autres projets pour l'avenir :

" Pour l'instant, je laisse aller un peu comme ça. Parce que c'est difficile. " Je vois tous les garçons, ils n'ont pas de travail, c'est dur ! ... Pour " l'instant, j'ai pas de projets. Vu les difficultés que je vois autour de " moi, c'est plutôt difficile d'en avoir ... (1).

Aucun intérêt, même dans le domaine des loisirs. A une certaine époque, en détention, il s'était mis à jouer aux échecs, nous dit-il. Mais cela même ne le tente plus beaucoup. Renfermé sur lui-même, méfiant ("en étant seul, c'est beaucoup mieux, on n'a pas d'histoires"), il vit dans son coin, sans attente, sans espoir, remâchant vaguement quelques vieilles querelles, mais sans plus manifester beaucoup de réactions, écrasé, éteint, uniquement soucieux de continuer à être pris en charge :

" Depuis que je suis ici, ça va ... (1).

Sans doute, T.H. se situe-t-il, en ce domaine, parmi les cas extrêmes. Le plus souvent, la situation se nuance : il est d'anciens criminels qui, comme L.F. (Cf. deuxième partie, section 1, chapitre troisième), se cherchent "quelque chose de pas trop fatigant", un quelconque "petit machin" qui leur fait escompter des gains d'argent assez faciles; il en est d'autres, comme J.E. (Cf. troisième partie, chapitre troisième, paragraphe B), qui tentent une réalisation plus authentique sur le plan professionnel et exercent, dans cette perspective, un métier qui leur plaît : les difficultés qui demeurent chez eux sur le plan personnel pèsent éventuellement sur cette réalisation, mais sans pour autant la réduire à néant.

Un métier qui leur plaît. Dans le cas J.E. que nous citons, l'électricité apprise en détention correspond à un choix. Mais ce n'est pas toujours le cas.

Écoutons M.U. (dix ans de travaux forcés pour vols qualifiés) :

" Car c'est encore un autre problème. Quel que soit votre niveau, on vous " propose de faire ... quel que soit votre niveau, il y a certains métiers " qui vous sont proposés : peinture, maçonnerie, enfin des métiers manuels. " Quel que soit votre niveau. Autrement dit, ils ont l'air de dire qu'on ne " peut pas prétendre à autre chose ... Moi, je faisais de la peinture ... " d'ailleurs, en F.F.A., je suis sorti l'un des premiers du stage ... J'aurais

" aimé faire autre chose, par exemple, du dessin industriel ... J'ai échoué
" au Bac, j'ai été jusqu'en première, j'aurais pu prétendre à autre chose
" que la peinture ou la maçonnerie (1).

M.U. n'exerce pas son métier de peintre. En ménage avec une femme de dix ans son aînée et qui tient un bar, il gagne beaucoup d'argent et considère que, d'une certaine façon, "il a réussi dans la vie". Son éducateur note : "Il faut voir comment il est habillé ! Tissu moderne maxi, jersey infroissable ... Voitures d'occasion, c'est vrai, mais américaines grand luxe ...". Il reste qu'il ne peut encore prétendre à l'indépendance et en souffre :

" Malheureusement, je voudrais bien monter autre chose, mais je ne peux pas
" parce que je n'ai pas le droit. J'ai été interdit de séjour pendant cinq
" ans, je n'ai pas droit à l'inscription au registre du commerce. Dans le
" bar, on ne peut pas exploiter deux licences, alors, nous, on a mis le bar
" en gérance. S'il fallait en monter un autre, il faudrait que ce soit à mon
" nom, seulement je ne peux pas ... Alors, je fais faire ma réhabilitation,
" j'espère que ça va marcher, c'est tout ce que j'espère ... (1).

Difficultés pour se qualifier dans un métier qui spontanément favoriserait les sublimations, voilà un problème qui vaut qu'on y insiste. Nous avons vu les résistances auxquelles M.A. se trouva confronté lorsqu'il prétendit terminer ses études et préparer une thèse de doctorat : on l'avait affecté à un atelier de paillage alors qu'il était bachelier (Cf. troisième partie, chapitre troisième, paragraphe C). Mais à quoi, peut-on se demander, correspondent ces orientations professionnelles en détention ? Sans doute, les opinions données là-dessus par les ex-détenus sont-elles parfois suspectes. L.F., par exemple, nous dit :

" Le C.N.O. : ils nous envoyaient à droite ou à gauche, comme ça leur tombe. C'est
" pas une question d'instruction, c'est pas solide, on vous fait remplir des tas
" de papiers, tout ça, ça leur fait plaisir à eux. Et puis, vous savez, la répar-
" tition, ça se passe comme dans l'administration. On dit : "Les 4, 5, 6, là,
" Clairvaux, les 7, 8, là, Melun, et puis 9, 10, 11, Poissy". Et puis la réparti-
" tion est faite, on ne regarde pas autre chose ... (1).

Il reste que des précisions sont parfois fournies qui laissent songeurs. Au cours de l'entretien qu'il a avec nous, J.S. raconte :

" Le travail consistait à l'époque à vous faire faire des éponges métalliques. Ça
" consistait en chaussettes métalliques qu'il fallait fermer et rouler, enfin à
" en faire des éponges métalliques. Ces éponges métalliques, un type qui travail-
" lait bien, un type qui était doué pouvait faire environ sept cents éponges par
" mois à douze centimes l'éponge ... Moi, j'étais pas doué ... Alors, je me rap-
" pelle le directeur me disant : "Mais si, mais si, c'est une épreuve de mortifi-
" cation, ça faut que vous le fassiez, c'est une épreuve ...". J'ai dit : "C'est
" une épreuve pour mes doigts !". Parce que ça vous bouffait littéralement les
" ongles. Vous aviez le bout des doigts bouffé par le métal, vous aviez le doigt
" qui était à vif : je ne suis pas masochiste ! ... Ça ne me plaisait pas beau-
" coup non plus : j'avais pas du tout le sentiment que ça servait à grand'chose.
" Alors, à ce moment-là, au bout d'un moment j'ai désiré faire autre chose, pa-
" rallèlement, suivre des cours par correspondance. Alors, je me suis fait ins-
" crire aux cours par correspondance pour faire du dessin industriel. Il y avait
" un imprimé à remplir; entre autres questions : de combien de temps pouvez-vous
" disposer par semaine pour ces cours ? On était en droit de penser que l'école

(1) Extrait d'entretien.

" jugerait des résultats en fonction du temps que vous pouviez consacrer au travail. Alors, je demande à l'éducateur : "Combien de temps ?". Il me dit : "Ecoutez, avant de faire quoi que ce soit, je vais voir la direction". Il va à la direction, et le soir : "Bon, alors, vous pouvez mettre la moitié de votre temps journalier". C'est ce que nous faisons. Ça part, on paie, les cours arrivent. Moi, à midi, je plie mes machins et je commence ... Le surveillant : "Qu'est-ce que vous faites J.S. ? - Je travaille. - Vous ne faites rien ! - Si, je travaille ! - Les éponges ? - L'après-midi, il n'y a pas d'éponges ! - Il n'y a rien sur la porte ! - Faut aller voir en bas ! - Il dit : - Je vais voir. Il s'en va en bas, il dit : - Il n'y a rien. Pour J.S., il n'y a rien du tout ! ...". Si, il y avait une note au bureau du surveillant-chef : on avait droit au samedi après-midi ... J'ai écrit à la direction : "Je ne comprends pas, il avait été convenu que nous disposerions ...". Enfin, la direction a cédé parce qu'on était plusieurs à hurler : les gars étaient absolument outrés, et on avait les éducateurs derrière nous. En fin de compte, la direction a cédé. Mais ces petits accrochages-là avec la direction, ça créait des tensions, alors ... (1).

Nous concluons ce paragraphe sur ces paroles succinctes et sans passion d'Alphonse Boudard :

" Les garçons qui veulent s'instruire, qui veulent lire, devraient pouvoir être libres de ça. Il y a le proverbe : "Aide-toi, le ciel t'aidera !". Il est évident que l'administration pénitentiaire ne peut pas tellement aider, mais il ne faudrait pas qu'elle empêche, voilà ... (1).

"Aide-toi, le ciel t'aidera". Ceux qui réussissent à réaliser une expansion créatrice (et nous avons vu qu'il en existe) ne le font guère qu'envers et contre tout. C'est dire que les disponibilités qui leur restaient et qu'ils ont développées par-delà les handicaps de leur vie, sont riches. Plus riches parfois que celles de la population globale moyenne. Mais précisons là-dessus notre pensée.

2°) Expansion créatrice large.

Comme nous le suggérons dans notre troisième partie, chapitre troisième, paragraphe C, en étudiant les resocialisations authentiques, elle se fonde habituellement sur la réparation de déficits antérieurs.

Les domaines privilégiés de ces déficits donnant lieu à réparations sont pour un certain nombre assez bien circonscrits. Nous insisterons sur trois d'entre eux : celui de l'éducation et des soins, celui des satisfactions narcissiques, celui de la communication.

DOMAINE DE L'EDUCATION ET DES SOINS.

Ce n'est sans doute pas un hasard si nous rencontrons dans notre population deux types d'attitudes par rapport à l'enfance et à la jeunesse : la première

(1) Extrait d'entretien.

qui consiste à refuser toutes responsabilités vis-à-vis d'elles, la seconde qui, au contraire, s'attache à en assumer : la profession d'éducateur ou un emploi subsidiaire de moniteur (de club de jeunes, par exemple), sont des fonctions qu'ambitionnent plusieurs délinquants parmi ceux que nous avons pu rencontrer.

Sans doute, les conduites répétitives auxquelles nos sujets aspirent à travers de telles activités risquent-elles de rester, souvent encore, plus compulsives que réparatrices. Chez A.Z., par exemple, dont nous évoquions brièvement le cas dans le premier point du paragraphe sur les "Pseudo-resocialisations" (Cf. troisième partie, chapitre troisième, paragraphe B), on peut trouver suspectes les motivations qui poussent à s'occuper de jeunes du quartier. De même, chez D.N. qui, à sa sortie d'I.P.E.S., s'est marié, mais sans réussir à construire un ménage heureux (sa femme et lui se sont séparés à cinq reprises au cours de leurs six années de vie commune et envisagent le divorce au moment où nous rencontrons D.N.), s'est mis à boire (plusieurs cures de désintoxication), n'a pu trouver d'intérêt dans aucun des métiers qu'il a exercés, dont celui d'infirmier auquel il se destinait depuis plusieurs années, n'a rencontré de satisfactions que dans un travail de monitorat bénévole auprès d'un groupe d'enfants caractériels, pense maintenant postuler un emploi d'éducateur et prépare le baccalauréat dans cette perspective. Chez B.R. (dont nous étudions le cas au chapitre premier de notre troisième partie), l'idée de devenir un jour agent de probation serait éventuellement plus recevable : elle demande pourtant à être mûrie.

Il reste que chez quelques-uns le choix du métier d'éducateur correspond à une démarche positive, authentiquement réparatrice pour celui qui l'accomplit, socialement utile pour ceux auprès de qui il travaille ou envisage de travailler. Nous avons longuement parlé de R.B. dans le troisième chapitre de cette partie.

Mais l'éducation est un domaine très large qui permet de réparer toutes sortes de déficits (aux niveaux de l'angoisse de séparation, de l'insécurisation, de l'angoisse de castration, etc ...). Dans certains cas, le domaine du choix où l'ex-criminel exerce son activité dans un but de réparation va se rétrécir, se centrer autour d'un problème spécifique. C'est ainsi que Robert Stroud, dont l'histoire, rapportée par Thomas E. GADDIS, a inspiré le cinéaste Frankenheimer, s'attache à soigner des oiseaux dans son pénitencier jusqu'à devenir un ornithologue réputé (1). De même Brian Wilson (2). Moins exceptionnellement peut-être,

(1) GADDIS T.E. : "Le prisonnier aux oiseaux de l'Ile d'Alcatraz. L'histoire de Robert Stroud"; Robert Stroud, entré en détention à l'âge de 19 ans après le meurtre d'un teneur de bar, devait encore poignarder un gardien de prison quelques années plus tard. Il échappa à la pendaison parce qu'un doute subsistait sur l'origine de son dernier meurtre (le gardien agressé avait-il ou non levé sa

on observe le désir de soigner des hommes. C'est ainsi que M.A., dont nous avons parlé (Cf. troisième partie, chapitre troisième, paragraphe C), se destine à devenir psychanalyste. L'un de ses camarades occupe un poste d'infirmier-éducateur.

DOMAINE DES SATISFACTIONS NARCISSIQUES.

Le besoin d'être reconnu, estimé, apprécié, louangé, est un besoin profondément humain qui atteint son paroxysme à l'époque de l'omnipotence magique. Dans l'enfance du criminel, ce besoin s'est vu souvent frustré. Nombreuses réflexions en témoignent, par exemple, celle-ci de P.R., que nous citons au chapitre troisième de notre deuxième partie, section 1 : "Je n'ai jamais été le dieu

(suite note 1, p. 334)

matraque sur Stroud avant d'être poignardé ?), mais fut mis en état de "ségrégation administrative" : il mangeait seul dans sa cellule, ne communiquait jamais avec les autres prisonniers, n'avait droit qu'à une visite régulière, celle de son frère; il vit sa correspondance non seulement censurée, mais limitée. Un jour, cependant, dans son univers étroitement clos, il découvre un but à sa vie : dans la petite cour de la prison où on l'a autorisé à prendre l'air seul, il trouve deux jeunes moineaux tombés du nid. Il va les soigner, les apprivoiser, puis commencera à élever des canaris qu'avec l'aide de sa mère il vendra à l'extérieur. En même temps, il se met à étudier quinze, seize, et même vingt heures par jour. Ses oiseaux étant tombés malades, il essaie de comprendre leurs maux pour y trouver remède. Au départ, il les dissèque avec ses doigts. "La fureur du désespoir donne des idées, écrivait-il. J'ai suivi des pistes que beaucoup de spécialistes auraient taxées d'absurdes. Beaucoup l'étaient, mais beaucoup donnèrent des résultats". Stroud publie alors de nombreux articles consacrés aux oiseaux et entre en correspondance avec deux mille oiseleurs et éleveurs. Pourquoi l'administration pénitentiaire lui crée-t-elle par la suite tant de difficultés ? Le fait, en tout cas, vaut d'être mentionné, qui va dans le sens de ce que nous constatons ailleurs en le déplorant : la limitation systématique des domaines de sublimation que quelques détenus découvrent spontanément ou découvriraient pour peu qu'on les y aidât. Stroud lutte contre l'adversité et réussit à écrire "un ouvrage remarquable : le "Stroud digest of the diseases of birds", que l'on considère non seulement comme l'oeuvre faisant le plus autorité en la matière, mais aussi la plus compréhensive". Les richesses personnelles de Stroud étaient grandes, pensons-nous, qui, en dépit de ses crimes et de leurs conséquences, lui permirent de réaliser une oeuvre d'importance, sans se laisser réduire : "Je ne suis pas un flatteur, ce genre de type qu'ils prennent en considération et acceptent de libérer, disait-il. J'ai suffisamment de volonté pour que cinquante ans de cellule ne m'aient pas brisé. Je suis une sorte de Prométhée et je le resterai jusqu'à la fin si cela est nécessaire".

(note 2, p. 334) Devenu criminel (vols, cambriolages) à la suite d'une première incarcération par erreur qui l'avait amené à fréquenter des camarades peu recommandables, Wilson retrouva, en détention, le goût prononcé qu'il avait manifesté pour les oiseaux lorsqu'il était enfant. On l'autorisa à en élever et il atteignit à une certaine renommée. Cf. WILSON B. : "Nor iron from bars a cage". Analyse de l'ouvrage in "International Bibliography on Crime and Delinquency". Vol. 3, N° 3, August 1965, p. 98.

de personne". Ce n'est pas sans raison que plusieurs auteurs ont jugé bon d'insister sur la mauvaise image de soi qu'avait le criminel (1).

La réadaptation sociale d'un certain nombre passe par une mise en vedette réussie. Le cinéaste, l'homme de lettres qui atteignent à la notoriété réparent à travers les louanges du public et sa considération les déficits que leur a trop souvent causés "l'identification négative dont parents et éducateurs ont déposé le germe par leur mésestime, méprisante et hostile" (2). Cependant, la réparation en ce domaine exige une réussite authentique qui n'est jamais gratuite, suppose quelques dons et beaucoup de travail, donc des possibilités restantes d'investir ses intérêts dans une tâche dont la reconnaissance est rarement immédiate.

"... depuis quelque temps, à cause de "Papillon" et autres histoires comme ça, il y a des gars qui m'ont apporté des manuscrits, nous dit Alphonse Boudard. "Alors, là, il y a un écueil ... si l'histoire est vraiment intéressante, alors, même si le gars ne sait pas écrire, il peut encore trouver un éditeur qui lui arrange son histoire pour en faire un prétexte de vente, une publicité; mais si elle n'est pas plus intéressante qu'une autre ... (3).

Et Alphonse Boudard explique que, pour sa part, il a attendu pour publier sa première histoire, "Les combattants du petit bonheur" :

"... parce que j'avais compris une chose très simple, c'est que si je me mettais sur le tremplin avec quelque chose d'imparfait, à mon sentiment, je tombais à côté. Alors, il fallait que j'aie ce souci de la perfection (3).

DOMAINE DE LA COMMUNICATION.

Mais, à travers les tentatives (réussies ou non) de ceux dont nous parlons, qu'ils cherchent à "faire quelque chose d'humain" (l'expression est de B.R. à propos du travail d'agent de probation) ou à produire une oeuvre que le public lira ou verra, s'expriment encore d'autres désirs de réparation. La communication entre le criminel et les autres, nous y insistions dans l'Introduction de notre troisième partie, est difficile. Le criminel rêve souvent de s'expliquer et de se justifier à travers un message que les autres écouteront et entendront.

"J'expliquerai plus loin pourquoi les ouvrages de Genet sont de faux romans écrits en fausse prose, écrit SARTRE, dans "Saint Genet, comédien et martyr". "Mais, fausse ou non, la prose naît de l'intention de communiquer (4).

(1) SELOSSE J., dans son article : "Contribution de la psychologie à l'étude de la délinquance", cite plusieurs d'entre eux (p. 193).

(2) SHOHAM S. : "Jean Genet. Un manifeste criminel", cité par SELOSSE J. : op. cit., p. 194.

(3) Extrait d'entretien.

(4) SARTRE J.P. : "Saint Genet, comédien et martyr", p. 395. C'est nous qui soulignons.

Il reste que la communication peut se faire à différents niveaux : celui d'une information aussi rigoureuse que possible, mais aussi celui plus fluide d'une sensation, d'un rêve ou d'un fantasme. Dans ce dernier cas, l'auteur de la communication ne sait pas toujours exactement ce qu'il livre et, s'il prend appui sur des faits pour développer ses fantaisies, il risque d'être mal entendu, car celui qui reçoit son message supporte difficilement les confusions auxquelles prête son langage. C'est ainsi que "Papillon" (1) a suscité des critiques virulentes. Au point même que certains, dont G. de VILLIERS, ont estimé nécessaire de reconstituer la véritable histoire de son auteur (2). Sans doute, leur démarche pouvait-elle se justifier dans la mesure où CHARRIERE, par la présentation autobiographique qu'il fait de son livre, propose un registre d'écoute, alors qu'en fait il se situe à un autre, même s'il n'en a pas toujours conscience. La critique, pleine de mesure, par laquelle G. de VILLIERS conclut son enquête, était à formuler :

" ... connaissant sa propension à l'exagération toute méridionale, il aurait dû " appeler Papillon "roman" plutôt que "récit" garanti autobiographique.
" Car Henri Charrière, même s'il n'a pas accompli tous les exploits qu'il s'attribue, est un excellent conteur (3).

Ceci dit, la vérité littérale n'importe-t-elle pas moins dans un ouvrage comme "Papillon" que la vérité expressive ? car, à distance peut-être de la vérité objective, c'est bien une "vérité" que communique CHARRIERE à travers ses récits colorés, enjolivés, gonflés, "sa" vérité, la vérité du fantasme qui s'élabore en lui à partir de sa vision du monde, une vérité dont G. de VILLIERS ne manque pas de percevoir une dimension lorsqu'il remarque :

" Aujourd'hui, Papillon n'a plus à faire étalage de sa force. Le "Scotch-Club" est vendu et il est vraiment millionnaire en bolivars (4).

Dans son livre, CHARRIERE, en même temps qu'il nous charme, nous explique quelque chose : essentiellement, peut-être, que, conscient de ses dons (de "merveilleux conteur", par exemple), il a toujours souffert de n'être au mieux, pour son entourage, qu'"un garçon gentil, serviable, à l'accent savoureux, plaisant aux femmes", très loin du "héros qui transpir[e] à travers chaque page de "Papillon", et dont, à l'examen, il ne reste "plus grand'chose" ..." (5).

"On ne peut écrire sincèrement que sur ce qui vous habite, alors, j'écris sur ce qui m'habite", répondait J. GIOVANNI à un journaliste qui, à propos du film "La scoumoune", lui demandait s'il ne craignait pas que le public se lassât de la violence (interview télévisée du 13 décembre 1972). Ce n'est sans doute pas un hasard si la majorité des ex-criminels qui écrivent, ou racontent leur

(1) CHARRIERE H. : "Papillon".

(2) de VILLIERS G. : "Papillon épinglé".

(3) op. cit., p. 304.

(4) op. cit., p. 303.

(5) op. cit., p. 231.

expérience avec un souci d'informer (nous avons vu ce qu'il en était pour R.B., par exemple), ou imaginent des histoires de crimes. A travers ces histoires, ils expriment, pour une part au moins, ce qu'ils ont exprimé jadis à travers leurs délits, mais ils évitent cette fois le passage à l'acte. Alors, pour peu qu'ils fassent montre d'un peu de talent, au lieu d'être blâmés et condamnés, ils se voient approuvés et compris par une foule chez qui leurs productions réveillent en écho des fantasmes. Le temps de l'idéation s'est installé dans le déroulement de leur vie qui leur permet de se retrouver au sein d'une société humaine dont les pulsions fondamentales sont les mêmes que les leurs, mais dont le souci est de voir contrôler ces pulsions. On peut penser que leur Moi s'est au moins partiellement "dégagé", qu'il a maintenant le loisir d'imaginer les conséquences des conduites que la satisfaction des pulsions entraînera, de critiquer ces conduites et de les aménager.

Le temps est une dimension importante de la vie humaine qui, chez le criminel, paraît bien souvent perturbée. L'absence ou le très petit nombre de K dans le protocole de Rorschach des délinquants témoignent de la difficulté qu'ils rencontrent à prendre assez de distance par rapport aux stimuli pour réfléchir avant d'agir. Or la réflexion est la condition sine qua non du maintien de l'ordre intérieur, cette quatrième des tendances de base dont parle Charlotte BUHLER.

II - LE TEMPS ET LA VIE MORALE.

Dans son remarquable ouvrage sur "Le temps dans la vie morale", E. AMADO LEVY-VALENSI insiste sur le processus hâtif qui intervient dans la transgression. La tentation pour l'homme, c'est de saisir dans l'immédiat la caricature de ce vers quoi tend sa soif infinie. Qu'elle soit erreur ou faute, la transgression porte atteinte au devenir. Cependant, le temps de la faute n'est pas un temps perdu, c'est un temps en péril. Trop souvent, peut-être, il conduit au désespoir : soit que l'homme, confronté à sa propre faiblesse, se durcisse et reparte mécaniquement sur un rail sans paysage où il n'y a plus de prochain, mais seulement un autrui aux cent visages anonymes, soit qu'écrasé par son remords il ne marche plus qu'à reculons vers l'avenir, seulement tourné vers le passé. Il arrive, pourtant, qu'il accède au repentir; alors, dans un "Temps retrouvé", il s'assume dans sa possibilité de se reconquérir, retrouve le sens vectoriel de la créativité et de la vie; dans ce cas, il y a toujours référence à l'autre qui motive son désir de renouveau (1).

(1) AMADO LEVY-VALENSI E. : "Le temps dans la vie morale".

Voilà qui se vérifie bien à travers notre étude : la référence à l'autre (épouse, aïeul, médecin, éducateur, modèle découvert dans le monde des lettres et des arts) se trouve à l'origine de toutes les "resocialisations authentiques" que nous avons pu rencontrer. Dès que cette référence existe, plus n'est besoin de se presser pour "paraître" (nous le soulignons dans le cas A.B.), plus n'est besoin de chercher à saisir dans l'immédiat, en devenant "comme des dieux", une caricature de ce vers quoi on tend. L'important, c'est d'"être reconnu, réintégré dans ses droits, reçu en grâce, pardonné" (1). Au niveau de ce qu'il peut vivre, un homme comme J.E., traduit bien ce désir :

" ... on ne peut pas rester éternellement coupable, on est prêt à reconnaître sa culpabilité à condition que les autres pardonnent et puis que ce soit une affaire arrangée (2).

Ce que nous avons appelé "resocialisation authentique" est de l'ordre du repentir au sens où l'entend E. AMADO LEVY-VALENSI. Elle a de tout autres dimensions que la non-rechute. Elle est sans commune mesure avec l'adoption des conduites normalisées qu'on attend trop généralement des mesures prises pour le criminel. Car, pas plus que l'homme sans éducation morale, l'homme dont l'éducation est rigide n'a de temps moral : "Identifié à des normes toutes faites, habité du temps des autres, il est l'homme du tout fait, l'homme d'un monde conforme à des règles et où tous les instants finissent par se valoir" (3). Ce que nous disent des sujets comme D.Z. sur leur intention de devenir conformes à ce que la société attend d'eux, de "s'affairer" dans un monde qui s'affaire (Cf. deuxième partie, section 1, chapitre deuxième et troisième partie, chapitre deuxième) ne ressemble en rien à ce qu'expriment un R.B., un M.A., un A.B. lorsqu'ils évoquent des décisions comme celle-ci (A.B. : Cf. p. 324) : "... quand je suis là, au fond du "mitard", dans une situation assez moche, je me dis : "Là, je vais mettre à profit ...".

" Ce journal que j'écris n'est pas qu'un délassement littéraire. A mesure que j'y progresse, ordonnant ce que ma vie passée me propose, à mesure que je m'obstine dans la rigueur de la composition - des chapitres, des phrases, du livre lui-même - je me sens m'affermir dans la volonté d'utiliser, à des fins de vertus, mes misères d'autrefois. J'en éprouve le pouvoir.

écrit J. GENET dans son "Journal du voleur" (4). Et, plus loin :

" La sainteté, c'est de faire servir la douleur (5).

Chez R.B., chez M.A., chez A.B., chez Jean Genet, le crime s'inscrit à l'évidence dans la trame d'une vie cohérente : à sa façon, chacun de ces ex-criminels a réussi à assumer cette forme de responsabilité qui "ne consiste pas

(1) op. cit., p. 168.

(2) Extrait d'entretien.

(3) AMADO LEVY-VALENSI E. : op. cit., p. 131.

(4) GENET J. : "Journal du voleur", p. 65.

(5) op. cit., p. 217.

seulement à prendre acte du passé, mais ouvre les significations de l'avenir, "intentionnalise" le devenir par l'instauration du sens" (1).

Chez d'autres, trop gravement, trop précocement, carencés, tel n'est pas, ou n'est pas encore, le cas. On doit se souvenir que de ceux qui ont connu, dans la formation des premières relations objectales, des désordres trop importants, SPITZ a pu dire :

" Dans la suite, ils seront incapables de rattraper les relations qu'ils n'ont
" jamais eues; ils ne seront pas capables de former une relation sur un plan plus
" élevé comme celui de l'identification, parce qu'ils n'ont jamais su former la
" relation la plus élémentaire, la relation anaclitique avec la mère. La misère
" de leurs relations infantiles se traduira dans la pénurie de leurs relations
" sociales. Spoliés de la nourriture affective qui était leur droit, ils auront
" recours à la seule voie qui leur reste, à la violence, à la destruction d'un
" ordre social dont ils sont les victimes. De nourrissons sans amour, ils devien-
" dront des adultes pleins de haine (2).

Mais qui jugera ?

" ... C'est pourquoi l'Ecriture, dit E. AMADO LEVY-VALENSI, s'en remet à Celui
" "qui sonde les reins et les cœurs". Là où l'intention échappe, la justice hu-
" maine ne peut qu'éliminer la malfaisance, elle ne dispose d'aucune jauge pour
" évaluer le crime (3).

(1) AMADO LEVY-VALENSI E. : op. cit., p. 204.

(2) SPITZ R. : "Genèse des premières relations objectales", in Rev. fse. de psychanalyse, oct-déc 1954, p. 569.

(3) AMADO LEVY-VALENSI E. : op. cit., p. 76.

CONCLUSIONS

Le crime pris dans la trame d'une vie

Le crime tel que nous l'avons envisagé apparaît donc comme l'expression signifiante d'un vécu à comprendre. La situation dans laquelle il survient n'est pas à négliger, mais elle ne prend une valeur que dans la mesure où le sujet (l'ayant créée de ses propres mains, ou en ayant exploité, tout ou partie, les aspects fortuits), l'organise comme champ de son action. Pour nous, le crime est d'abord (et essentiellement) l'aboutissement chez celui qui le perpètre de tout un processus interne dont les composantes s'imbriquent, conscientes pour certaines, inconscientes pour d'autres. Trop souvent, hélas, la logique et la cohérence apparentes du discours du criminel s'imposent avec une force telle qu'elles en arrivent à masquer complètement, à celui qui écoute d'une oreille distraite ou prévenue en tout cas, les motivations profondes de la démarche inadaptée. Alors, le caractère de malignité des conduites n'est plus perçu et retenu que comme la résultante d'un choix conscient particulièrement inacceptable. La répression s'ensuit tout naturellement.

Et pourtant, sur une population criminelle "tout venant", l'examen psychologique systématique et les traces qui en demeurent, matérialisées dans des épreuves projectives comme le Rorschach ou le village de Mabilley, montrent à l'évidence l'existence de troubles de la relation décisifs. Ceux-ci, plus ou moins profonds, quelquefois confessés, fréquemment annulés ou surcompensés dans des attitudes désinvoltes, voire cyniques, sont à l'origine d'organisations psychiques déficientes, avec Moi insuffisamment dégagé, franchement faible, ou carrément in-structuré, qui tente, de façon inadéquate, de conquérir les satisfactions fondamentales qui se dérobent. Suivant les cas, le crime prend des significations diverses. Nous avons essayé d'entrevoir quelques-unes d'entre elles en étudiant plus particulièrement la personnalité et les motivations de J.X., L.T., R.B., D.Z., N.G., P.R., L.F. (Cf. deuxième partie, section 1).

Apprécier le niveau des structures auquel l'expression agit qu'est le crime se situe apparaît comme la première démarche à effectuer par le clinicien expert. Négliger de le faire entraînera toujours des erreurs lourdes de conséquences pour la société et l'inculpé lui-même. Les structures personnelles revêtent une importance telle que le constat, chez des sujets qui n'ont encore commis aucun crime, de certaines formes d'entre elles particulièrement mal organisées suscite pour l'avenir une inquiétude dont la légitimité se vérifie à l'occasion : par exemple, dans les cas X.Z., W.Y., V.X., chez qui les crimes surviennent comme "à retardement" (Cf. deuxième partie, section 2, chapitre premier). Dans les cas de criminalité franchement tardive que nous avons pu examiner, nous constatons que, si la situation configurationnelle prend toute une importance en tant que facteur déclenchant, elle ne suffit jamais à rendre compte des faits. J.A. comme J.J., comme T.L., comme Q.D., pour s'abstenir longtemps de commettre des délits,

n'en manifestaient pas moins dans leur vie personnelle des difficultés graves, toutes prêtes à s'exprimer ailleurs pour peu que le jeu des circonstances les y amenât. Après étude des Rorschach de douze personnalités du régime national-socialiste, M. ORR montre que l'absence d'une imago maternelle sécurisante, unifiante et humanisante fut l'une des principales raisons qui poussèrent au crime de guerre, et pour certains tardivement, bon nombre des inculpés du procès de Nuremberg (Cf. deuxième partie, section 2, chapitre deuxième).

Les circonstances de vie successives ne sont pas sans modifier les structures dont on parle en y insistant. Dans les populations criminelles, on constate que, en moyenne, l'âge joue pour renforcer les soubassements archaïques des troubles initiaux. Tout se passe, disions-nous p. 222, comme si, à la période même où l'homme moyennement adapté affronte pour la mieux dépasser l'angoisse de sa propre mort et mûrit sa pensée pour transformer sa "créativité hâtive" en "créativité sculptée", l'homme criminel amorçait, quant à lui, un processus d'invololution. L'échec renouvelé de conduites de répétition compulsives n'est sans doute pas étranger à ce phénomène. On doit pourtant distinguer entre les cas : comme les populations de jeunes délinquants, les populations de criminels adultes ne forment pas un tout homogène, elles se subdivisent en sous-groupes. La forme et la gravité sociale des conduites criminelles sont l'un des facteurs discriminatoires habituellement retenus pour constituer ces sous-groupes. A notre avis, le choix d'un tel facteur, quelle que puisse être sa prégnance, est des plus discutables. En effet, on observe des conduites criminelles assez semblables dans des contextes structurels fort différents. Or, c'est de ces contextes structurels et non pas des comportements que l'évolution et le devenir dépendent pour une part au moins. Nous proposons la répartition des criminels en trois grands groupes :

- Le premier, le plus spécifique, se caractérise par un précoce surinvestissement narcissique. L'objet, souvent parce qu'il s'est montré inconsidérément gratifiant dans les premiers mois de la vie (1), a conditionné une mauvaise organisation de l'équilibre économique (investissement objectal pauvre). L'identification précocissime sur laquelle E. et J. KESTEMBERG ont insisté n'a pu se réaliser convenablement, le nourrisson trouvant trop de satisfactions dans un

(1) "... même si, pendant les six premiers mois de la vie, l'environnement n'est pas vécu par l'enfant comme tel, la qualité de cet environnement, c'est-à-dire les comportements et les attitudes inconscientes de la mère influencent considérablement le destin des pulsions, voire les processus maturatifs eux-mêmes. Freud suppose qu'aussi longtemps que tous les besoins de l'enfant sont satisfaits, l'enfant tend à vivre la source des satisfactions comme une partie de soi; donc une frustration partielle est probablement une condition essentielle pour que l'enfant acquière une possibilité de distinguer le Soi et l'objet.

KESTEMBERG E. et J. : "Contribution à la perspective génétique", p. 615.

auto-érotisme sans distance hallucinatoire (1). Le Moi s'est construit de façon défectueuse. Principe de plaisir. Incapacité de trouver des satisfactions autres que directement pulsionnelles. Absence de sublimations à escompter pour l'avenir. L'organisation psychique initiale a déterminé cette criminalité "d'apparence plus instinctive", dont D. LAGACHE a parlé.

- Dans le second groupe, les structures sont plus proches des structures psychonévrotiques habituelles. L'angoisse qui accompagne la naissance de l'objet (nous avons vu quelle valeur structurante SPITZ lui accorde (2)) a pu se vivre. Cependant, les aléas du développement de la petite enfance ont déterminé la constitution de "ces positions de repli prévues à l'avance", dont parle FREUD, et les circonstances de vie ultérieures, au lieu de favoriser la marche progressive ou sa reprise, ont précipité la régression vers les points de fixation. Souvent, les possibilités de remaniement normalement favorisées au cours de la vie (et plus particulièrement à l'adolescence) par les nouvelles identifications ont été peu ou mal exploitées par l'environnement. Davantage, d'éventuelles sanctions à caractère rejetant ont stigmatisé l'individu, l'acculant à se replier vers ces positions archaïques de défense-agression et d'omnipotence qui tendent à s'universaliser dans le "milieu choisi" des exclus de la société.
- Le troisième groupe comprend des sujets qui ont pu réaliser une différenciation du Moi et du Ça beaucoup plus achevée, mais qui n'ont pas (ou n'ont qu'insuffisamment) réussi à internaliser les interdits : le Surmoi est mal formé, l'Œdipe n'est pas dépassé, l'"investissement phallique" (3) n'a pu se réaliser et l'angoisse de castration reste prégnante.

Donc c'est, pour une part au moins, des contextes structurels que dépendent l'évolution et le devenir, mais pour une part seulement, car le crime, comme toute conduite humaine décisive, retentit sur la vie du criminel par les conséquences qu'il entraîne : changement de cadre, établissement de nouvelles relations. L'importance des conduites de répétition et de réparation dans la vie humaine soulignée par divers auteurs (4) suggère assez le poids que peut prendre le nouveau contexte dans l'existence d'individus stigmatisés par les relations

(1) "... la possibilité d'halluciner l'objet ou d'investir un objet total, dis-"
"tinct du Soi, comporte un aspect cognitif et perceptif et, de ce fait, se"
"trouve étroitement liée aux processus maturatifs ... Cependant [la] distri-"
"bution de l'énergie psychique en énergie narcissique et en énergie libidinale"
"est déjà modulée, dès avant, dans la phase pré-objectale, par le vécu mater-"
"nel, en ce sens que les soins donnés par la mère à l'enfant, la qualité et le"
"rythme des gratifications et des frustrations nuancent l'investissement du Soi."
op. cit., p. 616.

(2) Cf. ce que nous rappelions à ce propos pp. 36-37.

(3) KESTEMBERG E. et J. ("Contribution à la perspective génétique", p. 701), nous parlent de cet "investissement phallique" comme mode de résolution de l'angoisse de castration.

(4) Cf. le rappel que nous en faisons pp. 55 et suiv.

antérieures. Doit-on dire que le criminel parvient au moment de son jugement à une plaque tournante de sa vie ? En tout cas, même si la façon dont on le fait est discutable, on l'oriente vers ce à quoi il tendait obscurément en commettant son crime : un changement de voie; le problème est maintenant de savoir comment pourra s'effectuer et s'effectuera son engagement sur les nouveaux rails qu'il aborde. Ses conduites de répétition ne réussiront-elles qu'à rester compulsives, gardant les caractères des processus primaires et inconscients qui relèvent du principe de plaisir (ce qui les vouerait à l'échec); ou, au contraire, seront-elles réparatrices, débouchant sur des perspectives inexplorées, où l'adaptation devient possible grâce à la recherche et à l'obtention de satisfactions compensatoires et sublimatoires ?

Tout dépendra des cas. La même mesure se soldera éventuellement par des évolutions différentes. Ainsi en est-il chez B.R. et H.A., tous deux placés en I.P.E.S. (Cf. troisième partie, chapitre premier). A quoi sont dues les différences ? Pour ce qui est des deux cas que nous rappelons, l'adaptation progressive du premier, les récidives du second s'expliquent tout à la fois par :

- l'importance relative des difficultés initiales (moindres dans le premier cas),
- la valeur inégale des relations nouées dans l'établissement (infiniment plus grande dans ce même premier cas).

Pour tenter de remédier à la criminalité adulte, des mesures carcérales sont habituellement prises. Conçues comme elles le sont, peuvent-elles réussir à atteindre les deux buts qu'elles se proposent : la protection de la société et l'amendement du délinquant ? Ce que l'on peut dire, étude faite, c'est que, dans la majorité des cas, elles ne font que favoriser les processus régressifs et la rationalisation des protestations qu'ont initialement suscitées chez le délinquant les trop fréquents abandons, rejets, sévices, manques de toutes sortes; soucieux de s'intégrer le plus vite et le mieux possible au seul milieu qui l'accepte, celui, maudit, mais pseudo-héroïque, des geôles, le criminel, considérant la société policiée avec une acrimonie et un mépris renforcés, en vient souvent à valoriser le châtiment même qui est son lot (Cf. troisième partie, chapitre deuxième).

Sans doute, en dépit des conditions trop fréquemment défavorables qui ont été décrites, quelques évolutions socialement satisfaisantes ont-elles lieu (Cf. troisième partie, chapitre deuxième, paragraphe C). Mais, si l'on dresse un bilan, on peut dire que, compte tenu des conditions actuelles de traitement, l'expansion créatrice des criminels se limite dans la plupart des cas jusqu'à devenir nulle. Elle ne s'élargit guère (si l'établissement de nouvelles relations favorables le permet), que chez des sujets bien doués dont l'investissement objectif de départ a été suffisant pour permettre qu'un jour, par-delà les difficultés

souvent massives du développement, apparaisse un "plaisir du fonctionnement" dans l'exercice des fonctions du Moi dites "autonomes". Après secondarisation et neutralisation relative, ce plaisir du fonctionnement dériverait, en effet, rappelons ce que disent à ce sujet E. et J. KESTEMBERG, d'un auto-érotisme lié à un apport objectal tel que l'équilibre économique réalisé à l'époque du "Soi" ou "pré-Moi" ait une valeur structurante. Dans ces cas privilégiés, les dégâts du passé peuvent se réparer tout ou partie, tandis que le temps retrouve sa dimension et son sens. Dans les autres cas, le principe de réalité est trop ignoré ou trop négligé pour que les actes s'inscrivent dans un temps élargi et orienté : à la limite, seule compte la satisfaction immédiate dont les conséquences éventuellement néfastes ne peuvent être envisagées qu'en étant tout aussitôt magiquement niées (Cf. troisième partie, chapitre quatrième).

o

Aboutissement de tout un ensemble de circonstances de vie personnelles et situationnelles, le crime n'est pratiquement jamais une conduite fortuite : il s'inscrit dans la trame d'une existence qui l'a préparé et qui, le plus souvent, se poursuivra marquée par lui. Voilà une première remarque, mais qui en appelle d'autres.

En effet, dans le processus qui se développe tissant sa vie, le criminel n'est jamais seul. A toutes les étapes de son évolution, les relations qu'il entretient avec son entourage conditionnent la marche de son destin : ses parents, ses amis, ses ennemis, ses voisins, ses camarades de travail ou de loisir, mais, davantage, tous ceux qui composent la société dont il fait partie intégrante (1), l'accompagnent sur la route qu'il emprunte, témoins aveugles ou clairvoyants, haineux ou compatissants, de ses chutes et de ses rechutes, de ses désespoirs et de ses abandons, quelquefois de ses rédemptions. A ce titre, non seulement l'individu qui le perpètre, mais le groupe social tout entier a à répondre du crime commis : qu'il le juge avec la passion qui si souvent l'âme implique assez qu'il le reconnaît comme sa chose : secrétée par lui; au moment du procès, montée en épingle par lui; ultérieurement entretenue par lui dans un sentiment de peur et de vengeance. Pourrait-il, tel Ponce Pilate (pour sa part étranger à la communauté juive) se laver les mains de ce qui fait si étroitement partie du tout qu'il constitue ? (2).

- (1) "Le groupe où naît le déviant n'est pas un groupe à part - exception faite peut-être des gitans -, il ne possède aucune culture propre, mais participe de la civilisation collective de masse" (BUFFARD S. : "Le froid pénitencier", p. 109).
- (2) Nous apportons une variante non négligeable à cette formule qu'utilise J. HOCHMANN ("Le concept de sociopathie", p. 232) : "Pour nous, l'individu [déviant] et le groupe forment un couple indissoluble". Rappelons ici R.D. LAING et D.G. COOPER : "L'erreur commune de bien des sociologues, c'est de prendre le groupe comme une relation binaire (individu-communauté) alors qu'au contraire il s'agit toujours d'une relation ternaire - chaque membre du groupe étant un tiers - totalisant les réciprocités de chacun des autres et se trouvant, à son tour, intégrée à la totalisation des autres tiers" ("Raison et violence", p. 145).

De façon générale, un groupe social pourrait se définir, pensons-nous, avec R. KAES, que nous citons p. 48, comme un individu : par une organisation d'instances et une économie. N'est-il pas mû par des pulsions dont il tolère la satisfaction jusqu'à un certain seuil, mais qu'il condamne, passé ce seuil (en la personne de ses criminels) ? N'est-il pas freiné dans ses démarches par un Surmoi tantôt rigide, tantôt plus souple, matérialisé dans des institutions en soi nécessaires, mais qui, pour certaines, se sont au cours des âges vidées de tout leur sens ? (1). Sa régulation, enfin, n'est-elle pas assurée par un Moi hétéronome, tout à la fois défensif et conservateur, réflexif et novateur, dont l'aspect Moi-conscience se dégage progressivement, bien que difficilement, au fur et à mesure que la civilisation évolue ?

Que dire alors, poursuivant notre image du groupe social que représente la société européenne occidentale du XXème siècle (dont la société française ne forme qu'un sous-groupe sans très grande spécificité) ?

Les "relations intersystémiques" qu'y entretiennent les pulsions criminelles et la loi restent heurtées, conflictuelles, mal harmonisées par un Moi collectif peu dégagé, encore aliéné par l'infiltration des passions et des interdits. Cependant, à partir de communications élargies, de discussions contradictoires, le Moi-conscience collectif tente de mieux percevoir, comprendre et maîtriser les courants antagonistes internes qu'il lui appartiendra toujours en dernier ressort de contrôler, de concilier, d'organiser. L'"intelligentsia" des nations peut être un temps mise en échec par les interdits surmoïques (civilisations puritaines névrotiques) ou par les perversions (civilisations totalitaires de type nazi), elle finit par imposer aux foules une vue plus lucide des situations, du moins, peut-on l'escompter; actuellement, la société occidentale accepte mieux ses pulsions libidinales (libération sexuelle, proscription des tabous, reconnaissance de la nécessité d'une éducation sexuelle dès l'école) et aussi ses pulsions agressives : la répression des contestations et des agitations peut être dénoncée comme abusive, elle ne consiste tout de même pour l'essentiel qu'en dégagement de gaz lacrymogènes assez inoffensifs; par ailleurs, le groupe cherche, en certains domaines au moins, à se libérer des règles toutes faites et caduques

(1) Notons ici une remarque fort intéressante de T. REIK. Traitant de la théorie psychanalytique du droit criminel, REIK évoque l'analyse d'un juriste extrêmement brillant atteint d'une névrose obsessionnelle et qui se passionnait pour tout ce qui avait trait à sa discipline. "La forme particulière de sa résistance qui s'exprimait en termes de droit pénal, et la transformation du rapport thérapeutique en un tribunal me permirent a posteriori, dit-il, de retracer les grandes lignes de l'évolution du droit pénal en substituant à la société une "foule à deux" " ("La compulsion d'aveu", in "Le besoin d'avouer", pp. 249-250).

qui l'enserrent pour les remplacer par d'autres plus souples, mieux adaptées aux situations concrètes du moment, qu'elles soient éphémères ou durables (lors des manifestations, assurance du service d'ordre par quelques éléments du groupe manifestant, à une autre échelle, tentatives d'auto-gestion dans les entreprises, etc ...). Tout cela, bien qu'éventuellement réversible (d'aucuns prédisent avec jubilation un "retournement de la situation" et l'avènement d'un fascisme né des "désordres"), témoigne, nous semble-t-il, d'une maturation de l'opinion. Pour autant, on ne saurait conclure sans abus à un dégagement suffisant du Moi-conscience dans le groupe social que représente l'Europe occidentale du XXème siècle. En particulier, tout ce qui a trait au crime et aux pulsions dangereuses qu'il évoque continue à susciter des réactions de peur incontrôlées et une politique de répression dont l'adoucissement (tout formel) n'est que le reflet, pauvre, d'un courant d'idées imposé par l'époque, incompris dans ses causes, plaqué, non intégré.

o

Supposons un moment (il est peut-être permis de rêver quelquefois !) que les problèmes de la criminalité puissent un jour être abordés sans passion, dans la perspective simplement raisonnable d'essayer de pallier les difficultés qui la causent et les difficultés qu'elle cause. Quelles seraient alors nos suggestions ? Elles se centreraient autour de trois époques de la vie du criminel :

- avant le crime,
- au moment de l'inculpation,
- après le jugement.

1°) Avant le crime. Une politique de prévention.

Le poids que nous accordons aux structures personnelles du criminel dans la commission du crime justifie assez le souci d'une prévention sur laquelle nous allons insister maintenant. On s'étonnera peut-être de nous voir exprimer ici ce souci de prévention, alors que d'autres avant nous l'ont fait de façon suffisamment argumentée et insistante pour que des mesures aient été décrétées qui l'organisent : nous pensons à l'ordonnance de 1958 relative à l'enfance en danger moral.

Compte tenu du niveau archaïque des structures que l'on trouve dans la majeure partie de la population criminelle (et déjà chez nombre de jeunes délinquants : les incarcérations ne font que précipiter les régressions, nous l'avons dit), nous pensons que, pour satisfaisantes qu'elles soient dans quelques cas, de telles mesures sont encore très loin de suffire. En effet, la majorité des

décisions prises en faveur de l'enfance en danger moral consiste en mesures transitoires de placement, dont on escompte surtout une suppression dans le moment des problèmes sociaux les plus graves ou simplement les plus spectaculaires (manque de soins, sévices, conflit ouvert dans le cas d'enfants assez grands). Ces mesures peuvent être bénéfiques à un niveau profond si le nouveau cadre de vie où se retrouve l'enfant permet des échanges affectifs d'intensité et de qualité telles que de réelles modifications de l'organisation psychique puissent s'y produire. Mais ce n'est le cas qu'assez exceptionnellement (1).

En réinsistant sur le fait que les pronostics ne peuvent se fonder que sur un bilan de l'économie libidinale et non pas sur des symptômes isolés (2), c'est-à-dire, comme on a trop tendance à le faire, sur des comportements, nous pensons que les troubles majeurs du développement devraient être détectés et traités aussitôt que possible, au niveau de l'école primaire, voire de l'école maternelle. Mais voilà qui mettrait en cause toute une politique de l'éducation nationale et susciterait bien des remous : en effet, le rôle des psychologues scolaires ne pourra jamais s'exercer avec efficacité, a fortiori s'étendre, qu'à la condition préalable de bénéficier d'une collaboration sans arrière-pensée des enseignants; or bien des résistances en ce domaine restent à vaincre. A partir de bilans de l'économie libidinale aussi soigneux que possible, on devrait pouvoir envisager des psychanalyses d'enfants : peut-être alors, éviterait-on l'orientation vers la délinquance d'un certain nombre de cas précocement carencés.

2°) Au moment de l'inculpation. L'examen de personnalité.

L'examen médico-psychologique n'est pratiquement demandé que lorsqu'il y a eu crime au sens juridique du terme. Ce qui signifie que, de façon habituelle, la gravité du cas n'étant jamais appréciée que sur des conduites et jugée que sur des symptômes, les sujets inculpés de délits mineurs échappent à toute investigation. Nous ne pouvons considérer ce processus comme satisfaisant, nous avons expliqué pourquoi.

Mais ceci ne constitue qu'un aspect du problème que nous soulevons dans ce paragraphe. Un autre aspect du dit problème intéresse la manière même dont est

(1) A titre d'exemples, notons que V.X. et W.Y. (délinquants "à retardement" cités à la section 2, chapitre premier de notre deuxième partie) avaient été confiés :

- le premier à Mme T., chez qui l'on pouvait considérer qu'il trouvait "une ambiance familiale jamais connue ... une amitié et une bonté ... précieuses",
- le second à un foyer de jeunes travailleurs, mais auparavant à un oncle et une tante tout à fait estimables, sinon chaudement accueillants.

(2) Cf. ce qui était rappelé à ce propos pp. 102-103.

le plus souvent compris l'examen médico-psychologique. La description d'attitudes et de traits de caractère juxtaposés, fussent-ils bien vus, n'apporte strictement rien à la compréhension du cas et à l'évaluation de ses possibilités de mutation. Une approche psychologique sérieuse se fait en termes d'"ensembles" et non pas en termes de "sommés" (1).

Bien des jeunes adultes qui, après un premier délit, eussent bénéficié des conclusions d'un examen de personnalité soigneux, eussent pu éviter la détention et ses conséquences (parmi lesquelles des récidives, souvent).

Donc, remise en cause de la politique de la justice tout autant que de celle de l'éducation nationale. Nouvelles résistances à prévoir. Et de quelle importance ! Car, pour quelques magistrats qui évoluent, actuellement, dans la conception qu'ils se font de leur rôle, combien qui s'accrochent aux positions les plus traditionnelles !

3°) Après le jugement. Une politique de traitement.

D'autres que nous viennent d'émettre à propos de cette politique des points de vue que nous ne pouvons que partager (nous pensons à ce qu'écrivent les cliniciens du groupe lyonnais : M. COLIN, D. GONIN, S. BUFFARD). Pour nous, comme pour eux, le problème de la période qui suit le jugement n'est jamais qu'un problème de traitement car le criminel, même s'il n'est pas un "vrai malade" (2), est une espèce de malade.

- (1) Nous développons longuement ce point de vue dans le premier chapitre de "Populations d'I.P.E.S.". Cf. SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL M.T. : "L'internat de rééducation", quatrième partie.
- (2) J. HOCHMANN ("Le concept de sociopathie", p. 183) insiste sur le rejet auquel les "sociopathes" sont en butte, même en milieu hospitalier; il cite H. PEQUIGNOT (Cours ronéotypé à l'Ecole Nationale d'Administration) : "ce ne sont pas de vrais malades". Une publication, parue aux University Press Fund à Washington en 1959, est encore intéressante de ce point de vue. Nous voulons parler de la communication faite par L.W. SONTAG M.D., au cours d'un symposium, sur "Mécanismes de défense et conduite délinquante". SONTAG, ayant défini la maladie mentale comme une constellation de mécanismes du Moi inappropriés ou inadéquats (parce qu'ils ne réussissent pas à assurer l'état de quiétude affective de l'individu dans les conditions ordinaires; ou parce qu'ils sont socialement inacceptables; ou parce qu'ils empêchent l'utilisation effective du potentiel et des aptitudes de l'individu), conclut qu'"on est bien forcé de classer les délinquants juvéniles comme enfants malades" (c'est nous qui soulignons), même s'ils ne sont ni manifestement angoissés, ni dans un état d'inquiétude affective.

Sans doute, est-il nécessaire, comme le dit E. AMADO LEVY-VALENSI, d'"éliminer la malfaisance". Mais, dans cette perspective même, la méthode répressive n'est pas nécessairement la meilleure. Le châtiment exemplaire, l'exécution, la mise à l'écart du criminel, auxquels on se tient, n'ont jamais résolu le problème du crime. Au contraire, en utilisant ces méthodes, la société se prive parfois de l'apport constructif d'hommes pour qui le crime représentait un pas sur la voie de la "sainteté" (nous pensons à des hommes comme Jacques Fesch). Sans doute n'en a-t-elle pas conscience. C'est pour des raisons éthiques qu'elle répugne de plus en plus à l'exécution. Cependant, ne connaissant du criminel que ses attitudes les plus extérieures et les plus gênantes, elle le raie du monde des vivants en utilisant d'autres moyens : l'application d'un système répressif qui écrase, dépersonnalise, accule à des régressions souvent irréversibles, est un de ces moyens par excellence; elle hésite à accomplir le geste fatal qui la promet, chaque fois qu'elle s'y résout, au rang honni de ceux qu'elle exécute, mais elle n'abandonne pas pour autant son attitude de peur irraisonnée (1) et de vengeance, elle ne fait que la déguiser sous celle d'un bourreau aux mains propres.

Nous avons parlé de l'importance que nous paraissaient revêtir, face à la criminalité, aussi bien une politique de l'éducation nationale qu'une politique de la justice. Nous abordons maintenant le problème d'une politique de l'intérieur et d'une politique de la santé.

Est-ce tellement aberrant de penser que les criminels pourraient échapper à l'administration pénitentiaire ? Des précédents existent, en tout cas, puisque les mineurs, dans la grande majorité des cas, sont maintenant confiés à des éducateurs qui dépendent du seul ministère de la justice et relèvent de la compétence de juges pour enfants de plus en plus intégrés aux équipes traitantes (où coexistent assistantes sociales, éducateurs, psychologues, médecins, médecins-psychiatres).

o

Dans notre perspective, tous les ministères seraient concernés, aussi bien celui des finances que celui du travail. Car la société tout entière est interpellée par le criminel : le problème du criminel, de son évolution et de son devenir, ce n'est pas seulement son problème à lui, c'est encore le problème des autres.

(1) Ce que remarque S. BUFFARD sur la dangerosité toute relative du criminel par rapport à celle du "chauffard" (pourtant autrement moins pénalisé) nous paraît important. Cf. BUFFARD S. : "Le froid pénitentiaire", pp. 71-80.

Cependant, que de résistances face à cette interpellation ! Avec maintes réticences, on veut bien, à la rigueur, envisager de modifier quelques-unes des formes de la répression si l'on arrive à se convaincre que cela risque de faire changer le criminel, mais combien, dans la société policée, qui acceptent l'idée de se changer eux-mêmes, de se remettre personnellement en cause par rapport au crime ? C'est que le problème du criminel n'est que l'un des aspects du problème plus large de l'équilibre économique du groupe social dans son ensemble, et cet équilibre, on ne le modifie pas si aisément ! Le juge veut juger, le bourreau veut châtier, et chacun, à sa place, s'accroche aux positions reconnues qu'il occupe, avec un souci de les faire valoir par opposition : comment, en effet, la respectabilité se convaincrat-elle de sa respectabilité si elle n'avait la méchanceté stigmatisée pour lui servir de repoussoir ?

Peut-être, un jour, pourtant, le Moi-conscience collectif se dégagera-t-il suffisamment pour que la société accepte de regarder ses pulsions en face au lieu de les refouler comme elle l'a fait jusqu'à présent par-delà les mers, puis par-delà des murs. Peut-être, un jour, ce Moi-conscience collectif sera-t-il assez fort pour que la société assouplisse son Surmoi demeuré en certains domaines si archaïque et si cruel (1).

(1) Cet espoir n'est peut-être pas aussi illusoire qu'il paraît.

M. SCHMIDEBERG le souligne lorsqu'elle évoque, en 1959, le mouvement historique dans lequel se situe le traitement des criminels qu'elle envisage :
" ... l'idée d'un traitement thérapeutique des délinquants, qui consiste à rendre sociaux par la thérapie des êtres asociaux, représente un progrès par rapport aux conceptions légales et pénales sur la manière de traiter le crime. Toutefois, nous devons comprendre que l'attitude légale et pénale n'est pas une méthode réactionnaire, et ne représente qu'un pas en arrière de nous. Nous, qui nous trouvons à l'avant-garde d'une nouvelle conception, ne devons pas méconnaître nos prédécesseurs ou les blâmer. L'idée d'envoyer un homme en prison représentait déjà un progrès humanitaire formidable. Les prisons, telles que nous les connaissons, datent du début du XIX^{ème} siècle et ont remplacé des méthodes barbares de punition des délits graves ou non, par la peine capitale, la déportation ou la mutilation ...
("Le traitement psychothérapique des délinquants").

Avant elle, T. REIK, au cours des années 20, développait la même idée lorsqu'il écrivait :

" ... Toute modification de nos idées sur l'homme se répercutera obligatoirement sur le problème de la culpabilité et du châtimement. L'histoire du droit pénal montre que des institutions séculaires disparaissent, pour ainsi dire, du jour au lendemain. Nos ancêtres n'auraient pas osé imaginer, même dans leurs rêves les plus fous, qu'une pratique comme celle de la liberté surveillée pourrait jamais exister.
("L'assassin inconnu", in "Le besoin d'avouer", p. 143).

Mais l'auto-analyse du groupe qui seule pourra présider à de telles mutations, ne risque jamais que d'être longue. Essayer de connaître et de faire connaître, de comprendre et de faire comprendre reste en tous domaines, dont celui de la criminalité, la mission des travailleurs intellectuels de la société. Voilà ce que nous pensons. Même si, souvent, comme S. BUFFARD, nous nous demandons : "Qu'est-ce que nous voulons faire et qu'est-ce que nous faisons réellement ? Notre présence est-elle utile ? Ou bien servons-nous d'alibi ou de caution à un système bloqué ou fondamentalement mauvais ?" (1).

(1) BUFFARD S. : "Le froid pénitenciaire", p. 212.

REFERENCES

OUVRAGES GENERAUX (psychologie, sociologie, psychanalyse, criminologie)

- ABRAHAM K. : Trad. fr. par JURY P. : "Histoire d'un escroc à la lumière des données psychanalytiques". Rev. fr. psych., janv-mars 1951, pp. 89-102.
- ABRAHAM N. et TOROK Maria : Introduction à l'Édition française de KLEIN Mélanie : "Essais de psychanalyse". Paris, Payot, 1967, pp. 7-18.
- AICHORN A. : "Verwahrloste Jugend". Bern, Hans Huber, 1925. Trad. fr. : "Jeunesse à l'abandon". Toulouse, Privat, 1973.
- ALEXANDER F. et STAUB H. : - "The neurotic character". Intern. Jnal. of Psychoanalysis, 1930.
- "Der Verbrecher und seine Richter. Ein psychoanalytischer Einblick in die Welt der Paragraphen". Intern. psych. Verlag. Vienne, 1929. Trad. fr. : "Le criminel et ses juges". N.R.F. 1934.
- ALPERT Augusta : "Reversibility of Pathological Fixations Associated with Maternal deprivation in Infancy". The Psycho-analytic Study of the Child, XIV, 1959, pp. 169-185.
- AMADO LEVY-VALENSI Eliane : - "La communication". Paris, P.U.F., 1967.
- "Le temps dans la vie morale". Paris, Vrin, 1968.
- ANCEL M. et HERZOG J.B. : "Seuils d'âge et législation pénale. Contribution à l'étude du problème des jeunes adultes délinquants". Introduction. Paris, Cujas, 1961, pp. IX-XV.
- ANZIEU D. : - "Etude psychanalytique des groupes réels". Les Temps modernes, N° 242, juillet 1966, pp. 56-73.
- "De la méthode psychanalytique et de ses règles dans les situations de groupe". Perspectives psychiatriques, N° 33-3, 1971, pp. 5-14.
- AUBRY Jenny : "La carence de soins maternels". Centre internat. de l'enfance. Paris, P.U.F., 1955.
- BADICHE A., SABOURAUD O., TREHOT J. et l'équipe soignante du pavillon Surcouf : "Histoire d'un psychopathe border-line dans la communauté thérapeutique", in Perspectives psychiatriques, N° 36, avril 1972, pp. 39-48.

- BALINT M. : "The Three Areas of the Mind" : certaines parties de cet article ont été présentées dans des réunions de Sociétés de Psychanalyse (de Topeka, de Los Angeles et de New York) au cours de l'année 1956-1957. Trad. fr. par SMIRNOFF V. : "Les trois niveaux de l'appareil psychique", in La Psychanalyse - 6 - 1961 - Perspectives structurales.
- BARUK H. : "La psychologie expérimentale". Paris, P.U.F., 1964.
- BEJARANO A. et MISSEWARD A. : "Vocation et tests de projection". Bull. psycho. N° spécial, techn. proj. novembre 1963, pp. 98-102.
- BEJARANO-PRUSCHY Ruth : "Quelques mécanismes inconscients révélés par le test de Rorschach". Rev. fr. psychia., juill-sept 1952, pp. 278-291.
- BEROUTI R. : "Du groupe : limites de l'intervention du psychanalyste dans les groupes", in Connexions, N° 5, 1973, pp. 115-152.
- BION W.R. : "Experiences in groups and others papers". Londres, Tavistock, 1961. Trad. fr. par HERBERT L. : "Recherches sur les petits groupes". Paris, P.U.F., 1965.
- BIZE P.R. : "La notion de perversité". Rééducation, N° spécial sur "Les pervers", juin-juill 1950, pp. 3-36.
- BLOMBERG D. : "Les études socio-culturelles portant sur le milieu de détention ou de traitement", in Conseil de l'Europe, Strasbourg, 1967 : "L'efficacité des peines et autres mesures de traitement", pp. 173-209.
- BLOS P. : "On adolescence. A psychoanalytic interpretation". New York, The Free Press of Glencoe, 1962. Trad. fr. par TRUFFORT Paule et GANTHERET F. : "Les adolescents. Essai de psychanalyse". Paris, Stock, 1967.
- BOBON J. : "Contribution à la psychopathologie de l'expression plastique, mimique et posturale : les néomimismes et les néomorphismes". Acta Neurol. Psychiat. belgica, vol. 57, déc. 1957, pp. 1031-1066.
- BONAPARTE Marie : "Le Cas de Mme Lefebvre". Rev. fr. psychia., juill. 1927, N° 1.
- BOUTONIER Juliette : - "L'angoisse". Paris, P.U.F., 1945.
- "Réflexions sur l'autobiographie d'un criminel". Rev. fr. psychia., 2, avril-juin 1950, pp. 182-214.
- "Les défaillances de la volonté". Paris, P.U.F., 1951.
- "La notion d'ambivalence. Etude critique, valeur séméiologique". Thèse de médecine soutenue en 1938. 2ème édition. Toulouse, Privat, 1972.
- BOVET L. : "Les aspects psychiatriques de la délinquance juvénile". Organisation Mondiale de la Santé, Palais des Nations, Genève, 1951.

- BOWLBY J. : - "Forty-four Juvenile Thieves : their characters and home-life". London, Baillière, Tindall and Cox, 1947.
- "Separation Anxiety : a Critical Review of the Litterature", in Jnal. of Child Psychology and Psychiatry, I, 4, pp. 251-269, 1961.
Trad. fr. par BERMAN Anne : "L'angoisse de la séparation : Revue critique des articles la concernant", in Psychiatrie de l'enfant, Vol. 5, 1962, pp. 317-337.
- BUFFARD Simone : - "La psychothérapie de groupe chez les délinquants". Bull. psycho. 1968, XXI, Nos 15-19, pp. 1106-1110.
- "Le froid pénitenciaire. L'impossible réforme des prisons". Paris, Ed. du Seuil, 1973.
- BUHLER Charlotte : - "Kindheit und Jugend". Leipzig, S. Hize, 3ème édition, 1931.
- "From Birth to Maturity". London, Routledge and Kegan Paul. Trench Trubner, 1935.
- "Der menschliche Lebenslauf als psychologisches Problem". Göttingen, Verlag f. Psych., 2ème édition augmentée et révisée, 1959.
- "Theoretical Observations About Life's Basic Tendencies". Amer. Jnal. Psychother. 1959, 13(3), 561-581.
- "Basic Tendencies of Human Life. Theoretical and Clinical Considerations", in R. WISSER (Ed.) : "Sein und Sinn. Anniv. Vol. for Prof. von Rintelen (à l'impression)".
- BURLINGHAM Dorothée et FREUD Anna : "Infants without Families". New York, Intern. Universities Press, 1945. Trad. fr. : "Enfants sans famille". Paris, P.U.F., 1949.
- BURT C. : "The Young Delinquant". London, 4ème édition revue, 1944.
- CAHN R. : "L'évolution des structures psychopathologiques des enfants inadaptés. A propos de l'étude catamnétique à dix ans d'intervalle de 40 enfants ayant séjourné en Centre d'observation", in "La psychiatrie de l'enfant", Vol. V, fasc. 1, 1962, pp. 255-316.
- CANGUILHEM M.G. : "Essais sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique". Thèse. Publications de la Fac. des Lettres de Strasbourg. Paris, Les belles Lettres, 1943.
- CASSIERS L. : "Le psychopathe délinquant. Etude expérimentale à travers le Rorschach". Bruxelles, Dessart, 1968.
- CENTRE DE FORMATION ET DE RECHERCHE DE L'EDUCATION SURVEILLEE :
- "Vols et voleurs de véhicules à moteur : un aspect particulier de la délinquance juvénile" (ALGAN Andrée, MAZEROL Marie-Thérèse, HENRY M., et SELOSSE J.). Paris, Cujas, 1965.

- "L'internat de rééducation. Résultats d'une enquête-intervention" (SELOSSE J., JACQUEY M., SEGOND P., MAZEROL Marie-Thérèse). Paris, Cujas, 1972.
- "La détention préventive". A paraître.
- CHAPMAN D. : "Sociology and the stereotype criminal". London, Tavistock Publications Ltd., 1968.
- CHAZAUD J. : "Contribution à la théorie de la paranoïa. Autour de la relation d'objet et de la problématique homosexuelle anale", in Rev. fr. psych., janv-fév 1966, pp. 93-119.
- COLIN M. : "Le clinicien dans le système pénitentiaire", in "Instantanés criminologiques", N° 17, 1972.
- COLIN M., DAGOGNET F., HOCHMANN J. : "Les méthodes de traitement de l'état dangereux", in "Aspects de l'état dangereux", Actes du deuxième Congrès fr. de Criminologie, Rennes, 1961, pp. 67-84.
- COMPTE GENERAL DU MINISTERE DE LA JUSTICE, 1969.
- XIème CONFERENCE DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANCAISE, tenue à Bruxelles du 14 au 17 mai 1948, rapport paru dans la Rev. fr. psych., N° 3, 1948.
- XIIIème CONFERENCE DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANCAISE : Discussion des rapports théoriques présentés. Rev. fr. psych., janv-mars 1951, pp. 62-88.
- CONSEIL DE L'EUROPE, Strasbourg, 1967 : "L'efficacité des peines et autres mesures de traitement".
- DEBESSE M. : "La crise d'originalité juvénile". Paris, P.U.F., 1941.
- DEBUYST C. : - "Criminels et valeurs vécues. Etude clinique d'un groupe de jeunes criminels". Louvain, Paris, B. Nauwelaerts, 2ème édition, 1960.
- "Point de vue de la psychologie expérimentale et de la psychologie clinique", in Conseil de l'Europe, Strasbourg, 1967 : "L'efficacité des peines et autres mesures de traitement".
- DEBUYST C. et JOOS Julienne : "L'enfant et l'adolescent voleurs". Psychologie et Sciences humaines, Bruxelles, Dessart, 1971.
- DEBUYST C., HUBER W., LIEVENS P., SCHABER G., DICKES P., HASTERT F., HOCHMANN J.
- BLANC M., BAJARD G., JOOS Julienne : "La criminologie clinique", Introduction. Bruxelles, Dessart, 1968.
- COBLINER W.G. : "L'école genevoise de psychologie génétique et la psychanalyse : analogies et dissemblances", extrait de SPITZ R.A. : "De la naissance à la parole", pp. 233-278.
- DE GREEFF E. : - "Introduction à la criminologie". Paris, P.U.F., 1946.
- "Les instincts de défense et de sympathie". Paris, P.U.F., 1947.

- DORON R. : "La vie affective de l'adolescent inadapté. Changement et personne". Paris, Dunod, 1970.
- DUPRE E. : "Les perversions instinctives". Archives d'anthropologie criminelle, 1912, pp. 502-530.
- DUYCKAERTS F. : "Les mécanismes psychologiques de la fugue". Cahiers d'information, N° 5. "L'évasion du réel". Ed. de l'école des cadres, Bruxelles, 3 rue de l'industrie, pp. 30-41.
- EISSLER K.R. : "Searchlights on delinquency". Intern. University Press, New York, 1949.
- ELLENBERGER H.F. : "Introduction biologique à l'étude de la prison", in 4ème Colloque de recherche sur la délinquance et la criminalité, Montréal, 1964.
- ENCYCLOPEDIE JURIDIQUE, Dalloz, 1969, 2ème édition.
- ERIKSON E.H. : - "The problems of Ego identity". Jnal. of the American Psychoanalytic Association, 1956, 4, pp. 56-121.
- "Childhood and Society". New York, Norton, 1950. Trad. fr. par CARDINET A. : "Enfance et société". Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1965, 2ème édition.
- EY H. : - "Introduction à la psychiatrie. Histoire de la psychiatrie". Encyclopédie médico-chirurgicale, 37005 A 10. Paris, Edts techniques, 2, 1955.
- "Introduction à la psychiatrie. La psychiatrie psycho-sociogénétique". Encyclopédie médico-chirurgicale, 37005 A 20. Paris, Edts techniques, 2, 1955.
- EYSENCK H.J. : "Us and abuses of psychology". Edts Penguin Books Ltd., Harmondsworth, Middlesex. Trad. fr. par DUMONCEAU Mariette : "Us et Abus de la psychologie". Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1956.
- FAVERGE J.M. : "Méthodes statistiques en psychologie appliquée", 2 tomes. Paris, P.U.F., 1954.
- FAVEZ-BOUTONIER Juliette : - "Psychanalyse et criminologie". La psychanalyse. Paris, P.U.F., 1957, pp. 1-15.
- "L'affectivité de l'adulte : de l'adolescence à la maturité", in "Devenir adulte". Groupe lyonnais d'Etudes médicales. Spes, 1958.
- "La psychanalyse devant la maturation". Premier Congrès européen de Pédopsychiatrie, Paris, 1960, pp. 129-136.
- "Psychologie clinique : Avant-Propos", N° spécial du Bull. psycho. XXI, 1968, pp. 889-891.
- FERRI E. : "Sociologia criminale", 2 vol. Rome, 1893. Trad. fr. : "La sociologie criminelle". Paris, Alcan, 1905.

- FILLOUX J.C. : "Le tonus mental". Paris, P.U.F., 1951.
- FLAVIGNY H. : "Considérations thérapeutiques concernant les mesures pénales appliquées aux jeunes adultes", in "Seuils d'âge et législation pénale". Paris, Cujas, 1961, pp. 137-151.
- FONAGY I. : "Le langage poétique : forme et fonction", in "Problèmes du langage". Paris, Gallimard, 1966.
- FOUCAULT M. : " "Moi, Pierre Rivière, avant égorgé ma mère, ma soeur et mon frère ..." Un cas de parricide au XIXème siècle". Collection Archives. Paris, Gallimard, Julliard, 1973.
- FRANKENSTEIN C. : "Psychopathy. A comparative analysis of clinical pictures". New York et Londres, Grune et Stratton, 1959.
- FRAZER J.G. : "Totemism and Exogamy", 4 vol. 1910.
- FRENKEL E. et WEISSKOPF E. : "Wunsch und Pflicht im Aufbau des menschlichen Lebens". Psychol. Forschung über den Lebenslauf, Bd 1, Wien, Gerold & Co, 1937.
- FREUD Anna : - "Das Ich und die Abwehrmechanismen" • London, 1946. Trad. fr. par BERMAN Anne : "Le Moi et les mécanismes de défense". Paris, P.U.F., 1952.
- "Normality and pathology in Childhood". Londres, 1965. Trad. fr. par WIDLÖCHER D. : "Le normal et le pathologique chez l'enfant". Paris, Gallimard, 1968.
- FREUD S. : - (1900) "Die Traumdeutung". Trad. fr. par MEYERSON T. de la 8ème édition allemande : "L'interprétation des rêves". Paris, P.U.F., 1967; nouvelle édition augmentée et entièrement révisée par BERGER D. Paris, P.U.F., 1967.
- (1901) "Zur Psychopathologie des Alltags lebens". Trad. fr. par JANKELEVITCH : "Psychopathologie de la vie quotidienne". Paris, Payot, rééd. 1973.
- (1905) "Bruchstück einer Hysterie - Analyse". Trad. fr. par BONAPARTE Marie et LOEWENSTEIN R. : "Fragment d'une analyse d'hystérie", in "Cinq psychanalyses". Paris, P.U.F., 6ème éd. fr. 1973.
- (1912-1913) "Totem und Tabu". Trad. fr. par JANKELEVITCH : "Totem et tabou". Paris, Payot, rééd. 1947.
- (1914-1918) "Aus der Geschichte einer infantilen Neurose". Trad. fr. par BONAPARTE Marie et LOEWENSTEIN R. : "L'histoire d'une névrose infantile", in "Cinq psychanalyses". Paris, P.U.F., 6ème éd. fr. 1973.

- (1915) "Triebe und Tribschicksale", in "Metapsychologie". Trad. fr. par BONAPARTE Marie et BERMAN Anne : "Les pulsions et leur destin", in Rev. fr. psych. 1936 IX N° 1, pp. 29-47; rééd. Paris, Gallimard, 1940, pp. 25-26; nouvelle trad. par LAPLANCHE J. et PONTALIS J.B., Paris, Gallimard, 1968, pp. 11-44.
- (1915-1917) "Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse". Trad. fr. par JANKELEVITCH S. : "Introduction à la psychanalyse". Paris, Payot, 1922, rééd. 1951, rééd. 1973.
- (1917) "Trauer und Melancolie", in "Metapsychologie". Trad. fr. par BONAPARTE Marie et BERMAN Anne : "Deuil et mélancolie", in Rev. fr. psych. 1936 IX N° 1, pp. 102-116; rééd. Paris, Gallimard, 1940, pp. 189-222; nouvelle trad. par LAPLANCHE J. et PONTALIS J.B., Paris, Gallimard, 1968, pp. 147-174.
- (1920) "Jenseits des Lustprinzips". Trad. fr. par JANKELEVITCH S. : "Au-delà du principe de plaisir", in "Essais de psychanalyse", Paris, Payot, 1927; rééd. 1951, pp. 5-75; rééd. et revus par HESNARD A., Paris, Payot, 1966 et 1970.
- (1921) "Massenpsychologie und Ich-Analyse". Trad. fr. par JANKELEVITCH S. : "Psychologie collective et analyse du moi", in "Essais de psychanalyse", Paris, Payot, 1927; rééd. 1951, pp. 76-162; rééd. et revus par HESNARD A., Paris, Payot, 1966 et 1970.
- (1923) "Das Ich und das Es". Trad. fr. par JANKELEVITCH S. : "Le Moi et le Ça", in "Essais de psychanalyse", Paris, Payot, 1927; rééd. 1951, pp. 163-218; rééd. et revus par HESNARD A., Paris, Payot, 1966 et 1970.
- (1924) "Neurose und psychose", in "Gesammelte Werke", XIII, pp. 387-391. Trad. fr. par GUERINEAU D. : "Névrose et psychose", in "Névrose, psychose et perversion", pp. 283-286. Paris, P.U.F., 1973.
- (1925) "Geleitwort zu August Aichhorn : Verwahrloste Jugend", in "Gesammelte Werke", XIV, pp. 565-567. Trad. fr. : "Préface à August Aichhorn : Jeunesse à l'abandon". Toulouse, Privat, 1973.
- (1930) "Das Unbehagen in der Kultur". Trad. fr. par ODIER C. et J. : "Malaise dans la civilisation"; rééd. Paris, P.U.F., 1971.
- (1937) "Die endliche und die unendliche Analyse". Trad. fr. par BERMAN Anne, in Rev. fr. psych., 1939, XI, N° 1.
- (1937) "Konstruktionen in der Analyse", in "Gesammelte Werke", XVI, pp. 43-56.
- (1938-1940) "Abriss der Psychoanalyse". Trad. fr. par BERMAN Anne : "Abrégé de psychanalyse". Paris, P.U.F., 1950.

- FRIEDLANDER Kate : "The psychoanalytical approach to juvenile delinquency".
London, Routledge and Kegan Paul, Ltd., 1947. Trad. fr. par BERMAN
Anne : "La délinquance juvénile". Paris, P.U.F., 1951.
- GAILLAC H. : "Les maisons de correction 1830-1945". Paris, Cujas, 1971.
- GESELL A. et ILG F.L. : "Infant and Child in the culture of to-day". New York,
1943. Trad. fr. par LEZINE : "Le jeune enfant dans la civilisation
moderne". Paris, P.U.F., 1949.
- GLUECK S. et Eleanor : - "Unraveling juvenile delinquency". The commonwealth
Fund by Harvard University Press, Cambridge, Massachussets, 1950.
- "Toward a Typology of Juvenile Offenders". New York,
Londres, Gruse et Stratton, 1970.
- GONIN D. : "Psychothérapie de groupe du délinquant adulte en milieu péniten-
tiaire". Paris, Masson et Cie, 1967.
- GORPHE F. : "La psychologie appliquée en justice". Traité de Psycho Appliquée.
T. VII, 1959, pp. 1575-1698.
- GREENACRE Phyllis : "The Predisposition to Anxiety". 1941, Psychoanal. Quart.,
10.
- GREGOIRE E. : "La liberté surveillée pour adultes", in 4ème Colloque de
recherche sur la délinquance et la criminalité, Montréal, 1964.
- GRODDECK G. : "Das Buch vom Es". Internationaler Psychoanalytischer Verlag,
1923. Trad. fr. par JUMEL L. avec Introduction de LEWINTER R. :
"Le livre du Ça". Paris, Gallimard, 1973.
- HARTMANN H., KRIS E., LOEWENSTEIN R. : - "Comments on the formation of psychic
structure", in "The psychoanalytic study of the child", Vol. II,
1946, pp. 11-38.
- "Papers on Psychoanalytic Psychology".
New York, International Universities Press, 1964.
- HARTMANN R. : "Materialen zum Internationalen Symposium". Humboldt-Universität
Zu Berlin - Juristische Fakultät - 1964.
- HESNARD A. : - "Psychanalyse du Lien interhumain". Paris, P.U.F., 1957.
- "Apport de la Phénoménologie à la psychiatrie contemporaine".
Rapport de psychiatrie présenté au Congrès de psychiatrie et de
neurologie de langue française, Tours, 8-13 juin 1959, Masson et
Cie.
- "Psychologie du crime". Paris, Payot, 1963.
- HEUYER G. : "Enquête sur le pronostic des troubles du caractère chez l'enfant".
Sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence, N° hors série, 1951.
- HIVERT P.E. et GARRABE J. : "Le rôle du psychiatre en criminologie", in
Perspectives psychiatriques, N° 12, oct-nov 1965, pp. 7-13.
- HOCHMANN J. : "Le concept de sociopathie vers une critique de la raison nosogra-
phique", in "La criminologie clinique". Bruxelles, Dessart, 1968.

- HORNEY Karen : "Das Misstrauen zwischen den Geschlechtern. Die psychoanalytische Bewegung", vol. 2, 1930.
- INTERNATIONAL BIBLIOGRAPHY ON CRIME AND DELINQUENCY. Vol. 3, N° 3, August 1965.
- JACCARD R. : "La pulsion de mort chez Melanie Klein". Coll. Sphinx. L'Âge de l'homme. Lausanne, 1971.
- JACQUES E. : - "Les troubles de la faculté du travail", version revue et augmentée d'un exposé fait au XXIème Congrès Intern. de Psychanalyse à Copenhague, juillet 1959. Rev. fr. psychanalyse, juill-déc 1961.
- "Death and the mid-life Crisis", in Intern. Jnal. Psychoanalysis, 1965, Tome 46, pp. 502-514.
- JACQUEY M. : "Le symbolique et l'imaginaire dans le champ de la relation éducative. Rapport pédagogique" : 2ème partie de l'ouvrage : "L'internat de rééducation. Résultats d'une enquête-intervention" (Cf. Centre de Formation et de Recherche de l'Education Surveillée).
- JAMES M. : "Premature Ego Development : Some Observation upon Disturbances in the First Three Years of Life". Intern. Jnal of Psycho-analysis, 1960, XLI, pp. 288-294.
- KAES R. : "Processus et fonctions de l'idéologie dans les groupes". Perspectives psychiatriques, N° 33-3, 1971, pp. 27-48.
- KAMMERER T. : "La relation entre médecin et inculpé dans l'expertise mentale du criminel". Evol. psychiatr. 1956, N° 2, pp. 433-445 (Conférence faite au groupe de l'Evolution psychiatrique le 26 janvier 1955).
- KESTEMBERG Evelynne : - "L'identité et l'identification chez les adolescents. Problèmes théoriques et techniques". La psychiatrie de l'enfant, 1962, pp. 441-522.
- "Puberté et adolescence". La psychiatrie de l'enfant, 1967, X 1, pp. 257-273.
- KESTEMBERG Evelynne et J. : "Contribution à la perspective génétique en psychanalyse", in Rev. fr. psych., sept-déc 1966.
- KINBERG O. : - "Les situations psychologiques pré-criminelles révélatrices des caractères de l'état dangereux", in Bull. sté. intern. de criminologie, 1951, pp. 11-26.
- "Les problèmes fondamentaux de la criminologie". Trad. fr. par l'auteur. Paris, Cujas, 1960.
- KLEIN Melanie : - "Criminal Tendencies in Normal Children", in British Jnal of Medical Psychology, vol. VII, 1927, Contributions to Psycho-Analysis. Trad. fr. par DERRIDA Marguerite : "Les tendances criminelles chez les enfants normaux", in "Essais de psychanalyse". Paris, Payot, 1967, pp. 211-228.
- "Die Psychoanalyse des Kindes". Vienne. Intern. Psychoanalytischer Verlag, 1932. Trad. fr. par BOULANGER J.B. : "La psychanalyse des enfants". Paris, P.U.F., 1959.

- "On Criminality", in British Jnal of Medical Psychology, vol. XIV, 1934. Contributions to Psycho-Analysis. Trad. fr. par DERRIDA Marguerite : "La criminalité", in "Essais de psychanalyse". Paris, Payot, 1967, pp. 307-310.

- "Some Theoretical Conclusions Regarding in the Emotional Life of the Infant", in Developments in Psycho-Analysis. London, The Hogarth Press Ltd and the Institute of Psycho-Analysis, 1952. Trad. fr. par BARANGER W. : "Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés", in KLEIN Mélanie, ISAACS Susan, HEIMANN Paula, RIVIERE Joan : "Développements de la psychanalyse". Paris, P.U.F., 1966.

LACAN J. : "Remarque sur le rapport de Daniel Lagache", in La psychanalyse, 1961, pp. 111-147.

LACAN J. et CENAC M. : "Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie". Actes du Congrès international de criminologie. Paris, P.U.F., 1950, t. III, pp. 133-155, et Rev. fr. psycha., janv-mars 1951, pp. 7-30.

LAFORGUE R. : "Psychopathologie de l'échec". Paris, Payot, 1950, nouvelle édition.

LAGACHE D. : - "La jalousie amoureuse". Paris, P.U.F., 1947.

- "L'unité de la psychologie". Paris, P.U.F., 1969, 2ème édition augmentée.

- "Un gangster. Commentaire psychanalytique d'une observation médico-légale". Rev. fr. psycha., N° 4, oct-déc 1950, pp. 554-580.

- "La psycho-criminogénèse". Actes du IIème Congrès international de criminologie 1950, T. VI, pp. 129-155, et Rev. fr. psycha., 1, janv-mars 1951, pp. 103-129.

- "Motifs et objets des conduites humaines". Bull. psycho. VII, juin 1954, pp. 666-671.

- "La personnalité et les relations avec autrui". Bull. psycho. VIII, 1954-1955.

- "Initiation aux études de psychologie". Bull. psycho. VIII, 1954-1955.

- "La psychanalyse". Que sais-je ? 1955.

- "Socialisation et identification". Acta psycho. 11, 1955, pp. 145-146.

- "Fascination de la conscience par le Moi". La psychanalyse, 1957, pp. 33-45.

- "Les conduites criminelles de l'adulte". Bull. psycho. XIV, 1960-1961.

- "La psychanalyse et la structure de la personnalité". La psychanalyse. Paris, P.U.F., 1961, pp. 5-54.

- "Pouvoir et personne". Evol. psychiatr. 1962, pp. 111-119.
- "Le modèle psychanalytique de la personnalité", in LAGACHE D., de MONTMOLLIN Germaine, PICHOT P., YELA M. : "Les modèles de la personnalité en psychologie". Symposium de l'Association de psychologie scientifique de langue française. Paris, P.U.F., 1965, pp. 91-117.
- LAGACHE D. (avec le concours de MM. DECHAUME, DUBLINEAU, GIRARD, GUILEMAIR, HEUYER, LAUNAY, MALE, PREAUT, WALLON) : "Nomenclature et classification des jeunes inadaptés". Sauvegarde 1946, suppléments aux Nos 2, 3, 4, pp. I-XX.
- LAING R.D. et COOPER D.G. : "Reason and Violence". Avant-propos de SARTRE J.P. Londres, Tavistock Publications, 1964, 1971. Trad. fr. par COTTEREAU J.P. : "Raison et violence". Pte Bibl. Payot, Paris, 1972.
- LAPASSADE G. : "L'entrée dans la vie". Paris, Editions de minuit, 1969.
- LAPLANCHE J. et PONTALIS J.B. : "Vocabulaire de psychanalyse". Paris, P.U.F., 1967.
- LAUNAY C. avec la collaboration de SOULE M. : "L'adoption". Ed. soc. fr. 17, Vièze, Paris, 1954.
- LEBOVICI S., MALE P., PASCHE F. : "Psychanalyse et criminologie". Rev. fr. psycha., janv-mars 1951, pp. 30-61.
- LEMAY M. : - "Les groupes de jeunes inadaptés. Rôle du jeune meneur". (Coll. paideia) Paris, P.U.F., 1961.
- "Les fonctions de l'éducateur". La psychiatrie de l'enfant. Vol. VIII, fasc. 2, 1965, pp. 507-603.
- LEVI-STRAUSS C. : "Anthropologie structurale". Paris, Plon, 1958.
- LEWIN K. : "A dynamic theory of personality". New York, McGraw Hill, 1935.
- LINDEN et COURTNEY : "Le cycle de la vie humaine et ses aspirations", 1953.
- LINTON R. : "The Cultural Background of personality". New York, 1945. Trad. fr.: "Le fondement culturel de la personnalité". Paris, Dunod, 1959.
- LOMBROSO C. : "L'uomo delinquente", 3 vol. Bocca, Turin, 1887. Trad. fr. : "L'homme criminel". Paris, Alcan, 1895.
- LUTZ P. : Préface à l'ouvrage de GAILLAC H. : "Les maisons de correction 1830-1945". Paris, Cujas, 1971.
- MAHLER Margaret : "On Child Psychosis and Schizophrenia : Autistic and Symbiotic Infantile Psychoses". The Psychoanalytic Study of the Child, 1952, VII, pp. 286-305.
- MAILLOUX N. et LAVALLEE C. : "Les aberrations du développement psychosocial et la personnalité du délinquant". Contribution à l'étude des Sciences de l'homme, N° 5, Montréal, 1962, pp. 138-157.

- MALE P. : - "Etude psychanalytique de l'adolescence", in NACHT S. : "La psychanalyse d'aujourd'hui" I. Paris, P.U.F., 1956, pp. 237-286.
- "Psychothérapie de la délinquance", Annales de Vaucresson, 1966. Paris, Cujas, pp. 43-53.
- MANNHEIM H. et WILKINS L. : "Prediction methods in relation to bordstal training. Foreword by Sir Frank Nexsam". London, Her Majesty's stationery office, 1955.
- MATHE A. : "Psychothérapie de groupe du délinquant", in Bull. psycho., XXIII, 1969-1970, pp. 820-825.
- MAZEROL Marie-Thérèse : - "Etude des délinquants" : 2ème partie de l'ouvrage : "Vols et voleurs de véhicules à moteur : un aspect particulier de la délinquance juvénile" (Cf. Centre de Formation et de Recherche de l'Education Surveillée).
- "Contribution à l'étude des personnalités délinquantes. Apports du test du village". Annales de Vaucresson, 1966. Paris, Cujas, pp. 55-162.
- "Les incidents signifiants en Internats Professionnels d'Education Surveillée (I.P.E.S.), pris dans un système de communication. Les fugues". Annales de Vaucresson, 1968. Paris, Cujas, pp.3-73.
- "Contribution à l'étude des personnalités délinquantes. Apports du test du village" (suite). Annales de Vaucresson, 1970, pp. 11-84.
- "Incarcération et rejet", in Rééducation, avril-mai 1970, pp. 23-31.
- "Populations d'I.P.E.S." : 4ème partie de l'ouvrage : "L'internat de rééducation. Résultats d'une enquête-intervention" (Cf. Centre de Formation et de Recherche de l'Education Surveillée).
- MENDEL G. : "La sublimation artistique". Rev. fr. psych., XXVIII, 1964, pp. 729-808.
- MERLEAU-PONTY M. : "Phénoménologie de la perception". Paris, Gallimard, 1945.
- MILGRAM S. : "Behavioral study of obedience". Interpersonal Dynamics. Essays and Readings on Human Interaction, 1964. The dorsey Press, Homewood, Illinois, pp. 108-122.
- MISSENARD A. : "Dépression en petit groupe". Perspectives psychiatriques, N° 33-3, 1971, pp. 59-68.
- NACHT S. : - "De la pratique à la théorie psychanalytique". Paris, P.U.F., 1950.
- "La psychanalyse d'aujourd'hui", 2 vol. Paris, P.U.F., 1956.
- PAGES R. : "Image de l'émetteur et du récepteur dans la communication", in Bull. psycho. VIII, N° spécial 7/8, avril 1955.
- PARROT P. : "La psychanalyse de l'adolescent délinquant et ses pièges". Thèse de 3ème cycle, 1964, ronéotée.

- PARSONS T. et BALES R.F. : "Family, socialization and interaction process". Glencoe, III, The Free Press, 1955.
- PHILIBERT M. : "L'échelle des âges". Paris, Seuil, 1968.
- PIAGET J., FRAISSE P. et REUCHLIN M. : "Traité de psychologie expérimentale; I : Histoire et méthode". Paris, P.U.F., 1963.
- PINATEL J. : "Criminologie", in BOUZAT P. et PINATEL J. : "Traité de Droit pénal et de Criminologie", III, Paris, Dalloz, 1970.
- POLITZER G. : "Critiques des fondements de la psychologie : I, La psychologie et la psychanalyse". Paris, P.U.F., 1928.
- PONS L. : "Les résultats de la probation en France". Rapport du Congrès international de criminologie de Madrid, septembre 1970, article ronéoté.
- REDL F. et WINEMAN D. : "The Aggressive Child". Glencoe, III, The Free Press, 1952. Trad. fr. : "L'enfant agressif", 2 vol. Paris, Ed. Fleurus, 1964.
- REICH W. : "Der Triebhafte charakter". Vienne, 1925.
- REIK T. : "The compulsion to confess". New York, 1958. Trad. de l'américain par LAROCHE Sylvie et GIACOMETTI M. : "Le besoin d'avouer. Psychanalyse du crime et du châtiment". Paris, Payot, 1973. Ce volume regroupe divers essais et articles écrits et publiés en allemand entre 1926 et 1928, dont "Geständniszwang und Strafbedürfnis" ("La compulsion d'aveu et le besoin de punition") publié à Vienne en 1925.
- REPertoire DE DROIT PENAL ET DE PROCEDURE PENALE. MISE A JOUR. 1972, 2ème édition.
- REUCHLIN M. : "Les méthodes en psychologie". Que sais-je ? Paris, P.U.F., 1969.
- RIBBLE Margaret : "Clinical Studies of Instinctive Reactions in Newborn Babies". 1938, Amer. J. Psychiat., 95.
- RIOT P. : "Les vies parallèles de Pierre Rivière", in FOUCAULT M. : "Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma soeur et mon frère ... Un cas de parricide au XIXème siècle", pp. 295-314.
- RIVIERE Joan : "Introduction générale" à KLEIN Mélanie, ISAACS Susan, HEIMAN Paula, RIVIERE Joan : "Developments in Psycho-Analysis". London, The Hogarth Press Ltd and the Institute of Psycho-Analysis, 1952. Trad. fr. par BARANGER W. : "Développements de la psychanalyse". Paris, P.U.F., 1966.
- ROBERT P. : "Traité du droit des mineurs". Paris, Cujas, 1969.
- ROCHEBLAVE-SPENLE Anne-Marie : "La notion de rôle en psychologie sociale". Paris, P.U.F., 1969.
- ROUMAJON Y. : "Les bandes de jeunes. Comportements inadaptés de l'adolescent normal". La psychiatrie de l'enfant, Vol. IV, fasc. 1, 1961, pp. 229-278.
- SARBIN T.R. : "Role theory". Lindzey (ed), 1954, pp. 223-266.

- SARTRE J.P. : - "L'Être et le Néant". Paris, Gallimard, 1943.
- "Esquisse d'une théorie des émotions". Paris, Hermann, 1960.
- SCHERER M. : "Nature et formes de la sympathie. Contribution à l'étude des lois de la vie affective". Paris, Payot, 1971, 2ème édition.
- SCHMIDEBERG Melitta : - "The treatment of psychopaths and border line patients". Amer. Jnal. of psychotherapy, 1947, 1, pp. 45-70.
- "The psychoanalysis of delinquents", in "Psychodynamics Monograph Series". Copyright 1959. University Press Fund. Washington, D.C., pp. 240-245.
- SCHOUTEN J.A.H. : "Facteurs de la personnalité et tendance à la délinquance pendant l'adolescence". Résumé de travaux, communiqué à Vaucresson en 1967.
- SEGAL H. : "Introduction à l'oeuvre de Mélanie Klein". Trad. fr. par HAWELKA E.R. Paris, P.U.F., 1969.
- SELOSSE J. : - "Les cadres psychosociaux de la rééducation" : 1ère partie de l'ouvrage : "L'internat de rééducation. Résultats d'une enquête-intervention" (Cf. Centre de Formation et de Recherche de l'Education Surveillée).
- "Contribution de la psychologie à l'étude de la délinquance", in Traité de psychologie appliquée, 1972, 9, La psychologie sociale, pp. 183-244.
- SHOHAM S. : "Jean Genet. Un manifeste criminel. Etude d'un cas de stigmat", in Rev. de l'Institut de sociologie, Bruxelles, 1968, 3, pp. 368-405.
- SLACHMUYLDER L. : "Les réparations symboliques. Une expérience de probation au tribunal pour enfants". Rev. Droit Pénal comparé et criminologie. Bruxelles, janvier 1964, N° 4, pp. 283-310.
- SLAVSON S.R. : "Analytic Group Psychotherapy with Children, Adolescents and Adults". New York, Columbia University Press, 1950. Trad. fr. par Mme HORINSON S. : "Psychothérapie analytique de groupe". Paris, P.U.F., 1953.
- SONTAG L.W. : "Defenses in delinquent behavior", in "Psychodynamics Monograph Series". Copyright 1959. Washington, D.C., University Press Fund., pp. 233-240.
- SPIRETI P. : "Essai sur quelques aspects des grands courants criminologiques", 3ème partie : "Le courant victimologique", in Annales de la Faculté de droit et des sciences économiques de Toulouse, T. XVIII, fasc. 1, 1970.

- SPITZ R. : - (1945) "Hospitalism : An Inquiry into the Genesis of Psychiatric Conditions in Early Childhood", I The Psychoanalytic Study of the Child, Trad. fr. : "Hospitalisme : Une enquête sur la genèse des états psychopathiques de la première enfance", in Rev. fr. psych., N° 3, 1949.
- (1946) "Hospitalism : A Follow-up Report". The Psychoanalytic Study of the Child, 2.
- (1946) "Anaclitic Depression : An Inquiry into Genesis of Psychiatric Conditions in Early Childhood, II The Psychoanalytic Study of the Child, 2.
- (1954) "Genèse des premières relations objectales", in Rev. fr. psych., oct-déc, pp. 479-572.
- (1957) "No and yes : On the Genesis of Human Communications". New York, Intern. Universities Press. Trad. fr. par ROCHEBLAVE-SPENLE Anne-Marie : "Le non et le oui : La genèse de la communication humaine". Paris, P.U.F., 1962.
- (1958) "La première année de la vie de l'enfant. Genèse des premières relations objectales". Paris, P.U.F.
- (1965) "The first year of Life". New York, Intern. Universities Press. Trad. fr. par FLOURNOY Lilianne : "De la naissance à la parole : la première année de la vie". Paris, P.U.F., 1968.
- STOETZEL J. : "Psychologie sociale des âges". Bull. psycho., XV, 1961-1962.
- SUTHERLAND E.H. : "Principles of criminology". Philadelphia, J.B. Liffincott, 4ème édition, 1947 (1ère édition : 1924).
- SZABO D. : "Criminologie et sociologie". The canadian Journal of Corrections. La revue canadienne de criminologie. Vol. 1, N° 5, octobre 1959.
- SZONDI L. : "Schicksalanalyse". Bâle, Benno Schwabe, 1ère édition, 1944. Trad. fr. par VAN REETH C. de l'"Introduction à l'analyse du destin", T. I de "Psychologie générale du destin". Louvain et Paris, Edts Nauwelaerts, 1972.
- WALLON H. : "De l'acte à la pensée". Paris, Flammarion, 1945.
- WARREN Marguerite : "Classification of Offenders as an Aid to Efficient Management and Effective Treatment", in The Jnal of Criminal Law, Criminology and Police Science. Copyright 1971 by Northwestern University School of Law, pp. 239-258.
- WATSON J.B. : "Psychology as the behaviorist views it". Psy. Rev. XX, 1913, pp. 158-177.
- WIDLOCHER D. : "Freud et le problème du changement". Paris, P.U.F., 1970.

- WILLIAMS A.H. : "Approche psychanalytique du traitement d'un assassin". Rev. fr. psych., XXV, 4, 5, 6, 1962, pp. 979-991.
- WINNICOTT D.W. : "The maturational processes and the facilitating environment. Studies in the theory of emotional development". London, The Hogarth Press, the institute of psychoanalysis, 1965. Trad. fr. par KALMANOVITCH J. : "Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environnement". Paris, Payot, 1970.
- WOLFGANG M.E. : "Victim precipitated criminal homicide", in The Jnal of Criminal Law, Criminology and Police Science (juin 1957), 48 : I, pp. 1-11; repris dans WOLFGANG M.E. : "Studies in homicide". New York, Harper et Row publ., 1967, pp. 72-88.
- ZAZZO R. : "Les difficultés de la méthode longitudinale". Psychologie française, X - I - 1965, pp. 54-59.
- ZEILLER B. : "Contribution à l'étude du devenir de 138 adolescents très difficiles soignés et éduqués dans un foyer de semi-liberté". Thèse pour le Doctorat en médecine. Paris, Ed. médicales et universitaires, 40 rue Pascal, 1973.
- ZULLIGER H. : "Jugendliche Diebe im Rorschach Formdeutversuch". Bern, Haupt, 1938.

OUVRAGES TECHNIQUES (portant sur les tests)

- ANZIEU D. : "Les méthodes projectives". Paris, P.U.F., 1960.
- BAUER E. : "Principaux résultats d'une étude portant sur 50 tests de Rorschach de malades paranoïaques". Bull. Sté. fr. du Ro, 1965, pp. 63-73.
- BEIZMANN Cécile : "Considérations sur différentes modalités d'appréhension des réponses intermaculaires", in Bull. Sté. fr. du Ro, N° 21, décembre 1967.
- BLANC M. et BAJARD G. : "A propos des méthodes de validation statistique du Rorschach", in "La criminologie clinique". Bruxelles, Dessart, 1968.
- BOCHNER Ruth et HALPERN Florence : "The clinical Application of the Rorschach Test". Grune et Stratton, New York, 1942. Trad. fr. par OMBREDANE A. et VERDEAUX G.J. : "L'application clinique du test de Rorschach". Paris, P.U.F., 1948.
- BOHM E. : - "Lehrbuch der Rorschach - Psychodiagnostik". Bern, Hans Huber, 1951. Trad. fr. par REYMOND RIVIER Berthe : "Traité du psychodiagnostic de Rorschach", 2 vol. Paris, P.U.F., 1955.
- "Psychodiagnostisches Vademecum". Bern, Hans Huber, 1960.
- BROWN F. : "An Exploratory Study of Dynamic Factors in the content of the Rorschach Protocol". Jnal of Projective Techniques, Vol. 17, 1953.

- FAURE H. : (à propos du test du village) "Les objets dans la folie. I : Hallucinations et réalité perceptive". Paris, P.U.F., 1965.
- JOOS Julienne et DEBUYST C. : "L'évolution vers la délinquance et le T.A.T. comme moyen de diagnostic", in DEBUYST C., etc ... : "La criminologie clinique". Bruxelles, Dessart, 1968.
- KLOFFER B. : "The Rorschach technique". New York, World Brook Company, 1946.
- LOOSLI-USTERI Marguerite : "Le diagnostic individuel chez l'enfant au moyen du test de Rorschach". Paris, Hermann, 1948.
- MABILLE P. : "La technique du test du Village". Paris, Ed. Rev. de Morphophysiologie humaine, 1950.
- MAZEROL Marie-Thérèse : - "Problèmes psychopédagogiques posés par le jeune inadapté social, étudiés à travers le test de Rorschach". Thèse de 3ème cycle, ronéotée, 1962.
- "Quelques aspects particuliers des protocoles de jeunes délinquants", in Bull. Sté. fr. du Ro, N° 15/16, octobre 1963.
- "Contribution à l'étude des personnalités délinquantes. Apports du test du village". Annales de Vauresson 1966, Paris, Cujas, pp. 55-162.
- "Contribution à l'étude des personnalités délinquantes. Apports du test du village" (suite). Annales de Vauresson 1970, pp. 11-84.
- MONOD Mireille : "La validation du test du village chez l'enfant. Etude clinique fondée sur l'observation du jeu en psychothérapie". Rev. Psycho. Appliquée, 1er trim. 1966, vol. 16, N° 1, pp. 1-43.
- OBERLE R. et FAGHERAZZI D. : "Apport du test de Rorschach à l'étude de la délinquance". Bull. Psycho., XVII, 27 nov. 1963, pp. 168-184.
- ORR Myriam : "Le test de Rorschach et l'imgo maternelle", monographie du Bull. du grt. fr. du Rorschach, 1958.
- PALEM R.M. : "Le Rorschach des schizophrènes", "Encyclopédie universitaire". Ed. universitaires, 115 rue du Cherche-midi, Paris, 1969.
- PATSALIDES A. : "Séminaire de psychologie criminelle. Recherches de méthodologie. Les perversions et les infractions sexuelles" (Chapitre III). Louvain, 1969, Publication de l'Ecole de criminologie de Louvain.
- PIOTROWSKI Z. et SCHREIBER M. : "Détection par le Rorschach des modifications de la personnalité pendant et après une psychothérapie intensive orientée analytiquement", in BYCHOWSKI G. et DESPERT J.L. : "Techniques spécialisées de la psychothérapie". Paris, P.U.F., 1959.
- RAUSCH de TRAUBENBERG Nina : "La pratique du Rorschach". Coll. Sup. Paris, P.U.F., 1970.

- SALOMON F. : - "Diagnostic des mécanismes de défense dans le test Z individuel et collectif", in Rorschachiana V. Bern und Stuttgart, Hans Huber, 1956, pp. 286-296.
- "Fixations, régressions et homosexualité dans les tests de type Rorschach". Rev. fr. psych., XXIII, mars-avril 1959.
- SHAFFER R. : "Psychoanalytic interpretation in Rorschach testing". New York, Grune et Stratton, 1954.
- ZUBIN J., ERON L.D., SCHUMMER F. : "An experimental approach to projective techniques". London, Willy & Son, 1965.
- ZULLIGER H. : - "Jugendliche Diebe im Rorschach Formdeutversuch". Bern, Haupt, 1938.
- "Einführung in den Behn-Rorschach Test". Bern, Hans Huber, 1941.

ENQUETES, ROMANS ET OUVRAGES LITTÉRAIRES
--

- BERNADAC C. : - "Les médecins maudits". Paris, Ed. France Empire, 1967.
- "Les médecins de l'impossible". Paris, Ed. France Empire, 1968.
- "Les sorciers du ciel". Paris, Ed. France Empire, 1969.
- BIARD R. : - "Bagnards en culottes courtes". Paris, Ed. de La Table ronde, 1968.
- "Maffia en taule". Paris, Ed. de La Table ronde, 1969.
- BOUDARD A. : - "La cerise". Paris, Plon, 1963.
- "L'hôpital". Paris, Ed. de La Table ronde, 1972.
- CHARPIER J. : "François Villon". Poètes d'hier et d'aujourd'hui. Paris, Ed. Pierre Seghers, 1958.
- CHARRIERE H. : "Papillon". Paris, Robert Laffont, 1969.
- COMITE VERITE TOUL : "La révolte de la Centrale Ney, 5-13 décembre 1971". Paris, Gallimard, 1973.
- GADDIS T.E. : "Le prisonnier aux oiseaux de l'Ile d'Alcatraz. L'histoire de Robert Stroud". Paris, Hachette, 1957.
- GENET J. : "Journal du voleur". Paris, Gallimard, 1949, 22ème édition.
- KUNTLE M. et VINCENT C. : "Le crépuscule des prisons". Paris, Julliard, 1972.
- LEMONNIER A.M. : "Lumière sur l'échafaud : lettres de prison de Jacques Fesch, guillotiné le 1er octobre 1957 à 27 ans". Coll. Visages du Christ. Paris, Ed. ouvrières, 12 avenue Soeur Rosalie, 1971.
- MIZAINE A. : "15 ans de prison". Paris, Epi, 1972.
- SARTRE J.P. : - "Saint Genet, comédien et martyr" : Oeuvres complètes de Jean Genet. T. I. Paris, Gallimard, 1952.
- "La p... respectueuse". Collection Folio. Paris, Gallimard, 1947. Rééd. Mayenne, 1973.

de VILLIERS G. : "Papillon épinglé". Paris, P.U.F., 1970.

WILSON E. : "Nor iron from bars a cage". London, William Kimber, 1964.

TABLEAU I

page

Tableau I.

Répartition des crimes par types dans chacun des groupes d'âges de l'échantillon isolé (16-18 ans; 18-20 ans; 20-25 ans; $\geq$ 25 ans)	210
---	-----

Tableau II.

Répartition du volume d'infraction. Comparaison entre nos groupes et ceux de la population totale d'âge comparable ..	212
---	-----

Tableau III.

Aspect comparable des personnalités de nos échantillons d'âges différents sur le plan de leurs structures d'origine	214
---	-----

Tableau IV.

Liste des signes du Rorschach ayant donné lieu à croisements systématiques	216
--	-----

Tableau V.

Au Rorschach, différences significatives entre les quatre échantillons d'âges (16-18 ans; 18-20 ans; 20-25 ans; $\geq$ 25 ans) isolés dans la population de nos criminels	220
---	-----

Tableau VI.

Comparaison entre les signes du Rorschach dans chacun des quatre grands groupes : infractions contre les mœurs, atteintes volontaires contre les personnes, attaques violentes contre les biens, vols simples (jusqu'à 25 ans) et ceux de l'ensemble de la population	225
---	-----

Tableau VII.

Signes du Rorschach qui croissent après 25 ans :	
1) dans les cas de vols simples	
2) dans les cas d'autres crimes	226

Tableau VIII.

Complication progressive du réseau de communication qui s'établit à partir de la fugue	262
--	-----

I N D E X D E S S U J E T S

- dont le cas est traité (au moins abordé)
 - ou dont le témoignage est cité.
-

A.B. : 174, 294, 326 à 329, 337-343, 344, 348, 351, 354, 357.
A.Z. : 307, 348, 352.
B.R. : 246, 247-254, 258, 259, 265, 348, 352, 363.
C.B. : 267.
C.E. : 271-272.
C.I. : 297-298.
C.W. : 263-265.
D.M. : 238-239, 297.
D.N. : 352.
D.Z. : 117, 135-156, 177, 270, 279, 280-285, 287, 293, 348, 357, 360.
G.A. : 287.
G.C. : 346-347, 348.
H.A. : 246, 255-259, 348, 363
H.E. : 287.
H.F. : 227-230.
H.Y. : 227, 230-234.
J.A. : 187-190, 205, 206, 360.
J.E. : 294, 308-325, 343, 344, 349, 357.
J.J. : 190-194, 205, 206, 348, 360.
J.S. : 273, 274, 275, 276, 277, 279, 286, 348, 350, 351.
J.V. : 237.
J.X. : 117-120, 133, 177, 348, 360.
K.E. : 303-307, 348.
K.L. : 274.
K.M. : 276, 294, 348.
K.X. : 277, 280, 294, 348.
K.Z. : 280.

L.F. : 160, 169-172, 176, 274, 294, 348, 349, 350, 360.

L.G. : 280.

L.T. : 120-127, 133, 176, 177, 348, 360.

M.A. : 275, 286, 325, 326 à 329, 332-337, 339, 343, 344, 348, 350, 353, 357.

M.U. : 349-350.

N.G. : 160, 161-165, 173, 176, 184, 347, 348, 360.

P.R. : 160, 161, 165-169, 173, 176, 270, 348, 353, 360.

Q.D. : 197-201, 205, 206, 348, 360.

R.B. : 127-133, 177, 286, 326 à 329, 329-332, 339, 343, 344, 348, 352, 357, 360.

T.H. : 349.

T.L. : 194-197, 205, 206, 347, 348, 360.

V.X. : 113, 179, 180, 181-185, 205, 206, 348, 360, 367.

W.Y. : 180, 181, 360, 367.

X.Z. : 180, 360.

o
o o

Référence est encore faite, en dehors de tout examen personnel, à :

H. Charrière. : 355.

J. Fesch. : 156-159.

J. Genet. : 236, 343, 354, 357.

J. Giovanni. : 355.

A. Mizaine. : 243.

R. Stroud. : 352, 353.

B. Wilson. : 352, 353.

et diverses personnalités du régime national-socialiste :

Kramer : 202; Schilling : 203; Gebhart : 203; Holzlhöner : 204; Heiss, Seis-Inquart, Keitel, Rosenberg, Kalten-Brunner, Von Papen, Von Schirach, Ribbentrop, Goering, Frank, Funk, Sauckel : 204.

TITRE DE LA THÈSE

22/10

MODE DE DESIGNATION DES SUJETS, SIGLES ET ABBREVIATIONS
UTILISES. ARGOT DES PRISONS : QUATRE DEFINITIONS.

INTRODUCTION

Première partie :

LA RELATION AVEC AUTRUI ET LES PROBLEMES DU CRIMINEL.
CE QU'ON A PU EN DIRE.

Chapitre premier :

La relation avec autrui et son importance tout
au cours de la vie humaine

- A Points de vue de la psychologie expérimentale, de
la psychologie clinique, de la psychanalyse
 - I - Psychologie objective
 - II - Psychologie descriptive
 - III - Psychanalyse

- B Le relation avec autrui dans le cours de la vie
humaine
 - I - La précocité de la relation et la gravité
des troubles résultant d'une mauvaise re-
lation aux stades les plus précoces de
son établissement
 - II - Le rôle essentiel des processus d'identi-
fication
 - III - L'intérêt des périodes de transition au
cours de la vie humaine, de l'adolescence
plus particulièrement
 - IV - Le rôle de l'agressivité dans les phéno-
mènes de la vie, l'importance des conduites
aggressives et de l'agression, la projec-
tion dans la réalité sociale des "rôles
agressifs"

Chapitre deuxième :

Les problèmes de relation chez le criminel comme facteur
causal du crime

63

[A]	Conditions d'approche du criminel sur le plan clinique	64
	I - Examens cliniques	64
	II - Traitements	68
[B]	Troubles de la relation chez le criminel en tant que facteur causal du crime	69
	I - Différences de formes et de gravité dans les troubles de la relation : il existe une grande diversité de personnalités criminelles	70
	II - La genèse de la personnalité criminelle est conçue comme un trouble de la socia- lisation et de l'identification	80

Chapitre troisième :

Les relations du criminel après le crime

88

[A]	Diversité des mesures appliquées au criminel	89
	I - Les mesures pénales	89
	II - Les traitements	92
[B]	Premières appréciations de l'effet des mesures appliquées au criminel	98
	I - Etat des recherches concernant les mesures pénales	99
	II - Premières recherches sur le devenir des enfants et adolescents délinquants confiés à des établissements de soins	101
	III - Conclusions	102

Deuxième partie :	
Introduction	110
Section 1 :	

Introduction	111
--------------	-----

Section 1 :	
"Comportements" et "structures". Discussion du point de vue qui tend à conclure au caractère irréversible de la criminalité à partir d'un constat de répétition ou de gravité des conduites	115

Chapitre premier :

Un "style de vie délinquant" : le vol récidivant. Doit-on poser, sans terme, un diagnostic de dangerosité ?	116
---	-----

A	Moi sans autonomie, très infantile : cas J.X.	117
---	---	-----

B	Importante composante névrotique, aspect compulsif des conduites. Moi peu dégagé : cas L.T.	120
---	---	-----

C	Rôle des situations. Moi assez fort pour qu'il parvienne, un jour, à se dégager. Un cas de resocialisation authentique : R.B.	127
---	---	-----

Chapitre deuxième :

L'escalade : du vol multirécidivant au meurtre. Vers un "état terminal" ?	135
---	-----

A	Etude de cas : D.Z.	135
	I - Observations antérieures au meurtre	137
	II - Première expertise	139
	III - Deuxième expertise	150
	IV - Entretien à la maison centrale cinq ans après le meurtre	150

[B]	A propos des lettres de prison de Jacques Fesch, guillotiné le 1er octobre 1957 à 27 ans	156
	I - Aide humaine rencontrée par Fesch dans sa prison	157
	II - Inflexibilité du verdict social	158

Chapitre troisième :

	Le gangstérisme : un "choix ... définitivement "mal fait" " ?	160
--	--	-----

[A]	Présentation de trois cas : N.G., P.R., L.F.	160
	I - N.G., 29 ans	161
	II - P.R., 30 ans	165
	III - L.F., 50 ans	169

[B]	Poids très lourd des structures psychiques. Existence, pourtant, de cas d'exception	173
-----	--	-----

	<u>Conclusions</u>	175
--	--------------------------	-----

Section 2 :

	A propos des "structures préparantes et orientantes" qui s'expriment ou non dans la délinquance	178
--	--	-----

	<u>Introduction</u>	179
--	---------------------------	-----

Chapitre premier :

	L'absence de criminalité chez des sujets ayant des "structures préparantes"	180
	I - X.Z.	180
	II - W.Y.	181
	III - V.X.	181
	IV - Conclusions	186

Chapitre deuxième :

	L'apparition d'une criminalité tardive et qu'éven- tuellement rien ne laissait prévoir	187
--	---	-----

	page
A Criminalité privée	187
I - J.A., 35 ans	187
II - J.J., 35 ans au moment de l'examen; 26 ans à l'époque du premier délit	190
III - T.L., 32 ans	194
IV - C.D., 43 ans	197
B Criminalité de guerre	201
I - Criminalité de guerre survenant même chez des hommes de science antérieurement considérés et respectés	202
II - Conclusions de Myriam Orr sur les Rorschach de douze personnalités du régime national-socialiste	204
<u>Conclusions</u>	205

Section 3 :

La diversité des populations criminelles	208
--	-----

Chapitre premier :

Inculpés majeurs et inculpés mineurs : étude comparative d'échantillons de populations "tout venant"	209
---	-----

A Constitution des échantillons	209
B Etude comparative des échantillons	213
C Conclusions	222

Chapitre deuxième :

Bilan de l'économie libidinale; appréciation de la force du Moi; essai de classification des populations criminelles ...	224
---	-----

A Comparaison entre signes du Rorschach dans chaque grand groupe de populations criminelles	225
---	-----

B	Bilan de l'économie libidinale. Appréciation de la force du Moi	227
	I - H.F., 23 ans	227
	II - H.Y., 23 ans	230
C	Essai de classification des populations criminelles .	234
	I - Critique et justification de la démarche classificatrice	234
	II - Répartition de la population criminelle en trois grands groupes	235

Troisième partie :

IMPORTANCE DES NOUVELLES RELATIONS DE TOUTES FORMES QUI S'INSTAURENT APRES LE CRIME.	241
--	-----

<u>Introduction</u>	242
---------------------------	-----

Chapitre premier :

Le passage de l'adolescence à l'âge adulte chez le délinquant	245
---	-----

A	Rappel des conclusions sur les évolutions des sujets suivis en I.P.E.S.	245
	I - B.R.	247
	II - H.A.	255
	III - Conclusions	258

B	Importance de l'établissement d'une relation restructurante dans le contexte rééducatif. Ses difficultés	259
	I - L'importance de l'établissement d'une relation restructurante dans le contexte rééducatif	259
	II - Les difficultés que rencontre l'établissement d'une relation véritablement restructurante dans le contexte socio-éducatif ..	259

Chapitre deuxième :

Les nouvelles relations dans le cadre de la détention	269
A Les détenus. Un trait spécifique de quelques criminels : la composante persécutoire	269
B L'univers carcéral : ce que les détenus en disent ..	272
I - Maintien systématique des sujets dans la dépendance	273
II - Exacerbation de l'agressivité	276
III - Proposition d'un monde par excellence morcelé et morcelant	279
C Un exemple d'évolution de sujet en détention : dernier examen psychologique de D.Z. (après huit ans d'incar- cération)	280
D Discussion	286
I - Dires des détenus	286
II - Etude comparative d'examens avant et après incarcération	287
III - Documents, écrits par d'autres, sur les prisons notamment	288

Chapitre troisième :

Bilans d'évolution	296
A Evolutions défavorables	296
I - Evolution vers la maladie mentale	296
II - Poursuite de la carrière criminelle	298
- "Milieu"	298
- Délinquance privée	299
- Délinquance récidivante plus médiocre (K.E.)	303
B Pseudo-réinsertions sociales	307
I - A.Z.	307
II - J.E., 38 ans	308

C	Resocialisations authentiques	325
	I - R.B.	329
	II - M.A.	332
	III - A.B.	337

Chapitre quatrième :

Expansion créatrice et notion du temps chez le criminel	345
I - Expansion créatrice	345
II - Le temps et la vie morale	356

CONCLUSIONS :	
LE CRIME PRIS DANS LA TRAME D'UNE VIE.	359

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	372
-----------------------------	-----

LISTE DES TABLEAUX	391
--------------------	-----

INDEX DES SUJETS	
- dont le cas est traité (au moins abordé)	392
- ou dont le témoignage est cité.	

Annexe I : J.X. 32 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

Annexe I : J.X. 32 ans

R O R S C H A C H

I	10"	Qu'est-ce que c'est que ça ? ^ - Une tache d'encre. Faut trouver quelque chose là-dedans ? ^ - Une chauve-souris. Vois pas à quoi ça peut ressembler un engin comme ça !	- (o) plein de pâtés : pas de forme - (o) mais une chauve-souris, ça a pas de trous blancs !	G	F+	Fragm			
	34"								
II	1'5	(moue) Vois pas ce que c'est que ça ! Pas du tout ! (encouragements) Vois pas qu'est-ce que c'est que ce truc-là ! Jamais vu un engin comme ça ... ^ - Même pas une fleur ! Non à rien du tout.	- (o) des taches partout, mais non, même pas une fleur ! Si je voyais un cheval, je le dirais bien, mais là pas ! ... (même impression sur la Pl. monochrome)	GB1	F+	Bot			
	1'13								
III	7"	(petit rire) ^ - Des négros; ça ! On dirait deux personnages. ^ - Un noeud papillon. Tout ce que je peux voir !	- (habituel) on dirait comme là-bas qu'ils sont en train de tirer chacun d'un côté - (habituel) ça a la forme là (rouge en haut) des taches mal foutues - critique dépréciative de l'objet	G	KFC	H			
	30"								

IV	1'7	(petit rire gêné) Ressemble à rien ce truc-là. Vous me faites voir des machins ! ... (rit) (encouragements) Peux pas vous dire qu'est-ce que c'est que ça : ça n'a ni queue, ni tête !	(signe négatif de la tête)	- cause d'émotion tournée en dérision - choc noir refus
V	5" 15"	Λ - Papillon. Ressemble au papillon.	- (o) j'en attrapais, j'en donnais à mes enfants; ils mettaient ça sur une aiguille - référence personnelle	G F+ A Ban
VI	1'12	(rire gêné) Ah ! pas possible ! ... Qu'est-ce que vous voulez que je trouve là-dedans ? Ça ressemble ... je sais pas à quoi, moi ...	existe peut-être, mais je vois rien de défini	- cause d'émotion tournée en dérision refus
VII	14" 1'18	Λ - Ça ressemble à des nuages ... Jamais vu ça ! ... Dans n'importe quel sens, pareil, je crois Λ < > Λ : oui !	- (deux tiers supérieurs) pour la couleur	D EF Fragn
VIII	14" 53"	De mieux en mieux ! Λ - Des bêtes là, non ? Ça ressemble à peu près à une bête, un rat, je sais pas. A part les rats, vois pas à quoi ça peut ressembler.	- (habituel)	D F+ A Ban - réponse interrogative
		Il y en a encore !		- expression modérée de la frustration
IX	1'26	Je vois pas qu'est-ce qu'il y a là-dedans, non plus ... Drôles de trucs ! ... Qu'est-ce que c'est que ça ? ... Il y a toujours un trait là ... Jamais rien vu qui ressemblait à ça, jamais de ma vie !		- description refus

X		Je vois des taches, c'est tout ce que je vois ...	- (o) j'ai dit des taches : je vois du rouge, du jaune	- choc morcellement			
41"	^	- Ça, à un ciseau à bois à la rigueur (détourne la Pl. en même temps).	- (gris médian) un peu la forme	- tendance Cn	D	F+	Obj
41"							

CHOIX :

(+) $\left(\begin{matrix} I \\ V \end{matrix} \right)$ ressemblent à quelque chose.

(-) $\left(\begin{matrix} X \\ IX \end{matrix} \right)$ je vois pas à quoi ça ressemble.

Psychogramme

R = 9

refus = 3 (IV, VI, IX)

Temps total = 549"

T/R = 61"

Temps de latence moyen = 22" (Pl. noires = 9"
(Pl. noires-rouges = 36"
(Pl. couleur = 27"

RC % = 22 %

F % = 70 %

F+ % = 93 %

M.A. = C, tendance Dbl

T. r. i. = 1 K : $\frac{1}{2}$ C (1 FC')

F. second. = 0 k : 1 E (1 EF)

A % = 33 %

H % = 11 %

Ban = 5

Phénomènes particuliers :

- chocs (blanc
(noir
(morcellement
- réponses négative et interrogative.
- causes d'émotion tournées en dérision.
- expression modérée de la frustration.
- tendance Cn.
- description.
- $\text{Fragm \%} = 22 \%$.

et à l'enquête

- critique dépréciative de l'objet.
- référence personnelle.

Annexe II : L.T. 48 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

Annexe II : L.T. 48 ans

R O R S C H A C H

I	45"	Alors, qu'est-ce que c'est ? ... ^ - Ça peut ressembler à un papillon ...	- (o) mais un papillon toujours pareil, c'est ... les ailes ouvertes, mais ça me paraît absurde, parce que, d'ordinaire le papillon n'a pas des ailes toutes édentées comme ça ... je cherche à trouver quelque chose qui est ouvert, quelque chose qui est pris en plan coupé, mais ... et c'est toutes comme ça, c'est ça le plus ...	G	F+	A	Ban
	57"	Celle-là, je l'ai pas fait au C.N.O., non !	- critique ratiocinante de l'objet				
II	45"	Ça peut représenter plusieurs choses. ^ - Ça peut représenter une pièce d'eau avec une statue dans le fond. ^ - Ou alors un phare. ^ - Ou encore le départ d'une fusée.	- (intermaculaire + pointe noire) ça me paraît absurde : qu'est-ce que cette tache rouge viendrait faire devant ? ... un peu absurde ! - (pointe noire) mais alors encore, pourquoi la lumière viendrait refléter là (rouge médian) - (intermaculaire + rouge inférieur + noir) le départ d'une fusée, mieux, parce que quand la fusée part, il y a un gros nuage de fumée et puis le carburant, le rouge serait là le gaz qui s'échapperait	Dbl+D	F+	Arch	
	59"	Ce serait peut-être plutôt la troisième.		D	F+	Arch	Obj

III	11"	^ - Deux femmes qui sont en train de se partager quelque chose, mais alors ...	- (habituel) mais alors, je vois pas ce que c'est là (milieu en bas) ^ ~ ^ <u>Additionnelle</u> ^ - Toujours peur que ce soit des schémas de coupe. Fleur ou quelque chose de coupé pris en coupe (o) <u>GB1, F-, Bot</u> - affaiblissement de la conscience interprétative	G	K	H	Ban	
	45"	Je vois rien d'autre.						
IV	28"	C'est plus dur ! Si c'était plié en deux, qu'est-ce que ça pourrait être ? ^ - Ça, c'est une fourrure de ... une peau ... Me semble que c'est une peau, mais alors de quoi ? ... Non, je peux pas définir ...	Alors là ... une fourrure, peut-être j'avais dit ? - (o) les pattes de devant (saillies supérieures) et les pattes de derrière (bottes), mais là, ça fait gros pour des pattes de derrière c'est surtout la couleur qui m'avait fait penser à la fourrure, vous voyez, tacheté, plus sombre et plus clair ...	- symétrie	G	EF	A	Ban
	1'2							
V	1'5	Alors là ... je nage ! ^ - Je pense à une chose, mais alors, ça va pas ! Je pense à une chauve-souris ... Non, je vois pas !	Alors là ... - (o) mais une chauve-souris, il y a pas ça ! (oreilles habituelles) - critique ratiocinante de l'objet <u>Additionnelle</u> ^ - Mais c'est toujours ces plans de coupe ... de fleur... c'est ça qui ... (o) <u>G, F-, Bot</u> - persévération	- choc au noir - ergoterie	G	F+	A	Ban
	1'15							

VI		(moue avec petit sourire) Là ! ... je vois rien du tout ! J'ai même pas une idée ...	non, j'ai beau chercher à partager quelque chose qui est coupé, qui est partagé ... je peux pas définir	refus		
	1'5	Ah non ! Là je peux rien !				
VII		(mouvement de tête négatif) Là non plus, je vois pas, j'ai beau essayer de rassembler un peu ... Je pense toujours à des fourrures, mais je vois pas de quoi. Non, des tests comme ça, j'en ai jamais faits !	celle-là, c'est encore pire, le pire de tout ... <u>Q</u> : fourrure ? <u>R</u> : ah non ! pas dans celle-là !	- choc vide - dénégarion - expression modérée de frustration refus		
	1'44					
VIII		(sépare avec sa main les deux côtés de l'image ... mouvement de perplexité ... continue à cher- cher) Non vraiment ... (continue à re- garder) (détourne)	Ah ! celle-là, celle-là, elle m'a tracassé ! ^ < la même chose que ça (D et G), mais qu'est-ce que c'est ? - symétrie	- choc couleur refus		
	2'					
IX		Oh ! c'est de plus en plus dur ! C'est toujours quelque chose qui est ouvert, mais ... Je peux pas dire ...	peux rien définir	refus		
	1'20					
X		(cache la moitié avec sa main) Ça, ça doit être ... ^ v - Une fleur coupée, on dirait un lys. Oui.	- (toute la partie centrale limitée au rose qui est inclus dans la réponse) la tige (gris mé- dian) le vert, les éta- mines le bleu (médian) : c'est ça qui me tracasse, je vois pas ce que ça peut être ... la couleur doit me tromper !	D : FC Bot - réponse fleur à X		
	54"					
	1'55	Je vois que ça ...				

CHOIX :

- (+) { X : je pense avoir trouvé le résultat (- affaiblissement de la conscience
interprétative).
II : à peu près pareil; sur une voie approchante.
- (-) { VII : la forme.
VI ou IX : là, je suis indécis ! celle-ci (IX), c'est très compliqué !

Annexe III : D.Z. 18 ans 11 mois, épreuves psychologiques

1 - Rorschach

2 - village de Mabilie

a) schéma

b) comportement
opérationnel

c) questionnaire

3 - T.A.T.

R O R S C H A C H

I	3"	^ - Un papillon. Mais pourquoi cela m'évoque-t-il un papillon ? ... ^ - Ou une vertèbre.	- (o) la forme générale <u>Additionnelle</u> ^ - Ou un insecte quelconque (o) G, F+, A - (o) contour général	G	F+	A	Ban
	30"				G	F+	Anat
II	16"	^ - La carte d'Australie. ^ - Une radiographie (petit rire). ^ - Et deux éléphants.	- (o) la forme - (o) la graduation des couleurs - (noir) dressés l'un devant l'autre, trompe contre trompe	G	F-	Géo	
	45"				G	EF	Anat
					D	F+	A
							Ban
III	13"	^ - Deux Africaines. C'est tout.	- (habituel) en train de soule- ver quelque chose, un panier quel- conque ... des Africaines à cause de la couleur <u>Additionnelle</u> ^ - Un papillon rouge D, FC, A, Ban	G	KFC	H	Ban
	22"						
IV	5"	^ - Une peau d'animal.	- (o) la forme et les teintes	G	FE	A	Ban
	20"						
V	5"	^ - Une chauve-souris.	- (o) la couleur, évidem- ment, mais surtout la forme	G	FC	A	Ban
	15"						
VI	5"	^ - Une peau de tigre.	- (o) la forme et un peu la couleur	G	FE	A	Ban
	19"						

VII	7"	^ - Deux farfadets.	- (o) avec ici la tête et leur bonnet (premier tiers), un corps petit; ils se balancent	G	K	(H)
	24"					
VIII	24"	^ - Deux hyènes en train de déchiqueter la dépouille d'un animal quelconque.	- (o) représenté sans perspective, avec de chaque côté les hyènes et au milieu une carcasse décousue avec des couleuvres qui évoquent un peu la décomposition	G D D	kan F+ CF	Scène A Ban Fragma
	35"					
IX	1"	Là, je ne vois strictement rien, l'ensemble ne m'inspire aucune idée. (encouragements) Non.	non ...		refus	
X	10"	^ - Un paysage sous-marin. C'est tout.	- (o) les couleurs surtout, et les formes : des dessins stylisés	G	CF	Pays
	28"					

CHOIX :

⊕ { X
VII } les contenus.

{ VIII : je n'ai pas particulièrement le caractère morbide et la hyène a mauvaise réputation.
⊖ { IX : je n'y vois rien : elle fait un peu penser à ces peintures surréalistes qui prétendent vouloir dire beaucoup de choses et dans lesquelles on s'irrite de ne rien trouver.

Psychogramme

R = 14

refus = 1 (IX)

Temps total = 298"

T/R = 21"

Temps de latence moyen = 10" (Pl. noires = 5"
 (Pl. noires-rouges = 15"
 (Pl. couleur = 17"

RC % = 28 %

F % = 36 %

F+ % = 80 %

M.A. = G

T. r. i. = 2 K : 3 C { 2 FC'
 { 2 CF

F. second. = 1 k : 2 E { 2 FE
 { 1 EF

A % = 43 %

H % = 7 % + (H) % = 7 %

Ban = 7

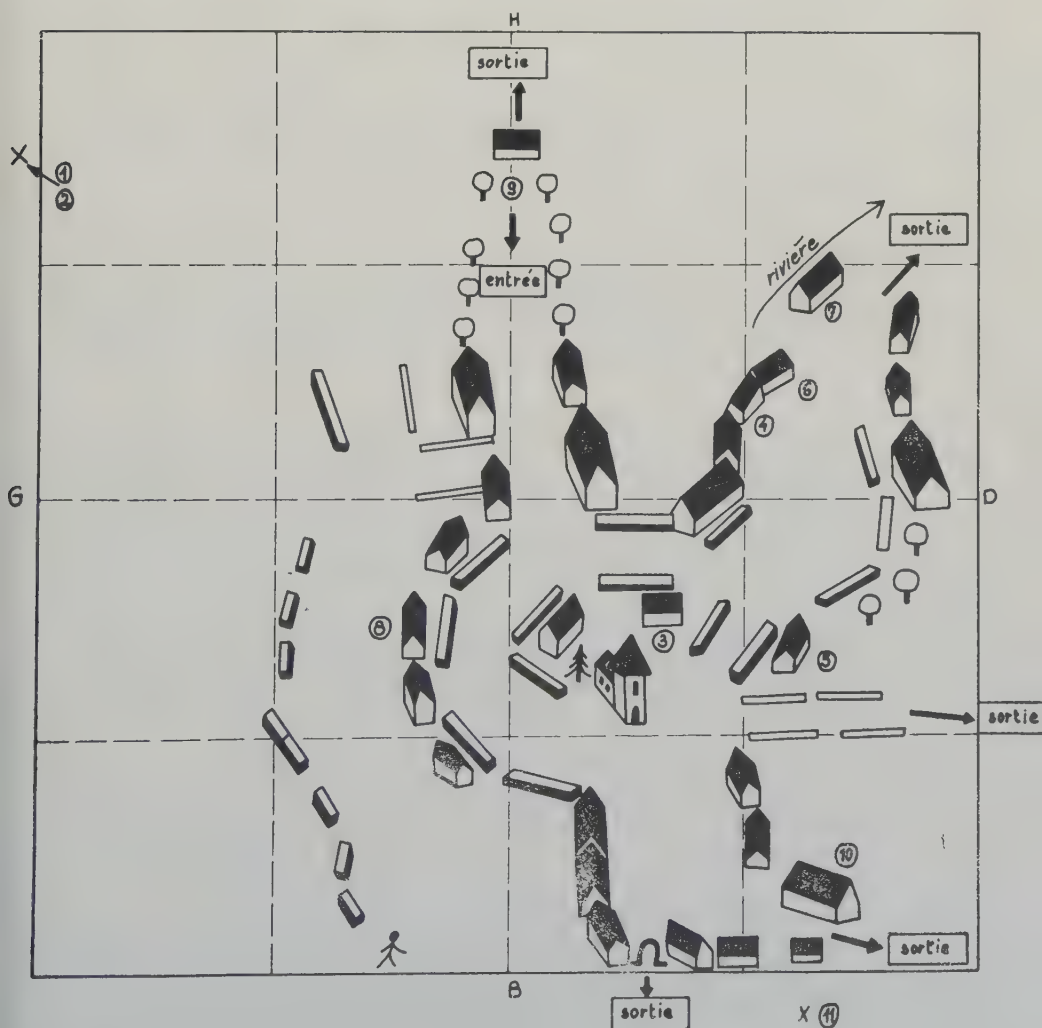
Phénomènes particuliers :

- Choc couleur très probable { - léger allongement du temps de latence
 aux Pl. pastel et aux Pl. noires et rouges.
 { - refus de IX.
 { - animaux latéraux de VIII englobés dans
 une interprétation plus vaste (1), dont
 le contenu, ressenti comme pénible (Cf.
 { épreuve choix) est un contenu de dévora-
 tion.
 { - bien que la couleur ne soit pas spécifiée
 en tant que cause, refus de deux Pl.
 pastel à l'épreuve choix.
- réponse G, CF en présence du choc couleur.
- réponse (H).
- causes d'émotion tournées en dérision.

(1) Cf. BOHM E. : "Traité du psychodiagnostic de Rorschach", p. 164.

Test du Village.

- ① maison propre (confondue avec ② maison des parents) hors village.
 ③ mairie. ④ école.
 ⑤ moulin. ⑥ bergerie. ⑦ lavoir. ⑧ forge.
 ⑨ gare.
 ⑩ hôpital. ⑪ château.



COMPORTEMENT OPERATIONNEL

"Si j'ai les éléments nécessaires, je sais comment je vais le construire, ce village !". Et D.Z. prend immédiatement possession du tas, l'attirant à lui, tout entier, d'un geste décidé.

Il place la gare en H, là où on la trouve en fin d'épreuve, ainsi que l'allée d'arbres ronds qui y conduit.

"Evidemment, les proportions n'y seront pas", critique-t-il.

Puis, ayant regardé les pièces le temps d'une courte minute : "Il me manque une église ! C'est ennuyeux ...". Tout aussitôt, pourtant, il ajoute : "On va en fabriquer une ...". Il construit un immeuble avec deux grandes maisons superposées que coiffe un toit : "Mettons que ça en soit une ! ...". Il édifie cette église-substitut à la place même où l'on retrouvera en fin d'épreuve l'église classique.

Puis il regarde à nouveau les enseignes et les aligne, soulignées de barres blanches, en suivant la courbe que l'on observe en BG sur le schéma. Sitôt après, il trace la rue qui se dirige vers HD, puis, utilisant des barres vertes, celle, horizontale, qu'on trouve en BD.

A la 5ème minute, il tombe sur l'abside : "Tiens, ça doit être l'église, je ne l'avais pas vue ...". Ne s'en préoccupe pas tout de suite, continue à tracer ses rues. Mais à la 9ème minute, la reprend, l'associe au clocher, modifie plusieurs fois l'orientation de l'ensemble avant de le poser définitivement à la place de la pseudo-église qui l'avait précédé.

Tout en bas, au bord de la table, il ajoute encore un portique avec toit et deux petites maisons : "Voilà ! Je crois qu'il n'y a rien à mettre en plus. Pas besoin d'horloge, ni d'animaux !". Le ton est définitif, aussi bien que le geste de rejet des pièces qu'il indique.

Nous ne l'en encourageons pas moins. Il reprend alors les quelques arbres qu'on rencontre dans son village : "On va mettre quelques arbres, de la verdure ... C'est tout".

D.Z. a travaillé pendant 12 minutes, utilisé 77 pièces : barres rouges en ligne verticale plus ou moins courbe de gauche et personnage silhouetté seront placés ultérieurement au cours du questionnaire.

QUESTIONNAIRE

Pour réaliser sa construction, D.Z. s'est inspiré du lieu où se situe la maison de week-end de ses parents. Il l'a reproduit "le plus exactement possible".

Entrée. Sortie. Circulation.

On entre par la gare. On sort par la voie que l'on choisit, celle par où l'on est entré ou une autre (désigne B, BD, D, HD).

Rivière.

Une rivière insignifiante, près du lavoir. Qui coule par là (montre HG).

Maison personnelle.

Elle n'est pas là-dessus. Elle est légèrement en dehors (vers HG).

Maison des parents.

La même.

Monuments particuliers.

Un hôpital. Pas d'usine. Un château, un peu plus loin (BD). Pas de prison.

Figure d'autorité.

Ce qui est ou ce que je voudrais qui soit ? (coup d'oeil d'intelligence brusquement compréhensif; acceptation immédiate du changement de registre entrevu). Il n'y a pas besoin d'autorité !

Personnes les plus importantes dans le village.

L'idiot.

Attaque. Défense.

Ceux qui attaqueraient ? Ce sont ceux qui n'ont pas le sens du beau ...

Ils s'y prennent à leur convenance, je ne sais pas moi ... par bombardement ...

Ce qu'ils visent ? Ça dépend de leur but; ce n'est pas une puissance industrielle, ce village; le seul motif de l'attaque ne peut être que le vandalisme : ils s'en prennent au cloître (BG), au château, aux plus belles maisons ...

Evidemment, le village essaie de contrer; mais que peut-il faire ? Disons qu'il fait une intervention auprès de l'O.N.U.

Comment cela se termine ? Disons en faveur du village, on veut bien croire à la bonté humaine ...

Age.

10 ans : on est plus innocent, plus insouciant.

Promenade.

Je ne vais pas emprunter les chemins marqués ... (tout en poursuivant son explication, D.Z. construit, à gauche et de H vers B, une route qu'il n'avait pas prévue d'abord, puis, prenant en main l'un des quatre personnages silhouettés abandonnés dans le tas, et se projetant directement sur lui, l'utilise pour indiquer le trajet qu'il veut effectuer). Un petit chemin qui arrive sur la hauteur et d'où l'on domine tout le village. En revenant, je passe sous la porte (portique avec toit), je traverse la place de l'église, je vais vers le lavoir et je tourne devant la gare pour rentrer à la maison.

Enfant malheureux.

Il habite la gendarmerie, et il est malheureux parce que son père est gendarme, non ! ... non, il habite une maison quelconque, et ce n'est pas parce que son père est gendarme qu'il est malheureux, mais parce que son père est magistrat.

Ce qui se passera ? ... eh bien, plus tard, il sera heureux parce qu'il deviendra avocat, et qu'ainsi il pourra compenser les fautes qu'a pu commettre son père.

T.A.T.

Planche I

J'imaginerais donc un jeune garçon qui prend des cours de violon, qui a le désir de devenir un grand interprète, mais qui se désole de ne pouvoir faire sortir de son instrument des sons aussi harmonieux qu'il le désirerait. Ce jeune garçon rencontrera un jour un grand violoniste en renom, il lui confiera son désir de l'égaliser et le violoniste, prenant le futur Paganini en affection, lui insufflera son art.

Choix + (1) : Planches XIV, XX, XI, XII BG, XVII GF, IX.

Planche XIV

Cet étudiant de province a été envoyé par ses parents à Paris pour continuer ses études. Il arrive dans la petite chambre qu'on lui a louée tard le soir. Sur le moment de se coucher, il va ouvrir la fenêtre de sa mansarde et là, il découvre Paris. Il se sent un peu perdu dans cette fourmilière à laquelle il est étranger. Un regard sur l'immensité du ciel le rassérène. Il se couche.

Planche XX

Je suis venu de loin. Il est tard, les gens sont méfiants : mon aspect n'inspire pas confiance. Je suis seul. Il fait froid. Je suis fatigué. Que vais-je faire ?

Planche XI

Il est un conte commun à plusieurs provinces et qui raconte le marché que le maire d'un petit pays se vit proposer par le diable. Ce dernier, en échange de l'âme de la première personne qui franchirait ... C'est mal dit ! Je préfère recommencer ... Ce dernier construirait le pont tant désiré par les habitants en échange de l'âme de la première personne qui le franchirait. Marché de dupe ! Ce fut un chien, non ! ... de l'âme d'un chien qu'héritait le diable.

- (1) La technique classique de passation du T.A.T. en milieu délinquant nous a toujours paru décevante : le plus souvent, elle induit des histoires brèves, descriptives, peu projectives. Plus intéressante nous paraît la technique qu'après quelques tâtonnements nous avons retenue. De cette technique, nous précisons les différents moments :
- présentation de la Pl. I,
 - mise en réserve de la Pl. XVI, qui sera proposée en fin d'épreuve,
 - demande de choix, dans le tas des Planches restantes, des six sur lesquelles le récit paraîtrait le plus facile,
 - récits, sur chacune des six Planches dans l'ordre préféré par le sujet,
 - demande de désignation dans le tas des Planches restantes des deux Planches sur lesquelles le récit eût paru vraiment très difficile ou désagréable; demande du pourquoi,
 - présentation de la Pl. XVI (blanche).

Planche XII BG

On dirait qu'il manque quelque chose ou quelqu'un à ce tableau. Cela ferait penser à un décor de théâtre devant lequel n'évoluerait aucun acteur. Il semble, en effet, que cette barque attend deux amoureux, innocents et charmants comme au temps de Musset.

Planche XVII GF

Telle la Tour de Babel, cette construction évoque l'effort, le courage, la fatigue, mais aussi la vanité humaine. Le toit de l'édifice semble toucher au ciel. A sa base, un homme est là, arrogant, autoritaire, méprisant.

Planche IX

Qui n'a pas lu ce charmant roman de Jules Romains : "Les copains" ? A la suite de farces mémorables, ceux-ci se retrouvent dans les bois pour un ultime pique-nique. On peut se les représenter ainsi que sur cette image, assoupis par la bonne chère, le bon vin, le soleil, la liberté.

Choix - : XII F et IX GF.

Planche XII F :

Le temps s'en va, le temps s'en va, mais vous vous en allez ...

Planche IX GF :

La vanité dans le sens de l'inutilité ou la jalousie.

Planche XVI

Sur cette image vierge, je vois le fronton du Musée de la Marine. A mon sens, ce monument n'aurait rien d'extraordinaire n'était l'inscription qu'il porte : "Le jour qui passe est passé. L'heure qui sonne a sonné. Seuls demain reste et les après-demain" (Péguy).

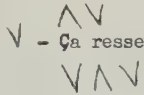
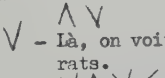
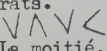
Annexe IV : N.G. 29 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

Annexe IV : N.G. 29 ans

R O R S C H A C H

I	11"	^ - A première vue, une vue au microscope d'une bête, un virus quelconque, un microbe quelconque.	- (o) quand j'étais jeune je m'étais fait acheter un micro- scope les cornes (cônes médiants), la tête, une bête coupée en deux, une bête très petite - référence personnelle	G	EF	Sciences
	38"					
II	14"	^ - Ça pourrait représenter en coupe la colonne vertébrale, l'os de la colonne vertébrale.	- (noir + intermacu- laire) l'os de la colonne vertébrale; je me rappelle l'avoir vu en photo sur un livre de sciences naturelles je suis pas très fort ... - autocritique	Dbl+D	F+	Anat
	44"	^ - En bas, on voit un papillon.	- (rouge en bas) la forme <u>Additionnelle</u> ^ - Deux petits lu- tins (rouge en haut) avec leur chapeau et leur tête. la forme, un peu les nuances de la couleur <u>D, FE, (H)</u>	D	F+	A
III	5"	^ - Une peinture moderne : deux sau- vages en train de travailler une céréale quelconque du pays noir. ^ - Ici, ça ressemble un peu aux pou- mons ... un peu. ^ - L'estomac un peu aussi.	- (habituel) représentation classique, sculpture moderne, des sta- tuettes de Buffet - (rouge haut) la forme - (rouge haut) la forme également <u>Additionnelle</u> ^ - Les deux pou- mons (rouge médian) <u>D, F+, Anat</u>	G	FC'	Art; Ben
	50"					

IV	10"	 - Ça ressemble à une peau tannée.	- (o) la forme et les couleurs <u>Additionnelle</u>  - Une tête de langouste (milieu en bas) la forme et les différences de couleurs <u>D, FE, Ad</u>	G	FE	A	Ban
	29"	C'est tout.					
V	4"	 - Un papillon.	- (o) un peu la forme	G	F+	A	Ban
	15"	Je ne vois pas autre chose.					
VI	16"	 Se ressemblent un peu toutes ...	je ne me souviens plus ... ah oui ! - (o) forme et couleur	G	FE	A	Ban
	35"	 - Là aussi, une espèce de peau tannée ...					
VII	15"	 - Deux têtes, des statuettes, deux têtes, qui vont deux par deux : - une là - et une là.	- (premier tiers) - (deuxième tiers) la forme et le relief <u>Additionnelle</u>  - Ça (troisième tiers), c'est vague, ça pourrait être le pied de la statue d'ensemble (o) <u>G, FE, Art</u>	D	FE	Art	
	36"	 Autrement ? ...					
VIII	8"	 - Là, on voit deux bêtes, genre rats.	- (habituel) la tête est celle d'un rat - (moitié du rose-orange)	D	F+	A	Ban
	43"	 - La moitié, ici, ressemble un peu à la carte de la France.		Dd	F+	Géo	
IX	17"	 - On peut y voir, sur le haut, la carte d'un pays quelconque, nordique, découpé.	- (brun) les côtes norvégiennes sont très découpées ... un petit morceau ...	D	F+	Géo	

Psychogramme

R = 18

refus = 0

Temps total = 403"

Temps de latence moyen = 11" $\left\{ \begin{array}{l} \text{Pl. noires} = 11'' \\ \text{Pl. noires-rouges} = 10'' \\ \text{Pl. couleur} = 12'' \end{array} \right.$

RC % = 39 %

F % = 67 %

F+ % = 83 %

M.A. = G, Dd, Dbl

T. r. i. = 0 K : $\frac{1}{2}$ C (1 FC')

F. second. = 0 k : 3 E $\left\{ \begin{array}{l} 4 \text{ FE} \\ 1 \text{ EF} \end{array} \right.$

A % = 39 % + (A) % = 5 %

H % = 0

Ban = 6

Phénomènes particuliers :

- K réprimée.
- réponse (A).
- commentaires sur la similitude.
- Hd + Anat + Sexe + Sg = 17 %.

et à l'enquête

- autocritiques.
- référence personnelle.
- réponse Sg.

Annexe V : P.R. 30 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

Annexe V : P.R. 30 ans

R O R S C H A C H E

I	15"	^ - On dirait le dernier os, l'occiput, la fin de la colonne vertébrale, un peu représenté comme ça sur le dictionnaire. C'est tout, à part ça, une tache ...	- (milieu + intermédiaires) des petites vertèbres qui finissent en pointes	D-DaBl F+	Anat	
II	11"	^ - A des lèvres, le rouge. Sans ça, la tache par elle-même risque pas de représenter grand' chose ... Oui, première impression, des lèvres.	- (rouge en haut) à cause du rouge; dès que je vois du rouge, en ce moment, je pense à du rouge à lèvres	D	CF	Hd
III	3"	^ - Un petit bonhomme et une petite bonne femme ou deux petites bonnes femmes en train d'essorer du linge ou de tirer une gamelle.	- (habituel) je crois plutôt que c'est des bonnes femmes à cause des seins; peut-être, elles feraient sauter quelque chose de rouge comme dans une gamelle	G	K	H
	28"				Ban	
		C'est important ça [le test] ?			- méfiance	
IV	3"	^ - On dirait une peau avec des pattes, la queue ... coupée en deux.	- (o) les deux côtés pareils, les pattes, le museau, la queue et les ombres, une fourrure	G	FE	A
	15"				- tendance symétrie	Ban
V	3"	^ - Papillon.	- (o)	G	F+	A
	10"					Ban
VI	4"	^ - Une peau de renard avec sa tête, ses moustaches, ses oreilles. Il a perdu sa queue, le pauvre !	- (o) la forme et les nuances de la couleur; je dois être obsédé par les fourrures ! on lui a coupé la queue	G	FE	A
	23"				- réponse manque	Ban

VII	15"	(hochement de tête) ^ - Pourrait ressembler à deux petits lapins, tête à tête, de profil. En dehors ... ^ - Montés sur des nuages ... Mais le noir fait pas grand'chose ...	- (premiers et deuxièmes tiers) comme des petits jouets de gosse - (troisième tiers) la couleur à part le milieu qui fait vilain	D	F+	A	
	52"			D	EF	Fragm	
VIII	8"	^ - Là, on dirait de petits castors de chaque côté. Le reste ? Ça représente rien d'autre ! ... Que deux petites bêtes de chaque côté.	- (habituel) plutôt que des rats : j'aime pas les rats ! <u>Additionnelle</u> ^ - Un petit morceau de peau de panthère pour la couleur (orange), mais faut chercher loin ! ... <u>Dd, CF, Ad</u>	D	F+	A	Ban
	31"						
IX	7"	^ - Une vertèbre. ^ - Base du crâne. Comme si c'était un dessin : je regarde beaucoup le dictionnaire, les dessins de physique ... Faut être fort en imagination !	- (rose) mais un peu grosse! - (intermaculaire + brun) je retire le vert qui est en trop	D	F-	Anat	
	46"			Dbl-D	F-	Anat	
						- référence personnelle	
X	3"	^ - Des araignées. ^ - L'os du bassin, parce qu'on voit deux trous dedans. ^ - Des têtes de petits canaris, avec des yeux, le bec. ^ - Scorpion.	- (bleu latéral) ou des crabes <u>Additionnelle</u> ^ - Un truc qui tombe des arbres (points bruns) : la forme et la couleur <u>D, FC, Bot</u> - (bleu médian) l'os iliaque - (jaune médian) à cause de la couleur mais de canaris dans l'oeuf, parce qu'ils ont de gros yeux comme les foetus - (gris latéral) <u>Additionnelle</u> ^ - Des petits bonhommes avec des becs et des antennes	D	F+	A	Ban
				D-DdB1	F+	Anat	
				D	CF	Ad	
				D	F+	A	

1'5	qui gardent les portes de l'enfer (gris médian); sales bêtes ou martiens <u>D. kp. (H)</u> - contamination				
-----	---	--	--	--	--

CHOIX :

- (+) { VII : les petits lapins.
 { III : les femmes avec leurs seins en avant, depuis neuf mois que je suis en
 prison ! ...
- (-) { X : plein de bêtes.
 { VIII : les rats.

Psychogramme

R = 15

refus = 0

Temps total = 336"

T/R = 22"

Temps de latence moyen = 7" (Pl. noires = 8"
(Pl. noires-rouges = 7"
(Pl. couleur = 6"

RC % = 47 %

F % = 60 %

F+ % = 78 %

M.A. = G, D, Dbl

T. r. i. = 1 K : 2 C (2 CF)

F. second. = 0 k : 2 E (2 FE
(1 EF

A % = 53 %

H % = 13 %

Ban = 6

Phénomènes particuliers :

- référence personnelle.
- réponse de manque.
- réponses orales (plus particulièrement "lèvres" à II).
- Hd + Anat + Sere + Sg = 33 %.
- attitude de méfiance (réactionnelle à la situation d'expertise).

et à l'enquête

- réponse (H).
- contamination.

Annexe VI : L.F. 50 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

Annexe VI : L.F. 50 ans

R O R S C H A C H

I	12"	Ce que ça peut représenter pour moi ? ^ - Une chauve-souris. Ben vous croyez que, plus tard, vous pouvez en tirer quelque chose ? ... C'est tout. Pour moi, c'est tout.	- (o) l'ampleur, le corps, avec les ailes	G	F+	A	Ban
II	15"	C'est beaucoup plus difficile ! On voit rien. (encouragements) Non, non, je verrais tout de suite ! (écarte la Pl.).	toujours pareil ! ça peut ressembler à n'importe quoi !		refus		
III	17"	^ - Ça peut représenter deux hommes, mais dans des machins humoristiques, hein ! (rit).	- (habituel) lequel que c'est qui fait des dessins comme ça ? c'est pas Dubout ?	G	F+	Art	Ban
	42"				- causes d'émotions tournées en dérision		
IV	8"	^ - Un crabe.	- (moitié inférieure du milieu en bas) sa tête, avec les yeux <u>Additionnelle</u> ^ - Des pinces peut-être (saillies supérieures). Mais c'est en plus. Rien à voir avec la tête de tout à l'heure. <u>D, F-, Ad</u>	Dd	F-	Ad	
	15"						
		Pas tout à fait la forme, mais enfin ! ...			- critique ratiocinante de l'objet		
V	2"	^ - Une chauve-souris. ^ - Ou un papillon, c'est pareil, ça a des antennes, pareil.	- (o) - (o) antennes qui leur permettent de voir surtout la nuit; en somme, c'est des radars, on n'a rien inventé !	G	F+	A	Ban
	18"			G	F+	A	Ban

VI	45"	Avouez qu'ils vous font de drôles de dessins ! Ça peut ressembler aussi bien ... non ... ^ - A moins que ce ne soit une peau d'ours, hein ! Enfin, c'est toujours pareil, la tête, c'est pas ça ... Ce serait une peau sans tête (supprime de son doigt la partie supérieure) ... Sans la tête !	- (partie principale) un peu les couleurs ; faut enlever la tête !	- critique de l'objet - attitude d'égalité - choc D FE A Ban - réponse manque
	1'18			
VII	11"	^ - Comment on pourrait appeler ça ? Une petite anse de mer. Hein ? A votre idée ? ... Des rochers tout autour, un genre de petite anse ... Même que je regarderais des heures, ça changerait rien ...	- (o , intermaculaire compris) la conformation	BlG F+ Géo - attente d'aide
	50"			
VIII	20"	Oh la la la la ! ^ - On pourrait penser à des bêtes qui montent sur quelque chose, mais quoi ? Peut-être deux ours. L'intérieur du dessin, alors là ! ? ... Je me demande bien qui peut bien s'amuser à faire des dessins pareils !	- (habituel) si c'en n'est pas, je veux bien être pendu ! - affaiblissement de la conscience interprétative <u>Additionnelle</u> ^ - Le reste, même pas à un blason quelconque ... Du coup qu'il y a des animaux sur quelque chose, c'est pas rare ! ... Et si encore, c'est des ours ! ... <u>G, FC, Symbole</u> - réponse négative	D F+ A Ban
	1'3			
IX	37"	Ben là, rien ! Pas la peine de se fatiguer ! ... (encouragements) Non, je dis rien du tout !	pas changé !	refus
X	12"	^ - Deux crabes. ^ - Un genre de rochers au milieu. ^ - Peut-être encore deux petits crabes, en haut, enfin quelque chose de la mer, ça ...	- (bleu latéral) - (rose) - (gris médian)	D F+ A Ban D FE Fragm D F+ A

1'18	^ - Ça, ça pourrait être uniquement des animaux de mer. ^ - Pas Picasso qui a fait ces trucs-là ?! On pourrait peut-être lui écrire ! ...	- (vert médian) des vers de mer - (o) les couleurs	D	F+	A	
			G	CF	Art	

CHOIX :

(+) (III : toujours un fond, chez moi, qui me pousse à rire !
 (X : les crabes.

(- (IX)
 (II) les deux que j'ai pas ...

Psychogramme

R = 13

refus = 2 (II, IX)

Temps total = 421"

T/R = 32"

Temps de latence moyen = 16" (Pl. noires = 16"
Pl. noires-rouges = 17"
Pl. couleur = 16"

RC % = 46 %

F % = 77 %

F+ % = 90 %

M.A. = G, Dd, tendance Dbl

T. r. i. = 0 K : 1 C (1 CF)

F. second. = 0 k : 1 E (2 FE)

A % = 69 %

H % = 0

Ban = 7

Phénomènes particuliers :

- chocs (spécifique à VI (essentiellement lié à la partie supérieure)
 - (peut-être aussi au noir (réactions à IV)
 - à II et IX, où il y a refus, le choc peut être un choc au blanc, mais le choc couleur n'est pas exclu (réactions à VIII).
- réponse de manque.
- rapide élimination des Pl.
- attente d'aide.
- réactions contre la dépendance (attitudes d'égalité).
- critique ratiocinante de l'objet.
- mais aussi tendance à la critique dépréciative de l'objet.
- causes d'émotion tournées en dérision.

et à l'enquête

- réponse négative.
- affaiblissement de la conscience interprétative.

Annexe VII : V.X. 17 ans 1 mois, épreuves psychologiques

Rorschach

R O R S C H A C H

I	15"	^ - Ça ressemble à l'aigle allemand. ^ - Au milieu, ça ressemble à un perce-oreilles, avec des mandibules.	- (o) forme étendue, déployée, un peu la couleur sombre - (tout le centre)	G	FClob	Symb	
	49"			D	F+	A	
II	14"	Là ... ^ - Ça ressemble à une toupie. ^ - Ça ressemble aussi à une peau de léopard sur un canapé. Ça ne représente rien en soi ? ^ > < ^ ^ - Me fait penser aussi à des bonshommes mythologiques qui danseraient.	- (intermaculaire) - (noir) étendue, avec les pattes (oreilles des animaux habituels et champignons) et la tête (pointe noire) - (o)	Dbl	F+	Obj	
	1'30			D	F-	Ad	
						- attente d'aide	
				G	K	(H)	
III	11"	^ - Me fait penser à ... comment dire ça ? ... à ... oh ! ^ v ^ à une garniture de cheminée. ^ - Aussi à un bonhomme qui se voit dans une glace en train de se chauffer les mains. Un peu drôle à dire (rit) mais enfin ...	- (hommes habituels) de chaque côté ... symétrique - (habituel)	D	F+	Obj	
	1'21			G	K	H	Ban
						- réponse reflet	
						- causes d'émotion tournées en dérision	
IV	15"	^ - Ça, ça me fait penser à un pou au microscope.	- (suppression de la partie claire des bottes) la forme	g	F-	Sciences	
	45"						
V	5"	^ - Ça me fait penser à un papillon. ^ v On regarde comme on veut ? ^ v ^ < ^ (me regarde avec un petit sourire). Non, je vois rien ... < - Ah ! ... peut-être, de chaque côté, un animal qui bondit.	- (o) - (o, à partir de la perception de chacune des deux moitiés) comme une gazelle; ses cornes (pattes	G	F+	A	Ban
						- attente d'aide	
				DG	kan	A	

	1'14		habituelles), ses pattes de devant (oreilles habi- tuelles), ses pattes de derrière (sail- lies latérales)				
VI	7"	> - Me fait penser à un revolver ... De chaque côté.	- (moitié)	D	F+	Obj	
	45"	> / \ \ > - Me fait penser aussi à un épouvantail.	- (o) avec ses bras et le bâton de l'épouvan- tail	G	F+	Obj	
VII	6"	^ \ > - Ça ressemble à deux danseuses (sourit).	- (o)	G	K	H	
	58"	> \ \ ^ < < - Aussi, sur le côté, à quelqu'un qui marche accroupi, à genoux.	- (premier et deu- xième tiers) les genoux ici (articulation de la saillie supé- rieure) et la deu- xième jambe (saillie latérale)	D	K	H	
VIII	32"	^ > ^ < < - Me fait penser à un rat, de chaque côté.	- (habituel)	D	F+	A	Ban
	54"	< ^ < C'est tout ce que je vois.					
IX	13"	^ \ > - Un violon.	- (intermaculaire)	Dbl	F+	Obj	
	41"	^ \ > - Une montgolfière.	- (intermaculaire + rose) le panier (interma- culaire) et la fumée qui s'échappe (le rose)	Dbl-D	FE	Obj	
X	8"	^ > - Me fait penser à une crevasse.	- (intermaculaire)	Dbl+D	F+	Pays	
		^ > - A un crabe de chaque côté.	- (bleu latéral)	D	F+	A	Ban
	58"	^ \ > - Retourné, à une poire, à une grosse poire.	- (rose + gris) une poire en caoutchouc avec sa canule : la forme et la symétrie	D	F+	Obj	

CHOIX :

- (+) $\begin{pmatrix} IX \\ V \end{pmatrix}$ c'est harmonieux comme formes.
- (-) $\begin{pmatrix} IV \\ X \end{pmatrix}$: plutôt sinistre.
X : ça ne ressemble pas à grand'chose.

Psychogramme

R = 20

refus = 0

Temps total = 595"

T/R = 27"

Temps de latence moyen = 13" (Pl. noires = 10"
(Pl. noires-rouges = 12"
(Pl. couleur = 18"

F % = 65 %

F+ % = 77 %

M.A. = G, Dbl

T. r. i. = 4 K : 0 C

F. second. = 1 k : $\frac{1}{2}$ E (1 FE)
+ 1 FClob

A % = 30 %

H % = 15 % + (H) % = 5 %

Ban = 4

Phénomènes particuliers :

- attente d'aide.
- réponse reflet.
- K-.
- forte tendance à la symétrie (à III, V, VI, VIII, X).
- causes d'émotion tournées en dérision.

Annexe VIII : Isabelle, 31 ans }
J.A. 25 ans } épreuves psychologiques

Rorschach

a) Isabelle

b) J.A.

Annexe VIII a) : Isabelle, 31 ans (victime de J.A.)

R O R S C H A C H

I	7"	1 ^ - En somme, c'est un tableau, une peinture noire.	- (o)	G	C'F	Art	
		2 ^ - Ça ressemble à un papillon, ses ailes, son corps, ses antennes, enfin un simulacre d'antennes.	- (o)	G	F+	A	Ban
		3 ^ - Une chauve-souris.	- (o)	G	F+	A	Ban
		4 ^ - Ça pourrait être un lac : le lac, c'est la zone noire et la zone blanche représente quatre fies au milieu. De même que ça pourrait être le contraire : quatre étangs, quatre marécages entourés de terre dure.	- (o, intermaculaire compris)	GB1	F+	Pays	
							- inversion figure fond
		5 ^ - Ça pourrait représenter des taches sur la lune, par exemple des continents sur la lune, des volcans.	- (intermaculaire → o)	B1G	F+	Fragm	
		6 ^ - Ça peut représenter des côtes de continent découpées ... une presqu'île avec golfes (commence à suivre tout le contour de la tache avec son doigt en insistant sur les parties rentrantes), et pis tout le temps quoi, comme une côte ...	- (o)	G	F+	Géo	
		7 ^ -  Ça représente un chien, comme une ombre chinoise ... Des deux côtés d'ailleurs, c'est reproduit.	- (partie supérieure des côtés)	D	FC'	Fragm	
		8 √ -  Une sculpture en terre cuite dans ce sens-là, avec deux anses sur les côtés, deux pieds et un dôme effilé en haut.	- (o)	G	FE	Art	
		Ça, c'est du point de vue artistique. Evidemment il y a plusieurs points de vue.	la couleur donne un peu l'impression de la terre cuite				
		9 √ - Du point de vue humain, ça peut représenter, je ne sais pas, la colonne vertébrale, droite, verticale (montre l'axe), avec les poumons à gauche et à droite. Oui, on dirait la radio du squelette avec les poumons, la colonne vertébrale, avec en bas le sacrum, je ne sais pas quoi, je ne sais plus les termes, ce qui représente la partie inférieure du corps humain ... Je n'ai pas grande imagination. Je ne sais pas, c'est bête ...	- (o)	G	EF	Anat	
			c'est sombre comme une radio avec des endroits plus clairs et on voit la colonne vertébrale, les poumons et le reste du corps				
							- autocritique

[illegible]

		17 √ - Les machins rouges ? ... Eh ben deux arbres rouges, et certainement un symbole peut-être de la guerre ou de la violence ou du soleil couchant, de la nuit proche; on pourrait bien faire des arbres bleus si on veut, chacun son goût ! ... 18 √ - Au milieu ... ben, un papillon, un noeud ... pas un papillon parce que ça n'a pas de tête, un noeud rouge ... 19 √ - Ces deux arbres rouges là, on dirait qu'ils sont fouettés par le vent; leur couleur est vraiment symbolique, de guerre, de violence : du sang, du sang ! ... √ < 20 < - Dans ce sens-là, autre chose, une statue représentant un animal, une bête avec une tête en pain de sucre, pointue, et puis le regard sauvage, un nez, une face méchante, barbare, qui serait couché comme en forme de bête entre deux pierres, entre deux rochers, et derrière, toujours ce fameux arbre qui tombe, avec une branche cassée ou qui va casser. < √ 21 √ - Le truc rouge peut représenter un singe, une tête de singe et ça, ben, ce serait sa queue ! Deux singes puisqu'il y en a deux ...	branches d'arbres (jambes des bons-hommes habituels) - (rouge haut) - (rouge médian) - (rouge haut) - (moitié du noir : la bête est le corps du bonhomme habituel, son oeil le petit détail intermaculaire de la basque du gilet; les rochers sont, l'un la tête du bonhomme, l'autre le panier; l'arbre qui tombe, la jambe du bonhomme habituel) - (rouge haut)	D F+ Bot - fausse couleur D F+ Obj Ban D C Symb (Sg) - réponse suspendue D FClob Art - réponse manque D F+ A - symétrie	
	8'30				
		C'est amusant ! Il faut voir du premier coup, sinon je ne vois plus ...		- remarque de type contraphobique	
IV	19"	22 ^ - Une sorte de colosse mythologique, un genre de géant avec deux énormes bottes et un énorme corps, et, fait remarquable, une toute petite tête; assis sur un tronc d'arbre au milieu. ^ √ 23 √ - Autrement, un vase de forme ... (geste ample et théâtral) avec des espèces de sculptures sous forme peut-être de monstres échevelés qui seraient après. √ < ^	- (o) - (o)	G K (H) → FClob G FClob Obj	

	3'2	C'est bizarre, je ne peux plus rien voir ... peut-être que j'ai mal aux yeux ...		- plainte - choc noir	
V	8"	(sourir) 24 $\wedge$ - Encore un drôle d'insecte coléoptère, comme au Lycée Papillon. Je dis une idiotie ! Un insecte avec des antennes et des ailes, un genre de papillon de nuit ...	- (o)	G FC' A Ban - autocritique - choc noir	
	25 $\vee$	$\wedge \vee$ Et dans l'autre sens, de part et d'autre de la ligne verticale, un oiseau aquatique, c'est-à-dire avec une petite tête sur un grand cou pliant, souple, qui seraient face à face, attachés l'un à l'autre, presque choqués l'un à l'autre; le choc est symbolisé par la grande traînée, par la course, par la vitesse ... choqués le long de la verticale. $\wedge > \wedge \vee >$ Je verrais certainement autre chose, mais il faudrait que je reste plus longtemps.	- (o)	DG F+ A - impression cinétique	
	5'14				
VI	21"	$\wedge < \wedge$ 26 $\wedge$ - Une tortue avec sa tête, sa carapace, et, sur les côtés, deux pattes de chaque côté avec des rayures dans le sens de la longueur, mais pas une tortue vivante, une tortue écrasée parce qu'elle n'est pas arrondie, qu'elle est aplatie, quoi ...	- (o)	G FE A	
	27 $\vee$	$\wedge \vee$ Autrement, un costume avec le col en V, les épaules et les bras de chaque côté posés sur un pied, quoi, posés sur un pied d'exposition, avec une fermeture éclair de haut en bas.	- (o) la forme	G F+ Obj	
	28 $\vee$	Ça pourrait être deux hommes-troncs qui sont dos à dos, qu'est-ce que je dis ? oui, qui sont dos à dos et qui tirent la langue, et puis ils ont une corne sur la tête et ils ne peuvent pas se séparer, ils sont soudés par le pied, un seul pied pour deux.	- (o)	DG kp H - tendance contamination	
	29 $>$	Ça pourrait être une fusée, une fusée qui laisserait ... une fusée noire qui ferait énormément de fumée, qui serait environnée d'énormément de fumée noire (sourir).	- (axe $\rightarrow$ o)	DG FClob $\rightarrow$ kob Obj	

	7'	30 > - Autrement, pris séparément, ça pourrait représenter mettons une tour, une tour ronde, mettons une tour de Montlhéry qui domine les feuillages arrondis autour d'elle. Décalle l'une de l'autre (montre le détail analogue de l'autre côté de l'axe).	- (saillie principale)	D	F+	Arch	- symétrie
VII	20"	31 ^ - Cela représente deux commères qui pérorent sur le marché et qui pérorent depuis le matin sur un marché de ville, qui pérorent, et alors elles ont le nez à la retrousse et un énorme chignon derrière. Le corps de ces commères serait peut-être au bout. Un étrange corps ...	- (o)	G	K	H	
		32 ^ - Il n'y a pas de corps parce que ça représente une tête de porc dans le sens opposé, dans le sens extérieur à l'image, avec un groin bien formé et deux dents dans la bouche et toujours un plumet sur la tête.	- (deuxièmes tiers)	D	F+	Ad	
		33 V - Dans ce sens-là, deux éléphants, la trompe, le gros corps, la grosse tête. J'ai remarqué une chose : presque dans tous les dessins, il y a un décalque quand on regarde de manière normale, le côté gauche est décalqué du côté droit, et au milieu il y a une partie noire toujours pour les séparer.	- (deuxièmes et premiers tiers)	D	F+	A	- symétrie
	5'20	34 V - Un temple chinois ... Non, ça ne va pas avec la coupole ! ... Je ne sais pas (rit).	- (intermaculaire)	Dbl	F+	Arch	- dénégation
VIII	17"	Des couleurs ... Tiens ! ... 35 > - Je vois tout de suite dans ce sens-là des castors ... comment c'est fait les castors ? Deux castors ... > ^ enfin, deux bêtes à quatre pattes qui ressemblent à des castors. Rouges, évidemment rouges ... ^ > V (soupir) ^ (moue dubitative) deux castors rouges qui font de l'escalade, et puis ... il y en a un qui a un pied coincé dans un rocher jaune, la jambe droite de devant est coincée dans une autre roche verte;	- (habituel)	D	kan	A	Ban
							- fausse couleur

		les deux castors, c'est pareil, je n'ai pas besoin de dire ça, hein, puisque ... je dis des castors, mais ça pourrait être d'autres bêtes (sourir).		- synétrie
		36 √ - Dans l'autre sens, ça représente un paletot rose, un paletot quoi, avec l'encolure et puis tout ...	- (orange)	D FC Obj
		37 √ - En dessous, il y aurait un autre vêtement. Deux vêtements. L'autre vêtement est dépenaillé, tout déchiré, accroché au paletot rose.	- (rose)	D F- Obj
		38 √ - En dessous, un rocher vert.	- (bleu)	D F+ Fragn
		39 √ - Avec un bâton dans le milieu, la branche centrale où seraient suspendus les deux paletots. Il y a les castors attachés par une patte, les paletots, mais ... (rit). C'est une histoire de fou, ça !	- (axe)	Dd F+ Obj
		40 < - Le tout, sans considération de la couleur, un poisson plat; lumineux, des mers chaudes, puisqu'il y a des couleurs; il nage vite, on le voit à cause de cela qui est pointu (sommet du gris).	- (o)	G CF A → kan
6'20				- cause d'émotion tournée en dérision
IX	12"	41 ∧ - Ça représenterait un iris blanc avec un coeur aux reflets verts, et puis les étamines jaunes, mettons, qui serait planté dans une terre rose-rouge et puis les feuilles à gauche, à droite, des feuilles vertes, environnées de jaune, d'une nuée incertaine, des nuages sans couleur, ocre, vilains, qui ne va pas du tout, incertains.	- (o)	GB1 FC Bot
		42 > - Un bonhomme, deux puisque les mêmes; avec un bonnet de meunier, un long nez crochu, une grande barbe jaune, un gros ventre.	- (brun)	D F+ H - symétrie
		43 √ - De ce côté-là, une gerbe de feu qui s'élargit vers le haut, le rouge qui s'élargit vers le haut, et la gerbe retombe bizarrement verte et jaune, au lieu de retomber en cendres.	- (rose → o)	DG kob Elém (→ CF)
		44 √ - Autrement, la partie blanche centrale, un homme avec une face large et deux grandes oreilles jaunes, des yeux verts et blancs, un buste d'homme posé par terre.	- (intermaculaire)	Dbl F- Art
		√ < ∧		- fausse couleur

		C'est marrant, j'ai mal aux yeux à force de regarder. C'est peut-être de conduire. J'ai souvent mal aux yeux quand je conduis.		- plainte				
	6'			- référence personnelle				
X	27"	45 ^ - (moue et hochement de tête) - Je vois déjà deux crabes bleus avec des pattes tout autour. C'est marrant, je vois que des bêtes. Je pourrais bien voir autre chose que des bêtes !	- (bleu latéral)	D	F+	A	Ban	
		46 ^ - Je vois deux fleurs jaunes, deux jonquilles jaunes.	- (jaune latéral)	D	FC	Bot		- autocritique
		47 ^ - Et deux feuilles mortes qui tombent.	- (brun latéral) elles ont la couleur des feuilles mortes	D	CF	Bot		
		48 ^ - Au milieu, un âne vert avec des oreilles bien droites, deux yeux verts, qui aurait beaucoup de cheveux, des cheveux verts, une crinière ... Et c'est bizarre, ces choses que je vois, les fleurs, les bêtes, les feuilles, toutes ces choses se tiennent les unes les autres. Elles sont ... On ne peut pas les séparer, elles se tiennent toutes, elles sont soudées ensemble. Je trouve que c'est dur à voir là-dedans ... Le Docteur G. m'avait fait faire un dessin : j'avais fait une file avec un bonhomme au milieu. Je n'ai pas su dire ...	- (vert médian)	D	F+	A		- fausse couleur
		49 ^ - Deux crapauds verdâtres en haut.	- (vert latéral)	D	FC	A		- référence personnelle
		50 ^ - Au milieu, une bougie, mettons qui les sépare, une flamme.	- (colonne du gris médian)	Dd	F+	Obj		
	5'20							

Faute de temps, l'enquête a dû être faite assez rapidement et l'épreuve choix n'a pu être proposée.

Psychogramme

$$R = 50$$

```
refus = 0
```

Temps total = 3586"

$$T/R = 72''$$

Temps de latence moyen = 16" (Pl. noires = 15"
(Pl. noires-rouges = 12"
(Pl. couleur = 19"

$$RC \% = 32 \%$$
$$F \% = 50 \%$$
$$F + \% = 80\%$$

M.A. = G, Db1

$$\begin{array}{lcl} \text{M.A.} = \underline{\underline{G}}, \underline{\underline{D61}} & \left(\begin{array}{l} 7 \text{ FC, dont 2 FC'} \\ 4 \text{ CF, dont 1 C'F} \\ 1 \text{ C} \end{array} \right) \\ \text{T. r. i.} = 2 \text{ K} : 9 \text{ C} & \left. \vphantom{\begin{array}{l} 7 \text{ FC, dont 2 FC'} \\ 4 \text{ CF, dont 1 C'F} \\ 1 \text{ C} \end{array}} \right\} \end{array}$$

F. second. = 5 k : 2 E $\left(\begin{array}{l} 2 \text{ FE} \\ 1 \text{ EF} \end{array} \right)$ formule secondaire
3 FClob

$$A \% = 28 \%$$
$$H \% = 10 \%$$

Ban = 7

Phénomènes particuliers :

- chocs (rouge
- (noir
- réponse de manque.
- plaintes.
- tendance contamination.
- inversion figure fond.
- impression cinétique.
- réponse suspendue.
- perspective.
- cause d'émotion tournée en dérision.
- K réprimée.
- dénégaration.
- références personnelles.
- réponse (H).
- confabulation.
- fausses couleurs.
- remarque de type contraphobique.
- symétrie.
- autocritique.
- réponses Architecture.

(noir

- réponse de manque.

- plaintes.

- tendance contamination.

- inversion figure fond.

- impression cinétique.

- réponse suspendue.

- perspective.

- cause d'émotion tournée en dérision.

- K réprimée.

- dénégation.

- références personnelles.

- réponse $(H)^+$.

- confabulation.

- fausses couleurs.

- remarque de type contraphobique.

- symétrie.

- autocritique.

- réponses Architecture.

Page VIII b) : J.A. 25 ans

R O R S C H A C H

I	6'30	$\wedge \vee \wedge$ Ça représente un dessin ? $\wedge$ - Là, je vois la forme d'une hanche et les jambes. $\wedge$ - En haut, espèces de mains.	- (milieu intérieur du noir médian) - (cônes médians)	Do	F+	Hd	
	7'22	$\wedge \vee$		Do	F+	Hd	
II	1'54	$\wedge \vee \wedge$ Même les formes comme ça ? $\wedge$ - On dirait deux bêtes.	- (noir) on dirait espèces de cornes <u>Additionnelle</u> $\wedge$ - partie intime d'une femme, en bas (milieu du rouge médian) <u>Dd, F+, Sexe</u>	D	F+	A	Ban
	2'7						
III	20"	$\wedge$ - On dirait, je sais pas, deux femmes qui sont baissées, enfin pas baissées, mais un peu voûtées.	- (habituel)	G	K	H	Ban
	45"	$\wedge \vee \wedge$					
IV	2'24	L'ensemble du dessin ou les détails ? $\wedge \vee$ Là, je vois rien du tout. $\vee$ - On dirait un peu, un peu, la partie intime d'une femme.	rien sauf dessins avec gris, noir, c'est tout - tendance Cn - (rappelé : milieu haut) pas tellement ! - dénégation	Dd	F-	Sexe	
	2'34						
V	10"	$\wedge$ - On dirait une chauve-souris ou un papillon, on dirait une chauve-souris.	- (o) gris, noir	G	FC'	A	Ban
	57"						
VI	1'28	Non, je vois rien du tout là ... Non.			refus		

VII	20"	√ - Là, on dirait deux femmes, enfin la forme ... qui se touchent la tête et qu'ils ont les mains comme ça, les jambes et puis le ...	- (o)	G	K	H	
	1'6						
VIII	46"	^ > ^ > √ > > - On dirait deux bêtes, deux animaux, je sais pas, je vois la forme simplement avec quatre pieds.	- (habituel) enfin, des animaux roses ... la forme	D	F+	A	Ban
	1'32						
IX		^ √ Rien.	^ √ > √ il y a de l'orange, du vert, du bleuté, du rose - Cn	- choc couleur	refus		
	1'7						
X		^ √ Il faut dire la couleur aussi ? Il y a n'importe quelle couleur dans tous les dessins ! Non, je vois rien. Non, rien.	rien du tout du vert, du rose, etc ...	refus			
	1'30						

CHOIX :

⊕ { II }
 { III } je sais pas pourquoi.

⊖ { IV : de drôles de dessins.
 { IX : les formes, je sais pas, elles sont indécises.

Annexe IX : J.J. 33 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

Annexe IX : J.J. 33 ans

R O R S C H A C H

I	34"	On peut la tourner ? Je vous dis ce qu'il me semble ? Je pourrais voir à la rigueur une chauve-souris. ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ Oui ... C'est pas bien défini, en effet ! ^ ^ (moue) ^ >	- (milieu + partie supérieure des côtés) la forme, le dé- ploiement des ailes, la tête, le corps	Dd	F+	A	
	1'29						- critique dépréciative de l'objet (tendance)
II		^ ^ ^ > ^ Je vois rien là-dessus ! (encouragements) Je vois des taches, c'est tout. ^ ^ Vois pas à quoi ça pourrait ressembler ...	Non, là, je ne vois rien				- choc (rouge ?) refus
	1'30						
III	13"	^ - Là, oui, j'ai l'impression de voir deux ... tout ce qu'on veut, peut- être des singes ou des hommes noirs en train de frapper sur un tam-tam. C'est compliqué quand même ! ... ^ ^ ^	- (habituel)	G	K	H	Ban
	1'3						- expression modérée de la frustration
IV	1'12	^ ^ ^ ^ - Peut ressembler, ça, à la tête d'une abeille, le devant, ou d'un insecte quelconque, quand on la regarde de face. ^ ^ ^ Oui, tête d'insecte. Autrement (^ < ^), rien.	- (ensemble, moins saillies supé- rieures et gris des bottes) les mandibules (bas des bottes) et la trompe (milieu en bas) les couleurs sur- tout	Dd	EF	Ad	
	2'21						- choc: noir
V	23"	^ - Papillon. ^ ^ ^	- (o)	G	F+	A	Ban
	1'15						
VI		^ ^ ^ Enfin ... Quelque chose qui me paraît bizarre ... Sur des machins comme ça, est-ce que vous recon- naîtriez quelque chose ? ...					- attente d'aide

		Pour mon opinion personnelle, là, je ne reconnais rien ! ... Rien, rien, rien du tout ...	<u>Additionnelle</u> √ - Peut donner une peau tannée, les pattes, la forme surtout <u>G, F+, A, Ban</u>	refus		
	2'10					
VII	43"	^ - Ça pourrait être ... certaine ressemblance avec les cumulus ... différentes formes de nuages.	- (o) les couleurs surtout	G	EF	Fragm
	1'20					
VIII	22"	^ < - Là, on pourrait voir deux petits ... genre de mulots.	- (habituel)	D	F+	A : Ban
		^ - Peut-être ... (^ √ ^) ... tout l'ensemble, peut-être, par exemple, un emblème de noblesse, avec les deux ... Oui, ça pourrait être ...	- (o) avec les couleurs	G	FC	Embl
	2'37					
IX	14"	^ - On pourrait croire à l'éruption d'un volcan.	- (o)	GB1	kob	Fragm
		√ - Ou même de ce côté-là, avec les couleurs, le moutonnement rouge.	- (o)	GB1	CF	Fragm
		^ - Ça pourrait tout aussi bien représenter des profondeurs marines, avec des coraux de toutes les couleurs.	- (vert + intermaculaire inférieur) la couleur	D-DdB1	CF	Pays
	1'36					
X		^ √ ^ √ (moue) Alors là, je vois rien.	<u>Additionnelle</u> ^ - Certaine ressemblance avec l'Italie (rose D) <u>D, F+, Géo</u>	- choc morcellement		
	1'55	√ - Je vois des taches de peinture.	- (o) le reste ? Abstrait ! Des taches de couleur ...	G	CF	Art
	2'25	√ ^ C'est tout à fait de l'abstrait, ça.				

CHOIX :

- (+) (IX : les couleurs sont assez plaisantes.
(IV : pour moi, des reflets d'ombres.
- (-) (II)
(VI) pas de sens, elles ne ressemblent à rien.

Psychogramme

R = 11

refus = 2 (II, VI)

Temps total = 1066"

T/R = 97"

Temps de latence moyen = 42" (Pl. noires = 43"
(Pl. noires-rouges = 13"
(Pl. couleur = 50"

RC % = 55 %

F % = 27 %

F+ % = 100 % (mais 3 réponses F seulement)

M.A. = G, Dd, tendance Dbl

T. r. i. = 1 K : 3½ C (1 FC
(3 CF

F. second. = 1 k : 2 E (2 EF)

A % = 36 %

H % = 9 %

Ban = 3

Phénomènes particuliers :

- chocs (noir
(rouge (probable)
(morcellement
- attente d'aide.
- expression modérée de la frustration.
- tendance à la critique dépréciative de l'objet.
- Fragm % = 27 %.

Annexe X : T.L. 32 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

Annexe X : T.L. 32 ans

R O R S C H A C H

I	6"	^ - Papillon, premièrement. Il y a un sens ? ^ v > v v - On dirait un thorax vu à la radio. v <	- (o) - (o) la colonne vertébrale, les interstices et les côtes, la couleur des radios	G	F+	A	Ban
	46"			GBI	EF	Anat	
II	22"	^ v v - A peu près le dessin d'un bassin de squelette. v ^	- (noir) peut-être parce que j'avais parlé de la colonne vertébrale, ici <u>Additionnelle</u> ^ - Du sang <u>D, C, Sg</u> - censure initiale	- choc:rouge	D	F-	Anat
	41"						
III	7"	^ - L'impression de deux personnes. v - Le larynx, vu par la bouche.	- (habituel) elles ont l'air de tenir un panier - (toute la partie inférieure) la bouche (ensemble des jambes habituelles), le larynx (milieu du noir) <u>Additionnelle</u> ^ - Toujours ce sang autour <u>D, C, Sg</u> - censure initiale	- choc:rouge	G	K	H Ban
	27"			D	F-	Anat	- réponse orale
IV	25"	^ v v - Une peau (détourne la Pl. en même temps qu'il donne sa réponse).	- (o) la forme et les ombres	G	FE	A	Ban
	25"						
V	7"	^ v v - Un insecte. v ^	- (o) <u>Additionnelle</u> ^ - Peut-être une chauve-souris <u>G, F+, A, Ban</u>	G	F+	A	
	19"						

VI	28" 28"	$\wedge \vee \wedge$ $\wedge$ - On dirait une peau pour le tannage.	- (o) la conformation et les ombres	G	FE	A	Ban
VII	50"	$\wedge \vee \wedge$ Je ne vois pas. (encouragements) $\wedge \vee$ Non, là je ne vois pas.	rien				- choc au vide refus
VIII	39" 52"	$\vee \wedge \vee$ $\vee$ - Deux animaux, des rats.	- (habituel)	D	F+	A	Ban
IX	1' 1'11	$\wedge \vee \wedge$ $\wedge$ - On dirait des empreintes de doigts.	- (rose) écrasé, élargi, les ombres	D	EF		Fragm
X	14" 23"	$\wedge \vee$ $\vee$ - Paysage de cauchemar.	- (o) à cause de cette forme (vert mé- dian) : un corps et des grandes ailes; surtout les couleurs	G	CF		Abstract

CHOIX :

- (+) { VIII : ressemble vraiment à quelque chose.
 III : je définis mieux.
- (-) { II : le sang.
 V : la chauve-souris.

Psychogramme

R = 11

refus = 1 (VII)

Temps total = 382"

T/R = 35"

Temps de latence moyen = 21" $\left\{ \begin{array}{l} \text{Pl. noires} = 14" \\ \text{Pl. noires-rouges} = 15" \\ \text{Pl. couleur} = 38" \end{array} \right.$

RC % = 27 %

F % = 45 %

F+ % = 60 %

M.A. = G, tendance Dbl

T. r. i. = 1 K : 1 C (1 CF)

F. second. = 0 k : 3 E $\left\{ \begin{array}{l} 2 \text{ FE} \\ 2 \text{ EF} \end{array} \right.$

A % = 45 %

H % = 9 %

Ban = 5

Phénomènes particuliers :

- chocs $\left\{ \begin{array}{l} \text{vide} \\ \text{rouge} \end{array} \right.$
- réponse orale.
- réponse G, CF en présence d'un choc couleur au moins larvé (léger allongement du temps de latence moyen aux Pl. couleur, réponse Abstraction à contenu plein d'angoisse à X).
- Hd + Anat + Sexe + Sg = 27 %.

et à l'enquête

- réponses Sg.
- censure initiale.

Annexe XI : Q.D. 43 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

Annexe XI : Q.D. 43 ans

R O R S C H A C H

I	7"	^ - Ce que c'est ? - Une araignée. Oui ...	- (o) à cause des crochets (cônes médians); écrasée, les pattes écrasées, le corps transparent	DG	F-	A	
	36"	^ - Papillon aussi, si on veut ... Plutôt un papillon un peu effleuré des doigts.	- je vois plus, ah si ... (o) enfin un papillon ? oui, qu'on prend, qu'on écrase entre deux feuilles; partagé en deux; des fragments disloqués	G	F+	A	Ban
				- N.B. : censure initiale			
II	16"	^ - Ça, c'est assez difficile ! ^ - Là aussi ces gros papillons jaunes et blancs écrasés ... D'un coup de pied ! ...	- (o) de plusieurs <u>couleurs</u>, avec des yeux jaunes et rouges; deux antennes devant; aussi écrasé; on voit les couleurs; des <u>fragments</u>, c'est pas juste le papillon ...	G	CF	Fragm	
	39"			- fausses couleurs			
III	8"	^ ^ ^ - Plutôt un crabe. Voyez, la carcasse : exactement !	- (o, à partir du noir) les pattes et le rouge de chaque côté pour faire voir le sang	DG	CF	(A (Sg)	
	16"		- précision Sg				
IV	6"	^ ^ ^ - Celle-ci, une peau de bête, je sais pas, une peau de bête tendue sur une plaque de bois. Quel animal ? Assez difficile ! Disons une musaraigne.	- (o) toutes ces taches de poils ... les pattes ... ouverte, étendue, un drôle d'animal pour avoir ces antennes la forme surtout, mais aussi la	G	FE	A	Ban

			couleur - tendance contamination				
	34"						
V	7"	^ - Ça, un parfait papillon, oui un papillon de nuit, je crois que c'est ça, un papillon de nuit.	- (o) papillon de nuit, parce que les antennes sont plus fortes à l'arrière (Cf. aussi épreuve choix)	G	FC'	A	Ban
	26"						- tendance affaiblissement de la conscience interprétative
VI	10"	Oh la ! ^ - Une peau de bête quelconque tendue. Mais quelle bête ? On ne peut pas définir.	- (o) on dirait une musaraigne, le nez pointu, mais le cou, sa longueur ! ? la forme et la couleur	G	FE	A	Ban
	32"						
VII		Oh ! ^ V Là, vous compliquez les choses !					- choc vide - mise en accusation du psychologue
	12"	^ - Des fragments de peau, de peau d'animal, de chat écrasé, disloqué.	- (o)	DG	F+	Fragm	- persévération complexuelle
	30"						
VIII	13"	^ - Pas du tout un animal. ^ - On dirait un dessin assez naturel mais qui représente deux chats, chiens ou moutons ... des moutons ... qui montent, qui ont été campés sur un dessin surréaliste.	- (habituel) - (o, à partir des animaux habituels) à droite, avec une tête de chat, à gauche, une tête de mouton ici des rochers (centre) - réponse dissociée	D	F+	A	Ban
	1'3			DG	F+	Art	- réponse négative
IX	13"	Ouh ! ... ^ - Pareil, un dessin qui représente des formes bizarres. ^ V On peut voir tout ce que l'on veut là-dessus ... ^ V ^ ... ^ - Qui représente un violon entouré de couleurs.	- (o, à partir de l'intermaculaire) <u>Additionnelle</u> ^ - Les crochets	BIG	CF	Art	
				Dbl	F+	Obj	

	42"		d'une bête quelconque (saillies du brun) <u>Dd, F+, Ad</u>			
X	12"	^ \ √ Ça !? ... √ - Des dessins surréalistes qui re- présentent tout ce qu'on veut, des choses écrasées, des têtes d'ani- mal. Bizarroïde. Surréaliste.	- (o) ... Picasso <u>Additionnelle</u> ^ - Un ange avec des ailes (vert mé- dian) volant dans les cieux <u>D, K, (H)</u>	- choc morcelleme G : C : Art: - persévération complexuelle		
	43"					

CHOIX :

- ⊕ { II : les couleurs et la forme.
 V : pareil; papillon de nuit foncé.
- ⊖ { III : cette carcasse ! pauvre bête, et ce sang rouge ...
 VII : peau arrachée, disloquée.

Annexe XII : H.F. 23 ans, épreuves psychologiques

1 - Rorschach

2 - village de Mabilie

a) schéma

b) comportement
opérationnel

c) questionnaire

Annexe XII 1 : H.F. 23 ans

R O R S C H A C H

I	11"	^ \ ^ A quoi ça ressemble ? ^ - Un ossement ... Ça peut ressembler à un bassin. ^ \ ^ ^ - Ou un crabe vu de dessous.	- (o) toute sa forme, avec les jours - (o) tout, sauf cela (suppression des saillies latérales) deux petites pattes sur le devant, comme des pinces (cônes médians)	GB1	F+	Anat	
	43"			D	F-	A	
II	1'14	^ \ (petit haussement de sourcils) ^ > ^ Là, je ne vois pas ... (continue à regarder) ^ > ^ Non, je ne vois pas. (encouragements) Non.	<u>Additionnelle</u> < - Une tête de porc, de sanglier (côté droit) <u>D, F+, Ad, Ban</u>			refus	
	10"	^ - Ça ressemble à des personnages de toute façon ... portant quelque chose.	- (habituel) portant un panier; peut-être des femmes, à cause de la poitrine	G	K	H	Ban
IV	14"	^ \ ^ - Ça peut ressembler à une feuille. ^ \ ^	J'avais pas trouvé (rappel → ensemble des bottes) à cause du relief	D	EF	Bot	
	46"						
V	11"	^ \ ^ - Ça peut ressembler à un papillon. ^ \ ^ ^ - Une chauve-souris, quelque chose comme ça.	- (o) - (o)	G	F+	A	Ban
	23"			G	F+	A	Ban

VI	15"	^ - Ça, ça peut ressembler à une peau d'animal séchée. ^ v	- (o) les pattes, la colonne vertébrale, la tête, et le relief	G	FE	A	Ban
	30"						
VII	15"	^ - Des visages, deux têtes humaines. ^ v ^	- (premier tiers)	D	F+	Hd	
	33"	^ - Des danseuses.	- (o)	G	K	H	
VIII	10"	(froncement de sourcils imperceptible) ^ > > - Des bêtes, peut-être des rats ou des cochons d'Inde. > v	- (habituel) un de chaque côté, peut-être des rats, à cause du museau pointu, mais ils n'ont pas de queue	D	F+	A	Ban
	38"	v - Un papillon. v <	- (rose-orange) la forme des ailes et les couleurs	D	FC	A	
IX	47"	^ v > v ^ (moue) Ça, je vois pas (presque bas). (encouragements) ^ v Non.	<u>Additionnelles</u> ^ - Un profil humain (contour inférieur du brun se prolongeant par le vert) avec le nez (bosses brunes au centre) <u>Dd, F-, Hd</u> ^ - Aussi le rose : des têtes qui tirent la langue (têtes habituelles) <u>D, kp, Hd, Ban</u> - désignation de l'endroit interprété par la couleur - réponse orale				refus
X	39"	^ - Ça ... (hésitation) ... peut ressembler à tout ... Disons deux grillons.	- (gris médian) à cause des antennes, les yeux, la bouche, les pattes	D	F+	A	
	1'	^ v	<u>Additionnelle</u> ^ - Une fle, au				

point de vue géogra-			
phique (rose D); la			
longueur, le relief			
surtout, vue de			
dessus			
<u>D, EF, Géo</u>			
- perspective			

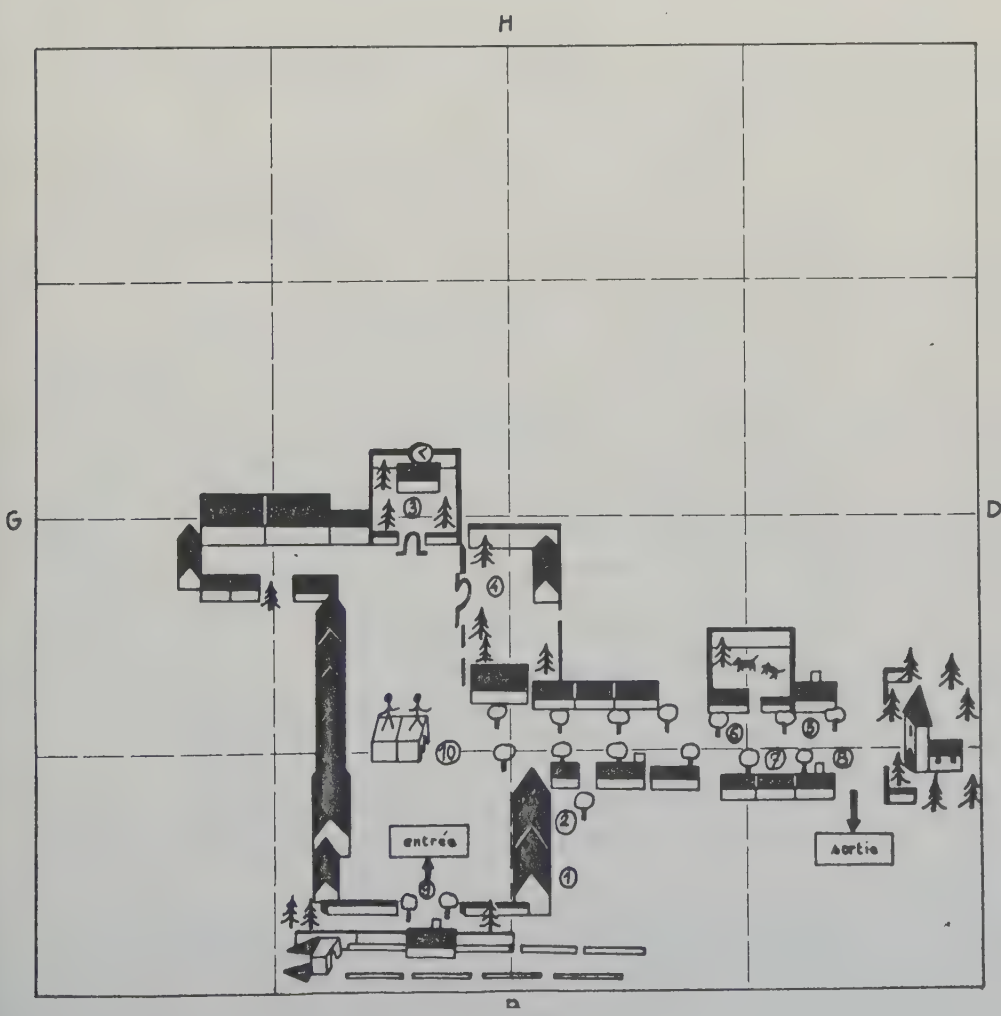
CHOIX :

- (+) (VII) elles sont beaucoup plus faciles à distinguer,
- (III) on voit nettement deux formes humaines.
- (-) (IX : je n'ai pas pu voir tout de suite. C'est tout, pas d'autre.

H.F. 23 ans. Annexe XII 2 a)

Test du Village.

- ① maison propre. ② maison des parents.
- ③ mairie. ④ école.
- ⑤ moulin. ⑥ bergerie. ⑦ lavoir. ⑧ forge.
- ⑨ gare.
- ⑩ statue.



COMPORTEMENT OPERATIONNEL

Après une exploration du matériel et un tri partiel, H.F. construit son village par juxtaposition de petits ensembles successifs : place carrée en BG, mairie et son jardin, école et sa cour, ferme avec ses animaux, gare avec sa voie ferrée coupée d'un pont et longée d'un talus.

Il travaille avec une activité soutenue, soigne ses alignements. Mais sa progression est hésitante, avec des tentatives amorcées, puis abandonnées, puis reprises. Ainsi, à la 14ème minute, on le voit sortir du tas les ponts à deux arches, puis les reposer, prendre en main les pyramides vertes, puis les rejeter, observer un personnage, puis l'abandonner. Toutes ces tergiversations finissant par aboutir à un résultat précis puisque à l'intérêt pour le personnage succède l'intérêt pour l'animal qui conduit à la construction de la ferme.

L'église, tout de suite constituée par les deux pièces prévues pour le faire, est la première pièce placée. Mais, de BG, elle sera transportée, à la 20ème minute, d'abord au centre de la place carrée, puis en BD où on la trouve en fin d'épreuve.

Les ponts et ponts à deux arches donneront lieu à beaucoup de perplexité et seront l'objet de nombreux transferts. Dès la 14ème minute, on a vu H.F. s'y intéresser. A la 20ème minute, alors qu'il vient de transporter l'église en BD, il pose le pont à côté d'elle. Mais il ne l'y laissera pas : à la 23ème minute, il essaie en B l'association pont-pyramides vertes à laquelle il reviendra, mais qu'il délaisse temporairement pour s'occuper des personnages; il pose les personnages noir et rouge au centre de la place, puis les enlève, reprend les ponts à deux arches, juche sur l'un le personnage noir; en intermède, disperse ici et là quelques sapins, prend les barres rouges, les repose, prend les barres vertes, les repose; ce n'est qu'à la 29ème minute, après s'être enquis : "Faut que je mette tout ?" qu'il réassociera les pyramides au pont, accolera au premier le second des ponts à deux arches en y posant le personnage rouge.

La voie ferrée, avec son talus suggéré par la couleur verte des barres qui le constituent, sera construite en toute dernière minute.

La construction aura duré 33 minutes. H.F. aura utilisé 127 pièces : il restera dans le tas : 6 toits, une barre blanche et 2 personnages silhouettés.

QUESTIONNAIRE (extraits)

Entrée. Sortie. Circulation.

On entre par la gare, on circule dans la rue principale (horizontale vers D), on sort à côté de l'église (BD).

Maison personnelle.

Choisie parce qu'elle est près de la gare.

Maison des parents.

A côté de la maison personnelle.

Monuments particuliers.

Ni hôpital, ni château. Pas d'usine, mais des bureaux. Pas de prison, à la rigueur, une cellule dans la gendarmerie.

Attaque. Défense.

L'attaquant.

Je ne vois pas. Peut-être un peuple ennemi, qui arrive du côté de l'église (voie indiquée comme Sortie du village), qui va encercler le village s'en prenant à la gendarmerie, à la mairie, aux P.T.T., à la gare.

La défense.

Les gens se réfugient dans les maisons, demandent de l'aide à la gendarmerie.

Les résultats.

Le village gagne.

Age.

15 ans : on est encore à l'école.

Enfant malheureux.

L'enfant habite la forge. Il est apprenti. Il n'a pas de parents. S'il est mineur, on le place à l'assistance publique. Sinon le forgeron peut l'adopter.

Annexe XIII : H.Y. 23 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

R O R S C H A C H

I	12"	^ - Une magnifique tache repliée sur une feuille. ^ - Ressemblerait plutôt à une chauve-souris. Forme un peu vague, un peu géométrique. Un effet d'ailes assez légères. Autrement, qu'est-ce qu'on pourrait voir ? ^ - Un peu une carte, avec des montagnes, un peu plus foncé. En deuxième solution bien sûr.	- (o) la symétrie et les marbrures - (o) la forme : deux antennes, les ailes, bien sûr, les jours, mais dans une peinture moderne qui n'est pas nette ici (extrémité inférieure), la queue de la chauve-souris - (o) les marbrures	G	EF	Fragm				
	1'27						A	Ban		
II	25"	Toujours la même chose : une tache d'encre repliée, elle se reproduit exactement ... Ça peut donner une forme. ^ - Vous verriez plutôt un papillon de deux couleurs, trois couleurs avec les marbrures. Autrement, c'est inerte. Aucune figure vraiment définie, chacun pense ce qu'il en veut. Terminé !	- (o) les antennes, les couleurs; tout cela échancré sur les bords; bien sûr, le milieu n'est pas peint, mais c'est une esquisse	G	FC	A				
	1'12									
III	7"	^ - On dirait de l'art des pays noirs: une scène qui se passe dans les pays noirs, deux noirs, soit portant quelque chose, travaillant même. ^ - Autrement, on pourrait voir une espèce de squelette avec la colonne vertébrale au milieu.	- (habituel) l'art noir est beaucoup développé en ce moment, le noir en train de porter de l'eau ou des femmes en train de laver, mais ce n'est pas net, ce n'est pas vraiment la forme - (milieu du noir) les côtes et la colonne vertébrale mais toujours très mal défini, c'est vague, très vague	G	FC'	Art	Ban			
							K réprimée			
				D	F-	Anat				

	1'10	Toutes ces figures ne sont pas nettes. Terminé !		- critique: dépréciative de l'objet				
IV	9"	Ça ressemble vraiment à quelque chose ? ^ - Un dessin dans la grotte de Lascaux, les mêmes différences de teintes, très bon teint, accords des couleurs en noir très bien faits. J'avais demandé de la peinture pour faire pareil.	C'est le sens ? - (o) la forme d'un animal ici (tache plus claire en haut à gauche); toujours ces marbrures; ça me fait penser à un animal dessiné sur les murs dans les grottes de Lascaux, au dessin qui ressemblait à ça, des fresques de chevaux	DdG:EF:Art:				
	1'57			- référence personnelle				
V	5"	^ - Ça ressemble étrangement au premier dessin qu'on a vu, pas le dessin, mais vaguement à une chauve-souris, mais beaucoup moins vague que dans le premier dessin. ^ - La forme d'un appareil, mais sans détail. Toutes les mêmes !	- (o) toujours cette forme d'ailes, avec les pattes arrière qu'elle replie sous elle; quelque chose d'empaillé, d'abîmé <u>Additionnelle</u> ^ - En enlevant les ailes, qu'est-ce que vous voyez ? Ben un lapin, très très vague <u>D, F+, A</u> - attitude d'égalité - (milieu) des branches de connexion en électricité avec ici les blocages (oreilles et pattes)	G: F+: A: Ban				
	1'50			D: F-: Obj:				
				- commentaires sur la similitude				
VI	30"	Là encore, pas grand'chose, bien sûr ! ^ - Dans le dessus, une espèce de tête avec des moustaches. ^ - Là, une peau d'ours ou d'autre animal, la forme, les teintes aussi : cette ligne longitudinale plus foncée pourrait montrer le dos de la bête. Mais la tête ne s'accorde pas, c'est celle d'une autre bête, une peau d'ours à tête de serpent.	- (haut) - (partie principale)	D: F+: Ad:				
	1'30			D: FE: A: Ban				
				- tendance contamination				

VII	5"	^ - Deux visages qui se regardent. Des visages humains, mais avec une corne sur la tête, quelque chose de moderne, une sculpture moderne très symétrique. On voit bien le nez (menton des visages humains habituels), la forme de la bouche (intermaculaire sous le premier tiers), le nez en avant, ce qui n'est pas normal. La patte vers l'arrière (saillie latérale), plutôt, un corps d'animal. Mais tout cela est très flou.	- (o) dessin très très moderne, avec un socle (troisième tiers)	DG	F.	Art	- contamination
	1'5						
VIII	15"	Grand changement ! Nous y voyons des couleurs ! Animaux, des choses de ce genre : ^ - Ici, un papillon de plusieurs couleurs, les couleurs sont primordiales. ^ - Sur les côtés, deux ours, mettons sur leur patte arrière; ils sont là comme sur le pied d'une coupe : une sculpture très moderne, très floue. ^ - Dans le dessus, ça ne ressemble à peu près à rien ... Le couvercle de cette coupe. Dessiné avec une quelconque couleur.	- (rose-orange)	D	FC	A	- remarque couleur
			- (habituel)	D	F+	Art	Ban
			- (gris)	D	F+	Obj	
	1'		<u>Additionnelle</u> ^ - L'ensemble, quelque chose d'ancien sculpté, représenté en sculpture moderne. Très très mal fait. <u>G, FC, Obj</u>				
IX	10"	Pouah ... ^ - Une radio. Avec le bassin en bas (rose) et les organes plus haut, en plusieurs couleurs, tout ça dessiné très très modestement, genre Picasso et donnant des formes très approximatives : la colonne vertébrale (axe) qui s'en va en fuyant, s'estompe, et les côtes plus nettes. Tout ça en couleurs principales avec, bien sûr, des ombres.	- (o)	G	CF	Anat	
	1'20						
X	30"	A première vue, un très grand fouillis de couleurs, de taches qui ressemblent, à vrai dire, à pas grand'chose, mais approximativement. ^ - Le rose, la forme d'îles bien particulières. La Jamaïque. Ça pourrait ressembler approximativement.	- (rose Droit)	D	F-	Géo	- choc morcellement
							- désignation de l'endroit interprété par la couleur

50"	$\wedge$ - Le bleu, sur le côté, une espèce de scarabée de mer, un bernard l'ermite sortant de son coquillage.	- (bleu latéral)	D	F+	A
	$\wedge$ - Dessus, plus net, un tube très symétrique avec des taches de chaque côté qui ne représentent rien de réel.	- (colonne du gris médian) <u>Additionnelles</u> $\wedge$ - La Corse (brun Droit) <u>D. F+, Géo</u> $\wedge$ - Une seiche avec la tête et des tentacules (vert médian) <u>D. F+, A</u>	Dd	F+	Obj

CHOIX :

- (+) {
 - III : ressemble le plus, de l'art noir, une esquisse.
 - IX : ressemble aussi le mieux question Anatomie; si on prend un livre de médecine ...
- (-) {
 - celles qui ressemblent pas à grand'chose :
 - IV et
 - X : trop de fouillis !

Psychogramme

R = 19

refus = 0

Temps total = 801"

T/R = 35"

Temps de latence moyen = 15" (Pl. noires = 12"
(Pl. noires-rouges = 16"
(Pl. couleur = 18"

RC % = 37 %

F % = 58 %

F+ % = 66 %

M.A. = C, tendance Dbl

T. r. i. = 0 K : 2 $\frac{1}{2}$ C (3 FC, dont 1 FC'
1 CF

F. second. = 0 k : 3 $\frac{1}{2}$ E (1 FE
3 EF

A % = 37 %

H % = 0

Ban = 6

Phénomènes particuliers :

- choc au vide à VII (avec une réponse DG- contaminée, de plus en plus dégradée au fur et à mesure qu'elle se précise).
- choc au morcellement.
- contaminations.
- impression d'inerte à II, d'empaillé, d'abîmé à V.
- tendance aux attitudes d'égalité (contradépendantes).
- critiques dépréciatives de l'objet.
- commentaires sur la similitude.
- K réprimées.
- référence personnelle.
- symétrie.
- désignation de l'endroit interprété par la couleur.

Annexe XIV : J.V. 27 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

Annexe XIV: J.V. 27 ans

R O R S C H A C H

I	15"	^ - Là, ça me fait penser à un monstre qui ressemble un peu à une chauve-souris et ce type de monstre que je vois dans mes rêves qui vient me paralyser, avec ses ailes qui vient m'étouffer, mais qui se retire avant et qui recommence, tout cela pour me terroriser.	- (o) ses deux ailes qui cachent, le corps au milieu. Les taches claires, les taches blanches qu'il a sur les côtés et puis ses deux pinces et sa bouche au milieu (Quelque chose d'autre la deuxième fois ?) Non.	GB1 KFClob (A) (→ Ban) - contenu malfaisant - réponse E Cassiers
	1'5			
II	15"	^ - C'est toujours le même, mais seulement en me mordant, il m'a fait saigner, c'est tout, c'est pris différemment mais c'est toujours la même chose.	- (o) le lendemain matin je cherche sur le drap et je ne trouve pas le sang, même l'espèce de venin qui me paralyse et qui m'empêche de me défendre ... Là, on voit le sang, et il en a reçu un peu dessus ... Je vous ai pas dit tout à l'heure, j'ai appris le karaté dans l'espoir que je pourrais un jour "le" vaincre.	G CF (A) Sg - réponse G, CF - persévération - confabulation - référence personnelle - réponse Sang
	27"			
III	10"	^ - Ça, ça me fait penser à moi-même en train de me regarder dans une glace, je suis à regarder les taches rouges, les marques qu'il a laissées sur mon corps en me battant, en me mordant, me maltraitant dans mon sommeil.	- (personnages habituels) moi en train d'essayer de retrouver dans la glace la trace des marques qu'il a faites en me mordant	G KC H Ban Sg - reflet - K-
	47"			
IV	8"	^ - C'est une autre image à peu près identique, mais sous un autre angle, avec la tête au milieu. Cette forme visqueuse tentaculaire qui ressemble à tout et à rien ... qui peut être dur ou qui peut être visqueux, c'est toujours le même personnage que vous me montrez là.	- (o) la tête au milieu (milieu en bas) avec ses deux yeux, et ici le reste de son corps qui a pris une autre forme tout en la conservant ... et	G ClobF (H) - illusion de similitude

	52"		ce qui me frappe ici c'est comme il peut être visqueux				
V	20"	^ - Là, il ressemblerait un peu à une chauve-souris comme il sait le faire ... avec ces ... cette pos- sibilité qu'il a de pousser des <u>cris stridents</u> , des cris d'écor- ché, qui finissent par devenir terrifiants.	- (o) une des formes qu'il aime prendre	G	FClob	(A) (→ Ban)	
	51"						
VI	14"	^ - Là, je ne vois rien d'autre que ce personnage monstrueux ... qui me donne des cauchemars et que je crois ... que je crois voir dans ma vie de tous les jours, qui m'empêche ... Ce personnage qui m'empêche de faire ce que je veux, d'arriver à quelque chose, qui m'enlève toute confiance en moi- même.	- (o) avec une apparence pas nette ... qui ne veut pas se laisser deviner, qui se cache der- rière sous une ap- parence qui n'est pas la vraie	G	FClob	(H)	
	45"						
VII	9"	^ - Là ... j'ai l'impression là, à travers de cette image, qu'il s'est mis à votre place, que c'est à lui que j'ai parlé et qu'il est en train de se moquer de moi ... pour essayer de me prouver que tout ce que j'ai fait pour ... que tous les efforts que je fais, que j'ai voulu faire pour sortir, pour sortir de mon état seront vains et que ce sera lui le plus fort.	- (o) impression de me voir dans un miroir à cause de la symé- trie ici, moi ici et lui là, dans le miroir, qui a pris votre place ... et je crois me voir, mais ce n'est pas moi que je vois, c'est lui	DG	K	(H)	- suspicion - réponse dissociée
	58"						
VIII	18"	^ - Deux animaux, des rats qui ont l'air d'être écorchés.	- (habituel) écorchés, parce que rouges, couleur du sang	D	FC	A	Ban
	29"						
IX	11"	^ - Ça, c'est encore une autre forme qu'il est capable de prendre pour me prouver, pour me faire croire qu'il n'est ... qu'il n'est pas là; au lieu d'avoir, d'être tout en noir, comme précédemment, il est capable de se, de se donner des couleurs pour mieux me sur- prendre, il a toujours cette, cette manie de prendre des formes absolument ... inhabituelles ... Je vois bien ses deux yeux au mi- lieu ... puis cette expression ironique et cruelle ...	- (o) avec sa tête au centre (intermacu- laire inférieur) et sa bouche ici (pe- tites taches blanches centre dans le bas)	Db1G	CF	(H)	- réponse yeux
	1'5						

X		Me fait penser à rien de particulier.					
26"	^	- Des petits animaux peut-être, mais c'est tout.	- (gris médian) comme des insectes	D	F+	A	Ban
	^	- Ah si ! J'avais pas bien regardé, mais je remarque qu'il est en train de me regarder, non seulement ... il est là, mais je suis en train de me regarder dans une glace et ce n'est pas moi que je vois, c'est lui à travers moi.	- (rose symétrie)	D	K	H	
1'2							

CHOIX :

- (+) Pas beaucoup ! parce qu'elle ne "lui" ressemble en rien, VIII à la rigueur.
- (-) (IV) celles-là, à cause de "son" expression, que ça me rappelle, et de sa
(IX) viscosité.

Annexe XV : D.M., épreuves psychologiques

village de Mabilie

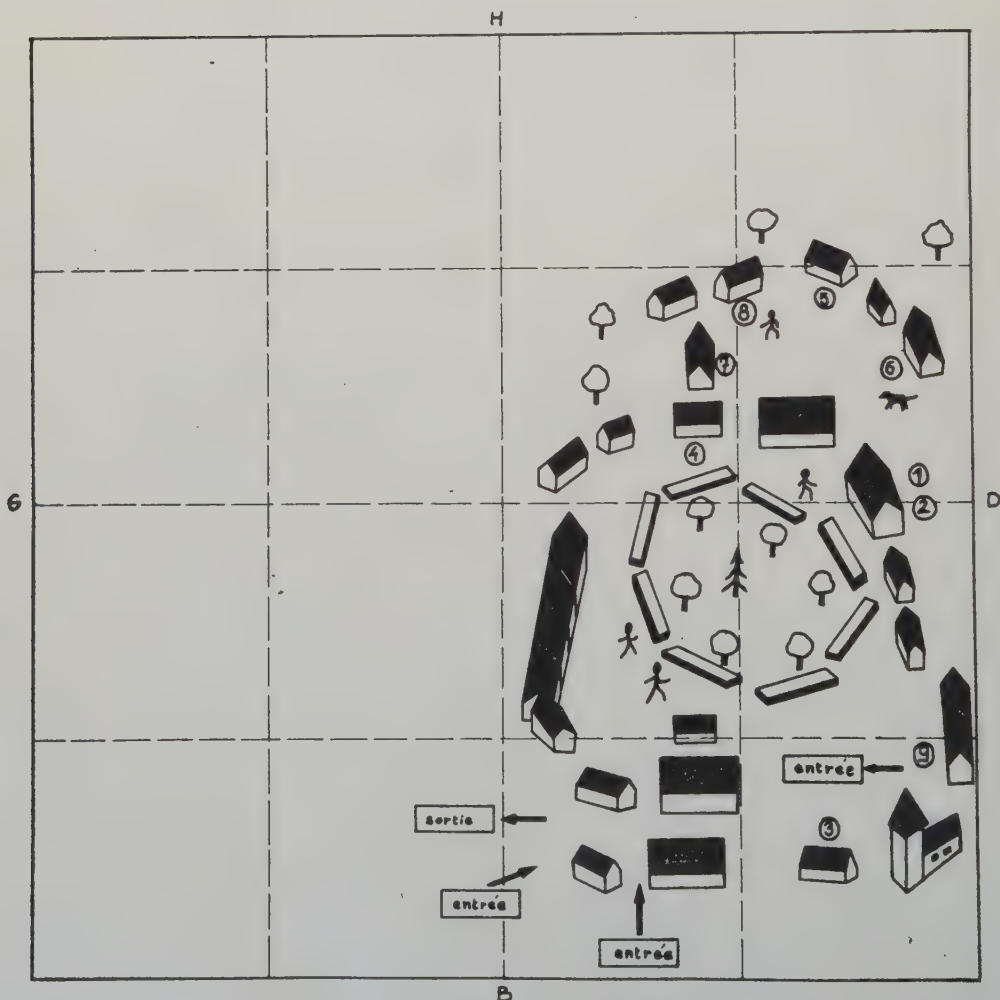
a) 16 ans 11 mois

b) 18 ans 9 mois

Test du Village.

1^{re} épreuve.

- ① maison propre . (confondue avec : ② maison des parents).
 ③ mairie. ④ école.
 ⑤ moulin. ⑥ bergerie. ⑦ lavoir. ⑧ forge.
 ⑨ gare.



D.M. 18 ans 9 mois. Annexe XV b)

Test du Village.

2^{ème} épreuve.



Annexe XVI : B.R., épreuves psychologiques

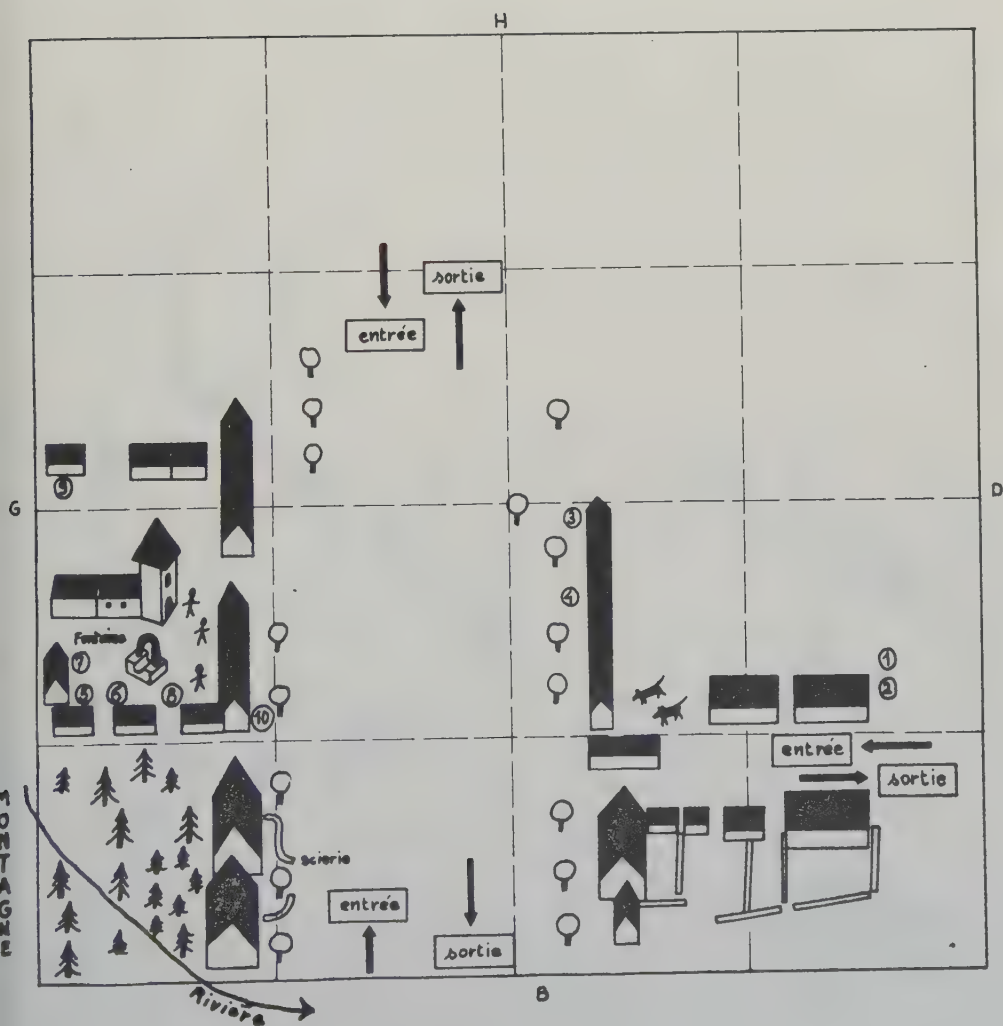
village de Mabilie

a) 17 ans

b) 19 ans 5 mois

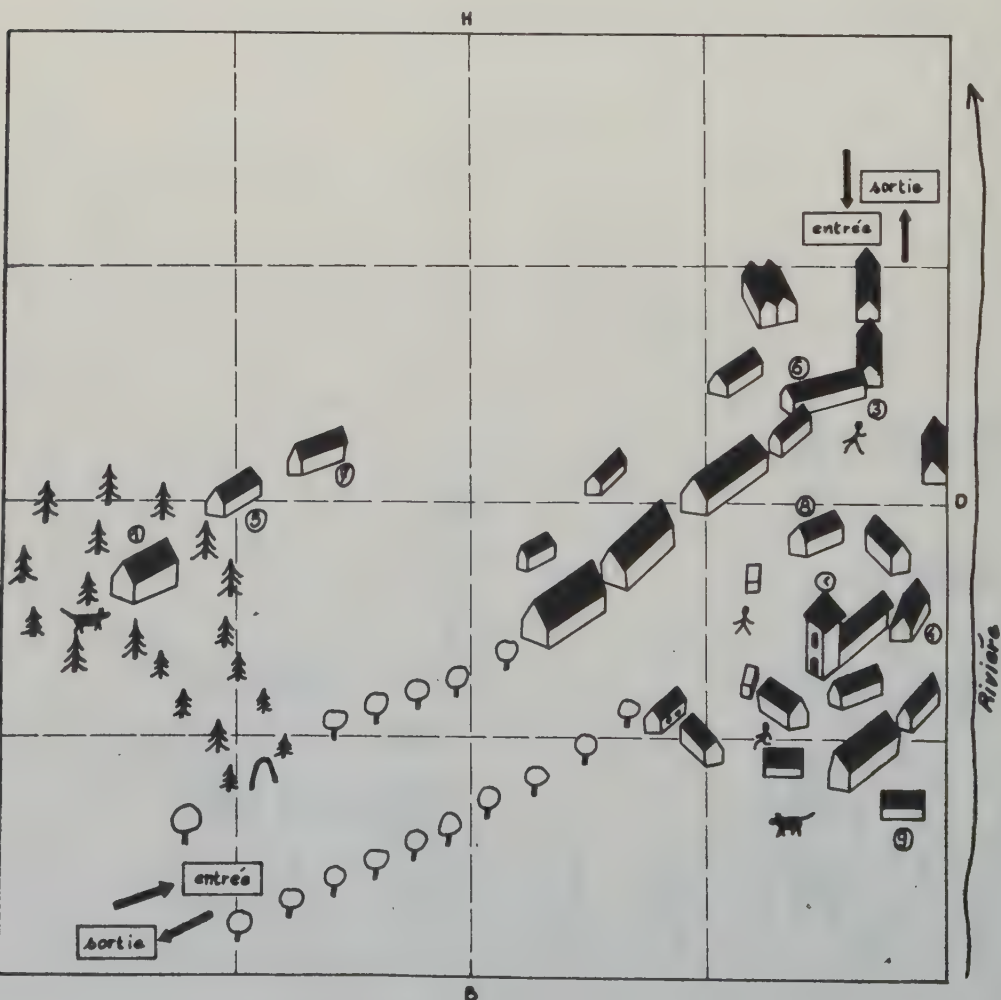
Test du Village.

- ① maison propre (confondue avec ② maison des parents).
- ③ mairie. ④ école.
- ⑤ moulin. ⑥ bergerie ⑦ lavoir. ⑧ forge.
- ⑨ gare.
- ⑩ hôtel.



Test du Village.

- ① maison propre (NB = les parents n'habitent pas le village).
- ② mairie. ③ école.
- ④ moulin. ⑤ boucherie. ⑥ lavoir. ⑦ forge.
- ⑧ gare.



Annexe XVII : H.A., épreuves psychologiques

Rorschach

a) 16 ans 10 mois

b) 23 ans

Annexe XVII a) : H.A. 16;10

R O R S C H A C H

I		$\wedge < \vee <$ (regard perplexe vers l'examineur) $\wedge \vee \wedge > \wedge$ (petite moue d'impuissance) On peut voir beaucoup de choses ... Je sais pas ce que c'est ... (encouragements)					
	(1'57)						
	2'8	$\wedge$ - Une tache, mais ...	- (o) pas de forme <u>Additionnelles</u> $\wedge$ - Peut-être, je ne sais pas moi, une espèce de vase (partie inférieure du noir médian) <u>Dd, F+, Obj</u> $\wedge \vee$ $\vee$ - Une lampe à pétrole (même découpe) <u>Dd, F+, Obj</u> $\vee <$ $<$ - Un crocodile vu de dessus (même découpe) <u>Dd, F+, A</u> - perspective	G	F+	Fragm	
	3'	$\wedge <$ Je sais pas ce que ça représente !					
II	40"	$\wedge$ - Là-dessus, je sais pas, deux têtes de chiens. $\wedge$ - Un papillon. $\wedge \vee \wedge > \vee$ C'est tout.	- (noir) - (milieu en bas) forme et couleur	D	F+	Ad	Ban
	1'41			D	FC	A	
III	15"	$\wedge$ - Ça représente deux silhouettes de personnes. $\wedge \vee$ $\vee$ - Une hippocampe.	- (habituel) de personnes en position de tirer quelque chose - (rouge haut) la forme	G	F+	H	Ban
	56"			D	F+	A	
IV	27"	$\wedge \vee \wedge$ $\wedge$ - On dirait une fourrure. $\wedge < \wedge$	- (toute la partie sombre) à cause de la couleur	Ø	EF	Ad	
	50"						

V	9"	$\wedge \vee$ $\vee$ - Un papillon. $\vee \wedge$ $\wedge$ - Une chauve-souris. $\wedge \vee >$	- (o) - (o)	G	F+	A	Ban
	34"			G	F+	A	Ban
VI	55"	$\wedge < \wedge$ $\wedge$ - On dirait un ... (petit rire hésitant), un bonhomme, je sais pas. $\wedge > \vee$ Je ne vois rien d'autre.	- (partie supérieure) pourrait représenter, le sais pas moi, un totem, quelque chose comme ça	D	F+	H	
	1'10						
VII	33"	$\wedge \vee >$ $>$ - On dirait un chien en peluche. $> \vee > \wedge$	- (deux premiers tiers supérieurs) la forme et les nuances de la couleur	D	FE	Obj	
	55"						
VIII	13"	$\wedge \vee >$ $>$ - Un chat. $> \wedge \vee$ $\vee$ - Et un vêtement.	- (habituel) - (rose-orange) un vêtement de couleur, de différentes couleurs	D	F+	A	Ban
	34"			D	FC	Obj	
IX	41"	$\wedge > \wedge$ Rien du tout ! (continue à regarder) $\wedge \vee <$ $<$ - Un visage. $< \wedge <$	- (habituel dans le rose)	D	F+	Hd	Ban
	57"						
X	24"	$\wedge >$ $>$ - Un scorpion. $> \vee$ $\vee$ - Une carte représentant la Grande Bretagne.	- (gris latéral) - (rose G) vaguement	D	F+	A	
	1'4			D	F-	Géo	

CHOIX :

(+) { III } à cause de la couleur.
{ II }

(-) { IV : ne représente rien et elle est sombre.
{ VI : trop serré, trop gros.

Psychogramme

R = 15

refus = 0

Temps total = 701"

T/R = 47"

Temps de latence moyen = 38" $\left\{ \begin{array}{l} \text{Pl. noires} = 50'' \\ \text{Pl. noires-rouges} = 28'' \\ \text{Pl. couleur} = 26'' \end{array} \right.$

RC % = 33 %

F % = 73 %

F+ % = 86 %

M.A. = G, D

T. r. i. = O K : 1 C (2 FC)

F. second. = O k : 1 $\frac{1}{2}$ E $\left\{ \begin{array}{l} 1 \text{ FE} \\ 1 \text{ EF} \end{array} \right.$

A % = 53 %

H % = 20 %

Ban = 6

Phénomènes particuliers :

- choc noir (N.B. les temps de latence moyens aux différents types de Pl.), mais aussi, très net, choc spécifique à I (inconnu).
- perspective additionnelle.
- réponse "fourrure".

re XVII b) : H.A. 23 ans

R O R S C H A C H

I	22"	Ben alors là, hein ! ... ^ - Un papillon.	- (o) ^v non !	G	F+	A	Ban
	43"						
II	4"	^ - Un bassin (bassin biologique !).	- (noir) avec le coccyx (pointe noire)	D	F+	Anat	
		^ - Une pagode. ^ - Une plume, peut-être.	- (intermaculaire) - (pointe noire) <u>Additionnelles</u> ^ - Un papillon, en rouge (rouge en bas); la forme <u>D, F+, A</u> - désignation de l'endroit interprété par la couleur ^ - Maintenant, je vois autre chose : deux têtes de chiens, peut-être (noir) <u>D, F+, A, Ban</u> ^v v - Et là, une sorte d'obélisque, un monument quelconque (partie inférieure de l'intermaculaire) <u>DdBl, F+, Arch</u> v - Une pointe de lance (même découpe): sa forme élancée <u>DdBl, F+, Obj</u>	Dbl D	F+ F+	Arch Obj	
	1'3	C'est tout.					
III	3"	^ - Deux silhouettes. ^ - Des hippocampes. ^ - Les poutons ... oh ! si on veut ...	- (habituel) - (rouge supérieur) - (rouge médian) la forme et surtout la couleur rouge	G D D	F+ F+ CF	H A Anat	Ban
		^ - Les têtes des silhouettes, on di- rait des têtes d'oiseaux.	- (têtes des person- nages habituels) des têtes d'au- triches <u>Additionnelles</u> v - Une bouche, ici; en blanc (centre du	D	F+	Ad	

			claires; la forme surtout <u>D, FE, Bot</u>				
	1'15	C'est tout.					
V	4"	^ - Ah ça ! c'est un joli papillon. ^ < ^ ^ - Avec les pattes d'un animal, d'un lièvre ou quelque chose comme ça.	- (o) - (saillies latérales) d'un animal qui se détend, qui saute <u>Additionnelle</u> ^ - Même, les oreilles de ce lapin ou de ce lièvre (oreilles habituelles) <u>D, F+, Ad</u>	G	F+	A	Ban
	44"						
VI	7"	^ - Une peau de chat ... ou d'animal à poils, quoi ... ^ - Un totem indien ... Ça m'amuse ! ^ - Un pion de jeu d'échecs. ^ ^ ✓ - Une partie de la carte de France. ^ - Une tête de bison.	- (o) dépecé; vu du côté peau, poils à l'extérieur, les pattes, la tête, peut-être des moustaches; la forme - (partie supérieure) - (partie centrale supérieure de l'axe) - (contour gauche à partir de la saillie latérale) avec la Bretagne et la côte qui continue en dessous - (partie latérale inférieure) avec la corne et l'oeil <u>Additionnelle</u> ✓ - Bouteille, peut-être (partie centrale) <u>D, F+, Obj</u>	G	F+	A	Ban
	1'34	C'est tout ce que je vois.					
VII	9"	^ - Deux têtes. ^ ^ C'est tout.	- (tiers médians) têtes de carnaval plutôt, avec le prolongement d'un chapeau	D	F+	(Hd)	
	28"						
VIII	8"	^ - Alors, deux caméléons. ^ - Partie de la cage thoracique.	- (habituel) - (centre) juste les petits traits	D	F+	A	Ban
				D	F+	Anat	

			<u>Additionnelles</u> ^ - Stalagmite ou stalagmite, je ne sais plus : ce qui pend du plafond (axe médian dans le bleu) Dd, F+, Fragn ^v v - Vêtement, une veste, un vêtement très ample (rose-orange) : la forme et un peu la couleur D, FC, Obj v - La traînée d'une fusée qui part, couleur feu (partie claire dans le milieu en bas) : la couleur surtout Dd, CF, Fragn				
	42"	C'est tout. ^v C'est tout !					
IX	25"	Alors là, j'avoue que je ne vois pas grand'chose ! ^ - Une partie de carte de géographie, aussi, l'Angleterre peut-être. ^v v - Une tête de fantôme habillé d'un drap.	- (contour de la grande saillie brune) avec beaucoup de baies, de criques - (intermaculaire) avec les deux yeux <u>Additionnelle</u> v - Je vois deux têtes maintenant (habituelles dans le rose) : juste un bout avec un coin de moustaches D, F+, Hd, Ban	Dd	F-	Géo	
	1'15	C'est tout.		Dbl	FC'	(Hd)	
X	15"	^ - Deux animaux difformes. ^ - La carte de l'Italie. ^ - Des crabes. ^ - Deux yeux. ^ - Un têtard. ^v v - Une tête de hibou.	- (gris médian) - (rose D) la forme - (gris latéral) - (taches brunes dans le jaune médian) - (tête de lapin habituelle) assez évolué - (partie inférieure centrale, avec jaune médian formant les yeux)	D	F+	A	Ban
				D	F+	Géo	
				D	F+	A	
				Dd	F+	Hd	
				D	F+	A	
				Dbl-D	F-	Ad	

			<u>Additionnelles</u>		
			√ - Je verrais bien deux hippocampes encore, les deux parties vertes (vert médian : parties latérales) <u>D, F+, A</u> - désignation de l'endroit interprété par la couleur √ - La carte d'une île, Chypre ou Malte, par là (brun latéral) <u>D, F-, Géo</u> C'est tout ... √ - Non ! non, je vois encore autre chose, la silhouette d'une soeur, d'une nonne, avec une cornette et des manches noires (colonne du gris médian, partie inférieure en position ^) <u>Dd, F+, H</u>		
1'24	C'est tout.				

CHOIX :

- (+) (IX : les couleurs, l'agencement des couleurs qui fait un peu penser à un tableau abstrait.
 (V : ce papillon.
- (-) (I : sombre; pas de forme bien définie.
 (X : pas agréable à regarder : embrouillée, fouillis.

Psychogramme

R = 27

refus = 0

Temps total = 592"

T/R = 22"

Temps de latence moyen = 13" $\left\{ \begin{array}{l} \text{Pl. noires} = 15'' \\ \text{Pl. noires-rouges} = 4'' \\ \text{Pl. couleur} = 16'' \end{array} \right.$

RC % = 37 %

F % = 93 %

F+ % = 92 %

M.A. = Dd, Dbl

T. r. i. = 0 K : 1½ C $\left\{ \begin{array}{l} 1 \text{ FC}' \\ 1 \text{ CF} \end{array} \right.$

F. second. = 0 k : 0 E

A % = 44 %

H % = 12 % + (H) % = 8 %

Ban = 6

Phénomènes particuliers :

- chocs $\left\{ \begin{array}{l} \text{noir} \\ \text{vide} \left(\begin{array}{l} \text{chute du nombre des réponses à VII} \\ \text{réactions à IX} \end{array} \right. \end{array} \right.$
- forte tendance aux Dd de bordure.
- sentiment de "devoir".
- réponse "yeux".
- causes d'émotion tournées en dérision.
- Hd + Anat + Sexe + Sg = 26 %.
- réponses (Hd).

et à l'enquête

- réponse orale.
- désignation de l'endroit interprété par la couleur.

Annexe XVIII : D.Z. 26 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

Annexe XVIII : D.Z. 26 ans

R O R S C H A C H

I	5"	^ - Un insecte.	- (o) l'allure générale de la tache, avec le corps au centre, et les ailes sur les côtés	G	F+	A	
		^ - Une caricature du général.	- (côté) vaguement le nez; de chaque côté	D	F+	Art	
		^ - Une vertèbre.	- (o) l'ensemble : à cause des petites ouvertures inté- rieures	GB1	F+	Anat	
		^ - Très vaguement l'Australie.	- (o) s'il n'y avait pas ces pointes un peu gênantes (saillies latérales)	G	F-	Géo	
		^ - Des ennuis.	- (o) pour donner, uti- liser l'impression de quelque chose en train de fondre sur le spectateur, de se précipiter sur le spectateur, un animal, disons, un peu une sorte d'oiseau avec deux petites griffes brandies sur le dessus de la tête, en train de fondre sur une proie ... menaçante ... mais pas forcément dan- gereuse	G	ClobF Abstract →kan		
	1'10	Je crois que c'est à peu près tout:					
II	10"	^ - Deux éléphants nez à nez.	- (noir) des éléphants de cirque	D	kan	A	
	43"	^ - Un avion. C'est tout.	- (intermaculaire)	Db1	F+	Obj	
III	8"	^ - Deux danseuses nègres.	- (habituel) travaillant; nègres à cause de la cou- leur et de l'appa- rence qu'elles ont sur le papier	G	KFC'	H	Ban

			<u>Additionnelle</u> /\ - Une sorte de tourbillon, disons que l'apparence centrale de la tache donne l'impression de rotation, quelque chose qui tourne assez rapidement, un tourbillon (rouge médian) - description cinétique				
	45"	C'est tout.					
IV	6"	/\ - Une peau de tigre.	- (o) contours, forme, apparence tachetée; avec deux yeux et une moustache	G	FE	A	Ban
		/\ - Un chemin dans une lande.	- (axe → o) la pliure du papier donne une impression de chemin rectiligne, droit, et les marbrures de la partie sombre tout autour donnent une impression de lande	DG	FE	Pays	
	50"	/\ - Deux pingouins, dos à dos. C'est tout.	- (saillies supérieures)	D	F+	A	
V	8"	/\ - Une chauve-souris.	- (o) les deux ailes, les oreilles et les pattes	G	F+	A	Ban
		/\ - Un lièvre dédoublé.	- (moitié → o) l'extrémité latérale donne une impression de pattes postérieures d'un lièvre; les oreilles sont dédoublées; la symétrie ... deux lièvres siamois	G	F-	A	
	58"	C'est bien symétrique, tout ça ! C'est tout.				- symétrie	
VI	12"	/\ - Une nouvelle peau de tigre.	- (o) peut-être plus nette même que la précédente	G	FE	A	Ban
	51"	C'est tout.					

VII	11"	Λ - Deux farfadets.	- (deux tiers supérieurs) avec de petits chapeaux : comme on en voit dans les livres pour enfants	D	F+	(H)	
	52"						
VIII	10"	Λ - Deux hyènes.	- (habituel) animal, vaguement des hyènes avec le dos fuyant et ses pattes	D	F+	A	Ben
		Λ - Un squelette en décomposition.	- (centre) ... en train de déchiqueter un cadavre en décomposition : à cause des couleurs et des vides laissés entre les parties colorées	D-Dbl			
			(Additionnelle : G secondaire) <u>G, kan, Scène</u>		CF		Fragm
	50"	C'est tout.					
IX	34"	Λ - Les os du bassin.	- (vert) à cause de la forme générale	D	F+		Anat
		Λ - Un poupon, un bébé.	- (moitié du rose) je ne peux pas dire à chaque fois : deux poupons dos à dos ! ... vaguement l'apparence de la tête; à cause de la couleur aussi, bien sûr	D	FC	H	
	1'36						
X	11"	Λ - La faune sous-marine.	- (o) à cause des couleurs surtout; les petites taches peuvent être des crevettes, des crabes, des animaux de la nature, pas très bien définis ... à part ça, je ne vois pas grand'chose là-dedans !	G	CF	A	
	1'10						

CHOIX :

- ⊕ (VII : évoque l'innocence et la naïveté.
III : les deux danseuses.
- ⊖ (II : les deux éléphants : parce que je n'aime pas les animaux dressés.
I : évoque des ennuis.

Psychogramme

R = 20

refus = 0

Temps total = 585"

T/R = 29"

Temps de latence moyen = 11" (Pl. noires = 8"
(Pl. noires-rouges = 9"
(Pl. couleur = 15"

RC % = 25 %

F % = 55 %

F+ % = 82½ %

M.A. = G, Dbl

T. r. i. = 1 K : 3 C (2 FC, dont 1 FC'
(2 CF

F. second. = 1 k : 1½ E (3 FE)
et présence d'1 ClobF

A % = 45 %

H % = 10 % + (H) % = 5 %

Ban = 5

Phénomènes particuliers :

- 1 Abstraction.
- 1 ClobF, avec animal menaçant
et défense contre l'angoisse par minimisation du danger redouté.
- 1 description cinétique à l'enquête.
- réponse de squelette en décomposition à VIII
et à l'enquête réponse de dévoration.
- symétrie.
- réponse (H).

Annexe XIX : C.I. 18 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

R O R S C H A C H

I	11" 53"	Λ - Là, on dirait une tache de peinture noire ... mais je vois pas ... Elle est plutôt élargie, agrandie.	- (o) aucune forme et noire, bien sûr !	G	C	F	Fragm				
II	30" 1'4	Λ ∨ Je ne vois pas grand'chose. √ - On dirait deux rochers sur le côté. √ - On dirait en haut une tête qui est supportée par les rochers. √ - Et en bas, son reflet dans l'eau.	- (noir) toutes les formes - (rouge médian) elle est un peu allongée, une tête de cerf - (rouge haut) les mêmes couleurs vives, le reflet de la tête avec l'eau qui bouge	D	F+	-	Fragm				
				D	F+		Ad				
				D	CF		Fragm				
											- réponse reflet
III	10" 31"	Λ - Là, des hommes qui dansent, avec un chapeau à la main, en se regardant.	- (habituel)	G	K	H	Ban				
IV	40" 59"	Λ ∨ ∨ ∨ ∨ ∨ √ - Une feuille morte, qui est toute déchirée, courbée.	- (o) la couleur, les ondulations	G	EF		Bot				
V	4" 21"	Λ - Un papillon avec des ailes déchirées.	- (o)	G	F+	A	Ban				
											- persévération complexuelle
VI	10" 30"	Λ ∨ √ - On dirait une peau d'ours déchirée également avec des plumes à la queue.	- (o) 1° la forme : les pattes et la queue 2° la couleur	G	FE	A	Ban				
											- persévération - tendance contamination
VII	40" 1'3	Λ ∨ ∨ ∨ ∨ ∨ √ - On dirait deux femmes, √ - avec, par-dessus, un gros papillon avec des ailes déchirées.	- (deux tiers supérieurs en position Λ) la forme des robes, les bras, les jambes, les robes, le corps - (troisième tiers)	D	F+	H					
				D	F+	A					- persévération

VIII	9"	^ - Là, c'est un arbre, un sapin. ^ - Le reflet de l'arbre dans l'eau. ^ - Avec deux bêtes de chaque côté, des taupes.	- (gris médian) la forme - (rose-orange) les couleurs - (habituel)	D	F+	Bot	
	40"			D	CF	Fragm	- réponse reflet
				D	F+	A	Ban
IX	6"	^ V √ - Une rivière. √ - Avec des branches dans l'eau. √ - Des arbres de chaque côté. √ - Un pont au bout.	- (intermaculaire) les couleurs et le creux - (saillies intérieures du brun) - (vert) parce que c'est vert - (intermaculaire inférieur) <u>Additionnelle</u> ^ - Un tronc (tête de lama habituelle) la couleur <u>Dd, CF, Bot</u>	Dbl	CF	Elém	
	44"			Dd	F+	Bot	
				D	CF	Bot	
				DdB1	F-	Arch	
X	9"	^ V √ - On dirait des rochers, √ - avec des bêtes dessus. Ça se passerait plutôt dans l'eau ... Des crabes tout autour.	- (rose) - (le reste) poissons, hippocampes, crabes	D	F+	Fragm	
	39"			D	F+	A	

CHOIX :

⊕ { IX }
VIII } ça fait penser à la campagne, l'air, l'eau.

⊖ { I : du noir et la forme pas tellement bien.
IV : une feuille morte, j'aime pas ce qui est mort, et la couleur.

Psychogramme

R = 19

refus = 0

Temps total = 444"

T/R = 23"

Temps de latence moyen = 17" (Pl. noires = 21"
(Pl. noires-rouges = 20"
(Pl. couleur = 8"

RC % = 47 %

F % = 58 %

F+ % = 82 %

M.A. = G, Dbl

T. r. i. = 1 K : 5 C (4 CF + 1 C'F

F. second. = 0 k : 1½ E (1 FE
(1 EF

A % = 32 %

H % = 11 %

Ban = 4

Phénomènes particuliers :

- choc au noir.
- réponses reflet.
- persévération complexuelle (réponses de détérioration).
- tendance contamination à VI.
- Fragm % = 26 %.

Annexe XX : K.E. 31 ans, épreuves psychologiques

Rorschach

Annexe XX : K.E. 31 ans

R O R S C H A C H

I	5"	^ - Ça ressemble surtout à un papillon ^ - Ça peut aussi ressembler, mettons, à une radio. A part ça, je vois rien ... Je vois rien d'autre.	- (o) la forme générale et un peu ça (cônes et bosses médians) - (o) un peu la cage tho- racique, la colonne vertébrale; la couleur surtout	G	F+	A	Ban
	45"			G	EF	Anat	
II	20"	^ - Ça, ça peut ressembler à des poumons. Le reste, je vois pas.	- (rouge haut) la forme, mais sur- tout la couleur peut-être	D	CF	Anat	
	45"						- causes d'émotion tournées en dérision - choc rouge (Cf. choix)
III	17"	^ - Ça peut ressembler à deux per- sonnes de dessins animés, mettons. ^ - La tête, un peu une tête d'oiseau.	- (habituel) - (tête d'homme habituelle) <u>Additionnelle</u> ^ - On peut ajouter que ça (rouge haut), de loin, ça ressemble un peu aux hippo- campes <u>D, F+, A</u>	G	F+	(H)	
	43"			D	F+	Ad	- K réprimée
IV	22"	^ - Ça, ça peut faire un genre de tête d'araignée, non pas d'araignée, enfin ... ^ - Et l'ensemble fait un peu comme une peau de bête, de chèvre.	- (extrémité du milieu en bas) ça m'avait donné un problème ... quel- que chose tirant sur la famille des papillons ... - (o) la forme et les nuances	Dd	F+	Ad	
	57"			G	FE	A	Ban
V	22"	^ - Vous savez, ça, ça ressemble un peu à ce qui retombe des arbres, qui tourne un peu, je sais plus quel arbre, deux machins comme ça. A part cela, je vois pas.	- (o) un peu mangé ... faudrait qu'il soit ...	G	F+	Bot	
	50"						

VI	1'15	Là, je vois pas grand'chose ! Ça a beaucoup de ressemblances avec les autres, donc c'est difficile de ... Sais vraiment pas quoi dire. ^ - Ça, ça fait un genre de pinces. Si on veut ... Si c'était une bête ... mais c'est tout ce que je peux voir.	- (crochets médians en bas)	Dd	F-	Ad	- commentaires sur la similitude - choc noir - choc spécifique à VI
	1'27						
VII	26"	^ - Ça pourrait éventuellement être une carte, un genre d'île, à condition qu'on considère ... une anse.	- (o) la mer, la terre ... même au besoin, je le vois tout comme une île, mais on pourrait aussi faire un port	GB1	F+	Géo	
	50"						
VIII	17"	^ - Ces deux taches là, un genre de fouines ou de bêtes comme ça. Non, je vois rien d'autre qui ressemble vraiment à quelque chose.	- (habituel) pas grand'chose d'autre ...	D	F+	A	Ban
	1'7						
IX	1'2	Pas grand'chose ! ^ - Ça et ça, deux tranches de jambon, mais c'est vague ... ^ - Pas tellement celle-ci, mais celle-ci (à Droite) une tête de lion ... pourtant à peu près pareil toutes les deux ! ...	- (rose) - (extrémité latérale du vert) de fontaine plutôt ...	Dd	CF	Nourr	- choc brun ? - remarque sur la symétrie
	2'11						
X	13"	Merci. ^ - Ça peut ressembler à deux scorpions, mais enfin très mal ... ^ - Peut-être la Corse, disons. ^ - Tenez, voyez, ça aussi y ressemble même encore plus l'affaire de l'arbre. ^ - Ça aussi un genre de crabe qui essaierait de monter après un pieu.	- (bleu) - (brun latéral) - (brun médian) - (gris médian)	D	F+	A	- courtoisie excessive
	1'48		<u>Additionnelle</u> ^ - Ça aussi à deux lions (jaune médian), sauf la tache foncée, ça c'est inutile <u>D, F+, A</u>	D	F+	Géo	Bot

CHOIX :

- (III : elle représente des personnes, elle ressemble le plus.
+ (VII : carte.
et
(X : au point de vue général des couleurs.
- (II : le mélange des couleurs; une impression pas nette, de sang.
- (IV : les couleurs, un genre de chenille.

Psychogramme

R = 17

refus = 0

Temps total = 683"

T/R = 40"

Temps de latence moyen = 30" $\left\{ \begin{array}{l} \text{Pl. noires} = 30'' \\ \text{Pl. noires-rouges} = 18'' \\ \text{Pl. couleur} = 37'' \end{array} \right.$

RC % = 41 %

F % = 71 %

F+ % = 87 %

M.A. = G, Dd, tendance Dbl

T. r. i. = 0 K : 2 C (2 CF)

F. second. = 1 k : 1½ E $\left\{ \begin{array}{l} 1 \text{ FE} \\ 1 \text{ EF} \end{array} \right.$

A % = 53 %

H % = 0 + (H) % = 6 %

Ban = 3

Phénomènes particuliers :

- chocs $\left\{ \begin{array}{l} \text{rouge} \\ \text{noir} \\ \text{spécifique à VI} \\ \text{brun (?) - N.B. : choc manifeste à IX avec interprétations,} \\ \text{après latence, dans le rose, puis le vert.} \end{array} \right.$
- commentaires sur la similitude.
- remarque sur la symétrie.
- courtoisie excessive.
- causes d'émotion tournées en dérision.
- K réprimée.
- réponse (H).

Annexe XXI : J.E. 38 ans, épreuves psychologiques

1 - Rorschach

2 - village de Mabilie

a) schéma

b) comportement

opérationnel

c) questionnaire

R O R S C H A C H

I	4"	1	1 - Une chauve-souris, un oiseau nocturne, en général une bête, une bête plutôt considérée comme malfaisante.	1	1 - (o) une chauve-souris. Sa forme étendue. Alors, ce qui m'y fait penser, c'est la chauve-souris clouée contre une porte de fer, par exemple. C'est la première idée qui vient ... Ou la chauve-souris montrée dans, dans... étalée par terre ... c'est pas la chauve-souris vivante, hein ! C'est la chauve-souris morte ... Plus d'idée de vie ...	G	FClob	A	Ban
			De la symétrie ...						
		2	2 - Peut-être un fond de nuage, qu'on pourrait appeler les ailes de la bête, mais enfin ...	2	2 - (Cf. ci-après)	D	ClobF		
								Fragn	
									contamination
		3	3 - Et une radioscopie, les deux choses en transparence ...	3	3 - (milieu, en bas) j'ai dû vous dire également une sorte de radiographie, des choses à travers ... Là, à ce niveau-là, par là (montre l'opposition du noir et du gris pâle qui le borde). C'est les différences de contrastes entre ces teintes-là qui me font penser à ça ...	Dd	EF	Anat	
		4	4 - Sur la périphérie, une similitude avec les cartes géographiques, avec les petites îles sur les bords ...	4	4 - (parties du contour) je vous ai parlé de côtes aussi, de bordures de mer (montre les sinuosités du bord) Q : Vous parliez aussi de la tête de la bête. Quand vous parliez de la tête de la bête, vous disiez que vous ne	Dd	F+	Géo	
			Ça, ça peut peut-être vous intéresser : j'ai cherché les yeux de la bête, je les vois pas ...						réponse yeux

5 $\wedge$ - Dans le fond, la tête de la bête pourrait être derrière, hein ! Contrairement à ce qui apparaissait à l'avant, là, avec ses petites pattes (montre les cônes médians) : là sur l'arrière (montre le bas de la Pl.), une sorte de museau, puis des yeux ...

voyiez pas les yeux ?
R : Oui, oui, attendez, tout de suite, oui je voyais une chauve-souris, dont la tête était là (contour entier de la partie médiane supérieure), et c'était ses petites pattes (cônes médians) qui déterminaient la tête, là ...

5 - (extrémité inférieure + gris dans le milieu inférieur) mais je vous ai dit : à bien regarder, il y a une forme de tête à l'arrière, dont on voyait les yeux ici, un ici et un là (gris dans le milieu inférieur), avec une sorte de nez proéminent (extrémité inférieure)

Dd F+ Ad

2 Q : Nuage ?
R : Oui (ton hésitant) ... Là où j'avais vu les ailes de la bête (côtés). Ça m'avait fait un peu penser à un nuage d'orage, sombre et menaçant ... Ça fait tout bonnement penser à une sorte d'ailes, hein, de rapace ...
 Non ...

Additionnelle

$\wedge$ - Une sorte de carte lunaire (G, EF, Pays)

Sensation de survoler ça très rapidement ... Peut-être ces points qu'on voit (points plus sombres à l'intérieur de la tache), parce qu'ils désignent des, des, des ... des cratères ou d'autres choses ...

				<u>Additionnelle</u> ^ - Ah ! un buste féminin, peut-être qui m'avait échappé là (milieu haut) (Do, F+, Hd) Le, le, le ... Faudrait peut-être les voir dans un autre sens pour découvrir autre chose, je sais pas ... <u>Remarque</u> : Vous pouvez regarder les Pl. dans le sens que vous voulez. (La remarque est ignorée, le sujet enchaînant très vite). Enfin là, j'ai parlé de symétrie. Là, la symétrie me frappe ... Il y a le, le, le ... <u>Additionnelle</u> ^ - Quelqu'un de, de, de ... Première pensée, quelqu'un qui évoque la répulsion, qui, qui, qui se recule (geste et mimique d'éloignement en même temps que de rejet) : (côté D, moitié supérieure, haut des personnages habituels) (Do, K, H) <u>Additionnelle</u> ^ - Et puis, en deuxième temps, une sorte de sphynx, ça, je sais pas ... Dans les ailes et la tête (même découpe) (Dd, F+, (A))			
	2'10						
II	5"	6	^ - Un vagin.	6 - (milieu dans le rouge inférieur) Un vagin. Oui, ici apparemment	Dd	F+	Sexe
		7	^ - Une radiographie des ... avec des parties, avec des parties sanguines apparentes ...	7 - (o) l'ensemble me fait penser à une radio	G	CF	Anat
		8	^ - C'est un dessin qui évoquerait plutôt pour moi un accouchement ou une femme indisposée, peut-être ... Une des choses qui me frappent	8 - (Cf. ci-après)	DG	CF	- réponse Sang (Sexe Sg)

III	10"	13	^ - Ah ! deux idées me sont passées très vite dans l'esprit : deux garçons, homosexualité ... Une idée de refus, peut-être, ou de ... chacun tirant pour soi, mais enfin, le, le, le ... Ça ressemble à des silhouettes humaines ...	13 - (habituel) +16 - (poitrine seule) +17 - (cône de la jambe) deux garçons opposés, oui, et je vous ai dit, je vous ai dit des garçons, parce que ces choses-là, ces petites proéminences, me faisaient penser à des sexes masculins ... Mais on découvre là d'autres rotondités qui ressemblent à des seins ... Les mains me semblaient curieuses ... <u>Q</u> : Pourquoi ? <u>R</u> : Elles sont étalées, elles semblent dans des mitaines. Ou alors, ça semble des mains difformes, des mains pleines de choses touffues, enfin tout sauf des mains ordinaires	G	K	H	Ban
		14	^ - Si c'était un dessin humoristique, les taches rouges pourraient évoquer des pensées plutôt sanguinaires à l'égard l'un de l'autre puisqu'il y en a deux ...	14 - (rouge)	D	CF	(abstract (Sg)	
		15	^ - La tache rouge du milieu évoquerait plutôt le, le, le, un dessin de, de, des os iliaques, enfin le bassin.	15 - (Cf. ci-après)	D	F-	Anat	- désignation de l'endroit interprété par la couleur
		16	^ - En regardant bien, il y a une forme de sein sur le bonhomme ... apparemment.	16 - (Cf. ci-dessus)	Dd	F+	Hd	
		17	^ - Et ce qui me semblait un sexe tout à l'heure ne peut pas en être, puisque c'est trop bas, c'est au niveau des genoux ... Si c'était des bonshommes, les mains seraient curieuses, hein ... En partant du principe que ce sont des petits bonshommes, je vois le cou surtout qui est dégagé, étroit ... le cou susceptible de souffrir ...	17 - (Cf. ci-dessus)	Dd	F+	Sexe	- dénégation - critique intellectualisante

18 ^ - On a toujours au milieu, là, de ces petits bonshommes, une forme qui, au premier coup d'oeil, comme ça, rappelle le sexe féminin.	18 - (Cf. ci-après)	Dd	F-	Sexe
19 ^ - Je suis en train de chercher : les petits dessins rouges, de part et d'autre, c'est, c'est, comment qu'on appelle ça, une tête de cheval, psychophante, scalaphante, comment on appelle ça ... hippocampes ! ...	19 - (rouge haut) je vous ai parlé d'hippocampes, hein, c'est ça ? ... Ici (montre le rouge en haut) <u>Additionnelle</u>	D	F+	A :
	^ - Une tête de pa- pillon (rouge médian) (D, F-, Ad)			- désignation de l'endroit interprété par la couleur
	15 - (rouge médian) Enfin, plutôt, un os iliaque, un bassin, bassin féminin, je sais pas pourquoi, peut-être parce que c'est rouge ...			
	18 - (gris médian) J'ai dû vous dire aussi qu'il y avait quelque chose qui ressemblait à un sexe féminin (montre le gris médian avec son doigt) (reprend 13)			
	Maintenant, je dirais que ça me fait penser, disons à des, des, des ... j'allais dire à des larbins obséquieux. C'est peut-être pas très correct, mais disons des serveurs de restaurant un peu inclinés. Ça me fait surtout penser à quelqu'un qui tire sur quelque chose pour l'amener à soi ...			
	Les têtes sont pas sympathiques, hein ! ... sont ...			
	<u>Q</u> : Pourquoi cette impression ?			
	<u>R</u> : La forme, le crâne allongé à l'arrière, ce qui pourrait être le nez ou une partie du menton et du nez pointus. C'est pas doux ...			

		Je vois plus grand'chose à extraire.					
	3'20						
IV	2"	20 ^ - Une tête de sanglier. 21 ^ - Ou alors une peau d'animal, une sorte de carquette dans une peau d'animal d'Afrique quelconque ...	20 - (Cf. ci-après) 21 - (o) A une peau d'animal peut-être. Ce qui m'y fait penser, je sais pas. C'est la symétrie, d'une part, les différentes taches qui sont dessus et puis les petites extrémités ... Enfin, ça me rappelle des choses que j'ai dû voir dans ce, dans, dans, dans, dans ce genre de choses ... Une peau tendue. Sans savoir quel animal ça peut rappeler là ... J'en ai vu une autre (désigne la pile des Pl. suivantes) qui ressemblait à un chat, mais le, le, le 20 - (o) <u>Q</u> : Et la tête de sanglier ? <u>R</u> : Ah ! j'ai parlé de tête de sanglier. Alors là, je re-voyais une tête, mais sans dire que c'était de sanglier ... C'est, c'est l'impression totale qui m'a donné ça.	G G	F+ FE	Ad A	Ban
		Celui-là plus que l'autre me fait penser à la symétrie.					
	22 ^	- Sur l'avant, toujours, la partie charnue qui me fait penser au sexe féminin. L'ensemble de tous ces dessins sont plutôt tristes, hein, l'ensemble noir, avec des machins ... pas quelque chose de gai ! ...	22 - (Cf. ci-après)		- symétrie Dd {F+ {Sexe - persévération - impression dysphorique		
	23 ^	- Celui-là, en le regardant bien, on a une petite tache claire, là, des taches, on dirait un petit peu une tête de chien.	23 - (tache claire dans l'axe médian)	Dd {F- {Ad			

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

[illegible]

32 ^ - Des têtes d'ours en peluche, de part et d'autre, au-dessus de ce qu'on pourrait appeler une cuisse.	32 - (Cf. ci-après)	D	F+	Obj	
33 ^ - Têtes d'enfants, avec des queues de chat sur la tête, quelque chose qui ressemble ...	33 - (premiers tiers) On voit des têtes d'enfants qui là, me semblent plus enjouées que je les avais vues le premier coup. Je vous ai dit qu'elles semblaient à la fois curieuses ou extrêmement agressives, je ne sais pas, enfin des, des, des têtes d'enfants, stylisées comme on voit sur certaines gravures, avec des queues de chat sur la tête	D	F+	Hd	- tendance contamination
	32 - (deuxième tiers) <u>Q</u> : Et vous aviez pensé également à des têtes d'ours en peluche ? <u>R</u> : Oui, oui, c'est ces têtes-là, hein, quelque chose de grotesque, enfin des têtes d'ours, enfin, le ... agressives, nuancées de réprobation systématique, comme certains visages				
34 ^ - Si on voulait aller plus loin, on pourrait parler peut-être de l'acte sexuel, mais pas uniquement : de la nativité, puis de la farce, un ensemble ... Des parties rondes ... La notion de symétrie, toujours, qui réapparaît, qui est là, là persistante. Curieux ! Il y a la mère, deux visages d'hommes qui, qui, qui symboliseraient une sorte de réprobation, et puis deux têtes d'enfants, à la fois curieux et, je sais pas comment dire ça, ils semblent ... être inquiets ou curieux, voire avec une pointe	34 - (o) <u>Q</u> : Et vous aviez parlé de l'acte sexuel, la nativité, une histoire de farce ? <u>R</u> : Oui, oui ! oui, oui, oui, oui, je me souviens de vous avoir dit ça ... L'ensemble alors, le ...	DG	F-	Scène	- combinaison confabulatoire - symétrie - réponse dissociée

		d'agressivité, mais enfin deux visages, deux visages de notables pleins de réprobation ... Et puis la partie basse, partie obscène qui fait partie du tout.					
	2'28						
VIII	8"	35 ^ Ah ! ... - Des ... pas des lézards ... Comme on trouve aux Galapagos.	35 - (habituel) Ah ! des bêtes, ces gros lézards, comment appelle-t-on ça ? ... Les dernières aux Galapagos ... Sur le côté.	D	F+	A	
		36 ^ - Une bête aquatique entourée de deux de ces bêtes là qui sont des lézards de grande taille ... C'est plus gai, mais ça reste pâle, c'est ... plus sobre, mais sans vie.	36 - (o) L'ensemble, une idée de bête aquatique, sorte de raie ou ... J'avais dû vous parler de couleurs pâles aussi ...	G	CF	A	
		Toujours l'idée de symétrie dedans.					
		37 ^ - Faut que je regarde et puis que je cherche pour, pour y détecter comme dans les autres le symbole du sexe féminin.	37 - (Cf. ci-après)			- symétrie Dd F+ Sexe	
		38 ^ - Une sorte d'ascension peut-être ...	38 - (Cf. ci-après)	DG	F-	Abstract	
		39 ^ - La moelle épinière, c'est possible.	39 - (axe dans le bleu) Epine dorsale, peut-être ... Cette partie là, au centre. 37 - (rose-orange centre) <u>Q</u> : Vous aviez pensé aussi à un symbole du sexe féminin ? <u>R</u> : Oui, sur la partie basse, probablement 38 - (o) <u>Q</u> : "Une sorte d'ascension" ? <u>R</u> : ... Oui, oui, oui, quelque chose de, de, de convergent vers le haut (geste des mains), avec ces animaux sur le côté qui y participent ou s'y opposent, ou s'accrochent ... je ne sais pas, c'est,	Dd	F-	Anat	

		40 $\wedge$ - Un dessert, peut-être une sorte de sorbet, qui serait un peu pâle et pas assez sucré.	40 - (o) Q : Et le dessert, le sorbet ? R : Oui, oui, oui, mais enfin, ça, c'est peut-être dû au fait que j'ai acheté un sorbet à ma femme il y a pas très longtemps et qu'il y avait sur le prospectus énormément de choses extrêmement appétissantes, colorées et qui sont précisément dans ces teintes, des roses pâles, des ... C'est bien possible, hein (petit rire).	G	CF	Nourr
		41 $\wedge$ - Des têtes d'enfants dans la partie bleue. C'est tout.	41 - (petites découpes intérieures dans le bleu avec points plus sombres) Q : Et les têtes d'enfants dans la partie bleue ? R : Ah oui, oui, c'est exact, je les revois. Ici, opposés, symétriques : deux yeux, un petit nez, une petite bouche; deux yeux, un nez, une petite bouche ... A l'intérieur du bleu.	Dd	F-	Hd
IX	5"	42 $\wedge$ - Un fœtus.	42 - (rose) Ah oui, eh bien, sur la partie basse ...	D	F+	Anat
		43 $\wedge$ - Un bassin, un squelette, peut-être.	43 - (intermaculaire) Le bassin, idée de squelette, les os iliaques, oui, ici (montre l'intermaculaire)	Dbl	F-	Anat
		44 $\wedge$ - Un enfant hors du ventre de sa mère.	44 - (Cf. ci-après)	D	F+	H
		45 $\wedge$ - Même des têtes renfrognées, les parties bleues, une sorte de réprobation.	45 - (vert) Des têtes de bonshommes de part et d'autre ... réprobation.	D	F+	Hd

		46 \ - Sur le haut des bêtes aquatiques genre, genre homards, crabes, enfin des choses avec des pinces, des antennes ... Les couleurs aussi sont assez fades, ça manque de vie.	46 - (brun) Des pattes d'animaux, sortes de gros crustacés. <u>Additionnelle</u> ^ - Un menton, là sur le côté, avec quelque chose d'agressif (bosse brune D au centre) (Dd, F-, Hd)	D	F+	A	
		47 \ - Des têtes de, de, je sais pas trop quoi, de, de, de sphynx, qu'on trouve sur les gargouilles.	47 - (bordure supérieure du vert latéral) Q : Les têtes de sphynx ? R : Là, oui, les extrémités. On voit légèrement une petite tache claire qui pourrait figurer l'oeil ...	Dd-BdB1	F+	(Ad)	
		48 \ - Enfin, l'idée générale, une sorte de dessin, de, de, radiographie d'un corps ... une idée de foetus, de bébé à peine formé, écrasé là (montre le vert) par ces visages qui sont là ...	44) - (rose) +48) - "Enfant hors du ventre de sa mère"? R : Oui, cette notion de foetus me semble, hors du ventre maternel, comme repoussé par ces visages grognons, ou écrasé, ou mal jugé, ou je ne sais pas, mais enfin il y a entre le ventre maternel et ces foetus il y a ces deux verts qui, au premier coup d'oeil, m'apparaissent comme extrêmement désagréables.	DG	F-	Scène	- combinaison confabulatoire
		Non, je vois plus rien, tout au moins de spontané.					
1'50							
X	5"	Ah ! là, c'est la grande fête, hein là ...	Ah la grande fête là ! Comparative-ment au côté sombre, presque religieux de vos premiers dessins !				
		49 \ - Des éléments aquatiques.	49 - (bleu latéral) Les bêtes aquatiques ... Là (montre) : on dirait des araignées de mer	D	F+	(Bot A)	

50 ^ - Des oiseaux.	50 - (jaune médian) Les oiseaux, j'ai dû les voir là tout de suite.	D	FC	A
51 ^ - Une explosion du corps, peut-être ... une explosion, une espèce de démantèlement, d'écartèlement.	51 - (Cf. ci-après)	G	kob	Fragm
52 ^ - Des animaux aquatiques toujours, des araignées d'eau qui attrapent quelque chose de vert. (reprend 50 Des canaris)	52 - (reprise un peu modifiée de la réponse 49)	D	kan	A
53 ^ - Des côtes de l'Amérique latine. (reprend 52 Ces araignées de mer qui chopent quelque chose de vert, probablement une petite bête)	53 - (Cf. ci-après)	Dd	F+	Géo
54 ^ - Des oiseaux qui se tiennent par le bec, une sorte de trait d'union entre les deux parties roses.	54 - (bleu médian) Et d'autres oiseaux ici qui se tiennent par le bec.	D	kan	A
55 ^ - Des mille-pattes ou chenilles, peut-être.	55 - (Cf. ci-après)	D	FC	A
56 ^ - Un papillon. (reprend une fois de plus 52 Des bêtes qui dévorent des, des, des petites bêtes qui ressemblent à rien, des petits yeux, des sortes de becs) Toujours symétrique, tout ça.	56 - (Cf. ci-après)	D	F-	A
57 ^ - Des coquelicots, non pas des coquelicots, des boutons d'or, c'est ce que je veux dire ! ... Un peu plus vivant comme couleur ! Mais c'est pas encore ça, c'est pas ... Enfin, j'aime bien le jaune ... Les bleus sont pâles, les verts sont pâles ... Seul le jaune se distingue un peu ...	57 - (jaune latéral et gris) Puis ensuite des boutons d'or, des, des, des fleurs jaunes en tout cas, sur les côtés 51 - (o) <u>Q</u> : Vous aviez aussi l'impression d'explosion du corps ? <u>R</u> : Oui, oui, c'est exact. Disons qu'on pourrait avoir ce dessin-là avec des teintes complètement différentes dans une sorte d'éclatement, c'est possible 53 - (rose : contour inférieur G) Je vous ai parlé	D	FC	Bot
				- réponse suspendue - symétrie

		de côte sud-américaine (désigne avec le doigt)			
		55 - (vert médian) Et aussi de chenilles, de choses comme ça. En vert. Chenilles ou mille-pattes ... C'est une question de forme ... et un peu de couleur, les chenilles, c'est verdâtre.			
58	^	- Une tête d'homme, là, sur le haut	58 - (Cf. ci-après)	Dd	F+ Hd
59	^	- Un vague visage de clown, là, au niveau du milieu. Les têtes, là, je les vois sans agressivité, là, elles sont neutres, comme ces, ces, ces gravures qu'on voit là sur les monuments historiques, l'homme qui regarde l'espoir, mais qui n'évoque rien finalement : ni colère, ni agressivité, ni désir, qui ne regarde pas.	59 - (Cf. ci-après)	Dd	F- (Hd)
60	^	- Une idée de cirque, de ... sorte de trapèze volant, des adultes qui balancent un enfant, peut-être. (reprend 60 De toute façon, là, des fleurs jaunes qui viennent d'éclore, quelque chose comme ça) (reprend 58 et 59 Il y a des visages, hein, des visages grognons, des filles bêtes, têtes de vieux clowns ... Tiens, je les vois, plus comme je les voyais tout à l'heure ... ah oui ! mais ...)	60 - (Cf. ci-après)	D	K H
61	^	- Sur la partie basse, des visages à peine dessinés, qui font penser à des visages d'enfants. (reprend 58 et 59 Et alors, sur la partie haute, à partir du nez, le nez étant du, du, du visage d'enfant, on retrouve ces têtes que je vous disais tout à l'heure, là, le haut, la partie haute du dessin)	61 - (Cf. ci-après)	Dd	F+ Hd
62	^	- Une carte de la Corse, peut-être.	62 - (brun) J'ai parlé de carte de la Corse un peu. Le, le, le, les oiseaux (reprend	D	F+ Géo

50), c'était ces
choses jaunes.

.....

56 - (points bruns)
J'ai peut-être
parlé d'un pa-
pillon aussi :
là, dans le centre
du dessin. La
forme.

58)
59) (profils sur
61) le rose)

58 : haut rose, partie
interne

59 : rose médian,
partie externe

61 : bas rose, interne
Q : Têtes d'hommes?

R : J'ai vu des
têtes sur le haut
... Je suis en
train de les re-
chercher, hein ...
Ce serait ça, là
... ah ! non, non,
je revois celles
que j'ai vues tout
à l'heure et qui
forment la partie
interne là ... Je
vous ai dit des
têtes fades, sans
expression, bêtes
surtout et plutôt
nuancées de méchan-
ceté qu'autre
chose ... des
belles têtes de fa-
natiques, quoi !
(rit). Avec un
vague visage de
clown, là, avec le
front, la bouche,
un peu grognonnes,
là-dessus ... c'est
curieux, ça ... Et
on en retrouve là
... Vous savez,
chaque petit
contour peut simu-
ler un visage, hein!

60 - (bleu médian)

Q : Cirque ?

R : Oui, oui, oui,
là, là, oui, oui,
des oiseaux ou des
enfants qui se ba-
lancent dans le
vide ou qu'on va
balancer ... Et pas

Psychogramme

R = 62

refus = 0

Temps total = 1391"

T/R = 22"

Temps de latence moyen = 5" (Pl. noires = 3"
(Pl. noires-rouges = 8"
(Pl. couleur = 6"

RC % = 45 %

F % = 68 %

F+ % = 70 %

M.A. = G, Dd, tendance Dbl

T. r. i. = 2 K : 6½ C (3 FC
(5 CF

F. second. = 3 k : 2½ E (3 FE
(1 EF

N.B. réponses de type Clob (2 FClob
(1 ClobF

A % = 35 %

H % = 14 % + (H) % = 3 %

Ban = 6

Phénomènes particuliers :

- chocs (rouge
(vert, bleu
(vide
(noir
(morcellement
- contamination.
- confabulations.
- réponses dissociées.
- succession assez désordonnée.
- Hd + Anat + Sexe + Sg = 39 %.
- réponses Sg.
- contenus malfaisants.
- contenus projectifs multiples dans les réponses de visages humains.
- dénégation.
- réponses (H), (Hd), (Ad).
- désignation de l'endroit interprété par la couleur.
- perspective.
- symétrie.

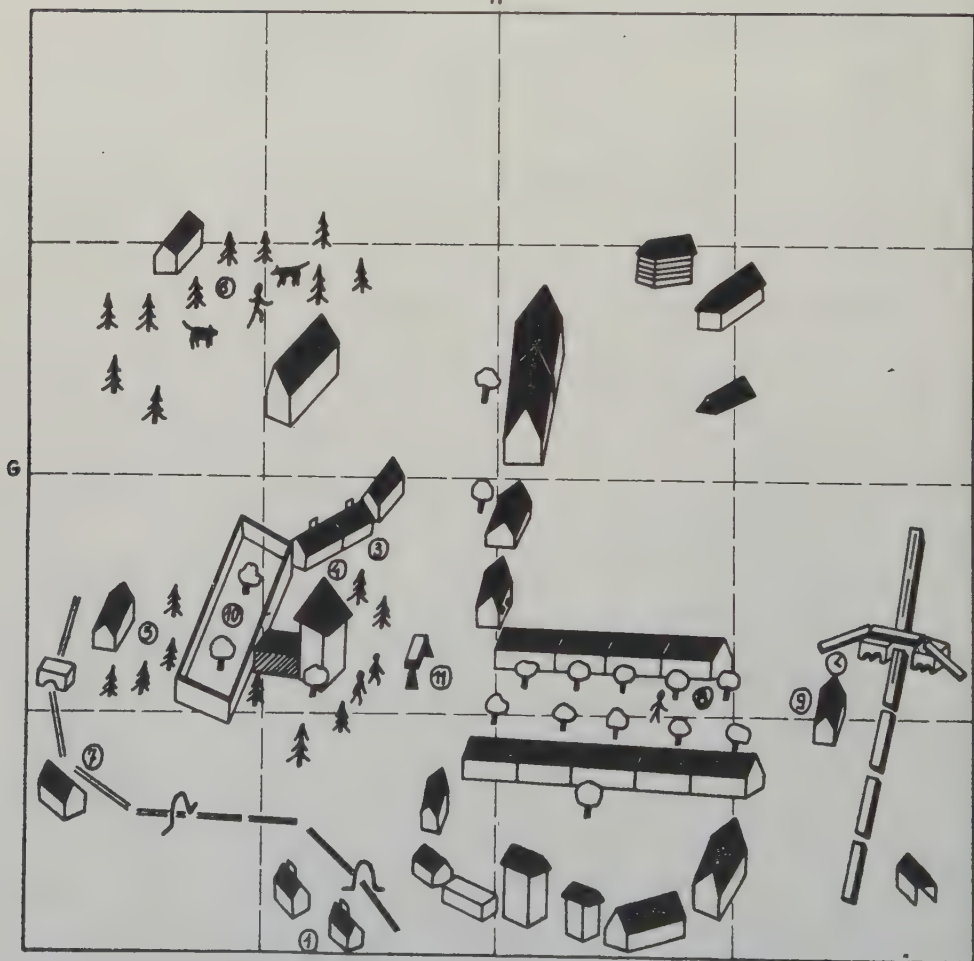
J.E. 38 ans.

Annexe XXI 2 a)

Test du Village.

- ① maison propre.
 ③ mairie. ④ école.
 ⑤ moulin. ⑥ bergerie. ⑦ lavoir. ⑧ forge.
 ⑨ gare.
 ⑩ cimetière. ⑪ monument.

H



D

COMPORTEMENT OPERATIONNEL

Deux faits sont à noter :

- 1°) la méthode générale d'organisation "au jour le jour", sans aucun esprit de prévision,
- 2°) la propension aux commentaires.

o

Le déroulement des opérations est le suivant.

"Première pensée, une église !". J.E. accole le clocher à l'hôtel et place l'ensemble là où on le retrouvera en fin d'épreuve. Et aussitôt : "Un cimetière. Mais il n'y a pas de quoi ... (regarde les pièces du tas) ... un cimetière, ce n'est pas dramatique ! c'est un petit moment à passer, comme disait un jour Pompidou ! ...". Construit, attendant à l'église, l'enclos rectangulaire planté d'arbres de BG.

1ère séquence (à partir de la 2ème minute) : "Pas de symétrie, hein ! des choses qui sont comme ça ... (disperse les maisons à enseignes autour de l'église et du cimetière) des petits arbres, des petits sapins ... ah ! le télégraphe ! ... l'épicerie ... (tombe sur les bureaux) ah ! là, de la symétrie, c'est administratif ! (aligne bureaux et P.T.T. en BD, verticalement) ah ! des chiens ... la boucherie ... ah ! c'est la gare, on va la mettre ailleurs (l'écarte vers BD) ... ah ! un dancing ! on va le mettre reculé : c'est crapuleux, un dancing ! ... l'école ! ... la bergerie avec des moutons ... on va mettre le berger dehors ... un cours d'eau (en BG, tracé avec les barres vertes) ... voilà ... qu'est-ce que c'est que ça ? (pont) ... un petit pont sur la rivière ...".

2ème séquence (à partir de la 6ème minute) : Et brusquement, J.E. s'avise : "Mais c'est tout des commerçants, ça ! J'avais pas vu. On peut faire autrement ...". Il transforme alors la ligne verticale amorcée par les maisons administratives en une rue horizontale qui regroupe plusieurs magasins. "Heureuse, ma femme, si elle me voyait ! Elle m'a dit avec une pointe de jalousie : "Mais qu'est-ce qu'elle te veut, cette bonne femme là ? (1)". Je lui ai dit : "Je lui raconte tout ! - Mais tout quoi ?" (rit). En même

- (1) Les épreuves sont passées au cours d'une deuxième rencontre, l'entretien ayant pris trop de temps pour qu'on ait pu envisager de les proposer le premier jour.

temps, continue sa construction, alignant des arbres le long de la rue. "Beuh ! la gendarmerie ! Voyez comme vous êtes !" (la place près de la mairie). Assigne à la gare sa place définitive et la souligne de la voie ferrée constituée par une ligne de barres blanches.

3ème séquence (à partir de la 8ème minute) : Une seconde d'arrêt. "Ça laisse pas beaucoup de place aux particuliers, tout ça !". Ligne verticale H de maisons sans enseignes, perpendiculaire à la rue commerçante. Portiques avec toits enjambant la rivière. Maisons dressées (pylônes, sens H. FAURE (1)) en BD. "Est-ce que vous croyez que c'est vraiment sérieux pour un chef d'entreprise ?". Pyramides vertes supportant une barre rouge devant l'église : "Un petit monument !". J.E. regarde les barres blanches qui restent : "Et un trottoir ..., mais c'est pas possible !". Pont construit sur la voie ferrée avec ponts à deux arches comme supports, et barres blanches. Derniers arbres près du lavoir. Horloge sur la gare. Cheminées.

4ème séquence (à partir de la 13ème minute) : "On est dans l'obligation de tout utiliser ?". Construit la petite hutte de BD, le train sur la voie ferrée (suite de trois barres rouges), essaie dessus une cheminée qui tombe, ne s'obstine pas : "Le train n'aura pas de cheminée !". Regroupe les dernières pièces en HG. "Voilà ! Il vous plaît, mon village ?".

La construction a duré 16 minutes. Toutes les pièces sont utilisées si l'on admet que les dernières regroupées le sont en un tas signifiant : "Du bois, ou une maison de berger, ou un truc désaffecté", dira J.E. au questionnaire.

(1) FAURE H. : "Les objets dans la folie. I : Hallucinations et réalité perceptive".

QUESTIONNAIREPaysage autour du Village.

Je voyais plutôt une plaine ou plutôt des petites collines, mais rien d'excessif ...

Rivière.

Devant le moulin, devant le lavoir, sous un petit pont, qui coule par là (vers B).

Entrée. Sortie. Circulation.

L'entrée ? Bah ! ... de par là-bas ... (H). Et pour sortir, on peut passer sur le pont du chemin de fer ... Apparemment, j'ai pas fait de sortie ... un Village sans issue ...

Maison personnelle.

Tout à l'heure, j'avais envie de vous dire : c'est celle-ci (en B) ... Maintenant, je sais pas ... Peut-être ...

Monuments particuliers.

Un château ? S'il y avait un château, ça aurait pu être ça (pylônes), mais j'y ai pas pensé, non il n'y a pas de château, c'est un village paisible.

Une usine ? Il y a trop rien qui rappelle le travail, je suis désolé. Sinon les commerçants qui doivent vendre; le dancing : il doit y avoir de belles promenades ... Le travail ... Il y a des piles de bois, on peut penser le travail des ruraux ...

Une prison ? Pas de prison, là-dedans !

Attaque et défense.

On va l'attaquer ? Une armée ennemie, ça ne peut être que ça. Ou une épidémie ... Ou alors l'intrusion d'êtres malfaisants, peut-être des ... romanichels ou ... A part ça, si ce petit village est en danger, ce serait une guerre quelconque ou une épidémie ou une révolution, pas de problème ...

Faut espérer que tous les villageois se réuniraient, probablement : dans le café, il y a un café quelque part, j'ai vu ça ... Ils discuteraient avec le coiffeur, le boucher, et tout ça ... Le maire temporiserait tout,

les gendarmes viendraient un petit peu. Ça discuterait pour charger, pour la protection du village. Ça me semble ... Un petit défilé devant le monument avec une allocution du "bon père" (souligne l'expression en riant) local.

Ben, deux solutions, hein. Si l'attaque, si c'est une attaque ennemie, si c'est une position indéfendable, ou on meurt et je dirai presque : bêtement, pour un village qui ne représente quand même pas l'essentiel; c'est important, mais ... Ou alors on n'a pas confiance au patriotisme du coiffeur et du boucher, et puis on emmaillotte ses gamins et on essaie de partir dans un coin plus paisible ... Je sais pas trop ce que je ferais ... Si c'est un ennemi qui est à notre taille, si l'on a des chances de le combattre, si ça ne rentre pas dans un contexte immense, le territoire entier comme l'avance des Allemands à la mauvaise époque, j'essayerais de me baigner, et si vraiment on ne peut pas, essayons de protéger nos vies déjà, tout au moins celles de nos proches ... Je souhaiterais vivement que ce soit beaucoup plus modeste, mais si c'est une attaque contre laquelle on a du mal à se défendre ...

Finalement, représailles, emprisonnements, on fusille les meneurs, ceux qui ont mené la défense ... et puis après, ben, un calme boiteux avec ... il faut sourire avec tout ce qui peut se produire dans le cas d'un village occupé, et puis après la routine avec l'espoir d'une nouvelle liberté ultérieure ... Mais enfin ... Voilà ce qui se produirait à mon avis.

Promenade.

Ben, si je suis avec le bébé, je vais essayer de l'amener au bord de l'eau : un petit ruisseau, c'est bien gentil. On va passer derrière le moulin, on va jeter des pierres dans l'eau, et puis on va cueillir quelques fleurs, on mangera peut-être des mûres s'il y en a (et il y en aurait, parce qu'il y en avait à V., donc il y en aurait là !) et puis on ira voir du côté de la bergerie, ça doit être bien calme, et puis on rentrera tranquillement chez moi après avoir passé peut-être un après-midi à la pâtisserie, s'il y en a une.

Age.

Je serais peut-être un peu plus vieux quand même. Pourquoi ? Je sais pas. Côté paisible, peut-être que je m'ennuierais aussi. Peut-être que comme artisan électricien, je m'y plairais, je sais pas. Je me lie assez vite. Dès que je sens un contact honnête, dès que je sens qu'on ne cherche pas à m'avoir d'une façon ou de l'autre, et cela dans des détails presque imperceptibles, je m'ouvre très vite et ...

Enfant malheureux.

À l'extérieur du village, Madame ... Dans mon village, il n'y a pas d'enfant malheureux ! (insistance sur la question). Je serais tenté de voir un père braconnier qui boit, une pauvre femme incapable de gérer son bien et qui trouve un meilleur "mari", et en deuxième lieu, la misère ...

Il va se passer que, dans quinze ou vingt ans, vous lui donnerez des petits jeux de construction, vous lui reposerez les mêmes questions.

Q : Un peu vous, en somme ?

R : Bien sûr, il y a des similitudes ...

Mes grands-parents vivaient pas dans un quartier chic, mes grands-parents étaient extrêmement pauvres. Pleins d'amour, d'ailleurs ! C'est une chance. Si je suis pas encroûté dans la sottise, c'est peut-être grâce au parrain qui était là, qui m'a fait profiter de ce qu'il pouvait. S'il y a encore en moi quelques possibilités d'adaptation à notre système social, enfin j'ose pas dire honnêteté parce que j'aime pas ce mot, c'est probablement grâce à lui. C'est bien probable qu'inconsciemment je me pose la question : comment aurait fait mon parrain dans tel ou tel cas. Pas consciemment parce que je me rebiffe contre ça, mais c'est probable, c'est quand même un homme qui est intervenu à de très nombreux moments de ma vie ; quand j'ai un petit moment heureux, je regrette qu'il soit pas là parce que ...

De tout cela, lorsque vous allez décanter, est-ce qu'il va sortir un monstre sanguinaire, assassin ?

Q : Vous le craignez ?

R : Je crois pas, Madame ... J'ai de très bons sentiments à mon égard, je crois pas être mauvais ... J'ai souvent le sentiment de ne pas pouvoir faire le bien comme j'aimerais, mais peut-être la façon dont j'aimerais faire le bien, c'est une façon peut-être un peu égoïste aussi ... J'ai pas le sentiment d'être tourné vers la destruction, remarquez, systématiquement vers la démolition. Je voudrais que tout le monde soit heureux. C'est là mon plus grand désespoir (rit).

Liste des Annexes

page

Annexe I

J.X. 32 ans : Rorschach 2

Annexe II

L.T. 48 ans : Rorschach 7

Annexe III

D.Z. 18 ans 11 mois : 1) Rorschach 13
 2) test du village :
 a) schéma 16
 b) comportement
 opérationnel 17
 c) questionnaire ... 18
 3) T.A.T. 20

Annexe IV

N.G. 29 ans : Rorschach 23

Annexe V

P.R. 30 ans : Rorschach 28

Annexe VI

L.F. 50 ans : Rorschach 33

Annexe VII

V.X. 17 ans 1 mois : Rorschach 38

Annexe VIII

a) Isabelle 31 ans : Rorschach 43
 b) J.A. 25 ans : Rorschach 51

Annexe IX

J.J. 33 ans : Rorschach 55

Annexe X

T.L. 32 ans : Rorschach 59

Annexe XI

Q.D. 43 ans : Rorschach 63

Annexe XII

H.F. 23 ans : 1) Rorschach 67
2) test du village :
a) schéma 72
b) comportement
opérationnel ... 73
c) questionnaire .. 74

Annexe XIII

H.Y. 23 ans : Rorschach 76

Annexe XIV

J.V. 27 ans : Rorschach 82

Annexe XV

D.M. : test du village :
a) schéma : 16 ans 11
mois 87
b) schéma : 18 ans 9
mois 88

Annexe XVI

B.R. : test du village :
a) schéma : 17 ans ... 90
b) schéma : 19 ans 6
mois 91

Annexe XVII

H.A. : Rorschach :
a) 16 ans 10 mois 93
b) 23 ans 96

Annexe XVIII

D.Z. 26 ans : Rorschach 103

Annexe XIX

C.I. 18 ans : Rorschach 108

Annexe XX

K.E. 31 ans : Rorschach 112

Annexe XXI

J.E. 38 ans : 1) Rorschach 116

2) test du village :

a) schéma 135

b) comportement

opérationnel .. 136

c) questionnaire . 138

